



ARCHIWUM
LEGIONÓW
i N. K. N.

Nr 8



L'ANNÉE 1920





J. Pitel:

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUATRE CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER
PUR FIL.

L'ouvrage du Maréchal Pilsudski : l'Année 1920, dont nous présentons au public une traduction française, est l'analyse des opérations militaires qui se déroulèrent en Pologne, des premiers jours de mai aux derniers jours d'août 1920.

Il nous fait assister à la genèse et à l'évolution des conceptions stratégiques et des décisions du Maréchal Pilsudski, c'est-à-dire à ce qu'il appelle et ce qui constitue essentiellement le « travail de commandement » d'un chef de guerre, à l'organisation des armées polonaises à peine sorties du néant, aux difficultés de toutes sortes auxquelles elle se heurta par suite du chaos qui régnait alors dans les sphères administratives polonaises ; enfin l'auteur répond à diverses critiques de son adversaire Toukhatchevski contenues dans son livre La marche au delà de la Vistule et, à son tour, il passe au crible les procédés de guerre appliqués par ce dernier dans sa grande offensive sur Varsovie de juillet et août 1920.

Au début de 1920 la situation est la suivante :

Les Soviets viennent d'en finir avec Koltchak et Denikine ; ils se retournent contre la Pologne et concentrent contre elle le gros de leurs forces. Le Maréchal Pilsudski s'attend à être attaqué à brève échéance ; il prend les devants en les attaquant lui-même en Ukraine (fin avril 1920) ; mais son offensive, après quelques premiers succès rapides et importants, donne à peu près dans le vide ; Kiew est abandonné sans combat par les bolchévistes. C'est qu'au même moment ceux-ci se concentraient au nord. En effet, le 14 mai, le Commandant en chef des forces soviétiques, Toukhatchevski, jeune chef de vingt-huit ans, ancien sous-lieutenant de la Garde Impériale, prend l'offensive. C'est ici que commence l'Année 1920.

Les Polonais plient sous le nombre et reculent de 100 kilomètres, mais ils lancent leur Armée de réserve contre les bolchévistes, qui sont refoulés. A la fin de juin, les Polonais réoccupent leurs anciennes positions.

Le 4 juillet, nouvelle offensive soviétique, cette fois avec des moyens renforcés. Les Polonais essaient de résister ; mais constamment débordés sur leur gauche, ils sont obligés de se replier ; ils entament alors une gigantesque retraite de 600 kilomètres, interrompue seulement par quelques coups de boutoir énergiques,

qui les amène en quarante jours sur les bords de la Vistule. L'heure est grave, la Pologne est à deux pas de sa perte. Et ce n'est pas seulement elle qui est menacée, mais toute l'Europe où les Soviets rêvent de déchaîner la révolution prolétarienne, après avoir noyé la Pologne dans le sang.

Une pareille série de revers eût abattu un caractère moins bien trempé que celui du Maréchal Pilsudski ; mais celui-ci ne se laisse pas démonter. Pendant sa retraite, il a organisé sa manœuvre : on tiendra la Vistule au nord et au sud de Varsovie et la Narew pendant qu'une Armée, constituée pendant la retraite même sur le flanc sud des armées soviétiques follement aventurées au nord de Varsovie, prendra l'ennemi en flanc et à revers.

La paternité de ce plan a fait couler beaucoup d'encre. On a voulu l'attribuer au général Weygand, arrivé en Pologne à la fin de juillet comme représentant de l'Entente, bien que ce dernier s'en soit toujours énergiquement défendu.

« La magnifique victoire de 1920 est une victoire polonaise. « Les opérations militaires furent exécutées par les généraux polonais suivant un plan polonais », déclarait-il au correspondant d'un journal parisien à Varsovie le 21 août 1920, et quiconque connaît la noblesse des sentiments du général Weygand le croira sans peine. Son rôle dans la grande guerre est assez illustre pour que de nouveaux lauriers conquis en Pologne puissent ajouter grand'chose à sa renommée. D'autre part, le Maréchal Pilsudski n'était pas homme à se laisser inspirer un plan qui n'eût pas cadré entièrement avec ses idées. Empressons-nous d'ajouter que le Maréchal offrit au général Weygand de partager avec lui les responsabilités du Commandement, ce qui prouve en quelle haute estime il le tenait. L'offre fut déclinée pour des raisons faciles à comprendre, mais elle n'en fut pas moins faite.

Toujours est-il que le 16 août, alors que les armées soviétiques frappent déjà aux portes de la capitale, qu'une angoisse mortelle étreint tous les cœurs à Varsovie et en Europe, la contre-offensive polonaise débouche du sud vers le nord. Le drame va commencer.

Lever de rideau. Le Maréchal, qui a décidé de diriger lui-même la contre-offensive, est au milieu de ses troupes pour les inspecter et exalter leur moral. Il les passe en revue. Une division défile devant lui, la moitié des hommes pieds nus. « Je n'avais jamais vu des gueux pareils », s'écrie-t-il, et c'est cependant à la tête de ces « gueux » qu'il va entreprendre le lendemain la randonnée la plus fantastique dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Donc, le 16, les divisions polonaises foncent droit au nord. Les divisions soviétiques essaient d'accourir à la parade, mais elles sont devancées partout, tant l'avance polonaise est rapide. En moins de six jours, la contre-offensive couvre près de 200 kilomètres, culbutant tout sur son passage. Sous ces coups précipités et redoublés, les armées soviétiques volent en éclats de toutes parts et les vagues bolchévistes refluent vers l'est dans un désordre indescriptible.

La masse des fuyards est telle par endroits que des divisions polonaises sont obligées de braquer leurs canons vers les quatre points cardinaux pour s'isoler au milieu de ce flot qui menace de les submerger. De larges coups de filet font tomber aux mains des vainqueurs les canons et les mitrailleuses par centaines, les prisonniers par milliers. Des armées soviétiques, acculées à la frontière allemande, les unes sont à peu près complètement anéanties ; les autres, décimées, sont obligées de passer en territoire ennemi pour arracher au désastre les quelques unités qui ont encore conservé un semblant d'organisation.

Une nation capable d'enfanter de tels héros ne peut pas périr, quoi qu'il arrive. Honneur à ces braves ! Ainsi des deux chefs audacieux qui rivalisaient d'audace, l'un avait remporté un des plus beaux triomphes, l'autre essuyé un des plus grands désastres que l'histoire ait enregistrés. Profond sujet de méditation !

Ce qui fait le très grand intérêt de l'Année 1920 est que c'est un ouvrage vivant, rempli de faits vécus, pris sur le vif et décrits de main de maître. Si l'aphorisme célèbre « le style c'est l'homme » a jamais été vrai, c'est bien quand il s'applique au Maréchal Pilsudski. Une verve endiablée souffle à travers les pages de ce livre dont certaines prennent un relief épique : celle-ci par exemple sur la tranchée, dans laquelle maints généraux polonais croyaient trouver le salut, encore hypnotisés par les exemples de la guerre mondiale malgré la différence des situations.

« Comme un vainqueur orgueilleux, elle commença à s'enfler, à se gorger de plaisirs de toutes sortes, à demander constamment aux dirigeants de la guerre « comme un Moloch » de nouvelles victimes... Pour satisfaire aux exigences de ce nouveau fétiche de la guerre, on attela à son char de victoire toutes les ressources du pays mobilisé. La tranchée s'enflait, grandissait de mois en mois en puissance et toujours avec plus de précision, toujours avec plus de force, elle ravageait, anéantissait ce qui jusque-là avait fait la force du vainqueur de la guerre : le mouvement et la manœuvre. »

A côté de ces morceaux de bravoure le livre contient des considérations profondes sur le problème de la guerre de masses et sur les procédés employés par l'adversaire pour le résoudre, sur l'impossibilité où se trouvait la Pologne d'appliquer le système des tranchées tel qu'il avait été mis en œuvre dans la guerre mondiale, sur le processus cérébral qui aboutit à l'idée de la contre-offensive victorieuse finale. Dans le chapitre « La Pologne face à la révolution soviétique » l'auteur montre de quelles illusions se berçaient les Soviets quand ils croyaient que l'apparition des armées rouges en Pologne suffirait à y déclencher la révolution prolétarienne, révolution qui, de proche en proche, gagnerait le cœur de l'Europe et jusqu'aux puissances occidentales, à la pointe de leurs baïonnettes. Enfin, dans une vaste synthèse, le Maréchal exalte « la stratégie de plein air », le mouvement, comme facteur principal de la victoire, et il ne pouvait certes pas illustrer plus magnifiquement sa conclusion que par l'exemple de sa contre-offensive du 16 août.

L'ouvrage contient deux annexes : l'une est La marche au delà de la Vistule de Toukhatchevski, l'autre est une série de notes rédigées en 1927 pour la deuxième édition par deux officiers distingués de l'Etat-Major Général de Varsovie sous la haute direction du général Stachiewicz, chef du Bureau Historique Militaire, à l'aide des documents, études et travaux parus depuis la première édition de l'Année 1920 écrite au printemps de 1924 et parue en automne de la même année; ces notes constituent une source précieuse de renseignements, indispensable à toute étude approfondie de cette période.

En résumé, ce livre comble une lacune qui était vivement ressentie, en permettant d'éclairer des événements qui, bien que très rapprochés de nous, sont encore très imparfaitement connus et dont l'importance n'a pas toujours été exactement appréciée au moment où ils se déroulèrent. Le Maréchal y apparaît en pleine lumière avec sa puissante personnalité, sa rude franchise, son robuste bon sens, son esprit primesautier, son style humoristique et pittoresque, son ironie parfois mordante, et nous apprenons ainsi à mieux connaître ce chef, à la fois chef d'État et chef de guerre, véritable héros national dans son pays, qui a déjà joué un grand rôle dans le passé et qui est peut-être appelé à en jouer un plus grand encore dans l'avenir.

AVANT-PROPOS

L'année 1920 restera pour longtemps, dans l'histoire de deux États et de deux peuples, une date mémorable. Dans l'arène immense, qui s'étend entre les rives du Dnieper, de la Bérézina, de la Duna d'une part et de la Vistule d'autre part, se débattirent dans une lutte armée nos destinées et celles de notre voisine, la Russie soviétique. L'issue de cette lutte régla également pour un certain temps le sort des millions d'êtres humains, représentés alors par les troupes et leurs chefs, qui combattaient sur cet énorme espace. Je ne rechercherai pas ici, si les combats livrés au cours de cette année n'ont pas, par leur importance, débordé largement les frontières des deux États belligérants. Il est cependant indiscutable que les nerfs du monde civilisé tout entier furent soumis à une forte tension, et que nous, les soldats d'alors, nous attirâmes sur nous bien des regards, chargés tantôt d'angoisse, tantôt d'espoir et tour à tour voilés de larmes amères, ou illuminés d'un sourire de bonheur.

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que le public, pour satisfaire sa curiosité, ait réclamé jusqu'à ce jour l'explication des énigmes et des doutes qui l'avaient autrefois torturé. Très compréhensible aussi est notre curiosité à nous, les principaux acteurs des événements historiques d'alors, touchant les actes, les idées et jusqu'aux détails les plus infimes des travaux de ceux qui croisèrent jadis le fer avec nous.

M. Toukhatchevski (je ne puis trouver d'autre expression pour désigner mon ancien adversaire, qui se froisserait peut-être que je lui attribue un grade quelconque) a publié récemment un opuscule intitulé : *la Marche au delà de la Vistule*. Les éditeurs polonais de cet opuscule m'ont demandé de donner pour le public polonais une appréciation de cet ouvrage, et d'opposer aux idées et aux conceptions du chef de l'un des belligérants les idées et les conceptions du chef de

l'autre parti, le nôtre. A mon avis, les éditeurs ont eu là une heureuse idée, car une observation simultanée des deux belligérants permet de serrer de beaucoup plus près la vérité et constitue une base excellente pour toute étude historique sérieuse.

Sans doute, M. Toukhatchevski a sur moi, si je puis dire, l'avantage de l'initiative, puisqu'il a commencé. C'est pourquoi, me conformant en cela au but poursuivi par les éditeurs, je suis lié d'avance à la fois par le plan et la méthode de travail de M. Toukhatchevski et par la texture de son ouvrage. En littérature, comme à la guerre, ce n'est pas un mince avantage. Mais me souvenant que dans nos rencontres en rase campagne, ce n'est pas moi, mais mon adversaire, que le sort favorisa sous le rapport de l'initiative, j'ai accédé d'autant plus volontiers à la proposition des éditeurs, que la méthode même, suivant laquelle M. Toukhatchevski a conçu son œuvre, se prête parfaitement à la satisfaction d'un besoin profondément ressenti chez nous, celui de voir éclaircir bien des événements si intimement vécus par nous au cours de cette année 1920, si critique pour notre patrie.

M. Toukhatchevski, en publiant sous le titre indiqué plus haut ses leçons du cours de perfectionnement à l'Académie de guerre de Moscou, a délimité si étroitement leur objet, qu'il le fait tenir, comme il le dit dans la préface, « dans une étude générale des opérations stratégiques » et qu'il a décidé de laisser complètement de côté « l'étude des détails stratégiques et des combinaisons tactiques ». C'est ce qui fait que l'ouvrage de M. Toukhatchevski devient accessible à un large public. La stratégie, comprise d'une façon aussi générale, sans lien étroit avec les détails et avec les actions tactiques, affranchit l'écrivain ou le conférencier d'une analyse serrée des situations de guerre, et elle n'exige pas du lecteur moyen l'usage de cartes et de croquis difficiles à lire ; en même temps, elle transporte le lecteur ou l'auditeur dans un domaine où le charme de l'art militaire, rebelle à toute analyse serrée, commence à dominer parfois souverainement.

Or, le domaine d'un art quelconque est celui dans lequel l'homme d'éducation moyenne se meut, ou tout au moins se sent relativement à l'aise. Quand il s'agit d'une exposition de tableaux, tous les profanes discutent librement des artistes et de leurs méthodes ; de même, quand il s'agit de guerre,

il n'y a pas de thème plus largement discuté que les fautes stratégiques et les mérites des principaux acteurs de la guerre, dont l'apanage est justement le domaine de l'art stratégique. Quand notre Stanczyk (1) dit qu'il y a surtout dans le monde beaucoup de médecins volontaires, qui donnent des consultations aux malades, je me permets de contredire mon excellent compatriote en constatant qu'en temps de guerre ce qui pullule le plus, ce sont les stratèges habiles, opérant à leur aise dans le domaine des opérations stratégiques. Alors que les échos de la dernière guerre vibrent encore, quand souvent les participants, jeunes ou vieux, de ces défaites et de ces victoires récentes bavardent entre eux au milieu d'auditeurs bénévoles du récit de leurs exploits, je suis reconnaissant à M. Toukhatchevski que sa méthode de travail m'ait incité à croiser encore une fois le fer avec lui, mais cette fois innocemment sur le papier, dans l'espoir que nous apporterons ainsi tous les deux notre contribution à des discussions plus approfondies et plus sérieuses que celles des amateurs de stratégie de nos deux patries.

Quand je parle de croiser le fer et que je constate la supériorité de M. Toukhatchevski, qui a eu le choix des armes, je m'empresse aussitôt de souligner que j'ai, moi aussi, des atouts, dont je ne manquerai pas de profiter.

Le premier est le fait que les événements m'ont assigné une place plus élevée qu'à M. Toukhatchevski. Les troupes sous ses ordres représentaient une fraction des forces soviétiques en lutte alors contre nous, supérieure aux nôtres, mais tout de même une fraction seulement, tandis que je commandais en chef les armées polonaises. En tant que subordonné, il fut nécessairement parfois gêné dans ses projets par les ordres de ses supérieurs, qui lui attribuaient les moyens d'action nécessaires, tandis que je ne subissais pas cette gêne. De la sorte, dans le domaine des opérations stratégiques les plus générales, je devais nécessairement viser plus loin et me mouvoir dans des sphères plus étendues de l'art militaire et me livrer à des méditations d'un champ plus vaste que ce n'était le lot de M. Toukhatchevski. Je me console de voir cet avantage naturel complètement nié par M. Toukhatchevski, puisqu'il fait aussi de moi, dans ses

(1) Lisez : *Stagntchyk*, nom d'un bouffon célèbre du roi de Pologne, Sigismond I^{er} (xvi^e siècle). (N. d. T.)

raisonnements, un subordonné tantôt du G. Q. G. de l'Entente, tantôt des capitalistes du monde entier.

Il me reste à parler d'un autre avantage en ma faveur, qui m'a fait hésiter longtemps à entreprendre le travail demandé. Si M. Toukhatchevski, en se bornant volontiers, comme je l'ai souligné, aux traits les plus généraux de ses opérations, est devenu accessible à un cercle relativement étendu de lecteurs, il s'est en même temps fait du tort en réduisant, comme il l'a fait dans ses conférences ou dans son livre sur son travail historique de commandement des grandes masses, en réduisant, disons-nous, ce travail à l'une seule des fonctions d'un chef ; par là, il fait l'effet d'un moulin à vent s'agitant dans le vide. Je ne veux pas par là offenser M. Toukhatchevski, ni même attenter à sa réputation en quoi que ce soit ; mais à mon avis, sa tendance exagérée à l'abstraction manifestée dans ses conférences l'éloigne tellement des troupes sous ses ordres (éloignement qui est rempli uniquement de vide), que c'est seulement grâce à une grande somme de travail que j'arriverai à le suivre, et à ajuster mon œuvre à la méthode et à la forme adoptées par lui dans ses conférences.

J'ai donc parcouru à plusieurs reprises les cartes de son opuscule, toujours hésitant à entreprendre le travail proposé, ou à y renoncer complètement ; je n'osais pas en effet traiter des travaux historiques, réellement accomplis pendant la guerre, à la manière de M. Toukhatchevski.

Je comprends encore, quand il s'agit d'une conférence sur la stratégie générale, ou sur tel chapitre de cette science, que le conférencier choisisse d'une façon très générale tel ou tel fait historique pour illustrer sa pensée ; sa méthode dans ce cas serait justifiée. Mais ni le contenu même de l'opuscule de M. Toukhatchevski, ni sa façon de traiter son sujet ne m'ont permis de ranger le travail de M. Toukhatchevski parmi les travaux de ce genre. Le sujet essentiel de son ouvrage est l'histoire des pensées directrices du commandant des forces soviétiques, qui nous étaient opposées sur le front au nord du Pripet, au cours de l'opération incontestablement belle de l'année 1920. Or, c'est à peine si une faible partie des conférences de M. Toukhatchevski, à savoir ses réflexions sur les opérations à coup de masses-béliers, peut être rangée dans les travaux d'un caractère théorique, ayant

besoin d'une illustration historique. Mais, étant donné que la partie en question ne constitue dans l'ensemble de l'opuscule qu'un court épisode et que le reste est de l'histoire au sens strict du mot, je ne pouvais pas m'astreindre à renoncer aux droits d'un commandement effectif pas plus qu'aux lois de l'histoire, dans le cas où je me déciderais à suivre M. Toukhatchevski. Car ces droits et ces lois pèsent toujours sur les chefs de guerre.

Sans doute pour écrire l'histoire d'une guerre quelle qu'elle soit, l'histoire du travail, auquel se sont consacrés, corps et âme, les chefs de guerre, est-elle une source indispensable. Car l'influence que ce travail exerce sur l'issue de la guerre est si grande, que l'histoire militaire sans cette source deviendrait incompréhensible et ne serait bien souvent qu'un bizarre mélange de faits et d'incidents ne rentrant dans aucun système ; de la sorte, le phénomène de la victoire ou de la défaite ne pourrait être déterminé causalement et resterait suspendu dans l'abstrait, dans le vide, et, sans savoir pourquoi, la tête des uns serait couronnée de laurier, tandis que le visage des autres serait couvert du rouge de la honte.

C'est pourquoi l'opuscule de M. Toukhatchevski est incontestablement une source historique, parce que M. Toukhatchevski y confesse ses pensées de chef et que son travail de commandement s'y trouve exprimé.

Mais alors cette, tendance illimitée à l'abstraction, que l'on peut constater dans ce travail, nous donne l'image d'un homme qui, comme je l'ai dit, se triture la cervelle et le cœur en se déclarant incapable de suivre le travail quotidien de ses troupes, lequel dès lors non seulement ne correspond plus toujours aux pensées et aux intentions de leur chef, mais encore s'y oppose parfois, ou est forcé de s'y opposer du fait de l'activité et du travail de l'ennemi.

Je ne veux pas dire par là que telle était la manière de commander de M. Toukhatchevski ; je ne veux pas exploiter pleinement l'avantage qu'il me donne ainsi ; mais je ne puis me défendre de l'impression, que bien des incidents de la campagne de 1920 sont dus uniquement au penchant immodéré de M. Toukhatchevski à commander ses troupes d'une manière aussi abstraite. Je n'ai jamais constaté ce penchant dans ma manière de commander, et si je me décidais en fin de compte à entreprendre le travail proposé, je ne pourrais,

quand il s'agit de l'histoire, écrire et penser de la sorte sur mon travail de commandement. Pour tous ces motifs, je ne renonce pas, dans notre nouvel assaut sur le papier, à l'avantage naturel que je puis trouver dans une analyse qui lie mes pensées et mon travail cérébral avec le travail des troupes, avec le travail des chefs alors sous mes ordres.

Si j'ai retenu les lecteurs si longtemps sur l'introduction avant d'entamer mon sujet, c'est pour m'affranchir d'un grand nombre de remarques que j'eusse été obligé de faire, en suivant pas à pas, dans ma discussion des opérations de 1920, la discussion de M. Toukhatchevski ; mais puisque j'en suis à écarter de mon travail les obstacles, je désire en écarter quelques autres.

En premier lieu, je ne veux pas suivre non plus M. Toukhatchevski sous le rapport du style. Indubitablement, M. Toukhatchevski n'a pas publié son opuscule pour nous Polonais et soldats polonais ; mais ce style avec son caractère marqué de publicité, si je puis ainsi parler, est loin d'avoir embelli son ouvrage. Il renferme comme une intention d'agiter ses lecteurs et ses auditeurs en essayant constamment d'offenser ses adversaires. Et, bien que je n'en veuille pas à M. Toukhatchevski pour les expressions un peu fortes de couleur, employées par lui pour désigner les masses belligérantes qui lui faisaient face, expressions évidemment destinées à nous vouer au mépris public, j'éviterai dans ma réponse jusqu'au mot, bien usité cependant chez nous, de « bolcheviste », vu que ce terme, à n'en pas douter, implique chez nous un caractère de mépris et une intention blessante. Cela ne m'empêchera pas de prendre position à l'égard des considérations d'un caractère politico-social de M. Toukhatchevski : elles sont dispersées, d'une façon parfois épisodique, dans les divers chapitres de ses leçons et elles sont réunies dans un chapitre spécial intitulé « la Révolution exportée ». Cela me paraît d'autant plus nécessaire, que les facteurs politico-sociaux ont joué indubitablement un rôle très important dans la guerre, et par conséquent dans les réflexions du commandement.

J'ajouterai pour terminer que, dans l'impossibilité de trouver dans les conférences de M. Toukhatchevski un tableau fidèle de l'ensemble de son travail de commandement, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, j'ai recherché d'autres

sources pour remédier à cette lacune et combler ce vide. Je les ai trouvées, en nombre insuffisant, je l'avoue, dans la série des travaux historiques publiés par nos anciens adversaires. C'est avec un véritable plaisir que je constate que, sous le rapport de la méthode et de la rédaction, ces travaux peuvent rivaliser avec les meilleurs travaux de ce genre parus dans le monde entier. A ce point de vue, dans cette littérature spéciale, le livre de M. Serghieieff est une véritable perle. Sous le titre : *De la Duna à la Vistule*, il fait l'histoire des opérations de la IV^e Armée soviétique et reproduit le travail de commandement du commandant de cette armée, qui n'est autre que l'auteur du livre. Je l'ai abondamment utilisé dans tous mes essais d'analyse historique, relatifs aux situations particulières de la campagne de 1920 ; ce livre donne, hélas, la faculté de confirmer la vérité exprimée plus haut sur le commandement de M. Toukhatchevski.

L'ANNÉE 1920

I

LES EFFECTIFS.

Je me vois obligé de commencer l'analyse du travail de M. Toukhatchevski, non d'après son plan, mais d'après son œuvre spéciale de guerre, œuvre qu'il n'a pas exposée dans un chapitre particulier, mais dans les diverses remarques éparses dans le texte ou dans des tableaux particuliers.

Je veux parler ici des calculs, auxquels doivent procéder en temps de guerre tous les chefs et tous les états-majors, de leurs forces numériques et de celles de l'ennemi. Ce travail n'est pas aussi simple qu'on le croit quelquefois. Dans chaque état-major, existent des officiers spécialement affectés à cette tâche et uniquement occupés à mettre au point, constamment, le calcul des forces disponibles pour le travail de guerre. Comme preuve de la complication de ces calculs, je citerai le fait suivant : les historiens d'une guerre, bien que disposant d'une masse de matériaux dont évidemment personne ne disposait pendant cette guerre, aboutissent souvent à des calculs complètement différents dans l'étude de la même bataille ou de la même opération.

M. Toukhatchevski, faisant le compte de nos forces et sachant probablement combien il est facile d'y trouver des erreurs, commence par se justifier en affirmant que notre système de calcul était très compliqué, parce qu'il était basé sur le nombre des fusils et des sabres. Par un bizarre concours de circonstances, la littérature historique relative aux opérations dirigées par M. Toukhatchevski m'a fourni des calculs en fusils et en sabres exactement semblables. M. Serghieieff (1) compte ses forces de cette dernière manière.

(1) *De la Duna à la Vistule.*

Une des divisions soviétiques (la 2^e) décrivant sa prise de Brzesc (Bjests) pendant cette campagne, compte ses forces d'après la même méthode. En somme, si l'armée soviétique avait l'habitude de compter non seulement en fusils et en sabres, mais encore en « combattants », chez nous, on essayait d'un autre procédé pour calculer ce qui constitue l'essence même du combat moderne, à savoir la puissance du feu. En tout cas, il m'a paru étrange que M. Toukhatchevski n'ait pas consenti à admettre nos calculs en fusils et en sabres, alors que ses troupes ne différaient pas des nôtres à cet égard. D'ailleurs, en m'efforçant d'analyser de près les tableaux donnés par M. Toukhatchevski, je n'ai pas pu m'empêcher de supposer que ses embarras, touchant le calcul de nos forces, étaient pour le moins exagérés, peut-être même voulus, afin d'arriver, pour le total général qui saute tout de suite aux yeux du lecteur, à l'égalité, sinon à la supériorité de nos forces sur les forces soviétiques. J'avoue que cette méthode de compter, tout au plus bonne pour un publiciste, m'a dissuadé de prendre au sérieux les nombres donnés par M. Toukhatchevski.

Comme exemple, je citerai cependant quelques chiffres pour montrer sa façon de jouer, pour ainsi dire, avec les éléments de ses calculs. Dans le premier tableau, qui donne le calcul de ses forces, figure la 15^e Division de Cavalerie ; dans le tableau II, elle a disparu, pour réapparaître dans le tableau III. Dans le tableau I qui constitue, à proprement parler, une annexe à son opération du milieu de mai 1920, la 2^e Division Lithuano-Blanc-Ruthène (1) est comptée de notre côté à 4.800 fusils, alors qu'elle n'a pris aucune part à cette opération. Mais le plus amusant est le décompte qu'il fait au tableau III de l'ensemble des forces des deux partis à la veille de la grande opération soviétique du 4 juillet, terminée devant Varsovie, et par lequel il arrive tendancieusement, sans aucun doute, à égaliser ses forces et les nôtres. Au bas de ce tableau figure une rubrique intitulée : « Bataillons et escadrons de réserve des régiments actifs. » Ils sont comptés pour nous à l'effectif de 27.000 fusils et 1.200 sabres « prêts à être versés dans le rang ». Par contre, du côté russe, nous trouvons sous la même rubrique, dans les colonnes « fusils

(1) Voir à ce sujet la notice qui précède la table des noms propres à la fin du volume. (N. d. T.)

et sabres », trois étoiles sans indications de nombre, mais avec l'explication que ces bataillons et escadrons figurent déjà à l'effectif de leur division. De cette façon, nos forces s'égalisent parfaitement avec les forces soviétiques, avec même une supériorité d'emblée de près de 30.000 fusils à notre actif.

C'est également une impression comique, qui émane des menues erreurs constatées dans la comparaison des tableaux entre eux. Au tableau I, par exemple, nos divisions d'infanterie sont, on ne sait pourquoi, les unes dotées d'un détachement de cavalerie invariablement fixé à 400 sabres, les autres privées de cette libéralité. Au tableau II, au contraire, qui donne nos effectifs après quinze jours presque consécutifs de combats, le nombre de cavaliers augmente subitement ; cette fois, ce n'est plus 400 sabres, mais 500, comme si pendant cette période de combats l'effectif des fusils et des sabres, au lieu de diminuer, avait augmenté. J'ai mentionné plus haut la disparition du tableau II de toute une division de cavalerie russe. La même chose se produit le plus tranquillement du monde dans les mêmes tableaux, à seule fin d'égaliser les effectifs en ce qui concerne les chiffres les plus sérieusement établis. C'est ainsi que la 29^e Division d'Infanterie, avec son effectif de près de 10.000 fusils et 600 sabres, disparaît complètement de tous les autres calculs.

Ce compte bizarre, parsemé d'erreurs grossières, de nos forces et des forces soviétiques, pourrait fournir un triste témoignage du travail des états-majors soviétiques, placés sous les ordres de M. Toukhatchevski ; il marque une tendance évidente, tendance revêtant un caractère de publicité tapageuse et de propagande, et nullement de nature à rehausser la valeur de l'ouvrage de M. Toukhatchevski. Cette tendance se manifeste à l'effet d'augmenter nos forces dans le décompte final, dans le total qui figure au bas de la colonne, et inversement de diminuer les siennes. M. Toukhatchevski n'est pas gêné dans ce travail par le fait que le texte du récit de ses actes, en tant que chef, contredit à chaque instant les chiffres des tableaux. A la page 215, dans le récit des travaux préparatoires à la grande opération, M. Toukhatchevski constate que « grâce à l'énergie intense des agents qui travaillaient l'Armée rouge, les renforts commençaient à arriver par milliers à nos divisions ». Grâce

à quoi, on put mettre à exécution le plan de dédoublement de l'ordre de bataille ; mais dans le décompte des tableaux, nous ne voyons pas ce dédoublement. Encore une fois, à la page 230, M. Toukhatchevski constate que plus de 30.000 hommes sûrs furent mobilisés et incorporés dans les rangs des armées sous ses ordres, pendant les marches de la Bérézina et de la Dvina à Varsovie (1). Une fois de plus, dans les calculs et les décomptes des effectifs des armées, nous ne trouvons pas la moindre trace d'un nouveau renforcement. On en arrive naturellement à se demander, où se dissimule au juste l'exagération de M. Toukhatchevski : est-ce dans le calcul chiffré, fait dans un but d'agitation, qui figure dans les tableaux, est-ce dans les éloges décernés par bluff à l'énergie des travailleurs de l'Armée Rouge et au système de renforcement de classe ?

En présence de tous ces faits, il convient de ne pas prendre les chiffres et les tableaux de M. Toukhatchevski pour des matériaux historiques ; aussi me suis-je décidé, dans mes raisonnements et analyses, à passer, à leur sujet, à l'ordre du jour.

Je ne veux cependant pas passer sous silence le calcul un peu sommaire que j'ai fait, pour mon usage personnel au cours de la campagne de 1920.

Le décompte de nos forces a pour base les situations périodiques d'effectif, établies par les commandants d'unités. Je mets en garde toutefois quiconque aurait l'intention de s'appuyer uniquement sur ces données. Ma passion pour les études historiques m'oblige avant tout à constater que tous ces rapports, quel que soit le sujet traité, ne peuvent constituer pour l'historien une source sûre qu'après une analyse critique. Chacun d'eux, en effet, est destiné à un supérieur et son objet constant est non seulement de rendre compte, mais aussi de disposer le supérieur à approuver telle ou telle idée du signataire du rapport. S'il en est ainsi dans les armées aux longues traditions et de vieille culture, comment en pourrait-il être autrement dans notre armée récemment constituée et commandée par des hommes choisis presque au hasard et provenant des armées et des écoles les plus diverses ? C'est justement pourquoi je n'ai jamais

(1) M. Toukhatchevski ajoute que « c'est là un exemple caractéristique d'un renforcement de classe ».

attaché trop d'importance à l'exactitude de nos rapports quant aux effectifs numériques. Au contraire, je leur appliquais toujours une correction sommaire, qui est la suivante : dans notre armée sévissait l'habitude de détacher plus ou moins loin en arrière une foule d'hommes du rang, propres au combat, pour la commodité des troupes et des chefs et pour diverses occupations domestiques et administratives. Or, les rapports ne tenaient jamais ou presque jamais compte de ces détachés, et on les considérait pour les supérieurs comme étant constamment présents dans les corps de troupe. L'indulgence à cet égard était poussée très loin dans notre armée, et je ne connais pour ainsi dire pas de cas, où un chef quelconque ait consenti à appliquer, en pareille matière, de sévères sanctions disciplinaires. Aussi, quand je recevais les situations périodiques d'effectif des armées, dans le calcul général que je faisais pour moi-même, je ne manquais jamais de faire la correction sommaire en question, correction qui consistait à réduire d'au moins un tiers l'effectif des fusils et des sabres, pour avoir l'effectif disponible pour la bataille. Dans certaines divisions, la correction était encore plus forte et atteignait la moitié des effectifs donnés par le rapport.

Je ne veux pas affirmer que l'armée soviétique ne connaissait pas, comme nous, le système des fantassins ou cavaliers détachés à des besognes administratives ou domestiques. Je suis même persuadé du contraire. Je dois cependant faire remarquer que la discipline était parfois si impitoyable chez nos adversaires, et que les moyens employés pour la maintenir étaient si extraordinaires, que je doute fort que le Commandant en chef de notre ennemi d'alors ait eu l'occasion de faire d'aussi tristes calculs que les miens. C'est avec une véritable jalousie que j'ai trouvé, dans le récit des opérations de la 27^e Division d'Infanterie devant Varsovie, la décision prise le 10 septembre par son chef à Liwiec (Liviets) de renforcer l'effectif combattant de sa division, en rappelant dans le rang les détachés de l'arrière et même une partie des conducteurs des trains (1). Je puis assurer le lecteur que je ne connais pas, dans notre armée, d'exemple semblable.

Je voudrais également écarter de l'esprit du lecteur l'erreur

(1) W. POUTNA, *Devant Varsovie*.

de calcul de M. Toukhatchevski, erreur voulue, comme je l'ai dit, relative aux bataillons et escadrons de réserve. D'après l'organisation en vigueur chez nous, les bataillons et escadrons de réserve servaient non seulement à reconstituer les effectifs de l'armée, mais ils avaient encore pour mission la surveillance de tous les biens et de tout l'avoir des régiments en campagne. C'est pourquoi pendant notre retraite, et ce fut notre lot jusqu'à la Vistule, aucun des bataillons ou escadrons ne put remplir la première de ces missions : reconstituer les régiments en campagne ; ils furent occupés à évacuer leurs biens et leur matériel. Il ne peut donc être question d'un travail d'organisation qu'à l'extrême arrière. Au contraire, lors de notre brusque retraite que j'analyse plus loin, je défendis formellement de reconstituer les troupes avant qu'elles ne fussent parvenues au Bug ; car, comme je le montrerai plus tard, depuis l'abandon de notre ligne Baranowicze-Wilno, je n'espérais plus du tout que le général Szeptycki (Cheptytski), qui commandait sur ce front, pût arrêter quelque part l'attaque ennemie. Aussi, c'est sur le Bug et sur la Narew que furent envoyés quelques bataillons de renfort, qui furent ainsi le premier appui reçu par nos troupes, au cours de leur retraite en arrière de la Bérésina et de la Duna.

N'ayant pas à l'heure actuelle à ma disposition tous les matériaux nécessaires, même en ce qui concerne mes propres troupes, j'en suivrai pas M. Toukhatchevski, et à ses tableaux je n'opposerai pas les miens, qui ne présenteraient pas une garantie historique suffisante. D'autre part, je ne voudrais pas donner les résultats de nos calculs d'alors, relatifs aux forces de l'ennemi, qui, par la force des choses, sont beaucoup plus sujets à caution. Le système de calcul regardé chez nous comme le plus sûr était le suivant : sur la base des renseignements fournis par les prisonniers, on déterminait l'effectif des compagnies ou escadrons et, en partant de là, on s'efforçait de reconstituer la situation numérique des bataillons, régiments et divisions. Ce système s'est révélé comme le plus objectif, vu que l'armée soviétique se distinguait d'après nos propres observations par une bigarrure extraordinaire d'effectifs, non seulement si l'on compare entre elles les grandes unités, divisions ou brigades, mais encore si l'on rapproche les régiments d'une même brigade ou les bataillons d'un même régiment.

J'indiquerai un autre moyen sommaire, dont j'ai usé quelquefois, quand je voulais me faire une idée de mes forces disponibles pour les opérations actives. Ce système consistait à prendre pour base tout ce qui avait été mobilisé dans le pays. De ce total, encore plus sûr peut-être que tous les autres nombres, je m'efforçais de déduire sommairement, d'après ma connaissance de la vie intérieure de la troupe, le pourcentage des forces disponibles pour la bataille. Ce pourcentage variait suivant les périodes et dépendait du moment de l'envoi des renforts au front. D'après mes calculs, il ne dépassait jamais chez nous 12 à 15. Cette triste situation de notre organisation militaire résultait de la mise sur pied de l'armée, trop hâtive et par suite incomplète, entreprise par nous en 1918 en partant presque du néant absolu. En même temps, il est un fait qui exerçait une grande influence, c'est que l'énorme majorité de notre administration militaire évitait purement et simplement, comme un péché, l'application de sévères sanctions disciplinaires, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une indulgence aussi extraordinaire, en ce qui concerne le travail de l'arrière, donna des résultats que j'ai toujours caractérisés, en disant qu'une énorme partie du matériel humain ne faisait que couler entre les doigts de l'administration. Je ne pouvais m'empêcher de rire à l'idée qu'il nous était impossible d'arriver à perdre le caractère d'une armée de volontaires, et que seuls se battaient chez nous ceux qui le voulaient ou, parmi ceux qui ne le voulaient pas, les sots.

Si j'en juge par les propres paroles de M. Toukhatchevski, connaissant d'autre part le système de discipline en honneur chez notre adversaire, système empreint d'un caractère de sévérité extraordinaire, je ne peux pas supposer que notre ennemi fût logé en pareille matière à aussi médiocre enseigne que nous. Aussi me permettrai-je d'augmenter le pourcentage relatif à M. Toukhatchevski d'au moins 10 p. 100, et de le porter ainsi pour les troupes de campagne à 25 p. 100 des rationnaires de l'armée. Je pense être même au-dessous de la vérité, car nos chiffres se rapportent au pourcentage des hommes sous les armes dans l'État tout entier, tandis que pour M. Toukhatchevski, je ne prends que les chiffres de ses forces du front.

Par bonheur, au cours de mes études sur notre adversaire, j'ai découvert un chiffre qui indique l'effectif des rationnaires,

hommes et chevaux, au mois d'août 1920. Ce chiffre, pour les troupes placées sous les ordres de M. Toukhatchevski, est de 794.645 hommes et 150.572 chevaux (1). Si donc nous appliquons notre système de calcul sommaire, nous trouvons que les forces de campagne, dont disposait M. Toukhatchevski au mois d'août, et à peu de chose près aussi en juillet, s'élevaient à 200.000 hommes.

Quant à nous, j'ose affirmer fermement que, dans tout le cours de notre guerre, ce chiffre n'a jamais atteint 200.000 hommes, et cela sur l'ensemble du front et non pas seulement sur la partie du front opposée à M. Toukhatchevski. Je pense donc que dès le déploiement de l'ensemble des forces soviétiques contre nous en juillet 1920, l'ennemi a eu toujours sur le front de combat la supériorité numérique. Je n'écris pas cela pour me vanter ; bien au contraire, je considère ces faits comme un triste témoignage pour nous ; et cette remarque me paraît d'autant plus juste, que la caractéristique générale de notre campagne de 1918-1920 n'a pas été une suite de combats sanglants mettant à l'épreuve l'héroïsme de l'armée au sens strict du mot, car les pertes subies par nos troupes au cours de cette campagne ont été minimales, en comparaison du pourcentage des pertes relevées dans la guerre mondiale.

Pour finir, je compléterai ce chapitre par le calcul malheureusement très sommaire, auquel j'ai procédé à l'époque et auquel je ne tiens même pas : d'après moi, les forces ennemies placées sous les ordres de M. Toukhatchevski, au début de l'opération du 4 juillet, étaient de 200.000 à 220.000 combattants. M. Toukhatchevski l'estime à 160.188. Les forces du général Szeptycki, qui commandait sur le même pied que M. Toukhatchevski, je les évalue au plus à 110.000-120.000 combattants.

Lors de l'épisode final sur la Vistule, j'évaluais les forces de M. Toukhatchevski de 130.000 à 150.000 combattants, tandis que nos forces, en ne considérant que les forces susceptibles de prendre part à la bataille de Varsovie, pouvaient s'élever de 120.000 à 180.000 hommes. Si ce dernier chiffre est si peu précis, c'est parce qu'il régnait chez nous à cette époque un tel chaos d'organisation, qu'à ce moment il était impossible de songer même à envoyer au feu les hommes équipés ou prêts à partir.

(1) FROLOFF, *Approvisionnement de l'Armée Rouge sur le front occidental* (en russe).

II

LE TERRAIN. LES DISPOSITIFS STRATÉGIQUES.

Conformément à ce qui se passe ordinairement avant le déclenchement des opérations de grand style, M. Toukhatchevski et ses supérieurs méditèrent sur la valeur du théâtre d'opérations, ainsi que sur le regroupement de leurs forces et de celles de l'ennemi. Conformément à cet usage, M. Toukhatchevski consacre les chapitres II et III de son livre à ces deux objets. Je ne m'arrêterai pas à la partie descriptive du terrain, qui est strictement conforme à la vérité et qui appartient au domaine de la géographie à peu près pure. J'insisterai un peu plus longuement sur diverses considérations géographiques de M. Toukhatchevski ; car, d'après tout ce qu'il a écrit sur son travail de commandement, j'estime qu'elles ont joué un rôle éminent dans ses décisions de guerre. Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que l'une des dénominations répétées par M. Toukhatchevski est une dénomination polonaise, et que pour ce motif j'ai quelque droit à appliquer cette dénomination avec le sens que lui ont donné ses créateurs, et non avec celui assez bizarre, je l'avoue, que lui donne M. Toukhatchevski. Exemple : M. Toukhatchevski constate qu'au moment d'entreprendre son opération de grande envergure, il avait le choix entre deux directions principales pour le gros de ses forces. L'une d'elles est la direction d'Ihumen, comme il l'appelle ; elle conduit droit à Minsk. La deuxième est celle que « les Polonais, écrit-il, appellent les portes de Smolensk ». M. Toukhatchevski choisit cette dernière pour ses opérations.

Comme je l'ai déjà signalé, notre dénomination s'applique à une bande de terre tout à fait différente et beaucoup plus rapprochée de la ville du même nom. En effet, les deux grands fleuves, qui constituaient autrefois la frontière entre la République Polonaise et l'empire des tsars : la Duna et

le Dnieper, forment dans leur cours supérieur un corridor relativement étroit, fermé à son débouché vers l'est par la plus grande ville de cette région, Smolensk. Toutes les invasions, toutes les expéditions, entreprises par la Pologne ou par la Russie, se sont heurtées inévitablement à Smolensk, qui est devenue ainsi comme une porte à laquelle on était obligé de frapper tout d'abord, dans toute opération de grande envergure. Smolensk a été prise par les deux partis, au cours des siècles, dans toutes les grandes guerres.

Dans les temps modernes, pendant la marche de Napoléon sur Moscou, une des plus grandes batailles a été livrée une fois de plus pour s'emparer de ces portes véritables. Aussi, Smolensk a conservé jusqu'à ce jour les marques très visibles de son importance avec ses murailles et ses fossés, qui ont subsisté dans un état de conservation rarement retrouvé ailleurs. M. Toukhatchevski cependant donne ce nom à une région toute différente n'ayant, à mon avis, aucun lien avec Smolensk, ni d'ailleurs avec le Dniepr, l'un des fleuves qui encadrent cette porte. Bien plus, comme pour affaiblir la valeur historique de Smolensk, il transfère toute son importance à la petite bourgade d'Orzechowna. Ce nom surgissant à l'improviste m'a fort effrayé, je l'avoue. En tant que Commandant en chef de l'armée polonaise, j'ai réfléchi pendant bien des années sur les éventualités les plus diverses, j'ai examiné les conceptions les plus variées, tant de notre côté que du côté ennemi ; or, pas une fois, il ne m'est venu à l'esprit que pendant quelque temps j'ai été en possession d'un point stratégique aussi important, point que nous avons abandonné et, ce qu'il y a de plus fort, avec mon consentement, lors de la fixation définitive de la frontière pendant les tractations de Riga. Je suis même prêt à soupçonner la population juive de cette minuscule bourgade d'avoir intrigué pour être rattachée à l'État des Soviets, puisque c'est justement sur son insistance que nous avons consenti cette « dangereuse » concession.

Le récit et les considérations de M. Toukhatchevski m'amènent, puisqu'il désigne toute cette région sous le nom de « portes de Smolensk », à proposer que la petite ville de Orzechowna, située actuellement tout près de notre frontière, soit appelée désormais non plus la porte, mais la petite porte, le portillon de Smolensk. Plaisanterie à part, Orzechowna

a joué un grand rôle, à en juger par l'ouvrage de M. Toukhatchevski.

Le Commandant des forces soviétiques fut d'avis que c'est précisément dans la région d'Orzechowna, qu'il lui fallait changer sa ligne d'opération par un changement de direction de 90°, conversion par conséquent à angle droit. Pour ce même motif et bien qu'il ait été battu dans sa première tentative, qu'il appelle « l'offensive de mai », il se console à la pensée que « les portes de Smolensk restèrent entre nos « mains jusqu'au moment où nous entreprîmes la deuxième « offensive, l'offensive décisive » (p. 211).

Si, dans l'introduction, j'ai parlé de la manière par trop abstraite, dont M. Toukhatchevski traite son sujet, il est difficile en vérité d'en trouver une meilleure preuve que la facilité avec laquelle il enchaîne son travail de commandement à des points de la carte d'une insignifiance presque comique. S'il a voulu une manœuvre effectivement très compliquée et exigeant beaucoup de temps (sa manœuvre de conversion à angle droit du gros de ses forces), cela ne dépend nullement de quelques points insignifiants, bien que situés sur de grandes routes. On peut aussi bien exécuter cette manœuvre difficile sans tenir compte de ces points sur lesquels on ne doit pas s'hypnotiser. Géographie et géométrie ! que de pièges vous tendez aux chefs !

L'histoire militaire en fournit plus d'un exemple. Quant à la fin de mai j'arrêterai notre contre-offensive, je ne soupçonnais même pas que M. Toukhatchevski eût forcé antérieurement les « portes de Smolensk », et qu'en fin de bataille il combattit pour se maintenir tout au moins dans leur succédané, « le portillon d'Orzechowna ».

Cet épisode me rappelle la grande bataille bien connue et que j'ai souvent étudiée, livrée au mois de janvier 1905 par les armées de Kouropatkine à celles d'Oyama. Les Russes, qui attaquaient, l'appellent « la bataille de Sandepou », parce que le général Kouropatkine, de même que le général Grippenbergh qui commandait la II^e Armée, firent dépendre tout le développement de l'opération de la prise d'une autre Orzechowna de ce théâtre de guerre. Cette conviction était tellement liée à leurs idées, à leurs plans, à leurs angoisses et à leurs espoirs, que ce point, purement intellectuel, donna son nom à la grande opération tout

entière. Or, il arriva que les Japonais, qui contre-attaquaient, baptisèrent cette bataille d'un tout autre nom ; ils la nomment « la bataille d'Hey-kau-tai », une autre Orzechowna qui les effrayait encore plus et qui leur inspira les soucis et les craintes les plus vifs, parce qu'ils avaient affaire là à des troupes excellentes et qu'ils y fournirent leur plus grand effort.

Dans mes conférences, j'aimais citer cet exemple, que j'appelais « la comédie des erreurs », comme spécimen de malentendu comique. Aussi, j'ai constamment mis mes auditeurs en garde contre les pièges de la géographie et de la géométrie, aussi bien dans les grandes que dans les petites opérations de guerre. Mon honorable adversaire de 1920 voudra bien me pardonner si, à l'exemple de San-de-pou, j'ajoute désormais celui d'Orzechowna. Quand j'analyserai les opérations militaires, je pense réussir à convaincre mes auditeurs que l'entêtement des chefs, à piétiner par la pensée autour de certains nœuds intellectuels, conduit aussi presque toujours et inévitablement au piétinement des troupes sur place, avec perte de temps et d'efforts.

Si j'ai retenu le lecteur aussi longtemps sur cette partie des réflexions de M. Toukhatchevski, c'est parce que justement ce même M. Toukhatchevski n'a pas fourni d'autre indication, pour l'examen de ses pensées directrices, que sa manœuvre de conversion à angle droit du gros de ses forces, au moment où il venait de s'emparer, comme il l'affirme, des « portes de Smolensk ». Il est évident que les idées de M. Toukhatchevski dépendaient étroitement de ce dessein. Cette manœuvre, il la fit deux fois, une première fois pendant son offensive de mai, la seconde en juillet, dans sa grande opération qui prit fin devant Varsovie. Elle était la conséquence du désir de profiter de la voie ferrée de Polock (Polotsk) à Molodeczno (Molodetchno), qui était la ligne de transport la plus favorable pour les besoins de toute nature du gros des forces de M. Toukhatchevski.

Idée simple et logique ; mais la possession et la protection d'une ligne principale d'opérations n'entraînaient nullement la nécessité de faire fouler matériellement, pour ainsi dire, cet itinéraire par le gros des forces rassemblées, pas plus que de les lier étroitement aux points géographiques qui la jalonnent. Un pareil enchaînement cérébral à des noms géographiques et à des figures de géométrie renferme tou-

jours, je le répète, un piège ; car il a pour effet de transporter, du domaine de la pensée dans un plan plus vaste, l'obstacle principal que constituent à la guerre les forces et l'activité de l'ennemi. Celles-ci ne lient pas nécessairement leurs opérations à ces mêmes points géographiques ou à ces figures de géométrie, et elles ont aussi le plus souvent leurs Orzechownas, qui ne coïncident pas avec les Orzechownas de l'ennemi. J'aurai l'occasion de rappeler ces déductions en analysant les opérations de M. Toukhatchevski.

Quant à sa discussion relative au dispositif stratégique de nos forces et de celles de l'ennemi, elle est des plus sommaire quand il parle de lui, beaucoup plus étendue quand il parle de nous. De lui, il dit peu de chose ; il est sous ce rapport comme un subordonné lié par les décisions de son commandant en chef. C'est ce dernier qui a choisi le lieu de concentration, qui a fixé l'effectif des forces mis à sa disposition. Ce sont là des détails curieux au point de vue historique, sur lesquels M. Toukhatchevski s'arrête à peine. Il se borne à constater que la base de concentration qui lui avait été assignée est limitée par Witebsk, Orsza (Orcha) et Toloczyn (Tolotchyne), et que la masse des forces placées sous son commandement s'élevait à 21 divisions.

En effet, quand on compte le nombre des divisions, y compris 2 divisions à cheval, avec lesquelles M. Toukhatchevski entama sa grande opération de juillet, on arrive bien au total des troupes, qui lui étaient affectées, indiqué tout d'abord. Cependant son premier essai d'offensive, en mai, ne fut exécuté qu'avec 13 divisions ; il manquait donc plus d'un tiers des forces prévues pour cette opération.

Le principe, suivant lequel M. Toukhatchevski groupa ses forces, découle de l'examen et de l'étude du groupement de nos forces. Dans ses grandes lignes, son opinion sur les rassemblements polonais fut la suivante : les Polonais se sont déployés à peu près uniformément en cordon. Je regrette fort que M. Toukhatchevski ait rélégué, dans un chapitre tout différent de son livre, une autre partie de ses considérations stratégiques, qui constituent le véritable ornement de toute son œuvre ; il les a jointes à la discussion de son opération principale de juillet. Peut-être faut-il en chercher la cause dans le désir de ne pas insister sur son offensive manquée du mois de mai ; mais j'avoue que ce n'est pas sans mal que

j'ai pu me résoudre à présenter mon travail à moi sous cette forme illogique. Je doute, en effet, que M. Toukhatchevski, qui a conçu sa tentative de mai aussi largement que celle de juillet, n'ait pas été guidé par les mêmes principes de frapper à coups de bélier, qu'il ne développera éloquemment que plus tard. Je l'eusse préféré, car la critique, injuste à mon avis, de notre dispositif stratégique et par conséquent de mes ordres personnels en cette matière, me rend très difficile le devoir de dire quelques mots *pro domo mea*.

M. Toukhatchevski, en définissant le caractère de notre cordon, constate donc que son uniformité ne nous permettait pas, malgré tous nos efforts, de rassembler dans une direction quelconque la masse principale de nos troupes. « Notre « attaque, écrit-il, ne devait toujours rencontrer qu'une fraction insignifiante de l'armée polonaise et était par suite en « mesure de repousser successivement les contre-attaques des « réserves. » (p. 206).

Partant de là, M. Toukhatchevski supposait qu'il réussirait à écraser nos détachements avec la masse de ses forces et que, dans toute l'acception du mot, il enlèverait au point de choc les détachements de la première ligne polonaise. Dès lors, les contre-attaques successives, exécutées ultérieurement par les réserves, n'étaient plus à craindre (p. 206).

En lisant et relisant le raisonnement de M. Toukhatchevski, je me suis rappelé le mien en pareille matière. Si les termes et les motifs en différaient, du moins le travail cérébral, auquel je me suis livré, a toujours abouti à un résultat absolument analogue ; il s'est résumé dans mes conclusions dernières, arrêtées dès la fin de 1919. J'ai pensé que dans la guerre que nous avons à soutenir contre les Soviets, celui qui attaquerait énergiquement aurait toujours le succès, et romprait le cordon ou la ligne opposée au point choisi par lui. Aussi, ai-je toujours cherché la décision, comme je disais alors, dans la manœuvre, fût-ce même une manœuvre en arrière en combinaison avec le repli de l'armée. Aussi, je l'avoue, ai-je été assez choqué de voir M. Toukhatchevski affirmer que « le commandement » polonais lui opposa au printemps de 1920 un mince cordon, dont il aurait très facilement raison.

Avant tout, M. Toukhatchevski oublie la différence essentielle des rôles qui avaient été attribués à lui et à son adver-

saire immédiat. Alors qu'il avait l'ordre de prendre l'initiative et d'attaquer, les troupes polonaises du front Nord, opposées à M. Toukhatchevski, devaient au contraire rester sur la défensive. Or, sur la défensive, le premier échelon, celui qui est le plus près de l'ennemi, ne peut jamais présenter justement que le caractère de cordon, de ligne mince et sans profondeur. La guerre des tranchées elle-même, dont le principe est la ligne dans toute sa pureté, conduit nécessairement dans l'application à un cordon avancé, faible partout, susceptible d'être facilement enfoncé et uniquement placé dans un but d'observation et de couverture. Le cordon dans la défensive est inévitable ; sinon, il est impossible de découvrir la force de l'assaillant, ses projets réels ou la direction de ses attaques. Voilà la première considération qui aurait dû frapper l'esprit de M. Toukhatchevski, s'il avait voulu mieux comprendre la situation de son adversaire. Il y eut donc bien cordon ; je constate que ce cordon comprenait, sur tout le front opposé à M. Toukhatchevski, 6 divisions d'infanterie et 2 brigades de cavalerie (8^e D. I., 1^{re} D. I. Lithuano-Blanc-Ruthène, la majeure partie de la 3^e D. I. de Légion, la 2^e de Légion, la 14^e et la 9^e).

On pourrait discuter sur le point de savoir s'il était bon d'affecter jusqu'à 6 divisions à cette tâche ingrate ; on pourrait inversement, comme l'ont fait mes subordonnés, affirmer qu'en raison de la grande étendue du front, ces forces étaient complètement insuffisantes, même pour bien observer ; mais il reste acquis que s'il y eut cordon, ce fut seulement dans cette partie des troupes polonaises. Qu'il me soit permis de faire observer, du reste, qu'au mois de septembre de la même année, quand je passai à l'offensive, je trouvai les troupes de M. Toukhatchevski déployées en cordon, derrière la barrière fluviale du Niemen et de la Szczara (Chtchara). Il était bel et bien sur la défensive, et lui, le critique passionné de toute espèce de cordon et de ligne, avait dû adopter un dispositif aussi peu sensé que celui qu'il nous attribue en mai.

Je passe à la question des réserves et tout d'abord je signale que leur dispositif était le contraire de toute espèce de cordon. Quand je déclenchai au mois d'avril mon offensive sur le front Sud en Ukraine, j'avais calculé avec soin la manière de secourir le front Nord au cas où il serait attaqué.








J'ai souvent réfléchi aux possibilités de contre-attaque de l'ennemi, et je me suis tenu à une opinion contraire à celle de mon entourage immédiat. En particulier, le général Haller, mon chef d'état-major d'alors, était d'avis que la contre-attaque ennemie aurait forcément lieu sur le terrain où nous étions passés nous-mêmes à l'offensive. A son avis, c'était précisément au sud que l'ennemi avait concentré la plus grande partie des forces, qui avaient liquidé le front Denikine et, en outre, c'est là que grandissait un nouveau danger pour les Soviets dans la tentative de Wrangel en Crimée. Il lui paraissait donc logique que la contre-attaque, à laquelle nous nous attendions sûrement d'une façon générale, partirait de cette région. Pour moi, j'inclinai à penser qu'il fallait s'attendre à la contre-attaque ennemie sur la partie du front où nous étions le moins concentrés. Si donc j'avais choisi pour mon offensive du printemps le front Nord, j'aurais attendu la contre-attaque au sud ; ayant au contraire choisi le sud, j'envisagerais plutôt un choc de l'ennemi au nord. Je devais donc déterminer, avec d'autant plus de soins, comment je pourrais parer le coup de l'ennemi.

En conséquence, furent placées en réserve sur le front Nord : à Osipowicze (Ossipovitché) et environs la 6^e D. I. en réserve de la IV^e Armée ; en Polésie, la 16^e D. I. était en marche pour rejoindre cette même armée. Ces deux divisions furent mises entièrement à la disposition du commandant de la IV^e Armée, général Szeptycki (Cheptytski). Loin en arrière, était disposée, vers Lida, la 17^e D. I. que j'avais maintenue à ma disposition. En outre, sur le front d'observation opposé à la Lithuanie et qui n'était pas exposé à se battre, à notre VII^e Armée, j'avais 2 divisions, dont un peu plus d'une demi-division constamment en réserve prête à être employée n'importe où.

Donc, sur le front Nord lui-même, je pouvais compter sur 3 divisions et demie comme réserve. Si j'en déduis la 16^e D. I. presque immédiatement engagée, après son arrivée, dans les combats qui se déroulaient en Polésie, il reste 2 divisions et demie. C'est presque la moitié de l'effectif disposé en cordon défensif face à M. Toukhatchevski. Ces divisions étaient stationnées si loin du front, qu'elles échappaient à son action pendant les premiers jours de son offensive et elles étaient susceptibles, contrairement à l'avis de M. Toukhatchevski,

CARTE GÉNÉRALE

LA POLOGNE

-  Frontières actuelles
-  Limites des voïevodies (palatinats)
-  Chemins de fer principaux
-  Chaussées
-  Chefs-lieux des voïevodies (palatinats)
-  " " " districts
-  autres localités

ÉCHELLE 1:4000000

0 50 100 150 200 km.



d'être lancées dans la direction choisie en toute liberté par son adversaire.

C'est encore plus vrai pour les réserves plus éloignées en profondeur.

En effet, encore plus en arrière, j'avais la 11^e D. I. en voie de réorganisation et la 7^e Brigade de réserve à 3 régiments en voie de formation. Nous obtenons ainsi, comme réserves soustraites à l'action de M. Toukhatchevski, environ 5 divisions, c'est-à-dire presque autant qu'il y en avait en cordon.

Bien plus, lors de l'élaboration du plan relatif à l'offensive d'Ukraine, j'ordonnai dès le troisième jour de l'opération de mettre en réserve à ma disposition la 4^e D. I. à Korosten, et dès le quatrième jour la 15^e D. I. à Koziatyn et Berdyczow (Berdytchouv). D'autre part, je voulais avoir une division de plus, prête à être envoyée sur le lieu de la contre-attaque prévue, la 5^e ; mais je faisais dépendre cette mesure du degré de réorganisation de la 18^e D. I. qui, dès les premiers jours de l'opération, avait été repliée en réserve pour procéder à une réorganisation indispensable. La 11^e D. I., aussi bien que la 18^e, étaient pleines d'hommes de vieilles classes, provenant des prisonniers faits en France ou en Italie (1), et qui avaient été versés dans leurs rangs. Cette composition eut une telle répercussion sur leur état moral que, sans une réorganisation, elles eussent été impropres au combat. Je signale qu'effectivement les 4^e et 15^e D. I., ainsi que la moitié de la 5^e, arrivèrent à temps à la parade de l'offensive de mai.

Ainsi donc les réserves sur lesquelles je pouvais compter, en attendant la contre-attaque ennemie, s'élevaient au début de l'offensive d'Ukraine à un total de 8 divisions. De ces 8 divisions, 2 pouvaient être employées à renforcer le front menacé et à essayer de contenir l'ennemi ; 5 à 6 divisions pouvaient servir à constituer un groupe de choc, destiné à agir sur un point ou dans une direction quelconque.

L'appréciation de M. Toukhatchevski sur notre dispositif stratégique ne me paraît donc pas juste. Je serais assez disposé à admettre que cette appréciation erronée résultait du champ d'observation relativement étroit de M. Toukhatchevski, qui s'en remettait au Commandant en chef, son

(1) Ces divisions avaient été organisées en France et envoyées en 1919 en Pologne (N. d. T.).

supérieur, pour les conclusions à tirer touchant l'ensemble du front polono-soviétique. Cette justification est cependant insuffisante à mes yeux ; car M. Toukhatchevski et ses troupes, comme il l'écrit lui-même, jouaient le rôle principal dans la guerre contre la Pologne, conformément au plan du Commandant en chef. Dans ces conditions, il était de son devoir d'apporter plus de largeur de vues, tant dans la conception de sa tâche que dans ses calculs. Son offensive de maine réussit pas et fut complètement parée, rien que par la concentration de toutes les forces tirées des réserves profondes que j'ai mentionnées, contrairement aux conclusions de M. Toukhatchevski (1).

La question du cordon et du dispositif linéaire de l'armée méritait, à mon avis, un examen approfondi ; nous aurons à y revenir en analysant les opérations de l'année 1920. J'en ai été pendant la dernière guerre un adversaire aussi résolu que M. Toukhatchevski. J'ai toujours cherché le dénouement des situations quelles qu'elles fussent dans la manœuvre, comme on l'affirme parfois et comme je le reconnais moi-même, audacieusement conçue et exigeant du chef et des troupes une grande tension des forces morales et physiques. A mon avis, c'est justement à cela qu'est due l'heureuse issue que j'ai pu donner à notre guerre de deux ans. Je ne veux pas dire cependant que M. Toukhatchevski, dans les observations qui nous concernent, n'a pas vu juste dans une certaine mesure, en basant presque entièrement ses plans et ses hypothèses sur notre penchant au cordon ou à la ligne. La vérité est que tous les chefs polonais, moi compris, se trouvaient, au moment de l'entrée en guerre contre les Soviets, sous l'impression et l'influence d'une longue guerre de tranchées, laquelle était l'affirmation du triomphe de la stratégie linéaire sur la stratégie surannée, semblait-il, du mouvement vivant et de la manœuvre.

Quand on parcourt la masse des ordres d'opérations donnés par nos chefs, au cours de l'année 1919 et sûrement aussi de l'année 1920, on constate que ces ordres fourmillent de

(1) Par un bizarre concours de circonstances, les critiques de M. Toukhatchevski touchant notre dispositif stratégique coïncident presque exactement avec pas mal de critiques superficielles, tout au plus dignes de publicistes, sur ma manière de commander, critiques de stratèges en chambre qui n'ont jamais rien commandé, ou qui ont commandé, mais comme des mazettes. Cette réflexion m'est venue souvent à l'esprit à la lecture de l'ouvrage de M. Toukhatchevski.

lignes de fleuves, rivières, lacs, ruisseaux même, en tant que base de la pensée stratégique de leurs auteurs. Souvent, en examinant les rapports de mes subordonnés, en relisant les copies des différents ordres, dans les conversations enfin que j'avais avec eux sur la situation, je me rappelais de joyeuses anecdotes du temps où je commandais une brigade de Légion. On riait souvent alors, pendant nos séjours dans les tranchées, des craintes et des angoisses de nos voisins les Autrichiens pour des intervalles de 100 ou 200 mètres, que ce paresseux de légionnaire ne voulait pas fortifier.

Je sais aussi que ces craintes et ces angoisses s'emparaient de beaucoup de nos chefs, pour peu qu'ils ne fussent pas sûrs d'opposer à l'ennemi dans une direction quelconque, même la moins probable, une résistance même minime.

Aussi les cartes, donnant le détail des emplacements de troupes, étaient constamment surchargées de postes qui étiraient infailliblement les troupes en minces cordons. Or, quand on considère l'immense étendue du front de 1.000 kilomètres et qu'on le compare avec la quantité de troupes dont il était possible de le garnir, il est facile de comprendre que ce ne sont pas des intervalles de 100 à 200 mètres, mais des trouées beaucoup plus grandes qui auraient pu inspirer de l'inquiétude à nos chefs et les convaincre de leur impuissance ; mais il leur était impossible de s'affranchir des conceptions linéaires. De là, dans leurs rapports, des appels continuels au Commandant en chef pour me demander des secours en vue d'écartier ces craintes et ces angoisses. De là aussi, la recommandation invariable que l'on me faisait pendant tout le cours de la guerre : « Faites une ligne forte (1) ! » comme conclusion du raisonnement du conseiller de guerre le plus technicien et le plus expérimenté qui soit.

Ces réflexes, ces angoisses devaient se répercuter, j'en suis certain, sur le dispositif particulier des troupes qu'observait M. Toukhatchevski. Je répète cependant que quand il voulut, fin avril, appuyer son plan de manœuvre précisément sur cette maladie du cordon, dont il nous supposait atteints, il commit une erreur dont il fut la victime, par suite de l'échec d'une offensive longuement préméditée. Je passe maintenant à l'analyse de cette offensive.

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

III

L'OFFENSIVE SOVIÉTIQUE DE MAI.

Comme je l'ai déjà dit, M. Toukhatchevski ne s'arrête pas longtemps à son offensive de mai. Il en donne seulement les traits les plus généraux, en s'abstenant de toute espèce de détails, comme s'ils n'avaient pas grande importance. Toutefois, il est en contradiction avec lui-même, quand il dit que son plan prévoyait le forçement des « portes de Smolensk », l'écrasement de l'aile gauche de l'armée polonaise et le refoulement de ses débris dans les marécages de Pinsk ; c'est donc un plan de large envergure, visant l'écrasement complet et la mise hors de cause de tout notre front presque jusqu'au Pripet. Opération, par conséquent, d'une importance non négligeable.

Dans l'histoire de notre guerre, cette opération joua réellement un rôle important. Tout d'abord, elle transféra une grande partie de nos forces (jusqu'à 4 divisions) au front Nord, ce qui naturellement eut sa répercussion sur tout le cours de la guerre. En second lieu, en tant que prélude à la grande offensive des Soviets de juillet, elle fut pour les deux partis une source d'enseignements et d'expériences et, à ce sujet, il m'est pénible de signaler que ces leçons d'expérience furent beaucoup plus habilement mises à profit par nos adversaires que par nous-mêmes. Enfin, cette offensive eut sur notre ennemi une autre influence, celle d'user, tant sous le rapport physique que moral, une fraction importante de ses forces, ainsi qu'il nous sera facile de l'observer en analysant spécialement la première période de l'offensive de juillet. Aussi voudrais-je m'arrêter un peu à une question qui se pose naturellement, et que je me suis posée souvent pendant et même après la guerre : pourquoi au juste l'ennemi a-t-il entrepris cette première offensive, cette offensive d'essai, pourrait-on dire ? Cette question est d'autant plus

naturelle que cette offensive fut, comme nous le savons, déclenchée sans que la concentration prescrite fût terminée, de telle sorte que, suivant les calculs prouvés par moi, il manquait plus du tiers des forces affectées à cette grande opération de guerre.

Je me rappelle très bien l'instant où je reçus les premiers renseignements sur la contre-attaque du nord que j'avais prévue. Les télégrammes me parvinrent à Zytomierz (Jytomièj), à mon départ pour Varsovie ; c'était, comme je l'ai déjà dit, chose presque escomptée par moi d'avance. Bien plus, environ une semaine plus tôt, j'avais mandé à Kalenkowicze (Kalènnkovitsché) le général Szeptycki et là, nous avions discuté le projet que j'avais conçu, d'étendre au nord notre offensive qui se développait favorablement au sud. Je songeais alors à faire irruption de Polésie d'une part sur Rzeszyca (Jetchytsa) (mouvement qui, à ce moment, était effectivement déjà en cours d'exécution), de l'autre en direction de Zlobin (Zlobine) et Mohilow. Je pensais que, disposant déjà de la 4^e D. I. en réserve au sud et d'une importante supériorité numérique des forces de Polésie (9^e, 16^e, 14^e D. I.), je pouvais tenter d'en finir avec les concentrations qui commençaient à se former dans la direction d'Ihumen, comme l'appelle M. Toukhatchevski, et sur laquelle le général Szeptycki avait attiré mon attention. Sur le front Sud, le calme régnait devant moi, étant donné que les deux armées soviétiques qui opéraient de ce côté avaient subi une grave défaite ; quant à la cavalerie de Budienny qui se rapprochait de nous, je la négligeais, je l'avoue franchement.

En présence de cette situation, quand, à la gare de Zytomierz mon chef d'État-Major, le général Haller, m'apporta dans mon wagon les dépêches qui venaient d'arriver, je mis aussitôt à exécution le projet qui était préparé d'avance dans mon esprit. J'ordonnai, en particulier, de télégraphier immédiatement au général Szeptycki de prendre provisoirement aussi le commandement de la 1^{re} Armée ; je remis à sa disposition la 17^e D. I. de Lida et je prescrivis le transport immédiat en première urgence de la 4^e D. I. de Korosten, et ultérieurement de la 15^e D. I. de Chwastow. J'eus l'intention, qui ne fit qu'effleurer mon esprit, de contre-attaquer immédiatement aux deux ailes : en Polésie et à l'extrême aile nord. Le fait même de l'attaque de M. Tou-

khatchevski ne me troubla pas une minute. Le repli de l'armée des abords de Glebokie que m'annonçaient les dépêches que je venais de lire, ne représentait rien de grave à mes yeux, vu que, je dois avouer, je n'attachais aucune importance à Orzechowna et que je n'y avais pas découvert la moindre trace de portes, pas plus celles de Smolensk que d'autre lieu.

A mon arrivée à Varsovie, je trouvai de nouvelles dépêches plus alarmantes, les dépêches du général Szeptycki qui jugeait la situation extrêmement sérieuse et demandait le plus de renforts possibles. J'étais déjà habitué à ce genre de dépêches ; pourtant, et je le regrette maintenant, je réduisis sensiblement l'envergure de ma contre-attaque. En particulier, je renonçai à la contre-attaque profonde partant de la Polésie et, pour tenir compte des alarmes du général Szeptycki, je décidai d'affecter les 2 divisions qui arrivaient du sud au renforcement, en première lieu, de Minsk qui, d'après le général Szeptycki, était le plus menacé de la direction d'Ihumen. La contre-attaque ne pouvait, dans ces conditions, être poussée qu'à l'ouest de la Bérézina, au lieu de l'être par l'est, conformément à mon projet primitif.

J'avoue franchement qu'en lisant alors les télégrammes en question, je n'y trouvai aucun motif d'inquiétude ; en particulier, l'attaque exécutée en direction de Molodeczno par M. Toukhatchevski avec le gros de ses forces m'inquiétait très peu. J'attendis même quelques jours pour fixer le lieu de concentration des forces destinées à contre-attaquer vers l'est. Il m'était impossible, à ce moment, de me représenter ce que projetait au juste l'ennemi et, dans ces conditions, je n'étais pas sûr qu'une concentration opérée autour de Swieciany fût suffisamment sûre et possible. Il faut dire que le général Szeptycki ne facilita pas ma tâche, car ses dépêches, comme je l'ai déjà signalé, accordaient beaucoup de place à de menus incidents survenus dans les environs d'Ihumen, incidents qui l'inquiétaient, semblait-il, plus que toute autre chose : mais, d'autre part, les renseignements, qui provenaient des troupes aux prises avec le gros des forces de M. Toukhatchevski, avaient pour moi un caractère rassurant. Je conclusais de ces renseignements qu'à la suite d'un premier choc, relativement puissant, la force de l'attaque s'était amoindrie et s'était pour ainsi dire émiettée en tentatives exécutées dans les directions les plus diverses. Je

m'expliquais le système de travail de M. Toukhatchevski, à cette époque, ainsi qu'il suit : ou bien, me disais-je, toutes ces attaques n'ont qu'un caractère local sans grande importance, ou bien l'ennemi attend un premier succès pour orienter sa conduite ultérieure. Les opérations de M. Toukhatchevski, à ce moment, étaient donc tellement imprécises que je n'étais pas en état de comprendre leur but. Les rapports de mes subordonnés n'étaient pas susceptibles de m'éclairer suffisamment, et je dois reconnaître qu'à mon arrivée à Varsovie j'hésitai pendant quelques jours avant de prendre une décision.

Ou bien l'ennemi, comme je l'envisageais dans une de mes hypothèses, avait l'intention, par des attaques locales sur Ihumen et Glebokie, de me forcer à engager mes forces plutôt au nord qu'au sud ; dans ce cas, je ferais son jeu en exécutant, avec de grandes forces, une contre-offensive d'une importance purement locale : c'est comme si je frappais dans le vide. J'ai regretté, à ce moment, de m'être laissé séduire, si je puis ainsi parler, par les craintes du général Szeptycki relatives à Ihumen, et d'avoir par trop rétréci les objectifs de contre-attaque que je m'étais assignés antérieurement.

Ou bien, au contraire, l'ennemi, d'après une deuxième hypothèse, observait une attitude d'expectative, se bornant à étudier la situation et à rechercher, par des combats préliminaires, les voies et moyens propres au développement ultérieur de ses opérations ; dans ce cas, je craignais de lancer trop tôt mes réserves sur les deux points d'où devaient partir mes contre-attaques ; car, étant données l'inquiétude et l'angoisse, qui perçaient dans les rapports qui m'étaient présentés, leur émiettement et, par suite, l'affaiblissement de leur force de choc étaient inévitables après leur arrivée. Le général Szeptycki avait déjà commencé à procéder ainsi. Déjà la 6^e D. I. de sa réserve s'était fractionnée ; une partie s'était usée dans les combats devant Ihumen, le reste avait voyagé vers l'extrême aile gauche de tout le dispositif stratégique.

En fin de compte, je décidai de constituer une armée spéciale dans les environs de Swieciany (Svientsiany), armée qui pourrait être employée sans tenir compte des alarmes et des inquiétudes locales. La concentration devait s'effectuer sous le couvert de la 8^e D. I., qui s'était repliée des environs

de Polock. A cette armée, appelée Armée de réserve, j'affectai toutes les unités de troupes tirées des réserves les plus éloignées. Je prescrivis, d'autre part, d'attaquer en partant de Minsk avec les forces arrivant du sud. Comme objectif, je prescrivis purement et simplement d'en finir avec l'attaque dirigée sur Molodeczno, de manière à me permettre, dès la fin de cette opération locale, de remettre en réserve tout ce qui constituait alors la 1^{re} Armée, 3 divisions au moins, et d'avoir ainsi pleine liberté de manœuvre dans n'importe quelle direction.

De mes explications, il ressort que les opérations de l'ennemi contenaient des éléments qui rendaient assez difficile, pour nous, la claire compréhension de son travail de guerre. Il n'est pas rare de trouver, dans l'histoire militaire, des incompréhensions de ce genre ; car, la guerre, c'est l'action dans le risque et dans l'incertitude, a dit le vieux Clausewitz.

Pourtant, l'opération en question renfermait toujours, me semblait-il, certains caractères qui faisaient d'elle la comédie des erreurs, dont j'ai déjà parlé. Même après la fin de l'opération, en réunissant toutes mes impressions, il est resté dans mon esprit quelque chose d'inexpliqué, quelque chose qui me disait sans cesse que l'ennemi lui-même ne savait pas bien ce qu'il faisait. Et quand, à la fin de la guerre, en réfléchissant à cet épisode, je m'efforçais de trouver une explication à la manœuvre de M. Toukatchevski, j'en arrivais toujours à l'hypothèse que l'unique motif de cette offensive d'essai, comme je l'appelais, était le désir d'égaliser les chances de guerre, en écartant à tout prix l'effet moral produit par notre violente offensive en Ukraine, offensive qui avait été couronnée de succès. Aussi, ai-je cherché avec infiniment de curiosité chez M. Toukhatchevski, comme chez M. Serghieieff, l'explication de cette énigme.

Malheureusement, ces deux messieurs diffèrent fort à ce sujet. M. Serghieieff se rapproche beaucoup de mon hypothèse et donne textuellement l'explication suivante : « L'initiative « était du côté polonais. Le mouvement largement déve-
« loppé de l'armée polonaise sur le front Sud-Ouest, la prise
« de Kiev et la conquête du débouché du Dnieper avaient
« trouvé nos troupes du front Ouest dans un état d'impré-
« paration tel, qu'il leur était impossible de passer à l'at-
« taque ; elles étaient encore insuffisamment renforcées, mal

« équipées, presque sans trains et pas assez nombreuses.
« Malgré cela, il était nécessaire de rendre coup pour coup et
« de détourner l'attention des Polonais loin du front Sud-
« Ouest. La question de notre attaque sur le front Ouest fut
« donc définitivement tranchée par le commandement su-
« prême. La direction de l'attaque ne fut pas précisée tout
« de suite. Au centre, on avait pour le moment l'intention de
« frapper par la partie nord de la Polésie, de Mozyrz (Mozyj),
« en direction de Brzesc-Litewski (1) ».

M. Toukhatchevski, d'autre part, constate (Voir p. 207) que le motif principal du passage de la défensive à l'offensive fut l'impression que les Polonais eux-mêmes étaient à la veille d'attaquer. Ne voulant pas permettre à l'ennemi d'entraîner des groupements importants dans des opérations imposées, on avait décidé de passer à l'offensive dans la journée du 14 mai.

En présence de pareilles contradictions, je ne juge pas, pour ma part, possible de démêler historiquement ce qui s'est passé en réalité. J'inclinerai cependant à supposer que M. Serghieieff voit plus juste que M. Toukhatchevski.

Infailiblement, M. Toukhatchevski, conformément à son tempérament de chef, élargit sensiblement la mission qui lui avait été assignée quand, passant à l'offensive, il se fixa un objectif aussi éloigné que lors de sa grande opération, pendant laquelle il était sensiblement plus fort sous le rapport du nombre et de l'équipement technique. M. Toukhatchevski en convient lui-même franchement. Malgré ses forces insuffisantes, il rejeta les objectifs étriqués et visa les plus grands. Il chercha les coups décisifs, voulant ne voir que des réserves dans les troupes qui affluèrent au cours des opérations. Le lecteur se rappelle, sans doute, les plans hardis de M. Toukhatchevski, relatifs à l'écrasement de notre aile gauche et au refoulement des débris de l'armée dans les marais de Pinsk.

Avec une offensive ainsi conçue, il doit paraître étrange que les manœuvres des troupes soviétiques n'aient pas pu être comprises un seul instant, par nous, exactement dans ce sens. Dans aucun des rapports des deux commandants d'armée, qui combattaient contre M. Toukhatchevski, on ne trouve la moindre trace d'une explication des manœuvres

(1) E.-N. SERGHIEIEFF, *De la Duna à la Vistule*, p. 5.

soviétiques telle qu'il la donne. J'ai parlé, plus haut, de mes hésitations et de mes hypothèses, appuyées sur l'observation du travail de guerre de mon adversaire. D'où provient donc cette étrange incompréhension, d'où vient encore une fois cette comédie des malentendus?

M. Toukhatchevski, dans son exposé des événements, est si avare de faits et de données relatifs à son opération de mai, qu'il est difficile de reconstituer l'histoire des opérations des troupes sous ses ordres. Beaucoup plus riche en détails, beaucoup plus précis est M. Serghieieff qui, dans son livre, consacre plusieurs longs chapitres à l'analyse des événements survenus au cours de cette opération et qui, dans les annexes, reproduit *in extenso* son compte rendu du 12 juin, résumant les enseignements qu'il retira de l'offensive manquée de mai.

Le lecteur se rappelle certainement les traits essentiels de la manœuvre projetée par M. Toukhatchevski : la rupture des « portes de Smolensk » à Orzechowna, la conversion à gauche du gros de ses forces sous un angle de 90° pour l'orienter de l'ouest au sud-ouest. Cette manœuvre par la force des choses prend beaucoup de temps, vu que l'aile droite marchante doit décrire un arc de cercle assez grand, pendant que l'aile gauche doit marquer le pas ou avancer, petit à petit, pour rester sur l'alignement des troupes, destinées à opérer toutes ensemble dans la nouvelle direction. Il est, par suite, naturel que plus la manœuvre comporte de troupes, plus elle exige de temps. Cette manœuvre présente encore d'autres inconvénients. Le temps qu'elle procure à l'adversaire expose son aile marchante, dans l'espèce l'aile droite, à des coups de boutoir éventuels dans son flanc, car il est ainsi surpris en flagrant délit de manœuvre. Aussi est-il nécessaire de couvrir cette manœuvre par des forces spécialement détachées dans ce but. Voici ce qu'écrit M. Serghieieff, à ce sujet : « Nous fûmes « obligés, pour protéger l'aile marchante, de dépenser près « d'un tiers du total des forces affectées à l'opération ; mais « ces forces furent loin d'être suffisantes pour parer la contre- « attaque des Polonais (1). »

Afin de donner au lecteur une idée du temps nécessaire à l'exécution de la manœuvre de M. Toukhatchevski, j'indiquerai quelques dates, en me basant sur l'ouvrage de M. Ser-

(1) E.-N. SERGHIEIEFF, *loc. cit.*, p. 14.

ghieieff. L'attaque fut déclenchée le 14 mai au matin et c'est seulement à partir du 18 mai, par conséquent quatre jours entiers plus tard, que commença le groupement des forces correspondant au projet de M. Toukhatchevski. En particulier, ce n'est qu'à ce moment que la 6^e D. I. soviétique, qui se trouvait à l'extrême aile droite, fut détournée de sa direction primitive et placée en réserve, pour la suite des opérations, derrière l'aile droite de la fraction d'armée qui devait opérer désormais dans la nouvelle direction, modifiée de 90° ; et c'est seulement le 19 au matin que la 53^e D. I. reçoit l'ordre de couvrir le flanc contre les menaces de l'ouest. Je gagnai donc ainsi quatre et peut-être même cinq jours, résultat nullement dû aux opérations de nos troupes, mais uniquement à la complication de la manœuvre organisée par M. Toukhatchevski ; celui-ci fut aussi dans l'impossibilité d'utiliser ce délai pour se lancer à la poursuite de notre I^{re} Armée en retraite. C'était justement le moment où, revenu de Zytomierz à Varsovie, j'hésitais sans pouvoir arriver à comprendre les opérations de mon adversaire. Or pendant ce temps mes réserves, en provenance soit de l'extrême arrière, soit d'Ukraine, voyageaient dans des dizaines de trains, se rapprochant effectivement des lieux de rassemblement choisis en vue de la contre-attaque, qui n'était pas encore complètement décidée.

Quand j'analyserai les débuts de son opération de grand style, l'opération de juillet, j'aurai l'occasion de revenir une fois encore sur cette idée ancrée dans l'esprit de M. Toukhatchevski et j'espère prouver alors la vérité de mes paroles : la géographie et la géométrie renferment bien des pièges pour les chefs. Je me borne ici à constater que notre contre-attaque gagna en temps et en puissance par suite de la manœuvre dont M. Toukhatchevski paraît être si fier. Je n'ai pu lire, sans sourire, le paragraphe suivant (p. 210) : « Notre « offensive commença à se développer rapide et violente. La « XV^e Armée exécuta sans difficulté sa conversion aux portes « de Smolensk. » Une étrange contradiction ressort des expressions « rapide », alors que l'on perd plusieurs jours abandonnés à l'ennemi, et « violente », alors qu'une grande partie de l'armée piétine presque sur place sur un terrain défavorable, en cherchant à s'aligner sur l'aile marchante ; celle-ci est bien en mouvement, mais sans contact avec

l'ennemi, contre lequel, par surcroît, il faut se garder par des forces de plus en plus importantes, détachées de l'opération principale. Quelle preuve plus convaincante de la base abstraite sur laquelle reposaient les pensées stratégiques de mon honorable adversaire de 1920, que ce lien purement intellectuel constitué par les « portes de Smolensk » à Orzechowna, et que cette manœuvre aux contours géométriques !

Je ne veux pas dire par là que c'est grâce à ces particularités que l'opération de mai de M. Toukhatchevski fut brisée et anéantie avec une facilité relative ; mais, infailliblement, elles créèrent des conditions éminemment propres à faire échouer ses projets grandioses. La faute principale, qui d'avance compromit le succès de ses plans ambitieux, fut une erreur de calcul commise dans le décompte de ses forces et de celles de l'ennemi, décompte fait sans l'aide du deuxième hôte de guerre, qu'est le chef du parti opposé. On comptait trouver, chez nous, un cordon et un déploiement linéaire dans toute sa pureté ; or, plan et intention de manœuvre furent brisés et anéantis par les réserves profondes que j'avais préparées, et qui ne furent nullement touchées par les opérations préliminaires de M. Toukhatchevski. C'est pourquoi je dénie, avec la plus grande fermeté, à M. Toukhatchevski le droit d'être fier de son opération quand il dit : « Le succès fut si vif et si « inespéré pour les Polonais, que le Haut Commandement fit « preuve d'une indécision complète et entama le transfert des « forces du front Sud-Ouest vers le front Ouest » (p. 210). De mon exposé précédent strictement historique, il ressort jusqu'à l'évidence que M. Toukhatchevski n'a aucun droit à cette consolation, d'ailleurs un peu aigrette, pour son opération ratée.

Je rencontre, plus ou moins, pareille incompréhension en analysant la fin de notre contre-manœuvre, déclenchée au début de juin contre les troupes soviétiques. M. Toukhatchevski, effrayé par la possibilité de perdre une fois de plus ses portes favorites de Smolensk, forcé à la retraite partout, organisa à la fin la défense de cette terre promise ; et, de nouveau, il célèbre les grands mérites de la 18^e D. I. qui, non loin d'Hermanowicze, défendit le 7 juin l'accès d'Orzechowna.

Dans ce combat la division perdit, conformément au témoignage de M. Serghieieff, jusqu'à 70 p. 100 de son effectif

et fut obligée de se replier. Mais par contre, écrit M. Toukhatchevski, l'ennemi perdit toute aptitude à prendre part aux opérations décisives ultérieures et Orzechowna, objet choyé de ses rêves, resta en ses mains. Ce fut, ajoute-il, un moment critique pour l'opération. Cependant, d'après la réalité historique, rien de tout cela ne se passait chez nous. Aussi ai-je à peine besoin de constater avant tout que, pendant tout le cours de l'opération, il ne m'est pas même une fois venu à l'esprit de disputer, à Orzechowna, à M. Toukhatchevski la possession des fameuses portes historiques dites de Smolensk. Je ne combattais pas pour cela. Mon but principal était uniquement la fermeture d'une autre porte absolument différente. Il s'agissait, en effet, de réaliser la liaison des deux ailes de ma contre-attaque partant du sud et de l'ouest de la grande région marécageuse, située vers les sources de la Bérézina et de la Wilia. De cette manière, on coupait toutes les routes de retraite aux forces principales de M. Toukhatchevski, aventurées jusque devant Molodeczno et, par surcroît, toute notre 1^{re} Armée, retirée du front en pleine force, passait automatiquement en réserve. Ce plan ne me réussit qu'en partie, car la rapidité du choc des deux groupes qui contre-attaquaient fut pendant tout le cours de l'opération par trop inégale. Le général Sosnkowski, avec son armée de réserve partant de Swjeciany et de Postawy, frappa vite et d'une façon décisive. Par contre, le groupe du sud, qui partait de Minsk parallèlement au cours de la Bérézina, marcha sensiblement moins vite et plus méthodiquement.

Je l'avais prévu ; aussi avais-je prescrit au groupe du sud de déclencher l'attaque un jour entier plus tôt ; malgré cela la 1^{re} Armée, profitant des hésitations de l'ennemi, passa des environs de Molodeczno à une contre-attaque de front et poursuivant l'ennemi de front parvint aux marais de la Bérézina assez longtemps avant que les routes venant du sud aient été atteintes par le groupe du sud. C'est pourquoi des fractions de cette armée furent attirées sur la ligne générale du front, diminuant ainsi les réserves dont je disposais.

A partir du moment, où les marais furent atteints, j'ordonnai d'arrêter l'opération, sans y avoir été aucunement forcé par l'ennemi. D'autre part, dans le choix du tracé de la ligne générale du front, je fus guidé par deux motifs direc-

tement opposés à un désir quelconque de disputer à l'ennemi les portes de Smolensk.

Je cherchai, en premier lieu, à inclure dans le front la plus grande quantité possible d'étendues marécageuses, ce qui me permettait d'économiser la force vive des troupes dans la défense de la première ligne et de renforcer mes réserves. En second lieu, je voulais avoir le moins de mal possible à défendre l'aile gauche, défense qui devait se développer le long de la Duna. Je regardai cette dernière considération comme plus importante encore que celle, importante aussi, relative à l'observation rapprochée du nœud de chemins de fer de Polock. Aussi j'entendis d'abord à ce sujet l'opinion des deux commandants d'armée, général Sosnkowski et général Szeptycki ; opinions qui, comme toujours en pareil cas, étaient divergentes, parce que régies par des impressions et des intérêts locaux, et c'est seulement après les avoir entendus que je fis connaître ma décision et que j'arrêtai toute poursuite ultérieure.

Je relate ici ce fait historique non pour trouver à redire au jugement de M. Toukhatchevski, à savoir que l'arrêt de notre coup de boutoir doit être attribué aux opérations de ses troupes. De pareils jugements sont en effet naturels et sont un phénomène habituel dans l'histoire militaire, et il est possible de les trouver presque inmanquablement dans les rapports des chefs qui réussissent à s'arrêter après une défaite, après avoir échappé à la pression ennemie. C'est là une illustration assez faible, mais cependant caractéristique, des difficultés que rencontre chaque chef, quand il essaie de déterminer la situation et les projets de l'adversaire.

Les conclusions de M. Toukhatchevski résultant de l'opération du mois de mai se résument en trois points : 1^o moral des troupes qui aurait sensiblement augmenté ; 2^o diminution de nos forces sur le front Sud-Ouest, ce qui soulagea de ce côté la situation de l'ennemi ; 3^o et c'est le point que M. Toukhatchevski considère comme le plus important, occupation de ses « portes de Smolensk » favorites. Je néglige pour le moment le dernier point, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir en analysant l'opération de juillet ; mais je m'arrêterai un peu sur les deux premiers en opposant à l'appréciation de M. Toukhatchevski, relative à la situation, mon appréciation d'alors.

La satisfaction de M. Toukhatchevski, touchant l'amélioration du moral de ses troupes, est la conséquence de son appréciation de l'état moral des divisions, qui avaient lutté contre nous en 1919 avant son arrivée. Il assure que ces troupes ne lui inspiraient pas une grande confiance, car, en raison de leurs échecs, elles manifestaient une certaine terreur provenant de la conviction de leur infériorité par rapport aux troupes polonaises. J'avoue ne pas très bien comprendre sur quoi il se base pour déclarer que l'échec éclatant de l'opération de mai pouvait influencer sur une prétendue exaltation du moral de ses troupes. Je doute fort, en effet, que dans les rangs de l'armée rouge la marotte des « portes de Smolensk », à Orzechowna, fût répandue au point de masquer à la fois les pertes subies et l'impression d'un échec. D'ailleurs M. Serghieieff, qui est un observateur beaucoup plus exact, s'exprime à ce sujet tout différemment. Suivant lui, la 53^e D. I. ne comptait après l'opération que 1.500 fusils, la 12^e, 1.200 ; la 18^e, 2.000 ; alors qu'elles avaient au début : la 53^e, 3.157 fusils ; la 12^e, effectif inconnu ; la 18^e, 5.000. En conséquence, M. Serghieieff constate que « la 53^e et la 12^e D. I. « étaient tellement déprimées par les rudes combats livrés, « que plusieurs fois elles refluèrent presque prises de panique « sous la moindre pression de l'ennemi. L'effondrement de « l'esprit combattif se fit remarquer aussi à la 18^e D. I. » (1). Il ajoute qu'en réorganisant ses troupes en vue de nouvelles opérations, M. Toukhatchevski ordonna de verser à la XV^e Armée les meilleures divisions ayant pris part à l'opération de mai, et de « renvoyer aux armées voisines en train « de se réorganiser les divisions les plus faibles et les plus « ébranlées moralement (53^e, 12^e, 6^e, 56^e) » (2).

Ce témoignage éclaire le gain moral, dont parle M. Toukhatchevski, d'un tout autre jour. Nous trouvons la répercussion de cet état moral au début de la grande opération de juillet de cette même année. J'avoue que, sous ce rapport, je préfère en transférer le bénéfice au compte polonais et j'affirme que l'offensive de mai, entreprise par M. Toukhatchevski avant la fin de sa concentration avec des objectifs trop lointains pour les forces rassemblées, eut pour résultat l'usure physique et morale des troupes qui y prirent part.

(1) E.-N. SERGHIEIEFF, *loc. cit.*, p. 25.

(2) E.-N. SERGHIEIEFF, *loc. cit.*, p. 32.

Quant au deuxième point, à mon avis, M. Toukhatchevski a traité la question d'une façon trop étroite, quand il parle de l'influence de l'opération de mai sur l'ensemble de notre déploiement stratégique. Cette opération eut une plus grande importance. En ce qui concerne la réduction de nos forces sur le front situé au sud du Pripet, elle était peu importante ; car si 2 divisions et demie (4^e, 15^e et moitié de la 5^e, cette dernière arriva juste à la fin de notre contre-offensive) furent retirées de cette région, presque aussitôt y arrivèrent la 3^e D. de Légion et 3 régiments de réserve nouvellement formés, de sorte qu'en fin de compte la réduction se réduisit à une division à peine. Bien plus important fut le rappel en ligne de toutes les réserves éloignées et l'échelonnement ultérieur, par le général Szeptycki, sur une distance de 20 à 30 kilomètres en arrière du front, de toutes les fractions de troupe mises en réserve.

L'armée reçut ainsi la forme de cordon, sur laquelle M. Toukhatchevski se basait dans ses calculs et dont il escomptait tant les côtés faibles.

Je ne veux pas par là rejeter sur mes subordonnés une responsabilité qui m'incombe et rechercher une justification historique de mes actes en mettant leurs fautes en relief. Je cherche uniquement le maximum de précision historique. En qualité d'adversaire par principe du dispositif linéaire des troupes sous sa forme rigide et si peu propre à la manœuvre, je me verrais infailliblement obligé d'adopter une autre méthode de travail, si je n'avais sur la conscience une erreur de principe dans l'appréciation de la situation, pendant la première moitié de notre campagne de 1920.

Je passe maintenant à mon appréciation de ce temps-là.

Si, comme je l'ai déjà écrit précédemment, au moment de mon départ de Zytomierz, quand M. Toukhatchevski déclenchait son offensive de mai, j'étais absolument tranquille sur la situation au sud, la situation de ce côté, pendant le travail que j'avais effectué au nord, commençait à changer à notre désavantage. J'avais sur ce front devant moi, au moment de mon départ vers le milieu de mai, deux armées soviétiques : la XII^e et la XIV^e. La première avait été, pendant son offensive, battue par moi à tel point que jusqu'à la fin de la guerre elle ne put récupérer une valeur morale, qui la rendit dangereuse pour nous. Dans tous les cas, la considération qui me

guidait était qu'il s'écoulerait nécessairement pas mal de temps avant que cette armée ne fût de taille à se mesurer avec nous avec quelque chance de succès, à moins d'être renforcée en troupes fraîches. La deuxième armée (XIV^e), moins éprouvée, était si faible numériquement qu'une seule de nos divisions, la 12^e, la tint en échec. Il est vrai que la cavalerie de Boudienny se rapprochait de nous ; mais j'étais renseigné sur son approche avec assez de précision et d'exactitude. Elle avançait à grandes marches, venant des abords de Rostow sur le Don et composée de 4 divisions, dont les effectifs me semblaient singulièrement exagérés par tous les renseignements en ma possession. Comme je l'ai déjà signalé, j'avais négligé dans ce temps-là l'importance de ce nouvel adversaire.

L'importance de la cavalerie, comme on le sait, avait déchu de plus en plus dans les esprits, même avant 1914. On lui attribuait des rôles auxiliaires, reconnaissances, protection des ailes ; on ne lui donnait jamais de missions indépendantes, décisives. Avec le développement de la puissance du feu pendant les luttes gigantesques d'Europe, le rôle de la cavalerie était presque tombé à zéro. On avait versé les chevaux à l'artillerie et les cavaliers avaient été transformés rapidement en fantassins. Il me paraissait donc absolument impossible qu'une infanterie, armée tant bien que mal et dotée de mitrailleuses et d'artillerie, n'eût pas raison de la cavalerie par le feu. J'avais d'ailleurs, à ce sujet, des souvenirs originaux ; en 1916, ma brigade de Légion presque isolée, le front ayant été rompu autour d'elle, fut attaquée par une nombreuse cavalerie russe dans les plaines de Kostiuchnowka (Kostioukhnowka) et Wolzeck (Woltchetsk) Presque sans artillerie (une seule batterie, en effet, était en action), en quelques minutes de feu d'infanterie et de mitrailleuses, elle brisa net les charges de la cavalerie qui voulait inquiéter notre retraite. Je ne pouvais m'imaginer alors les événements dont je fus le témoin plus tard. C'est avec méfiance que je considérais le mode d'emploi de la cavalerie à la manière des nomades, ou peu s'en faut, manière qui rappelait des temps depuis longtemps révolus, ceux des expéditions tartares si bien connues de nos ancêtres. La cavalerie parcourant de grandes distances presque sans organiser ses derrières, hommes et chevaux vivant sur le pays comme

les sauterelles, traînant derrière elle ses approvisionnements en munitions pour un temps assez long et pour lesquels le Tartare armé de lances et d'arcs n'avait pas besoin de voiture, une pareille cavalerie constituée en armée indépendante me paraissait et me paraît encore un non-sens stratégique. Je ne lui attribuais donc pas, je le répète, une grande importance, et ses succès sur les autres fronts soviétiques, sur lesquels j'avais des données assez générales, étaient dus pour moi à la dépression morale des troupes qui avaient eu affaire à elle plutôt qu'à la valeur réelle de cette manière de faire la guerre.

Je ne voyais donc pas de motif de changer d'opinion, même après les premiers succès de la cavalerie de Boudienny, qui coïncidèrent avec la fin de notre contre-offensive contre M. Toukhatchevski. Je n'avais vu nulle part, en effet, qu'elle eût battu nos troupes. Les premières tentatives pour franchir la ligne principale de nos positions à l'est de Koziatyn avaient été repoussées par des fractions de notre 13^e D. I. Je ne fus donc nullement surpris de voir la cavalerie de Boudienny rompre notre front, pour employer une expression qui n'est pas absolument juste, car c'était relativement facile, et faire son apparition, à une petite distance d'ailleurs, sur nos derrières. Je supposais qu'il nous serait relativement facile, grâce à l'emploi combiné de l'infanterie et de la cavalerie, de battre en détail la cavalerie de Boudienny et de l'obliger à la retraite. Et étant donné qu'il ne s'agissait pas pour moi de m'entêter à tenir tel ou tel point du territoire occupé, je me décidai à garder ma liberté de manœuvre, sans lier mon action à l'occupation d'une bande de terrain plutôt que d'une autre. J'étais un peu inquiet de la violente panique qui éclata sur les derrières, mais je ne constatai jusqu'alors aucune influence sérieuse, influence morale s'entend, sur les troupes du front.

Aussi, quand, à la fin de notre contre-offensive du Nord, j'appréciai la situation et que j'en tirai la conclusion en découlant pour mes décisions, lesquelles étaient passées trop légèrement sur l'action de la cavalerie Boudienny, je résolus de ne pas rechercher pour le moment la décision sur le front Nord, mais d'essayer d'en finir le plus rapidement possible avec la cavalerie Boudienny ; je me proposais ensuite de jeter le plus de forces possible au nord, afin de passer à l'offensive

nale sur le point où l'ennemi rassemblerait le plus de forces. Je ne comptais pas d'ailleurs que l'ennemi se réorganiserait rapidement avant le mois suivant, au nord où justement il venait d'essuyer une défaite, et je pensais que sans réorganiser mon front Nord, je réussirais à temps avec l'appoint de nouvelles forces à déclencher une opération décisive. Je jetai donc au sud une de nos meilleures divisions, la 3^e, qui fut placée en réserve. Je laissai au général Szeptycki le soin d'organiser provisoirement le front qui, à ce moment, ne me semblait que temporaire.

IV

PRÉPARATIFS D'UNE NOUVELLE OFFENSIVE. PLAN D'OPÉRATIONS.

Après que j'eus arrêté notre contre-offensive du Nord, M. Toukhatchevski entreprit les préparatifs d'un nouveau coup de bouloir encore plus puissant. Le chapitre qui traite de ces préparatifs est écrit par lui avec beaucoup de complaisance et, il est facile de le voir d'après son contenu, en pleine connaissance du travail accompli et de ses résultats. Il faut en effet reconnaître que le travail fut accompli avec beaucoup d'allant et un grand déploiement d'efforts et d'énergie. Dans le livre de M. Serghieieff également, on peut remarquer que M. Toukhatchevski sut communiquer aussi à ses subordonnés son énergie et son activité objective. Ce bel effort de commandement témoignera toujours en faveur de l'aptitude de M. Toukhatchevski à concevoir, en tant que chef, des projets hardis et à les exécuter énergiquement.

Je m'arrêterai un peu sur une partie des décisions de M. Toukhatchevski en matière d'organisation, car elles eurent une grande influence sur son travail de guerre. Je m'appuierai principalement sur les données empruntées à M. Serghieieff. Je fais allusion ici à la répartition des forces et des moyens, à laquelle procéda M. Toukhatchevski dans les préparatifs des opérations décisives terminées devant Varsovie. Une de ses armées, la XV^e, fut privilégiée par lui sous tous les rapports et cela d'une façon très nette.

J'ai déjà signalé plus haut que M. Toukhatchevski n'avait pas une bonne opinion des divisions qui pendant toute une année avaient combattu sur notre front et y avaient, comment dirai-je, acquis un certain respect pour l'ennemi. Elles manifestaient une crainte réelle à notre égard.

Aucune d'elles ne fut affectée à la XV^e Armée et elles furent groupées en grande partie dans la XVI^e Armée établie

face à notre IV^e Armée sur la Bérézina. C'est justement pour cela que, dans la pensée de M. Toukhatchevski, la direction Ihumen-Minsk était déjà condamnée à ne jouer qu'un rôle secondaire et accessoire. Il agit de même pour le front de Polésie, où il ne laissa qu'un minimum de forces déjà usées dans une longue série de combats antérieurs menés sans succès. Au moment qui nous occupe, après l'échec de l'opération de mai, M. Toukhatchevski rejeta les divisions les plus déprimées au moral à la IV^e Armée, qui devait opérer au nord de la XV^e et à la III^e, voisine au sud de cette même XV^e préférée.

Selon M. Serghieieff, ce traitement de faveur s'étendit aussi à l'équipement de la XV^e Armée, qui fut dotée de moyens auxiliaires dans une proportion beaucoup plus grande que les autres. Qu'il s'agisse de moyens de liaison, de moyens de transport et d'équipages, soit enfin de moyens techniques particuliers aux divisions, c'est toujours la XV^e Armée qui reçut le maximum. M. Toukhatchevski, bien qu'il eût rassemblé un détachement important de cavalerie appelé 3^e Corps de Cavalerie, à son extrême aile nord, s'abstint de le renforcer d'une brigade indépendante de cavalerie, qu'il laissa près de la XV^e Armée.

Ces mesures prises d'avance laissaient préjuger, pour ainsi dire, le grand rôle assigné par M. Toukhatchevski dans ses projets à une armée si évidemment privilégiée. Cette remarque n'implique pas la moindre critique, car il est naturel qu'un chef, en concevant ses plans et ses projets, ait le droit absolu de choisir les fractions de ses troupes les plus propres à remplir les missions qui lui sont confiées et de les doter des moyens appropriés. Je fus pourtant frappé de ce fait, car la conduite de l'opération, telle que je la voyais en me plaçant au point de vue de l'ennemi, m'amena toujours à attribuer le rôle le plus important à la IV^e Armée, la plus au nord. Aussi est-ce avec une certaine curiosité que je guettais le développement de l'action du parti adverse, en recherchant toujours la part qu'y prenait la XV^e Armée privilégiée et les motifs qui avaient pu me donner une impression ne correspondant pas, comme je le vois, aux intentions et aux buts du commandant du parti opposé.

En dehors de cette remarque, je voudrais simplement signaler le soin et l'énergie apportés aux préparatifs qui

devaient assurer la reprise, aussi rapide que possible, de l'exploitation sur les voies ferrées, derrière les troupes qui se portaient en avant.

L'énergie déployée à cet égard par M. Toukhatchevski me remplit d'admiration pendant l'opération de juillet et d'août 1920.

Qu'il me suffise de dire qu'après notre victoire devant Varsovie, je trouvais à Malkinia, station située à 80 kilomètres de Varsovie, des wagons à voie large, laissés là au moment de la retraite précipitée de l'ennemi. Cette avance rapide avec réfection des voies et reprise de l'exploitation, malgré les grands dommages que nous leur avons fait subir, constitue sûrement un des grands mérites de notre adversaire. Sans le moindre doute, ce résultat est dû dans une large mesure à l'énergie et à la prévoyance de M. Toukhatchevski.

M. Toukhatchevski, lorsqu'il apprécie la situation du côté ennemi avant sa grande offensive, est si avare de mots et d'expressions, qu'il me semble bien invraisemblable qu'à la fin de juin il s'inquiétât si peu de ce travail nécessaire. Ce laconisme me paraît dû à deux raisons : 1^o M. Toukhatchevski n'écrit pas de l'histoire et n'essaie même pas de viser à la précision historique ; 2^o et ceci me paraît être une vérité strictement historique, M. Toukhatchevski a vu les choses, avant le début de son offensive de juillet, avec les mêmes yeux qu'au commencement de mai. Il se proposa le même but, voulut travailler selon les mêmes méthodes, prétendit en un mot suivre les mêmes itinéraires. Il ne vit qu'une différence, c'est que cette fois il était plus fort et mieux pourvu de moyens pour l'accomplissement de ses projets. Il me fait l'effet d'un chef porté aux méditations abstraites, mais doué d'une volonté, d'une énergie et d'une rare obstination à travailler suivant les méthodes qu'il s'est fixées.

De pareils chefs sont rarement propres aux analyses approfondies ; car ils se donnent de tout leur être, peut-on dire, à leur mission unique et exclusive, mais justement à cause de cela ils donnent pleine garantie qu'ils exécuteront sans hésitation la tâche assumée. Peut-être M. Toukhatchevski peut-il trouver la justification de cette préoccupation exclusive de lui-même dans le fait que pendant la guerre contre la Pologne, on lui avait assigné le rôle principal ; cependant, et je le répète pour la deuxième fois, ce mépris ou cette incapacité pour

l'analyse de la situation sur le front tout entier rétrécit forcément l'horizon de ses pensées, pendant tout le cours de la campagne dirigée par lui.

Déjà en analysant l'opération de mai, j'ai montré que M. Toukhatchevski s'est trompé en basant ses manœuvres sur notre soi-disant déploiement en cordon et qu'il fut battu par les réserves que j'avais préparées. Je suppose même que son habitude de regarder en soi-même influa aussi sur le résultat final de toute l'opération qui échoua devant Varsovie.

M. Toukhatchevski disposa ses forces très adroitement et tout le monde discernera facilement les caractères d'un chef de grande classe dans le déploiement hardi et cohérent de ses troupes. Une fois qu'il eut décidé, conformément à sa conception et à sa marotte pour les « portes de Smolensk », de frapper le coup principal par ces portes, il ne négligea rien pour se renforcer dans la direction décisive, fût-ce aux dépens des autres parties du front. C'est donc avec une juste fierté qu'il constate avoir acquis au point choisi par lui, à son aile nord, une grande supériorité sur l'ennemi. Il rassembla de ce côté trois armées, dont l'une, celle précisément des « portes de Smolensk », fut constituée le plus fortement par l'affectation de ses meilleures troupes. Plus au sud, il affaiblit ses forces, soit numériquement, soit en affectant à ce front des unités d'un moral faible. Enfin sur son aile extrême, sur le Pripet, il ne laissa que de très faibles forces ; il leur prescrivit pourtant malgré leur faiblesse d'aider accessoirement l'armée voisine du Nord, la XVI^e, en direction de Glusk, comme il écrit. Cette direction désigne une action le long de la chaussée Bobrujsk-Sluck (Bobrouisk-Sloutsk), par conséquent au nord de la Polésie proprement dite.

Quant à nous, M. Toukhatchevski résume son opinion brièvement en disant que nous avons renforcé, par rapport à l'opération précédente, les forces situées en face de son attaque principale, mais que ce renforcement ne présentait aucun caractère défini et que notre dispositif conservait toutes les marques du cordon et de la passivité. La supériorité, comme l'affirme très justement M. Toukhatchevski, nous ne l'avions qu'à « l'aile gauche (ennemie) dans une direction peu importante », celle de Mozyz (Mozyj), où, selon ses calculs, il avait laissé deux fois moins de forces que les troupes polonaises qui s'y trouvaient rassemblées. Ce dispo-

stif des forces de M. Toukhatchevski, presque inverse du nôtre, est conforme à un principe, principe de guerre fondamental, suivant lequel être fort c'est l'être sur le point décisif. Ce principe si souvent répété par tout le monde est cependant bien rarement appliqué par les chefs, car, malgré sa simplicité, il présente de grandes difficultés surtout d'ordre psychique. A la guerre, comme le dit justement le grand maître Napoléon, « le simple est le plus difficile » (1). Ce qui complique habituellement cette simplicité, c'est la faiblesse d'âme des chefs qui leur inspire le désir d'être fort partout, ce qui est un idéal inaccessible, et aboutit à des résultats absolument opposés : la faiblesse partout. Je ne puis contester que ce défaut habituel des chefs, M. Toukhatchevski ne l'avait pas.

Je ne puis pas non plus contredire l'appréciation de M. Toukhatchevski, juste dans ce cas, touchant le dispositif stratégique de nos troupes qui lui étaient opposées.

C'était bien le cordon dans sa forme la plus pure. Les réserves étaient, à l'exception de tel ou tel régiment, établies à une dizaine de kilomètres des éléments avancés de nos troupes, conformément aux désirs de M. Toukhatchevski. Quant aux réserves profondes, destinées aux contre-manceuvres, le front Nord n'en possédait pas du tout. Comme je l'ai déjà dit, je n'avais pris aucune part dans l'organisation du front Nord après la fin de la contre-offensive au début de juin. Et bien que, en ma qualité de Commandant en chef, il m'incombe incontestablement une grande part de responsabilité à ce sujet, je dois à l'exactitude historique de constater que je ne commençai à m'occuper assez sérieusement du front Nord que peu avant le déclenchement de l'offensive de M. Toukhatchevski, alors que toutes mes tentatives pour triompher de la cavalerie Boudienny au sud avaient échoué. Vers la fin juin, il devint évident pour moi que le calme ne pourrait pas se rétablir avant longtemps sur le front Sud, et que par conséquent mon projet primitif, basé sur la méconnaissance de la valeur de la cavalerie, devait être modifié. Je ne pouvais en effet compter sur une intervention rapide des troupes du Sud pour organiser une masse de manœuvre et pour essayer de frapper des coups décisifs au nord.

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

Étant donné ce changement dans ma façon d'apprécier la situation, je désire résumer en quelques mots les motifs qui m'y ont conduit, et faire connaître la conclusion à laquelle j'aboutis avant le 4 juillet, jour où M. Toukhatchevski déclencha son opération décisive. Comme je l'ai déjà indiqué, je n'attachais pas beaucoup d'importance à la présence de la cavalerie de Boudienny sur les derrières immédiats d'une fraction de nos troupes en Ukraine. La cavalerie de Boudienny dans cette situation ne faisait pas preuve d'une très grande activité, à tel point que, malgré sa présence sur le flanc et même sur les derrières immédiats de l'aile gauche de notre armée la plus au sud, la VI^e, Koziatyn, où s'appuyait cette aile, attendit assez longtemps avant de ressentir la pression de l'armée de cavalerie établie tout auprès. La III^e armée, à Kiew et environs, me semblait la plus isolée et presque coupée. De ce côté, le commandement était exercé par le général Rydz-Smigly, qui, négligeant lui aussi, comme presque tous les chefs d'alors, la cavalerie ennemie, s'entêtait à demander qu'on liquidât, ce qui était facile à ses yeux, la cavalerie établie sur ses derrières, sans avoir besoin d'abandonner le Dnieper. Le plus gravement atteint était le centre du front, d'ailleurs faible ; on lui envoya aussitôt comme renforts la 3^e D. I. et trois régiments de réserve nouvellement formés.

Ma première tentative consista à réunir mes troupes pour frapper un coup sur la cavalerie de Boudienny, alors qu'elle stationnait encore au milieu d'eux, à Zytomierz et environs. Ce projet échoua. J'avais donné au général Rydz-Smigly l'ordre formel d'abandonner Kiew, dont la possession nous était inutile dans les circonstances actuelles, et de se replier, avec le gros de ses forces, le long de la chaussée Kiew-Zytomierz, afin de frapper un coup sur les forces principales de Boudienny, aux environs de Zytomierz. Il pouvait être appuyé à ce moment par l'aile gauche de la VI^e Armée et par notre cavalerie groupée autour de Koziatyn. On aurait pu même, à mon avis, faire coopérer à cette manœuvre, d'une manière assez faible du reste, certains détachements qui venaient de l'ouest. Par suite d'une circonstance qui est restée jusqu'ici inexplicable pour moi, ma dépêche n'arriva pas au général Rydz-Smigly et il effectua sa retraite dans la direction du nord-ouest le long de la voie ferrée Kiew-Korosten-Sarny, le long de la

Polésie du Sud, comme s'il cherchait à éviter tout contact avec la cavalerie de Boudienny. Je signale que dans cette manœuvre une de nos divisions, la 21^e, s'écoula par le sud de la Polésie par Mozyrz, renforçant ainsi nos forces sur l'aile « peu importante » (pour employer l'expression de M. Toukhatchevski) de l'armée placée sous les ordres du général Szeptycki.

Après cet incident, j'essayai encore à plusieurs reprises d'attaquer la cavalerie de Boudienny de plusieurs côtés à la fois; dans le but de faire intervenir avantageusement dans notre jeu notre cavalerie, qui était sensiblement plus faible que celle de l'adversaire. Ces tentatives échouèrent toutes, par suite d'une sorte d'impossibilité fatale de coordonner l'action de plusieurs unités en vue d'une manœuvre commune. La dernière de ces tentatives, effectuées avant le 4 juillet, fut marquée d'incidents presque comiques devant Rowno : la 18^e D. I. de la VI^e Armée passa à l'attaque en partant du sud, tandis que la II^e Armée au même moment exécutait sa retraite vers le nord. Inversement, quand la II^e Armée passa à l'attaque et que sa 1^{re} division par une attaque de nuit enleva Rowno, la 18^e D. I. se trouvait déjà en retraite vers Dubno (Doubno).

Je ne puis affirmer que ces contredanses ridicules d'alors aient eu une influence très démoralisante sur les combattants eux-mêmes; car, à part quelques unités, la majeure partie des troupes qui combattaient au sud conserva en totalité sa force et sa valeur morale et, insensible aux échecs, elle marcha coup sur coup au combat. Mais néanmoins des échecs réitérés devaient forcément se répercuter; et ils se repercutèrent effectivement; sur leurs dispositions générales; partout se fit jour l'idée de la nécessité d'un changement dans les méthodes à employer pour arrêter et vaincre un adversaire jusqu'ici insaisissable. Cette méthode nouvelle, on la voyait, et j'étais de cet avis, dans l'intervention d'une plus grande masse de cavalerie de notre côté. On procéda immédiatement avec énergie à l'organisation de cet instrument de combat. Pourtant il était à supposer d'avance qu'une tâche aussi rude ne pouvait pas s'improviser facilement et rapidement et qu'il s'écoulerait pas mal de temps avant que le résultat en fût visible.

L'influence la plus néfaste de ces événements ne se fit pas

sentir cependant sur le front même, mais sur les derrières. La panique éclata coup sur coup dans des localités situées à des centaines de kilomètres en arrière, quelquefois dans les États-Majors de grandes unités, et s'étendit de plus en plus profondément. Le travail de l'État lui-même commença à craquer ; il fut possible de constater certaines pulsations d'inquiétude et d'hésitation. A des plaintes injustifiées succédèrent des moments d'angoisse et de réactions nerveuses. J'observais constamment ces phénomènes autour de moi. Ce nouvel instrument de combat, constitué par la cavalerie de Boudienny, pour nos troupes qui n'y étaient pas préparées, devenait une force légendaire, invincible. Et il faut reconnaître que plus on s'éloignait du front, plus l'influence de cette suggestion, échappant à tout raisonnement, était puissante et irrésistible. Il commença à se former ainsi le plus dangereux pour moi des fronts, le front intérieur.

C'est précisément dans cette situation que je renonçai au projet précédemment élaboré et, apprenant par les comptes rendus et les reconnaissances que l'ennemi effectuait des concentrations au nord, je conçus pour moi-même un plan très général d'opérations sur le front opposé à M. Toukhatchevski. Le voici : le repli du front Sud ayant définitivement découvert l'aile droite des troupes établies au nord du Pripet, je résolus d'exécuter librement, sans être pressé par l'ennemi, un repli de tout le front Nord, à peu près vers la ligne des tranchées allemandes au centre, et en même temps de former des groupes de manœuvre assez puissants aux deux ailes.

Je ne veux pas agiter ici la question de savoir pourquoi je ne l'ai pas fait à temps ; je le ferai plus tard. Je me contente, pour l'instant, de constater ma pensée directrice et je passe à un essai d'analyse détaillée de la campagne principale de 1920, qui débuta par l'attaque des armées soviétiques le 4 juillet.

L'OFFENSIVE DE JUILLET. LES TRANCHÉES.

L'analyse des premières journées de l'opération décisive de M. Toukhatchevski m'a fort embarrassé. Je me suis constamment heurté à de nouvelles contradictions, dont l'explication m'a demandé pas mal de temps. Les unes résultent de dates et de renseignements insuffisamment coordonnés touchant l'action de nos troupes dans cette période, ce qui fait apparaître les faits sous un jour faux et plein d'erreurs ; les autres ressortent de la comparaison du texte de M. Toukhatchevski, d'une part, et des dates et renseignements, que j'ai recueillis peu à peu, relatifs à nos troupes, et des dates et renseignements puisés dans l'ouvrage de M. Serghieieff en ce qui concerne les troupes de M. Toukhatchevski, d'autre part. Toutes ces contradictions sont si choquantes et la situation historique réelle est si étrange, que je n'ai pas pu pendant longtemps arriver à concilier les faits et que j'ai cherché sans cesse le critérium de ma manière de voir dans de nouveaux détails empruntés aux témoins des luttes de cette époque. J'ajoute que même à l'heure actuelle, au moment où je soumetts mon analyse au public, je n'ai pu éliminer certaines ambiguïtés contrastant par trop avec toutes les affirmations de M. Toukhatchevski, qui joint dans son travail à un extraordinaire penchant pour l'abstraction une exagération d'expressions telles que « foudroyé », « pulvérisé », etc., tout au plus dignes d'un publiciste.

J'ai feuilleté à plusieurs reprises l'ouvrage de M. Toukhatchevski, pour me faire une idée de sa pensée directrice et chaque fois j'ai acquis la conviction qu'il s'était tracé un plan de grande envergure tel que lui et ses troupes ne devaient trouver la décision définitive que très loin du point où avaient débuté les opérations, rejetant résolument toute velléité, assez naturelle du reste, de rechercher des succès

rapides mais localisés et fragmentaires. Toutes les affirmations de M. Toukhatchevski, aussi bien dans l'exposé de son opération de mai, dont j'ai parlé plus haut, que dans celle du mois de juillet semblent prouver que M. Toukhatchevski appartient à la catégorie des esprits qui, bien qu'enclins à l'abstraction, sont néanmoins susceptibles d'embrasser d'un regard large et élevé le théâtre de la guerre et les opérations de grandes masses de troupes. Nous l'avons constaté précédemment ; mais ce caractère se manifeste encore mieux dans la largeur de vue de ses réflexions développées dans le chapitre de son ouvrage relatif à l'opération de juillet. C'est là précisément, comme je l'ai déjà indiqué, ce qui constitue la plus belle partie peut-être de son œuvre, cette recherche de la solution du problème du maniement de grandes masses sur de vastes étendues.

Je laisse de côté l'examen des réflexions de M. Toukhatchevski à ce sujet. Je signale seulement qu'il voit cette solution dans le rassemblement de masses-béliers, comme il les appelle, masses qui sont obligées de modifier parfois leur direction de marche, suivant le point où se manifestent les résistances opposées par l'ennemi à l'assaillant. L'inconvénient est que ces changements de direction font perdre du temps et qu'ils permettent à l'adversaire de deviner l'idée de manœuvre qui préside à l'opération. C'est là, dit-il, le seul moyen de parer aux retours offensifs de l'ennemi, lequel a la faculté de replier ses troupes en vue d'organiser sa contre-attaque. Cet exposé de M. Toukhatchevski fait ressortir l'influence qu'ont exercée sur lui les débuts de la campagne de 1914 en France ; aussi invite-t-il ses lecteurs à étudier, pour leur plus grand profit, la question de l'utilisation des masses-béliers en prenant pour exemple la campagne soviétique contre les « Blanc-Polonais » de 1920. Il s'appuie, dans ce cas, sur l'axiome que dans les opérations contemporaines il n'est pas possible d'anéantir les forces ennemies d'un seul coup, rapidement porté, et d'un seul mouvement.

Quel a été mon étonnement en lisant dans l'ouvrage de M. Serghieieff (p. 31, *loc. cit.*) que, dans les derniers jours de juin, M. Toukhatchevski en personne alla voir tous les commandants d'armée et leur prescrivit d'étudier dans tous les détails le plan qui devait aboutir, en cas de succès, à l'encerclement de la partie de nos forces groupées dans la région de

Hermanowicze-Luzki-Glebokie (Hermanovitché-Loujki-Glimbokié). Ainsi le plan d'opérations pour la journée du 4 juillet ne visait qu'un succès purement local, ayant pour but d'infliger un petit Sedan à quelques-unes de nos divisions. M. Serghieieff étudie ce plan et donne même des croquis représentant exactement en quoi il consistait. La XV^e. Armée, en particulier, qui comprenait, nous le savons, les meilleures troupes et les mieux outillées, devait attaquer de front ce petit Sedan à Hermanowicze et Glebokie, tandis que les deux armées voisines, IV^e et III^e, devaient former comme les deux bras de la XV^e et étendre leurs mains par le nord et par le sud sur les derrières de ces deux localités, dans le but de couper toutes les lignes de retraite. M. Serghieieff constate que, pour un pareil plan, le centre (XV^e Armée) était trop fort et les ailes trop faibles et c'est à ce dispositif, justifié d'ailleurs d'après lui par le manque de temps, qu'il attribue avec juste raison l'échec du plan en question (p. 32 et 33, *loc. cit.*).

Mais, où est donc ici le fameux bélier? où voit-on l'opération aux objectifs larges et lointains? Comme le montrera l'analyse de cette opération, les ailes ne remplirent pas leur mission; mais M. Serghieieff constate qu'avant la fin de la nuit du 5 au 6 juillet, il reçut de M. Toukhatchevski une instruction insistant sur la nécessité de faire les plus grands efforts pour couper, avant la nuit du 6 au 7 au plus tard, la retraite à l'ennemi qui était sur le point de se replier, en se portant dans la région d'Osingrodek-Kurylowicze (Ossinogrodek-Kourylovitché) (20 à 30 kilomètres à l'ouest de Glebokie) (p. 50, *loc. cit.*). Aussi donc l'armée du Nord, la IV^e, avait encore pour la troisième journée d'opérations la même mission à la Sedan.

Mon étonnement grandit encore plus quand, en suivant jour par jour les opérations du gros des forces de M. Toukhatchevski (XV^e Armée), je m'aperçus que dès le troisième jour, et peut-être même au cours du deuxième, cette armée entamait un regroupement de ses forces, non pour persister dans une action à la Sedan, mais pour former bélier en vue des opérations ultérieures. L'étrange discordance, qui apparaît ainsi dans les premiers jours de l'opération, ne fut pas provoquée par l'action de nos troupes; car le seul groupe, encore actif à la date des 5 et 6 juillet, était le groupe le plus au nord, celui du général Zeligowski (Jeligovski), qui comprenait

2 divisions (10^e et 8^e). Ce groupe n'ayant pas reçu l'ordre de retraite eut à soutenir quelques combats d'arrière-garde, sans importance d'ailleurs, et se trouva uniquement en contact avec la IV^e Armée soviétique du Nord ; il n'eut donc aucune influence sur les opérations de la XV^e Armée. Quant au reste de nos forces, — groupe du général Jędrzejewski (Yendjejevski), — elles se retirèrent tranquillement, presque sans se laisser accrocher par l'ennemi, dans la direction du sud-ouest vers Molodeczno. Drôle de Sedan !

D'une manière générale, les premières journées de l'opération de juillet de M. Toukhatchevski méritent une analyse détaillée. Elles eurent une grosse influence sur le groupement primordial des forces polonaises et sur le cours entier de nos opérations presque jusqu'à Varsovie ; en outre, étant donnée la discordance signalée plus haut des idées de manœuvre de M. Toukhatchevski qui, dans cette circonstance, avait l'initiative des opérations, ces journées présentent un tableau caractéristique de ce que j'ai l'habitude d'appeler la comédie des erreurs et de l'incompréhension réciproque des deux adversaires. Comme d'habitude en pareil cas, les noms mêmes des batailles diffèrent dans les deux partis. Le commandant de nos forces sur ce front, le général Szeptycki, dans son rapport justificatif, l'appelle conformément à sa pensée, gravitant autour des dispositifs linéaires, la bataille de l'Auta (Aouta), du nom d'un minuscule ruisseau, qu'il est difficile de trouver sur la carte et qui n'est pas mentionné une seule fois par M. Toukhatchevski ou par M. Serghieieff. Ces deux personnages ne supposaient évidemment pas que cette nouvelle Orzechowna, fluviale cette fois, jouait pour leur ennemi un aussi grand rôle.

M. Serghieieff considère cette bataille de Glebokie comme un Sedan manqué, ce à quoi, encore une fois, personne chez nous ne comprenait rien, pas même l'acteur le plus agissant de cette bataille, le général Zeligowski, qui me disait tout récemment encore qu'il s'était souvent demandé s'il n'aurait pas bien fait de foncer sur ce Glebokie-Sedan, aussitôt après que cette ville eut été occupée par l'ennemi et quand, en l'absence de toute pression de ce dernier, il se sentait entièrement libre de ses décisions. Quant à M. Toukhatchevski, enchanté d'avoir mis la main, d'une façon absolument sûre cette fois, sur les « portes de Smolensk », il passe facilement

à l'ordre du jour au sujet de la manière dont il baptise cette opération de guerre étrange ; car, dès le 7 juillet, il annonce avec une entière certitude que « les détachements ennemis, qui se trouvaient dans la région de notre attaque principale, sont complètement foudroyés » (p. 223). Il vaut la peine d'analyser une pareille bataille plus en détail (1).

Je commence par l'Armée du nord, la IV^e, commandée par M. Serghieieff. Conformément aux intentions inspirées de Sedan, de M. Toukhatchevski, M. Serghieieff laisse à son aile gauche la 18^e D. I., à qui il donne l'ordre d'attaquer pour retenir les réserves de l'ennemi dans cette région. Il rassemble le reste de ses forces (12^e et 53^e D. I. et 164^e Brigade) dans l'étroit défilé qui s'étend entre la Duna et le lac marécageux de Jelnia (Yelnia), défilé ne dépassant pas 10 kilomètres de largeur [suivant M. Serghieieff 4 verstes (2)]; mission : rompre sur ce point le front ennemi et tourner droit au sud avec toute l'infanterie vers Hermanowicze et Szarkowszczyzna (Charkovchtchyzna), pendant que la cavalerie sera lancée provisoirement vers l'ouest loin sur les derrières de l'ennemi. M. Serghieieff ayant écrit que le combat avait commencé par de violentes rafales d'artillerie, je signale qu'il n'avait rassemblé dans ce secteur que 70 canons légers et 8 lourds. M. Serghieieff résume; ainsi qu'il suit, la manière dont il envisageait sa mission :

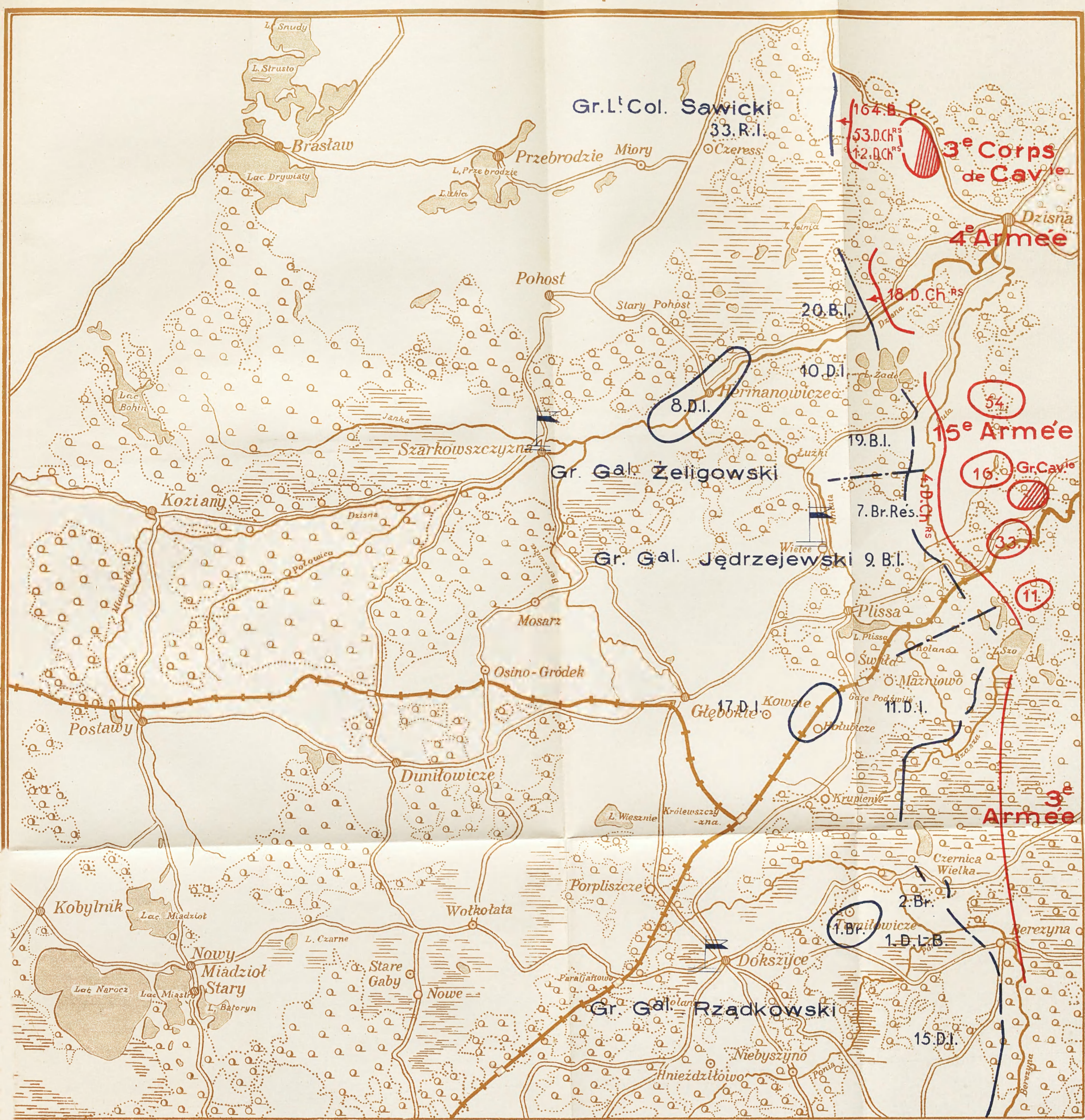
« Le succès de la manœuvre de la IV^e Armée exigeait une « grande rapidité d'exécution ; d'autre part, les renseignements « que l'on possédait sur l'ennemi montraient qu'entre la Duna « et le lac Jelnia, il n'y avait qu'un régiment d'infanterie et « quelques centaines de uhlans. En conséquence, on donna « aux unités du groupe chargé du mouvement enveloppant des « missions qui exigeaient après la rupture du front ennemi des « étapes de :

Pour la cavalerie :	40 verstes le premier jour,	24 le second.
— 164 ^e brigade :	27 — —	24 —
— 53 ^e D. I. :	29 — —	30 —
— 12 ^e D. I. :	22 — —	18 —

« Ces étapes, on pouvait prévoir la possibilité de les exécuter « après la rupture du front ennemi en colonnes de route, car

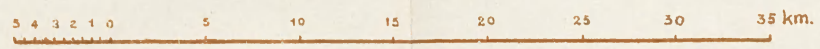
(1) Voir les cartes numéros 1 et 2.

(2) 1 verste = 1.067 mètres. (N. d. T.)



Échelle 1:400.000.

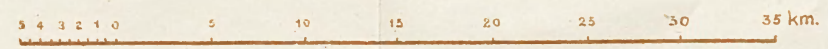
Institut Géographique Militaire à Varsovie 1928.





Échelle 1:400.000.

Institut Géographique Militaire à Varsovie 1928.



« notre faible adversaire devait être certainement pulvérisé
« par notre attaque et, en outre, il n'avait pas de réserves de ce
« côté » (p. 43, *loc. cit.*).

En réalité, il y avait de ce côté le 53^e régiment incomplet, qui avait un bataillon assez loin en réserve. L'attaque ne commença, par suite du brouillard, qu'à 8 heures, après une violente préparation d'artillerie qui dura une demi-heure. Les premières lignes, faiblement occupées évidemment, furent enlevées dès 9 heures. A partir de ce moment, la progression de M. Serghieieff fut si lente et se heurta à une résistance telle qu'après toute une série de contre-attaques de notre part, ce fut seulement vers 16 heures que nos deux bataillons épuisés par la lutte entamèrent une retraite rapide. A 18 heures seulement, les divisions et la cavalerie de M. Serghieieff purent se former en colonnes et commencer la marche prescrite. Il n'y a rien d'étonnant que pas une des unités de M. Serghieieff n'ait pu remplir sa mission, ce qu'il constate tristement (p. 46, *loc. cit.*).

Cette résistance héroïque de deux bataillons de notre 33^e Régiment contre deux divisions et demie fut appuyée, suivant nos renseignements, par 10 canons à peine de la 8^e D. I. à laquelle appartenait ce régiment. Elle réduisit à néant, ou tout au moins rendit très douteuse l'opération à la Sedan projetée, en empêchant les forces principales de la IV^e Armée de faire irruption brusquement sur les derrières et sur les ailes de nos troupes engagées plus au sud. C'est avec plaisir que je signale un fait que j'emprunte à notre adversaire; car parfois, chez nous, dans des analyses superficielles des combats d'alors, on a reproché à ce régiment ainsi qu'à toute la 8^e D. I., d'avoir laissé passer la cavalerie ennemie qui, pendant tout le cours de l'opération jusqu'à Varsovie, nous causa tant de soucis. M. Serghieieff constate franchement que l'énergique résistance de nos troupes entrava considérablement le développement du succès et que c'est seulement vers 16 heures que la résistance polonaise fut brisée. J'ajoute que pas un de nos canons ne resta aux mains de l'ennemi.

Dans le secteur voisin, la 18^e D. I., que M. Serghieieff considérait cependant comme la meilleure, passa toute la journée en attaques complètement infructueuses contre une des brigades de notre 10^e D. I. M. Serghieieff constate froi-

dement qu'en dépit des lourdes pertes de la division et d'une dépense relativement grande de munitions (300 coups par pièce légère et 50 à 80 par pièce lourde), l'attaque de la 18^e D. I. fut repoussée (p. 47, *loc. cit.*). Ainsi donc la première journée se termina, pour la IV^e Armée, par un échec relatif, car elle vit disparaître la possibilité d'exécuter sa manœuvre à la Sedan et elle n'usa en rien nos réserves, qui dans cette région comprenaient trois régiments de la 8^e D. I. Ceux-ci, d'après nos renseignements, se dirigèrent sans avoir reçu d'ordre en grande partie vers le nord du côté de Pohost, et encore plus au nord pour couvrir l'aile menacée. Plus au sud, la XV^e Armée attaqua avec 4 divisions déployées en première ligne. L'attaque fut menée sur un front d'environ 50 kilomètres et se heurta aux forces ci-après également déployées sur une longue ligne : notre 11^e D. I. dans le secteur sud, une brigade de la 5^e D. I. et la 7^e Brigade de réserve dans la partie nord du front attaqué ; en réserve, était groupée la 17^e D. I. qu'il n'était pas permis d'engager sans l'autorisation du Commandant du front à Minsk. Les péripéties de ce combat sont difficiles à préciser dans le détail. En fait, dans le secteur sud les troupes soviétiques avancèrent plus vite que dans le secteur nord. Notamment, au sud de la voie ferrée Polock-Molodeczno, les troupes de M. Toukhatchevski poussèrent en combattant jusqu'à la Mniuta, ayant ainsi avancé de 8 kilomètres environ depuis la rencontre de nos premières lignes. Au nord de la voie ferrée, où combattait la plus grande partie de la XV^e Armée, malgré quelques succès au début, les troupes soviétiques furent arrêtées par les contre-attaques de la 17^e D. I. venant du sud et de la 10^e D. I. venant du nord. Le mouvement de l'assaillant fut si bien enrayé, qu'à la fin de la journée l'espace parcouru par l'attaque ne dépassa nulle part 3 ou 4 kilomètres. Ce succès relatif du gros des forces de M. Toukhatchevski ne joua pas d'ailleurs un bien grand rôle pour la réussite du plan à la Sedan, car le centre dans cette circonstance ne put avancer qu'assez lentement, mais par contre il réussit à attirer à lui nos réserves. Une grande partie de nos forces à la fin de cette journée de combat était presque complètement usée, à tel point que pour longtemps elles devinrent impropres à toute action ultérieure. Cela concerne la brigade de la 5^e D. I. et la 7^e Brigade de réserve. En outre on laissa aux mains de l'ennemi une cer-

taine quantité de matériel d'artillerie, peu importante du reste.

La III^e Armée soviétique attaqua plus au sud jusqu'à la Bérézina ; elle engagea une partie de ses forces contre une fraction de notre 11^e D. I. et trois de ses divisions exécutèrent une forte attaque sur une brigade de la 1^{re} D. I. Lithuano-Blanc-Ruthène avec ordre d'occuper dès le 5 juillet Dokszyce (Dokchytce), à 25 kilomètres à vol d'oiseau en arrière du front. L'ordre ajoutait que dès le 6 juillet la voie ferrée de Polock-Molodeczno et les routes de retraite vers le sud-ouest devaient nous être coupées. Résultat de la journée : après une journée de combats extraordinairement durs, les forces soviétiques ne couvrirent nulle part plus de 7 à 8 kilomètres en profondeur, et le résultat le plus clair, semble-t-il, de cette journée de combats, résultat qui n'avait pas été escompté par l'ennemi, fut la rupture du contact et des liaisons entre la 11^e D. I. au nord et la 1^{re} D. I. Lithuano-Blanc-Ruthène au sud. Par contre la Bérézina, située à 4 ou 6 kilomètres en arrière du front, et qui barrait la route de Dokszyce, ne fut franchie presque nulle part par l'ennemi. Une fois de plus, comme au nord, l'aile qui devait par un mouvement rapide couper nos routes de retraite vers le sud-ouest, fut arrêté dans sa progression malgré sa grande supériorité numérique sur la 1^{re} D. I. Lithuano-Blanc-Ruthène. La manœuvre de Sedan, là aussi, comme à notre gauche, resta en suspens. De ce côté, il y eut pis encore ; car M. Serghieieff au nord réussit vers le soir, après avoir renversé un premier obstacle, à entamer son mouvement sur notre flanc et nos derrières, pendant que la III^e Armée tout entière était disposée, dans cette même soirée du 4 juillet, sur une longue ligne, la XV^e Armée formant le centre du front.

Si, comme nous l'avons vu, le but des troupes de M. Toukhatchevski était l'encercllement rapide de notre I^{re} Armée dans les environs Hermanowicze, Glebokie, notre but à nous était de repousser l'attaque ennemie et de rétablir la situation d'avant le 4 juillet. Tous les ordres, aussi bien ceux du Commandant du front à Minsk que ceux du Commandant de la I^{re} Armée à Wilejka (Vileïka) et des Commandants de groupes de secteur, ne laissent aucun doute à cet égard. C'est ce qui explique que toute la journée du 4 juillet se passa en tentatives de contre-attaque, exécutées par des fractions plus ou moins fortes, et ayant pour but de rejeter l'ennemi hors des

lignes occupées par lui le matin. Le combat fut mené de notre côté à peu près comme il se menait au temps de la guerre de tranchées. Une seule idée présidait à toutes les tentatives de contre-attaque exécutées dans les conditions les plus diverses de temps et d'espace, à savoir « le rétablissement de la situation antérieure ». Ces mots se trouvent répétées des dizaines de fois dans les ordres, pour bien marquer le but pour lequel notre I^{re} Armée combattait le 4 juillet sur un front de 100 kilomètres. Ce but, seule notre 10^e D. I. l'atteignit sur tout ce front ; elle ne se laissa en effet souffler aucune de ses positions par l'ennemi, et la journée se termina pour elle en victoire relativement aux missions qui lui avaient été confiées. Par contre, partout ailleurs, nos troupes durent ressentir l'impression d'une défaite puisqu'après toute une journée de durs combats, auxquels prirent part toutes nos forces, à l'exception de la 8^e D. I. qui combattait à l'extrême nord, le but de la bataille, à savoir le rétablissement de la situation antérieure, se révéla comme impossible à atteindre.

La première journée de combats du 4 juillet se termina donc pour les deux partis sans qu'ils aient atteint les objectifs poursuivis. M. Toukhatchevski n'alla pas bien loin sur la voie de son Sedan projeté ; par contre, notre I^{re} Armée, par suite de la grande supériorité de l'adversaire et n'ayant plus de réserves, fut amenée à douter de la possibilité d'exécuter les missions qui lui avaient été assignées. Cependant, le 5 à l'aube, les deux partis se retrouvèrent avec les mêmes objectifs et les mêmes missions.

Au nord, la IV^e Armée de M. Serghieieff se porte en avant dans la direction prescrite, presque dans le vide, car les deux bataillons du 33^e Régiment, qui avaient subi de lourdes pertes dans le combat de la veille, s'étaient repliés après avoir rompu le contact avec l'ennemi, non au sud, dans la direction de leur division, mais droit à l'ouest, de sorte qu'ils ne prirent aucune part aux péripéties ultérieures du combat de leur division. Le premier contact avec l'ennemi eut lieu seulement dans l'après-midi du 5, quand, comme le montre clairement le rapport de notre 8^e D. I., cette dernière eut à soutenir devant Pohost et plus au nord quelques combats contre les avant-gardes ennemies. Ces escarmouches, en dépit de leur insignifiance, arrêtaient la marche ultérieure de la plus grande partie des forces soviétiques. M. Serghieieff

se plaint spécialement de sa 53^e D. I. qui, ce jour-là, non seulement n'atteignit pas Szarkowszczyzna, comme elle en avait reçu l'ordre, mais encore changea complètement son front sous l'influence de ces combats insignifiants et l'orienta du sud à l'ouest. Le même fait se produisit à la 12^e D. I., dont l'aile droite fortement constituée et la brigade de réserve s'arrêtèrent dans leur progression et, dans les environs de Stary-Pohost, changèrent également leur front du sud à l'ouest. Décidément, Sedan ne souriait pas aux troupes de M. Serghieieff (1).

M. Toukhatchevski parle de cette journée à la IV^e Armée avec un certain laisser-aller ; il affirme notamment que des fractions de la 8^e-D. I. « furent attaquées en cours de marche, « battues, et perdirent toute aptitude au combat ; mais, » ajouta-t-il, « nos détachements, eux non plus, ne réalisèrent pas ce « qui aurait pu être réalisé en pareilles circonstances » (p. 223). M. Serghieieff est plus modeste et déclare seulement que malgré la faiblesse marquée de l'ennemi, qu'il s'agissait d'achever et de disperser, les troupes se déployèrent plusieurs fois en direction de leur aile droite et en définitive ne remplirent pas la mission qui leur avait été assignée pour le 5 juillet (p. 45, *loc. cit.*). J'ajoute que dans l'idée de M. Serghieieff et probablement aussi de M. Toukhatchevski, une grande partie de la 8^e D. I. qui n'avait pris aucune part aux combats du 4 juillet était déjà battue. La résistance des deux bataillons du 33^e Régiment avait été si énergique que l'ennemi, dans ses rapports et ses calculs, a grossi considérablement nos forces, jusqu'à faire du combat de nos deux bataillons le combat du gros de la 8^e D. I. M. Serghieieff ajoute que « la situation « du groupe qui exécutait le mouvement tournant inquiéta « même l'État-Major du front, et qu'une directive lancée dans « la nuit du 5 au 6 insista sur la nécessité de déployer les plus « grands efforts, pour couper avant la nuit du 6 au 7 la route « de retraite à l'ennemi, dans la région d'Osinogrodek-Kurylo-« wicze ». Dernier effort de Sedan !

Pendant ce temps, ce même jour, le général Zeligowski prescrivait à la 10^e D. I. de se replier dès le point du jour sur la Mniuta, pour aligner son front sur celui de ses voisins de droite. D'après le rapport de cette division, elle se replia,

(1) Voir la carte numéro 3.

le 5 dès l'aube, sur la Mniuta sans la moindre difficulté et sans être pressée par l'ennemi ; elle occupa les deux rives de la rivière dans les environs de Luzki, pendant que la 8^e D. I se concentrait dans les environs de Pohost. L'abandon par la 10^e D. I. de positions, qu'elle avait maintenues victorieusement la veille, amenait à douter que la journée du 5 permit d'atteindre le but qui n'avait pas été atteint le jour précédent. C'était le présage de la retraite de notre 1^{re} Armée qui allait commencer.

Passons au centre, aux opérations de la XV^e Armée soviétique.

Cette armée au cours de la journée du 5 juillet progresse très lentement, encore plus lentement que la veille, et cependant le 4 juillet n'avait pas été un record sous le rapport de la distance parcourue par elle. Un des croquis de M. Serghieieff la représente comme il suit : les divisions du sud (11^e et 33^e) ont dépassé de quelques kilomètres à peine la Mniuta, qu'elles avaient atteinte la veille ; le groupe du nord (54^e et 16^e) a atteint cette rivière, mais sans la dépasser. Dans les rapports de celles de nos troupes opposées à la XV^e Armée, je n'ai pu trouver de motif satisfaisant pour expliquer ce phénomène. Bien que le dernier ordre de notre 1^{re} Armée, daté du 4 juillet, eût prescrit une nouvelle contre-attaque pour atteindre le but précédemment fixé, nos troupes dès le point du jour ne livrent que des combats d'arrière-garde en quelque sorte, et se regroupent en réalité pour la retraite.

Quelques groupes mentionnent seulement un combat d'artillerie pour couvrir la retraite. Seul le groupe le plus au nord, une fraction de la 10^e D. I. à Luzki, auquel devait se heurter la 54^e D. I., la plus au nord de la XV^e Armée, fait mention de durs combats qu'il eut à soutenir, dans l'après-midi du 5, sur la rive est de la Mniuta.

Le même fait se passe à la III^e Armée soviétique ; celle-ci, après les violentes attaques de la veille, commence à progresser lentement, sans se presser le moins du monde, vers son objectif à la Sedan qui lui a été précédemment assigné. En ce jour pèse sur tout le champ de bataille une sorte de crise combattive, ainsi qu'une absence générale de décisions et d'énergie dans les deux partis.

L'initiative de la décision fut prise enfin par le nôtre. Vers midi, le Commandant de la 1^{re} Armée, après entente

avec le Commandant du front, ordonna la retraite. Le paragraphe 1 de son ordre est ainsi libellé : « La situation sur « le front de la 1^{re} Armée exige la retraite, la rupture du contact « avec l'ennemi et le regroupement des unités sur une nouvelle « ligne dans le but de passer à une contre-offensive. »

Cet ordre, en raison de la situation à ce moment, n'arrive pas en même temps à toutes les troupes et le groupe du général Zeligowski, le plus au nord, ne le reçoit pas. Le premier à le recevoir est le général Rządkowski (Jondkowski) à Dokszyce, à 13 h. 45, lequel donne l'ordre à ses divisions (1^{re} Lithuano-Blanc-Ruthène et 11^e) de battre en retraite après s'être décrochées de l'ennemi, dans la direction du sud-ouest, sur Molodeczno. L'exécution de cet ordre par le groupe du général Rządkowski ouvre complètement, dès le 5 juillet à midi, toutes les routes de marche se dirigeant vers l'ouest aux colonnes soviétiques de la III^e Armée tout entière et d'une grande partie de la XV^e Armée dans son secteur sud, jusqu'ici le plus avancé vers l'ouest. Le groupe suivant vers le nord du général Jędrzejewski reçut l'ordre de retraite et de rupture de contact dans les divers détachements à diverses heures de la journée du 5. Le général Jędrzejewski lui-même déclare qu'il ne reçut l'ordre que tard dans la soirée du 5. Ce groupe, composé de la 17^e D. I., de la 7^e Brigade de réserve et d'une brigade de la 5^e D. I., se trouvait en fait dès le matin en retraite, couvert par de faibles arrière-gardes et par l'artillerie, dans sa direction naturelle de retraite franchement à l'ouest le long de la grand'route Glebokie-Dunilowicze (Dounilovitché) et plus loin en direction de Wilno, soit par Postawy et Swieciany, soit par Swir et Michaliszki (Mikhalichki). Le général Jędrzejewski était occupé à organiser cette retraite et la mise en route sur Dunilowicze d'une grande quantité de trains et de bagages. C'est justement là que l'ordre l'atteignit dans la soirée. La retraite, dans une direction aussi naturelle et déjà en voie d'organisation, aurait été extrêmement facile pour le groupe entier et n'aurait pas laissé complètement isolée la fraction la plus au nord de nos troupes, sous le commandement du général Zeligowski, encore en plein combat aux abords de Luzki et de Hermanowicze. L'intention du général Szeptycki exprimée par son ordre était tout autre. Brisant l'ordre naturel des choses, il ordonna au groupe entier du général Jędrzejewski de se

replier vers le sud pour couvrir l'aile gauche de notre IV^e Armée qui avait déjà dû entamer spontanément sa retraite. Le groupe du général Jedrzejewski, le plus usé par les combats précédents, avait ainsi à accomplir en plein jour une opération de guerre extraordinairement difficile, à défiler de flanc le long du front d'un ennemi jusque-là victorieux. Mais au lieu de rompre le contact avec l'ennemi, conformément à l'ordre écrit, ce qu'on ne pouvait obtenir que par un mouvement de retraite rapide, il dut exécuter une manœuvre compliquée pour changer sa direction naturelle et s'exposer à entrer de nouveau en contact avec l'ennemi, dont il se rapprochait d'heure en heure. En effet, la majeure partie des forces du général Jedrzejewski dut, pour exécuter la mission qui lui était imposée, marcher en direction du sud-est, c'est-à-dire dans la direction de l'ennemi. Si jamais au cours de ces deux jours de bataille cette fraction de notre armée a été exposée à être « écrasée », « pulvérisée », « achevée », ce que M. Toukhatchevski désirait si ardemment, c'est bien dans l'après-midi et dans la soirée du 5 juillet, au cours de cette manœuvre bizarre qui affaiblissait par surcroît le reste de notre armée, les troupes du général Zeligowski jusque-là victorieux.

Voici, comme exemple, une courte description de la manœuvre du 1^{er} Bataillon du 69^e Régiment d'Infanterie de la 17^e D. I. qui abandonna Glebokie le dernier. La retraite commença dans l'après-midi du 5. Le bataillon se retira par la grand'route de Glebokie à Porpliszcze (Porplichtché), et pendant près de 20 kilomètres marcha sous le feu lointain de l'artillerie qui le canonnait de l'est. Aussi ce bataillon fut-il obligé de rompre presque au galop. Sorti de Glebokie dans l'après-midi, il se trouvait dans la soirée à Porpliszcze, ayant dans les jambes 20 et quelques kilomètres ; il parcourut encore de nuit quelque 10 kilomètres pour arriver à Parafianowo. Par suite de sa retraite anormalé, le général Jedrzejewski se trouva dans une situation extrêmement délicate quand, après avoir dirigé vers l'ouest ses trains et ses bagages, il dut lancer ses troupes presque dans la direction du sud-est. Il déclara dans son rapport que ses détachements se trouvaient en grande partie, par suite de ce mouvement, dans des conditions de combat très difficiles, sans trains et parfois même sans cuisines roulantes.

Situation le 5/vii soir
et dans la nuit du 5 au 6

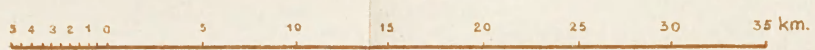
Carte Nr.3.

J. Piłsudski. L'année 1920.



Échelle 1:400.000.

Institut Géographique Militaire à Varsovie 1928.



Cet ordre malheureux n'améliora pas notre situation au nord, et si le groupe entier du général Jędrzejewski se tira d'affaire, il est hors de doute que ce résultat est dû à l'inaction déjà signalée de l'ennemi. Ni la partie sud de la XV^e Armée, ni toute la III^e Armée n'essaièrent de profiter de la situation et laissent le général Jędrzejewski défilier imprudemment devant leur front en plein jour dans l'après-midi du 5 juillet.

Cette manœuvre insensée n'est sanctionnée que par un feu lointain d'artillerie. La banqueroute de la manœuvre de Sedan, caressée un moment, est ici flagrante.

Encore plus originale est la manière dont le groupe du général Zeligowski, celui qui était le plus au nord et le plus exposé à subir le sort de Sedan, se tira d'affaire. Jusqu'à la fin de la journée du 5 juillet, c'est le groupe qui se bat le mieux de toute la I^{re} Armée, et comme il arrive ordinairement dans les défaites, il partage le sort des plus braves, car il se trouve dans la situation la plus mauvaise. Pour comble de malheur, l'ordre de retraite ne lui parvient pas. Il sent seulement, dès l'après-midi du 5, qu'autour de lui il se passe quelque chose de mystérieux. Derrière son aile droite, aile sud, qui est attaquée sur la rive est de la Mniuta, devant Luzki, toute espèce de résistance de notre part cesse. Les détachements de la 10^e D. I. qui contiennent victorieusement l'ennemi de ce côté ont dans la soirée sur leurs derrières des patrouilles et de petites fractions ennemies. D'autre part, sur tout le front de la 10^e D. I. sur la Mniuta, et de la 8^e D. I. dans les environs de Pohost, la pression d'assez grandes forces de la IV^e Armée de M. Serghieieff qui se rapprochent, commence à se faire sentir. Le général Zeligowski, dans cette situation, décide de battre en retraite avant la fin de la nuit du 5 au 6 et de se tirer d'affaire en se rapprochant du groupe du général Jędrzejewski, qu'on espérait trouver en retraite dans les environs de Dunilowicze. La marche de nuit fut rapide, quoique pénible. Sans être pressé ni poursuivi par l'ennemi, le général Zeligowski replia le 6 au matin toute sa 10^e D. I. dans les environs de Mosarz (Mossaj), tandis que la 8^e, après une longue marche, poussait encore de Szarkowszczyzna vers le sud. Le général Zeligowski y trouva le vide absolu : ni amis, ni ennemis. Probablement inquiet de cet isolement, après un court repos, il partit pour Dunilowicze où il arriva dans la soirée, sans avoir rencontré l'ennemi

nulle part et sans avoir été aucunement pressé par lui, de quelque côté que ce fût. La 8^e D. I. progressa de la même manière un peu plus à l'ouest et se dirigea directement sur Postawy. Les deux divisions marchèrent donc un jour entier dans le vide sans rencontrer ni amis, ni ennemis. Ça et là, probablement, on dut rencontrer quelque convoyeur attardé fouettant ses cheveux fourbus dans la direction de l'ouest. De tous côtés, dans les fossés de la route, gisaient une voiture brisée, un cheval en train de crever, témoignages habituels des orages de guerre, surgis au cours de retraites précipitées. La population locale affirma probablement que les nôtres étaient déjà passés depuis longtemps et que jusqu'ici on n'avait pas vu d'ennemi. Le général Zeligowski dut en ce jour se poser des centaines de fois cette question : où diable sont les nôtres, où diable est l'ennemi ? De pression venant du nord, de l'armée de M. Serghieieff, il n'en fut pas question pendant ces deux jours de combat. Pendant deux jours, le général Zeligowski se battit face à l'est, comme toute la I^{re} Armée. Il savait que de ce côté il ne se passait rien de bon, que la veille dans la soirée, alors qu'il se battait devant Luzki et tout près de Hermanowicze, au sud la bataille avait cessé et que par suite son aile droite était menacée. Actuellement, sa marche vers le sud le faisait défiler devant l'ennemi, si celui-ci marchait dans la direction où il avait attaqué jusque-là, c'est-à-dire face à l'ouest. Et pourtant justement de ce côté, rien ne l'avait menacé pendant toute la journée. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'après une soirée et une nuit agitées, passées à Dunilowicze à réfléchir sur sa situation, il en soit arrivé à la conviction qu'il se trouvait en réalité sur les derrières de l'ennemi et que celui-ci devait en grande masse se porter vers le sud-ouest en direction de Molodeczno. Et cependant l'ennemi avait sur lui au moins un jour d'avance, toute la journée du 6, et peut-être même une grande partie de la veille.

C'est à ces opérations originales qu'aboutit l'opération manquée de Sedan. Une fraction importante de nos armées, le tiers, celle à qui on voulait infliger un Sedan, celle qui en outre était le plus exposée à subir les conséquences de ce projet, celle qui était le plus en retard dans son mouvement de retraite, se trouve subitement pendant tout un jour libre comme l'oiseau du ciel, libre de sa décision et de sa direction de marche.

Si le défilé de flanc du général Jedrzejewski est la banqueroute éclatante de la manœuvre de Sedan projetée, les mouvements de la journée du 6 du général Zeligowski et de ses deux divisions sont tellement en contradiction avec ce plan, qu'il est difficile d'admettre que ce plan et cette idée de manœuvre aient jamais réellement existé dans l'esprit de M. Toukhatchevski.

Le général Zeligowski, à plusieurs reprises, m'a demandé depuis ce que je pensais de la décision qu'il avait prise de se replier plus à l'ouest, car il avait hésité longtemps avant de la prendre. Il pensait en effet qu'il aurait fallu peut-être profiter d'une situation aussi extraordinaire sur les derrières de l'ennemi et, avec le soldat calme et courageux dont il disposait, frapper un coup sur ces derrières pour y semer le trouble. Il supposait à ce moment que le point le plus important de toute cette région, Glebokie, était en plein sur les derrières de l'ennemi. Cette idée hanta obstinément le général Zeligowski pendant la journée du 6 juillet.

Bien que tous les essais de résoudre la question : « Que serait-il arrivé, si... » soient stériles au point de vue historique, l'analyse d'une situation de guerre confère des droits différents ; car de pareils essais permettent d'approfondir cette analyse et de mettre en relief l'importance des mouvements particuliers des troupes et l'influence des ordres du commandement. C'est pourquoi je m'arrêterai un moment sur la situation originale du général Zeligowski et sur la possibilité, qui s'offrait à lui dans ces conditions, d'utiliser son entière liberté de décision du 6 juillet. Me prévalant des droits de la critique, j'estime que ce n'est pas à Dunilowicze, mais à Mosarz qu'il incombait au commandement de prendre une décision, pendant le court repos du général Zeligowski et après sa sortie des bois qui bordent la Dzisna, quand pour la première fois il eut l'impression du vide qui l'entourait. Mon hypothèse est fort admissible ; le général Zeligowski pouvait hésiter aussi bien à Mosarz et dans ses environs, qu'à Dunilowicze. Il était ici et là dans une situation absolument analogue et la marche sur Dunilowicze ne pouvait que le confirmer dans l'hypothèse qu'il se trouvait bien sur les derrières de l'ennemi.

Si je passe à l'analyse de la situation, ma première préoccupation est de soustraire le général Zeligowski à toute pression

de la IV^e Armée de M. Serghieieff. Dans la journée du 6, en effet, les divisions de ce dernier n'atteignirent que dans la soirée, et probablement par leurs avant-gardes seulement, la ligne Mosarz-Szarkowszczyzna. Par suite, le général Zeligowski avait de ce côté l'entière disposition de toute la journée du 6. Si donc après un assez long repos, indispensable à sa division, autour de Mosarz, le général Zeligowski avait décidé vers midi environ d'attaquer les derrières supposés de l'ennemi en direction de Glebokie, que serait-il arrivé? De Mosarz à Glebokie, il y a environ 20 kilomètres. La marche, sans grandes précautions, aurait duré quelque cinq heures; donc, vers 17 heures, il se serait trouvé dans les environs de Glebokie. Il y aurait trouvé un petit groupe de cavalerie, la brigade de Kouban, qui, à en croire M. Serghieieff, ne brillait pas par son mordant et n'avait pas grande envie de tâter du combat. En outre, il se serait heurté aux avant-gardes de la 54^e D. I. soviétique, peut-être au gros; car cette division, qui venait des environs de Luzki au nord, effectuait une marche sur route. C'était justement cette division qui, la veille, avait attaqué sans succès l'aile droite du général Zeligowski autour de Luzki. Il n'y a pas le moindre doute pour moi que le général Zeligowski aurait eu dans ce cas de grandes chances de surprendre cette division en pleine marche et de troubler ainsi la grande manœuvre qu'exécutait ce jour-là la XV^e Armée. Cette division formait l'aile droite de cette armée et, conformément aux ordres et à l'idée de M. Toukhatchevski, elle faisait, en tant qu'aile droite, un large mouvement de conversion d'une amplitude de 30 kilomètres, qui devait l'amener ce jour-là à changer, à partir de Luzki, sa direction de l'ouest presque au sud. Sur le croquis de M. Serghieieff, elle est dessinée comme occupant le 6 au soir Glebokie à l'aile droite de la XV^e Armée. Une petite note de M. Serghieieff, qui figure à la page 59 de son ouvrage, permet de supposer que c'est précisément ce jour-là que la XV^e Armée adopta un nouvel ordre de bataille, de telle sorte que le général Zeligowski n'aurait trouvé le soir du 6 juillet aux environs de Glebokie que la 54^e D. I. M. Serghieieff dit en effet que la XV^e Armée en fin de bataille s'était étroitement concentrée en vue de la manœuvre ultérieure et il ajoute : « A partir de Glebokie, l'armée avait encore en première « ligne la 54^e, la 33^e et la 11^e D. I., mais la 4^e et la 16^e étaient

« passées en deuxième ligne. » Par suite, comme la 54^e D. I. formait l'aile droite à Glebokie, la 33^e et la 11^e devaient s'être massées plus à l'est vers la voie ferrée de Polock-Molodeczno et il leur eût été impossible de se porter au secours de la 54^e D. I. avant la nuit du 6 au 7 juillet. Quant à la 16^e D. I., elle devait se trouver sensiblement en arrière et il lui était impossible à elle aussi d'influer sur la situation avant la nuit.

Je ne prétends pas par là que le général Zeligowski aurait modifié la situation à notre avantage, mais il est incontestable que son mouvement eût fait perdre à l'ennemi au moins la moitié du lendemain, et peut-être plus, pour ses manœuvres ultérieures.

Quant au général Zeligowski, il aurait pu, après ce coup de boutoir rapide et après s'être convaincu qu'il n'était nullement sur les derrières de l'ennemi, se replier tranquillement dans la direction du lac Miadziol qu'il atteignit du reste le lendemain, c'est-à-dire le 7, sans être poursuivi par l'ennemi. Quant à M. Serghieïeff, sa 18^e D. I. n'atteindra le lac Miadziol que dans la soirée du 10 juillet. Le général Zeligowski avait donc tout le temps nécessaire pour effectuer sa retraite.

J'ai retenu l'attention du lecteur sur cet épisode caractéristique, parce qu'il met en relief d'une manière remarquable la situation des deux partis en présence dans la journée du 6 juillet, alors que les combats avaient partout cessé. C'est ce jour-là que l'ennemi, après son Sedan manqué, ayant perdu tout contact avec nous, entama sa manœuvre en vue d'un nouveau regroupement de ses forces. Ce jour-là fut, pour ainsi dire, un cadeau qu'il nous fit pour notre manœuvre à nous.

Ainsi donc la première bataille des 4, 5 et 6 juillet était terminée. Elle marque le début de nouveaux échecs sur le front Nord, échecs qui ne prirent fin qu'au milieu du mois suivant par notre victoire devant Varsovie. Les effets s'en firent sentir sur nos troupes si longuement et si fortement, que nous ne pûmes nous en affranchir que par un effort extraordinaire. Cela doit paraître étrange ; car, comme je l'ai montré, cette bataille ne s'était pas terminée à proprement parler par une victoire décisive de l'ennemi. Bien au contraire, son projet d'encerclement de notre 1^{re} Armée et,

si possible, de son complet anéantissement, avait échoué absolument, puisque les deux ailes (IV^e et III^e Armées) avaient été assez facilement arrêtées dans leur marche. Et cependant, en fait, après cette demi-victoire, nos troupes, presque sans essayer de combattre, ne cessent de se replier et de plus en plus vite, de sorte qu'en un mois elles se trouvèrent aux portes de la capitale, à près de 600 kilomètres en arrière. Le récit même de la bataille, pas plus que l'analyse que j'en ai faite jusqu'ici, ne jette un jour suffisant sur ce phénomène. La cause en paraît trop minime pour ses énormes conséquences et l'esprit est instinctivement porté à approfondir et à compléter ses recherches. Dirigeons-les chez l'adversaire.

M. Toukhatchevski n'a pas consacré beaucoup de réflexions à cette bataille. Il la traite comme un simple épisode et, ainsi que je l'ai déjà montré, ne mentionne nullement son plan d'ensemble, ce plan que j'ai trouvé expliqué chez M. Serghieieff. Il paraît être complètement satisfait de lui-même et de ses troupes et constate tranquillement, contrairement aux faits, que toutes les missions assignées à ses armées furent exécutées dans les délais prescrits. M. Serghieieff est d'un avis absolument opposé. Les opérations de sa IV^e Armée ne donnent pas lieu à autant d'éloges de sa part et, à la fin de son livre, il reproduit en annexe son ordre du 7 juillet, dans lequel il administre à ses subordonnés un blâme sévère. Certains paragraphes en sont caractéristiques : « Le commandement de la 164^e Brigade a manqué d'initiative « et de décision. Toute la journée du 5, cette brigade piétina « sur place sous prétexte qu'elle n'avait pas d'ordres et elle arrêta « ainsi le mouvement de la 53^e D. I. Cette dernière ne déboucha « des environs de Szarkowszczyzna qu'avec un jour entier de « retard et elle aussi piétina sur place le 5 juillet, bien qu'elle « eût derrière elle cinq régiments entiers en réserve. Après « l'occupation de Szarkowszczyzna, la 53^e D. I., on ne sait « pourquoi, marcha dans la direction de Stukana (Stoukanà), « c'est-à-dire sur les derrières de la 12^e D. I. » Et M. Serghieieff ajoute un peu plus loin cet avertissement sévère : « J'exige « que l'on bannisse définitivement toute crainte pour les ailes « et que l'on cesse d'invoquer l'état moral de l'ennemi. Je « n'admettrai pas à l'avenir que l'on prenne des compagnies « ennemies isolées et battues, qui n'ont pu réussir à s'échapper, « pour des régiments frais, et que des régiments par la menace

« d'une attaque arrêtent le mouvement de divisions entières. » Ainsi s'exprime le véridique M. Serghieieff sur la journée du 5 juillet, alors que notre 8^e D. I., soi-disant « pulvérisée, foudroyée et broyée », avait réduit à néant tous les projets de manœuvre de Sedan par le nord.

Quant à l'autre aile, celle du sud, la III^e Armée, suivant M. Toukhatchevski, aurait occupé, conformément à l'ordre reçu, Dokszyce le 5 et Parafianowo le 6 ; or, en réalité, la résistance de la 1^{re} D. I. Lithuano-Blanc-Ruthène avait contenu la III^e Armée assez longtemps pour que, comme le constate M. Serghieieff à la page 52, elle n'ait pu atteindre la région de Parafianowo que le 8 juillet, c'est-à-dire alors que seules nos dernières patrouilles d'arrière-garde pouvaient s'y trouver encore.

Pour M. Toukhatchevski, ces faits n'existent pas ; il est sûr d'avoir foudroyé, broyé son adversaire, ce qui probablement remplace pour lui son Sedan manqué. Jusqu'à quel point M. Toukhatchevski n'était pas orienté sur ce qu'il faisait, lui et ses troupes, on peut l'imaginer par son ordre du 7 juillet daté de Smolensk, 9 h. 40. Les renseignements sur l'ennemi sont résumés brièvement par lui dès les premiers mots de cet ordre : « Les forces principales de l'ennemi foudroyé se sont « enfuies, prises de panique, dans la direction de Postawy » (annexe n^o 10, p. 122, Serghieieff, *loc. cit.*). Or, nous savons que malheureusement le gros de la 1^{re} Armée ne se retira pas du tout dans cette direction naturelle, car il fut attiré dans l'après-midi du 5 par un ordre du général Szeptycki dans une tout autre direction, celle de Parafianowo et Molodeczno. Dans la direction de Postawy, s'écoulèrent seules et par hasard deux divisions, la 10^e et la 8^e, avec lesquelles le général Zeligowski, leur chef, complètement libre de toute pression ennemie, eut un instant l'intention de passer à l'offensive.

Se basant sur ces données fausses, relatives à nos mouvements, M. Toukhatchevski prescrit à son armée la plus faible, renforcée d'ailleurs par la cavalerie, de poursuivre l'ennemi foudroyé et complètement mis en pièces dans la direction de Postawy et de Wilno. Quant à lui, il rassemble ses forces principales, les XV^e et III^e Armées, en une sorte de poing vigoureusement serré, et s'éloignant, vers le sud avec elles, de la IV^e Armée chargée de la poursuite, il se rue, pour compléter sa victoire, sur le reste de nos forces, mainte-

nant situées sur ce front, c'est-à-dire sur notre IV^e Armée, installée sur la Bérézina, pour « la broyer et la foudroyer ». Elle doit être attaquée de front par la XVI^e Armée et le gros du groupe de Mozyrz, qui pousse sur Bobrujsk en direction de Sluck ; dès le 6 juillet, la III^e Armée est dirigée sur l'aile gauche de notre IV^e Armée. La XV^e Armée, la plus forte et la mieux outillée, marche en direction de Molodeczno, en réserve principale, pareille à la vieille garde de Napoléon, pour briser les dernières résistances.

Quand je réfléchis à l'ensemble des manœuvres et des travaux de notre adversaire, au cours de ces premiers jours d'opérations qui devaient l'amener à Varsovie, je ne puis rien trouver qui soit de nature à justifier la grande importance de cette bataille et l'absence de toute résistance sérieuse jusqu'à Varsovie. Plus je réfléchis à ces combats, plus je les analyse et plus je constate chez les troupes soviétiques une sorte de crainte étrange et une absence complète de toute décision énergique. Malgré leur énorme supériorité, spécialement à leurs ailes, les divisions ennemies trop souvent « piétinent sur place », sans profiter de leur supériorité ni de leurs victoires tactiques incontestables. Je ne crois pas me tromper en supposant que cette crainte que M. Toukhatchevski imputait uniquement à sa XVI^e Armée, alors que M. Serghieieff, comme nous l'avons vu, l'étendait aussi après la défaite de mai, à d'autres divisions, spécialement aux III^e et IV^e Armées d'aile, je ne crois pas me tromper, dis-je, en supposant que cette crainte inspirée par la valeur de l'adversaire devait agir plus fortement encore sur les troupes soviétiques pendant les combats du commencement de juillet. Nous verrons que bientôt on enseignera aux soldats soviétiques à nous négliger, comme une foule impropre au combat. Mais pour l'instant, dans les premiers jours de juillet, cette crainte existe. La XV^e Armée elle-même, l'élue, composée des divisions les meilleures et qui n'ont pas encore croisé le fer avec nous, après les succès incontestables de la journée du 4 et de la matinée du 5 juillet, reste inactive devant nos troupes en retraite. Flairerait-elle par hasard quelque piège, s'attendrait-elle à quelque surprise comme celles que nous, Polonais, lui avons ménagées jusqu'alors ? On sent encore dans tout cela l'effet persistant de notre supériorité morale sur l'ennemi. Les divisions qui piétinent

sur place voient encore planer devant elles sur leur route les fantômes des échecs et des défaites précédentes, si bien que les troupes ne se laissent plus convaincre par l'outrance des formules de leurs chefs, empruntées au style d'une publicité tapageuse. Nous ne trouvons donc pas, chez notre adversaire, l'explication de l'importance stratégique considérable de notre défaite tactique des 4 et 5 juillet.

Cherchons donc chez nous cette explication.

Comme je l'ai déjà dit, nos chefs avaient assigné à leurs subordonnés, comme but de la bataille des 4 et 5 juillet, le maintien de leurs positions et, là où elles avaient été entamées par l'ennemi, le « rétablissement de la situation antérieure ». J'ai mis ces derniers mots entre guillemets, car ils se répètent si souvent dans les dépêches, rapports et ordres, qu'ils forment comme le leitmotiv de la musique guerrière de ces jours-là. Mots caractéristiques ! Il semble que le misérable bout de terre, sur lequel on se bat, est comme un trésor perdu et que pour le reconquérir on ne saurait dépenser trop d'efforts. En était-il ainsi en réalité dans l'esprit des chefs ? Quand je relis successivement les appréciations portées par les uns ou les autres sur la valeur militaire de ce bout de terrain, je trouve des avis absolument opposés. Il n'est pas un chef qui, dans ses rapports, ne se plaigne de ses inconvénients. L'un déclare qu'en raison des marécages les communications le long du front sont difficiles, alors qu'au contraire, en raison de la sécheresse, ils ne constituaient pas en réalité pour l'ennemi un obstacle sérieux. Un autre constate qu'en raison de la grande quantité de broussailles qui existent sur le front, les champs de tir sont très réduits et que l'ennemi a de grandes facilités d'approche. Jusqu'à cette pauvre Auta, dont le nom a servi aux principaux chefs à baptiser la bataille même, qui, sur ses vieux jours, s'entend appliquer une qualification mordante dans le rapport de l'un d'eux. Le général Jędrzejewski, commandant le groupe du centre, écrit : « Si sur la carte l'Auta pouvait inspirer confiance en tant qu'obstacle ; en réalité, ce minuscule ruisseau ne présentait aucune valeur défensive. » Seul peut-être le général Ledochowski, qui commandait la 11^e D. I., ne parle pas en mauvais termes de ce trésor perdu. Il constate, en effet, brièvement dans son rapport, que cette position était bonne et se prêtait bien à la défense. Mais tous, d'une seule voix, sans en excepter les chefs les

plus élevés comme le général Zygadlowicz (Zygadlovitch), Commandant la 1^{re} Armée, et le général Szeptycki, Commandant du front, constatent que la position sur laquelle on accepta la bataille était trop étendue pour nos forces et trop mal équipée en artillerie eu égard à son étendue. On se pose alors tout naturellement la question suivante : pourquoi a-t-on précisément assigné comme but de ces combats qui duraient depuis près de deux jours le « rétablissement de la situation antérieure » ? Si la position en question n'était pas assez bonne, il eût été relativement facile d'en trouver une autre qui, quoique n'étant pas la meilleure et présentant les mêmes inconvénients ou d'autres, aurait permis de se battre aussi bien et peut-être même mieux. Pourquoi dès lors s'entêter ainsi sur une position défavorable et attaquée obstinément par un ennemi supérieur ?

Quand on parle d'une position sur laquelle on livre la bataille, quiconque connaît l'histoire militaire est conduit à la guerre dite de position. Nous appelons position telle ou telle bande de terrain qui, en raison de sa constitution, donne au défenseur une supériorité aussi grande que possible sur l'assaillant. Aussi pendant un certain temps l'art militaire s'est-il efforcé de dénicher sur le terrain de pareilles positions, sur lesquelles les troupes pourraient accepter la bataille avec moins de danger. Mais l'expérience a démontré la fausseté de ce raisonnement, car l'ennemi tourne habituellement ces positions sans chercher à s'en emparer. Et d'ailleurs quand on commença à renforcer par une tranchée presque chaque pouce de terrain, les positions en général perdirent beaucoup de leur valeur. Ce n'est donc pas pour des positions proprement dites, mot vide de sens, que nos chefs assignèrent à leurs troupes la reprise des positions perdues, qu'ils trouvaient d'ailleurs médiocres. Il s'agissait ici de toute autre chose et si les ordres, au lieu de la formule abstraite : « Rétablir la situation antérieure », avaient employé une expression plus concrète : « Reconquérir la ligne de tranchées perdues », alors nous aurions été absolument d'accord, car c'est uniquement pour cela qu'on livrait bataille.

Ce n'est pas la position en soi, reconnue d'ailleurs médiocre et facile à trouver ailleurs, qui jouait ici un rôle, mais une longue ligne de fortifications ou de tranchées construites tant bien que mal. C'est seulement en concevant ainsi le but

de la bataille que celle-ci prend une importance stratégique au lieu d'être une série de combats désordonnés sans but d'ensemble.

C'est à dessein que je souligne la différence qui doit exister à mon avis entre la position et la tranchée, entre la guerre de position et la guerre de tranchées. Alors que la guerre de position, telle que je l'ai décrite ci-dessus, appartient depuis longtemps au passé, la guerre de tranchées, elle, en se prolongeant pendant de longues années sur d'immenses étendues au cours de la guerre européenne, est universellement connue, car des dizaines de millions d'hommes y ont pris part ; mais elle a réussi, en outre, par ses exigences à façonner le cerveau et l'âme humaine, et à créer même un langage militaire spécial.

Au début de la guerre européenne en 1914, la tranchée ressortissait exclusivement à la tactique, à la manière de mener le combat. Outre son fusil, chaque soldat portait au combat une pelle-bêche, qui constituait une partie indispensable de son armement. Et soit dans la défense, soit dans l'attaque, son outil lui servait de moyen de combat. Aussi dans les mouvements et les manœuvres brusquées, par lesquelles débuta cette guerre gigantesque de quatre ans, la tranchée fut employée partout, soit dans l'attaque, soit dans la défense, mais elle ne fut nulle part désignée comme objectif des grandes batailles et la stratégie ne lui ouvrit jamais l'accès de son domaine en la prenant pour objectif. Parfois, grâce à sa puissance défensive, elle prit l'importance d'une position, pour employer le nom, dont on baptisait autrefois des tranches particulières de terrain possédant une valeur défensive naturelle, mais même alors elle ne fut qu'un épisode des chocs gigantesques où se heurtèrent des millions d'hommes qui, jusqu'à la fin de 1914, ne voulurent pas renoncer au facteur principal de la victoire : le mouvement.

C'est seulement l'année suivante dans les plaines de France et de Belgique que les deux adversaires se renfermèrent dans une attitude d'immobilité et d'impuissance, maintenus l'un devant l'autre par une longue ligne ininterrompue de tranchées. La tranchée en tant qu'obstacle invincible annihila alors ce qui avait été jusque-là le facteur principal de la victoire, la manœuvre et le mouvement, et passa victorieusement du domaine de la tactique dans celui de la stratégie.

Comme un vainqueur orgueilleux, elle commença à s'enfler, à se gorger de plaisirs de toute sorte, à demander constamment aux dirigeants de la guerre, comme un Moloch, de nouvelles victimes. Les lignes de tranchées surgirent l'une après l'autre, formant de vrais labyrinthes, à tel point que les hommes nouvellement arrivés au front qui y pénétraient se trouvaient comme dans un lieu inconnu où, sans l'aide d'un plan et d'écriteaux, sans noms de rues, sans demandes continues, ils se fussent infailliblement égarés. La tranchée exigea des sacrifices et des efforts quotidiens de la part de tous. Les soldats en firent leur demeure, et, grâce à d'énormes travaux, ils essayèrent de faire de ce lieu étrange une habitation convenable, propre au travail et au repos. Pour satisfaire aux exigences de ce nouveau fétiche de la guerre, on attela à son char de victoire toutes les ressources du pays mobilisé. C'est ainsi que le Génie, et non pas le pauvre fantassin, appliqua là toute sa science technique, tandis que de nombreuses fabriques durent livrer une énorme quantité de matériel de construction, que la tranchée aspirait dans ses profondeurs. Comme dans une grande ville, on vit courir dans toutes les directions des fils télégraphiques reliant États-Majors et commandement, dépôts et magasins, hôpitaux et dépôts de remonte. La tranchée s'enflait, grandissait de mois en mois en puissance et toujours avec plus de précision, toujours avec plus de force, elle ravageait, anéantissait ce qui jusque-là faisait la force du vainqueur de la guerre : le mouvement et la manœuvre.

Dans cette guerre de tranchées de plusieurs années, la tranchée développa chez les chefs et les soldats une psychologie spéciale. Psychologie qui dérivait d'une part d'une architecture militaire d'un caractère particulier, mettant en œuvre une énorme quantité de matériaux de construction, et d'autre part de la mécanisation d'une énorme partie des actes de guerre, comme c'est toujours le cas quand on réunit de grandes masses d'hommes destinés à vivre en commun et à coopérer étroitement à une œuvre unique. On se battit alors avec acharnement pour des parcelles de labyrinthes de tranchées ; on décora du nom de victoire l'enlèvement de 500 mètres de ce nouvel obstacle inconnu jusque-là. Ces victoires furent payées par de grands sacrifices de vies humaines et par la perte d'un matériel de guerre précieux.

Et c'est alors que dans cette guerre de tranchées qui limitait si étroitement le mouvement et la manœuvre, la stratégie commença à assigner des objectifs de combat plus modestes qu'autrefois. C'est alors que le « rétablissement de la situation antérieure » signifia la reprise des tranchées enlevées par l'ennemi, comme s'il s'agissait d'un trésor perdu.

La guerre dans l'acception ancienne du terme sembla disparaître et pendant longtemps les tentatives et les efforts réitérés des esprits les plus éminents pour ramener en triomphe à la stratégie les anciens vainqueurs se révélèrent inefficaces. Le grand chef du monde de la guerre, dont le génie gigantesque sut briser autrefois la stratégie des lignes et des positions inexpugnables, le grand Napoléon dut bien des fois se retourner dans son tombeau en songeant au néant de ses enseignements et en voyant tomber dans l'oubli ses actions d'éclat. Lui qui disait fièrement qu'il avait gagné maintes batailles avec les jambes de ses soldats, et grâce à des marches et à des manœuvres foudroyantes, voyait maintenant la guerre dégénérer de la manière la plus évidente en efforts stériles de l'industrie et de la main-d'œuvre pour fabriquer l'énorme matériel nécessaire à ce genre de rencontres. On chercha à briser la volonté de l'ennemi en massacrant systématiquement ses hommes et en épuisant les forces de son industrie et de sa main-d'œuvre.

Le principe essentiel de la guerre de tranchées est d'opposer un obstacle tellement fort au mouvement de l'ennemi que ce mouvement n'est possible qu'au prix d'énormes pertes de forces et de vies humaines d'une part, de matériel de guerre de l'autre. Toute tentative de mouvement est infailliblement sanctionnée par des pertes de ce genre et la bataille revêt un caractère nouveau, celui de persuader à l'adversaire qui ose attaquer que toutes ses tentatives sont vaines. C'est seulement de cette manière que la tranchée, avec tout son cortège de complications techniques et avec les changements qu'elle a apportés dans l'âme du soldat et du chef, devient une partie de la stratégie, après avoir abandonné les bas-fonds de la tactique.

Lorsque, considérant la guerre de tranchées à ce point de vue, j'essaie d'analyser la guerre polono-soviétique, je trouve toujours dans mes souvenirs et dans mes documents une sorte de frottement intérieur dans notre armée à ce sujet.

Alors que, comme Commandant en chef, j'avais renoncé de prime abord à tout essai de guerre de tranchées parce que je ne voyais pas la moindre possibilité d'adapter ses méthodes à nos conditions de travail, j'ai toujours rencontré chez mes subordonnés et chez mes collaborateurs un hommage au principe : « Faites une ligne forte (1). » Encore sous la profonde influence de la dernière guerre européenne, l'on voulut voir trop souvent, hélas ! dans mes tentatives pour introduire dans notre guerre les méthodes de mouvement et de manœuvre, l'atrophie d'une pensée stratégique rebelle à toute la beauté et à toute la puissance de la souveraine d'hier de la stratégie, la tranchée grasse et bedonnante. Or la tranchée, chez nous en particulier, ne pouvait être que très maigre et très chétive. Elle ne pouvait être nourrie, pour acquérir l'embonpoint stratégique nécessaire, ni par l'industrie qui n'existait pas, ni par des efforts humains suffisants pour la peupler et pour la maintenir en bon état d'embonpoint et de puissance. Jusqu'en 1920, mon influence prévalut en ce sens que la tranchée réintégra son domaine propre : la tactique et la méthode de combat ; et les victoires continuelles remportées par nous semblèrent confirmer la justesse de mes vues. La tranchée cependant ne descendit pas volontairement de son trône. Elle se vengea ; elle prit sa revanche en laissant à sa place sa grande sœur inséparable, la ligne, qui ne put arriver à s'entendre avec le mouvement et la manœuvre que j'avais réussi à remettre en honneur. Elle se vengea ; ce ne fut, autour de moi et spécialement derrière mon dos, que haussements d'épaules, chuchotements de mécontentement, plaintes sourdes et douloureuses sur les conceptions stratégiques surannées et le romantisme puéril du Commandant en chef. « Faites une ligne forte ! (1) » Voilà la guerre contemporaine, voilà le salut de la Pologne ! Que de recoins pudiques de l'histoire je pourrais éclairer, qui se dissimulent sous cette controverse !

Revenons à l'analyse de la bataille de juillet. Je reconnais que le but assigné à la bataille des 4 et 5 juillet par nos chefs s'inspirait uniquement de la psychologie et de la stratégie de la guerre de tranchées. Ce qu'il visait, c'était, conformément à cette stratégie, de convaincre l'adversaire qu'il était impos-

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

sible de franchir la tranchée construite par nous et que s'il la foulait du pied, ce sacrilège serait inéluctablement sanctionné. D'ailleurs, la lecture des documents, ordres, rapports et relations me fournit une preuve irréfutable à mes yeux, que la période précédant la bataille fut une période de revanche de la reine de la stratégie, la tranchée, sur le Commandant en chef.

Voici par exemple un de ces documents plein d'expressions et d'idées uniquement compréhensibles dans la guerre de tranchées dans toute l'acception du terme. Je veux parler du plan de défense du secteur de la I^{re} Armée. Le général Zygadlowicz avait reçu du Commandant du front un ordre ainsi conçu :

« La ligne actuellement occupée par la I^{re} Armée constitue « la ligne principale de défense, qu'il faut se hâter de renforcer « par tous les moyens possibles. »

Le plan de défense du général Zygadlowicz consistait en ceci :

Chaque groupe d'opérations, dans son secteur, devait renforcer sa ligne de défense et tenir son secteur avec le concours de son artillerie et de ses propres réserves tenues prêtes à parer à toute attaque ennemie. Concours automatique de l'artillerie et des réserves avec la garnison de défense de la première ligne conformément aux principes connus et rappelés par mon ordre du 1^{er} juillet, n^o 2.226/III.

Plus loin, nous lisons :

« En cas de rupture du front, la réserve particulière du « secteur désignée à l'avance interviendra, mais seulement en « principe sur l'ordre du Commandant de l'armée. » Pour comble, il ajoute à la fin de son plan que les réserves étaient tellement rapprochées qu'elles pouvaient intervenir en cinq ou six heures sur tous les points du front qui leur était affecté.

En lisant aujourd'hui ce document, qui m'était inconnu à cette époque, au sujet « de la ligne principale de défense et de la coopération automatique de l'infanterie et de l'artillerie », je me demande avec étonnement s'il pouvait bien en être ainsi. Comment des ordres pareils n'auraient-ils pas provoqué des hésitations et des critiques? Et effectivement, il y en eut. Voici un autre document du même général Zygadlowicz, dans lequel il apprécie la situation

le 3 juillet, la veille de la bataille. Il écrit tout comme un professeur :

« Ainsi qu'il découle des enseignements de la guerre mondiale, l'occupation ci-dessus indiquée de la ligne de combat par l'infanterie eût été en général suffisamment dense, si toutefois cette ligne avait été *bien construite*, tant au point de vue *linéaire* qu'à celui de la profondeur, et si son front eût été bien garni de *réseaux de fils de fer*. »

Cependant le général mentionne que « la largeur du secteur d'une division dans la guerre mondiale sur les fronts d'attaque ne dépassait pas 3.000 à 4.000 mètres » alors que « chez nous la largeur des secteurs de divisions à la I^{re} Armée dépassait 10 kilomètres, ce qui rendait impossible la constitution de réserves assez nombreuses et leur échelonnement suffisant en profondeur ».

C'est encore pis pour l'artillerie, car « pour appuyer un front menacé il faut, d'après les enseignements de la guerre mondiale, compter au moins 2 canons légers et 1 canon moyen tous les 150 mètres de front ». D'après le calcul du général, il aurait donc fallu à son armée au minimum 880 canons de campagne légers et environ 440 de 15 cm.

« Au lieu de cela, » se plaint douloureusement le général, « il y avait sur le front de combat 100 canons légers et 45 moyens environ. » Et plus loin, après l'ordre ci-dessus relatif à la coopération automatique de l'artillerie et de l'infanterie, le général appréciant les données numériques précédentes ajoute :

« Quoique notre situation en matériel ne nous permit pas de satisfaire aux exigences signalées plus haut, ces données illustrent bien la faiblesse du front en artillerie et l'impossibilité d'appuyer efficacement l'infanterie dans les moments critiques soit par des tirs de barrage automatique, soit par des feux de concentration, sauf dans les attaques partielles n'intéressant qu'une partie du front. »

C'est encore pis pour le benjamin de la tranchée, son inséparable tuteur, le fil de fer barbelé. Aussi le général se plaint-il amèrement « des conditions déplorables des transports ». On avait eu du mal à donner cinq wagons de fil barbelé à la 1^{re} Division Lithuano-Blanc-Ruthène, qui s'étendait de Molodeczno à Parafianowo, et treize wagons à peine avaient été poussés sur la station de Podswilie et cependant, s'écrie

le général, cette quantité ne suffisait pas à établir un réseau d'un seul rang tout le long du front. Et le pauvre général faisait probablement des songes dorés ; il voyait serpenter sur le front des secteurs menacés, qu'il occupait jadis, des voies ferrées larges ou étroites spécialement construites dans ce but et transportant les offrandes destinées à sa souveraine, la tranchée : des centaines de wagons de fils de fer, d'autres centaines de wagons de piquets, de matériaux de construction en bois ou en fer et sur d'immenses espaces recouverts de lignes téléphoniques, on se querellait avec acharnement pour se procurer le plus rapidement possible des rouleaux de papier goudron destinés à recouvrir le toit des abris de soldats. Tout cela fait dire au général qu'en juillet 1920 l'armée se trouvait « en présence d'une mission « dont on ne pouvait venir à bout que grâce à des efforts « surhumains » et qu'il n'était pas possible de résister à la « vague des éléments déchainés ».

Cela n'empêchait pourtant pas nos généraux de donner des ordres et les troupes de les exécuter, bien que ces ordres ne correspondissent pas à la situation sainement appréciée. Bien plus, voici un ordre daté du 30 juin du général Rzakowski, commandant d'un groupe :

« *Paragraphe premier.* — Ci-joint : a) un croquis d'un « système de lignes de défense pour le secteur des I^{re} et IV^e Ar- « mées, tel qu'il a été prescrit par le général Szeptycki, Comman- « dant du front ; b) un croquis détaillé du général Commandant « la I^{re} Armée du système de lignes de défense dans le secteur « de cette armée, croquis basé sur le précédent. Il est rappelé « que *la première ligne de la deuxième position* projetée par le « Commandant de la 11^e D. I. doit se conjuguer avec la pre- « mière ligne du Commandement du front et qu'elle doit être « envisagée comme telle. »

Il doit y avoir des « places d'armes, sorte de nœuds de « résistance, c'est-à-dire des combinaisons plus ou moins « complexes de centres de résistance sur les points les plus « importants au point de vue tactique, et en outre des points « d'appui isolés dans les intervalles sur les points tactiques de « moindre importance. La distance de ces nœuds de résistance « doit varier en raison de leur nécessité tactique et être calculée « de telle sorte que deux nœuds voisins puissent croiser leurs « feux et que les réserves appelées de l'arrière aient le temps

« d'arriver à coup sûr [automatiquement, je pense (1)], dans
« les intervalles qui séparent les nœuds de résistance et de
« paralyser toute irruption de l'ennemi. La distance des points
« d'appui doit être telle qu'ils puissent se flanquer mutuellement
« par les feux d'infanterie. Il importe de compléter le nombre
« des points d'appui en restant dans l'esprit de ce qui précède et
« en tenant compte des conditions locales. »

Le croquis envoyé pour l'exécution, que je vois aujourd'hui pour la première fois, représente une zone fortifiée d'une profondeur de 50 kilomètres environ. Une multitude d'étoiles de toutes grandeurs, destinées à représenter les places d'armes et les nœuds de résistance, orne le plan du général Szeptycki et tous ces ouvrages sont réunis par une tranchée ininterrompue. Et c'est cela qu'il faut exécuter ! C'est à cela que les chefs et les soldats doivent occuper leur esprit, alors que, comme on l'a vu, la garnison des lignes en infanterie est insuffisante, en artillerie encore plus, et que le matériel nécessaire aux renforcements, les fils de fer, ne suffit pas à établir un réseau d'un seul rang devant la première ligne. Ce projet pourtant a une existence historique et il semble que c'est uniquement à son inexécution que le Commandant du front s'est cru battu, et qu'il a renoncé à demander à d'autres méthodes le moyen d'arrêter « la vague des éléments déchaînés ».

Je ne citerai pas maints autres documents qui témoignent de l'empire qu'avait pris le système de la guerre de tranchées en ce temps-là sur notre front Nord. Je m'arrêterai sur l'un d'eux qui a trait à l'action de l'artillerie et sur le concours automatique que, d'après l'ordre, elle devait apporter à l'infanterie.

J'ai devant moi un croquis du travail à exécuter au 3^e groupe du 1^{er} Régiment d'Artillerie de campagne de la Division Lithuano-Blanc-Ruthène. Que de souvenirs ce croquis a réveillé dans mon esprit ! C'est l'année 1916 dans toute sa beauté. Que de croquis de ce genre ont dû passer sous les yeux du commandement ; que d'officiers d'état-major ont été occupés à les dessiner, à les contrôler, à les corriger. Sur le croquis placé sous mes yeux, il y a presque tout ce que peut exiger le paradis de la guerre de tranchées. Des

(1) Réflexion du Maréchal. (N. d. T.)

chiffres, des lettres, des traits en crayons de couleur, de longues flèches indiquant la direction des feux, et enfin un plan de feux de barrage mécanisé, bien caractéristique, avec l'indication à l'avance de la dépense de munitions. Rien n'est oublié : la durée du feu, exprimée en minutes, ni sa vitesse. Je mentionne que le souci d'économiser les munitions est fort visible, car la 7^e Batterie ne doit tirer que deux minutes, à 3 coups par pièce et par minute, et par conséquent pour arrêter une division ennemie la 7^e Batterie doit tirer au total jusqu'à 24 coups. Mais un âne lui-même rirait d'une pareille barrière ! Et quand j'aurai ajouté que ces 12 malheureux canons de groupe doivent couvrir par un feu de barrage un front de 9 kilomètres sur lesquels, d'après « les enseignements de la guerre mondiale », il faudrait au moins 120 pièces légères avec un nombre correspondant de pièces moyennes, lesquelles étaient complètement inexistantes dans le secteur et dont il ne pouvait pas même être question, le lecteur voudra bien excuser mon argot de troupier ! Quand je songe au soldat qui, sous un ouragan de fer lancé par des centaines et des centaines de bouches à feu, marchait dans l'angoisse de la mort contre les tranchées ennemies au cours de la guerre de tranchées véritable, quand je me rappelle les visages blêmes, terreux de mes soldats après un séjour, non de deux minutes, mais d'un jour entier dans les tranchées, dans un véritable enfer de feu, je ne puis sans amertume songer aux plaisanteries faites sur les officiers et les soldats, obligés de gaspiller leur temps à imiter bêtement la misérable petite grenouille, qui étend sa patte minuscule pour y faire appliquer un fer à cheval énorme. Tranchée, ô tranchée, fétiche illustre, toi qui as triomphé des cerveaux les plus puissants et des caractères les mieux trempés, prends garde à tes petits amis car, suivant le proverbe, ils te perdront et ils te rendront ridicule !

C'est pourquoi, de tous les documents qui m'entouraient, celui qui m'a convenu le plus est la relation du général Jedrzejewski qui, se plaignant « de l'Auta, ce minuscule ruisselet », et de la faiblesse de la mise en état de défense de la position ainsi que du manque de fils de fer, constate qu'« il importait « d'élaborer à temps un plan convenable de retraite qui n'exposât pas les unités à des pertes inutiles, qui leur ménagéât « la faculté de se mesurer avec les forces de l'ennemi *sur des positions favorables* et qui n'obligeât pas nos détachements

« à se battre sur la première ligne et à anéantir inutilement « ainsi du matériel humain sans espoir de succès ». Et cependant il existait un paradis de tranchées ! Quelque part en arrière resplendissait « la ligne de défense allemande du temps de « la guerre mondiale, cette ligne qui constituait une position « parfaite avec ses innombrables réseaux de fils de fer », dont il n'était pas possible de se dépêtrer même en plein jour. Eh bien, est-ce que ce n'était pas le paradis ? Même en plein soleil, on pouvait se fourvoyer dans les barbelés !

Cette nostalgie de la guerre de tranchées, qui hantait notre commandement et que je ne parvenais pas à comprendre, devait entraîner d'autres conséquences menaçantes. La tranchée qui s'insinuait ainsi victorieusement dans le domaine de la stratégie devait devenir la spécialité, si je puis ainsi parler, des chefs qui, par privilège de service, s'occupaient du travail de la stratégie, en un mot de l'œuvre du haut commandement. Et la tactique du théâtre de la guerre, comme certains appellent la stratégie, défend jalousement ses privilèges en limitant, dans le libre usage des objets de son attention, la tactique inférieure, la tactique du champ de bataille. Il en résulte un fait auquel on peut toujours s'attendre, c'est que l'usage de la tranchée, la détermination de sa force, de son orientation, la quantité de travail qu'elle exige, dépendra plus des chefs supérieurs que des chefs inférieurs et du soldat. Plus la pelle devient une arme stratégique, moins le soldat et l'officier subalterne s'en serviront sans ordre. Ainsi donc, étant données les conditions où nous nous trouvions, conditions telles qu'il nous était impossible d'envisager le développement de la guerre de tranchées en tant que tactique du théâtre de la guerre, toutes les tentatives faites dans ce sens devaient affaiblir notre soldat et notre officier, les faire plus mal armés, puisque les chefs supérieurs gardaient à leur disposition la pelle du combattant.

Pour caractériser la psychologie de tranchée du commandement, il est un fait extrêmement curieux. La 17^e D. I. était en réserve, comme nous le savons ; mais comme le Commandant du front l'avait conservée à sa disposition, elle n'apporta sa collaboration automatique ni à l'artillerie ni à l'infanterie. Dès le début de la bataille, quand arrivèrent à Wilejka et par suite à Minsk, où se trouvait le Q. G. du Commandant du front, les renseignements qui annonçaient

le repli de notre 11^e D. I., les deux Commandants supérieurs entamèrent une discussion sur l'emploi qu'on ferait de cette D. I. pour la bataille.

Ces discussions durèrent un certain temps, car il arrive fréquemment que l'on n'est pas d'accord et qu'il faut du temps pour s'y mettre ; cependant ce n'était pas la question de principe ou de temps qui était en jeu, mais la méthode et la manière d'utiliser les forces de la 17^e D. I. Pendant ce temps, la situation militaire se modifiait ; lentement, elle parvenait à la connaissance des chefs, si bien que le général Jedrzejewski se trouva dans une situation encore plus critique que notre 11^e D. I. qui, elle, se maintenait en position après un premier repli. De nouvelles délibérations durent avoir lieu au sujet du mode d'action de la réserve. Finalement, le Commandant du front rendit la division, mais sous la réserve qu'elle serait employée en totalité, qu'elle se rassemblerait à Mazniewo et à Kolano et qu'elle attaquerait vers le nord. Naturellement, ce schéma qu'on avait mis au point, dans les conversations entre Minsk et Wilejka aux deux extrémités d'un Hughes, est depuis longtemps condamné par l'art militaire, même de qualité médiocre. Il est presque toujours impossible de prévoir dans les ordres les détails de la bataille, quand on se trouve à des centaines de kilomètres de lieu où les épées adverses se croisent. Mais c'est une chose entièrement loisible et naturelle dans la guerre de tranchées. Là, l'énorme développement du réseau téléphonique et télégraphique, développement qui a exigé des tonnes de matériel et d'immenses efforts humains, crée des conditions qui établissent un contact permanent entre le chef et le plus petit détail de la bataille. Là, cette manière de diriger l'action est même souvent nécessaire, car on craint toujours que la mécanisation d'une partie des actes de l'armée et leur fonctionnement nécessairement automatique ne soient mis en péril et ne deviennent la cause de revers difficilement réparables. Mais ici, où le commandement a du mal à pousser en avant quelques wagons de barbelé, ici où les renseignements du champ de bataille n'arrivent que dans une forme vague, souvent erronée et difficilement contrôlable, le commandement des bataillons à des centaines de kilomètres est un abus de la tactique du théâtre des opérations aux dépens de la tactique du champ de bataille et un abus éclatant.

La 17^e D. I., comme le constate le général Jędrzejewski, ne se mit à l'œuvre que dans l'après-midi avec un retard, écrit le général, de cinq à huit heures ; mais par contre l'emplacement assigné à la 17^e D. I., Mazniewo-Kolano, mesure également 4 kilomètres, ce qui, « conformément aux enseignements de la guerre mondiale », constitue un front normal de division dans un secteur « menacé ».

Si je me suis arrêté si longtemps sur ces considérations relatives à la guerre de tranchées et à ses procédés, c'est parce que c'est là la seule tentative que nous ayons faite pendant la dernière guerre, pour goûter à la prétendue guerre véritable, la guerre européenne, contrairement à mes idées de Commandant en chef. Cette tentative échoua. Dès les premiers jours de juillet, elle se trouva compromise ; mais elle eut pour effet de transformer une défaite tactique, facile à supporter, en une défaite stratégique, dont les conséquences furent extrêmement graves. Ce ne sont pas là des paroles vides de sens. Cette même 1^{re} Armée, tout récemment encore, puisque cela se passait en mai, s'était repliée librement devant la supériorité de l'ennemi et dès l'arrivée des réserves lointaines (et non, comme l'écrit fièrement le général Zygdłowicz, stationnées à 5 ou 6 kilomètres) elle s'était jointe à elles pour passer à la contre-attaque, en toute liberté également, n'ayant nullement l'impression ni d'avoir subi un échec ni de son impuissance.

A l'époque dont nous parlons, les yeux fixés sur les fantômes de la guerre de tranchées et sans avoir aucun des moyens nécessaires pour la faire, on engagea dans la bataille toutes ses forces en leur donnant un objectif de guerre de tranchées, « le rétablissement de la situation antérieure », comme seul objectif digne d'un soldat qui se respecte. Le soldat, sous un pareil commandement, devait gagner ses éperons de chevalier aux dimensions européennes et non ceux d'un pauvre bougre polonais qui ne sait pas au juste ce qu'il fait. Il creusa cependant des tranchées, d'après le croquis des chefs les plus élevés, et infailliblement il entendit retentir à ses oreilles l'écho des controverses relatives à l'emplacement précis de la première ligne de la deuxième position et à celui de la deuxième ligne de la première. Où sont les clefs de la position ? où en sont les lignes principales ? Le pauvre soldat avait d'autant plus de mal à déchiffrer ce grand art des

tranchées que toutes ces places d'armes, centres de résistance, clefs, lignes et positions numérotées, étaient le plus souvent absolument identiques, ce qui signifie qu'elles n'existaient que sur le papier, ou bien qu'elles n'étaient marquées sur le terrain que par quelque misérable fossé à moitié comblé. Aussi, quand il fallut renoncer à toutes ces bizarreries et que les efforts du soldat pour « rétablir la situation antérieure », qui avait tant d'importance aux yeux des chefs supérieurs, eurent échoué piteusement, le soldat, ainsi qu'il arrive habituellement en pareil cas, se trouva dans l'alternative suivante : ou bien il se sentit impuissant, inférieur à sa tâche, malgré tous ses efforts, se disant que les éperons européens n'étaient pas à sa taille, ou bien il se dit que ses chefs ne savaient pas trop ce qu'ils faisaient. Il en résulta un ébranlement moral du soldat qui ne fut pas facile à corriger, et ce fut la cause de l'influence profonde et incontestable qu'exerça la bataille de l'Auta, « ce minuscule ruisselet ». Cette bataille, eu égard aux grands desseins de l'ennemi, ne fut qu'une demi-victoire pour lui, mais elle devint pour nous, bien plus qu'un revers tactique, une grande défaite stratégique.

VI

LES COMBATS DE WILNO.

Les combats soutenus par notre I^{re} Armée contre trois des armées de M. Toukhatchevski se terminèrent en réalité le 5 juillet. Les divisions victorieuses ne se lancèrent pas immédiatement à la poursuite. La cavalerie, qui dans de pareilles circonstances est très active et efficace, à l'extrême aile nord où elle marchait, donna proprement dans le vide, n'ayant personne devant elle ; la moitié de cette cavalerie d'ailleurs, c'est-à-dire toute une division, fut arrêtée pour observer nos voisins et récents alliés, les Lettons. On lança au centre, comme dans un but de poursuite, la brigade indépendante de cavalerie du Caucase qui, après avoir dépassé Glebokie le 6 juillet, progressa très lentement vers l'ouest. Nos rapports ne disent rien des opérations de cette cavalerie. M. Serghieieff, au contraire, en parle longuement. Ses opérations ne méritent nullement le nom de poursuite ; d'autre part, à en juger par le récit de M. Serghieieff, cette brigade évita assez soigneusement toute espèce de liaison avec ses propres troupes. L'ordre de M. Toukhatchevski du 7 juillet l'avait chargée de poursuivre dans la direction de l'ouest, direction assignée par le même ordre à la IV^e Armée tout entière de M. Serghieieff. Ce général eut beaucoup de mal à trouver l'emplacement exact de cette brigade ; il constate péremptoirement que la XV^e Armée, à laquelle elle était subordonnée, ne put lui indiquer ni son emplacement, ni les moyens de la trouver. Rien d'étonnant par conséquent à ce que M. Toukhatchevski se soit trompé, quand il affirme dans son ordre du 7 juillet, que les forces principales polonaises s'étaient retirées vers l'ouest dans la direction de Postawy. L'absence de poursuite et d'un tableau clair de la situation, après une victoire incontestable, qu'exalte encore M. Toukhatchevski en des termes d'une exagération

tapageuse, est un phénomène militaire très caractéristique.

Je ne prétends pas être méchant, mais ce fait me rappelle entièrement la situation de l'armée allemande en 1870 après Spicheren, cette bataille de rencontre désordonnée, sans direction, livrée malgré le Haut Commandement, et néanmoins victorieuse. Cette armée, après sa victoire, donna elle aussi dans le vide, victime coup sur coup de surprises qui lui coûtèrent cher, la bataille de Vionville par exemple. La bataille des 4 et 5 juillet ne fut pas un Spicheren ; car, à n'en pas douter, d'un côté comme de l'autre, cette bataille fut conduite et je ne commettrai pas à l'égard de M. Toukhatchevski la méchanceté de soutenir le contraire ; mais néanmoins, dès le 5 juillet, les armées de M. Toukhatchevski renoncèrent à la poursuite et perdirent le contact avec l'ennemi, ce qui pouvait les exposer à des surprises.

D'où provient donc cette absence du mouvement, si naturel et si nécessaire à la guerre ?

J'ai déjà essayé d'analyser l'une de ses causes : le piétinement sur place si caractéristique des diverses divisions. Nous le constatons également dans la brigade de cavalerie chargée de la poursuite. C'est ce piétinement qui annihila les velléités d'un Sedan et ne donna à M. Toukhatchevski qu'une demi-victoire ; il témoigne aussi d'une certaine crainte de l'ennemi et en outre d'une carence du commandement. Je ne rechercherai pas d'ailleurs où réside exactement cette carence, car je manque des données et matériaux nécessaires. N'ayant pas sous les yeux les rapports qui le 5 juillet affluèrent entre les mains de M. Toukhatchevski, il m'est difficile de fixer ce point. En fait, alors que dans la nuit du 5 au 6 M. Toukhatchevski pousse sa IV^e Armée droit au sud en vue de son Sedan, c'est dès le 6, comme il l'écrit lui-même, que, renonçant à ses projets, il cesse de pousser la III^e Armée — son aile Sud — dans la direction, inspirée de Sedan, de l'ouest et du nord. Le 6 en effet, la III^e Armée reçoit l'ordre d'appuyer la XVI^e Armée (encore plus au sud) par un mouvement sur Minsk, orienté presque droit au sud. Nos rapports constatent que c'est ce jour-là que la division d'aile gauche de notre IV^e Armée (la 16^e), se préparant à la retraite, se couvrait par de petites arrières-gardes le long de la rivière Ponia, alors que la 1^{re} Division Lithuano-Blanc-Ruthène s'était déjà repliée au sud de

Dokszyce. Nos rapports notent de ce côté un faible contact avec des patrouilles ennemies.

Que faisait donc l'armée élue, l'armée la mieux outillée, la XV^e? Elle avait été orientée franchement à l'ouest ; elle parcourut dans l'attaque du 4 juillet de 4 à 10 kilomètres ; puis, comme on le sait, elle stoppa, ne faisant guère de progrès le 5. Elle s'abstint de toute poursuite, abandonnant cette mission à la faible brigade de cavalerie. Le 6 au soir, nous voyons la 54^e Division, extrême aile droite (nord), changer brusquement de direction de l'ouest au sud-ouest et orienter sa marche de Luzki sur Glebokie (1).

La XV^e Armée reçut-elle aussi l'ordre de renoncer à son Sedan et de modifier sa direction de marche primitive ? M. Toukhatchevski ne le dit pas. Cela ne ressort que de l'ordre du 7 juillet daté de Smolensk, 9 h. 40 du matin. M. Serghieieff le reproduit en entier. M. Toukhatchevski modifie la direction de la IV^e Armée du sud vers l'ouest, celle de la XV^e de l'ouest au sud-ouest sur Molodeczno ; quant à la III^e Armée, l'ordre lui prescrit de poursuivre la mission qui lui a été confiée : la marche en direction de Minsk.

De toutes ces données, il est extrêmement difficile de déduire le moment exact où M. Toukhatchevski renonça à son idée de Sedan et l'influence qu'exerça sur lui le piétinement sur place de toutes ses armées dans la journée du 5 juillet. Je serais assez disposé à supposer qu'à Smolensk, si loin du front, les rapports qui passaient par l'alambic des commandements d'armée durent être des plus contradictoires au cours des deux jours de combat, et M. Toukhatchevski dut ressentir dans son âme bien des incertitudes qui se manifestèrent par un manque d'insistance sur ses subordonnés, ainsi que par l'affaiblissement progressif et finalement par la disparition de son idée de Sedan.

Au milieu de ces incertitudes lui revenaient, comme un écho, des souvenirs d'un passé récent, une association d'idées géographico-géométriques liées aux portes de Smolensk et à la conversion à angle droit des troupes dans une nouvelle direction. Le résultat de ces incertitudes, et du travail cérébral qui se fit autour de cette association d'idées, fut l'abandon de la poursuite, la perte du contact et le piétinement, presque

(1) Voir carte numéro 4.

sur place, de l'immense majorité des troupes de M. Toukhatchevski, qui s'agitent dans un demi-rêve autour de quelque axe imaginaire. Grâce à cette danse fantomatique autour de cette association d'idées de M. Toukhatchevski, nos troupes échappèrent entièrement à l'enveloppement, bien que l'ordre du général Szeptycki leur eût imposé une direction de retraite anti-naturelle et par-dessus le marché inutile. C'est aussi grâce à cette circonstance que le général Zeligowski seul, et non notre gros, comme le prétend M. Toukhatchevski, représenta pour ce dernier les restes « broyés, foudroyés » de l'armée se retirant vers l'ouest dans « la direction de Postawy, » bien qu'il eût échappé entièrement à la défaite et au désastre. La puissance du commandement dans cette première bataille de « la marche au delà de la Vistule » est insaisissable pour moi. Les troupes de M. Toukhatchevski piétinèrent trop souvent sur place, par crainte de l'ennemi « foudroyé », et leur Commandant oscilla constamment entre le Sedan, que ses troupes ne réalisèrent pas, et le « bélier », que M. Toukhatchevski ne réalisa pas davantage. En plein combat, voyant son Sedan s'évanouir, c'est le Commandant en chef lui-même qui suspend le combat et la poursuite en se rabattant sur le « bélier » et sur des changements de direction géométriques, en laissant toute liberté de manœuvre à l'ennemi.

Celui-ci, dès le 5, cherche à reprendre sa liberté d'action. L'ordre du général Szeptycki de la matinée de ce jour prescrit à toute l'armée, jusque-là engagée, de rompre le contact avec l'ennemi en vue justement de recouvrer cette liberté. Son but, dans le premier paragraphe, est de « préparer le « groupement des forces sur une nouvelle *ligne*, afin de passer « à la contre-offensive ». Je ne sais si le Commandant du front expliqua suffisamment au Commandant de l'armée sa pensée, mais l'ordre de notre 1^{re} Armée, qui se borne à répéter d'ailleurs dans son premier paragraphe la recommandation du Commandant du front sur le passage à la contre-offensive, organise, au paragraphe 5, l'occupation d'une *nouvelle ligne de défense*. La contre-manœuvre doit être par conséquent l'occupation d'une ligne de défense et, dans l'un des derniers paragraphes, il est nettement prescrit de « renforcer techniquement cette ligne de défense ». Sans aucun doute le libellé même des ordres devait nécessairement provoquer dans l'esprit des subordonnés une impression de contradiction.

Cette contradiction éclate avec encore plus de force et devient encore plus étrange, quand on trace sur la carte la nouvelle ligne de défense de « contre-manceuvre. » Elle commence à Niebyszyn sur la Ponia et se termine loin vers le nord à Koziany sur la route de Szarkowszczyzna à Swieciany. Le développement de cette contre-manceuvre, ou plutôt de cette ligne de défense renforcée, atteint 100 kilomètres environ, c'est-à-dire exactement le front qu'occupait quelques jours auparavant notre I^{re} Armée sur la ligne de défense constituée par « le minuscule ruisseau de l'Auta ». Et quand on se rappelle ce qu'il faut entendre par le renforcement technique de cette ligne et le nombre de plaintes auxquelles a donné lieu son insuffisance, quand on se rappelle le triste résultat de notre essai de ligne défensive aux combats des 4 et 5 juillet, on comprend avec quelle ironie amère les troupes, en recevant cet ordre, apprirent la volonté du Commandant de l'Armée, exprimée dans le cinquième paragraphe en ces termes : « Le maintien de cette ligne est indispensable. » Il ressort de tout cela que les secteurs « de la ligne de défense » ne correspondent plus du tout aux « enseignements de la guerre mondiale ».

Ces secteurs cependant présentent une autre propriété caractéristique. Alors que les deux divisions du Nord, la 8^e et la 10^e, ont à occuper sur la nouvelle ligne de défense 55 kilomètres de secteur (la 8^e, 30 kilomètres ; la 10^e, 25 kilomètres), les trois divisions du sud, la 17^e, 11^e et 1^{re} Lithuano-Blanc-Ruthène, occupent des secteurs sensiblement moindres, qui ne dépassent pas en moyenne 15 kilomètres, c'est-à-dire la densité qu'elles avaient aux combats des 4 et 5 juillet. Ce n'est pas sans intention ; et bien qu'il me paraisse douteux que cette concentration relative au sud ait eu pour but de donner satisfaction à l'intention du Commandant du front de préparer une contre-manceuvre, il faut cependant rechercher à quoi rimaient au juste cette concentration au sud et cette extension des fronts au nord. C'est d'autant plus nécessaire que précisément ce dispositif stratégique est le résultat du mouvement de flanc déjà signalé de tout notre centre dans le combat des 4 et 5 juillet, mouvement qui effectivement exposa les troupes à être « foudroyées et pulvérisées ». A en juger par l'ordre du général Szeptycki, on aurait pu supposer qu'il avait quelque part, derrière son

aile gauche, sa VII^e Armée qui reste inactive. Du moins, les paragraphes 2 et 3 de l'ordre s'occupent assez longuement de cette « armée » voisine. Je reproduis ci-dessous ces deux paragraphes *in extenso* :

« II. La VII^e Armée recevra du Haut Commandement l'ordre « de replier dans la région de Swieciany ses détachements « du nord. — III. Les grandes routes Dunilowicze- « Postawy-Hoduciszki, et Szarkowszczyzna, Koziiany et « Twerecz (toutes deux conduisant à Wilno, je le fais « remarquer) (1), seront réservées éventuellement au Com- « mandant de la I^{re} Armée pour les unités du groupe du Général « Zeligowski et éventuellement à la 8^e Division, afin de per- « mettre au Commandant de la VII^e Armée l'écoulement des « détachements encore à sa disposition et éventuellement « l'évacuation de Wilno. »

Pour expliquer l'énigme de cette VII^e Armée, je dois signaler que malgré son nom ronflant, elle ne comprenait qu'une division encore en voie de formation, la 2^e Lithuano-Blanc-Ruthène. Cette division ne comptait alors que 2.700 fusils et était employée à des missions de surveillance et d'observation sur notre ligne de démarcation d'alors avec la Lithuanie, sur une étendue de plus de cent et quelques dizaines de kilomètres, c'est-à-dire que le rassemblement des petits postes dispersés sur une aussi grande étendue devait bien prendre à lui seul plusieurs journées. Ce nom pompeux lui était resté, après la réduction de ses effectifs, du temps où ils étaient sensiblement plus élevés. La rédaction peu claire de l'ordre du général Szeptycki, qui suggérait presque d'avance l'évacuation de Wilno, centre politique des plus importants, autorisa donc, à mon avis, le Commandant de la I^{re} Armée à étendre ses forces dans le secteur nord, alors que son supérieur immédiat ne voulait évidemment pas s'occuper de ce secteur Nord. Le commandant de la I^{re} Armée ne put un seul instant supposer que le général Szeptycki attribuait à la VII^e Armée une valeur combative plus grande qu'elle n'était en réalité.

Je n'analyserai pas la répercussion de cette décision, car, d'une façon générale, j'évite dans mon ouvrage ce que j'appelle « les recoins pudiques de l'histoire ». Je signale simplement un fait nécessaire à l'intelligence de nos opérations, c'est que le général Szeptycki par son ordre du 5 juillet,

(1) R éflexion ajoutée par l'auteur. (N. d. T')

succédant à notre défaite tactique des 4 et 5 juillet, regroupa en réalité, d'une manière anti-naturelle et ne répondant pas à la situation, notre I^{re} Armée qui se repliait après la bataille. Ce mouvement devait l'amener à avoir son aile droite, la plus forte, étroitement soudée à l'aile gauche de notre IV^e Armée qui allait recevoir l'ordre de battre en retraite, comme si cette armée, jusque-là non menacée, devait trouver un appui dans sa voisine, déjà éprouvée par la défaite. Cet appui fut d'ailleurs fourni aux dépens de l'aile Nord qui couvrait la direction de l'ouest conduisant à Wilno, le grand centre politique du pays. Cet ordre pesa lourdement sur le plateau de la balance en ce qui concerne non seulement Wilno, mais encore, comme nous le verrons par la suite, tout le front commandé par le général Szeptycki. Ce malheureux ordre du général Szeptycki, attirant à l'aile gauche de notre IV^e Armée la plus grande partie des forces de notre I^{re} Armée, pourrait se rattacher encore au premier paragraphe de l'ordre qui parle d'un regroupement en vue de la contre-manceuvre. Mais dans ce cas, l'ordre aurait été extrêmement tardif. Pour la contre-manceuvre de la IV^e Armée, le moment favorable était les journées des 4 et 5 juillet pendant lesquelles par son appui actif à l'armée voisine, engagée dans un dur combat contre des forces supérieures, elle aurait pu incontestablement influencer fortement sur la situation.

A ce moment pourtant la IV^e Armée, conformément aux idées de la guerre de tranchées, resta passive, se contentant d'assister en spectatrice aux rencontres qui se produisaient au nord, et le seul acte peut-être qu'elle accomplit fut la construction d'une clef de positions, pour employer le langage des tranchées, sur les rives d'un autre minuscule ruisseau, la Ponia. Cette passivité s'observe également dans la perte de temps absolument inutile, résultant du fait qu'elle n'entama sa retraite que le 7 juillet.

Je ne rechercherai pas les motifs et les causes de ce retard ; car cette journée, ou plutôt ces deux journées, n'ont pas joué, à mon avis, dans l'histoire un rôle stratégique, eu égard à l'énorme importance des événements de guerre subséquents. Je signale ce fait simplement parce que si, d'une part, comme je l'ai montré plus haut, M. Toukhatchevski nous fit présent de la journée du 6 et probablement aussi de celle du 7, en exécutant ses manœuvres dans le vide, nous, d'autre part,

nous parlâmes bien de contre-manceuvre, mais en réalité nous nous en tinmes strictement au principe de la résistance passive et nous ne sûmes pas profiter de ces deux journées. Bien plus, nous les rendîmes en totalité à M. Toukhatchevski. J'ajouterai que l'ordre pour la retraite de la IV^e Armée fut expédié de Varsovie le 6 juillet.

Quoi qu'il en soit, à partir du 7, les IV^e et I^{re} Armées étaient en pleine retraite vers l'ouest. La retraite de la I^{re} Armée eut généralement lieu sans contact avec l'ennemi, sauf quelques petites escarmouches de patrouilles sans importance. La IV^e Armée, au contraire, éprouva certaines difficultés pendant les premiers jours ; ultérieurement cependant elle se replia sans rencontrer de grands obstacles et réussit à se décrocher progressivement de l'ennemi. L'immense majorité des troupes reçurent du général Szeptycki, comme objectif stratégique, la longue ligne des tranchées allemandes. C'est là que jusqu'à la rive sud du lac de Swir devaient s'installer les troupes par divisions accolées ; deux divisions seulement, la 8^e et la 2^e Lithuano-Blanc-Ruthène, restaient en dehors (1).

Quant à la méthode même de retraite, en tant qu'opération stratégique, je dois signaler qu'à notre I^{re} Armée, comme à notre IV^e on s'en tint, hélas ! à un système linéaire avec tant d'obstination et si peu de discernement, du moins dans les ordres, que nos troupes durent accomplir cette retraite au prix de lourdes fatigues. Le système adopté à la I^{re} Armée diffère un peu de celui appliqué à la IV^e Armée. A la I^{re} Armée surtout, les ordres furent entièrement schématiques. Au contraire, à la IV^e Armée, alors sous les ordres du général Skierski, on essaya d'éviter le schéma et d'individualiser en quelque sorte la situation des unités particulières.

J'avoue que ce schéma d'ordres est absolument effroyable. Le lecteur a l'impression que le Commandant de l'armée agit dans quelque désert et pousse des pions inanimés sur la carte. Pour la retraite de la I^{re} Armée, qui s'effectuait avec une facilité relative, on organisa, avant d'arriver à « la ligne de défense définitive », jusqu'à trois lignes intermédiaires également « défensives ». Que représentaient au juste ces lignes défensives ? Le signataire de l'ordre ne le savait peut-être pas lui-même ; mais que la troupe ait dû être fâcheusement

(1) Voir carte numéro 5.

impressionnée par un pareil système, qui eût été inexécutable s'il avait fallu le prendre au sérieux, c'est certain. C'était vraiment se moquer du soldat que de lui laisser supposer que le commandement exigeait de lui l'organisation d'une ligne de défense de près de 100 kilomètres, uniquement pour l'abandonner presque aussitôt et pour recommencer, un peu plus loin, un nouveau travail aussi déconcertant.

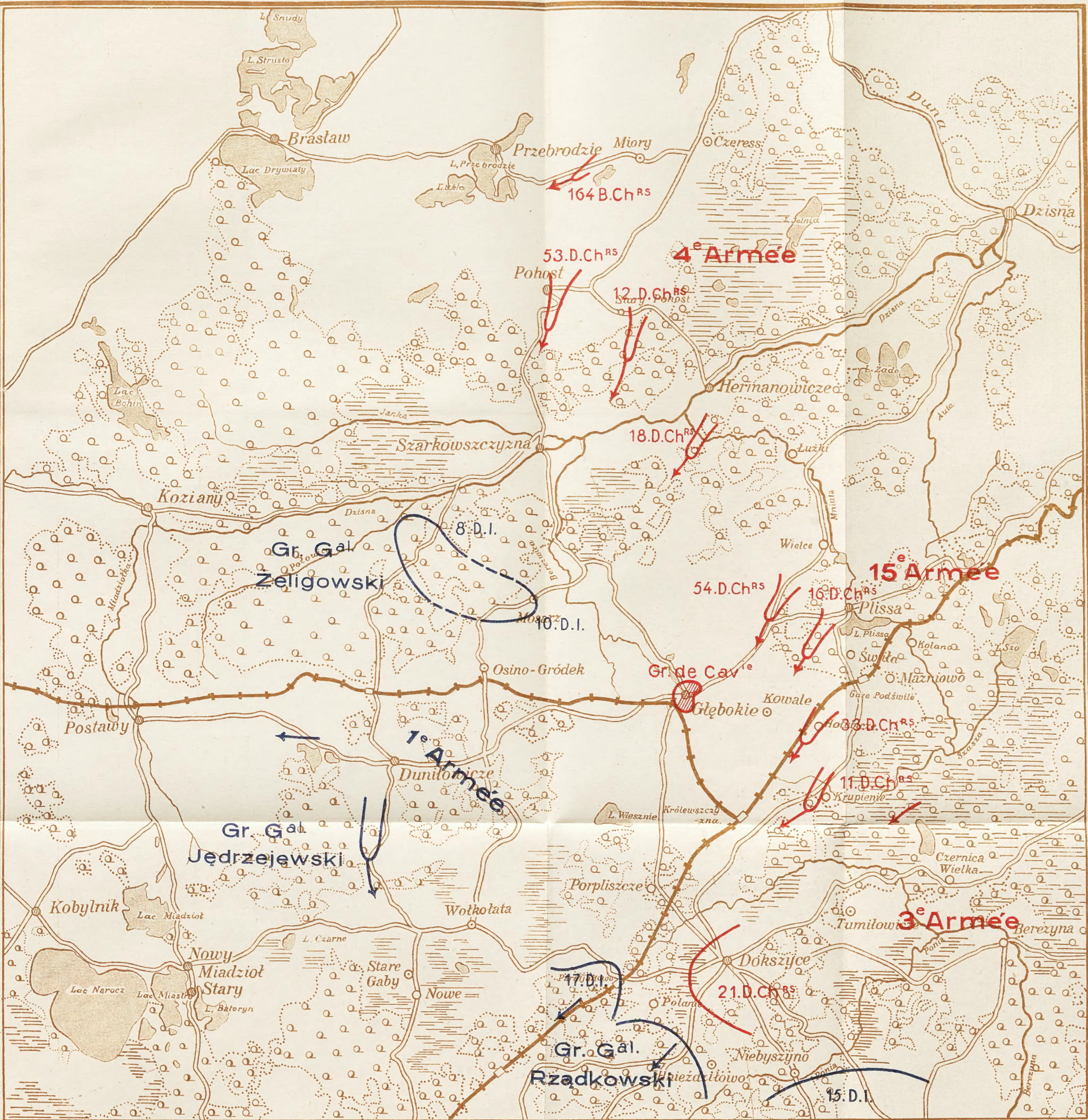
De plus, la conception même d'une *ligne défensive* oblige, dans la mesure où l'on obéit à l'ordre, à se retirer presque par petites patrouilles dispersées sur un énorme espace, et cette étrange manœuvre doit être exécutée sous la menace de l'intervention d'un ennemi auquel, il y a quelques jours, on n'a pas pu tenir tête en rase campagne. Je suis convaincu que l'immense majorité des troupes n'exécuta pas cet ordre et qu'à peine quelques infortunés tombèrent victimes « du Moloch des lignes défensives », ce succédané de la grande souveraine de la stratégie, la tranchée.

En lisant les rapports ultérieurs qui parlaient défavorablement de l'état de notre I^{re} Armée, il faut décidément reconnaître que cette armée, après la demi-victoire ennemie des 4 et 5 juillet, pouvait être achevée par les travaux désespérés auxquels la condamnaient les ordres d'opérations.

A la IV^e Armée, nous trouvons également les lignes défensives maudites, réparties cette fois en plusieurs phases. Dans la première phase, on en compte jusqu'à trois. Le raisonnement que j'ai déjà fait, au sujet de la conception de la ligne de défense de la I^{re} Armée, s'applique en totalité à la IV^e : les mêmes ordres en grande partie inexécutables, presque les mêmes termes, avec les additions nécessitées par le contact de l'ennemi. Et ce n'est que le 11 qu'un nouvel ordre introduit quelque changement. Voici du reste le second paragraphe de cet ordre :

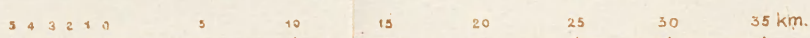
« La retraite ultérieure des divisions aura lieu en colonnes « serrées sur les principales lignes de communication en ne « laissant que des arrière-gardes pour renseigner. » J'imagine combien la troupe fut sincèrement et profondément reconnaissante de comprendre enfin ce qu'elle faisait.

Si je me suis arrêté sur ces ordres, c'est uniquement parce que la retraite de nos deux armées est à vrai dire la continuation du système adopté pour la conduite de la bataille des 4 et 5 juillet. De même que là, grâce à un hommage aux prin-



Échelle 1:400.000.

Institut Géographique Militaire à Varsovie 1928.



cipes stratégiques de la guerre de tranchées, on voit une résistance passive opposée à l'ennemi sans aucune tentative pour changer pendant la bataille le dispositif stratégique, de même ici on constate, pendant la retraite, cette même passivité des divisions pendant leur repli sur des lignes parallèles, sans avoir jamais une idée de manœuvre, sans faire la moindre tentative pour rien changer au dispositif que l'ennemi avait trouvé devant lui le 4 juillet. Le dispositif stratégique reste le même, mais par contre ses défauts grandissent démesurément.

Le 4 juillet, notre I^{re} Armée avait un front d'engagement de 100 kilomètres. L'armée voisine, la IV^e, qui attendait passivement les résultats du combat qui se livrait au nord avait un front de près de 200 kilomètres. Pendant la retraite prescrite par le général Szeptycki, ce rapport changea brusquement. Quand la IV^e Armée atteindra la ligne des tranchées allemandes, son front se sera rétréci et ne dépassera pas les 100 kilomètres que comptait précédemment celui de la I^{re} Armée. Inversement, la I^{re} Armée, qui retraitait vers l'ouest, conformément à l'ordre, étend rapidement son front, si bien que la ligne défensive qu'elle a l'ordre d'occuper mesure 200 kilomètres. La situation stratégique de la IV^e Armée qui avait échappé à la défaite s'améliore complètement, tandis qu'elle se gâte pour la I^{re} Armée avec une rapidité foudroyante. Les suites de l'erreur fatale de l'ordre du général Szeptycki du 5 juillet se font sentir avec leurs fruits amers.

Alors que le gros des forces de la I^{re} Armée qui, d'après l'ordre reçu, était obligé d'exécuter un mouvement de flanc dangereux devant le front de l'ennemi, s'écartait de ses routes naturelles de retraite pour se replier en direction de Molo-deczno, cette armée, comme on le sait, se rapprochait de la IV^e, en laissant plus au nord une fraction peu importante de ses forces.

En analysant l'ordre en question, j'ai montré qu'il eut pour conséquence une augmentation de la densité de nos forces au sud et une extension de nos forces au nord. Ce fait se passait à l'intérieur de la I^{re} Armée. Ici, on le voit se produire sur l'ensemble du front commandé par le général Szeptycki. Le secteur de l'armée du Sud se rétrécit de moitié, tandis que celui du Nord est doublé. Cela se produit au moment même où au nord la I^{re} Armée a affaire à une pré-

pondérance écrasante de l'ennemi fortement concentré, tandis que le sud n'a devant lui qu'un ennemi égal en forces sur certains points et bien inférieur sur la majeure partie de son front.

Notre I^{re} Armée étend de la sorte de plus en plus son aile nord : elle l'étend à un tel point que, finalement, la fraction la plus au nord de nos armées, composée de deux divisions (les 8^e et 2^e Lithuano-Blanc-Ruthène), divisions numériquement les plus faibles de toutes peut-être, occupait sans exagération un front de 100 kilomètres. D'avance, nous nous résignons à la défaite si l'ennemi frappait de ce côté. Celui-ci, renseigné par l'ordre de M. Toukhatchevski du 7 juillet, modifia la pression qu'il avait exercée jusque-là au nord et à l'ouest, et orienta le gros de ses forces dans une autre direction. Dans la direction la plus menacée et sur laquelle nous étions le moins en forces, une seule armée s'avança, la IV^e Armée de M. Serghieieff, dont l'infanterie affectionnait beaucoup le piétinement sur place et dont la cavalerie n'avait pas jusqu'ici manifesté ses qualités. Le reste des troupes ayant pris part à la bataille des 4 et 5 juillet fut ramassé en quelque sorte en forme de poing, au moyen d'une manœuvre compliquée, exécutée dans le vide, en prêtant le flanc et presque le dos à la IV^e Armée. Le dispositif stratégique à l'intérieur de ces deux armées est de même essentiellement différent. La IV^e Armée soviétique marche sur un très large front ; elle peut donc avancer rapidement et sa rapidité peut être encore accrue du fait qu'une grande partie de ses forces est constituée par la cavalerie ; par contre, le reste des troupes est, comme nous disons chez nous, ramassé en forme de poing, ou comme le dit M. Toukhatchevski, en forme de bélier. Encore une fois, je cite les termes caractéristiques à ce sujet de M. Serghieieff :

« Les corridors étroits, dont disposaient les XV^e et III^e Armées, permirent de masser les divisions sur deux et même sur trois lignes de profondeur ; elles eurent ainsi des divisions en ordre serré constamment prêtes à exécuter une manœuvre quelconque. La XV^e Armée adopta le même ordre de marche à partir de Glebokie : en première ligne, les 54^e, 33^e et 11^e Divisions ; en deuxième ligne, derrière les ailes, les 4^e et 16^e. Toutes les deux ou trois marches, les divisions qui marchaient en tête étaient remplacées par les divisions

« en réserve. Ce système de marche permet d'économiser « considérablement les forces de l'infanterie. » Mais il exclut la rapidité. L'armée avec ses cinq D. I., son artillerie et ses trains, marchait comme un régiment.

Elle devait en outre changer d'avant-garde au bout d'un certain temps, toujours pour « économiser les forces de l'infanterie » ; mais cela entraînait une énorme perte de temps chaque fois, une demi-journée, peut-être même une journée entière. Cette armée ne peut que ramper comme une tortue, au lieu d'être un lévrier lancé à la poursuite, comme le prescrivait l'ordre adressé à la IV^e Armée, l'armée du Nord. Par-dessus le marché, le lévrier et la tortue, s'éloignant l'un de l'autre, se faussent compagnie et il leur est impossible d'atteindre, simultanément ou presque, leur objectif.

L'erreur stratégique du général Szeptycki et l'étrange divergence de buts et de mouvements des deux armées soviétiques amènent une bataille des plus originales pour la possession de Wilno. Cette bataille, comme celle des 4 et 5 juillet, n'eut pas une importance tactique et passagère, mais elle s'éleva au niveau de la stratégie. Elle est d'ailleurs bizarre et originale en ce sens que, malgré sa grande importance pour le développement de toute la campagne, elle n'appartient nullement au domaine de l'art militaire, car elle ne se rattache en rien aux idées et aux recherches des deux commandants du front : le général Szeptycki et M. Toukhatchevski. Le premier affaiblit à dessein, par toutes sortes de moyens, le secteur de ce qu'on appelle les lignes défensives, en en diluant la garnison ; il n'a donc ni l'intention ni le désir d'offrir ou d'accepter une bataille de grand style. M. Toukhatchevski, au contraire, comme on le sait, après son Sedar manqué, se fiant au « foudroiement, à la pulvérisation et l'écrasement » de son adversaire en fuite, et qu'il suppose en proie à la panique, lance dans la même direction son armée la plus faible, également diluée et égaillée sur un grand espace. Quant à son gros, qui constitue sa force réelle, il le ramasse en forme de poing pour une action décisive, mais il ne le presse pas, car il est sûr de soi ; *festinat lente* de son pas de tortue pour trouver la décision quelque part ailleurs. C'est quelque part ailleurs que la stratégie doit célébrer sa fête, quelque part ailleurs que la Niké déploiera ses ailes par ordre de Mars et de Minerve, distribuant la

victoire et la défaite ; ainsi le veulent ces deux chefs en présence.

Que leur importe de voir avec surprise les plateaux sur lesquels repose le sort, non des batailles, mais de la guerre elle-même, osciller sur un point différent de celui qu'ils ont fixé eux-mêmes. Serait-ce pour consoler M. Serghieieff, contrarié par l'issue de la bataille précédente ? Effectivement, à la bataille de Wilno, la Niké aux ailes déployées lui posa sur la tête les lauriers de la victoire.

Pourtant, avant de recevoir ces lauriers, M. Serghieieff s'empresse de célébrer dans son livre, non la bataille même, mais la marche à la bataille. Or, cette marche ne peut être rangée au nombre des belles marches ; elle est en quelque sorte l'effet du hasard. Aussi la célèbre-t-il, comme d'habitude en pareil cas, à l'aide de termes et d'expressions qui, à défaut de la chose, donnent l'apparence de la grandeur.

Effectivement, le si beau livre par ailleurs de M. Serghieieff est malheureusement truffé d'une expression grandiloquente : « la place d'armes ». Dans cette marche sur Wilno, il traverse le district où j'ai l'honneur d'avoir vu le jour, le district de Swienciany. Je n'aurais jamais supposé qu'il fût aussi riche en délices stratégiques, en « places d'armes ». Des places d'armes, il y en a à Swienciany notre capitale, il y en a une autre aux environs de Swir. Pour que la ville de Swienciany, qui n'a qu'un pauvre petit chemin de fer à voie étroite, pour que la jolie bourgade de Swir et son vieux château qui, depuis qu'ils existent, n'ont jamais entendu le sifflement des locomotives, pour que ces lieux aient pu au xx^e siècle servir de « places d'armes stratégiques » et devenir l'objet de la haute stratégie, il faut que cette terre ait une grande, une énorme valeur et que ses produits aient une beauté bien remarquable ! Les peuplades de la région, pour employer un style archaïque, peuvent être fières. Nous avons déjà vu une Orzechowna remplacer la fière ville de Smolensk dans l'imagination exubérante de M. Toukhatchevski. Nous avons vu une misérable rangée de fils de fer et quelques petits fossés obliger les commandants de nos grandes unités à prescrire à la 7^e Batterie de la 1^{re} Division Lithuano-Blanc-Ruthène un feu de barrage foudroyant de 24 projectiles. Il n'est donc pas étonnant que les troupes de M. Serghieieff, elles aussi, bien que marchant à la rencontre d'un ennemi « pulvérisé », soient pleines de prudence en abordant le fameux district de Swienciany, alors

que tant de « places d'armes » les menacent. Bien qu'elles eussent dû avoir la rapidité d'un lévrier lâché en liberté, elles ne se pressent nullement. Voici les propres expressions de M. Serghieieff, le commandant de l'armée lui-même :

« L'ordre fut envoyé au Corps de Cavalerie par T. S. F., « mais il ne fut pas exécuté par lui (p. 52, *loc. cit.*) La 164^e Brigade, pendant toute la journée du 8, resta sur place, dans « les environs de Zamosc. » Elle rompit ensuite dans une direction absolument sans intérêt, de l'aveu même de M. Serghieieff. Celui-ci caractérise le mouvement de la cavalerie en ces termes : « Elle avançait très lentement sur un large front » (p. 54) ; ce qu'il explique d'ailleurs ainsi : « Des escarmouches insignifiantes avec la cavalerie ennemie [notre « 13^e Régiment de uhlans de Wilno] et avec des petits groupes « d'infanterie en retraite [notre régiment de Sluck (Sloutsk)] « retardèrent considérablement le mouvement de la masse de « cavalerie » (p. 54). Voici plus loin la description que fait M. Serghieieff des opérations de son infanterie et de la cavalerie du Caucase : « Malgré la panique qui se généralisait sur « les derrières de l'ennemi par suite de l'apparition de notre « cavalerie dans les environs de Widze et de Dukszta (Douk- « chta), les Polonais réussirent à organiser tant bien que mal « une résistance sur les positions allemandes. Dans les environs « sud de Postawy et jusqu'au lac Miadziol, cette résistance fut « même assez forte [il s'agissait de notre 8^e Division « pulvérisée »] pour arrêter la cavalerie du Kouban jusqu'au soir « du 9 juillet, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée en ligne de la 18^e Division. »

Ainsi donc les mouvements de la IV^e Armée, à cette époque, rappellent le piétinement sur place de la manœuvre de Sedan des 4 et 5 juillet. Encore une fois, perte de journées entières, mouvements lents de tortue, alors qu'il faudrait être lévrier. Trois de nos divisions opèrent encore à ce moment contre l'armée de M. Serghieieff. A l'aile droite la 10^e Division du général Zeligowski, au centre la 8^e du colonel Burhardt-Bukacki, et à l'aile nord la 2^e division Lithuano-Blanc-Ruthène du général Boruszczak, qui se rassemblent lentement avec un régiment incomplet de uhlans de Wilno. Mais en se repliant sur Wilno, la 10^e Division se retire bien au sud, mais c'est pour des missions plus importantes, c'est pour atteindre au sud du lac de Swir le paradis des barbelés, des

tranchées allemandes. En face de la IV^e Armée soviétique, restent donc deux de nos divisions en dehors des tranchées, par suite dans une assez médiocre situation tactique, mais par contre favorisées au point de vue stratégique, ou plutôt presque écrasées par un développement de front extraordinaire ; car il y a près de 100 kilomètres du lac de Swir à la petite ville de Dubinki. Et pourtant ! « E pur si muove (1) » ! Il y a des « places d'armes » menaçantes ! Et les troupes de M. Serghieieff recommencent à piétiner sur place. Le 11 juillet, commence au nord de notre front de Wilno « un combat de trois jours sur la Wilja », — comme l'écrivit M. Serghieieff. Donc, pour parler comme lui, aux environs de Podbrodzie, la cavalerie se heurte le 11 « à une forte résistance de l'ennemi et entame un combat traînant », en attendant l'arrivée du reste de la cavalerie et de l'infanterie.

Les 53^e et 12^e Divisions étalées sur un large front se convainquirent ce même jour, 11 juillet, que « sur toute la ligne de la « Wilja, l'ennemi était fortement installé et repoussait toutes « les tentatives de nos tirailleurs (soviétiques) pour s'emparer « des passages ». Plus au sud, cela n'allait pas mieux. La cavalerie du Kouban se heurta à l'infanterie ennemie dans la région de Swir et, cherchant son aile, découvrit que « toute la ligne de la Stracza (Stratcha) de Swir à Michaliszki était fortement occupée par l'ennemi, qui se maintenait aussi sur la Wilja à l'ouest de Michaliszki ». La cavalerie ne réussit pas à passer. « Mais, écrit M. Serghieieff, après l'arrivée de la 18^e Division cela n'alla pas mieux. Plusieurs attaques sur Swir furent repoussées et le commandant de la division décida de faire donner l'artillerie lourde. » La poursuite s'arrêta. L'impression générale de M. Serghieieff fut que nous avions décidé de défendre Wilno, et il appuyait cette hypothèse — ô ironie du sort et des chefs ! — « sur la grande *densité* des groupements ennemis », sur la ligne de la Wilja et sur la « place d'armes » de Swir. La bataille de Wilno dura, suivant M. Serghieieff, trois jours et en beaucoup de points présenta le caractère « d'un combat long et acharné » ; elle commença le 11 juillet et se termina le 14 par la prise de Wilno par les forces soviétiques.

Or, il est un fait, c'est que ces trois jours de combat intéres-

(1) En italien dans le texte. « Et pourtant elle tourne ! » exclamation de Galilée après sa condamnation. (N. d. T.)

sèrent seulement les deux plus faibles divisions de toutes nos troupes. Il est un fait, c'est que l'une d'elles, la 2^e Lithuano-Blanc-Ruthène, passa à l'offensive au cours de ces trois jours et que le régiment de Bialystok enleva la station de Podbrodzie à 10 kilomètres au delà de la Wilja. Il est un fait, c'est que ces deux divisions ne faisaient pas partie d'un groupement de grande densité, mais du groupement le plus dilué et le plus faible de tout le front étendu du général Szeptycki. Alors que l'ennemi n'avait pas réussi à « pulvériser » ces divisions dans les combats précédents, bien qu'il le crût fermement, ce fut leur dispositif stratégique qui entraîna forcément leur pulvérisation, en leur imposant, en dehors des tranchées et du paradis de fils de fer, un combat de trois jours sur un front de près de 100 kilomètres.

Que faisaient pendant ce temps, le 11 juillet, les autres divisions plus favorisées qui devaient stationner dans une formation plus dense, sous la protection d'un véritable paradis de tranchées et d'une énorme quantité de barbelés, telle que même en plein jour on pouvait s'y fourvoyer?

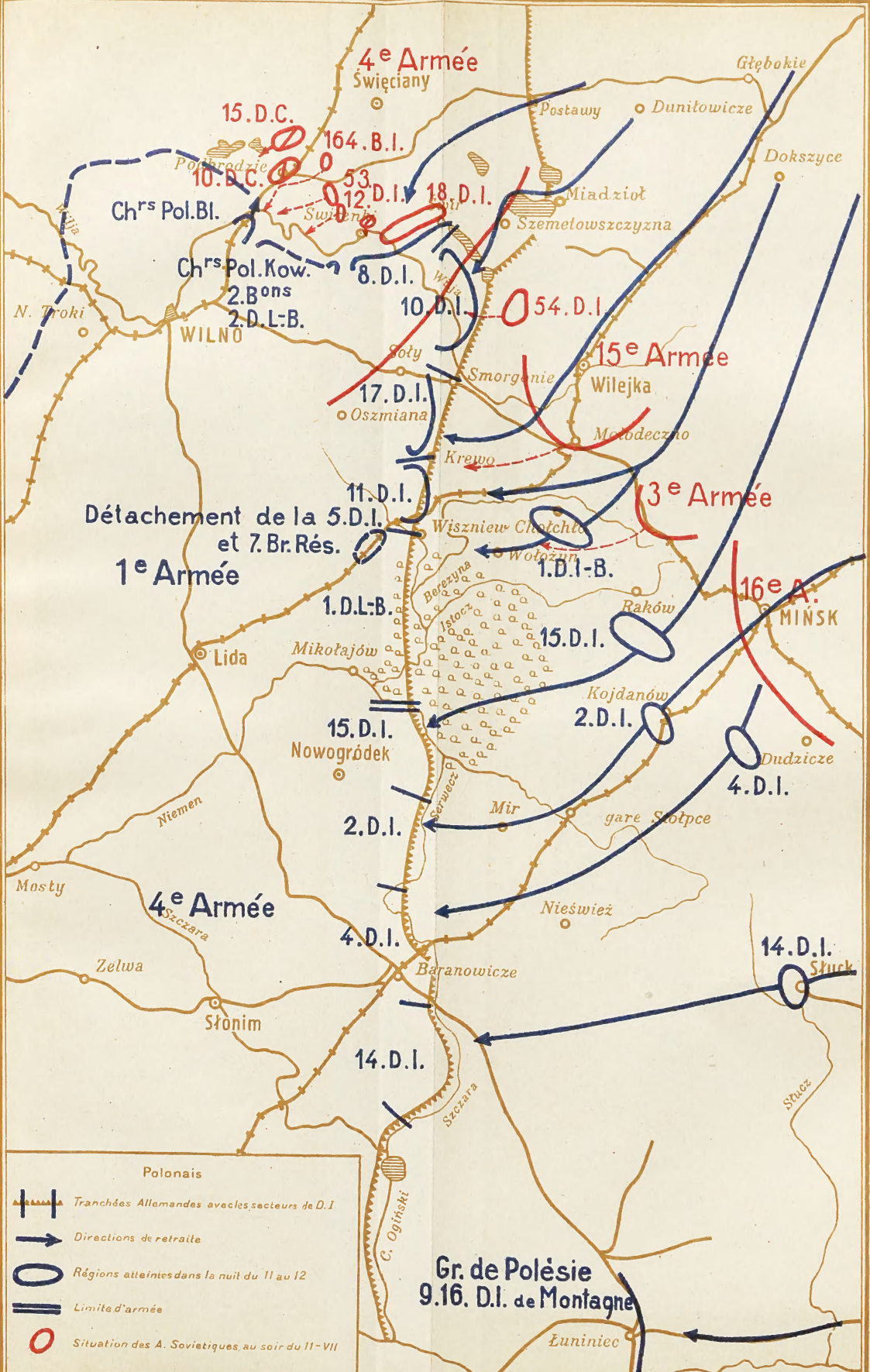
Allons successivement vers le sud. La division voisine, la 10^e, détournée, parfois à travers champs, de sa ligne naturelle de retraite sur Swir et Michaliszki, atteint les lignes des tranchées dans l'après-midi ou le soir du 10, après s'être décrochée de l'ennemi. Le 11 juillet se passe tranquillement. Plus au sud, doit se trouver la 17^e Division. Encore ici, pas de contact avec l'ennemi. Encore plus loin, la 11^e Division exécute le 11 juillet, ainsi qu'il résulte des comptes rendus, une marche forcée en retraite, sans contact avec l'ennemi, vers le véritable paradis de fils de fer aux abords de Bogdanow. Les patrouilles envoyées le 12 en avant du front reviennent dans la matinée du 13, sans avoir rencontré l'ennemi nulle part. Enfin, la division la plus au sud de la 1^{re} Armée, la 1^{re} Lithuano-Blanc-Ruthène, atteint le 11 les tranchées au sud de Bogdanow, sans avoir vu, elle non plus, l'ennemi. Ainsi dans la journée du 11, alors que M. Serghieieff, avec toute son armée, constatait « qu'une garnison dense » occupait, non les tranchées et les fils de fer, mais l'air libre, plein du reste de « places d'armes », et que ses troupes, suivant leur vieille habitude, commençaient à piétiner sur place, tout le reste de notre 1^{re} Armée, dans un calme absolu, prenait possession plus ou moins rapidement du paradis de fils de

fer et de tranchées, construit sur les anciennes positions allemandes. Cette construction avait absorbé jadis les forêts de la Lithuanie et une énorme dépense de travail, industriel et ouvrier, du pays le plus industriel de l'Europe — l'Allemagne.

Notre IV^e Armée qui, sous le rapport de la situation stratégique, était la mieux partagée, après avoir évacué Minsk le 11 juillet, conformément à l'ordre du même jour, déjà cité, se forme en colonnes de marche et se trouve en pleine retraite vers l'ouest, après s'être décrochée de l'ennemi, pour occuper sa part des tranchées allemandes. Et cette part n'était pas mince ! Pour la plus nombreuse de nos armées, la moins éprouvée par les combats, cette part s'élevait exactement à l'étendue du front des deux divisions du Nord qui, le même jour, entamaient un long et opiniâtre combat de trois jours pour la possession de Wilno.

Plus l'on descend vers le sud, plus la situation des troupes s'améliore sur le front du général Szeptycki. Les charges de la tactique diminuent et les bienfaits de la stratégie augmentent. Le groupe le plus au sud, celui de Polésie, ne fait pas exception. Composé de trois de nos divisions, il n'a devant lui qu'une fraction ennemie peu importante qui, dans les armées soviétiques, porte le nom de groupe de Mozyrz, lequel a deux directions d'attaque absolument différentes. Une bonne moitié attaque notre 14^e Division en marchant sur ses traces de Bobrujsk sur Sluck, au nord de la Polésie proprement dite. Notre groupe de Polésie a donc devant lui l'ennemi le plus faible. Nous avons de ce côté une énorme supériorité qui ne s'est jamais rencontrée nulle part chez nous, au cours de cette longue guerre. Aussi les comptes rendus parvenus de cette région étaient toujours des chants de triomphe, rehaussés du reste par un violent ouragan de feu d'artillerie, dont on couvrait de part et d'autre le terrain marécageux de la Polésie, tout au moins dans les comptes rendus.

Il en est à peu près de même dans les armées commandées par M. Toukhatchevski. Le 11 juillet, quand les troupes de la IV^e Armée du Nord commencèrent à piétiner sur « les places d'armes » du district de Swienciany, attendant ici l'arrivée de l'artillerie lourde, là celle de l'infanterie ou de la cavalerie, les deux armées ramassées en forme de poing, les XV^e et III^e, marchent presque sans aucun contact avec l'ennemi en s'éloignant de M. Serghieieff déjà engagé. Ce jour-là, dans



Polonais

- Tranchées Allemandes avec les secteurs de D.I
- Directions de retraite
- Régions atteintes dans la nuit du 11 au 12
- Limite d'armée
- Situation des A. Soviétiques, au soir du 11-VII

Gr. de Polésie
9.16. D.I. de Montagne

la soirée, la XV^e Armée occupe seulement Molodeczno, à deux jours de marche au moins des tranchées allemandes. Et c'est seulement la division la plus au nord, la 54^e, qui entrera le lendemain 12, par ses extrêmes avant-gardes, au contact de nos 10^e et 17^e Divisions. A côté, marche à grands pas une autre armée « bélier », la III^e. Le 6 juillet, comme on sait, elle avait rompu presque droit au sud, des environs de Dokszyce, se dirigeant du côté de Minsk. Elle aussi marche sans doute aussi lentement que la XV^e Armée, puisqu'elle est disposée en « bélier ». Cependant, quand l'ennemi, c'est-à-dire les Polonais, sans attendre le choc et sans chercher à s'y opposer, bat volontairement en retraite et évacue Minsk, le « bélier » de la III^e Armée, n'ayant rien fait, se retourne au nord-ouest, probablement avec nouvelle perte de temps et en se rapprochant cette fois de la XV^e Armée. Elle n'a ainsi le 11 juillet, pas plus que les jours suivants, aucun contact avec l'ennemi. La XVI^e Armée occupe ce jour-là Minsk, n'ayant partout affaire qu'à des patrouilles d'arrière-garde, laissées conformément aux ordres, non pour se battre, mais pour renseigner.

Il est donc clair, je suppose, que cette bataille de trois jours devant Wilno est l'effet du hasard et non celui d'une directive de guerre suivie par les deux partis. Et cependant cette bataille, par son importance et ses conséquences, pesa plus lourdement sur l'issue de la guerre que les combats précédents, considérablement plus durs, des 4 et 5 juillet. D'abord à partir de ce moment, nous, Polonais, nous eûmes deux guerres au lieu d'une. Comme le constatent M. Toukhatchevski et M. Serghieieff, la Lithuanie sortit de sa neutralité antérieure et prit part à la guerre du côté des Soviets. Par suite, le plateau des événements de guerre ultérieurs se trouva surchargé d'un poids supplémentaire, parfois lourd, qui fit incliner le plateau polonais sur les balances de l'histoire. Ce poids se fait même peut-être sentir encore. Le combat en lui-même ne présente rien de curieux, bien que M. Serghieieff le qualifie d'opiniâtre, car à partir du moment où, grâce à son action personnelle, il eut rassemblé sur quelques points de grandes forces pour l'attaque, l'illusion de la « place d'armes » devait forcément s'évanouir et les défenseurs de Wilno, réduits à l'état de poussière par suite de leur dispersion, n'étaient plus en état de tenir leurs lignes. Par contre,

nos troupes essayèrent d'attaquer et réussirent même, comme on l'a vu, à occuper Podbrodzie ; mais en raison de leur dispositif, elles eurent partout l'infériorité du nombre et leurs efforts n'aboutirent à rien. La chute de Wilno, le 14 juillet, exerça une influence immédiate sur le dispositif stratégique des deux partis. Les ordres polonais, depuis cette date jusqu'à Varsovie même, contiendront invariablement au premier paragraphe la formule presque consacrée : « En raison « du débordement de notre aile gauche (nord) par l'ennemi, « le reste des troupes se retire vers l'ouest. »

Aussitôt après la chute de Wilno, le 14, les troupes voisines les plus proches, 10^e et 17^e Divisions, se retirent sur Lida sous la protection du paradis des tranchées et des fils de fer. Derrière elles se replie le reste de la I^{re} Armée, sans livrer de combat sérieux, sur la ligne des tranchées et plus loin encore, il en est de même à la IV^e Armée qui abandonne ses tranchées pour une nouvelle ligne, mais cette fois dépourvue d'un paradis de barbelés, sur la rivière Szczara. Ainsi tous les concepts et plans stratégiques s'effondrèrent subitement par suite du combat de rencontre de Wilno. La stratégie qui avait favorisé le front Sud, et la tactique qui avait imposé au front Nord de lourdes charges, dont l'origine était l'ordre du général Szeptycki du 5 juillet, se vengeaient cruellement sur les Polonais.

D'ailleurs, outre l'entrée en guerre de la Lithuanie, outre le renversement de notre dispositif stratégique, nous assistâmes à une profonde dépression morale de la troupe, du commandement et du pays tout entier. Ce que n'avait pu faire le petit ruisseau de l'Auta, c'est la Wilja qui le fit, « la mère de nos ruisseaux » (1). Les événements des jours suivants aux abords de Lida constituent un phénomène presque amusant et très caractéristique de cet état de choses. Pour la première fois depuis le 4 juillet, il se forme là une sorte de regroupement assez puissant de troupes polonaises. On voit se rassembler là, comme pour quelque grande tâche, un certain nombre de divisions qui convergent de toutes parts dans cette direction. Il se produit là ce qui, quelques jours avant, aurait pu faire tourner la bataille de Wilno à notre avantage ; mais ceci se produit sous le fouet de l'ennemi, dans des condi-

(1) Suivant une expression poétique de Mickiewicz. (*N. d. T.*)

tions bien peu propices à la victoire. retraite, fuite, perte d'artillerie, désordre presque. Cette bataille avec ses conséquences marque la fin du piétinement, si fréquent jusque-là, des troupes soviétiques qui, dans la crainte d'un ennemi précédemment victorieux, n'avaient pas en elles-mêmes la confiance qui engendre la victoire. Ainsi donc un choc insignifiant, si l'on ne considère que le nombre des troupes engagées, devint un événement énorme qui modifia profondément la tactique du théâtre de la guerre.

Au cours de l'analyse précédente de la situation de guerre qui se termina par notre défaite à Wilno, je n'ai pas fait mention une seule fois du rôle qu'y joua le Commandant en chef polonais. Au moment où je l'ai laissé, il avait une décision presque toute prête, décision qu'il avait prise dès le 4 juillet avant même la bataille, quand il s'était convaincu qu'il lui fallait modifier ses idées sur la situation stratégique résultant des succès de la cavalerie de Boudienny au sud. Toujours préoccupé de renforcer notre cavalerie, je pensais à ce moment que le mieux pour le front Nord était de replier spontanément, sans y être poussé par l'ennemi, l'ensemble du front vers l'ouest et, appuyant son centre à la ligne des tranchées allemandes, de former quelque part dans les environs de Wilno, qui, elle, est une véritable « place d'armes », un groupe de manœuvre assez puissant, propre à agir autrement que sur une ligne étendue et sans force. A cette époque, on pouvait en Polésie mettre en réserve des forces assez nombreuses, car le front de ce côté, après la retraite derrière le Ptycz, s'était très rétréci, et la place manquait pour y déployer de grandes forces. Ce n'est pourtant pas à ce résultat qu'on aboutit.

Quand, à la fin de juin, je convoquai à Varsovie le général Szeptycki pour discuter toutes ces questions, il me parut très déprimé moralement. A la réunion qui eut lieu en ma présence au Belvédère, et à laquelle prirent part plusieurs généraux, le général Szeptycki me déclara que la guerre était bel et bien perdue, et qu'à son avis il fallait conclure la paix à tout prix. Les motifs qu'il alléguait étaient les suivants : les succès de la cavalerie de Boudienny au sud démoralisaient tellement les troupes sur tout le théâtre des opérations, et avec elles le pays tout entier, qu'il ne paraissait pas possible, malgré tous nos efforts, d'arrêter ces succès. Aussi s'attendait-il à voir apparaître Boudienny et sa cava-

lerie sur ses extrêmes arrières, à Brzesc, ce qui l'empêcherait de maintenir plus longtemps son front et pouvait transformer la retraite en déroute. Au nord, où se trouvaient nos meilleures troupes, il pouvait maintenir son front, bien que l'ennemi groupât contre lui des forces de plus en plus considérables, avec Minsk pour objectif principal. Ce qui lui paraissait le plus dangereux d'ailleurs, était le puissant réveil du sentiment national dans l'armée soviétique, réveil provoqué par notre occupation de Kiew. Il en était résulté l'arrivée volontaire à l'armée des Soviets d'une grande quantité d'officiers provenant de l'armée de Denikine, récemment détruite par les Soviets, lesquels, en tant que gens du métier, avaient réussi à mettre de l'ordre dans le chaos soviétique et d'y rétablir une stricte discipline. Aussi, tandis que chez nous le désordre augmentait, c'était le contraire qui avait lieu chez l'ennemi, et il fallait envisager chez nous, en raison des insuccès que nous avons essuyés au sud, l'éventualité de mouvements révolutionnaires qui nécessiteraient l'intervention de l'armée. Cette intervention ne pourrait d'ailleurs être confiée qu'à des troupes absolument sûres, celles qui se trouvaient sous son commandement à lui, général Szeptycki.

Ces raisons ne réussirent nullement à me convaincre ; je rejetai le projet d'une paix conclue à tout prix. A mon tour j'exprimai mon sentiment sur la situation, mon espoir d'arrêter les progrès de la cavalerie de Boudienny au sud et ma volonté de retirer, pour gagner du temps, tout le front Nord en arrière dans le dispositif expliqué plus haut. Le général Szeptycki considérait que le mieux était d'accepter la bataille sur les positions soi-disant préparées, sur lesquelles les troupes étaient installées. Il s'y sentait plus en sûreté, ajoutait-il, que dans l'exécution de la manœuvre que je prônais.

J'avais donc le choix entre deux solutions : ou bien changer le général Szeptycki au commandement du front, ou, dans le cas contraire, m'en tenir à la solution du général Szeptycki ; car ce que je préfère avant tout c'est un chef sûr de lui, même avec un plan médiocre. Après quelques hésitations, je choisis la deuxième solution en insistant toutefois sur la nécessité, en cas de repli de l'armée, d'organiser un dispositif stratégique conforme à mes idées.

Quand le 4 juillet fut passé avec un résultat défavorable pour nous, dès le 6 juillet j'expédiai mon ordre de Varsovie,

rappelant au général Szeptycki la nécessité d'organiser son front conformément à mes vues. Ces vues résultaient non seulement de mon sentiment sur la grande importance de Wilno au point de vue stratégique et politique, en tant que centre de la vie d'une grande région, et par conséquent comme nœud de routes important, mais aussi de l'impossibilité évidente d'étirer le front sur toute la longueur des lignes des tranchées allemandes qui s'étendaient jusque vers Duna-bourg. Il fallait donc qu'il y eût quelque part, aux environs de Wilno, sur le flanc nord de nos armées, un groupe affranchi des tranchées pour lequel on ne pouvait trouver un abri derrière les barbelés. Ce groupe en tel ou tel point de l'attaque protégerait en même temps Wilno elle-même. Dans les ordres et les conversations d'alors, le qualificatif habituel, appliqué à ce groupe à Varsovie, était celui de « fort ». Aussi l'ordre du général Szeptycki du 5 juillet, exactement contraire à cette idée directrice, me causa-t-il une très désagréable surprise. Tous mes efforts jusqu'au 11 juillet, pour faire modifier cet ordre dans ce sens, n'eurent absolument aucun effet sur le général Szeptycki.

Je signale également à ce propos, comme je l'ai toujours fait jusqu'ici, que comme Commandant en chef je portais toujours ma part de responsabilité. Comme je l'ai déclaré dans un document, écrit sous ma dictée personnelle, qui se trouve au Bureau historique de l'Armée, précisément dans l'affaire du général Szeptycki, je comprends que ma part de responsabilité réside dans le fait d'avoir laissé à la tête de son commandement le général Szeptycki, qui y était impropre sous le rapport moral. Mais en vérité, pour si rigoureux que je sois, quant à la responsabilité qui, à tort ou à raison, pèse sur les commandants en chef, je ne puis pourtant pas endosser toutes les bizarreries stratégiques auxquelles s'est livré le général Szeptycki pendant sa retraite après la bataille des 4 et 5 juillet. Être toujours le plus fort là où on ne se bat pas, et le plus faible là où se décide le sort de la guerre, ne faire aucun effort pour changer un dispositif stratégique visiblement mauvais, c'est contraire — comme le dit Napoléon — au bon sens de la guerre, et c'est se soumettre passivement à la volonté du commandement ennemi.

La seule question qui se pose est de savoir s'il existait une possibilité quelconque de satisfaire à la volonté du

Commandant en chef qui avait indiqué du doigt les environs de Wilno, comme le point où il voulait voir rassembler un groupe fort. Je me suis souvent posé cette question, je me la suis même posée au cours de l'étude actuelle. Pour toute réponse, je citerai *in extenso* un alinéa de l'ordre donné le 7 juillet pour la IV^e Armée qui, on le sait, s'était repliée suivant des lignes convergentes de telle sorte que chaque jour de marche augmentait sa densité et améliorait de plus en plus sa situation stratégique. Cet alinéa est ainsi conçu :

« La 4^e Division, en raison du mouvement de retraite de « la IV^e Armée, concentrera ses détachements dans la région « de Minsk et occupera les lignes fortifiées de cette place. « Le 31^e Régiment (appartenant à la 10^e Division) (1) ayant « deux bataillons sur la ligne des fortifications et un bataillon « à Minsk, ainsi que le 37^e (appartenant à la 6^e Division) qui « arrive de Bobrujsk à Minsk, passeront sous les ordres du « colonel Kaliszka (Kalichka), Commandant du groupe d'opé- « rations. La mission de ce groupe est de se maintenir à Minsk « jusqu'au passage des arrière-gardes de la 2^e Division de « Légion, puis de couvrir la retraite. » Ce qui fait deux divisions et demie pour couvrir Minsk qu'on avait l'intention d'abandonner sans combat. Nous nous payons même le luxe d'avoir une division pour couvrir la retraite de l'autre : nous avons en outre un régiment qui reste inactif à Minsk, régiment appartenant à la division établie aux environs de Wilno. Nous avons enfin un régiment isolé qui arrive également, mais pas à Wilno où le Commandant en chef avait indiqué du pouce l'emplacement du fort groupement qui lui était nécessaire, mais à Minsk que l'on doit abandonner dans quelques jours. Et pour comble, il existait à Minsk des trains tout prêts et une voie ferrée, prête à être utilisée dans la direction de Wilno, et qui n'était nullement menacée par l'ennemi, puisque le Général Commandant la I^{re} Armée stationnait encore le 7 juillet à Molodeczno, le point le plus rapproché de l'adversaire.

La moitié de ce luxe, c'est-à-dire pour le moins une division, pouvait remplacer tranquillement la 10^e Division du général Zeligowski qui restait inactive. Cette division, comme si on avait eu l'intention d'affaiblir l'aile nord sous Wilno,

(1) Remarque de l'Auteur. (N. d. T.)

avait été retirée à marches forcées des abords du lac Miadziol où elle était installée en liaison avec la 8^e Division, et renvoyée, comme on le sait, au sud, ce qui avait affaibli le groupe de Wilno. Quand on se représente le piétinement si caractéristique de la IV^e Armée du général Serghieieff devant nos deux divisions « pulvérisées » par nous-mêmes sur une étendue de 100 kilomètres, quand on se rappelle que ni le 11 juillet, ni le 12, ni même peut-être le 13, pas une seule des autres armées soviétiques ne pouvait prendre part à la bataille, quand enfin on considère que, malgré la faiblesse frappante des défenseurs de Wilno, c'était le seul groupe qui attaquait sur le front du général Szeptycki, et non sans succès, on se représente sans peine combien il eût été facile, grâce à un renforcement qui ne présentait aucune difficulté et qui était conforme aux intentions et aux ordres du Commandant en chef, de remporter une victoire sur la IV^e Armée de M. Serghieieff qui avançait timidement en rampant, sur cette armée qui, partout et toujours jusqu'à Varsovie, décida de la retraite perpétuelle et ininterrompue du front du général Szeptycki. Mais jusqu'ici, à la guerre, on n'a pas trouvé de remède à la soumission manifeste et absolue à la volonté de l'adversaire !

VII

LA RETRAITE SUR LE BUG ET LA NAREW.

Les deux batailles que je viens d'analyser décidèrent jusqu'à Varsovie du sort de la campagne dirigée par M. Toukhatchevski. La première, celle des 4 et 5 juillet, fut livrée contre toute notre I^{re} Armée, tandis que la plus grande partie de nos forces, la IV^e Armée et le groupe de Polésie, restait inactive et n'empêchait pas l'ennemi de remporter sur nous une demi-victoire, grâce à sa supériorité numérique. La deuxième, celle du 11 au 14 juillet, fut livrée contre une très petite fraction de nos forces, tandis que tout le reste du front ne prit nulle part à la bataille. Ces deux batailles ouvrirent la route, non au gros des forces de M. Toukhatchevski et à son « bélier », mais à la fraction la plus septentrionale de ses troupes, la IV^e Armée et le groupe de cavalerie. Depuis lors, tous nos efforts pour arrêter l'ennemi furent liquidés par lui de la même manière que la bataille de Wilno. M. Serghieieff poussa son armée et sa cavalerie à partir de Wilno par un couloir relativement étroit (1) comme une sorte d'avant-garde de flanc, entraînant à sa suite le reste des forces soviétiques, et tourna systématiquement notre aile nord. Chaque fois le débordement eut raison, comme devant Wilno, des essais de résistance : 1^o de notre I^{re} Armée qui se repliait ; et 2^o de la IV^e Armée qui s'empressa de se replier aussi. En raison de la présence de la cavalerie à l'extrême aile droite des troupes soviétiques, ces affaires prirent parfois les proportions de véritables défaites, l'imagination étant frappée de la rapidité avec laquelle le terrain était occupé par l'ennemi. Nos essais de résistance furent, à proprement parler, des épisodes qui, au point de vue stratégique, se ressemblaient comme des frères jumeaux. Bien que M. Tou-

(1) Entre la voie ferrée Wilno, Grodno, Bialystok et la Prusse Orientale. (N. d. T.)

khatchevski consacre de longues pages à ses combinaisons extrêmement variées pendant sa marche à la Vistule, bien que de notre côté on ait fait une foule de calculs et de combinaisons les plus divers, je ne consacrerai pas beaucoup de place à leur analyse. Toutes ces tentatives eurent en effet absolument le même caractère, et ne changèrent rien en principe à notre dispositif stratégique. C'étaient toujours les conséquences presque désespérées de nos premiers revers. D'ailleurs, étant donné que la première bataille fut, comme j'ai essayé de le démontrer, une demi-victoire, et que la deuxième, sous Wilno, fut à moitié due au hasard, l'importance de ces deux batailles restera éternellement une énigme étrange pour l'historien militaire.

Le mouvement des troupes de M. Toukhatchevski, après que la IV^e Armée et la cavalerie se furent ouvert la route, fut ininterrompu. Les distances parcourues quotidiennement jusqu'à Varsovie et ses environs atteignirent en moyenne 20 kilomètres, soit presque une étape journalière. Ces longues marches entremêlées de combats sont de nature à honorer les armées aussi bien que leurs chefs.

En particulier, un Commandant en chef qui a assez de force et d'énergie, de volonté et d'habileté pour accomplir de pareils tours de force, n'est pas un chef médiocre ou moyen. Et, en vérité, je voudrais bien sincèrement, à l'instant où j'écris ces lignes, trouver dans l'œuvre de M. Toukhatchevski, au lieu de fâcheuses outrances de langage et de blâmes de mauvais goût, l'exposé de ses méthodes de commandement et de l'organisation de cette belle marche. Tout historien, tout critique lui adressera des félicitations. L'influence de cette marche fut énorme. M. Toukhatchevski prétend la comparer dans un de ses jugements stratégiques à la marche des armées allemandes sur Paris. En effet, ce mouvement continu de chenille de la masse des forces ennemies, interrompu de temps à autre par des sortes de bonds, ce mouvement qui dura des semaines produit l'impression de quelque chose d'irrésistible qui avance comme un lourd nuage monstrueux qui ne connaît pas d'obstacle. Il y a là quelque chose de désespérant qui brise les ressorts intérieurs de l'homme et de la foule. Je me rappelle une conversation d'alors. Un des généraux avec qui je devais m'entretenir fréquemment commençait presque chaque jour sa conversation et son rapport par ces mots :

« Ah ! quelle marche ! Ah ! quelle marche ! » Il y avait là quelque chose qui tenait de l'admiration et de l'amertume de l'impuissance. Sur les militaires, cette marche faisait l'effet de quelque kaléidoscope monstrueux dans lequel tous les jours se dessinait une nouvelle situation, avec un mélange de nouveaux noms de points géographiques, de numéros de régiments et de divisions, un nouvel emploi du temps, un nouveau calcul des distances. Et bien que ce monstrueux kaléidoscope déroulat ses images lentement, cependant son mouvement irrésistible et uniforme engendrait, au bout d'un certain temps, un chaos formidable de combinaisons inachevées et de contre-combinaisons, d'ordres inexécutés et de rapports, sans aucune relation avec la situation réellement existante.

Sous l'impression de ce nuage chargé de grêle, l'État s'effondre, les caractères fléchissent, le cœur des soldats mollit. Partout, autour de moi, je constatais l'influence de cette marche. J'ai déjà signalé que la cavalerie de Boudienny avait eu la même influence ; or, actuellement la marche ininterrompue de M. Toukhatchevski surpassait considérablement, en importance et en portée, les événements antérieurs. Quant à nous, Polonais, nous vîmes se créer de jour en jour plus nettement et plus clairement, outre le front extérieur, un front intérieur qui a toujours été dans l'histoire militaire un avant-coureur de désastre et le facteur le plus décisif de la perte, sinon des batailles, du moins de la guerre. M. Toukhatchevski prétend comparer sa marche sur Varsovie à la marche des Allemands sur Paris. Là aussi un front intérieur devait se dresser, un front irrésistible de défaitisme et de sophisme dus aux poltrons et aux lâches ; mais Paris qui, au cours de son histoire, a triomphé de tant d'épreuves, n'était pas Varsovie ; à peine surgie des bas-fonds d'un esclavage séculaire. Ainsi donc le front intérieur fut plus fort qu'en 1914 à Paris, et la résistance aux suggestions de la peur et aux inspirations de l'impuissance fut moindre. L'État chancela, les efforts des troupes s'usèrent en vaines réactions et la tâche du commandement devint de jour en jour plus difficile et plus lourde au point de vue moral. Néanmoins, au milieu de cet afflux de peur, de désordre et d'impuissance, on essaya d'organiser un élément de combat et de force, mais au point de vue historique il ne faut pas exagérer les

efforts faits en ce sens. Ils manquèrent de la puissance et de la force des « éléments déchainés », et ils furent affaiblis par les braillards et par un manque d'organisation vraiment excessif. En ce qui concerne les braillards, on lança le mot d'ordre d'une nouvelle armée de volontaires, ce qui était un non-sens. Cette armée vit surgir une organisation absurde de nombreux états-majors que peuplèrent les nouveaux arrivistes. Je réussis à mettre fin à ces absurdités en ordonnant que le bataillon serait la base de toute organisation et en accordant l'autorisation de former, avec les éléments les plus forts et les moins braillards, une division de volontaires qui du reste, en tant que telle, partagea jusqu'à la fin de la guerre le sort des autres divisions.

Le processus de la décomposition des forces morales, le fléchissement de notre force de volonté est, à mon sens, le plus grand triomphe qui puisse être attribué à M. Toukhatchevski. Par sa marche sur Varsovie, vivifiée incontestablement par sa volonté et sa puissance de travail de chef, M. Toukhatchevski donna la preuve qu'il devait être placé au-dessus du médiocre ou du commun. Mais en parcourant son livre, je trouve à chaque pas des erreurs involontaires ou calculées, destinées à embellir bien inutilement sa marche. Comme exemple de ces tristes beautés, je renvoie le lecteur au roman ou au conte des *Mille et une Nuits*, relatif à Grodno et au Niémen. Qu'est-ce qu'on n'y trouve pas ? C'est d'abord une étrange concentration inconnue de notre histoire, de près de six de nos divisions accourant de l'ouest et de l'est à Grodno ; ce sont ensuite des mouvements bizarres qui n'ont pas eu lieu en réalité, et enfin un vrai déluge de mots et de mots sur « les masses d'infanterie » et les « broyages », les étranges manœuvres et contre-manœuvres qui finalement se terminèrent par la « défaite définitive et la démoralisation » des Polonais-Blancs. A la lecture de pareilles fables qui se déroulent uniquement dans l'imagination de M. Toukhatchevski, et de ces fables il en a écrit plus d'une dans son ouvrage, on rejette son livre avec dégoût. Pourquoi tant d'arlequinades dans une grande œuvre historique de guerre ?

L'histoire de Grodno est simple. Quand les « portes de Wilno » s'ouvrirent devant l'armée de M. Serghieieff et devant sa cavalerie, et quand la 2^e Division Lithuano-

Blanc-Ruthène eut succombé en grande partie dans sa double guerre contre les Soviets et contre la Lithuanie, la cavalerie se dirigea directement sur Grodno avec une avant-garde de quelques escadrons et occupa la ville de Grodno, dénommée forteresse par euphémisme, forteresse d'ailleurs uniquement dans l'acception des littératures polonaise et soviétique, où l'on parle facilement de « places d'armes » sans voie ferrée, de fortification sans réseaux barbelés, de rafales de quelques canons rouillés et de forteresse aux forts « pulvérisés » que chacun peut encore contempler aujourd'hui. La cavalerie de M. Serghieieff dépassa ainsi sensiblement l'aile gauche de notre 1^{re} Armée, qui n'avait nullement l'intention de se concentrer autour de Grodno, mais encore et toujours de s'installer sur la ligne du Niémen et de la Szczara et qui, en conséquence, se replia sur les routes encore une fois parallèles, conduisant des flots bleus de la Wilja à celles de son amant aux flots gris — le Niémen. D'autre part, à l'extrême aile gauche où la 2^e Division Lithuano-Blanc-Ruthène avait disparu, les 8^e et 10^e Divisions se repliaient aussi. Or, ni M. Toukhatchevski, ni M. Serghieieff n'avaient besoin de les « foudroyer », de les « pulvériser », de les « broyer » ou de les « achever complètement » une fois de plus, puisqu'en cours de route, après son Sedan de Hermanowicze-Szarkowszczyzna, ces deux divisions, du moins dans leurs ouvrages, avaient été déjà « pulvérisées » et « broyées » cinq fois au moins. Loin d'avoir subi tous les désastres dont les accablent ces deux auteurs, elles remplirent cette fois encore leur devoir militaire. Sous les ordres du général Zeligowski, qui jusque-là ne se ressentait pas de l'immensité des revers qu'une publicité tapageuse nous attribuait, les deux divisions en question, voyant que la route du Niémen leur était fermée, durent s'ouvrir le passage vers ce fleuve. Et comme jadis le 6 juillet à Dunilowicze, le général Zeligowski et le colonel Burhardt-Bukacki, quelques semaines plus tard aux abords de Grodno, se demandèrent s'ils ne s'ouvriraient pas la route du Niémen à Grodno, déjà occupée par la cavalerie soviétique. Mais après avoir réussi à se frayer un passage aux environs de Lunna-Wola, ils renoncèrent au combat de Grodno et franchirent le Niémen plus à l'ouest.

Fable également, et non de l'histoire, la concentration à Grodno de nos forces accourant de l'ouest. En dehors de

quelques bataillons jetés à la hâte en couverture de l'extrême aile nord sur la nouvelle ligne du Niémen et de la Szczara, on réussit à transporter à temps de Polésie une brigade de la 9^e Division que l'on dirigea vers Grodno, comme étant le point le plus faible de la longue ligne du front du général Szeptycki. Ce fut du reste la seule fois que l'on essaya de renforcer aux frais du Sud la partie nord du front qui était très diluée.

Outre la fable de Grodno, il y en a pas mal d'autres dans l'ouvrage de M. Toukhatchevski. Il y en a même tant qu'il est impossible de les relever toutes ; je ne puis pourtant pas m'empêcher d'être indulgent comme critique et comme historien pour M. Toukhatchevski. Il avait sûrement sous la main les dates et les renseignements qui se rapportaient à nous, soit dans les interrogatoires des prisonniers, soit dans tel ou tel document pris par ses troupes à cette époque. Et en dépit de contradictions inévitables, ces dates et ces renseignements pouvaient permettre une représentation assez fidèle du chaos qui existait chez nous à ce moment, soit en ce qui concerne la manière d'apprécier la situation, soit quant aux moyens de réagir. Il pouvait donc puiser dans cette masse de matériaux, probablement énorme, tout ce qu'il désirait. Moi-même, Commandant en chef des forces polonaises, c'est avec un certain étonnement et avec le sentiment d'une belle trouvaille que je retrouve aujourd'hui, au milieu de mes travaux, des documents et des textes qui m'étaient entièrement inconnus lors de la marche de M. Toukhatchevski sur Varsovie. Bah ! je ne considère pas du tout cela comme un préjudice, car en ce temps-là, bien résolu à ne pas me soumettre aux suggestions d'une peur impuissante, je m'arrêtai, en ce qui concerne le front commandé par le général Szeptycki, à une décision bien déterminée et je cherchai uniquement dans la contre-offensive le moyen d'arrêter la marche de l'ennemi vers Varsovie, ou vers la Vistule. Pour caractériser mes dispositions d'esprit à ce sujet, je citerai textuellement une petite note inscrite par moi sur un document historique qui a pour titre « affaire du général Szeptycki », note rédigée en 1921, par conséquent à un moment où mes souvenirs étaient beaucoup plus frais qu'aujourd'hui :

« En ce qui concerne l'ensemble des opérations qui se déroulèrent au nord, depuis la défaite de l'Auta et de la

« Bérézina », écrivais-je dans cette note, « je dois dire que je considérais comme inopportune la discussion détaillée de telle ou telle décision. En principe, j'étais revenu à l'idée des tranchées allemandes et d'une puissante aile gauche à Wilno en dehors des tranchées. Mais dès la première attaque dirigée sur la IV^e Armée, je cessai de croire à la possibilité de mettre ce plan à exécution, et cela pour les raisons ci-après. L'exécution de ce plan avec ses conséquences exigeait :

« a. Une très rapide retraite en sacrifiant tout pour gagner du temps ;

« b. La remise en ordre, tout au moins sommaire, des unités, et enfin

« c. ce qui importait le plus pour relever le moral des troupes et pour marquer le début d'une ère nouvelle, la désignation de nouveaux chefs. Je réfléchis à tout cela pendant plusieurs jours et je laissai cette idée dormir en paix, et cela pour les motifs suivants :

« 1^o La panique sur les derrières, même loin du front, avait éclaté subitement, frappant les troupes d'épouvante, ce qui ne présageait pas un travail fructueux de l'arrière et sur les voies ferrées ;

« 2^o Les rapports personnels dans l'armée, et spécialement parmi les officiers supérieurs, étaient des plus mauvais et tels que je n'en avais jamais vu de pareils dans mes recherches historiques. Des changements de grand style, étant donné le mauvais état moral du pays tout entier à ce moment, pouvaient entraîner une catastrophe au point de vue organisation, catastrophe qui restait toujours suspendue sur ma tête ;

« 3^o Une réaction morale se produisit en moi, réaction à laquelle je réfléchis longuement. C'était de partir moi-même pour le front et de me mettre directement à la tête des troupes. C'est avec une immense amertume que je rejetai aussi ce projet. Le motif principal fut le sentiment que l'état moral du pays tout entier commençait à devenir si fatal aux buts de guerre, la disposition à la panique et la tension des nerfs étaient si grandes, qu'à partir de ce moment, outre le front extérieur, je commençais à avoir un gros passif dans mes comptes, passif constitué par le front intérieur. Je ne voulais pas rejeter ma responsabilité, ce qui eût été chose facile. Je reconnus alors que ma place était provisoirement à Varsovie pour agir sur le moral du pays et pour tenir le front

« intérieur, ne fût-ce qu'en montrant un visage souriant et
« une entière confiance en moi-même. Je considérai donc que
« mon départ pour un temps assez long était impossible. Tout
« cela bien pesé, j'en arrivai dès lors et jusqu'aux journées
« devant Varsovie à l'idée stratégique générale ci-après :

« 1^o Le front Nord se bornera à gagner du temps ;

« 2^o Dans le pays, énergique préparation de réserves. Je
« les dirigeai alors sur le Bug pour ne pas les impliquer dans
« les combats en retraite du front Nord ;

« 3^o En finir avec Boudienny et retirer du sud le plus de
« forces que je pourrai pour la contre-attaque que j'avais
« l'intention de faire déboucher des abords de Brzesc.

« Je m'en tins obstinément jusqu'à la fin à cette idée
« directrice. »

Abstraction faite de leur style d'annotations en marge de documents, ces directives rendent bien fidèlement le résultat de mes réflexions de Commandant en chef. Si telles avaient été mes idées dès la première bataille des 4 et 5 juillet, je me confirmai de plus en plus dans mon opinion, quand j'eus constaté la stérilité de tous mes efforts pour modifier le dispositif stratégique absurde de nos troupes sur le front Nord. Déjà, après la perte de Wilno, j'étais arrivé à la conviction que le moment le plus favorable pour le changement des chefs au front Nord était le franchissement du Bug et de la Narew par nos troupes. Je supposais que la majeure partie des troupes de Pologne, qui n'avaient eu à livrer presque aucun combat pendant leur retraite, réussiraient à tenir Brzesc et les environs, et à couvrir ainsi vers le sud notre concentration faite en vue d'une attaque assez puissante. La condition nécessaire pour cette concentration était d'écarter tout de suite le gros atout de la cavalerie de Boudienny. Je faisais peu de cas de l'infanterie ennemie sur notre front Sud. Après le désastre que j'avais infligé dans les plaines de l'Ukraine à la XII^e Armée soviétique, l'infanterie ennemie ne manifestait pas beaucoup de mordant et, à proprement parler, ne faisait qu'appuyer l'armée de cavalerie de Boudienny. De nouvelles divisions apparues sur ce front, bien que l'une d'elles portât le nom ronflant de « Division de fer », ébréchèrent rapidement leur tranchant dans les combats qu'elles livrèrent à notre III^e Armée (général Rydz-Smigly) et perdirent toute énergie et tout esprit combat-

tif. Le moteur de la guerre au sud était la cavalerie de Boudienny, et je ne pensais pas qu'il me fût difficile, après l'avoir éliminée ou tout au moins l'avoir mise dans l'impossibilité presque absolue de nuire, de tirer d'assez grandes forces du Sud pour les concentrer quelque part entre Kowel et Brzesc, et avec le concours du groupe de Polésie, peu éprouvé par les combats, de passer à la contre-attaque en direction du nord.

Dans les réflexions ci-dessus, je prenais également en considération l'état moral de la troupe. Alors qu'au nord, j'observais les progrès de l'affaissement des forces morales, par contre, au sud, je constatais une sorte de tension morale et une confiance croissante dans la possibilité de surmonter la crise. Au nord, le front très allongé se repliait et s'effondrait, pour des motifs souvent minimes, et les troupes se retiraient parfois sans combat et souvent en désordre. Au sud, la troupe continuait à faire preuve d'aptitude à la manœuvre et retournait continuellement au combat.

Ces combats d'ailleurs, même quand ils n'étaient pas victorieux, diminuaient chaque jour les forces de notre principal adversaire Boudienny, forces qu'il lui était difficile de renouveler. La différence entre le front Nord et le front Sud, au point de vue de la valeur militaire, grandissait chaque jour et elle ressortait avec évidence du terrain qu'on abandonnait à l'ennemi en se repliant. Effectivement, si nous prenons le 4 juillet comme date de comparaison (c'est la date du début de la bataille du nord) et que nous nous arrêtions à la date du 20 juillet où les troupes du nord atteignirent à peu près la ligne du Niémen et de la Szczara, il est facile d'illustrer par des chiffres la justesse de mes remarques. A la I^{re} Armée par exemple, la 10^e Division parcourut pendant ce laps de temps 395 kilomètres. A la IV^e Armée la 2^e Division de Légion, prise comme exemple, parcourut 295 kilomètres. Dans le même temps, les chiffres correspondants pour les trois armées du sud, VI^e, II^e et III^e, sont 100, 80 et 130 kilomètres. Ces chiffres sont éloquentes et chaque jour, à chaque kilomètre, ils deviennent plus éloquentes. J'ajouterai que l'organisation d'un corps assez nombreux de cavalerie polonaise, qui se poursuivait à Zamosc et aux environs, marchait à la vérité lentement, mais était près d'être terminée. Je m'y rendis pour hâter le travail d'organisation et pour être à même de régler l'emploi

de la cavalerie en temps opportun. Je pensais donc avec quelque vraisemblance pouvoir entamer les opérations décisives vers la fin de juillet. On dirigea sur le Bug et la Narew des bataillons de volontaires isolés et des renforts aux I^{re} et IV^e Armées en retraite, et vers le 25 juillet je prescrivis une concentration de forces au sud pour frapper un coup sur la cavalerie de Boudienny. Ce coup devait être frappé du nord par la II^e Armée partant des environs de Beres-teczko, où furent dirigées les divisions de cavalerie nouvellement formées. Des fractions de la VI^e Armée venant de l'ouest devaient prendre part à cette attaque.

Malheureusement la concentration se fit si lentement et les débuts du combat qui se déroula aux environs de Beres-teczko furent si peu probants que, bien que la cavalerie de Boudienny, durement éprouvée par cette double attaque, ait été contrainte à la retraite, ce combat ne me parut pas susceptible de procurer des résultats rapides et décisifs.

Je ne pus pas personnellement, comme j'en avais eu l'intention, rejoindre les troupes engagées. Par les routes détrempées par plusieurs jours de pluie, mon automobile refusa d'obéir et au moment même où je suivais avec impatience le cours du combat à Chelm au quartier général du général Rydz-Smigly qui commandait le front, l'ennemi occupait au nord Lomza et s'approchait rapidement du Bug et de Brzesc.

Je me rappelle que le 30 juillet j'avais prescrit de demander au général Sikorski, qui commandait à Brzesc, sur quelle durée de résistance à Brzesc et aux environs je pouvais compter. Ce point était très important pour moi, car j'avais laissé à dessein sur la Stochod des fractions de la III^e Armée pour couvrir vers l'est toute la région de Kowel, où en ce temps-là j'avais l'intention de concentrer mes forces de contre-attaque, quand j'aurais réussi à en finir avec Boudienny. La réponse me donna tout apaisement : le général Sikorski pensait qu'il réussirait à se maintenir à Brzesc et aux environs pendant dix jours, et par conséquent je pensais, en dépit de la lenteur des opérations contre la cavalerie ennemie, réussir à les achever.

Malheureusement les calculs du général Sikorski ne se vérifièrent pas. Brzesc succomba le lendemain 1^{er} août, et avec elle tous mes calculs s'effondrèrent. Si je me suis

élevé souvent, au cours de mon analyse, contre les errements qui consistent à lier trop étroitement l'œuvre du commandement à des noms géographiques et à des figures de géométrie et à employer les formules ronflantes de la terminologie de la stratégie et de la tactique, je m'en suis voulu à moi aussi à propos de Brzesc, en me demandant si je n'étais pas également tombé dans un piège analogue. Après la chute de cette prétendue forteresse, je passai un jour entier sans rien changer à mes ordres, bien que le Commandant de la III^e Armée, général Zielinski, se trouvât à Kowel, où s'opérait la concentration que j'avais projetée, avec son flanc nord complètement en l'air. En outre, de Brzesc qui venait d'être enlevée par l'ennemi, une grande route empierrée conduit à Kowel, route deux fois plus courte et plus commode que la route venant de Brody et de Beresteczko, où étaient rassemblées mes forces encore en plein combat, forces dont j'aurais pu me servir pour la contre-attaque projetée. Il s'agissait ou bien de retirer la couverture, étalée le long du Stochod et du haut Styr face à l'est et renoncer ainsi à l'attaque envisagée depuis longtemps vers le nord, le long de la rive est du Bug, ou persister dans ma première intention.

Sans aucun doute la chute de Brzesc, cette place à laquelle j'avais lié tant de mes projets, produisit sur moi une forte et profonde impression, tellement elle fut inattendue. Mais après un jour d'hésitation et de réflexions, je renonçai à mon idée et je donnai l'ordre d'évacuer Kowel et de replier la III^e Armée de couverture sur le Bug.

VIII

LA BATAILLE DE VARSOVIE. LA CONTRE-OFFENSIVE POLONAISE.

Le 2 août, je revins de Chelm (Khelm) à Varsovie. Je trouvais la capitale dans des dispositions sensiblement plus alarmantes que quand j'étais parti. Effectivement, la dernière barrière fluviale qui couvre Varsovie au nord et, à l'est, la Narew était presque tout entière au pouvoir de l'ennemi. Dès le lendemain, Lomza succomba et toute notre I^{re} Armée se replia sur la capitale. Sur le Bug, les troupes de notre IV^e Armée et du groupe de Polésie étaient engagées dans une lutte ardente. L'aile gauche de cette armée était déjà fortement infléchie le long du Bug vers l'ouest, en raison de l'avance de la XV^e Armée et d'une grande partie de la III^e Armée soviétique. Plus au sud sur le Bug, du côté de Chelm, Hrubieszow (Hroubiechov) et Sokal, la III^e Armée et une partie de notre II^e Armée battaient en retraite librement, conformément à mes ordres. La lutte contre la cavalerie de Boudienny avait cessé. Nous avons enlevé Brody à Boudienny et bien que dans la dernière phase du combat, notre cavalerie eût un peu souffert aux abords de Klekotow, l'armée de cavalerie de Boudienny n'avait pas eu la force, après le combat, d'entamer aussitôt des opérations offensives.

Le dispositif stratégique général ne subit en principe aucune modification. Comme avant, depuis le 4 juillet, notre situation au nord était plus mauvaise qu'au sud ; et conformément à la recette des opérations de guerre jusque-là en vigueur, il fallait s'attendre à ce que, à partir du moment où M. Serghieieff avec sa IV^e Armée aurait remporté la victoire sur un point quelconque, notre I^{re} Armée continuât son mouvement de retraite, entraînant avec elle la IV^e.

Quant à nos forces Sud qui venaient de remporter une demi-victoire sur Boudienny, on les abandonnerait à leur sort.

Il y avait pourtant une différence essentielle dans la situation stratégique des deux partis par rapport aux précédentes. D'abord les troupes soviétiques approchaient de la capitale de la Pologne, de Varsovie, ce qui incontestablement aggravait beaucoup notre situation, en donnant la supériorité stratégique à l'adversaire. Le fait que, pour la première fois depuis bien longtemps, la cavalerie de Boudienny, à moitié détruite, se trouvait devant le front et non sur nos derrières comme avant, n'était pas susceptible de compenser cette supériorité. Mais ce qui avait le plus contribué peut-être à modifier la situation stratégique des deux partis était la disparition entre le Nord et le Sud de l'énorme barrière stratégique des marais du Pripet. Nous, Polonais, nous avions toute commodité de tourner cette barrière de notre côté, tandis que les troupes soviétiques avaient encore devant elles le Bug qui gênait leur liberté de manœuvrer toutes forces réunies.

Aussi, quand on parcourt l'ouvrage de M. Touthatchevski, on constate son désir d'attribuer principalement son échec devant Varsovie à l'impossibilité où il s'est trouvé de faire coopérer ses forces du nord et du sud. M. Touthatchevski consacre deux chapitres entiers à ses réflexions sur sa situation et la nôtre en approchant de la Vistule.

Il m'est difficile de redresser toutes les erreurs qu'il commet à notre sujet ; il y en a beaucoup et cela m'entraînerait trop loin. Pas plus que je n'ai l'intention de redresser tous ses jugements, pour la raison que ces deux chapitres portent en eux un cachet du reste bien compréhensible, c'est le désir de se justifier de l'échec qu'il a subi dans sa « marche à la Vistule », devant Varsovie. Je reviendrai plus loin sur quelques-unes des erreurs les plus graves et je passe immédiatement à l'appréciation objective des idées stratégiques de M. Toukhatchevski.

Comme je l'ai dit, pour lui le principal motif de sa défaite est le manque de coopération entre lui et la partie Sud des troupes soviétiques : XII^e Armée et I^{re} Armée de Cavalerie. Ces plaintes ne me paraissent pas justifiées. En réalité, M. Toukhatchevski constate que, depuis longtemps déjà, il avait la promesse du Haut Commandement qu'après avoir dépassé Brzesc et par conséquent la ligne du Bug, toutes les forces opérant contre la Pologne seraient réunies sous son

commandement. Mais le Bug n'avait pas été dépassé par les troupes du sud et l'ennemi avait partout repoussé victorieusement les tentatives faites pour forcer le fleuve au sud de Brzesc. Aussi M. Serghieieff qui a médité également cette question est plus impartial quand il dit : « Les échecs devant « Chelm et Hrubieszow démontrèrent que la XII^e Armée ne « passerait que là où le permettrait l'ennemi » ; de même quand il signale plus loin que « l'échec devant Brody devait déjà nécessairement donner à réfléchir » (p. 102-103, Serghieieff). Les plaintes de M. Toukhatchevski sont en réalité étranges. Qu'aurait-il dit s'il avait entendu par exemple Boudienny se plaindre, qu'au moment où ce dernier effectuait de son côté sa marche sur la Vistule et qu'il arrivait à Zamosc, au même moment, M. Toukhatchevski, qui était déjà battu alors devant Varsovie, ne l'avait pas aidé à réaliser ses projets ambitieux ? M. Boudienny aurait eu entièrement les mêmes raisons de se plaindre de M. Toukhatchevski que M. Toukhatchevski en avait de se plaindre de M. Boudienny. La cavalerie de Boudienny, à ce moment, était en partie détruite et se repliait vers l'est pour panser ses blessures. A Brody, enlevé à cette cavalerie, nous pûmes librement, nous Polonais, embarquer sans rencontrer d'obstacle notre 18^e D. I. qui avait pris Brody et la transporter le plus tranquillement du monde à Varsovie menacée.

Il ne restait pour le moment que la XII^e Armée qui, je l'ai déjà rappelé, après la défaite que je lui avais infligée dans les plaines d'Ukraine au mois d'avril précédent, ne joua pas jusqu'à la fin de la guerre un grand rôle militaire. Et, heureux que mon opinion sur cette armée se rencontre avec celle de M. Serghieieff, je constate que pendant toute la bataille de Varsovie elle fut incapable de briser, non pas la résistance de trois divisions qu'elle avait encore alors devant elle, mais celle d'une seule de nos divisions, la 7^e, qui, jusqu'à la fin de la bataille de Varsovie, couvrit aux abords de Chelm l'aile droite de notre contre-attaque débouchant du Wieprz. De deux choses l'une, ou bien M. Toukhatchevski comptait sur la coopération du Sud, et il aurait dû l'attendre un peu et éventuellement le secourir, ou bien il ne devait pas se plaindre plus tard, quand il eut décidé d'entamer sa « marche finale au delà de la Vistule », sans attendre le concours effectif du Sud.

Pendant ce temps, M. Toukhatchevski, qui comptait sur cette coopération, non seulement décide le mouvement en

avant, mais par son ordre du 8 août, il éloigne ses troupes très franchement vers le nord, tournant même Varsovie avec ses forces principales (deux armées), comme pour éviter cette coopération, sur laquelle il comptait pourtant. Il fut appuyé, du reste, par la division la plus au nord de la XII^e Armée (58^e) qui passa par Wlodawa, un peu au sud de Brzesc. J'avoue qu'aussi bien pendant cette guerre qu'à l'heure actuelle, je ne puis me défendre de l'impression que M. Toukhatchevski ne comptait pas du tout sur cette coopération. Il s'était assigné en effet des buts lointains comme le forçement de la Vistule entre Plock et Modlin, ainsi que le prouve son ordre que je lis aujourd'hui seulement pour la première fois ; un pareil but d'ailleurs ne pouvait se concilier avec les opérations de la XII^e Armée qui piétinait timidement devant le Bug, ni avec celles de l'armée fortement étrillée de Boudienny qui pendant plusieurs bonnes journées après son échec devant Brody ne donna pas signe de vie. Si même la concentration des forces soviétiques devant Varsovie, à laquelle je m'attendais d'ailleurs, éloignait de plus de 200 kilomètres M. Toukhatchevski vers l'ouest de la XII^e Armée devant le Bug, la marche au delà de la Vistule en aval de Varsovie (à laquelle je ne m'attendais pas du tout) ajoutait encore à cette distance une bonne centaine de kilomètres, rendant entièrement illusoire sa coopération avec la XII^e Armée soviétique bien plus à l'est.

Au commencement de mon travail, en cherchant à caractériser M. Toukhatchevski, j'ai dit que je voyais en lui le type d'un chef trop exclusivement et uniquement absorbé par sa propre mission et par ses propres pensées. Ce type, je l'appelle le type du doctrinaire, pour lequel « la réalité des choses » napoléonienne existe rarement. Je suppose que cette fois aussi, M. Toukhatchevski négligea froidement la situation au sud de ses armées et qu'il passa à l'ordre du jour sur les dangers qui le menaçaient. Un second oubli de « la réalité des choses » (1) ressort, à ce qu'il me semble, du fait qu'il négligea son adversaire, cet adversaire qu'il avait si souvent en imagination et dans son livre « broyé, foudroyé, pulvérisé ». Sa conduite en cette affaire pouvait assez bien se justifier. Ayant eu à lutter jusqu'ici contre le général Szeptycki,

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

il effectua sa « marche à la Vistule » dans des conditions relativement faciles et il brisa notamment toutes nos tentatives de résistance avec une seule armée, la IV^e ; il sut du reste concentrer souvent contre notre I^{re} Armée seule des forces supérieures, laissant devant le reste de nos troupes une faible portion de ses divisions, comme s'il était absolument certain de n'avoir à redouter aucune surprise de notre part. Mais quand, dans son ouvrage, il discute la situation, il tombe constamment dans une étrange contradiction. D'un côté en effet, se fiant à la « pulvérisation » dont il a si souvent parlé, il constate que « ce n'était plus les troupes avec lesquelles il nous était arrivé de nous mesurer en juillet de cette « année », car elles étaient entièrement démoralisées. En plus du « foudroiement » d'ailleurs, tous les derrières des armées polonaises d'après lui étaient infestés de déserteurs. En outre, dans son imagination, en raison des rapports de classe très tendus, « on percevait partout à l'intérieur de la Pologne un sourd mugissement et comme un bouillonnement ». Il pouvait donc négliger un tel adversaire ! Pourtant il exagère et affirme une chose contraire à la vérité, quand il présente la reconstitution extraordinairement rapide de nos forces militaires dans cette période. Il ajoute que les nouvelles formations, « abstraction faite de la jeunesse des hommes et de « l'insuffisance de leur instruction, avaient des qualités militaires suffisantes ». Il donne même cet accroissement de la valeur guerrière de nos troupes comme une des raisons de sa défaite devant Varsovie. De nouveau, je dirai que de pareilles contradictions évidemment contraires « à la réalité des choses » ne peuvent se concilier que dans le cerveau d'un doctrinaire.

Le résultat du raisonnement et des réflexions de M. Toukhatchevski fut l'ordre qu'il lança le 8 août. Cet ordre est aussi reproduit dans l'ouvrage de M. Serghieieff. Le lecteur en trouvera un résumé aux pages 243-4 du livre de M. Toukhatchevski, en même temps que le croquis n^o 12 représentant la manière dont il se figurait que cet ordre serait exécuté. J'ajoute que nous n'eûmes pas connaissance de cet ordre et que nous en fûmes réduits à des hypothèses appuyées sur l'observation des mouvements de l'ennemi. M. Toukhatchevski néglige délibérément son adversaire ; cet ordre en est la preuve éclatante. M. Toukhatchevski savait, car il en parle très franchement

dans ses réflexions, que précisément à Varsovie et aux environs, et j'ajoute à Modlin également, nous avons concentré des forces aussi grandes que possible pour la défense de la capitale. Malgré cela, M. Toukhatchevski dirige sur Varsovie et sur Modlin ses deux armées le plus au sud ; quant aux deux armées du nord, dont la plus forte était la XV^e, il leur donne l'ordre de tourner Varsovie et leur prescrit de forcer la Vistule entre Plock et Modlin. Il exécute donc une manœuvre, dont le résultat le plus clair sera de couper en deux, par la large et puissante barrière de la Vistule, ses forces déjà très éloignées de la XII^e Armée restée sur le Bug. Il faut avoir une bien mauvaise opinion de l'ennemi et de sa valeur militaire pour se hasarder à une manœuvre aussi dangereuse. Pour couvrir cette manœuvre vers le sud, on pouvait songer au groupe de Mozyrz qui d'après M. Serghieieff comptait deux divisions. On peut ajouter à ces deux divisions la 58^e D. I. qui approchait, mais était encore sensiblement en arrière, et qui avait été rendue à M. Toukhatchevski après avoir été prélevée sur la XII^e Armée. Mais, dans son ordre, ce groupe ne reçoit pas très nettement la mission de couvrir la manœuvre ; au contraire, M. Toukhatchevski lui ordonne à lui aussi « une marche au delà de la Vistule » avec forcement du fleuve aux environs de Demblin.

Je répète que je n'ai jamais rien su de l'envoi de cet ordre ni de son contenu. Je me suis borné à observer les mouvements des armées soviétiques, qui convergeaient de partout sur Varsovie. Connaissant d'ailleurs la grande importance de toute capitale à la guerre, je supposais que M. Toukhatchevski s'efforcerait de concentrer toutes ses forces pour briser notre résistance et s'emparer de Varsovie. J'avais bien observé que la cavalerie de M. Serghieieff exécutait certains mouvements qui ne la rapprochaient pas de Varsovie, mais qui plutôt amorçaient pour ainsi dire la marche de la IV^e Armée, ou tout au moins celle de sa cavalerie, dans une direction franchement ouest. Mais j'attribuais ces mouvements à l'intention de M. Toukhatchevski de nous couper de la mer, c'est-à-dire de Dantzig, au moyen d'un raid de cavalerie appuyé par un peu d'infanterie. Dans l'étude de M. Toukhatchevski, je trouve que ce motif est également entré en ligne de compte dans ses calculs. Il est pourtant évident que M. Toukhatchevski, en lançant son ordre, renonçait à Dantzig, car le 8 août

il ordonna à la IV^e Armée, celle du nord, de ne tendre qu'un faible rideau devant Torun (Torougn).

Il existe encore un étrange malentendu dans les réflexions de M. Toukhatchevski sur la marche de nos opérations. Il affirme, en particulier, que nous fîmes venir presque toutes nos forces de la Galicie Orientale, en n'y laissant que les formations ukrainiennes de Petloura et du général Pavlenko avec une division de cavalerie. Bien que M. Toukhatchevski en doute un peu et qu'il ajoute que quelques éléments de nos divisions d'infanterie, débris de notre armée, pouvaient y être restés et que dans un autre passage il nous loue de notre hardiesse, il s'efforce, semble-t-il, par cette affirmation de majorer les forces que nous avons rassemblées contre lui et il en prend prétexte pour se plaindre amèrement de ses collègues du Sud, qu'il accuse de ne pas lui avoir porté secours pendant son désastre devant Varsovie.

Cependant la chose se passa tout différemment. Notre VI^e Armée détacha seulement la 18^e D. I. et une petite fraction de cavalerie. Par contre, les 12^e, 13^e D. I. et la moitié de la 6^e D. I. restèrent sur place ; quant à la 5^e D. I., elle arriva au nord fortement bouleversée, et j'ordonnai de l'expédier à Lwow pour se recompléter et se réorganiser, car elle se composait en grande partie de Lwowiens et de Polonais habitant la Galicie Orientale. D'ailleurs, au moment où M. Toukhatchevski se préparait à lancer son ordre, c'est-à-dire le 6 ou le 7 août, la XII^e Armée avait encore devant elle mes divisions les meilleures, 1^{re} et 3^e de Légion. Ce dispositif ne pouvait être ignoré entièrement de M. Toukhatchevski et si l'arrivée à Varsovie de la 18^e D. I. pouvait lui avoir échappé, tout le reste des transports n'eut lieu que plus tard et ne pouvait entrer en ligne de compte au moment de sa décision du 8 août. J'ai arrêté le lecteur un peu longuement sur ces considérations préliminaires, car dans les deux chapitres consacrés par M. Toukhatchevski aux préparatifs de la bataille de Varsovie, il est souvent difficile de démêler la vérité historique. Il a en effet, dans son petit ouvrage, donné libre cours à ses récriminations touchant son opération manquée et il invoque une foule d'arguments et de motifs qui n'ont aucun rapport avec les pensées qui occupaient son esprit avant de lancer son ordre du 8 août, mais qui proviennent d'hésitations et d'études ultérieures.

Par un étrange concours de circonstances, les dates des ordres essentiels pour la bataille de Varsovie sont presque identiques des deux côtés ; la seule différence consiste en un décalage de deux jours, notre ordre étant daté du 6 août. Avant tout je tiens à rectifier une étrange allégation qui tendrait à faire croire que cette date coïncide avec celle d'un conseil de guerre, car c'est moi seul qui ai pris toutes mes décisions essentielles au cours de la guerre et je n'ai jamais convoqué de conseil.

Quand, le 2 août, je revins du sud, de Chelm à Varsovie, je trouvai, comme je l'ai déjà dit, la capitale en proie à une vive inquiétude. Je constatai immédiatement que tout mon entourage de guerre me poussait à prendre de nouvelles décisions, maintenant que la capitale était menacée. Tout le monde, en effet, était d'avis à cette époque que Varsovie, et Varsovie seule, était l'objectif des opérations de M. Toukhatchevski. L'état d'âme de toutes les autorités responsables, aussi bien militaires que civiles, était une grande nervosité. Les revers accumulés depuis un mois, avec toutes leurs conséquences morales et matérielles, pesaient très lourdement, comme d'ordinaire en pareil cas, sur tous les militaires. En ce qui me concerne personnellement, bien que je fusse décidé à la lutte à outrance, j'étais tout de même, moi aussi, sous l'impression de l'échec récent de ma combinaison de contre-attaque débouchant des abords de Brzesc, et au premier abord, je ne vis pas immédiatement d'autre solution raisonnable. Aussi je repoussai carrément toute tentative de pression sur mes décisions et j'annonçai que je les ferais connaître le 6 août.

Déjà dans le choix de cette date considérée par moi comme de bon augure, car elle coïncidait avec le jour d'un passé tout récent où en 1914 j'étais parti de Cracovie pour la guerre, tout critique n'aura pas de mal à constater un certain sentiment de méfiance envers moi-même et une sorte d'ébranlement moral. En effet, le temps était passé depuis longtemps où les chefs étaient entourés de devins qui prédisaient les jours heureux et les jours de malheur. Je ne crains donc pas d'affirmer que la date de mon ordre fut indépendante de la manière dont un tel ou un tel, à tort ou à raison, envisageait la situation. Étant donné cependant que cette décision a été chez nous l'occasion d'un enchevêtrement absolument ridicule de commé-

rages, d'hypothèses et de légendes, de brochures même et de publications, dont je trouve l'écho tant chez M. Toukhatchevski que chez M. Serghieieff, je m'arrêterai quelque peu, simplement dans un but d'exactitude historique, sur une question d'ailleurs sans importance pour la critique.

J'avais à cette époque à mes côtés, en raison de leurs fonctions, trois hautes personnalités : le général Rozwadowski, mon chef d'État-Major ; le général Sosnkowski, ministre de la Guerre, et le général Weygand nouvellement arrivé de France comme conseiller technique de la mission franco-anglaise qui avait été envoyée en Pologne à cette époque si critique pour nous. Leurs avis sur la situation étaient comme d'habitude extraordinairement divergents, et comme la situation était particulièrement tendue, il est vraisemblable qu'en mon absence les discussions n'étaient pas des plus agréables. Aussi le général Rozwadowski et le général Weygand communiquaient entre eux, — et j'en riais, alors, — au moyen de notes diplomatiques qu'ils s'envoyaient de bureau à bureau dans le palais de la place Saski. Le général Sosnkowski, ministre de la Guerre, comme un bon ange gardien, essayait de concilier leurs points de vue constamment contraires. M. Toukhatchevski sans aucun doute entendit parler de ces discussions, car il dit que les écrivains français et polonais aimaient à comparer la bataille de la Vistule à celle de la Marne. Effectivement, la Marne était très fréquemment citée dans toutes les conversations, et dans ces conversations le général Weygand et le général Sosnkowski manifestaient une prédilection particulière pour la Marne. Comme jadis le maréchal Joffre qui avait tenu à interposer un fleuve et une rivière, la Seine et la Marne, entre lui et l'ennemi, pour effectuer le regroupement de ses forces en retraite vers son aile gauche, c'est-à-dire du côté de Paris, ici on cherchait à se couvrir d'une rivière et d'un fleuve, le San et la Vistule, pour protéger une puissante manœuvre par l'aile gauche dans la région de Modlin-Varsovie. Dans les deux cas, on cherchait à attaquer par l'aile gauche débouchant de la capitale. Le général Rozwadowski était l'ennemi de cette réplique de la Marne, car il était en principe l'ennemi de tout ce qui se disait dans l'autre bureau du palais de la place Saski. Du reste, en tant que profondément attaché à sa petite patrie, la Galicie Orientale,

il ne pouvait se faire intérieurement au mot d'ordre bien connu et qu'il exérait : « En arrière du San (1) ! » Par contre, le général Rozwadowski était, comme d'ordinaire d'ailleurs, prodigue de conceptions, mais il ne s'arrêtait à aucune et les modifiait presque toutes les heures.

Si je parle ainsi du général Rozwadowski, ce n'est pas que je veuille lui faire de la peine, c'est parce que chez nous, on a voulu le tourner en dérision, lui qui dans cette période a rendu des services signalés. Je l'avais choisi comme chef d'État-Major, non pas qu'il fût le plus propre à ces fonctions, mais parce qu'il était une heureuse et honorable exception parmi la plupart des généraux assez âgés de ce temps. Il conserva toujours sa fermeté d'âme, son énergie et sa force morale ; il voulut croire à notre victoire, alors que beaucoup allaient bientôt ne plus y croire et ne s'acquittaient de leurs fonctions, quand ils s'en acquittaient, qu'avec le cœur brisé. C'est ce qui me faisait passer sur ses graves lacunes en tant que Chef d'État-Major. Je ne sais pas en effet s'il existe une seule question à laquelle il pût s'en tenir, ne fût-ce qu'une heure. Rien d'étonnant par conséquent à ce que le général Weygand, habitué au travail méthodique des États-Majors, ait dû recourir à des méthodes diplomatiques dans ses rapports avec le général Rozwadowski.

Personnellement, je prenais peu de part à ces discussions et à ces controverses, mais comme d'autres et comme M. Toukhatchevski lui-même, j'ai accouché d'une comparaison historique qui même actuellement me paraît peut-être la plus juste, pour autant que les comparaisons historiques puissent être justes. M. Toukhatchevski, dans le but de donner plus d'éclat à ses regrets relatifs aux troupes du Sud, compare la bataille de Varsovie à la défaite de Samsonoff en Prusse Orientale, en 1914. Là en effet le général Rennenkampf, de même qu'ici Boudienny et le commandant de la XII^e Armée, se fixant d'autres buts, ne put secourir à temps Samsonoff qui eut sur les bras toutes les forces du maréchal Hindenbourg et essuya un désastre. Quant à moi, je comparais la « marche au delà de la Vistule » de M. Toukhatchevski à une autre « marche au delà de la Vistule », celle du général Paskievitch

(1) Mot d'ordre des nationalistes ukrainiens de la Galicie Orientale qui réclament le refoulement des Polonais au delà du San. (N. d. T.)

en 1830. J'affirmais même que la conception et l'exécution de cette marche ont été empruntées probablement aux archives de la guerre polono-russe de 1830. C'est avec un certain sentiment de satisfaction que je constate en lisant les ouvrages de M. Toukhatchevski et de M. Serghieieff que plusieurs des motifs, connus de moi relativement au feld-maréchal Paskievitch luttant contre Varsovie en révolution et qui pour cette raison porte le titre de prince de Varsovie, sont exactement semblables aux motifs de M. Toukhatchevski quand il prit, près de cent ans plus tard, notre capitale pour objectif. M. Toukhatchevski, comme Paskievitch, appuya son aile droite, où était le gros de ses forces, à des États censément neutres, mais qui nous étaient franchement hostiles. Dès le début, M. Toukhatchevski tira un gros avantage du secours actif que lui apporta la Lithuanie. Je suivis avec inquiétude les événements quand je vis son aile droite s'appuyer franchement à la Prusse Orientale. Je prescrivis même de rechercher s'il n'en retirait pas le même avantage que Paskievitch autrefois. Celui-ci qui avait, comme M. Toukhatchevski, des arrières et des communications très exposées et très difficiles, avait cherché le secours de la Prusse en se basant sur la communauté des intérêts des anciens envahisseurs de la Pologne, et en lui demandant des prestations en nature sous forme de tout ce qui était nécessaire à la subsistance de ses troupes. Mes craintes portaient surtout sur les fournitures de munitions dont M. Toukhatchevski pouvait manquer après sa longue marche de la Duna et de la Bérézina jusqu'à Varsovie.

Tous les parallèles historiques pèchent par quelque côté, mais n'en sont pas moins un besoin de tout esprit cultivé. Les militaires notamment doivent présenter cette particularité, car leur esprit et leur caractère sont façonnés le plus souvent par l'histoire des actions de guerre, même anciennes. Les exemples historiques sont donc souvent, comme je les appelle, des associations d'idées qui s'enchaînent fréquemment avec les réflexions du chef. Ils n'acquièrent jamais une force et une puissance comparables à celles d'autres associations d'idées tirées de doctrines et de théories banales quelconques, et c'est dans les exemples historiques cités à l'appui des discussions qu'il est d'habitude le moins nécessaire de se rappeler le cri puissant qui retentit sous le dôme des Invalides

à Paris : « Mais c'est la réalité des choses qui commande, messieurs (1) », car les exemples historiques sont rarement propres à mobiliser les hommes et par suite les chefs. Mais puisque je traite ce sujet, en croisant le fer sur le papier avec M. Toukhatchevski, je ne voudrais pas laisser passer l'occasion de lui dire que l'exemple de la Marne ne manquait pas pour lui de fondement.

Naturellement, il ne s'agit pas ici du dispositif stratégique et du thème de base de la bataille, car ils n'ont en réalité rien de commun pour une raison bien simple. Alors que le général von Kluck avait exposé son aile droite aux attaques débouchant de Paris en se rapprochant de l'armée voisine du général von Bulow, M. Toukhatchevski, lui, s'éloigna de ses voisins du Sud en exposant plutôt son aile gauche aux menaces de l'adversaire, tandis que sa droite, conformément à ses projets, s'appuyait à la Prusse Orientale qui en théorie était neutre, mais en réalité nous était hostile. L'analogie des deux situations, je la trouve plutôt dans la disposition psychique qui présidait aux ordres et aux opérations allemandes en 1914 et celle de M. Toukhatchevski en 1920, notamment dans leur mépris commun de l'adversaire. M. Toukhatchevski l'avait « foudroyé », « broyé », « pulvérisé » ; les généraux von Kluck, von Bulow et von Hausen n'ont pas usé des expressions russes dans leurs rapports, mais ils ont envoyé au G. Q. G. des comptes rendus journaliers triomphaux sur « la Victoire (2) », suivant lesquels l'ennemi « en fuite (2) » évitait la rencontre avec les cohortes allemandes menaçantes. Et alors que le G. Q. G. se basant sur ces comptes rendus était persuadé de la défaite de l'armée française, il donna l'ordre de retirer du front deux corps d'armée pour les affecter à d'autres besognes générales, deux corps qui firent défaut précisément à la Marne pour « la Victoire (2) ». Chez nous, au dire de MM. Toukhatchevski et Serghieieff, trois de nos divisions, les 8^e, 10^e et la 1^{re} Lithuano-Blanc-Ruthène, avaient été au cours de leur retraite des bords de la Duna et de la Bérézina jusqu'à la Vistule, maintes fois « pulvérisées, complètement broyées » et toujours « démoralisées » définitivement. Or, c'est justement ces trois divisions qui soutinrent le mieux au point de vue moral toute la retraite et c'est sur leur contre-attaque que vinrent expirer

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

(2) En allemand dans le texte. (N. d. T.)

les premiers succès remportés par les Soviets dans leur attaque immédiate sur Varsovie.

Si je passe à la décision prise par moi le 6 août, je dois tout d'abord signaler que dans les discussions auxquelles je prêtais parfois involontairement l'oreille, on ne prenait jamais en considération deux facteurs extrêmement importants à mes yeux comme Commandant en Chef. L'un d'eux était que nous avions à mener des négociations de paix. C'est précisément sous la pression de ce que M. Toukhatchevski appelle le complot du capital international ou de la bourgeoisie internationale qui, à l'entendre, nous dictait ses ordres, que nous devions envoyer une délégation, et où? à Minsk, au Q. G. de M. Toukhatchevski pour mendier la paix. Je ne puis appliquer à cette démarche d'autre dénomination que celle de « mendicité », puisqu'on devait entamer les conversations de paix au moment où l'ennemi victorieux frappait aux portes de notre capitale et menaçait d'anéantir toute l'organisation de l'État avant qu'il n'eût prononcé le mot de paix. Je ne sais pas quels étaient les sentiments et les pensées à ce sujet des honorables personnalités qui prenaient part aux discussions de la place Saski. Je ne le sais pas et je n'ai jamais voulu le savoir. Mais je sais que pour moi, simple mortel à qui on a essayé d'enseigner la soumission mais toujours en vain, ce facteur pesait plus que tout, et soit comme Commandant en Chef, soit comme Chef d'État, je devais prendre en sérieuse considération le fait que notre délégation ne devait partir de la capitale qu'avec la certitude que Varsovie tiendrait. Cela pesa d'un grand poids, comme nous le verrons, sur ma décision.

La deuxième circonstance qu'on ne discutait pas, mais qui constitue toujours l'une des lourdes charges du commandement, était la nécessité qui sautait aux yeux de réorganiser le commandement tout entier dans le cas où nous reprendrions l'initiative des opérations. Conformément à ma décision antérieure déjà citée, je venais de changer les commandants du front Nord, aussi bien le général Szeptycki que le général Zygodlowicz. Le général Szeptycki quitta son commandement, comme je l'avais projeté, après l'arrivée sur le Bug. Le général Zygodlowicz, commandant la 1^{re} Armée, le quitta plus tôt, après la chute de Grodno, et fut remplacé par le général Romer. C'est avec un véritable plaisir que je

signale qu'à partir du moment où ce général énergique prit le commandement, notre I^{re} Armée, bien qu'elle eût de nouveau à supporter le poids des trois armées ennemies du Nord, sut réaliser la tâche que je demandais aux troupes du Nord, à savoir : gagner du temps.

Je me souviens parfaitement, et c'est toujours avec plaisir que je rappelle ce fait, qu'un jour en examinant le croquis de la situation journalière résultant des rapports reçus, je constatai une chose complètement inattendue, et que je n'avais jamais vue jusqu'ici, à savoir que la division d'aile droite de la I^{re} Armée, la I^{re} Lithuano-Blanc-Ruthène, avait été devancée dans sa retraite vers l'ouest par la IV^e Armée voisine, de sorte quelle avait dû infléchir fortement son aile droite découverte. Du reste, M. Toukhatchevski lui-même reconnaît que la résistance de notre I^{re} Armée sur la ligne de la Narew fut le premier obstacle un peu sérieux qu'il rencontra dans sa marche à la Vistule. Mais dans la décision que j'avais à prendre alors, il ne s'agissait plus de changement de personnes, il était nécessaire d'introduire de grandes modifications dans l'organisation du commandement et la répartition des missions. Agir autrement, c'eût été compromettre la pensée même de la reprise de l'initiative par nous en temps opportun.

Ces deux obligations qui ne faisaient pas partie des discussions, s'imposaient à moi, et la première était une obligation presque écrasante, car au fond de cette obligation résidait une sorte de non-sens obligatoire stratégique, d'un non-sens de logique. C'est de cette obligation que j'avais surtout à tenir compte, quand le soir du 5 août et dans la nuit du 5 au 6, non à la suite de quelque conseil, mais seul dans mon cabinet du Belvédère, je m'évertuais à prendre une décision. Il existe une expression admirable du plus grand connaisseur de l'âme humaine à la guerre : Napoléon, qui disait de lui, que quand il était sur le point de prendre une décision importante à la guerre, il était « comme une fille qui accouche » (1). J'ai souvent pensé, depuis cette nuit, à la finesse profonde de la pensée de Napoléon qui, méprisant la faiblesse du beau sexe, se compare lui, géant de volonté et de génie, à une faible jeune femme en proie sur sa couche aux douleurs de

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

l'enfantement. Il disait de lui qu'il était dans ces moments-là « pusillanime » (1). Moi-même, en proie à la même pusillanimité, je ne pouvais arriver à triompher du non-sens du thème de la bataille, le non-sens qui condamnait à la passivité le gros de mes forces réunies à Varsovie. La contre-attaque, à mon avis, ne pouvait être déclenchée de Varsovie ou de Modlin. Partout on se serait heurté de front aux forces principales de l'adversaire concentrées, comme je le croyais, devant Varsovie, et jusqu'ici nos troupes, pas plus que notre Commandement, n'avaient pu avoir raison de l'ennemi victorieux. En outre, sur la capitale tout entière planait le cauchemar du défaitisme et des raisonnements des poltrons ; on en trouve une preuve éclatante dans l'envoi de la délégation chargée d'implorer la paix. J'avais condamné d'avance Varsovie à un rôle passif, à savoir : résister à la pression à laquelle elle allait être soumise ; cependant, à ce moment-là, je ne voulais pas imposer ce rôle passif à l'immense majorité de nos forces. Mais quand j'envisageai de nouveau l'éventualité de réduire la garnison ainsi vouée à la passivité, je commençai à craindre que Varsovie ne pût pas tenir et que le seul fait du départ d'une fraction quelconque des troupes qui y avaient été déjà réunies ne provoquât un affaïssement de sa force morale déjà très faible et un doute sur la possibilité de défendre la capitale. Je savais parfaitement par l'observation de ce qui s'était passé à Lwow, ce qu'est une grande ville quand le combat se déroule à ses portes et que dans ses rues, comme c'était alors le cas pour Varsovie, circulent dans toutes les directions des éléments de l'arrière appartenant aux unités engagées. Le soldat, dans ces moments, est obligé de vivre de la vie de la ville, et toute oscillation dans un sens ou dans l'autre de l'âme populaire brise ou soutient la force du soldat. Je me souvenais très bien que la majeure partie de nos troupes réunies à Varsovie arrivaient dans la capitale après une longue suite de revers, après des échecs prolongés et ininterrompus. La diminution de leurs effectifs, l'éloignement de la capitale des unités qui y étaient déjà me paraissaient dangereux. Fallait-il donc condamner à la passivité dix divisions, presque la moitié des forces de la Pologne ? Voilà la question que je me posais. Je ressassais sans fin les projets relatifs aux garnisons de

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

Varsovie et de Modlin. L'extraordinaire énergie déployée par le général Sosnkowski, en ce qui concerne Varsovie, fit tout de suite sauter aux yeux l'énorme proportion d'artillerie de la garnison, proportion sans exemple jusqu'ici chez nous. Elle approchait sensiblement de l'idéal que lui assignaient « les enseignements de la guerre mondiale ». L'artillerie pouvait donc déchaîner une véritable rafale de feu et non celle dont on me cassait si souvent les oreilles dans les comptes rendus. Il me semblait donc de nouveau possible, conformément au bon sens de la guerre, au bon sens de la tactique, de remplacer en partie tout au moins les forces vives de l'infanterie, les forces propres au mouvement, par un renforcement de la puissance du feu d'artillerie. Chaque fois que j'essayai de me soustraire à la nécessité d'ordonner des mesures dont l'absurdité était si évidente pour moi, chaque fois je reculais devant la décision à prendre, écrasé par ma responsabilité envers l'État et sa capitale. Je ne pouvais arriver ni à me fier à la force morale des troupes et des habitants de la capitale, ni à être sûr des autorités militaires et civiles. Ce non-sens fondamental me tourmentait tellement qu'il me semblait parfois entendre un rire moqueur partir de tous les coins de mon bureau quand je prenais ce non-sens et cette franche sottise comme base de mes calculs et de ma décision.

Toutes mes combinaisons pour organiser avec un pareil thème le facteur du mouvement et de l'attaque devaient nécessairement aboutir à des moyens d'action sensiblement plus faibles et moins bien dotés que la partie passive de mes forces, condamnées uniquement à la défense passive. Mais d'où les tirer, ces forces, comment les organiser en vue du mouvement? Mon impuissance, quand je réfléchissais à la nécessité de reprendre l'initiative des opérations et que je refaisais sans cesse mes calculs, me sautait aux yeux. Ces calculs ne collaient jamais. D'abord, ce qui me frappa tout de suite, ce fut la lente retraite de la IV^e Armée à partir du Bug. La direction naturelle dans laquelle la poussait l'ennemi l'amenait sur la Vistule entre Varsovie et Demblin. Or, il n'y avait dans cette région ni pont ni moyens de passage rapides. Dans le cas où l'ennemi pousserait au centre vigoureusement, cette armée pourrait être acculée à la Vistule et se trouver dans une situation extrêmement critique. Il fallait donc l'attirer soit vers Varsovie, soit vers

Demblin, soit encore la fractionner en deux parties dirigées l'une au nord, l'autre au sud. De la sorte, si tout ou partie était détourné vers le sud, on pourrait avoir quelques forces libres indépendantes de Varsovie. Cela exigeait pourtant une occupation immédiate tant bien que mal de la rive gauche de la Vistule entre Varsovie et Demblin. Et encore une fois, la partie passive des troupes s'accroissait aux dépens des forces de choc. L'état moral de la IV^e Armée m'inspirait aussi quelques craintes. Elle se repliait depuis aussi longtemps que la I^{re} Armée, ayant eu à livrer des combats peut-être moins violents, mais la perte subie et inattendue de Brzesc, si fraîche dans ma mémoire, ne me disposait pas à beaucoup de confiance sous ce rapport.

J'avais une deuxième source de forces dans le Sud d'où j'avais déjà retiré la 18^e D. I. Le Sud se trouvait en meilleure posture que le Nord et le travail combatif, opiniâtre, et l'activité indomptable des chefs donnaient toute garantie au sujet des forces morales des troupes tirées de là-bas. Ce qui rendait ce prélèvement bien plus facile, c'était le fait que toute la cavalerie de Boudienny avait été rejetée en avant du front et qu'ainsi les mouvements par voie de fer ou de terre ne pouvaient être troublés par une cavalerie très allante. Quand pourtant je faisais le compte de ce que je pouvais tirer de là-bas, j'arrivais encore et toujours à la conclusion que je ne pouvais pas affaiblir les forces du Sud dans une mesure sensible. La victoire remportée sur Boudienny était très incomplète, et bien qu'il semblât incapable d'entreprendre avant quelque temps une nouvelle offensive, il pouvait très bien arriver que, si j'essayais d'affaiblir nos forces de ce côté, l'armée de cavalerie qui nous avait fait tant de mal jusqu'ici recommençât sa marche en avant. Et le mouvement le plus naturel et le plus dangereux pour nous qu'elle pût exécuter était de se rapprocher du gros des forces soviétiques, des armées commandées par M. Toukhatchevski. Ainsi donc, toutes les combinaisons auxquelles je me livrai dans ce domaine, dans la nuit du 5 au 6 août, me permettaient seulement de tirer du Sud, si je ne voulais pas trop risquer, environ deux régiments d'infanterie et peut-être une brigade de cavalerie. Ce petit groupe n'était pas de nature à renforcer beaucoup la puissance de la contre-attaque et d'influer beaucoup sur l'état moral des autres troupes. En réfléchissant à toutes ces

données, la seule conclusion à laquelle j'aboutis est qu'il ne fallait compter pour la contre-attaque que sur trois ou quatre divisions d'infanterie renforcées d'une petite quantité de cavalerie. Et qu'était-ce que tout cela en face d'un ennemi qui jusqu'ici avait constamment brisé la résistance de la majeure partie de nos forces?

Toutes mes tentatives aboutissaient à ce néant de forces, à ce non-sens fondamental, à cette absurdité d'impuissance ou à cet excès de risque, devant lequel la logique reculait. Tout m'apparaissait sous des couleurs sombres, désespérées. Les seules régions claires de mon horizon étaient la disparition de la cavalerie de Boudienny sur mes derrières et l'impuissance de la XII^e Armée soviétique incapable de se relever de la défaite qu'elle avait essuyée en Ukraine. La réorganisation du commandement était relativement claire. Du moment que la majeure partie des troupes devait être étroitement concentrée à Varsovie et aux environs, il devait y avoir là un commandement unique, alors que l'importance des effectifs eût nécessité leur partage en deux armées. La contre-attaque, abstraction faite des effectifs à y consacrer, devait être menée par un seul chef. Le Sud, qui couvrait le Nord contre tout danger, devait aussi être réuni dans les mêmes mains. Or, le dispositif stratégique jusque-là en vigueur s'y opposait. La mission la plus difficile incombait à celui qui, n'ayant que faiblesse, devait produire la force et qui, contrairement au sens commun, devait jouer le rôle décisif.

Tout d'abord je décidai de ne demander à aucun de mes subordonnés d'assumer la responsabilité d'un pareil non-sens et puisque, comme Commandant en Chef, je choisisais ce non-sens comme point de départ de mes opérations, je devais également assumer la responsabilité de l'exécution de la partie la plus absurde du plan. Ainsi donc, dès le principe, je m'arrêtai à l'idée que le groupe de contre-attaque fort ou faible serait commandé par moi en personne. Cette pensée d'ailleurs me souriait en ce sens que, pendant tout le temps que durerait l'opération décisive, j'échapperais aux suggestions des poltrons et aux sophismes des impuissants.

Après avoir comparé à plusieurs reprises toutes mes solutions, je décidai deux choses : replier au sud la majeure partie de notre IV^e Armée et compromettre la situation de la couverture constituée par le Sud en lui

enlevant les deux divisions que je considérais comme les meilleures, 1^{re} et 3^e de Légion. Je décidai ensuite définitivement de prendre moi-même le commandement de la contre-attaque, et cependant en prenant pour un temps peut-être assez long le commandement direct d'une faible partie des forces, dont j'étais le Commandant en Chef, je risquais d'avance d'amener une certaine confusion dans le commandement.

Quand le 6 au matin, le général Rozwadowski se fit annoncer à mon bureau pour prendre mes ordres, il entra avec un croquis qui représentait une nouvelle proposition ou combinaison. Le croquis faisait ressortir notamment un essai de solution en ce qui concerne la mission de la IV^e Armée qui allait être évidemment obligée de se replier sur un secteur de la Vistule dépourvu de ponts et des moyens nécessaires au passage rapide de ce large obstacle. Sur le croquis, le général Rozwadowski essayait d'utiliser le mouvement de repli de la IV^e Armée pour concentrer, autant que je me rappelle, dans les environs de Garwolin, un certain nombre de divisions de cette armée; partant de l'hypothèse que l'ennemi concentrait ses forces franchement devant Varsovie, il préconisait avec ce groupe bien en mains une attaque vers le nord, c'est-à-dire vers Varsovie. Je rejetai immédiatement ce projet et cette idée, j'objectai qu'une concentration exécutée dans ces conditions me paraissait très douteuse. L'ennemi, qui jusqu'ici avait eu la supériorité, empêcherait facilement un changement de front et alors le groupement en cours de concentration devait ou s'éclipser vers Varsovie, ou, ce qui était plus fâcheux encore, serait acculé à la Vistule, ce qui pouvait se terminer pour lui par une catastrophe. Je lui indiquai donc tout de suite que la IV^e Armée devait se retirer en majeure partie vers le sud pour s'y concentrer et pour passer à la contre-attaque. Par contre, je prescrivis comme une nécessité de tirer du front Sud deux divisions, la 1^{re} et la 3^e de Légion, pour renforcer le groupe de contre-attaque. Mais, comprenant que le Sud ainsi affaibli ne réussirait probablement pas à contenir effectivement l'ennemi qu'il avait devant lui, je recommandai d'ordonner à notre VI^e Armée, dès qu'elle serait trop pressée par l'ennemi, de se retirer lentement sur Lwow. En outre, au cas où Boudienny marcherait vers le nord, j'ordonnai que toute notre cavalerie, avec la meilleure division d'infanterie de cette région, s'élançât à

sa poursuite pour essayer d'arrêter sa marche à tout prix. Après une courte discussion, nous choisîmes comme lieu de concentration la région couverte par une rivière relativement large, le Wieprz, ce qui nous permettait d'appuyer l'aile gauche à Demblin et de couvrir les ponts de la Vistule et du Wieprz. C'est sur cette base que fut rédigé l'ordre du 6 août réglant le dispositif stratégique des troupes en vue de la bataille de Varsovie (1).

Mon ordre de principe, ordre préparatoire de la bataille, coïncida presque entièrement dans le temps avec celui de M. Toukhatchevski. Quand je compare actuellement ces deux ordres, je regrette profondément de n'avoir pas pu à ce moment jeter un coup d'œil à Minsk dans le secret des ordres de M. Toukhatchevski.

Combien mon esprit eût été allégé ! Que d'autres conceptions plus efficaces on aurait pu imaginer, si j'avais su ou pu supposer, avec un certain degré de probabilité, que M. Toukhatchevski n'avait pas pour but l'attaque de Varsovie avec toutes ses forces ! Si j'avais connu le partage de ses forces en deux fractions, la mission assignée à deux de ses armées non d'attaquer directement Varsovie, mais d'exécuter une longue marche et le passage peut-être plus long encore d'un large fleuve, la Vistule, j'eusse été délivré pour moitié de la crainte que j'éprouvais pour Varsovie. Je suis presque convaincu que je n'aurais pas eu besoin de me torturer l'esprit au sujet du non-sens fondamental que j'avais pris comme base de mes décisions. Les deux armées soviétiques devaient perdre du temps en s'avancant dans le vide et le temps à ce moment-là avait un grand prix. Ce temps perdu par l'ennemi était gagné pour moi sans le moindre effort. Sans gêner en quoi que ce soit cette perte de temps si avantageuse pour moi, j'eusse essayé de profiter de mes forces réunies pour manœuvrer par les lignes intérieures et battre l'ennemi en détail. Et alors qui sait si je n'aurais pas obligé notre IV^e Armée à battre en retraite sur Varsovie et sur Varsovie seulement ?

Le non-sens de mon ordre général d'opération du 6 août s'aggrava du fait que tous les groupes passifs, ou bien étaient déjà rassemblés, ou devaient se replier droit en arrière dans

(1) Voir la carte numéro 6.

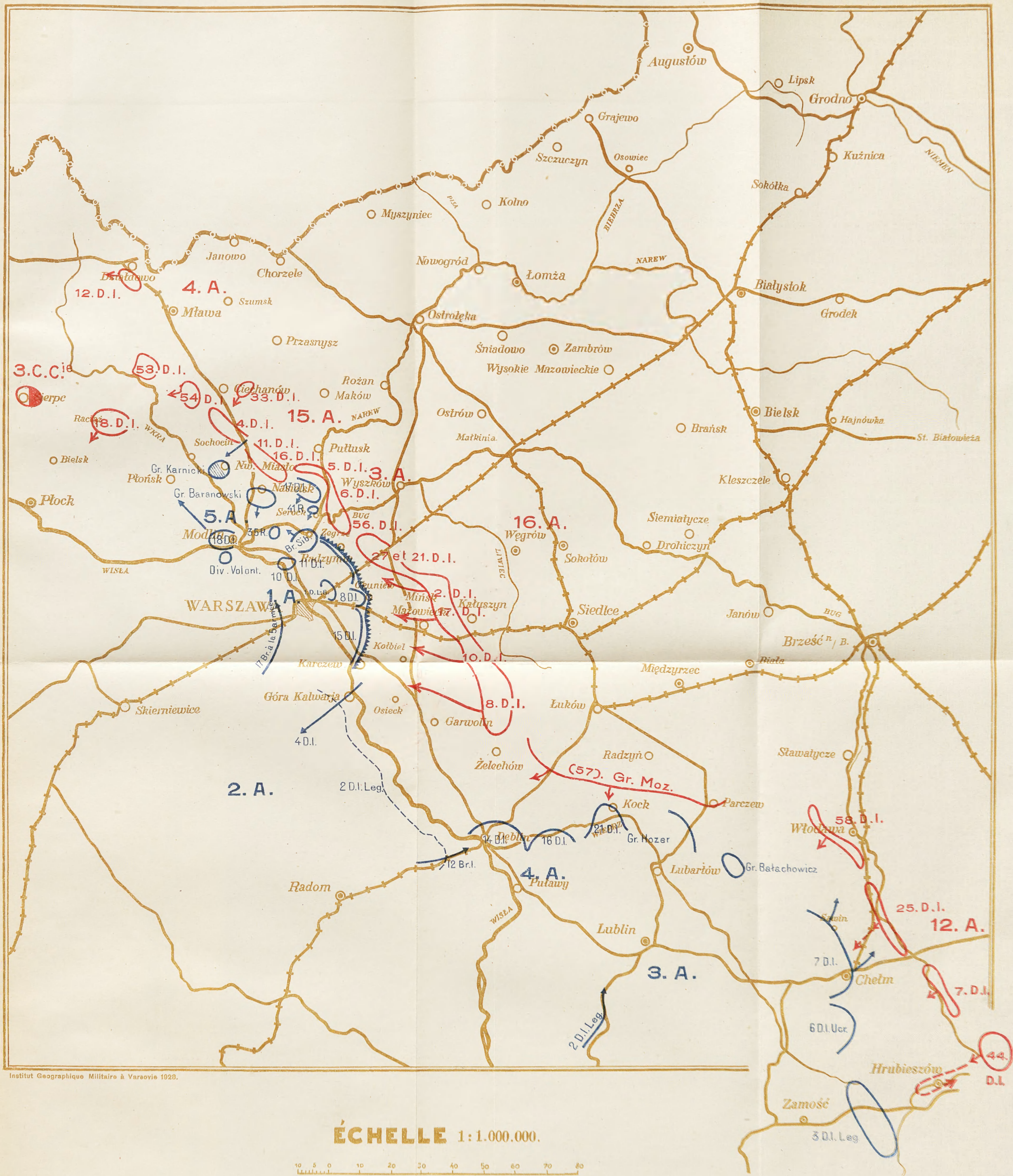
leurs directions naturelles de retraite. Il pouvait y avoir doute sur la réussite du projet uniquement en ce qui concerne justement le groupe actif, le groupe de choc. En effet toutes les troupes qui devaient faire partie de ce groupe étaient au contact immédiat de l'ennemi, ou même engagées, et la direction à suivre pour gagner la base de concentration exigeait une manœuvre compliquée et non une simple action de guerre ordinaire. C'est ainsi que les divisions de la IV^e Armée, 14^e, 16^e et 21^e, qui étaient encore le 6 et même le 7 août engagées dans de violents combats sur le Bug, devaient non seulement se décrocher de l'ennemi, mais encore exécuter une marche risquée presque de flanc pour atteindre la région au sud du Wieprz. Cela s'appliquait surtout à la 14^e Division la plus au nord, près de Janow, qui avait la plus longue marche oblique à exécuter jusqu'à Demblin. Un incident défavorable quelconque, une pression plus énergique de l'ennemi sur tel ou tel point, l'ébranlement moral si fréquent jusqu'ici qui pouvait en résulter dans telle ou telle division, dans tel ou tel régiment, risquaient de compromettre toute la manœuvre, et l'on pouvait se demander, sans avoir aucune certitude à cet égard, si le groupe de choc que j'avais décidé de commander moi-même se rassemblerait à temps et aurait la force que je lui avais assignée. La situation était encore plus mauvaise et plus difficile pour les deux divisions que je tirais du Sud, en vue de coopérer à la contre-attaque, 1^{re} et 3^e de Légion. Je prescrivis de leur ajouter un peu de cavalerie qui naturellement avait plus de facilité pour se retirer. Quant aux deux divisions d'infanterie, éloignées de 150 à 250 kilomètres de la base de concentration et au contact de l'ennemi, leur mission dépassait, comme je le pensais alors et comme je le pense encore, la moyenne des forces humaines. Je comptais intérieurement, malgré la rédaction différente de l'ordre, que le général Rydz-Smigly, à qui incombait cette mission, réussirait à atteindre la base de concentration avec une seule division d'infanterie et une seule brigade de cavalerie au plus. Quant à l'autre division à laquelle j'avais également ordonné de marcher vers le nord, je me défendais même d'y songer.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, du 6 au 12, je suivis fiévreusement le développement de cette manœuvre risquée. Pendant ces jours-là, l'observation des mouvements de

l'ennemi et de ses manœuvres ne me permit nullement de soupçonner que les troupes de M. Toukhatchevski conformaient leurs opérations à son ordre du 8 août et évitaient Varsovie. On apercevait bien, il est vrai, des mouvements dirigés vers l'ouest, c'est-à-dire vers la Vistule en aval de Modlin. Ciechanow, Mlawa avaient bien été attaquées et on avait constaté des mouvements peu importants du reste dans la direction de Plock et Wloclawek; mais c'étaient des mouvements de cavalerie qui, comme je le pensais, avaient pour but de couper les communications de Varsovie avec Dantzig. En ce qui concerne la retraite des divisions de notre IV^e Armée, elle se poursuivait presque sans obstacle, car l'ennemi avait dirigé sa XVI^e Armée franchement vers le nord, l'aile sud de cette armée suivant la route Brzesc-Varsovie. Quand donc les divisions de la IV^e Armée eurent dépassé cette route pour se diriger au sud vers le Wieprz, la pression de l'ennemi cessa presque complètement. Je pouvais donc être sûr que les trois divisions arriveraient à se couvrir du Wieprz et seraient à ma disposition.

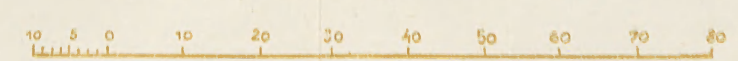
Le général Rydz-Smigly accomplit sa mission d'une manière extrêmement adroite. Ses opérations et les manœuvres de ses deux divisions, 1^{re} et 3^e, constituent l'une des plus glorieuses pages de l'Armée polonaise. Le général Rydz-Smigly et ses deux divisions parvinrent à trouver dans une attitude agressive la solution d'une mission compliquée.

En raison de leur moral, ces deux divisions cherchèrent à triompher de l'ennemi qui les pressait par des retours offensifs susceptibles de leur faire gagner du temps et de leur permettre de poursuivre leur mouvement tranquillement vers le nord où je les appelais. La 1^{re} D. I. de Légion, le 8 août, battit la 24^e D. I. soviétique, s'empara de huit canons non loin de Horochow (Horokhov) et par une marche rapide atteignit Sokal où l'attendaient des trains tout prêts. Le départ de la 1^{re} D. I. eut lieu sans encombre. La 3^e D. I. fit de même à Hrubieszow (Hroubiechov), mais malheureusement, n'ayant pas de trains préparés, elle dut effectuer à pied son mouvement vers le nord. Le retard de cette division d'infanterie fut dû également aux difficultés que l'on rencontra pour lui faire parvenir à temps les ordres nécessaires. Avant son départ, cependant, la 3^e D. I. réussit à battre l'ennemi qui avait déjà franchi le Bug et le rejeta au delà de la rivière, en lui enlevant un matériel de



Institut Geographique Militaire à Varsovie 1928.

ÉCHELLE 1:1.000.000.



guerre considérable. Les combats des 1^{re} et 3^e D. I. eurent une autre conséquence curieuse caractéristique. Sur un de nos officiers tués près de Chelm, l'ennemi trouva notre ordre du 6 août qui prescrivait un nouveau regroupement de nos forces. Cette imprudence, si fréquente à la guerre et si sévèrement punie par les règlements de toutes les armées, fit tomber dans les mains des Soviets le secret de nos mouvements. J'ai lu chez M. Toukhatchevski et M. Serghieieff qu'au G. Q. G. soviétique on n'accorda pas la moindre créance à ce document, car la XII^e Armée fit connaître qu'à Hrubieszow les divisions destinées à attaquer vers le nord, 1^{re} et 3^e, se battaient victorieusement au sud et non aux environs de Lubartow, où l'ordre du 6 les envoyait. M. Toukhatchevski, qui, à la page 242, constate qu'il eut des discussions à ce sujet avec son supérieur, ne fit rien cependant pour protéger son aile gauche et ses derrières menacés.

Avant mon départ de Varsovie, le 12 au soir j'eus à la place Saski un entretien définitif avec les trois hautes personnalités dont j'ai déjà parlé. Au cours de cet entretien, j'énonçai mes idées sur la situation comme suit :

1^o Sur les vingt divisions d'infanterie devant prendre part à la bataille qui allait décider du sort de notre capitale, quinze environ, c'est-à-dire les trois quarts, avaient un rôle passif et un quart environ, soit cinq divisions et demie, dont une en retard, avaient un rôle actif. Varsovie, où étaient rassemblées dix divisions et demie, possédait en outre une artillerie considérable, et je pensais qu'il suffisait du feu de l'artillerie joint aux avions également rassemblés à Varsovie pour contenir l'ennemi assez facilement. Je ne pensais donc pas que le facteur temps eût une grande importance pour Varsovie. Au contraire, j'estimais qu'il valait mieux pour l'ensemble des opérations que l'ennemi subit de grosses pertes au cours de son attaque et qu'il fût accroché à la garnison de Varsovie assez fortement par la bataille pour qu'il ne lui fût pas possible d'opposer une force sérieuse à l'avance des divisions que je commandais, soit cinq divisions.

2^o Je montrai que les troupes réunies pour la contre-attaque, soit cinq divisions et demie, devaient disposer d'un certain temps pour se reposer et pour se regrouper convenablement, après avoir incorporé les renforts qui leur étaient envoyés. Je devais également disposer d'un certain temps moi-même

pour inspecter les troupes, car je craignais que leur moral ne fût pas assez élevé pour une opération aussi délicate et aussi risquée. Aussi je ne croyais pas pouvoir entamer l'opération avant le 15 août ; je pensais d'ailleurs réussir deux jours après le début de l'opération, à me rapprocher assez de Varsovie attaquée par l'ennemi pour que la coopération de mes divisions avec le gros des forces réunies à Varsovie et aux environs fût déjà possible. Je montrai à ce sujet qu'il serait dans ce cas désirable que le secteur Sud de la garnison de Varsovie, renforcé de tous les chars de combat qu'on devait rassembler dans ce secteur, prononçât une attaque le long de la chaussée de Varsovie à Minsk et Brzesc. J'avais en effet l'intention d'attaquer sur un très large front, et dans ces conditions la 14^e D. I., qui formait l'aile gauche et qui devait suivre la route de Lublin, pouvait se trouver dans une situation très critique au moment où, entièrement isolée, elle tomberait sur le gros des forces ennemies.

3^o Je montrai le danger menaçant qui faisait du mouvement que j'allais diriger une entreprise extraordinairement risquée. En retirant du Sud la 1^{re} et la 3^e Division de Légion, j'ouvrais en quelque sorte une porte d'invasion à l'ennemi et en particulier à l'armée de cavalerie de Boudienny. Bien que de ce côté notre cavalerie eût l'ordre d'arrêter la marche de la cavalerie de Boudienny contre nous, les expériences antérieures ne me donnaient pas beaucoup de certitude à cet égard. Je pouvais en peu de temps m'attendre à voir déboucher de Sokal ou de Hrubieszow sur mes derrières immédiats tout ou partie de l'armée à cheval de Boudienny, ce qui pouvait en grande partie annihiler mes efforts. Je signalai en outre que sur le Bug, contre la XII^e Armée soviétique, je ne laissais que des forces réduites, la 7^e D. I. aux environs de Chelm et plus au sud la 6^e Division ukrainienne qui était très faible.

Enfin, en prenant congé du général Sosnkowski, j'attirai son attention sur le désordre qui régnait aussi bien dans le commandement que dans l'organisation des troupes, et je lui demandai de faire l'impossible pour éliminer tous les groupements, groupes, sous-groupes, sur-groupes, avant-groupes, arrière-groupes qui, malgré tous mes efforts, étaient encore en si grand nombre qu'il y avait bien des chefs et

des États-Majors, mais sans troupes et que sur certains points 100 soldats se répartissaient en trois groupes commandés par des généraux. Je lui recommandai en outre de s'efforcer d'être toujours un guide tutélaire pour les généraux qui se disputaient continuellement et étaient perpétuellement en discussion, et de mettre un terme d'une manière ou de l'autre à l'anarchie de commandement que je redoutais. A défaut en effet de mon autorité, la défense de la ville pouvait être compromise au moment même où nous pouvions avoir la supériorité sur l'ennemi.

Après avoir réglé ces questions, je partis le 12 au soir de Varsovie. Je partais avec le sentiment profond de l'absurdité de la situation et même avec un certain dégoût de moi-même qui, en raison de la pusillanimité et de l'impuissance des Polonais, avais dû enfreindre toute logique et toutes les lois saines de la guerre. En outre, je l'avoue, je ressentis un très fort soulagement quand j'abandonnai le milieu où les minutes valaient plus que des heures, les heures plus que des jours, les jours plus que des semaines.

A mon arrivée à Pulawy où était mon Q. G., et après avoir eu le temps de me reconnaître, je constatai tout de suite plusieurs faits. Tout d'abord : que le moral de toutes les divisions, et il y en avait quatre de concentrées, n'était pas aussi mauvais que je l'avais supposé, et bien que juste avant mon arrivée l'une des divisions, la 21^e, suivant une vieille habitude qui durait déjà depuis un mois, eût sous la pression d'un petit groupe ennemi abandonné la tête de pont de Kock, sur le Wieprz, qu'elle avait ordre de tenir, je ne jugeai pas que la grande crise morale, qu'entraîne une contre-attaque succédant à une longue retraite, fût impossible à surmonter.

Par contre, je constatai que les renforts avaient reçu des destinations absolument contraires aux nécessités résultant de leur armement. C'est ainsi que des bataillons armés de fusils français arrivaient aux divisions armées de Mauser allemands ou de Mannlicher autrichiens. Il fallait du temps pour débrouiller tout ce chaos. J'observai en outre une pénurie extraordinaire d'équipements et d'uniformes de troupes. Je n'avais pas vu jusqu'à présent des gueux pareils, comme je les nommais, dans tout le cours de la campagne. A la 21^e D. I., près de la moitié des hommes défila devant

moi à Firlej, pieds nus. Je me rappelai que de fois et combien de mes subordonnés, au cours de la guerre, avaient attribué leurs revers uniquement au mauvais équipement du soldat. D'autre part, c'est avec une certaine amertume que je pensai aussi que les approvisionnements avaient été donnés en totalité, ou tout au moins en grande partie, à des troupes à qui je n'avais pas assigné de rôle décisif à la guerre. Enfin, tous les renseignements que je pus réunir sur l'ennemi étaient assez énigmatiques. D'après son dispositif stratégique, j'aurais dû avoir devant moi le groupe de Mozyrz. Sa composition et sa force n'avaient jamais été exactement précisées par nous. Nous savions que la 57^e D. I. entraît dans sa composition et qu'en outre d'autres détachements formaient une sorte d'unité indépendante du groupe, mais jusqu'ici je n'avais jamais eu de renseignements précis à ce sujet. Son action de guerre antérieure aurait pu faire croire que c'était un groupe très puissant. Depuis le 4 juillet, il avait attaqué dans deux directions différentes et justement là où nous étions les plus forts, en longeant la Polésie proprement dite et plus au nord le long de la chaussée de Bobruisk-Brzesc. Parfois, le mois précédent, j'avais lu des rapports qui parlaient de forces importantes de l'ennemi nous attaquant, non sans succès, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Et cependant, à la date du 13 août, je n'avais que le vide devant moi. C'était tout au plus des patrouilles, un peu plus nombreuses peut-être vers Kock et Maciejowice sur la Vistule, où elles étaient censées se préparer à passer le fleuve. J'avoue que je prenais tout cela pour des détachements de partisans envoyés à travers tout le pays pour réquisitionner, piller et fourrager. Le plus grand groupement était représenté par la 58^e D. I. de la XII^e Armée qui, de Wlodawa, marchait en direction de Lubartow ou de Chelm.

Les rapports de Varsovie étaient tranquilisants; l'ennemi selon toute évidence se préparait à l'attaque et groupait ses forces en conséquence. Le Sud non plus ne m'envoyait pas de nouvelles alarmantes. La conviction que j'avais emportée de Varsovie s'affirmait. J'avais du temps devant moi et je résolus de ne pas déclencher mon attaque avant le 17 août au matin, quand les attaques sur Varsovie se seraient déjà suffisamment développées et que le gros des forces soviétiques aurait bien été accroché par le gros de nos forces rassemblées

à Varsovie. Pendant ce temps, je pouvais fusionner plus fortement mes divisions en un seul groupe peu nombreux destiné à attaquer et attendre que la 3^e Division de Légion retardée dans sa marche vers le nord fût arrivée sur l'alignement des autres divisions.

Mais le lendemain, la situation se gâta pour moi. De Varsovie arrivèrent des télégrammes angoissants. La première attaque des Soviets avait brisé notre résistance et Radzymin, ainsi que les environs, avait été enlevé d'assaut. Les dépêches d'un caractère alarmant dépeignaient la tournure d'esprit qui régnait dans la capitale. J'éprouvai un certain étonnement en apprenant que la pression exercée par les troupes de M. Toukhatchevski augmentait vers l'ouest dans la direction de Plock et même de Woclawek et Brodnica. Les dépêches qui annonçaient cette nouvelle ne parlaient pas seulement de cavalerie, comme je le supposais jusqu'ici. Il y avait là une énigme que je ne pouvais arriver à résoudre, car cela renversait dans une certaine mesure mon idée antérieure, à savoir que M. Toukhatchevski avait concentré toutes ses forces contre Varsovie. Mais dans les dépêches alarmantes venues de Varsovie, on essayait nettement de faire pression sur moi pour que je vole au secours de la capitale et pour que je me détermine à prendre l'offensive tout de suite, même avant la fin de mes préparatifs. Bien que cette insistance et cette angoisse me parussent un non-sens absolu, je n'en fis pas moins, en raison de l'angoisse qui, comme je l'ai dit plus haut, régnait dans la capitale, une concession contraire au bon sens et à la raison, et après un instant d'hésitation j'avançai d'un jour la date du déclenchement de la contre-attaque et je fis savoir à Varsovie qu'elle commencerait le 16 au point du jour.

L'ordre que je lançai exposait beaucoup les deux divisions d'aile, la 14^e à gauche et la 1^{re} de Légion à droite. Je décidai en effet, et j'en informai tout le front, de frapper vite et je prescrivis de franchir chaque jour des distances auxquelles, à part la 1^{re} de Légion, les autres troupes n'étaient pas habituées. J'interdis formellement de veiller aux ailes, car chaque division devait progresser aussi rapidement que possible, sans s'inquiéter des voisins de droite ou de gauche ; mais comme je n'envisageais pas de grande bataille ailleurs que devant Varsovie, je prescrivis à la 1^{re} Division de Légion

de marcher le plus rapidement possible. Cette division devait former l'aile droite marchante, dès le deuxième jour peut-être, dans le cas où l'aile gauche (la 14^e) se heurterait quelque part dans les environs de Kolbiel à une résistance organisée contre les secours marchant sur Varsovie. Ce qui m'inquiétait, c'était le groupe de Mozyrz : je ne constatais pas sa présence sur mon front et les renseignements de l'aviation signalaient de gros mouvements de voitures venant du nord et du nord-est vers Lukow et Zelechow. Ce pouvait être quelque groupe envoyé en hâte, peut-être le groupe de Mozyrz, de telle sorte que notre 1^{re} Division de Légion qui avait son flanc est découvert, pouvait se trouver dans une situation relativement critique.

J'avais donné comme objectif général à mes troupes, c'est-à-dire à mes quatre divisions, la route de Brzesc-Varsovie qui devait être atteinte le deuxième jour. Le 3^e Division de Légion faisait exception; elle était entrée en contact avec la 58^e D. I. soviétique et ayant engagé un combat avec elle ne pouvait entrer en ligne de compte dans mes calculs relatifs aux combats livrés sous Varsovie. Je pouvais plutôt compter sur tout ou partie de la 2^e Division de Légion qui était installée dans un secteur passif sur la rive ouest de la Vistule à Demblin et en aval. L'avance de mes forces vers le nord devait par cela même libérer cette division de sa mission.

La 15 août, les nouvelles de Varsovie furent plus rassurantes, mais tous les combats prouvaient que la poussée de l'ennemi grandissait de plus en plus du côté de Rodzymin et au nord de Varsovie dans les environs de Modlin. D'autre part, au sud, l'armée à cheval de Boudienny commençait à entrer en action et sous sa pression notre VI^e Armée entamait un mouvement de repli dans la direction de Lwow.

Le 16, je déclenchai l'attaque, si on peut appeler cela une attaque. Seule la 21^e D. I., en débouchant, engagea un combat léger et très facile : elle avait quelques jours avant évacué Kock, on ne sait pourquoi, après avoir endommagé le pont, et maintenant elle dut franchir le Wieprz à gué et réoccuper Kock. Les autres divisions progressèrent presque sans rencontrer l'ennemi, sauf quelques escarmouches sans importance ici ou là avec de petits groupes qui, aussitôt après avoir pris le contact, se dispersaient et s'enfuyaient. Je n'ose appeler cela du contact. Je passai

toute la journée en automobile, principalement à la 14^e D. I. d'aile gauche, recueillant constamment des renseignements et des impressions soit directement, soit auprès de mes subordonnés. Je ne puis m'empêcher de dire que ce jour dans la soirée, quand toutes les divisions eurent parcouru trente et quelques bons kilomètres vers le nord, le groupe de Mozyrz était toujours pour moi un mystère et constituait toujours la principale énigme que je cherchais à déchiffrer. On ne l'avait rencontré en effet nulle part, abstraction faite de la 57^e D. I. ; mais ce résultat allait complètement à l'encontre des impressions antérieures que je m'étais forgées jour par jour pendant un mois entier et cependant c'était devant cette bête apocalyptique que pendant un mois entier s'étaient repliées de nombreuses divisions. Il me semblait rêver. La conclusion à laquelle j'arrivai fut qu'on me tendait un piège quelque part. La 14^e D. I. à l'aile gauche, ayant dépassé sans combat Garwolin, entra à partir de midi dans la sphère d'action de l'aile gauche de la XVI^e Armée soviétique qui attaquait Varsovie. Je savais en effet que cette armée devait forcer la Vistule vers Gora Kalwaria. Or, le 16, les avant-gardes de la 14^e D. I. étaient à peine à 20 ou 25 kilomètres de Karczew (Kartcheff) et de Wiazowna qui d'après les dépêches étaient attaquées. Et toujours pas d'ennemi ! J'ordonnai dans la soirée à la 2^e Division de Légion tout entière libérée de sa mission de se rassembler le plus tôt possible à Demblin pour former réserve en raison de la masse de mystères et de pièges qui nous menaçaient de toutes parts. Cependant il fallait bien que le groupe de Mozyrz, jusque-là victorieux, fût quelque part, de même que la XVI^e Armée qui attaquait Varsovie.

Le 17 août (1) ne me permit pas de résoudre ces énigmes. Je recherchai désormais la solution à l'aile droite. Je passai de nouveau toute la journée en automobile, cherchant les traces de l'ennemi fantôme et un indice quelconque des pièges que je redoutais. Je trouvai bien dans l'après-midi à Lukow le commandant de la 21^e D. I. et son État-Major qui festoyaient joyeusement après leur magnifique marche. Les commandants de brigade et de plusieurs régiments qui m'entouraient à table déclarèrent unanimement qu'il n'y avait pas d'ennemi et me

(1) Voir la carte numéro 7.

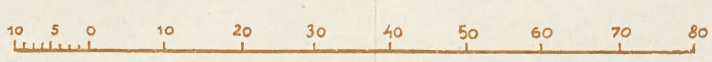
racontèrent avec chaleur que toute la population volait à leur secours, de sorte que quand quelque groupe ennemi insignifiant essayait d'opposer une résistance, les paysans armés de fourches et, peu s'en fallait, les bonnes femmes armées de fléaux, accouraient pour seconder nos montagnards quand ceux-ci pieds nus partaient à l'attaque en tirailleurs. L'avant-garde de la division de montagne s'était arrêtée à mi-chemin entre Lukow et Siedlce. J'ordonnai aussitôt de pousser l'attaque sur Siedlce dans l'espoir que peut-être ce point central me fournirait le mot de l'énigme du groupe de Mozyrz. Plus à l'est, je savais que la 1^{re} Division de Légion avançant toutes les autres avait atteint par ses avant-gardes Biala et Miedzyrzec (Miendzyjets) et encore plus loin la 3^e Division de Légion arrêtée en cours de marche avait battu la 58^e D. I. soviétique et progressait en la poussant devant elle vers Wlodawa et Brzesc. Quand dans la soirée je revins vers l'ouest par la belle route de Lukow vers Garwolin et que j'eus dépassé Zelechow où je rencontrai les arrières de la 16^e D. I. en marche sur Kaluszyn (Kalouchinn), je crus rêver et être tombé dans un monde de conte de fée. Je ne saisissais pas très bien où commençait le rêve et où commençait la réalité. Est-ce que je rêvais alors que tout récemment encore une sorte de cauchemar m'oppressait dans un mouvement continu d'une puissance irrésistible, mouvement dont je croyais sentir les pattes monstrueuses m'étreindre à la gorge et m'étouffer? est-ce au contraire maintenant que je rêvais quand les cinq divisions librement et sans rencontrer d'obstacle parcouraient hardiment les mêmes espaces que, tout récemment encore, dans les angoisses mortelles de la retraite, elles abandonnaient à l'ennemi? Malgré tout ce que ce rêve pouvait avoir d'agréable, il était impossible qu'il correspondît alors à la réalité. Tout un mois de suggestions, suggestions de la supériorité ennemie, se refusait à disparaître. Ce rêve de bonheur ne pouvait être réel. C'est sous cette impression que j'arrivai le soir à Garwolin.

Je me rappelle, comme si c'était aujourd'hui, le moment où, buvant une tasse de thé près de mon lit préparé pour le sommeil, je me redressai sur mes jambes quand j'entendis enfin l'écho de la vie, l'écho de la réalité, le grondement sourd des canons, m'arrivant du nord par les airs. Ainsi donc l'ennemi existait! Ce n'était pas une illusion! La honte



Institut Géographique Militaire à Varsovie 1928.

ÉCHELLE 1:1.000.000.



que j'éprouvais pour la frousse et les terreurs d'autrefois en présence du cauchemar monstrueux qui commençait à me faire l'effet de quelque pure fantasmagorie sauvage n'était pas irrationnelle et sans motifs ! L'ennemi existait et la preuve était la musique de la bataille qui m'arrivait du nord. M'étant couché, je soulevais à chaque instant ma tête sur l'oreiller pour vérifier mes sensations. Le grondement sourd des canons ébranlait l'air en mesure, lentement, annonçant un combat mené sans nerfs, tranquillement, suivant un rythme bien cadencé. Quelque part vers Kolbiel, peut-être un peu plus loin, c'était ma 14^e D. I. qui se battait dans la nuit. Je me dis rapidement que même si le combat ne se terminait pas par un succès momentané, même si la 14^e D. I. était obligée de se replier, le combat qu'elle livrait aurait pour effet de dégager un peu Varsovie menacée et que j'arriverais à rapprocher le lendemain du terrain de la lutte la 2^e Division de Légion venant de Demblin et la 16^e D. I. voisine venant de l'est.

Le 18 au matin, quand je me levai, les canons ne tonnaient plus : calme complet. Je décidai de partir aussitôt pour vérifier la situation. Je n'oublierai jamais l'impression étrange que je ressentis, d'être arrivé à Kolbiel sans rencontrer d'obstacles, de ne trouver au manoir sur la route que les derrières de la 14^e D. I. et d'apprendre que cette division avait livré un combat de nuit et était en marche forcée sur Minsk pour se conformer à mon ordre lui prescrivant d'atteindre à l'aube du troisième jour la route de Brzesc. Où était donc la XVI^e Armée ? En arrivant à Minsk, la preuve de son existence me fut donnée par les canons abandonnés sans attelages et sans servants dans les champs, par un grand nombre de cadavres d'hommes et de chevaux gisant sur les bords de la route, enfin par la population me racontant avec enthousiasme, en arrêtant mon auto après m'avoir reconnu, que les « bolchevistes » s'enfuyaient en désordre de tous les côtés, pris de panique.

Bien des narrateurs considéraient mon voyage comme peu sûr, car les environs fourmillaient de « cosaques rouges » dispersés et égaillés. A Minsk, je trouvai la 14^e D. I. concentrée, ainsi que le 15^e Régiment de uhlands. Tous les renseignements que je recueillis sur le combat qui venait de se dérouler étaient d'accord sur un point, c'est que la 14^e D. I. avait eu

affaire aux divisions soviétiques les plus au sud de la XVI^e Armée (8^e et 10^e). Notre division dont les pertes étaient relativement peu importantes, elles ne dépassaient pas 200 hommes, avait brisé leur résistance et avait constaté qu'elles se repliaient en proie à la panique. J'appris aussi que, conformément à mon ordre précédent, une partie de la garnison de Varsovie, à savoir la 15^e D. I., avait attaqué le long de la route de Varsovie-Minsk et qu'elle se trouvait actuellement tout près à Deby-Wielkie. J'y trouvai en effet la 15^e D. I. réunie dans le dispositif de combat le plus drôle qui soit au monde. Des deux côtés de la route étaient installées des batteries, les unes tournées vers le nord, les autres vers le sud. Le commandant de la division m'expliqua que c'était indispensable, car l'ennemi, qui se retirait en toute hâte des abords de Varsovie, était partout, aussi bien au nord qu'au sud. J'annonçai à la 15^e D. I. son adjonction à notre IV^e Armée et je lui prescrivis de se préparer à marcher vers le nord pour forcer le Bug derrière lequel je m'attendais à rencontrer de la résistance. Il était évident pour moi que l'attaque menée à une aussi vive allure avait déjà produit ses effets devant Varsovie. Je conclus de tous ces renseignements que si je ne rencontrais pas de résistance de la part du groupe de Mozyrz, la résistance que pourrait m'opposer la XVI^e Armée soviétique était à proprement parler terminée. Trois de ses divisions, 8^e, 10^e et 17^e, après un court et peu sanglant combat, étaient presque en déroute ; je ne pensais pas que les autres divisions de cette armée, 2^e et 27^e, pourraient s'opposer aux efforts concentriques de nos deux divisions, 14^e et 15^e D. I. venant du sud, et des divisions de la garnison de Varsovie amenées de l'ouest pour boucher le trou de Radzymin. En présence de cette situation, je ne pouvais rencontrer quelque résistance que sur le Bug où nécessairement l'ennemi devait diriger les forces de sa III^e Armée qui combattaient devant Zegrze (Zegjé) et plus à l'ouest, derrière la Narew. Car dans le cas contraire la III^e Armée se trouverait dans une situation extraordinairement délicate, avec toutes ses routes de retraite doublement barrées et par l'ennemi et par la Narew. J'en conclus que la plus grande partie de l'armée soviétique devait nécessairement se replier de Varsovie vers l'est et que par suite il nous fallait réaliser le plus vite possible une étroite coordination des opérations de toutes

les troupes réunies aux abords de Varsovie, dans le but, après avoir battu une des armées soviétiques, de battre et d'anéantir le reste des forces ennemies grâce à une poursuite énergique et une poussée convergente de toutes les directions.

Dans ce but, je décidai de me rendre immédiatement à Varsovie pour organiser et ordonner à la fois la poursuite et l'attaque générale. A Varsovie, je trouvai les dispositions d'esprit un peu différentes de celles que j'espérais. Si j'y constatai de la joie et un certain sentiment de soulagement dû au fait que Varsovie était moins immédiatement pressée par l'ennemi, il y subsistait encore une grande inquiétude en raison de nombreuses attaques dirigées sur les villes de la Vistule inférieure comme Plock, Wloclawek, et de la progression toujours plus accentuée des forces soviétiques vers ce qu'on appelle le corridor de Dantzig. En outre, tous ceux à qui je parlais ne trouvaient pas notre situation stratégique aussi favorable et aussi radicalement changée que je le croyais. Alors que j'étais déjà délivré de la suggestion de nos revers si récents d'un mois entier et que je ne voyais pas pour l'ennemi d'autre alternative, pour échapper au désastre qui le menaçait, que de défendre le Bug sur lequel se dirigeaient les divisions de la IV^e Armée et les troupes du général Rydz-Smigly, à Varsovie au contraire je constatais nettement la persistance des effets de la dépression morale résultant des succès antérieurs de M. Toukhatchevski.

Nos efforts pour soulager le front Est de Varsovie par une attaque de la partie de notre front Nord qui était moins pressée par l'ennemi dans les environs de Modlin, c'est-à-dire par notre V^e Armée, eurent un certain résultat. On poussa jusqu'à Nasielsk et le long de la Narew en direction du nord. Mais à Varsovie, on était d'avis que plus la V^e Armée et la fraction de la I^{re} qui attaquait par la rive ouest de la Narew accentueraient leur progression vers le nord et plus le flanc gauche serait menacé. Alors que personnellement je n'y voyais pas de danger et que j'étais persuadé que, d'une façon ou de l'autre, l'ennemi serait obligé de battre en retraite, à Varsovie on n'était pas de cet avis et on n'avait aucune assurance à ce sujet. La crainte et l'angoisse pour la sûreté de la capitale y étaient si fortes et les progrès subséquents de l'ennemi vers l'ouest étaient si impressionnants qu'on n'obéissait qu'avec peine à mon impulsion.

Mon ordre du 18 août fixa ainsi qu'il suit les objectifs de nos armées :

III^e Armée. — Couvrir la région de Lublin et la région de Chelm et occuper le Bug ; envoyer des reconnaissances au delà et appuyer en même temps l'aile gauche du front Sud en opérant par le nord contre les fractions de la XII^e Armée, sans s'inquiéter de la limite sud de son secteur.

II^e Armée. — Poursuite énergique dans la direction du nord pour s'emparer de Bialystok et attaque par l'est des colonnes ennemies en retraite ; se couvrir en même temps vers l'est par l'occupation de Brzesc-Litewski. (3^e Division de Légion. La 19^e D. I. et le 41^e Régiment d'infanterie dirigés sur la II^e Armée, sont affectés à des opérations dans la région d'Augustow-Wolkowysk.)

IV^e Armée. — Poursuite intensive, direction nord, pour forcer rapidement le Bug dans le secteur de Brok (inclus), Granne (exclus), occupation de Wysokie-Mazowieckie. Acculer l'ennemi à la frontière allemande, en avançant l'aile droite pour encercler l'ennemi.

I^{re} Armée. — Poursuite de front par conséquent dans la direction nord-est ; axe de la poursuite : Varsovie-Wyszkw (Wychkow), Ostrow, Lomza. Diriger la cavalerie à l'aile gauche pour boucher le vide entre l'infanterie de l'armée et la frontière.

V^e Armée — Liquider complètement le 3^e Corps de cavalerie de la IV^e Armée et les fractions de la XV^e Armée bolcheviste qui, par suite du mouvement de notre V^e Armée vers le nord sur Przasnysz (Pjasny h) et Mlawa, seront coupées de leur ligne de retraite.

Je complétais cet ordre par une lettre écrite à Siedlce le lendemain 19 assez tard dans la nuit quand je sus que sur le Bug ni la IV^e Armée ni les troupes du général Rydz-Smigly ne rencontreraient pas de grande résistance. C'est aussi ce motif qui me fit considérer comme parfaitement possible une réduction des effectifs consacrés à la poursuite directe. Je pensai pouvoir transporter un grand nombre des troupes réunies dans les environs de Varsovie en partie vers le sud, en partie franchement vers l'est pour former un nouveau front naturel orienté non plus au nord, comme jusqu'ici, mais à l'est. Cette réorganisation du front est déjà amorcée par mon ordre du 18 août. Au paragraphe 3, je donnai les

instructions nécessaires pour retirer à la V^e Armée et à la I^{re} Armée aussi vite que possible le 41^e Régiment de Suwalki et la 19^e D. I. précédemment appelée la 1^{re} Lithuano-Blanc-Ruthène. C'était conforme à mon projet, déjà conçu à ce moment, d'envoyer le 41^e R. I. formé de volontaires de Suwalki, dans son pays natal pour le délivrer de l'invasion soviéto-lithuanienne. D'autre part, la 19^e D. I. également formée de volontaires des districts-frontières devait partir, comme le disait l'ordre, « par transports accélérés » par Varsovie, Siedlce, dans la direction de Czeremcha (Tcheremkha) pour former une sorte d'avant-garde destinée à purger sa petite patrie le plus complètement possible de l'ennemi.

Dans ma lettre au Chef d'État-Major, au paragraphe 2, mes intentions sont déjà complètement concrétisées. Je considérais l'ennemi comme battu et je résumais en conséquence mon ordre de la manière suivante :

« La V^e Armée assumera la poursuite; la IV^e Armée poussera « dans la direction du nord et comprimera de plus en plus les « routes de retraite. La II^e Armée fera un bond pour couper les « routes de l'est. Si je ne parle pas de la I^{re} Armée [l'armée « du centre située entre la V^e et la IV^e (1)], c'est que je suppose « qu'il n'y a pas de place pour elle et qu'elle doit être fractionnée « entre les II^e et III^e Armées. Cette dernière devra vraisem- « blablement se charger de couvrir le Bug et Lublin, mais « aussi d'attaquer en direction du sud pour dégager la Galicie. » Je voulais donc dès le 20 en finir avec le non-sens stratégique qui avait été autrefois ma base de départ pour la bataille de Varsovie.

Mon ordre du 18 août, un peu modifié le 19, coïncide avec l'ordre de M. Toukhatchevski lancé presque en même temps. M. Toukhatchevski revendique la même date du 18 août. Malheureusement, en compulsant tous les matériaux que je possède, je trouve que les faits contredisent tellement cette affirmation de M. Toukhatchevski que je juge nécessaire de m'arrêter un peu pour élucider cette controverse.

M. Serghieieff, à la page 92, écrit nettement que l'ordre a été donné le 17 août à 18 heures. Il affirme en outre qu'à l'État-Major du front à Minsk, on reçut le 17 au matin des

(1) Explication ajoutée par l'auteur. (N. d. T.)

nouvelles « sur le déclenchement de l'attaque de quelques « forces polonaises débouchant des environs de Lublin, attaque « dirigée droit au nord, et sur la défaite du groupe de Mozyrz « sur le large front de Demblin à Wlodawa ». Par contre, M. Toukhatchevski affirme à la page 250 que « malheureuse- « ment le Commandant du front ne fut informé que le 18 août « de l'offensive polonaise par une conversation à l'aide du « Hughes avec le Commandant de la XVI^e Armée. Ce dernier « ne fut informé de l'offensive que le 17. Le groupe de Mozyrz « n'envoya aucun compte rendu sur ce qui se passait. Le « Commandant de la XVI^e Armée, rendant compte par le « Hughes de la situation qui en résultait, se prononçait pour « une retraite nécessaire en vue de se réorganiser, mais il ne « considérait pas l'offensive des forces blanches polonaises « comme sérieuse et prévoyait la possibilité de la liquider... » Je constate péremptoirement qu'une conversation quelconque de la XVI^e Armée de Siedlce avec M. Toukhatchevski à Minsk-Litewski n'était pas possible le 18 août, vu que Siedlce fut en grande partie occupée par notre 21^e D. I. dès le 17 assez tard dans la soirée. Et il est absolument impossible de croire que le Commandant de la XVI^e Armée, obligé probablement de changer rapidement son poste de commandement, ait pu converser dans ces circonstances étranges. Le 17 août au soir et dans la nuit du 18, le gros de son armée, 8^e, 10^e et 17^e D. I., étaient en pleine retraite, retraite désordonnée, et toute communication entre elles et le Commandant de la XVI^e Armée fut coupée dès cette nuit-là.

Dans les souvenirs de M. Putna intitulés : *Devant Varsovie*, où il décrit les opérations de la 27^e D. I. soviétique, appartenant à la 16^e Armée qui avait attaqué et pris Radzymin, je trouve les renseignements suivants à ce sujet : « Selon « l'ordre préparatoire du Commandant de l'armée reçu à la « 27^e D. I. le 17 août vers 16 heures, les divisions de l'armée « devaient se replier sur la Liviec. » En outre, M. Putna attribue cette prescription au fait que les 8^e et 10^e D. I. qui se trouvaient au sud de la 27^e D. I. avaient été battues par nous Polonais, et que les avant-gardes polonaises entraient déjà dans Minsk-Mazowiecki. Il constate de plus que, conformément à l'ordre, la 27^e D. I. évacua Radzymin le 17 août à minuit sans être inquiétée par l'ennemi, ayant pourtant déjà devant elle des fractions des divisions du Sud qui se repliaient

en désordre. Après avoir rapproché tous ces faits, je ne puis supposer que la date de l'ordre de M. Toukhatchevski soit le 18 août, mais je pense au contraire ou bien que c'est une faute d'impression, ou bien que cette date a été avancée intentionnellement par M. Toukhatchevski en écrivant son ouvrage. C'est pourquoi le croquis que j'ai joint à mes considérations sur la bataille de Varsovie donne la situation des deux belligérants le 17 au soir au moment où l'ordre de M. Toukhatchevski commençait déjà à recevoir son exécution et où le mien allait commencer le lendemain à produire son effet.

Je dois dire immédiatement que nos deux ordres presque simultanés eurent un sort presque identique. Ils furent exécutés de part et d'autre par une partie seulement des troupes. L'ordre de M. Toukhatchevski, ainsi qu'il le dit lui-même, fut donné trop tard. M. Toukhatchevski constate que la raison pour laquelle il lança son ordre de retraite fut la situation critique de son aile gauche. J'ajoute qu'en raison du décousu des opérations de la IV^e Armée de M. Serghieieff, il n'avait pas en donnant son ordre la certitude d'un succès important et rapide à son aile droite, succès qu'il cherchait précisément de ce côté. L'ordre de retraite de devant Varsovie fut lancé par le chef soviétique sous l'influence de l'attaque inattendue des cinq divisions polonaises. Mais quand il affirme que l'ordre était déjà tardif, c'est parce qu'en dirigeant sa XVI^e Armée d'aile gauche sur la Liviec, croyant la soustraire ainsi au choc des cinq divisions polonaises, il ne savait pas que cette armée n'était déjà plus en état d'opposer la moindre résistance.

La division d'aile droite de cette armée, par conséquent celle qui était le plus au nord, était la 27^e D. I. soviétique déjà citée, qui quelques jours avant avait inspiré une telle angoisse à Varsovie en enlevant Radzymin. Du récit des opérations de cette division que j'ai déjà cité, je reproduis textuellement la situation de la XVI^e Armée le 18 août dans l'après-midi. Voici le récit : « Dès le 18 août au matin, il devint évident
« que les autres divisions de l'armée abandonnaient leurs
« lignes d'opérations et de retraite et que leurs unités, à part
« quelques exceptions sans importance, se retiraient dans la
« direction nord-est comme étant la moins dangereuse. Les
« États-Majors des 2^e et 10^e D. I. se trouvaient à midi le

« 18 août : le premier à Paplin, le deuxième à Sudninow, « tous les deux dans le secteur de la 27^e D. I. La route « Wegrow-Sokolow-Drohiczyn était suivie par les unités de « la 21^e D. I. » [qui faisait partie de la III^e Armée et qui avait pris part à la prise de Radzymin (1)], « les formations de « l'arrière et les équipages des 27^e, 2^e, 17^e, 10^e et 8^e D. I. [soit les cinq divisions de la XVI^e Armée sans en excepter une seule!]. « Cette route était submergée par une colonne ininter- « rompue avançant lentement sur deux ou trois rangs. L'État- « Major de la 27^e D. I. atteignit Sokolow le 18 août à 21 h. 30. « Il y apprit que l'ennemi avait, dès le 18 au point du jour, « occupé Siedlce et progressait dans la direction de Sokolow « et Drohiczyn. Vers 21 heures, les Polonais occupèrent les « environs de Rozbity-Kamien d'où ils avaient chassé la « 50^e Brigade [17^e D. I.]. Un train blindé ennemi s'approcha « de Sokolow et bombarda avec son artillerie la route par « laquelle marchaient toujours sur plusieurs rangs les équipages « des divisions de la XVI^e Armée. Quelques unités égaillées « des 8^e, 10^e, 17^e et 57^e D. I. [du groupe de Mozyrz] avec « leurs trains se retirèrent par Sokolow vers le nord-est [et non « plus sur Drohiczyn par conséquent!] En présence d'une « pareille situation et de la rupture des liaisons avec le Com- « mandement de l'armée, la division prit la résolution de se « retirer derrière le Bug et on en informa les Commandants « des 2^e, 10^e et 21^e D. I. »

Ainsi donc, la Liviec désignée par M. Toukhatchevski comme ligne d'arrêt à la XVI^e Armée était déjà abandonnée par toute cette armée le 18 au soir, sous la pression de l'avant-garde de notre 21^e D. I. et du train blindé qui faisait partie de cette avant-garde. Outre la XVI^e Armée, une division de la III^e Armée soviétique abandonna également la Liviec. Ce tableau emprunté non à nos relations de guerre, mais au propre récit de notre ennemi, est un témoignage de l'état dans lequel se trouvait la XVI^e Armée, cette armée qui avait couvert victorieusement l'immense espace s'étendant de la Bérézina à Varsovie et avait marché de succès en succès. Actuellement cette armée, après avoir livré le 17 un combat à deux de nos divisions seulement (14^e et 15^e D. I.), renonçait à toutes ses missions sous la pression de l'avant-garde d'une

(1) Cette parenthèse et les suivantes ont été ajoutées par l'auteur. (N. d. T.)

seule de nos divisions, la 21^e. J'ajoute que nos trois divisions, 14^e, 15^e et 21^e, qui dans les journées du 17 et du 18 avaient triomphé de la XVI^e Armée, étaient pour elle de vieilles connaissances ; car depuis la Bérézina jusqu'à Varsovie, partout et toujours elles avaient eu affaire à elle. La XVI^e Armée ne put donc exécuter l'ordre de M. Toukhatchevski.

Passons à l'armée suivante, la III^e. D'après l'ordre, elle devait contenir l'ennemi. Nous avons déjà vu que sa division d'aile gauche, la 21^e, avait été entraînée dans la catastrophe de la XVI^e armée et avait partagé son triste sort. Le reste, composé de trois divisions, qui avait attaqué récemment Varsovie et les environs de Zegrze battait maintenant en retraite derrière le Bug. M. Serghieieff constate que la situation de la XV^e Armée plus au nord devint critique le 19 quand elle eut perdu à son aile gauche toute liaison avec la III^e Armée qui se repliait rapidement vers l'est.

De mon côté, je citerai un passage de la lettre déjà mentionnée que j'écrivis au général Rozwadowski dans la nuit du 19 au 20. A la fin de cette lettre, je disais : « Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé le mot de l'énigme concernant l'emplacement de la III^e Armée ennemie et de la fraction de la XV^e Armée qui ne prend pas part aux opérations au nord de Modlin. » Cette énigme, j'ai essayé de la déchiffrer longtemps encore après la guerre. Je savais en effet que la III^e Armée avait battu rapidement en retraite par Ostrow après avoir défendu très faiblement le Bug ; mais dans la poursuite énergique et rapide qui depuis le 19 au matin avait été organisée par moi à l'aide de notre IV^e Armée, la III^e Armée soviétique ne joua pas le rôle que M. Toukhatchevski avait voulu lui assigner, c'est-à-dire qu'elle ne réussit nullement à contenir l'ennemi. Il y eut à la vérité de temps en temps, au cours des journées des 20 et 21 août, des escarmouches sans importance avec de petits détachements faciles à disperser, mais il n'y eut pas de résistance organisée proprement dite. Sur la copie du dernier croquis de M. Serghieieff, je trouve cette armée le 19 aux environs de Wyszkw (Wychkw), le 20 en arrière d'Ostrow et le 22 en marche sur Ossowiec après avoir soigneusement évité Bialystok et Lomza. Je dois une fois de plus constater que c'était encore une nouvelle armée soviétique qui n'obéissait

pas à l'ordre de M. Toukhatchevski et qui, après avoir franchi victorieusement l'immense espace qui s'étend « du minuscule ruisseau de l'Auta » jusqu'à la puissante Vistule, se repliait rapidement, très rapidement même, sans se soucier d'engager un combat, malgré l'ordre reçu, contre les deux divisions polonaises qui la suivaient par le sud.

L'ordre de M. Toukhatchevski fut suivi par la seule XV^e Armée. Elle stoppa pour sauver la situation. Elle eut à couvrir la retraite de la IV^e Armée aventurée très au loin vers l'ouest et, dans les journées des 18 et 19, elle s'efforça de s'acquitter de sa tâche. Comme il arrive ordinairement dans les désastres, celui qui est le plus brave est celui qui souffre le plus. La XV^e Armée fut attaquée, pendant que les autres se repliaient rapidement vers le nord-est comme la XVI^e et la III^e ou que, comme la IV^e Armée qui du reste ne reçut pas l'ordre à temps, elles essayaient de regrouper leurs divisions par trop dispersées, pour effectuer leur retraite.

Il est impossible de comprendre parfaitement la situation des XV^e et IV^e armées soviétiques sans la rapprocher des opérations de nos troupes à l'ouest de la Narew. Mon ordre du 18 août, je l'ai déjà dit, ne fut pas exécuté en totalité par toutes nos troupes. L'ordre dirigeait franchement toutes les armées vers le nord-est, à l'exception de la V^e qui était le plus à l'ouest. La IV^e Armée devait donc marcher dans la direction générale de Wysokie-Mazowieckie afin de se rapprocher de la II^e Armée par trop isolée du général Rydz-Smigly qui se dirigeait vers Bialystok. La II^e Armée avait en effet une double mission : elle nous couvrait vers l'est et cette mission devait absorber une grande partie de ses forces, et en même temps elle essayait de bondir sur la route de retraite de l'ennemi qui se repliait vers l'est sur la ligne Bielsk-Bialystok. Elle avait détaché des forces peu importantes dans ce but. C'était la suite naturelle du non-sens fondamental qui avait présidé au dispositif stratégique en vue de la bataille devant Varsovie. Par contre, la I^{re} Armée délivrée par le succès de ma contre-attaque débouchant du Wieprz, de toute pression ennemie, reçut par l'ordre du 18 août comme objectif de ses opérations ultérieures la ligne Lomza-Ostrolenka. Ce mouvement ne fut pourtant pas exécuté par la I^{re} Armée ni le 19 ni le 20. Déjà l'ordre d'opérations de notre I^{re} Armée pour le 19 avait pour ainsi dire

partagé ses opérations. Pour se conformer à mon ordre du 18, les 8^e, 10^e Divisions et la 7^e Brigade de réserve entamèrent la poursuite vers le Bug et suivirent la direction prescrite sur Lomza et Ostrolenka ; mais le reste de la I^{re} Armée fut englobé en réalité dans les opérations de la V^e Armée. Il arriva donc que, tandis que l'ennemi se rassemblait pour se préparer à la retraite ou même qu'il se repliait précipitamment, notre I^{re} Armée, se conformant à l'ordre de son chef, cherchait à se renforcer constamment à l'ouest de la Narew et non à l'est. Dès le 20, cette orientation à l'ouest de l'idée de manœuvre du commandement s'imposera d'une façon si éclatante et si nette à la I^{re} Armée, que cette armée tout entière, sans en excepter les divisions qui opéraient à l'est de la Narew, recevra l'ordre de franchir la rivière de nouveau et de se diriger vers l'ouest. Cet ordre, qui était en contradiction flagrante avec mon ordre du 18 août, fut provoqué par l'hypothèse que l'ennemi concentrait deux armées, la IV^e et la XV^e, au nord de Ciechanow, autour de Mlawa.

En rappelant que la XV^e Armée fut la seule qui exécuta l'ordre de M. Toukhatchevski, je dois reconnaître qu'elle dut avoir le 18 et le 19 août une attitude héroïque pour avoir ainsi provoqué du côté polonais une concentration de troupes dans une direction aussi inutile pour l'ensemble des opérations que celle de l'ouest, en détournant de sa mission de poursuite toute notre I^{re} Armée. Cette direction était d'autant plus inutile dans la journée du 20 août que la XV^e Armée soviétique, le 19 août, s'était décidée à rompre par Ostrolenka justement dans la direction de Lomza, qui par suite d'un ordre fatal et, je le répète, entièrement contraire à mon ordre, échappa à toute pression de notre part. M. Serghieieff, à la page 92 de son ouvrage, ne laisse aucun doute à cet égard. Voici ce qu'il écrit : il reçut le 19 août seulement l'ordre général de M. Toukhatchevski pour la retraite. Il pouvait encore à ce moment, par Mlawa et Przasnysz (Pjasnych), s'entretenir personnellement de la situation avec M. Toukhatchevski qui se trouvait à Minsk. Comme l'écrit M. Serghieieff, « ce n'est que dans cette conversation personnelle avec « le Commandant de front qu'il eut connaissance de la nécessité « de replier ses troupes non dans les environs de Ciechanow, « mais sensiblement plus à l'est. Ce n'est que le 19 août que « la IV^e Armée commença sa retraite. » Quant à la XV^e Armée,

M. Serghieieff écrit qu'elle livra des combats les 17, 18 et 19 août, « mais n'étant pas appuyée à son aile droite par « la IV^e Armée et ayant perdu à son aile gauche toute liaison « avec la III^e Armée qui se repliait en toute hâte vers l'est, « la XV^e Armée décida, conformément d'ailleurs à la directive « du front, de battre en retraite et par Ostrolenka elle marche « vers Lomza ». A la page 94, M. Serghieieff raconte que ce jour-là, le 19 août, ayant perdu de nouveau toute liaison avec le Commandant du front, il essaya de se relier à lui par l'intermédiaire de la XV^e Armée et arriva dans les environs de Ciechanow juste au moment où les arrière-gardes de la XV^e Armée en sortaient dans la direction d'Ostrolenka. Mais ayant réfléchi qu'il serait ainsi coupé de son armée, la XV^e, et ne voulant pas être fait prisonnier, il s'empressa de partir vers l'est, direction Augustow et Grodno. Quand donc, le 19 au soir, la XV^e Armée se repliait précipitamment vers l'est, notre I^{re} Armée entreprenait sa manœuvre comique du franchissement difficile de la Narew dans une direction exactement opposée, c'est-à-dire vers l'ouest.

Cet ordre étrange et absurde, qui ne contribua pas peu à atténuer le désastre de l'armée soviétique devant Varsovie, provoqua chez moi une forte opposition, mais, hélas ! de trop faibles corrections. Par un ordre spécial envoyé à la 8^e D. I. qui se trouvait déjà aux environs d'Ostrow, je lui défendis de se conformer à l'ordre de son Commandant d'armée et je l'affectai à la IV^e Armée en lui prescrivant de suivre désormais le sort de cette armée et non celui de la I^{re}. Je remis la IV^e Armée dans la direction abandonnée de Lomza. Je retardais ainsi en fin de compte la pression que nous allions exercer sur la III^e Armée soviétique en retraite qui, suivant l'expression de M. Serghieieff, fut celle qui se tira le mieux du désastre de Varsovie. J'exposais également ainsi l'armée du général Rydz-Smigly, et en particulier sa division d'aile droite, la 1^{re} de Légion, qui avançait rapidement sans arrêt, à être complètement isolée et à opérer sans un appui quelconque des armées voisines (1).

(1) Je n'ai pas pu trouver dans nos archives le télégramme que j'expédiai de Siedlce à la 1^{re} Armée en raison de son mouvement inattendu. Dans de petites notes que j'ai écrites à Siedlce, je n'emploie pas seulement pour qualifier ce mouvement l'expression sévère d'« idiotie », mais je l'appelle une concen-

J'ai souvent réfléchi à ces événements après la guerre et j'ai essayé d'analyser mes propres actes et ceux d'autrui pendant la bataille de Varsovie. Il m'a toujours semblé, en effet, que je n'avais pas su profiter suffisamment de la situation résultant de l'attaque des cinq divisions débouchant du Wieprz. Par cette attaque, comme le lecteur le sait déjà, j'ai obligé l'ennemi à lancer son ordre du 17 août pour la retraite vers l'est de l'ensemble des forces soviétiques devant Varsovie. Toutefois, mon analyse m'a conduit à supposer que je n'avais pas fait tout ce qu'il aurait fallu pour transformer le désastre des armées soviétiques devant Varsovie en un désastre définitif, dont l'État en lutte avec nous n'aurait pas réussi à se relever.

La première lacune qui m'a toujours frappé est de n'avoir pas suffisamment utilisé la journée du 18 août que je passai à Varsovie. Cette journée-là fut presque perdue pour notre IV^e Armée, en particulier pour sa mission de poursuite ultérieure. Soustraite à mon impulsion directe, cette armée contribua très peu à élucider la situation. Et elle aurait pu, à mon avis, si j'avais continué à la pousser, atteindre librement le Bug et dès le 18, par ses avant-gardes, découvrir l'étendue du désastre de la XVI^e Armée soviétique et en même temps prendre le contact de la III^e Armée soviétique qui se repliait. C'est possible quand on se rend compte que le mouvement accéléré de la IV^e Armée pouvait se combiner avec les efforts de toute la I^{re} Armée, si celle-ci s'était lancée ce jour-là dans la direction qui ne lui fut prescrite que par l'ordre lancé dans l'après-midi du 18. Or, je passai cette journée à Varsovie où, comme je l'ai déjà rappelé, on ne voulait pas voir la situation sous un angle aussi optimiste et où, en conséquence, on n'essayait de faire les choses qu'à moitié.

La deuxième lacune que m'a toujours révélée mon analyse fut de n'avoir pas le 19 août, après avoir constaté que les généraux que j'avais laissés à Varsovie ne proposaient que des demi-mesures, pris immédiatement tout en mains et de n'avoir pas mis fin à ce chaos d'organisation et au désordre

tration dans la direction de Poznan. Je faisais ainsi allusion à la fuite d'un assez grand nombre des éléments les plus pusillanimes de notre capitale, alors que Varsovie était menacée. On se réfugiait à Poznan où l'on parlait d'évacuer également le gouvernement et les administrations centrales.

du commandement, lesquels n'avaient fait que grandir et se développer après mon départ du 12 août pour prendre le commandement de la contre-attaque. Le non-sens fondamental de la bataille de Varsovie, découlant des suggestions d'un mois de revers et de désastres, était si fortement implanté à Varsovie que l'on avait les plus grandes difficultés à s'affranchir de ses conséquences. Il y avait là comme qui dirait une tendance persistante à maintenir directement sur le front à Varsovie même la plus grande quantité possible de troupes pour mettre la capitale à l'abri de toute crainte. Le revirement rapide, foudroyant, de la situation réalisé avec des forces infimes ne paraissait à personne devoir durer, alors qu'auparavant, pendant près de quarante-cinq jours, l'ensemble de nos armées au sud comme au nord n'avait pu avoir raison de l'ennemi. Et au moment où la suggestion de cette hantise qui nous opprimait depuis si longtemps était encore suffisamment forte, on s'accrochait aux plus minces manifestations de l'activité ennemie pour imaginer encore la possibilité d'un désastre et pour ne pas croire encore à la victoire. Ainsi donc, dans les esprits et dans les cœurs subsistait une sorte d'éclipse, alors que personnellement, dès le 19 et le 20, j'étais affranchi de toute espèce de crainte. Je me rendais compte qu'il fallait le plus tôt possible en finir avec cette accumulation inutile de troupes à Varsovie, conséquence du non-sens stratégique qui avait présidé aux préliminaires de la bataille. Comme je l'ai déjà rappelé, pendant mon séjour à Varsovie le 18, des discussions très animées, empreintes d'inquiétude, avaient uniquement trait aux nouvelles arrivées de Plock qui ce jour-là avait été enlevé par les Soviets, aux attaques dirigées sur Wloclawek et au mouvement des troupes soviétiques dans les environs de Brodnica et de Torun. La hantise des défaites et des désastres grandissait : l'ennemi avançait toujours, enlevant chaque jour de nouvelles villes et s'étendant de plus en plus vers l'ouest. Aussi, c'est avec un certain étonnement, je l'avoue, que j'ai vu M. Toukhatchevski se plaindre de sa IV^e Armée et M. Serghieieff reconnaître la justesse de toutes les critiques adressées sous son nom aux opérations de la IV^e Armée pendant la bataille de Varsovie. Les plaintes de M. Toukhatchevski sont complètement injustifiées. C'est bien lui pourtant qui avait donné l'ordre formel du 8 août orientant les IV^e et XV^e armées, non

sur Varsovie pour enlever la capitale, mais droit à l'ouest pour réaliser sa « marche au delà de la Vistule ».

Deux armées avancèrent donc directement vers l'ouest en évitant Varsovie et les troupes polonaises qui y étaient réunies. La Vistule d'ailleurs ne fut atteinte soit à Plock, soit à Wloclawek que par une armée, la IV^e de M. Serghieieff, qui avançait suivant son habitude sur un large front. Pour l'idée même de forcer la Vistule, ce n'était pas du tout un mauvais moyen. Aussi, je le répète, à quoi riment les plaintes de M. Toukhatchevski contre M. Serghieieff? Je suppose que c'est par suite d'une véritable suggestion que ces deux auteurs ont critiqué les opérations de la IV^e Armée soviétique. L'autorité dont ils se réclament, à en juger par les textes cités, est l'analyse très superficielle d'un officier français qui a publié une brochure sur cette bataille. Ce Français émet spirituellement l'avis que la IV^e Armée soviétique, au lieu d'en vouloir à Varsovie, était plutôt en lutte contre le traité de Versailles que contre les Polonais. Il attribue même dans une certaine mesure l'échec des troupes soviétiques uniquement au défaut de coopération de la IV^e Armée de M. Serghieieff devant Varsovie. C'est un malentendu facilement explicable pour moi. Ce malentendu a sa source dans la hantise du danger que courait Varsovie, malentendu suivant lequel tout le monde s'obstinait à croire inconsciemment que M. Toukhatchevski avait concentré toutes ses forces devant la capitale et uniquement devant elle. Cependant, conformément à l'ordre de M. Toukhatchevski du 8 août, non seulement la IV^e Armée s'abstint de prendre part à la bataille de Varsovie, mais la XV^e Armée elle aussi, la plus nombreuse et la mieux outillée, évita notre capitale et ne prit part à la bataille que par son aile gauche. Il faut constater franchement que la Vistule dans « la marche au delà de la Vistule » ne fut visée que par l'armée du Nord, la IV^e, celle de M. Serghieieff. Étant donné qu'elle était la plus avancée vers l'ouest, elle eut à faire face, comparativement aux autres armées, aux plus gros embarras au cours de sa retraite. Cependant elle eut le mérite de prolonger les effets sur nous Polonais de la hantise des défaites et des désastres. A partir du moment où elle ne put ou ne sut pas faire grand'chose directement, elle facilita dans une large mesure la retraite des III^e et XV^e Armées soviétiques.

Pour en revenir à l'histoire de la retraite des armées soviétiques et de nos opérations, je constate qu'en raison de l'ordre étrange qui groupait la I^{re} Armée à l'ouest de la Narew, notre IV^e Armée fut dirigée sur Lomza ; la XV^e Armée soviétique de son côté se trouvait le 19 au soir en pleine retraite également sur Lomza. Pour secourir la IV^e Armée qui commençait à peine sa retraite, elle laissa une division au nord de Ciechanow. La retraite de l'armée fut très rapide. Se joignirent à elle quelques fractions de la IV^e Armée soviétique qui réussirent à éviter Ciechanow. Dès le 21 août, la majeure partie de la XV^e avec les fractions de la IV^e Armée est à Lomza, couvrant sa retraite ultérieure par une flanc-garde dans les environs de Sniadowo. Notre IV^e Armée, obligée de changer de direction, libéra ainsi la III^e Armée soviétique de toute pression directe ; elle n'arriva pas d'ailleurs à atteindre son nouvel objectif que lui avait fait abandonner la retraite étrange de la I^{re} Armée vers l'ouest. C'est pourquoi, le 21, les avant-gardes seules de sa division d'aile gauche, la 15^e, prennent vers Sniadowo le contact de la XV^e Armée en retraite. Ces détachements prirent Sniadowo, ce qui, autant que je sache, provoqua à Lomza parmi les troupes soviétiques une véritable panique. Le lendemain 22, toute notre 15^e D. I. se concentre et, après une puissante attaque, enlève Lomza dans la soirée. A une allure aussi rapide, il ne pouvait être naturellement question d'une retraite organisée. Quand le lendemain j'arrivai à Lomza, je constatai que nombre des subordonnés de M. Toukhatchevski n'avaient d'autres préoccupations que de s'informer à Lomza et aux environs des routes qui conduisaient en Prusse Orientale. Ainsi donc voilà encore une fois une armée entière battant précipitamment en retraite devant une seule de nos divisions.

Restait encore à l'ouest la IV^e Armée ; elle était la plus avancée, elle atteignait les rives de la Vistule. C'est elle qui reçut la dernière l'ordre de retraite ; elle avait perdu le chef qui l'avait commandée jusque-là, qui l'avait conduite de victoire en victoire et qui maintenant battait en retraite précipitamment, très précipitamment même, sur Augustow et Grodno. Pourtant, par ses succès antérieurs et sa force morale, elle avait nettement attiré l'attention sur elle et elle avait inspiré tant de crainte que tout ce qui, à l'exception de deux divisions, était chargé de défendre Varsovie contre

les armées de M. Toukhatchevski avait été dirigé sur elle pour l'encercler étroitement et pour l'étrangler. C'est ainsi que de l'est marchait contre elle notre I^{re} Armée ; mais celle-ci, obligée par les ordres reçus à de nouveaux détours, dut franchir une fois de plus la Narew, en partie sans ponts, et elle ne rejoindra nulle part à temps, ni à Lomza où elle fut dirigée le 18 août, ni à Mlawa où l'envoyèrent de nouveaux ordres du commandement. Elle était poursuivie et pressée par le sud par la V^e Armée, bien plus active que notre I^{re} Armée. Mais l'armée de M. Serghieieff, même sans lui, se défendit comme un lion traqué. Le 22 août, alors que Lomza était déjà entre nos mains avec son pont sur la Narew précipitamment abandonné, la IV^e Armée soviétique brisa un premier obstacle et ouvrit la route à son infanterie et à ses trains. Le lendemain, un nouvel obstacle insignifiant opposé en toute hâte à Chorzel (Khojel) par notre V^e Armée fut rapidement enlevé et le reste de la IV^e Armée soviétique se précipita vers l'est. Mais c'était trop tard. De Lomza accouraient vers le nord, pour lui barrer la route, deux de nos divisions, les 14^e et 15^e de notre IV^e Armée. Après un court combat et quelques tentatives pour renverser cet obstacle, la IV^e Armée soviétique renonça à de nouveaux efforts, franchit la frontière de la Prusse Orientale et y déposa les armes. C'est ainsi que se termina la bataille historique de Varsovie.

M. Serghieieff joint à son livre un croquis de la bataille de Varsovie. Il est un peu embrouillé et n'est pas très exact ni précis en ce qui concerne nos opérations imparfaitement connues et comprises par lui. Pour caractériser la situation de l'armée soviétique, je reproduis ce croquis en laissant de côté tous les détails, sinon peu de lecteurs pourraient s'orienter au milieu de cette bataille chaotique et mal commandée des deux côtés (1). Je remets à plus tard l'analyse détaillée de cette bataille ; m'étant borné pour l'instant à une appréciation stratégique générale, c'est dans cet esprit que je me borne aussi à reproduire le croquis de cette manière. Il fait ainsi mieux ressortir le travail des grandes unités stratégiques de M. Toukhatchevski, de ses armées. Je résume leur sort en quelques mots en commençant par le sud.

Le groupe de Mozyrz est représenté sur le croquis par un

(1) Voir carte n° 8.

pointillé réunissant la 58^e D. I., à Wlodawa, à une flèche portant le n^o 57 près de Zelechow (Jeলেখov). Il existe en outre autour de Lukow un cercle mystérieux. Étant donné que ni le croquis ni les opérations de nos troupes n'ont pas permis de percer le mystère de ce groupe victorieux depuis le 4 juillet dans deux directions, et qui le 16 et le 17 août n'opposa aucune résistance, je me bornerai à ces quelques mots.

La 58^e D. I. à deux reprises essaya d'arrêter notre 3^e Division de Légion, mais sans succès et se retira derrière le Bug après avoir été battue, abandonnant Wlodawa et Brzesc qui fut occupé le 19 août. Notre 3^e Division de Légion s'arrêta ensuite à Brzesc, prolongeant ainsi le rideau passif du Bug. De cette manière, l'action ultérieure vers le nord des troupes du général Rydz-Smigly se borna aux opérations de la 1^{re} Division de Légion et de la brigade de cavalerie appuyée de loin à l'ouest par la 21^e Division de montagne.

Le reste du groupe de Mozyrz avec la 57^e D. I. fut entièrement hors de cause ; il fut en effet réellement « pulvérisé », à tel point que des prisonniers de la 57^e D. I. furent ramassés par toutes nos troupes depuis la 14^e D. I. à l'aile gauche jusqu'à la 1^{re} de Légion à l'aile droite, dans toute la région qui s'étend du Wieprz jusqu'à Bialystok et Lomza.

Ce fut ensuite le tour de la XVI^e Armée. Les divisions du Sud : 8^e, 10^e et 17^e furent attaquées vers Kolbiel et Minsk le 17 au soir et le 18 au matin par nos 14^e et 15^e Divisions de deux côtés à la fois. Une partie des divisions soviétiques se dispersa immédiatement et se replia vers l'est, sa direction naturelle de retraite, celle d'où elle venait, c'est-à-dire vers Brzesc. C'est d'elles qu'il s'agissait dans ma lettre au général Sosnkowski. Une grande partie de ces fuyards furent pris par la population locale qui leur fit une chasse en règle.

Sur le croquis de M. Serghieieff, on voit la XVI^e Armée se rassembler le 18 sur la Liviéc près de Wegrow, en prenant maintenant sa ligne de retraite sur Drohiczyn. Attaquée le soir du même jour par l'avant-garde d'une seule de nos divisions, la 21^e, et sachant que notre cavalerie et l'avant-garde de la 1^{re} Division de Légion lui coupaient la route à Drohiczyn, la XVI^e armée se retira comme il est indiqué sur le croquis, vers le nord-est du côté de Bielsk. Quelques essais de résistance sur le Bug furent rapidement brisés, en

particulier par un mouvement débordant de la 1^{re} Division de Légion ; et aux abords de Bielsk, une partie des trains et une fraction peu importante des troupes échappe à la poursuite en se dérobant vers Wolkowysk. Le gros est arrêté par l'occupation dès le 20 août de Bielsk par la 1^{re} Division de Légion et, après une faible résistance, il se jette vers le nord, cherchant à s'échapper par Bialystok.

Au delà de Bielsk, le croquis de M. Serghieieff ne donne plus l'histoire de la XVI^e Armée, se contentant de quelques flèches tracées dans diverses directions. Aussi je citerai M. Putna, l'auteur de l'histoire de la 27^e Division soviétique dans cette campagne. Il raconte que la 27^e D. I. soviétique essaya de reprendre Bielsk à notre 1^{re} Division de Légion, et que cette division n'y ayant pas réussi, la XVI^e Armée, qui pendant tout ce temps n'avait eu aucune liaison ni avec le Commandant de l'armée ni avec les autres armées soviétiques, franchit sans difficulté la Narew aux environs de Suraz, et atteignit le 22 août vers midi la douzième verste de la route de Bialystok-Wysokie-Mazowieckie, alors que Bialystok avait été occupée dès le 22 au matin par l'avant-garde de la 1^{re} Division de Légion.

Voici, d'après M. Putna, ce que l'on rencontra à cette douzième verste :

« La route de Bialystok était encombrée d'une grande « quantité d'équipages et d'unités isolées des trois armées « (407^e, 408^e et 409^e régiments, fractions des 2^e, 3^e, 6^e, 8^e, 10^e, « 17^e, 21^e, 55^e D. I.). L'ennemi occupait fortement Bialystok « et les tentatives de quelques unités des 2^e et 21^e D. I. pour « le rejeter de la ville échouèrent. »

Une nouvelle attaque désespérée fut prononcée dans la soirée par quelques unités sur Bialystok, tandis que les autres défilaient devant la ville par une marche de nuit. Pendant un certain temps la route de Bialystok fut même ouverte, mais finalement une grande quantité de matériel de guerre et un grand nombre de prisonniers tombèrent aux mains de la 1^{re} Division de Légion.

Quant à la situation de l'armée, M. Serghieieff la définit en ces termes : « Tout ordre fut définitivement abandonné et « les fractions de la XVI^e Armée ne furent plus que les misé- « rables débris de divisions jadis si menaçantes. » Il ajoute d'ailleurs en observation : « Seules conservèrent un ordre

« relatif et une certaine aptitude au combat une brigade « environ des 8^e et 17^e D. I. et les deux brigades de la 27^e D. I. « (sur les 15 brigades que comprenait l'armée). »

L'armée suivante, la III^e Armée soviétique, fut la mieux partagée dans la bataille de Varsovie. L'ordre de M. Toukhatchevski l'avait lancée à l'attaque de Modlin ; son aile gauche appuya la XVI^e Armée et c'est justement à cela que sa 21^e D. I. dut de partager le sort de l'armée voisine. Lors de la défaite de la XVI^e Armée, elle se retira derrière la Narew en marquant un temps d'arrêt sur le Bug. N'y ayant pas réussi, elle rompit tout contact avec la XV^e Armée qu'elle abandonna à son sort. Voyant le désastre de la XVI^e, elle commença à s'écouler précipitamment par la chaussée Wyszkw-Ostrow-Zambrow. Sur le croquis de M. Serghieieff, nous la trouvons à Wyszkw le 19, le 20 à Ostrow où elle n'essaie pas en général de résister et se retire encore plus en arrière, en restant encore sur l'alignement de la XV^e Armée qui se repliait de ce côté et avait déjà atteint Ostrolenka ; mais dès lors elle renonce à toute coopération avec les autres armées et elle s'empresse de profiter du temps pendant lequel notre IV^e Armée était détournée vers Lomza et que notre I^e Armée repassait à l'ouest de la Narew. Sur le croquis, on la voit le 22, jour du désastre de la XVI^e armée à Bialystok et de la XV^e à Lomza, représentée par trois petites flèches et se pressant vers le nord-est dans la direction d'Ossowiec et de Grodno, sans être d'aucun secours ni d'un côté ni de l'autre. M. Serghieieff constate que c'est elle qui se tira le mieux d'affaire dans le désastre de Varsovie, et je puis également le confirmer, car je la rencontrai un mois plus tard occupée à défendre avec acharnement Grodno et le passage du Niemen.

La XV^e Armée ne marcha pas sur Varsovie ; elle tourna la capitale et se dirigea vers le cours inférieur de la Vistule en aval de Modlin, où elle se heurta à notre garnison de Varsovie par ses divisions d'aile gauche ; mais n'étant pas parvenue à son but, elle reçut le 17 au soir l'ordre de se retirer en raison de l'attaque polonaise débouchant du Wieprz. Elle se replia de manière à prendre la lutte à sa charge à un moment où pas une seule armée ne livrait de combats. Le 19, on la voit concentrée à Ciechanow, Makow et Przasnysz, attendant encore l'arrivée de la IV^e Armée ; mais par suite

de la complète défaite de la XVI^e Armée et de la retraite de la III^e, cette armée (XV^e) se retira à son tour. Sur le croquis de M. Serghicieff on la trouve le 20 août aux environs d'Ostrolenka, le 22 à Lomza qu'elle perd ce jour-là sous la pression d'une seule de nos divisions, la 15^e. Elle se retire dès lors précipitamment par Grajewo en frôlant ainsi la frontière de la Prusse Orientale. Elle abandonna dans un dernier combat et au cours d'une poursuite rapide un grand nombre de prisonniers, après quoi une partie considérable de cette armée, éreintée, dégoûtée des combats, franchit la frontière de la Prusse Orientale, où elle se laissa désarmer.

Enfin la IV^e Armée est représentée, sur le croquis de M. Serghicieff, en train de se concentrer en venant d'un peu partout, des environs de Wloclawek, de Brodnica, et de derrière la Wkra, au nombre de quatre divisions et du corps de cavalerie; le 22, elle renverse à Mlawa un premier obstacle (notre 18^e D. I.); le 23, un second et faible obstacle à Chorzel (un régiment de la brigade dite « sibérienne »); et enfin le 25, elle arrive aux environs de Kolno où, arrêtée par nos 14^e et 15^e D. I., elle franchit la frontière et se laisse désarmer en Prusse Orientale.

Dans l'historique de la bataille de Varsovie, ce qui donne forcément à réfléchir, c'est le renversement des rôles des deux partis en lutte, renversement extraordinaire, inattendu et d'une rapidité foudroyante. Le vaincu devient le vainqueur, le vainqueur devient le vaincu, dans l'affaire de quelques jours. Mais quand on compare l'espèce de suggestion extraordinaire qu'exerça irrésistiblement la défaite de la Pologne non seulement chez nous, mais dans le monde entier, quand on compare le fait incontestable de la dépression morale du jeune État polonais, dépression dont la manifestation la plus éclatante est l'envoi de la délégation de paix à M. Toukhatchevski, quand on compare tout cela au brusque renversement qui se produisit avec la rapidité de l'éclair, on cherche inconsciemment les motifs de ce brusque changement, de ce renversement foudroyant.

En caractérisant l'influence puissante qu'exerça la marche victorieuse de M. Toukhatchevski, j'ai dit que nous avions chez nous l'impression d'un kaléidoscope évoquant un chaos de calculs, d'ordres et de rapports. Le kaléidoscope tournait peut-être lentement, mais en lui chaque jour différait telle-

ment du lendemain que, comme dans des figures de contredanse, les numéros de divisions et de régiments s'entremêlaient avec les noms géographiques. C'est moi qui eus alors ma revanche et mon triomphe !

Ce n'est pas une pauvre contredanse, mais un galop échevelé que rugit la musique de la guerre. Ce n'est pas les jours qui diffèrent des jours, mais les heures des heures. Le kaléidoscope emporté dans un mouvement de galop échevelé ne permet pas à un seul des chefs soviétiques de s'arrêter à une seule de ces figures de danse. Elles s'évanouissaient toutes en un clin d'œil, poussant devant les yeux ahuris des figures et des situations toutes nouvelles qui dépassaient toutes les hypothèses, tous les plans, tous les projets. J'ignore si mes subordonnés d'alors se rendirent compte, au milieu de ce galop des événements, de ce qui se passait en réalité. Les fractions à l'ouest, sûrement non. Elles étaient tout au plus dans la période de contredanse, et encore d'une contredanse assez piètre. Par contre, je me rappelle toujours avec plaisir qu'en actionnant la manivelle du kaléidoscope à une allure de galop échevelé et en contrôlant à chaque instant moi-même l'état de mes nerfs, je constatais avec bonheur que je conservais parfaitement « la tête froide d'un chef » (1) à qui la victoire ne fait pas tourner la tête et que les revers n'abattent pas. Au moment même où Varsovie, après une longue suggestion de la défaite, s'adonnait aux fêtes et aux cérémonies, moi à Siedlce, je préparais la continuation de la guerre et dès la prise de Lomza, soit le 23, j'esquissais à grands traits les opérations ultérieures. Je changeai aussitôt l'orientation anormale du front orienté au nord et je l'orientai face à sa direction naturelle, l'est. Je répartis mes troupes en de nouvelles armées et en tant que vainqueur je passai à l'ordre du jour au sujet de l'énorme et ridicule chaos du commandement et du dispositif stratégique du temps des revers et des défaites.

(1) En français dans le texte. (N.d.T.)

IX

LA POLOGNE FACE A LA RÉVOLUTION SOVIÉTIQUE.

M. Toukhatchevski fut promu par l'État auquel il appartenait à une situation si élevée dans la hiérarchie militaire chargée de la conduite de la guerre, qu'il lui a été impossible de se soustraire aux comptes et aux calculs qui sont le partage des plus hauts échelons du commandement au cours d'une guerre. A ces échelons, en effet, le chef ne peut se borner aux tâches techniques découlant des opérations militaires de ses armées. Il doit, ne fût-ce que pour se rendre compte lui-même des possibilités de réalisation des tâches qu'il assigne à ses subordonnés, tenir constamment le compte des forces et de la valeur militaire, non seulement de l'État auquel il appartient, mais encore de celui à qui il fait la guerre. Sans cela, le haut commandement est nécessairement faible et il est dès lors facile de brouiller les calculs d'un pareil chef en ajoutant et en lançant en quelque sorte à travers son travail des éléments et des données empruntés à un domaine qui lui est étranger et qui cependant ne cesse de s'imposer à lui. Ce domaine est constitué, pour me servir d'une expression que j'ai déjà employée, par les fronts intérieurs des deux partis en lutte.

La puissance et la tendance du front intérieur par rapport à la guerre engagée sont fréquemment des facteurs plus importants que la force et la valeur de la troupe elle-même. C'est pourquoi je ne suis nullement surpris que M. Toukhatchevski ait justement consacré tout un chapitre de réflexions à ce domaine qui se rattache étroitement à l'art de la guerre. Mais étant donné que dans cette guerre j'étais placé à un échelon sensiblement plus élevé que M. Toukhatchevski, car j'étais non seulement Commandant en Chef de l'Armée polonaise tout entière, mais en même temps Chef d'État, je fus obligé de faire ces mêmes calculs constamment

et systématiquement. Je comparerai donc rapidement, dans la présente étude, les deux calculs et l'influence qu'ils exercèrent sur la guerre. J'y consacrerai comme lui un chapitre spécial.

M. Toukhatchevski dirigea ses armées sur la Vistule et au delà, au nom de ce qu'il appelle dans ses réflexions la Révolution et dans le but de l'imposer par la force. Aussi intitule-t-il son chapitre : « La Révolution exportée ». Le titre même de sa tâche de guerre indique clairement que la révolution à l'intérieur de la Pologne n'existait pas, puisqu'il a fallu l'y importer à la pointe des baïonnettes.

En tout cas, il est un fait incontestable et que reconnaît M. Toukhatchevski lui-même, c'est que la Russie des Soviets, en nous faisant la guerre, obéissait à un mot d'ordre, celui de nous octroyer, à nous Polonais, une organisation identique à la sienne, c'est-à-dire soviétique, et que ce but elle le baptisa : « La Révolution exportée ». Le fait que c'était bien là le but de la guerre m'était bien connu. Aussi je constate tout de suite que, personnellement, je n'ai fait la guerre que pour éloigner de nous cette « révolution exportée » à la pointe des baïonnettes soviétiques.

Le commencement de la guerre de la Pologne contre les Soviets date de 1918, l'année même où pendant deux mois à peine la Pologne avait commencé à vivre d'une vie indépendante. Jusque-là en effet, comme M. Toukhatchevski ne peut l'ignorer, elle avait été obligée de vivre, également sous les baïonnettes, ne vous en déplaise, monsieur Toukhatchevski ! non d'une vie polonaise organisée par elle-même, mais d'une vie étrangère enchaînée à pas moins de trois États, la Russie, la Prusse, l'Autriche. Cette captivité chez nos envahisseurs a duré jusqu'à la fin de 1918, soit plus de cent vingt ans. Par conséquent, pendant plus d'un siècle, la Pologne fut comblée, grâce toujours aux baïonnettes qui l'abattirent jadis, des bienfaits de la vie étrangère et par cela même si odieuse parfois. La Pologne avait donc commencé en 1918, au début de l'hiver, le printemps de sa vie libre au sortir d'une captivité séculaire. Et bien que ce printemps ne puisse être qualifié que d'éphémère par notre histoire, bien que les fleurs dont il comble d'ordinaire l'humanité n'aient pas recouvert comme d'un tapis aux mille couleurs les moisissures et les miasmes de notre prison séculaire, ce printemps fut néanmoins



Institut Geographique Militaire à Varsovie 1928.

assez puissant pour surexciter les efforts d'une quantité de gens, qui n'étaient pas disposés à goûter encore une fois aux baïonnettes de M. Toukhatchevski, apportant avec elles la ruine de notre vie propre au profit des tortures mauvaises ou acceptables, peu importe, mais imposées, de la captivité.

En tant que Chef de l'État polonais et Commandant en chef de ses forces armées, j'ai toujours été fier d'avoir été le représentant de ceux qui ont proclamé ce printemps en Pologne et qui l'ont protégé de leurs propres poitrines.

Je m'étais fixé dès 1918, en toute indépendance, le but net de notre guerre contre les Soviets. J'avais décidé notamment de faire les plus grands efforts pour éloigner le plus possible des lieux où la vie nouvelle était en train d'éclorre et de prendre forme toutes les tentatives que l'on pourrait faire, tous les pièges que l'on pourrait nous tendre en vue de nous imposer une fois de plus une vie étrangère, une vie qui ne fût pas organisée par nous-mêmes. En 1919, j'accomplis cette tâche. Je repoussai les tentatives des Soviets à une distance telle que le travail de reconstruction de notre vie propre, travail également mauvais ou acceptable, je ne veux pas le savoir, ne pût être troublé ni mis en péril par les Soviets. Cette grande étendue de terrain qui me servit à me mettre à l'abri des atteintes de la « Révolution exportée » eut même pour les buts de la guerre ses mauvais côtés. Étant donnée la légèreté d'esprit bien connue de notre nation, en raison, hélas ! de la lenteur et de l'incohérence du travail de reconstruction de notre nouvelle vie, on oublia les lois qui s'imposent à une nation qui fait la guerre. On ne la vit pas toute proche et on en tint peu de compte. Le but que je m'étais proposé, je l'atteignis en 1919.

Cependant il est permis de se demander si les comptes et les calculs de M. Toukhatchevski n'étaient pas quelque peu erronés. Quand après les victoires remportées sur nous notre travail de reconstitution s'effondrait sous l'influence de ces victoires, quand M. Toukhatchevski étendait déjà ses mains vers le centre de notre vie, vers notre capitale Varsovie, quand déjà les baïonnettes faisaient leur œuvre, la révolution des Soviets s'arrêta à la pointe des baïonnettes, n'ayant pas de valeur à l'intérieur de la Pologne. Et pourtant tous les calculs de M. Toukhatchevski et de son État avaient pour seule base la conviction que les baïonnettes ne feraient

que donner le signal de la révolution et qu'elles permettraient à la révolution soviétique de manifester sa puissance à l'intérieur du pays dans lequel elles arrivaient.

M. Toukhatchevski s'efforce donc de faire, grâce à des mots, à des expressions et à son style, ce qu'il n'avait pu faire en 1920 par ses baïonnettes et par ses forces supérieures. Il est facile d'opposer les mots aux mots en laissant au lecteur le soin de choisir le mot qui lui convient le mieux. Essayons : ainsi donc, nous sommes pour M. Toukhatchevski des Polonais « blancs » et peut-être ce qualificatif provoque-t-il chez quelques-uns de ses lecteurs un battement de cœur joyeux. Quant à moi, il ne m'irrite pas. Nos armoiries contiennent en effet un aigle, justement blanc et lorsque, comme tout aigle qui a le bec crochu et les griffes acérées, il déploya ses ailes au cours de la campagne de M. Toukhatchevski de 1920, il réussit à tenir tête au monstre à deux têtes, bien que ce dernier fût peint en rouge. Restons donc « Polonais » « blancs » puisque notre aigle est blanc, qu'il a une seule tête naturelle et qu'il possède des griffes assez acérées pour triompher d'un monstre et pour défendre son nid.

Et puis, il y a autre chose encore : nous sommes aussi la « Pologne des Seigneurs ». Combien tout cela me rappelle le temps de mon enfance où, à Wilno, je rejetais avec dégoût et répulsion les livres des auteurs si connus dans les écoles russes, comme ceux d'Illovaïski (1). Là aussi on enseignait aux enfants les grands bienfaits dont les tsars de Moscou comblaient « la Pologne des Seigneurs », les grands mérites qu'ils se sont acquis devant Dieu, devant l'humanité et devant la Pologne elle-même, tandis que cette insurgée, « la Pologne des Seigneurs », célébrait à chaque génération le printemps de sa vie par un soulèvement sanglant.

Cela me rappelle une bien jolie anecdote : un « radical russe » affirmait que la Pologne était tellement imprégnée « de la culture des seigneurs » et d'une si détestable tournure d'esprit « seigneuriale », que même en s'adressant à Dieu elle

(1) Historien russe dont les manuels obligatoires dans les écoles de l'ancienne Pologne russe énuméraient les « bienfaits » de la Russie envers l'« ingrate » Pologne qui, méconnaissante de ces bienfaits, se soulevait et courait aux armes. L'enfant polonais y apprenait que les héros vénérés de ces insurrections n'étaient que des scélérats dignes de la prison, de l'exil en Sibérie ou de la mort. (N. d. T.)

employait le mot « Seigneur » et que l'habituel « toufle », elle l'appelle « pantoufle » (1).

M. Toukhatchevski ne tient pas compte du fait que, exactement à l'époque où il exécutait sa « marche au delà de la Vistule » chez nous, le parti le plus puissant à la Diète polonaise était le parti paysan, qui lui aussi en s'adressant à Dieu lui dit « Seigneur » et qui n'appelle pas le « toufle » autrement que « pantoufle ». Juste au moment où M. Toukhatchevski frappait aux portes de la capitale, le Gouvernement qui défendait la Pologne avait à sa tête des représentants des paysans et des ouvriers, MM. Witos et Daszynski. Mais de même que, comme je l'ai déjà dit, il n'y a pas de remède pour un chef dont le moral est brisé et qui se soumet à la volonté de l'adversaire, de même il n'y a pas au monde de remède pour guérir le cerveau et les yeux d'un doctrinaire. M. Toukhatchevski ne voit pas les faits et ne veut pas les comprendre. « La réalité des choses » (2) pour lui n'existe pas. Elle n'existe pas plus par conséquent dans maints autres cas où il parle de nous.

Voici par exemple ce qu'il écrit à la page 230 :

« Avant même le déclenchement de notre offensive, la « Ruthénie Blanche (3) tout entière qui gémissait sous le joug « des hobereaux et des armées blanches polonaises était en « effervescence et des soulèvements paysans bouillonnaient de « toutes parts. »

En vérité, le cerveau des doctrinaires est une chose étrange ! M. Toukhatchevski ne voit pas du tout que pendant toute la guerre des Soviets contre la Pologne, sur les derrières immédiats et encore plus sur les derrières lointains du front qui nous était opposé, d'autres troupes soviétiques et d'autres collègues de M. Toukhatchevski ne furent occupés qu'à une chose, ce fut de réprimer péniblement, ici et là, les soulèvements antisoviétiques. Bien plus, une grande partie des armées commandées par M. Toukhatchevski ne put être

(1) Jeu de mots intraduisible. « Pantoufle » en russe se dit « *toufel* » et en polonais « *pantofel* » ; mais « *pan* » en polonais signifie : *seigneur*, de sorte qu'un Russe peut voir dans le mot « *pantofel* » les deux mots : *pan* (seigneur) et *tofel* (toufle). *Pantofel* = Seigneur Toufel. (N. d. T.)

(2) En français dans le texte. (N. d. T.)

(3) Il ne s'agit pas ici d'une Ruthénie blanche par opposition à une Russie rouge (politique), mais de la Ruthénie Blanche ethnographique. (Voir à ce sujet notre remarque précédant la liste de noms propres polonais à la fin de ce volume). (N. d. T.)

engagée contre nous, que quand elles eurent réussi à triompher de divers soulèvements qui avaient éclaté çà et là à l'intérieur de la Russie soviétique. Rien de semblable en Pologne. Les troupes, dans la mesure où leur organisation était achevée, purent librement être engagées contre ce qui se trouvait devant le front et non contre ce qui se trouvait derrière. C'est à peine si, sur quelques points pendant tout le cours de la guerre, je fus obligé d'envoyer de très faibles détachements non pour faire la guerre, non pour combattre, mais pour faire des perquisitions en masse et pour enlever à la population des armes qui auraient pu servir à me menacer.

Je me rappelle qu'à l'un des distingués représentants des États occidentaux (1), qui avait l'habitude d'accorder beaucoup plus de foi à l'historien glorificateur des tsars Illovaïski qu'à moi, et qui en conséquence s'attendait, tout comme M. Toukhatchevski, « à quelque effervescence et à des préparatifs de soulèvement », je montrai un jour comment fonctionnaient sur nos derrières les chemins de fer et le télégraphe sans aucun personnel de garde. Peut-être M. Toukhatchevski désire-t-il ici, comme dans d'autres endroits, voir en cela une faiblesse congénitale de la révolution et inversement, dans les soulèvements contre lesquels il avait à lutter lui-même sur les derrières du front polonais, un trop-plein de force de la contre-révolution ; mais les mots ne changent rien à la stratégie ni aux calculs d'un chef. Les faits proclament que M. Toukhatchevski s'est trompé et que, quant à moi, cette idée fausse n'a jamais existé ni dans mon esprit, ni dans mon cœur. M. Toukhatchevski raconte qu'il possède encore « un exemple caractéristique et lumineux des renforts de classe » sous la forme de 30.000 hommes qui entrèrent dans la composition de ses armées poussées au delà de la Vistule. S'il en est ainsi, bien que M. Toukhatchevski ait pudiquement exclu « ces renforts » des tableaux de ses effectifs, comme nous l'avons vu au début de ce livre, nous pouvons de notre côté lui opposer un total au moins égal de volontaires enrôlés par nos deux divisions Lithuano-Blancs-Ruthènes.

Et, encore une fois, il est indifférent à la stratégie et à l'art du chef que ces chiffres soient baptisés d'une manière

(1) Un Anglais. (N. d. T.)

ou d'une autre ; car, dans le cas le plus défavorable pour moi, ils prouvent que les deux parties avaient les mêmes possibilités de se recompléter. Quant à moi, je constate qu'en atteignant mon but qui était d'interposer entre Varsovie et les Soviets la plus grande étendue de terrain possible, j'agissais comme quelqu'un qui connaissait si bien le théâtre de la guerre, que les paysages aussi bien que les hommes me considéraient comme un des leurs et pas du tout comme un étranger et me parlaient une langue que je comprenais parfaitement. Je voyais donc bien que l'immense, l'énorme majorité de la population se comportait à l'égard des Soviets et de leur domination avec la plus grande méfiance et souvent même avec une franche répulsion, en voyant régner chez eux, à tort ou à raison (chose également indifférente à la stratégie), une terreur insupportable que l'on a baptisée : la terreur juive. C'est pourquoi je n'ai jamais craint dans tout le cours de la guerre qu'il pût y avoir sur mes derrières un soulèvement quelconque.

Quant à la Pologne que M. Toukhatchevski représente en 1920 dans son livre sous un aspect tel qu'aucun de ceux qui ont vécu cette guerre ne serait capable de la reconnaître, je citerai en réponse à M. Toukhatchevski le début d'une de mes lettres écrites devant Varsovie. Dans mon cabinet de travail de Siedlce, pendant la nuit du 19 au 20 août, je comparais l'ensemble des données que je possédais sur la situation des troupes et de la population. Sur la base de ces données, je modifiai légèrement mon ordre du 18 et j'écrivis au général Sosnkowski, alors ministre de la Guerre, pour l'entretenir des nécessités gouvernementales, si je puis ainsi parler. Voici mes impressions d'alors :

« Ce qui se passe ici dépasse toute imagination.

« Pas une seule route n'est sûre, tellement le pays fourmille
 « à la fois d'hommes battus et dispersés et de détachements
 « isolés en bon ordre, pourvus de canons et de mitrailleuses qui
 « s'infiltrèrent partout ici et dans les environs. Provisoirement
 « la population locale y met bon ordre, aidée par les éléments
 « d'arrière les plus divers de nos divisions, mais ceux-ci doivent
 « suivre leur division. Derrière eux, c'est le vide, vide effrayant,
 « tel que, à mon avis, sans les paysans qui ont pris les armes,
 « demain ou après-demain la région de Siedlce serait au pouvoir
 « des Bolchevistes battus et dispersés précédemment par nous.

« tandis que divers commandants et moi nous résiderions dans
 « des villes en armes grâce à la population en armes. Répétez
 « bien cela également à Skulski [alors ministre de l'Intérieur] (1)
 « et dites-lui qu'à Siedlce, trois jours après l'occupation de la
 « ville, je n'ai pas trouvé la moindre trace d'autorité civile et
 « encore moins de policiers armés. »

Ce tableau, qui représente ma situation de Chef de l'État polonais se sentant en sûreté et en toute tranquillité dans une ville dépourvue de police, alors que les environs regorgent d'ennemis battus, il est vrai, mais néanmoins plus nombreux que les troupes sous mes ordres, exprime éloquemment quelles étaient les dispositions de la Pologne de ce temps-là pour les bienfaits apportés à la pointe des baïonnettes de M. Toukhatchevski.

Si M. Toukhatchevski préfère les résolutions des « Meetings en masse de Bialystok », moi, je l'avoue, je préfère ma situation à Siedlce.

M. Serghieieff est toujours plus véridique que M. Toukhatchevski. Ce qu'il écrit à ce sujet à la page 82 est un tout autre son de cloche. Voici ses propres termes :

« Le calcul basé sur l'explosion d'une révolution polonaise
 « ne pouvait être sérieusement fait que dans les chancelleries
 « politiques et encore assez éloignées du front. Dans les troupes
 « on n'y croyait pas et, semble-t-il, les efforts déployés à
 « Bialystok pour former une armée rouge polonaise prouvent
 « suffisamment que les sources de nos informations étaient trop
 « optimistes en ce qui concerne l'état de choses en Pologne. »

L'avis de M. Serghieieff témoigne du nombre de rêves et d'illusions qui durent s'envoler dans l'armée soviétique, quand elle fut en présence de « la réalité des choses » (2). M. Toukhatchevski ne fut pas du reste en ce temps-là une exception. Beaucoup d'étrangers qui à ce moment visitaient la Pologne pour la première fois et qui comme M. Toukhatchevski étaient enclins à croire aux historiens d'école, comme Illovaïski, plutôt qu'à « la réalité des choses » (2), me demandaient très souvent en conversant avec moi si, comme Chef de l'État polonais, je ne craignais pas de voir éclater une révolution à la russe en Pologne.

Je leur répondais constamment et invariablement que si la

(1) Remarque ajoutée par l'auteur. (N. d. T.)

(2) En français dans le texte. (N. d. T.)

Providence voulait, ce dont je doutais, que le monde fit l'expérience russe, nous serions, nous Polonais, les derniers à la faire.

J'ajoutais toujours que nous étions de trop proches voisins de la Russie pour nous laisser facilement aller à l'imiter.

Toute la phraséologie de M. Toukhatchevski m'est bien connue. J'ai passé tant d'années de ma vie à collaborer au mouvement socialiste que je crains bien que M. Toukhatchevski ne fût pas encore de ce monde quand la littérature faite des mots employés par M. Toukhatchevski était déjà entre mes mains. Elle est empruntée aux travaux du distingué érudit et penseur Karl Marx, et bien que je n'aie jamais été un partisan de ce qu'on appelle la conception matérialiste de l'histoire, conception qui a toujours été placée à la base de toute la phraséologie marxiste, j'ai toujours su distinguer la grandeur du travail de Marx lui-même, de l'interprétation vulgaire de ses pensées toujours profondes. Par contre, quand je vois M. Toukhatchevski marcher sur les traces du « prince de Varsovie » (1) Paskiewitch et frapper aux portes de Varsovie, en répétant les adjurations empruntées à Marx, je ne puis m'empêcher de lui répondre en lui citant le titre d'une brochure bien connue en Pologne d'un autre grand théoricien du socialisme, Liebknecht : « *Soll Europa Kosakisch werden?* » (l'Europe doit-elle devenir cosaque?).

En laissant de côté les bases des jugements de M. Toukhatchevski à notre sujet et en s'en tenant simplement au résultat de son œuvre en tant que haut chef de guerre, il importe de constater que M. Toukhatchevski s'est trompé en croyant trouver un atout sérieux en Pologne pendant la guerre. Et que cette illusion ait influé sur ses méthodes de commandement et lui ait fourni notamment des arguments et des motifs pour prendre sa décision relative à la « marche au delà de la Vistule », une analyse impartiale doit proclamer que dans le décompte des forces respectives de l'État soviétique et de l'État ennemi, il a commis une erreur, erreur qui s'est vengée sur lui et sur les troupes sous ses ordres.

Je terminerai ce chapitre en mettant les points sur les *i* en matière politique. M. Toukhatchevski, comme du reste

(1) Titre accordé à Paskiewitch par le tsar Nicolas I^{er} après la prise de Varsovie, 1831. (N. d. T.)

M. Serghieieff, veut toujours voir dans mes actes une sorte de subordination à une foule d'institutions très vagues. Il les énumère et leur nombre n'est pas petit. C'est l'Entente, c'est l'union des capitalistes du monde entier, c'est aussi le complot impérialiste, c'est l'État-Major de l'Entente et plus exactement l'État-Major français. Sous ce rapport, M. Toukhatchevski ressemble étrangement à certains de mes subordonnés ou de mes compatriotes qui m'attribuent tous nos revers et attribuent au contraire toutes nos victoires soit à eux-mêmes, soit — quand ils voient que personne ne les croit — aux Français. Naturellement il n'existe pas de remède pour guérir ceux qui désirent ardemment qu'il en soit ainsi et ce n'est pas pour convaincre aucun de ceux qui ont une aussi haute opinion d'eux-mêmes que j'écris ces lignes, mais c'est pour la précision historique que j'ajoute : J'ai pris le commandement des troupes polonaises comme Commandant en chef d'une armée tirée du néant, seul et sans l'autorisation de personne ; par contre, j'ai été choisi comme Chef de l'État polonais par la Diète que j'avais convoquée et je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un qui ignore aujourd'hui que ces deux faits se sont produits non sous l'influence, mais contrairement aux désirs de ce qu'on appelait en ce temps-là l'Entente.

Je n'y vois d'ailleurs de motif de honte ni pour l'Entente ni pour moi. En matière politique, j'ai toujours été le représentant, je l'ai déjà dit, de ceux qui pendant le court printemps de notre vie nouvelle n'ont pas hésité à défendre de leurs propres poitrines la reconstitution de la Pologne, quand elle arrachait les lambeaux de son existence aux fanges de la captivité. Mais sachant combien c'était difficile, j'ai concentré mes efforts et mes pensées sur un seul but, alors que l'Entente, ce qui n'est pas non plus un secret, attachait plus d'importance à la solution du problème russe qu'à tel ou tel règlement des affaires polonaises.

Pour les questions de la guerre et pour les décisions qu'elle comportait, je n'étais d'ailleurs disposé à me soumettre à personne. Le général Henrys par exemple, le représentant militaire de la France en Pologne, et c'est toujours avec la plus grande cordialité que je m'en souviens, s'il eut parfois quelque illusion à ce sujet, renonça entièrement à des tenta-

tives de ce genre. Il n'y a du reste rien d'extraordinaire à cela, et je ne pense pas faire la moindre peine à personne en répétant l'avis très prudent d'un autre représentant de cette même Entente et de ce même État-Major français, le général Weygand, juste au moment de la crise de Varsovie.

Quand, fatigué de voir à quel point on manquait de ressort intérieur en Pologne, où, à l'heure la plus critique, on ne cherchait qu'à s'humilier et, pour se conformer aux conseils du dehors, on était sur le point d'envoyer une délégation au Q. G. de M. Toukhatchevski à Minsk, j'eus l'intention de partager avec un autre la responsabilité qui pesait sur mes épaules dans cette circonstance, et je proposai au général Weygand une collaboration de commandement.

Il refusa. Il déclara très justement et avec beaucoup de bon sens que le commandement de troupes aussi rapidement formées que les nôtres et dont il ignorait la valeur propre et celle des chefs, que la notion de ce qu'on pouvait exiger du soldat étaient trop difficiles, impossibles même pour lui. C'est pourquoi il se contenta d'exprimer des jugements théoriques et, du moins en ce qui me concerne, s'abstint d'exercer la moindre pression sur mes décisions et mes résolutions, quelles qu'elles fussent.

Et si, libre de choisir, j'ai basé la bataille de Varsovie sur ce qui, à mon avis, était un non-sens, en affectant les trois quarts des forces à la défense passive et un quart seulement à l'attaque, je ne fais retomber la charge de ce non-sens sur la conscience de personne, mais uniquement sur la mienne.

CONCLUSION.

Le travail de la guerre est un art. L'art crée des œuvres et l'objet propre de l'art de la guerre est toujours la victoire. La victoire, voilà ce que recherche le chef comme fruit de son travail de commandement, du travail de son cerveau, de ses nerfs et de sa volonté. Le travail des troupes sous ses ordres est la matérialisation de ce que le chef a pensé, a vécu, a combiné avant lui.

M. Toukhatchevski incontestablement ne fut pas un chef ordinaire. Dans sa marche au delà de la Vistule, il a matérialisé ses méditations antérieures, le travail antérieur de son esprit. Il a remporté des victoires, c'est incontestable. Il a dû, par conséquent; rechercher les voies et moyens qui lui avaient permis de remporter la victoire, pour en doter les troupes sous ses ordres d'une part, l'État qu'il représentait à la guerre d'autre part.

Cette guerre, c'est moi qui l'ai dirigée du côté polonais. Connaissant très bien la tâche qui m'incombait dans ce domaine, je sais et je comprends parfaitement que le travail de commandement du côté opposé, du côté des Soviets, n'était pas plus facile que du nôtre. Aussi, alors que je rejetais parfois avec dégoût le livre de M. Toukhatchevski plein de virulence envers un adversaire qu'il croyait anéantir, mais qu'il ne réussit pas en réalité à abattre, ce livre plein de faussetés historiques, ce livre qui me laisse un arrière-goût répugnant, car il noie sous une misérable publicité de propagande une grande œuvre de guerre, alors donc que je rejetais ce livre avec dégoût et répulsion, ce qui me soutenait dans mon travail, c'est la pensée que j'arriverai peut-être, d'après l'exemple de M. Toukhatchevski, à éclaircir la grande œuvre de commandement accomplie par lui dans des circonstances extraordinaires.

M. Toukhatchevski en tant que chef a réussi parfois à remporter la victoire, mais le vainqueur n'est pas obligé d'expliquer sa manière de faire. Ce n'est nullement une obligation pour un chef de vouloir ou de pouvoir mettre ses actes sous forme de réflexions ou de formules théoriques, d'en faire le fond d'une sorte de doctrine. Le proverbe français : « La critique est aisée, mais l'art est difficile (1) », expose clairement les droits des créateurs d'œuvres d'art qui abandonnent à autrui la création des doctrines et de la théorie de l'art. Tous les chefs qui ont commandé pendant de grandes guerres n'ont pas été tentés de mettre leur œuvre en théorie, en une sorte de doctrine achevée dans tous ses détails. Presque tous cependant en reprenant leur œuvre, la victoire, ont essayé ultérieurement de donner tout au moins une esquisse de leurs méthodes de travail, du développement de leur pensée réalisée grâce à la force vive humaine des troupes sous leurs ordres.

M. Toukhatchevski l'a essayé, et je le répète encore, les quelques pages consacrées dans sa brochure à cette partie de son œuvre de guerre constituent, à mon avis, la partie la plus belle de ses conférences et c'est ce qui m'a disposé à entreprendre le présent travail.

M. Toukhatchevski au moment où il entreprit sa marche au delà de la Vistule était éloigné de l'objet de ses convoitises, du but qu'il s'était fixé, de quelques centaines de kilomètres. Il a donc parcouru d'abord en pensée, puis plus tard en réalité, une étendue de terrain égale à la moitié de l'Europe. Ce n'était pas une entreprise médiocre. Dans sa brochure, il expose ses méthodes de travail créées avant qu'il ne commençât son œuvre sur le champ de bataille. Il constate qu'avec « les fronts étendus actuels, le rassemblement de masses-béliers » est une conséquence nécessaire du caractère de la guerre actuelle. Il cherche donc dans ses études le moyen d'alimenter la guerre en puissance sur les grandes étendues de terrain parcourues par la création des masses-béliers, comme il les appelle. Ces masses doivent intervenir partout où l'opération stoppe, à la manière d'une réserve conservée dans la main du Commandant en chef. C'est avec ces masses qu'il prétend briser la résistance de l'ennemi partout où celui-ci

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

essaie de résister. C'est ainsi seulement, déclare M. Toukhatchevski, que les grandes opérations à longue échéance peuvent être menées quand on a affaire à des fronts très étendus et à de grands espaces.

Je n'ai pas l'intention de faire une analyse détaillée des études de M. Toukhatchevski. J'ai eu du plaisir à les lire. Elles ne présentent pas en effet le caractère d'un doctrinarisme aveugle. On y retrouve le travail de la pensée qui pèse sur les plateaux de la balance les arguments pour et contre, et qui cherche à résoudre le lourd travail du cerveau et des nerfs par l'effort de l'esprit. Je n'ai pas l'intention de suivre pas à pas ces réflexions bien que je les ai faites plus d'une fois en traitant le même problème que M. Toukhatchevski. Je pourrais à ses arguments en ajouter bien d'autres ; il est probable que M. Toukhatchevski, au cours de ses multiples réflexions sur ce problème, reconnaîtrait lui-même qu'il ne les a pas tous cités. J'étudierai seulement la question de ce qu'il appelle la masse-bélier, pendant sa marche de la Bérézina et de la Duna jusqu'à la Vistule. J'essaierai de trouver où et dans quelle mesure s'est matérialisée la pensée de M. Toukhatchevski dans le travail de la bataille, le travail de la troupe.

M. Toukhatchevski débuta donc le 4 juillet par un combat préparatoire sur « le minuscule ruisseau de l'Auta » ; au cours de mon analyse, j'ai qualifié son déploiement d'adroit, de bien conçu et hardiment exécuté. Il dirigea trois armées sur un front de 100 kilomètres pour battre notre seule 1^{re} Armée installée sur ce ruisseau. Devant le gros des forces polonaises installé sur la Bérézina et en Polésie, il ne laissa que des forces peu importantes, dans le but d'être fort là où il cherchait la décision. Jusqu'ici, je ne vois pas de bélier. En passant en revue l'organisation des forces de M. Toukhatchevski, je pensais que le bélier avait été formé de l'armée la mieux outillée, la XV^e. Mais cette dernière attaqua sans aucun échelonnement en profondeur, sans le moindre dispositif lui permettant de secourir les autres armées, quand le combat aurait stoppé. Le bélier avait été plutôt constitué par les deux armées d'aile et en particulier par celle du Nord, la IV^e, mais cela était plutôt conforme à son idée de Sedan, à la pensée d'infliger à l'ennemi non une défaite, mais un désastre, comme but immédiat et à courte portée. Là encore, par conséquent, je ne vois pas de bélier. Du reste, ce n'est pas précisément dans

ce début des opérations que je recherche si M. Toukhatchevski a été fidèle à son idée. Il enfonça les portes de Smolensk, il les enfonça par la bataille, et c'est en vue de cette bataille, en tant que bataille, et non en vue d'une marche dont l'objectif lointain était de briser la résistance de l'espace, ainsi que les possibilités que possédait l'ennemi, qu'il exécuta le déploiement de ses forces.

Ainsi donc, nous sommes d'accord : le 4 juillet, pas de bélier. Aussitôt cependant, même en cours de combat et sans en attendre la fin, M. Toukhatchevski forme ce bélier. Il le réalise en organisant la progression ultérieure vers l'ouest au moyen de deux armées, les III^e et XV^e. Il perd même, comme nous l'avons vu, à cette opération pas mal de temps. L'idée lui en est chère. Au loin, à quelques centaines de kilomètres, flamboient à ses yeux les tours de Varsovie, brille le large ruban de la Vistule, et le parcours de cette route exige des fatigues, de la force. Alimenter les prochains combats, briser les obstacles futurs, telle est conformément à l'idée directrice de M. Toukhatchevski la mission de la XV^e Armée et de la III^e. Il les dirige là où l'obstacle attend, là où il y a encore des forces polonaises qui ont échappé à la bataille : vers le sud. Notre IV^e Armée, installée sur la Bérézina, doit éprouver sur elle-même la puissance de la pensée matérialisée de M. Toukhatchevski, l'action du bélier. Déjà en analysant cette progression, j'ai comparé la XV^e Armée marchant tranquillement dans la direction de Molodeczno à la vieille garde de Napoléon. Elle attend, la pipe aux dents, comme la réserve suprême du grand Empereur de France. Elle considère avec indifférence le combat qui se livre sous ses yeux, sachant d'avance que la palme de la victoire, la joie de briser la résistance de l'ennemi et de changer la défaite en déroute, ne manqueront pas de lui échoir quand l'œil de l'Empereur aura jugé le moment opportun.

Le bélier donna donc : la III^e Armée sur Minsk, la XV^e sur Molodeczno. Cependant, l'ennemi, conformément du reste à l'hypothèse exprimée dans les études de M. Toukhatchevski, ne voulut pas se soumettre à cette opération chirurgicale et se laisser frapper par le bélier ; il esquiva le choc. Le bélier formé de la III^e Armée et dirigé sur Minsk frappa dans le vide. Il fit donc ce que craignait justement M. Toukhatchevski dans ses études. La XV^e Armée marchant sur

Molodeczno, et qui devait aider toutes les autres, retardée dans sa marche, arriva aussi trop tard. Les combats de M. Serghieieff qui ne participait pas aux joies du bélier, livrés par lui sur la Wilia aux flots bleus, « la mère de nos rivières », eurent raison de la résistance escomptée de l'ennemi, avant que le bélier n'ait fait sentir son action. De nouveau nos troupes se replièrent non devant le bélier, non devant une attaque combinée de toutes les armées de M. Toukhatchevski, mais par suite du débordement de notre aile Nord brisée sur la Wilia après un combat de trois jours. Le bélier et les masses-béliers n'y rendirent pas de grands services.

C'est donc plus tard que nous verrons des tentatives pour assigner une direction au bélier. A mon grand étonnement, la direction ultérieure des masses-béliers ne fut nullement dictée par le désir de leur faire rencontrer une résistance ennemie, par l'intention de chercher le point où cette résistance sera la plus forte. Au contraire, quand la Wilia aux flots bleus eut déçu ses espérances, M. Toukhatchevski vit se dresser devant lui sur sa route son amant, le Niémen aux flots gris qui, défendant la terre des ancêtres, dicta à M. Toukhatchevski la direction de la progression de ses troupes. Il l'obligea à lâcher l'adversaire et à ajuster l'avance du bélier à son cours sinueux. Le bélier ainsi conditionné par le Niémen n'a pas grand'chose de commun avec son œuvre de guerre, avec son but qui est d'alimenter la guerre en puissance sur les points où les ailes faiblissent. Les ailes marchent complètement indépendantes, sans liaison aucune avec le bélier. Surgit un nouvel obstacle, obstacle dont profite l'ennemi : c'est encore le Niémen et la Szczara.

Le bélier coincé par le cours du Niémen se resserre et se masse. C'est juste à cet endroit qu'il est le plus ressermé ; il marche comme si M. Toukhatchevski s'était attendu que c'est précisément son aile droite, la IV^e Armée, qui serait arrêtée et exigerait le secours du bélier.

Mais le Niémen est forcé. Qui donc le force en définitive ? Ce n'est toujours pas le bélier. C'est de nouveau la IV^e Armée de M. Serghieieff avec sa cavalerie. C'est encore une fois le débordement de l'aile, sans la moindre tentative pour briser la résistance à l'aide du bélier ! Encore une fois les masses-béliers ont donc été inutilement rassemblées et formées, mais cette fois par le Niémen et non par M. Toukhatchevski.

Plus loin, nouvel obstacle. La Wilia, le Niémen n'ont servi à rien. La nouvelle barrière est formée de deux rivières, la Narew et le Bug. Le bélier coincé une première fois par le Niémen continue de marcher en un dispositif stratégique étroit sans s'étendre vers le sud et sans chercher de ce côté la décision, puisqu'une fois déjà, au début de son mouvement, il a frappé au sud dans le vide.

Que se passe-t-il sur ces rivières? Voici l'ordre curieux de M. Toukhatchevski cité par M. Serghieieff et portant la date du 1^{er} août 1920. Je le cite textuellement :

« L'ennemi devant le front de la XV^e Armée opposa une « énergique résistance. En vue d'encercler et d'anéantir l'adversaire, le Commandant du front ordonna à notre armée de « continuer son mouvement dans la direction d'Ostrolenka et « avec deux divisions d'attaquer l'ennemi dans la direction « générale de Wysokie-Mazowieckie. »

Ainsi donc, une fois de plus, c'est la IV^e Armée de M. Serghieieff, arrêtée à ce moment par cette même Narew devant Lomza, qui doit venir en aide au bélier, au lieu d'être aidée par lui. Je serais presque tenté de dire comme le proverbe : « Quand on est dans les trances, on s'adresse à la Providence » (1). La résistance opiniâtre doit être brisée, non par le bélier, mais encore et toujours par le débordement de l'armée du Nord, armée de poursuite et non armée-bélier. Ainsi donc, jusqu'ici, le bélier n'a nulle part donné de résultats ; ou bien il a frappé dans le vide, comme à Minsk, ou il est arrivé en retard comme à Wilno ou, au lieu de prendre la décision à son compte, il l'a laissée à l'armée débordante, à l'armée de poursuite, la IV^e, comme sur la Narew. Peut-être a-t-il contribué dans une certaine mesure au dernier effort de la marche, au moment où la Vistule était sous les yeux mêmes sinon de M. Toukhatchevski, du moins de ses troupes.

Je ne veux pas être méchant, je connais les charges du commandement et ses erreurs parfois inévitables. Mais une pensée se fait jour dans mon esprit, c'est que, qui sait, peut-être l'idée du bélier si opiniâtrement ancrée chez M. Toukhatchevski contribua à son désastre devant Varsovie. La XV^e Armée massée en bélier n'alla pas dénouer, confor-

(1) Diction polonais bien plus expressif en polonais qu'en français, en raison de sa forme ramassée et du cliquetis des mots : *wiec gdy trwoga, to do Boga.* (N. d. T.)

mément à son ordre du 8 août, les combats qui se livraient devant Varsovie, car elle ne devait pas y prendre part, mais elle reçut un objectif géographique, à savoir le franchissement de la large Vistule là où il n'y avait pas d'ennemis.

Et ce n'est que la dernière mission du bélier, mission non de victoire mais de désastre, qui fut le mieux remplie par l'armée le mieux outillée pour jouer le rôle de bélier et le mieux préparée à cette tâche, la XV^e. Alors que toutes les autres se retiraient soit en désordre (XVI^e), soit en abandonnant leur compagne d'infortune comme la III^e, la XV^e Armée pendant les deux journées du 18 et du 19 essaya de jouer le rôle de la vieille garde, qui meurt mais ne se rend pas.

Quand je trace historiquement les phases de la matérialisation de la pensée de M. Toukhatchevski, je ne veux pas dire par là que M. Toukhatchevski était frappé de stérilité, que la pensée de M. Toukhatchevski était si fautive que d'avance elle le condamnait à l'insuccès. Non. Sa pensée a de la valeur, une assez grande valeur même ; elle renferme beaucoup des idées auxquelles je conseille à quiconque se consacre à l'étude de l'art de la guerre de réfléchir ; c'est une expérience qui a pu ne pas donner de fruits et qui sûrement n'a pas contenté son auteur lui-même.

En voulant analyser à fond la pensée de M. Toukhatchevski, en essayant de rechercher dans ses études et ses conclusions la base erronée sur laquelle elle reposait, je retrouve toujours une seule et même erreur. Elle ne concerne pas le bélier, elle ne concerne pas la méthode adoptée pour alimenter en puissance, suivant mon expression, une longue opération de guerre qui prévoit la résistance de l'ennemi, mais en renonçant d'avance à l'idée de dicter à l'ennemi sa ligne de conduite et de l'obliger à résister là seulement, où l' imagine et le désire le cerveau d'un doctrinaire.

L'erreur commise par M. Toukhatchevski dans ses réflexions, dans ses discussions et dans ses conclusions, je la trouve toujours dans la comparaison qu'il a cherchée à établir entre son œuvre et l'œuvre des armées allemandes sur le front français en 1914. Déjà au cours des analyses des pages précédentes, j'ai constamment essayé de montrer quels pièges dangereux sont pour les chefs les mots, les expressions, les figures géométriques et les noms géographiques et d'indiquer tout ce qu'évoque l'éloquente protesta-

tion du grand Napoléon quand, sous le dôme des Invalides, il ne cesse de crier : « Mais c'est la réalité des choses qui commande, messieurs (1) ! »

Considérons donc la marche des Allemands sur Paris vers la Seine et au delà de la Seine. Est-ce qu'il n'est pas venu à la pensée de M. Toukhatchevski que cette marche, fruit d'une grande pensée et d'un énorme travail du cerveau et des nerfs de Schlieffen, est étroitement liée à un essai de solution du problème qui en ce temps-là s'imposait à la stratégie et dont on cherchait la réalisation en 1914 ?

Ce fut un essai de solution du problème de la stratégie des masses. Quand dans la course effrénée au nombre, à sa puissance, à sa supériorité, course qui caractérise la stratégie après les victoires de la Prusse en 1870, les armées d'Europe eurent dépassé un million d'hommes, un problème nouveau se dressa, inconnu jadis. Comment concilier le mouvement avec la masse ? le mouvement avec la foule des organismes nécessaires pour alimenter la guerre, avec une énorme artillerie, des trains innombrables, en un mot avec toute la masse des organisations sans lesquelles la guerre avec ses moyens actuels de combat serait impuissante ? La stratégie des masses et leur mise en mouvement pour la victoire, voilà quelle était l'œuvre gigantesque que préparaient en silence des officiers distingués, la tâche qui occupait une foule de cerveaux rêvant à de nouvelles batailles de Cannes, de nouveaux Sedans, de nouveaux Iénas et Austerlitz. Sachant que mon travail sera lu par des gens qui ne se sont pas foulés les méninges sur ces problèmes et qui n'y ont pas usé leurs nerfs, je prendrai un exemple qui fera bien ressortir l'énormité du problème. Prenons une ville d'un million d'habitants, Varsovie par exemple, et posons-nous le problème de transporter Varsovie aujourd'hui à Psia-Wolka et demain à Psie-Kiszki (2). Représentons-nous Varsovie se déplaçant tous les jours avec ses énormes besoins quotidiens et son immense labour journalier.

Et cependant la course infernale au nombre a dépassé hardiment le million ; elle a atteint déjà la moitié de la dizaine. La stratégie des masses exigeait donc que cinq Var-

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

(2) Ce sont, en langage familier, des synonymes de petits villages, trous perdus, complètement abandonnés. (N. d. T.)

sovie courussent à la victoire, que cinq Varsovie pussent vivre chaque jour dans des lieux différents, que cinq Varsovie travaillant chaque jour à l'œuvre de la victoire, tous les déchets de sa production guerrière fussent évacués quelque part sur les extrêmes arrières, tout en donnant tous les jours un nouvel aliment aux engins de guerre, aux gueules des canons, aux bouches des fusils éternellement insatiables.

Lier la stratégie des masses au mouvement et, par le mouvement, donner la victoire, tel était le problème lié à la marche des Allemands à la Seine et au delà de la Seine.

Quand M. Toukhatchevski, ayant ramassé sa XV^e Armée en bélier, en fait une masse, je me permets de lui rappeler que, suivant ses calculs, la XV^e Armée comptait en tout 46.883 combattants. Un seul corps allemand, quand il marchait à la victoire, en comptait plus. Quand donc il applique le mot de « masse » à la XV^e Armée et que l'enfournant dans un corridor trop étroit pour elle, il ralentit sa marche, qu'il veuille bien considérer la marche des cinq corps d'armée de la I^{re} Armée allemande de von Kluck par un défilé réel pour des masses, la ville d'Aix-la-Chapelle, et qu'il la compare à la marche de son bélier par les larges et grandes plaines qui s'étendent de Glebokie à Molodeczno. Peut-être alors n'aurait-il plus envie d'appeler sa XV^e Armée une masse et de chercher une inspiration pour résoudre les problèmes qui se présentaient à lui, dans une stratégie de masses qu'il ne possédait pas.

La stratégie des masses en 1914 ne donna la victoire à aucun des partis en présence. Les grandes victoires remportées par Hindenburg et Ludendorff et leurs manœuvres hardies sur les champs de bataille de la Pologne et de la Prusse Orientale ne font pas partie de la stratégie des masses, car des masses au sens strict du mot, ces chefs ne les possédaient pas. La stratégie des masses ne renfermait pas la victoire en elle-même. Le mouvement des masses dont elle rêvait dégénéra rapidement en une guerre de stabilisation sur le théâtre Ouest des opérations.

Dans la stratégie des masses, la chose essentielle consistait à englober des millions de combattants dans une masse en collaboration constante. Toutes les unités devaient être en étroit contact entre elles. Le peuplement par la guerre des espaces parcourus par des millions d'hommes était aussi dense

que la population des villes et les liaisons tactiques devaient être assurées grâce à un appui réciproque soit par le feu, soit par des mouvements immédiats. Et que M. Toukhatchevski ne s'y trompe pas ; quand von Kluck eut son aile droite entièrement découverte, ce fait fut dû uniquement à ce qu'à dessein il n'avait pas peuplé par la guerre l'espace qui s'étendait sur son flanc. Les masses n'y suffisaient pas. Les liens tactiques et stratégiques se seraient rompus, si on avait voulu appuyer l'aile à la mer. Ainsi donc, la stratégie des masses, en dehors des masses elles-mêmes, exigeait la cohésion, la possibilité d'une coopération tactique dans le sens le plus large du mot.

Je répète que la stratégie des masses ne donna pas de résultat. Elle sombra après diverses tentatives dans l'immobilité et l'impuissance. Le mouvement fut vaincu par la force de la tranchée, par des forces matérielles et des obstacles que les adversaires s'opposaient mutuellement. Et dès lors commence la lutte contre la tranchée, la lutte contre l'obstacle au mouvement, au mouvement qui s'était si considérablement affaibli. Chaque tentative pour briser la tranchée et reconquérir le mouvement fut payée de sacrifices tellement gigantesques que, malgré les efforts des intelligences les mieux douées et les plus puissantes pour arracher un élément de mouvement aux bas-fonds où il gisait, on ne réussit pas pendant longtemps à résoudre le problème. Et l'on paya beaucoup, l'on paya énormément, pour faire de nouveau du mouvement le vainqueur. Je me rappelle qu'un jour le maréchal Pétain me montrait les collines ensanglantées autour de Verdun ; il me dit qu'un million d'hommes presque gisaient sur ces champs de bataille labourés d'obus. Un million d'hommes disparus sans laisser de traces, à tel point qu'actuellement les ossements des deux adversaires gisent si bien entremêlés que leurs parents eux-mêmes ne peuvent les distinguer !

De si gigantesques hécatombes pour créer le mouvement, quand celui-ci gisait vaincu dans les tranchées lugubres !

Je me rappelle parfaitement ce temps-là. Installé dans les solitudes perdues de la Polésie wolhynienne, je construisais aussi des tranchées. Les pins séculaires tombaient sous la hache pour frayer des routes dans des parages uniquement fréquentés par les élans. Les fils télégraphiques et téléphoniques couraient dans des lieux que ne visitaient autrefois

que les loups et les coqs des bois. Dans les réseaux de fils de fer s'étendant devant les tranchées, il était possible de s'égarer même en plein soleil. Je construisais aussi des abris souterrains avec d'énormes rondins de bois et des abris au-dessus du sol avec d'énormes masses de béton pour que les hommes pussent habiter dans ces solitudes perdues. On construisait également de petits chemins de fer alors qu'auparavant, sur ces chemins marécageux, un misérable cheval qui se traînait paresseusement suffisait pour les besoins de l'homme. Par les chemins de fer à voie large ou étroite, nous arrivaient non seulement les ravitaillements en denrées alimentaires nécessaires à une nouvelle ville de guerre surgie au milieu des forêts, non seulement des masses de matériel de construction qu'on employait tous les jours aux cris de : encore ! encore ! mais aussi des transports de matériel de guerre vivant, des hommes. Où allaient-ils ? D'une tranchée à l'autre, d'une ville de guerre à une autre fourmilière de soldats également surgie au hasard.

J'ai été dans les tranchées, je me rappelle mon rire folâtre un jour que, sur le Stochod, une seule compagnie, la mienne, exécutait un coup de main ; je vis qu'elle était appuyée dans son mouvement par vingt et quelques batteries de divers calibres et de différents modèles qui déclenchèrent un feu d'enfer. Au milieu d'un feu d'artifice étrange de signaux multicolores lancés en l'air, ces lieux sauvages et inhabités ressemblaient à une ville riche et peuplée célébrant une fête solennelle.

Je pensais donc à ce moment que la guerre non seulement dégénérerait, mais encore qu'elle devait disparaître à jamais. Du moment que le mouvement, le principal facteur de la victoire disparaissait, le travail de guerre devenait un nonsens, un procédé sauvage d'exterminer des hommes. Je ne pouvais pas m'imaginer que l'humanité fût capable d'entreprendre une fois de plus une expérience pareille, qu'elle voulût une fois encore bouleverser la vie de pays entiers à seule fin d'alimenter la tranchée et que la stratégie et la tactique, se voilant le visage de honte, en fussent réduites à faire le compte des tués, des existences anéanties, et que de ce décompte monstrueux elles puissent tirer une idée de victoire. J'étais heureux alors dans les tranchées. La guerre allait donc disparaître, et le cauchemar suspendu sur tant de générations

humaines finirait par se détruire lui-même. Elle dégénérerait si profondément que l'art qui n'embellit pas la vie de la guerre, par le fait même de l'horreur de ce massacre mécanique d'hommes, indisposerait contre lui ses plus fervents adeptes. La guerre disparaîtrait avec toutes ses conséquences. Ce serait un soulagement également pour ma patrie victime de la guerre, pensais-je. Mais en même temps, je regrettais cet art divin qui a jalonné la marche de l'humanité pendant des millénaires. Cet art de la guerre qui a produit tant de grands hommes, des hommes chez lesquels la force brute a forgé un pouvoir merveilleux tel que, grâce à leur œuvre, la victoire, ils ont donné naissance à de nouvelles créations historiques capables de subsister pendant des siècles entiers. L'humanité trouvera-t-elle d'autres méthodes pour abrégier son œuvre historique? Telles étaient les questions par lesquelles, simple brigadier perdu dans les tranchées, je conclusais en ce qui concerne l'avenir.

Quand je revins de Magdebourg en Pologne et que presque au même instant l'autorité civile et militaire eut été réunie dans mes mains, je savais d'avance que je marchais à une nouvelle guerre, qu'une nouvelle tempête guerrière m'attendait, moi qui avais assumé la charge du Commandement en chef, une nouvelle guerre avec de nouveaux problèmes inconnus, ainsi qu'il arrive dans chaque guerre. Je n'étais pas assez naïf pour vouloir répéter et imiter la stratégie des masses sans les masses elles-mêmes. Je ressentais trop vivement l'impuissance et l'humiliation de ma faiblesse pour songer à embellir les problèmes qui se présentaient à moi par des mots et des expressions empruntés à la puissance numérique déployée en 1914. On ne pouvait pas penser à résoudre le problème de la guerre, la recherche de la victoire par la méthode qui consiste à se leurrer de mots et d'expressions vides de sens. Au lieu de corps d'armée, des bataillons ; au lieu d'armées, des divisions ! Où étaient donc les masses pour lesquelles la stratégie a plié sa terminologie, a élaboré ses méthodes? J'ai toujours détesté la faiblesse qui a la prétention de s'embellir à l'aide de mots retentissants vides de sens. M. Toukhatchevski suit une autre voie. Il se complaît à des mots sans leur donner de sens. Pour lui, la XV^e Armée est une masse-bélier ! Pour lui, 2.000 misérables cavaliers, une demi-division en 1914, sont une masse de cavalerie,

dénommée corps de cavalerie pour se griser, lui et autrui.

Je connais bien ces mots. J'ai vu les efforts acharnés faits pour embellir notre armée, elle aussi, à l'aide de mots ronflants détournés de leur sens, de mots qui, n'importe où autrefois, signifiaient la force, qui jadis étaient florissants quand on recherchait la victoire par d'autres moyens, moyens qui nous sont interdits. Je ne me suis jamais laissé induire en erreur par ces illusions, bien qu'elles fussent figurées de la façon la plus jolie sur la carte en couleurs diverses au moyen de cercles grands et petits, représentant des détachements petits et même minuscules. Ces cercles étaient répartis sur la carte de manière à représenter d'une façon trompeuse les puissantes masses numériques que l'on affublait dans les « légendes » de dénominations empruntées à la terminologie de la stratégie des masses courant à la victoire.

C'est cependant la victoire qu'il importe de rechercher. C'est pour cela qu'est faite la guerre, c'est pour cela que sont faits les chefs. Aussi, en parcourant l'ouvrage de M. Toukhatchevski, j'ai pénétré plus d'une fois dans sa pensée, j'ai suivi les traces de son travail, pour deviner comment il avait triomphé des difficultés du problème en question, comment, alors qu'il n'existait pas de masses réelles, alors que, comme c'était aussi le cas chez nous, il ne pouvait lier les troupes en une chaîne puissante agissant en collaboration tactique, comment, dis-je, il était parvenu à résoudre le problème essentiel sur lequel j'avais pâli moi-même si longtemps. Ce problème, en effet, s'était posé à moi aussitôt dans toute son effrayante simplicité, le problème de l'espace et du peuplement de l'espace par le travail de la guerre. Un espace aussi immense, 1.000 kilomètres d'un front gigantesque, l'Europe civilisée tout entière n'en connaît pas d'analogue ! Les troupes et les forces nécessaires pour peupler cet espace par la guerre, pour s'en rendre maître avec toutes les communications et les liaisons que cette maîtrise implique, me faisaient défaut aussi bien qu'à M. Toukhatchevski. Tous les efforts de ma pensée, pour lier ce problème aux enseignements de la dernière guerre, ne me réussirent jamais. Ni la stratégie des masses, ni la stratégie qui relie les unités en une étroite coopération tactique les unes envers les autres, ni finalement la stratégie des tranchées, ne me fournirent jamais une solution. Quant à me leurrer par des mots et des

expressions, quant à tomber dans des résonances vides de sens, comme le faisaient beaucoup d'autres, cela je ne le voulais pas, et je ne le pouvais pas.

Je le répète, la stratégie des masses s'appuyait, d'une part sur l'existence de millions d'hommes en mouvement, d'autre part sur l'assurance que toutes les unités en mouvement sont en mesure de se prêter un appui réciproque presque tactique, et qu'elles sont reliées entre elles par des liens étroits. Quand j'étudiais ce problème, j'appelais cette stratégie *la stratégie serrée ou stratégie encadrante* (1) : stratégie serrée, parce qu'elle resserre les troupes en mouvement, de manière à leur assurer la force de la masse ; stratégie encadrante, parce qu'elle donne à chaque unité l'appui des voisins en étroite liaison avec elle. La stratégie des tranchées, sous ce rapport, n'a rien changé ; au contraire, elle a intensifié. Elle a augmenté les masses parce qu'elle ne craignait pas le grave problème des millions d'hommes ; car elle les a enfermés dans les tranchées, en rejetant le mouvement ; elle a renforcé d'ailleurs les liaisons en les matérialisant presque, grâce à un réseau ininterrompu de fils de fer et de tranchées reliant les masses. De là une telle passion chez les adeptes de cette stratégie chez nous, quand ils proclamaient à haute voix : « Faites une ligne forte (2). »

Chez M. Toukhatchevski, je le répète, je ne vois pas trace de ses efforts pour résoudre le problème capital de la lutte contre l'espace qu'il lui était impossible de peupler par la guerre et de maîtriser par le travail de la guerre. Il se peut donc aussi que toute sa conception sur les masses-béliers alimentant la guerre en puissance sur de grands espaces au cours de longues opérations et sur des fronts étendus n'ait pas réussi à M. Toukhatchevski par le fait que, dès le début et dans le thème lui-même des opérations, il a commis cette faute capitale. Il a joué avec des mots n'ayant pas de sens. Il n'avait pas de masses, il ne pouvait pas leur assurer une force effective par l'encadrement.

En terminant mon étude sur les efforts de M. Toukhatchevski, pour résoudre le grand problème qui se dressa jadis devant moi, lorsque dans les mêmes conditions que lui je dus diriger la guerre, je n'ai pas l'intention d'exposer à mon tour ma

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

(2) En français dans le texte. (N. d. T.)

méthode d'étude et de pensée, alors que j'essayais, parfois après de longs tourments, d'exécuter ce que la stratégie ordonne : donner aux troupes et au pays que je défendais la victoire. Je me contente de dire tranquillement que toute cette guerre de deux ans, je ne l'ai jalonnée que de victoires. Chaque fois que j'ai pris dans mes propres mains l'œuvre de guerre, j'ai remporté des victoires qui ont formé époque dans l'histoire de cette guerre. Ce furent toujours des victoires stratégiques et non pas seulement l'utilisation d'une supériorité tactique. J'ai obligé l'ennemi à changer de dispositif stratégique, à chercher sous l'influence de ma victoire les moyens de remanier toute son organisation de guerre, attendu que les anciens préparatifs, en présence de ma victoire, craquaient au feu de la bataille.

C'est ainsi qu'au début de 1919, je transportai d'un seul coup en quelques jours le front à Wilno, à 200 kilomètres plus à l'est, en triomphant d'un espace aussi grand avec des forces relativement minimes. Quand j'essayai une fois de plus ma méthode dans les plaines de l'Ukraine et que je conduisis mes troupes à l'attaque, je me mis à dessein à la tête d'une armée, la III^e, pour vérifier par moi-même mes pensées, ne voulant pas faire peser sur les épaules d'aucun de mes subordonnés une tâche trop lourde, me semblait-il.

Deux jours de combat me suffirent pour faire mordre la poussière à la XII^e armée soviétique qui m'était opposée, laquelle, matée par une défaite presque complète, ne put pas s'en relever jusqu'à la fin de la guerre.

Je me rappelle le moment joyeux où je trouvai sur mon petit bureau la dépêche du Commandant de la XII^e Armée soviétique expédiée en clair par radio et disant : « Où sont mes divisions ? » De réponse, le Commandant de la XII^e Armée n'en reçut que d'un seul divisionnaire qui, de quelque boqueteau, télégraphia par radio d'une station encore debout : « Je suis en tel et tel point ; quant à mes troupes, j'ignore où elles sont. »

C'est pendant la bataille de Varsovie que je pris pour la troisième fois le commandement direct des troupes. Et bien que je me souvienne toujours avec amertume du non-sens du thème de la bataille, non-sens que je n'arrivai pas à briser, le moment triomphal où, dans un galop de bataille échevelé, les armées ennemies volaient en éclats l'une après l'autre,

s'enfuyant en désordre alors que tout récemment encore elles célébraient leurs triomphes, restera à jamais la victoire de la puissance du Commandement et du travail sur l'œuvre de la victoire.

Et finalement, c'est sur le Niémen, le chevalier aux flots gris, l'amant de la Wilia, que commandant directement la moitié de nos troupes je terminai victorieusement une guerre victorieuse. Or, je le répète, je n'ai pas à expliquer ma méthode de travail de guerre, je n'ai pas à la mettre en formules et en doctrine. Je sais seulement que, bien que d'après le thème je fusse impuissant, impuissant par le nombre quant à l'espace, je n'en fixai pas moins la victoire à nos étendards. Et tout cela je l'ai accompli, non par la méthode de la stratégie des masses, je n'en possédais pas, non par la stratégie de l'action en liaison, de la stratégie qui relie l'ensemble des troupes dans des cadres et des liens étroits, non au moyen de la stratégie serrée, encadrant l'ensemble, et pas davantage au moyen de la stratégie de tranchées, car je n'en construisis pas. J'ai combattu suivant une autre méthode que j'appelle, quand j'essaie de la traduire en formules, « la stratégie de plein air » (1), stratégie dans laquelle il y a plus d'air que de troupes peuplant l'espace, stratégie dans laquelle les loups et les coqs des bois, les élans et les lièvres peuvent se mouvoir librement sans nuire à l'œuvre de guerre, à l'œuvre de la victoire.

Je sais bien que beaucoup de ceux qui se sont cassé la tête sur le même problème que moi, qui ont cherché des méthodes propres à nous donner la victoire, mais qui n'ont pu arriver à résoudre ce problème, ont laissé tomber les mains d'impuissance et ont proclamé depuis longtemps qu'il y avait bien eu victoire, en effet, mais uniquement parce que ce n'était pas une guerre réelle, mais plutôt quelque chose comme une demi-guerre, un quart de guerre même, une sorte de lutte infantine, une bagarre sur laquelle la grande théorie de la guerre ferme dédaigneusement ses portes.

Je ne les contredirai pas. J'ajouterai seulement que cette bagarre a ébranlé directement les destinées de deux États, États comptant ensemble 150 millions d'âmes. Je dirai seulement que cette guerre, ou cette bagarre, a failli ébranler

(1) En français dans le texte. (N. d. T.)

les destinées du monde civilisé tout entier, que ses crises furent les crises de millions et de millions d'êtres humains et que l'œuvre de la victoire a créé pour longtemps, plaise à Dieu, les bases désormais historiques des deux États belligérants. Bagarre, soit, puisqu'il n'y a pas de méthode et de doctrine qui puisse s'y appliquer.

ANNEXE I

M. TOUKHATCHEVSKI

LA MARCHE AU DELA DE LA VISTULE

CONFÉRENCES FAITES AU COURS DE COMPLÉMENT DE L'ACADÉMIE MILITAIRE
DE MOSCOU DU 7 AU 10 FÉVRIER 1923 (1).

Camarades, les présentes conférences ont pour source principale mes souvenirs. J'ai mis aussi en partie à contribution nos documents officiels de la section d'opérations de l'État-Major du front. J'ai utilisé également le livre du camarade Serghieïeff, *De la Duna à la Vistule*, et en outre quelques articles français et polonais. Le manque de temps ne m'a pas permis de m'arrêter sur ces problèmes aussi longtemps que je l'aurais désiré et que c'eût été nécessaire. Aussi mes conférences auront-elles le caractère d'un coup d'œil général sur les opérations de guerre au point de vue stratégique et d'une étude de certains détails de stratégie. Je m'abstiendrai de parler des opérations tactiques des diverses unités.

I. LA GUERRE ÉCLATE. — Je commencerai l'examen des événements au moment où les Polonais prononcèrent leur attaque sur notre front Sud-Ouest et occupèrent Kiew. La situation de la Russie soviétique était alors la suivante : Koltchak avait été liquidé à l'est, de même Denikine au Caucase. Seul, Wrangel se maintenait dans la presqu'île de Crimée comme dans un repaire. Au nord et à l'ouest, abstraction faite de la Pologne, les opérations étaient terminées. La paix avait été signée avec la Lettonie. Aussi l'entrée en action de la Pologne se produisit-elle dans des circonstances relativement favorables pour nous. Si le gouvernement polonais avait su s'entendre avec Denikine avant le désastre de ce dernier, s'il n'avait pas craint le mot d'ordre impérialiste : « La grande Russie une et indivisible », l'attaque de Denikine sur Moscou, secondée par l'offensive polonaise à l'ouest, aurait pu se terminer beaucoup plus mal pour nous, et il est difficile de se rendre compte des conséquences définitives d'une pareille décision. Mais le complot complexe des intérêts capitalistes et nationalistes empêcha cette alliance et l'Armée rouge put ainsi affronter ses ennemis successivement, ce qui facilita grandement sa tâche.

D'une manière générale, au printemps de 1920, nous pouvions jeter

(1) La version polonaise, publiée dans le livre du Maréchal Pilsudski, est due au Colonel b⁶ Antoine Boguslawski. (N. d. T.).

presque toutes nos forces armées sur le front Ouest et entamer une lutte pénible contre les forces « blanches » polonaises.

II. THÉÂTRE DES OPÉRATIONS. — Sur le front occidental, le théâtre des opérations prévues est à peu près coupé en deux par le méridien de la Bérézina. Les rives de cette rivière, marécageuses et boisées, forment sur toute leur étendue un sérieux obstacle à un passage de vive force. Ces particularités sont encore renforcées par le fait que dans son cours supérieur, dans la région de Lepel, Bérézina (ville), lac Pelik se trouvent des marécages presque impraticables et couverts de forêts. Au sud, dans son cours inférieur, à l'est et à l'ouest de la rivière s'étend une bande ininterrompue de bois généralement marécageux et très faiblement peuplés. La voie ferrée coupe la Bérézina en trois points seulement : à Borysow, à Bobruisk et à Szacilki (Chatsilki). Par suite la région la plus favorable au forçement de la rivière, dans la direction d'Ihumen, est complètement impropre à l'établissement des communications de l'armée. Au nord des marécages de la Bérézina, entre Lepel et la Duna, se trouvent des terrains secs, favorables aux mouvements et aux opérations de grandes masses de troupes. Il est vrai que cette région est couverte de lacs, cependant les troupes peuvent y opérer dans une région peuplée et surtout une armée active a ici des communications commodes : la Duna et le nœud de chemins de fer de Polock. Les Polonais appellent cette région « les portes de Smolensk ».

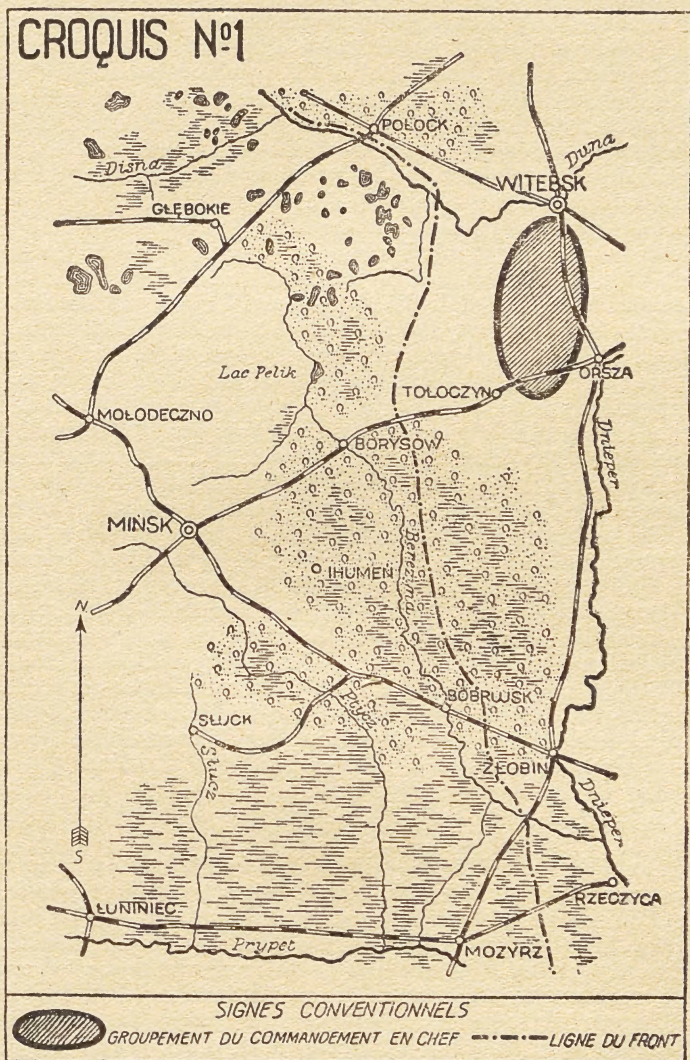
Au sud du cours inférieur de la Bérézina, le terrain devient complètement impropre aux opérations des grandes unités ; les forêts, les marécages et la faible densité de la population en sont la cause.

D'une manière générale, on peut déterminer comme les directions les plus favorables à notre attaque : les portes de Smolensk d'une part, la direction d'Ihumen de l'autre.

Les Polonais à cette époque s'étaient installés, à peu de chose près, sur la ligne Dzisna, Polock, l'Ulla rivière, la station de Krupki, Bobruisk, Mozyrz. L'avantage des portes de Smolensk pour notre attaque était, comme il a été dit plus haut, que cette région est peuplée, le sol ferme, et que les communications sont favorables. L'inconvénient était qu'une attaque directe partant de Polock se heurterait à un obstacle très fort, la Duna. D'autre part, une attaque entre la Duna et Lepel forcerait notre armée, après avoir pénétré dans la région de la station d'Orzechowna, à infléchir sa ligne d'opérations par suite de la conversion de son aile droite sous un angle de 90° au moins. Dans la direction d'Ihumen, on pouvait progresser facilement en ligne droite. Mais, comme il a été rappelé plus haut, ce mouvement devait s'effectuer dans une région caractérisée par un manque absolu de routes, par un terrain couvert de forêts et de marécages, où l'organisation des arrières se heurterait, étant donnée la médiocrité de nos moyens, à des difficultés insurmontables. C'est pourquoi, dans l'élaboration du plan des opérations offensives, on choisit, comme direction de l'attaque principale, les portes de Smolensk.

III. GROUPEMENT DES FORCES. — D'après le plan du Commandant en chef, le front Ouest devait jouer le rôle principal. C'est là, dans la région Witebsk-Toloczyn (Tolotchynn) Orsza (Orcha), que se rassem-

blèrent de grandes forces transportées par chemins de fer des divers fronts liquidés. La région du rassemblement choisie par le Commandant en chef donnait au Commandant du front toute liberté quant au choix de telle ou telle ligne d'opération. En quelques marches, on pouvait amener



ces forces vers les portes de Smolensk et dans le même délai se concentrer dans la direction d'Ihumen (croquis n° 1).

Nos unités rassemblées ne pouvaient être assimilées les unes aux autres. Celles qui se trouvaient précédemment sur le front Ouest ne

méritaient pas grande confiance. Elles étaient restées pendant plusieurs années réparties sur de grands fronts, et les troupes polonaises plus entreprenantes avaient, par des coups de main continuels et par un harcèlement incessant, épuisé et démoralisé nos soldats ; ils avaient perdu des canons, des mitrailleuses et des blessés. De plus, ni d'un côté ni de l'autre, on n'avait pas organisé d'opérations actives sérieuses. Tout cela joint aux revers subis l'année précédente dans nos combats contre les Polonais avait laissé tomber sur nos unités comme une ombre d'inquiétude et de timidité. Par contre, les unités arrivant des autres fronts récemment liquidés victorieusement étaient entièrement animées de dispositions guerrières et leur moral était très élevé. Leur attitude au combat était absolument remarquable.

Les unités provenant du front Ouest (48^e, 53^e, 8^e, 10^e, 17^e, 2^e et 57^e Divisions de Chasseurs) occupaient la ligne du front de combat. Les unités rappelées des autres fronts furent rassemblées dans la région indiquée plus haut : Witebsk-Toloczyn-Orsza. Il n'y avait que deux commandements d'armée sur le front Ouest : le commandement de la XV^e et celui de la XVI^e, tandis que la concentration projetée, étant données les vingt et une divisions qu'elle englobait, n'exigeait pas moins de quatre ou cinq commandements d'armée. Quant aux troupes techniques de transmission et de chemins de fer, il y en avait très peu, beaucoup trop peu pour des opérations tant soit peu importantes. Le rassemblement de ces dernières troupes fut en général sensiblement en retard par rapport au rassemblement des armes principales ; aussi les opérations ultérieures durent-elles se dérouler dans des conditions extraordinairement difficiles.

Les troupes polonaises étaient déployées en cordon tout le long de la ligne qu'elles occupaient et d'une manière à peu près uniforme. Chaque division avait essayé de se constituer une réserve, les armées avaient fait de même de leur côté. De cette manière, les unités uniformément déployées le long du front s'échelonnaient à peu près uniformément aussi en profondeur. Cet équilibre apparent du dispositif polonais entraînait par lui-même un certain danger, notamment celui de mettre le commandement polonais, malgré tous ses efforts, dans l'impossibilité de rassembler la masse principale de ses forces dans une direction quelconque. Notre attaque ne devait toujours rencontrer qu'une fraction insignifiante de l'armée polonaise et était par suite en mesure de repousser successivement les contre-attaques des réserves.

Ces défauts du dispositif polonais furent pris en considération par nous et, en organisant notre offensive, nous fûmes persuadés qu'une attaque puissante de nos forces supérieures en nombre anéantirait d'un seul coup la première ligne polonaise. En vue d'obtenir le meilleur résultat dans le moindre temps, les commandants de divisions reçurent l'ordre d'amener leurs troupes au combat tout de suite, sans se constituer des réserves. Nos unités, par leur masse, écrasèrent et dans toute l'acception du terme enlevèrent au point de choc les unités de la première ligne polonaise. Après quoi, les attaques successives des réserves ne furent plus à craindre et celles-ci partagèrent le sort de leur première ligne.

Par contre, sous le rapport de l'instruction, l'Armée polonaise était en général supérieure à nous. L'équipement et l'armement étaient meilleurs.

Nos forces et les forces polonaises à la fin de notre concentration s'équilibraient numériquement. L'État-Major pensait même que nous étions plus forts. Mais cela provenait de ce que nous avons l'habitude d'évaluer l'effectif de nos divisions d'après le nombre des combattants, tandis que les Polonais ne comptaient que les fusils et les sabres, ce qui compliquait les évaluations. (Voir : Tableau I).

IV. L'OFFENSIVE DE MAI. — Pendant la concentration de nos forces sur le front Ouest, les Polonais continuèrent à lutter victorieusement sur le front Sud-Ouest. Leurs succès se répercutèrent sur le nord. Les Polonais occupèrent Mozyrz et entamèrent avec succès une attaque sur Rzezycza (Jetchytsa). Des coups de main intensifs et des opérations de petits et de moyens détachements polonais eurent lieu sur tout le front Ouest. Tout cela indiquait que nous étions à la veille d'une offensive polonaise. Pour maintenir nos positions et ne pas permettre aux Polonais d'entraîner notre groupement principal dans des opérations qui nous seraient imposées, il devint indispensable de passer de la défense à l'attaque. C'est pour ce motif que l'offensive fut entreprise le 14 mai.

Cette offensive fut entamée avant la fin de la concentration de toutes nos forces. Les divisions en retard furent considérées comme des réserves. En même temps, il ne fallait pas perdre de vue que le succès de notre première offensive devait être absolu, obtenu en temps opportun et ne pouvait pas se borner à des tâches temporaires sans importance.

Le plan de l'offensive prévoyait le franchissement des portes de Smolensk, la destruction de l'aile gauche de l'Armée polonaise et le refoulement du reste de ses forces dans les marais de Pinsk.

Ce plan présentait l'avantage d'une économie considérable de forces. La Lithuanie, hostile à la Pologne, pouvait en cas d'avance de notre part couvrir avec succès notre aile droite et nos derrières. La même mission pouvait incomber plus loin à la Prusse Orientale, même malgré elle. De cette façon, aussitôt les portes de Smolensk franchies, toutes nos forces pouvaient prendre part à des opérations actives contre les forces principales de l'Armée polonaise sans avoir à nous préoccuper beaucoup de notre aile droite et de nos derrières. Dans la direction d'Ihumen, les opérations de la XVI^e Armée (Comm^d d'A. Sollohub, chef d'État-Major Batorskij) devaient consister, après le forçement de la Bérézyna, à attaquer de front le groupement principal des forces « blanches » polonaises et de les empêcher de contrecarrer l'attaque principale de la XV^e Armée.

Les unités de la XV^e Armée opérant au nord de la Duna étaient placées sous le commandement du camarade Serghieïeff en un groupe Nord qui avait la mission de forcer la Duna dans la région à l'ouest de Polock, et d'agir sur l'aile et les derrières de l'ennemi engagé contre la XV^e Armée.

Celle-ci (Comm^d d'A. Kork, chef d'État-Major Kuk) heurta comme un bélier les faibles détachements de la Division Lithuano-Blanc-Ruthène qui occupait d'une façon générale les rives de l'Ulla. Ces détachements furent battus, démoralisés et dispersés dès le premier jour. L'entrée en ligne progressive des réserves polonaises ne fit qu'augmenter encore leur défaite, ce qui contribua à déprimer encore plus le moral de l'Armée

Les forces en présence sur le front

FORCES ENNEMIES				
	Unités.	Fusils.	Sabres.	Remarques.
Direction des « portes de Smolensk ».	8 ^e D. I.	4.800	400	Ligne de combat.
	1 ^{re} D. I. Lith.-Bl.-Ruth.....	3.500	400	
		8.300	800	
	3 ^e D. I. de Légion	4.800	—	Les réserves largement échelonnées en profondeur y compris les unités opposées à la Lithuanie.
	6 ^e D. I. (un régiment)	1.200	—	
	10 ^e D. I.	4.800	—	
	2 ^e D. I. Lith.-Bl.-Ruth.....	4.800	—	
Div. de cavalerie.....	—	1.800		
	15.400	1.800		
	<i>Total</i>	23.900	2.600	
Région Sud du front.	2 ^e D. I.	4.800	400	Ligne de combat.
	6 ^e D. I. (trois régiments) ...	3.400	600	
	14 ^e D. I.	4.000	600	
	9 ^e D. I.	5.000	1.600	
		17.200	3.200	
	17 ^e D. I. (de G ^{de} Pologne)....	4.800	—	Réserves.
	16 ^e D. I. (Poméranienne)....	4.800	—	
	9.600	—		
	<i>Total</i>	26.800	3.200	
	<i>En tout contre le front Ouest</i>	50.700	5.800	

BLEAU I

Ouest à la date du 15 mai 1920.

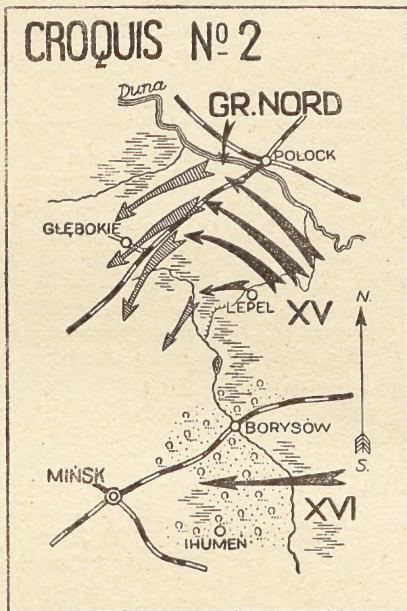
NOS UNITÉS

	Unités.	Fusils.	Sabres.	Combattants en tout.	Remarques.
	<i>Groupe Nord.</i>				La plupart des divisions à la frontière de la Lettonie. En outre la 18 ^e D. de Chasseurs sur le point d'arriver.
Direction des « portes de Smolensk »	48 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	2.028	—	4.929	
	164 ^e Br. de Ch ^{rs} . . .	1.141	—	2.320	
		<u>3.169</u>	<u>—</u>	<u>7.249</u>	
	<i>XV^e Armée.</i>				
	4 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	5.597	—	7.923	
	6 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	3.162	—	6.700	
	11 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	2.638	72	5.999	
	29 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	9.863	605	13.567	
	53 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	3.157	—	5.142	
	56 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	2.500 (1)	—	5.162	(1) Environ.
Unités diverses . .	1.144	—	1.803		
15 ^e D. C.	—	1.967	2.315		
	<u>28.061</u>	<u>2.644</u>	<u>48.647</u>		
<i>Total</i>	<u>31.230</u>	<u>2.644</u>	<u>55.896</u>		
	<i>XVI^e Armée.</i>				
Région Sud du front.	2 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	2.500 (1)	—	6.500	(1) Environ.
	8 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	4.291	991	7.972	
	10 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	2.730	—	6.930	
	17 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	6.841	301	11.270	En outre la 21 ^e D. de Chasseurs sur le point d'arriver.
	57 ^e D. de Ch ^{rs} . . .	1.580	57	3.230	
	Unités diverses . .	302	—	595	
		<u>18.244</u>	<u>1.349</u>	<u>36.497</u>	
<i>Total</i>	<u>18.244</u>	<u>1.349</u>	<u>36.497</u>		
<i>En tout sur le front Ouest</i>	<u>49.474</u>	<u>3.993</u>	<u>92.393</u>		

polonaise. Notre offensive commença à se développer rapide et violente (croquis n° 2).

La XV^e Armée exécuta sans difficulté sa conversion aux portes de Smolensk et continua sa progression en direction de Molodeczno.

Le succès fut si décisif et si inattendu pour les Polonais que leur



Commandant en chef fit preuve d'une indécision complète et commença le transfert des forces du front Sud-Ouest au front Ouest.

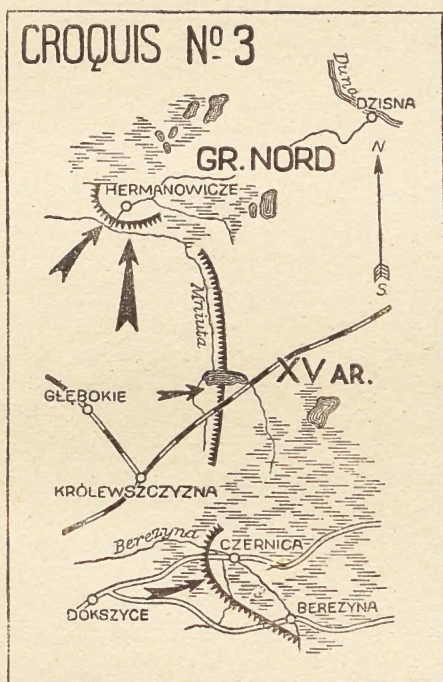
L'entrée en ligne de ces nouvelles réserves joua un certain rôle, par exemple sur la ligne Postawy-Budslaw-Ziembin. Nos troupes se heurtèrent à une série de contre-attaques combinées et furent obligées de s'arrêter. D'autre part la XVI^e Armée échoua dans sa tentative pour forcer la Bérézina, ce qui compliqua encore la situation. Il importe de remarquer qu'aux raisons d'ordre matériel qui contrariaient l'offensive de la XV^e Armée s'ajoutait une certaine dispersion de ses forces. Les divisions, s'étant réparties dans trois directions (Postawy, Molodeczno, Ziembin), ne réalisèrent nulle part un groupement d'attaque et la division qui se trouvait en réserve ne put passer à temps d'une direction à l'autre.

Enfin, une attaque décisive des Polonais venant de Postawy fit préjuger l'issue de l'opération. Les unités de la XV^e Armée furent brisées et toute l'armée fut obligée de se replier précipitamment. Ainsi qu'il arrive ordinairement après un grand excès de fatigue, ou après une grande victoire, un échec grave dans une direction importante se propage comme un éclair sur tout le front ; l'équilibre des forces est aussitôt rompu, une retraite rapide commence.

Pour enrayer la retraite, on décida d'organiser la défense des portes de Smolensk de la manière suivante (croquis n° 3) : le groupe Nord reçut

l'ordre d'occuper la région de Hermanowicze et de barrer solidement les défilés entre les lacs Biale, Jelno et Zad (Jad), la XV^e de renforcer son groupe sud et de barrer l'entrée des marécages de la Bérézyna en direction de Wielka-Czernica (Tchernitsa), le reste des forces de la XV^e Armée, de défendre les passages de la Mniuta. La progression ultérieure des Polonais en direction de Polock les amenait entre les branches d'une tenaille.

Le Commandement polonais, craignant un mouvement de front,



résolument de battre avant tout notre groupement Nord. Contre la 18^e D. I. soviétique, nouvellement arrivée au groupement Nord, on lança la 10^e D. I. et la 7^e Brigade de réserve.

Le combat dura un jour entier et finalement la 18^e D. I. dut se replier après avoir subi des pertes importantes. Mais l'assaillant, lui aussi, fut ébranlé et perdit pour la suite toute aptitude à des opérations décisives. Ce fut le point critique de l'opération ; le combat oscilla encore pendant quelque temps ; d'une manière générale les portes de Smolensk restèrent entre nos mains jusqu'au moment où nous entreprîmes à la deuxième offensive, l'offensive décisive.

CONCLUSIONS. — Cette première opération eut pour nous une grande importance. Nos troupes virent qu'elles étaient capables de vaincre les

Les forces en présence sur le front Ouest

POLONAIS				
	Unités.	Fusils.	Sabres.	Remarques.
Direction des « portes de Smolensk ».	10 ^e D. I.	5.000	500	
	7 ^e Br. de réserve	3.000	—	
	8 ^e D. I.	1.800	500	
	1 ^{re} D. C.	—	1.800	
	2 ^e D. Lith.-Bl.-Ruth.	4.800	—	
	11 ^e D. I.	4.800	—	
	6 ^e D. I. (Brig.)	1.600	—	
	17 ^e D. I.	1.800	—	
	1 ^{re} D. Lith.-Bl.-Ruth.	2.000	—	
	<i>Total</i>	<u>28.800</u>	<u>2.800</u>	
Région Sud du front.	16 ^e D. I. (3 régiments)	4.200	—	
	4 ^e D. I. (3 régiments)	4.000	—	
	9 ^e D. I.	4.000	1.700	
	2 ^e D. I.	3.200	500	
	6 ^e D. I. (Brig.)	1.600	600	
	10 ^e D. I.	4.800	600	
	<i>Total</i>	<u>21.800</u>	<u>3.400</u>	
	<i>En tout contre le front Ouest</i>	<u>50.600</u>	<u>6.200</u>	

BLEAU II

à la fin des opérations de mai avec les unités nouvellement arrivées.

NOS UNITÉS					
	Unités.	Fusils.	Sabres.	Total des Combattants.	Remarques.
Direction des « portes de Smolensk ».	<i>Groupe Nord.</i>				48 ^e D. de Ch ^{rs} . sur la frontière de la Lettonie. La 54 ^e D. de Ch ^{rs} sur le point d'arriver.
	18 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.650	260	8.768	
	160 ^e Br. de Ch ^{rs} ...	2.109	205	3.849	
	164 ^e Br. de Ch ^{rs} ...	906	—	1.692	
		<u>6.665</u>	<u>465</u>	<u>14.309</u>	
	<i>XV^e Armée.</i>				
	4 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.385	304	10.727	
	5 ^e D. de Ch ^{rs} ...	7.766	490	10.800	
	6 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.815	35	6.000 (1)	
	11 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.211	35	6.000 (1)	
12 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.500 (1)	—	5.36		
53 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.938	144	6.286		
56 ^e D. de Ch ^{rs} ...	1.894	—	4.271		
	<u>24.509</u>	<u>1.008</u>	<u>49.447</u>		
<i>Total.....</i>	<u>31.174</u>	<u>1.473</u>	<u>63.756</u>	(1) Environ.	
Région Sud du front.	<i>XVI^e Armée.</i>				(1) Environ.
	2 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.500 (1)	—	6.500 (1)	
	8 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.200	177	5.626	
	10 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.405	81	7.483	
	17 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.273	238	7.222	
	21 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.358	1.424	5.942	
		<u>14.736</u>	<u>1.920</u>	<u>32.773</u>	
	<i>Groupe de Mozyrz.</i>				
	57 ^e D. de Ch ^{rs} ...	1.099	63	3.749	
	Unités diverses ...	1.833	—	3.597	
	<u>2.927</u>	<u>63</u>	<u>7.346</u>		
<i>Total.....</i>	<u>17.663</u>	<u>1.983</u>	<u>40.119</u>		
<i>En tout sur le front Ouest.....</i>	<u>48.837</u>	<u>3.456</u>	<u>104.075</u>		

Polonais. La vérité est que les Polonais, dans toute une série de combats, firent preuve d'une instruction militaire supérieure, mais notre énergie, notre audace et notre habileté prouvèrent qu'en général, au point de vue tactique, nos unités étaient supérieures aux unités polonaises. Cet état de choses mit définitivement fin à l'hésitation qui persistait encore dans quelques unités. Les luttes futures étaient envisagées partout d'une âme fière et avec une entière confiance dans la victoire.

Le deuxième résultat important de notre première offensive fut le soulagement apporté à la situation du front Sud-Ouest et l'obligation que nous imposâmes à une partie des forces polonaises d'abandonner la direction de Kiew au moment le plus critique pour ce front.

Enfin le résultat le plus important pour nous fut l'occupation des portes de Smolensk, ce qui nous permit d'organiser bien plus facilement l'offensive ultérieure et de mettre la main sur la voie ferrée Molodeczno-Polock.

V. PRÉPARATIFS DE L'OFFENSIVE PRINCIPALE. — Pendant la première moitié du mois de juin, le calme régna sur tout le front Ouest. Les forces en présence à ce moment sont marquées dans le tableau II.

Étant donné ces forces, étant données d'autre part que tous nos renforts étaient enfin arrivés, il était évident qu'il ne fallait pas s'attendre à un développement rapide de l'opération principale. Il était indispensable de trouver le moyen de recompléter nos unités affaiblies.

Le Commandant du front envisagea en principe le dédoublement du nombre des fusils dans chaque division de chasseurs.

Il y avait là un problème extraordinairement difficile : celui du recomplètement. Le Grand État-Major Pan-Russe, organe éminemment bureaucratique, qui ne fut jamais capable d'accomplir les missions qu'on lui confia, fonctionnait encore à ce moment. Le travail à l'intérieur des unités de réserve, l'œuvre de la mobilisation et la lutte contre le banditisme furent poussés par lui d'une manière formaliste, sans conviction, et ne donnèrent pas de résultat. Le Haut-Commandement disposait d'une armée de réserve, à laquelle incombait surtout la mission de recompléter nos armées actives. Mais les moyens de cette armée étaient limités et ne purent satisfaire nos besoins.

Il faut à ce sujet observer que l'instruction des hommes des unités de réserve de l'Armée rouge n'était pas très poussée. Il n'était pas possible, avant d'avoir reçu des équipements, de la perfectionner en raison de la rigueur de la température, qui ne permettait pas de faire faire l'exercice aux soldats pieds nus. Dès les équipements reçus, on créa rapidement des compagnies et des bataillons de marche, on les embarqua et on les envoya au front.

C'est dans cet état lamentable que se trouvait dans cette période la question du recomplètement de nos armées. Chaque front et chaque armée active dut, dans la limite de ses pouvoirs et à l'aide des ressources locales, combler les pertes des unités. C'était évidemment une tâche difficile et il en résulta un défaut d'homogénéité en matière de recrutement ; mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Aux raisons techniques qui s'opposaient au recomplètement local, s'ajoutaient de grosses objections politiques. Beaucoup étaient d'avis

que les soldats de l'Armée rouge se battaient mal quand ils étaient trop près de chez eux et que le moindre échec provoquait leur désertion vers leurs foyers et l'effritement des unités.

Cependant des nécessités vitales, qui obligèrent tout le monde à recourir partout à ce mode de recomplètement sur place, démontrèrent la fausseté de ce raisonnement. En cas de défaite, les soldats originaires des régions les plus éloignées désertaient aussi facilement que ceux du pays. La différence à ce point de vue était minime. Par contre, tous les efforts un peu sérieux, toutes les expéditions, les opérations hardies s'appuyèrent presque toujours sur des mobilisations locales et sur le recomplètement local. C'est ce qui eut lieu également en juin 1920. La faiblesse numérique des unités, la nécessité d'une rapide offensive et l'état désespéré des unités de réserves centrales obligèrent le front Ouest à chercher à se recompléter par ses propres moyens. D'après nos renseignements, le front Ouest était rempli de déserteurs appartenant aux classes mobilisables. Nous comptions qu'en organisant une campagne régulière dans ce but, nous pourrions extraire des villages 40.000 déserteurs.

Le plan de cette campagne fut soigneusement préparé ; on mit en mouvement les facteurs politiques et administratifs, on institua dans la plus large mesure possible des autorités munies de pouvoirs de répression sévère et la campagne débuta à une allure extrêmement vive. Le résultat dépassa toutes les espérances. Les déserteurs commencèrent à rentrer volontairement ; le plus souvent, ils essayaient de s'enrôler comme volontaires dans les unités de combat. Seuls, quelques éléments peu nombreux furent ramenés par la voie administrative. Dans le courant de juin, on incorpora environ 100.000 déserteurs, soit deux fois et demi plus que ce que nous espérions.

Toute cette masse fut envoyée à notre armée de réserve et dans les régiments de réserve des armées actives, où fut entrepris un travail acharné pour l'instruire et pour la diriger ultérieurement sur les régiments combattants. Les difficultés furent énormes. Le manque complet d'équipements, la quantité insuffisante de moyens de casernement entravèrent l'instruction et en abaissèrent le niveau.

Nous vîmes arriver au front les mobilisés communistes ; les membres des syndicats professionnels furent mêlés à cette masse d'hommes fraîchement recrutée ; ils la dominèrent bientôt et lui insufflèrent un esprit de bravoure et d'audace dans la lutte contre la Pologne « des Seigneurs ».

En gros, à la fin de juin, grâce à l'énergie intense des agents qui travaillaient l'Armée rouge, cette tâche colossale, presque impossible, fut achevée et les renforts commencèrent à arriver par milliers à nos divisions. A cette date, le plan adopté du dédoublement de l'ordre de bataille était presque entièrement achevé.

Cela nous faisait entrevoir de prochains succès et nous permettait de développer nos opérations dans le temps et dans l'espace.

Le moral de nos troupes était excellent. Tout le monde avait conscience du sérieux de la situation et de la nécessité de défendre la Russie soviétique contre l'invasion des « Seigneurs » polonais, sans avoir égard aux sacrifices, et ces sentiments avaient fortement ancré, tant parmi les

Les forces en présence sur le

POLONAIS				
	Unités.	Fusils.	Sabres.	Remarques.
Direction des « portes de Smolensk ».	8 ^e D. I.	3.600	500	Wilno contre la Lithua- nie.
	10 ^e D. I.	3.700	—	
	7 ^e Br. de réserve.....	2.900	—	
	1 ^{re} D. C.	—	1.200	
	5 ^e D. I.	4.100	—	
	1 ^{re} D. Lith.-Bl.-Ruth.....	2.400	500	
	4 ^e D. I.	3.700	—	
	15 ^e D. I.	4.000	—	
	6 ^e D. I. (Brig.).....	2.000	—	
	2 ^e D. Lith.-Bl.-Ruth.....	3.200	—	
11 ^e D. I.	3.000	—		
	<i>Total</i>	<i>32.600</i>	<i>2.200</i>	
Région Sud du front.	2 ^e D. de Légion	4.000	1.100	
	6 ^e D. I. (Brig.).....	2.000	1.200	
	14 ^e D. I.	5.000	600	
	16 ^e D. I.	4.800	—	
	3 ^e D. de Légion (1 rég.)	1.000	—	
	1 ^{re} D. de Montagne (Brig.)..	2.000	—	
	9 ^e D. I.....	4.000	1.700	
	2 ^e D. I. (R st des Ch ^{rs} à cheval).	—	600	
17 ^e D. I.	4.000	—		
	<i>Total</i>	<i>26.800</i>	<i>5.200</i>	
Réserve.	Bataillons et escadrons de réserve des bataillons de ligne	27.000	1.200	Prêts à renforcer.
	<i>En tout contre le front Ouest</i>	<i>86.400</i>	<i>8.600</i>	

BLEAU III

front Ouest le 4 Juillet 1920.

NOS UNITÉS					
	Unités.	Fusils.	Sabres.	Combattants en tout.	Remarques.
Direction des « portes de Smolensk ».	<i>IV^e Armée.</i>				
	18 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.168	220	7.005	48 ^e D. de Ch ^{rs} . à la frontière de la Lettonie.
	12 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.500 (1)	»	5.000 (1)	
	53 ^e D. de Ch ^{rs} ...	2.047	252	4.500 (1)	(1) Environ.
	164 ^e D. de Ch ^{rs} ...	1.000 (1)	»	1.500 (1)	(2) Comprenant les 10 ^e et 15 ^e D. C.
	3 ^e C ^{ps} de Caval. (2).	»	3.644	4.911	
		<u>9.715</u>	<u>4.116</u>	<u>22.916</u>	
	<i>XV^e Armée.</i>				
	4 ^e D. de Ch ^{rs} ...	5.000 (1)	258	10.000 (1)	(1) Environ.
	11 ^e D. de Ch ^{rs} ...	5.411	207	8.854	
15 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.417	837	9.660		
33 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.060	1.289	7.569		
54 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.401	171	8.596		
Unités diverses ...	885	»	2.254		
	<u>23.204</u>	<u>2.714</u>	<u>46.883</u>		
<i>III^e Armée.</i>					
5 ^e D. de Ch ^{rs} ...	7.000 (1)	509	10.000 (1)	(1) Environ.	
6 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.500	50	6.386		
21 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.000 (1)	1.424	8.805		
56 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.222	272	5.987		
Unités diverses ...	151	»	445		
	<u>17.873</u>	<u>2.255</u>	<u>31.623</u>		
<i>Total.....</i>	<u>50.792</u>	<u>9.085</u>	<u>101.422</u>		
Région Sud du front.	<i>XVI^e Armée.</i>				
	2 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.282	»	8.354	
	8 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.194	324	7.842	
	10 ^e D. de Ch ^{rs} ...	4.370	130	7.637	
	17 ^e D. de Ch ^{rs} ...	5.624	249	12.920	
	27 ^e D. de Ch ^{rs} ...	5.000 (1)	250 (1)	9.000 (1)	(1) Environ.
	Unités diverses ...	575	»	575	
		<u>24.045</u>	<u>953</u>	<u>46.328</u>	
	<i>Groupe de Mozyrz.</i>				
	57 ^e D. de Ch ^{rs} ...	3.142	170	6.438	
Groupe combiné..	1.547	313	3.000 (1)	(1) Environ.	
Unités diverses ...	1.416	»	3.000 (1)		
	<u>6.105</u>	<u>483</u>	<u>12.438</u>		
<i>Total.....</i>	<u>30.150</u>	<u>1.436</u>	<u>58.766</u>		
Réserves.	Bataillons et escadrons de réserve des divisions en ligne				
		(3)	(3)	(3)	(3) Compris dans l'effectif des divisions.
	<i>En tout sur le front Ouest</i>				
	<u>80.942</u>	<u>10.521</u>	<u>160.188</u>		

soldats rouges de nos unités que dans toute la population ouvrière et paysanne, la conviction qu'il fallait lutter jusqu'au bout.

C'est avec le même zèle que fut préparée l'organisation des arrières en vue des opérations futures. Les unités existantes de chemins de fer (trains-ateliers et groupes de chemins de fer) furent amenées et, bien que trop faibles numériquement pour les tâches envisagées, elles permirent de reconstruire les voies ferrées conformément au principe adopté pour la concentration des forces.

La construction d'un pont sur la Duna à Polock touchait à sa fin et au début des opérations nous eûmes une communication par voie ferrée avec la station de Ziabki. Étant donnée la difficulté que présentait la reconstruction d'un pont à Borysow [sa longueur dépassait 75 sagènes (1)], nous commençâmes assez tôt ces préparatifs. Des espions nous firent connaître que la Bérézina a dans cette région une largeur de 25 sagènes. Le profil de la ligne nous était connu. Comme nous avions l'intention de construire un pont de pilotis, nous construisîmes en temps voulu sur les lignes de garage et nous mêmes sur plates-formes les éléments constitutifs de ce pont. Ces prévisions nous permirent de construire en cinq jours pendant l'offensive ce pont qui avait 75 sagènes de longueur. Nos organes de chemins de fer de campagne ne croyaient pas qu'il fût possible d'atteindre une telle rapidité de construction.

En raison de la pénurie des moyens de transport de nos unités, on en fut réduit à mobiliser une grande quantité de voitures. La IV^e Armée en mobilisa 8.000, la XV^e et la III^e en mobilisèrent jusqu'à 15.000, la XVI^e Armée 10.000 environ. C'était une lourde charge pour la population locale, mais la peur que lui inspirait l'invasion des « Seigneurs » nous autorisa à recourir facilement à ce procédé. Cette grande quantité de moyens de transport permit à nos troupes de développer rapidement et hardiment leurs opérations et d'entretenir une activité constante des arrières. Il y eut, il est vrai, un chaos énorme dans ce travail, mais du moins jusqu'à Bug et à la Narew nos troupes furent assez bien ravitaillées en produits de toutes sortes.

On tira de toutes parts des moyens de transmission ; on les créa en partie dans l'armée de réserve du front Ouest ; mais malgré une grande insistance des autorités dans ce domaine, nous entamâmes les opérations de juillet dans des conditions de préparation insuffisante à cet égard. Nous manquâmes de moyens de transmission et ce fut là la cause de l'échec de l'opération elle-même. Il faut signaler que pour la première fois dans l'opération de juillet on organisa les centres d'opération et les organes des lignes de transmission du front suivant un plan déterminé.

De son côté, le Commandement « blanc » polonais ne resta pas les bras croisés ; il recompléta et renforça ses unités (tableau III).

Dans ce tableau, on a compté dans l'effectif de nos divisions de chasseurs les bataillons de réserve des divisions. C'est pourquoi dans les calculs figurent aussi les bataillons de réserve des régiments polonais combattants.

Bien que le dispositif polonais marquât une certaine tendance à se renforcer en face de notre aile droite, ce renforcement ne pouvait être

(1) Sagène (mesure russe) = 2 m. 1336 ; 75 sagènes = 160 m. environ. (N. d. T.)

qualifié de réel et gardait un caractère de cordon, un caractère passif. Ces côtés faibles de l'Armée polonaise furent pris en considération et exploités par nous dans l'offensive décisive de juillet.

VI. LES FORCES EN PRÉSENCE. — Le plan de l'offensive fut absolument semblable à celui de mai. Il fut basé comme lui sur l'idée d'appuyer notre aile droite à la Lithuanie et à la Prusse Orientale et de rejeter les forces polonaises dans les marais de Polésie. La direction de l'attaque principale passait donc encore par « les portes de Smolensk » ; mais, cette fois le mouvement par « les portes » était infiniment plus commode. Nous n'étions plus obligés d'infléchir notre aile gauche et nous pouvions agir droit sur l'aile de l'Armée polonaise, après nous être fortement établis à cheval sur la voie ferrée Polock-Molodeczno déjà remise en exploitation.

Nous avons remédié jusqu'à un certain point aux lacunes du commandement qui s'étaient manifestées dans la première opération. Nous avons quatre commandements d'armées et un commandement du groupe de Mozyrz. Il est vrai que ces commandements, sauf pour les XV^e et XVI^e Armées, étaient très faiblement organisés et démunis de moyens de transmissions ; cependant les progrès, même sous ce rapport, étaient visibles.

Nous concentrâmes trois de nos armées sur les directions décisives : la IV^e, ex-groupe Nord (commandant d'A. Serghieieff, chef d'État-Major Chouwaieff), la XV^e (commandement sans changement) ; et la III^e, (chef d'armée Lazarewitch, chef d'État-Major Lisowski). La XVI^e Armée fut placée plus au sud sur la direction d'Ihumen (commandement sans changement) et le groupe de Mozyrz en direction de Mozyrz (commandant Khvesin). Cette manière de grouper nos forces permettait de rassembler dans la direction de Glebokie des forces supérieures, tout en les gardant bien en mains dans un dispositif articulé souple et solide.

La IV^e Armée comptait, sans la 48^e division de chasseurs, 14.000 fusils et sabres environ ; la XV^e Armée atteignait l'effectif de 26.000 et la III^e 20.000. La XVI^e Armée en avait 25.000 et le groupe de Mozyrz 6.000 environ.

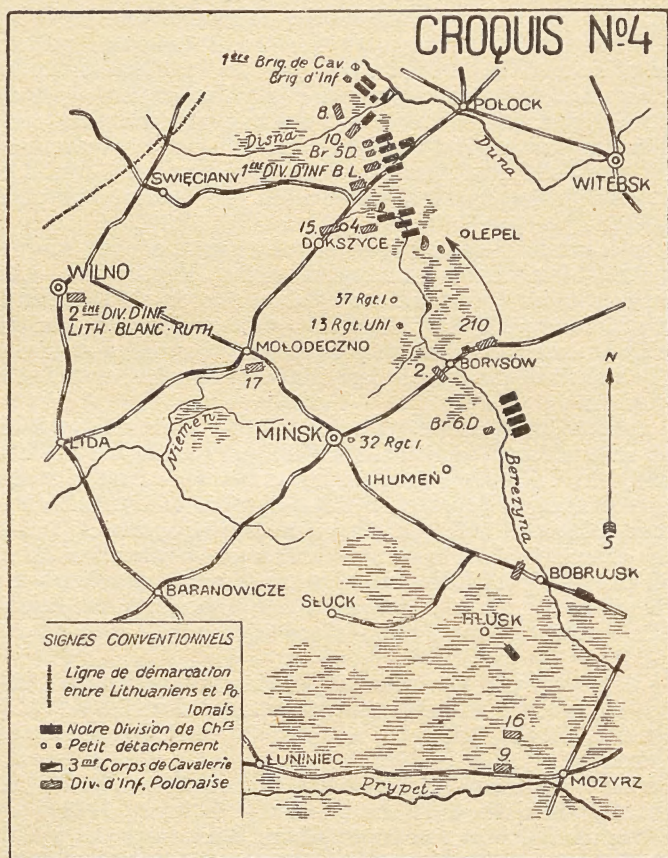
De la sorte à notre aile droite, contre un peu plus de 30.000 fusils et sabres polonais, nous lançâmes environ 60.000 hommes. Il faut observer en outre que les Polonais avaient échelonné leurs forces en profondeur, mais sans former de groupement bien défini, et que leur première ligne était déployée en cordon ; de plus leurs réserves ne pouvaient, même après groupement préalable, former une masse qui pût nous menacer au moment où nous passerions à l'attaque. Elles étaient trop faibles numériquement pour cela, trop égaillées et trop dispersées.

Notre plan comprenait ultérieurement l'entrée en action simultanée de toutes nos forces, afin d'enlever d'un seul élan la première ligne de combat ennemie. L'intervention ultérieure des réserves polonaises ne serait plus dès lors à leur avantage mais au nôtre, car elle nous permettrait de les battre successivement.

Dans le secteur de la XVI^e Armée, la proportion des forces était à peu près identique. Par contre, à notre aile gauche qui était moins importante,

dans la direction de Mozyrz, nous étions deux fois plus faibles que les Polonais (croquis n° 4).

En disposant ainsi ses forces, le Commandement du front visait un mouvement enveloppant de la IV^e Armée au nord du lac de Wielkie-



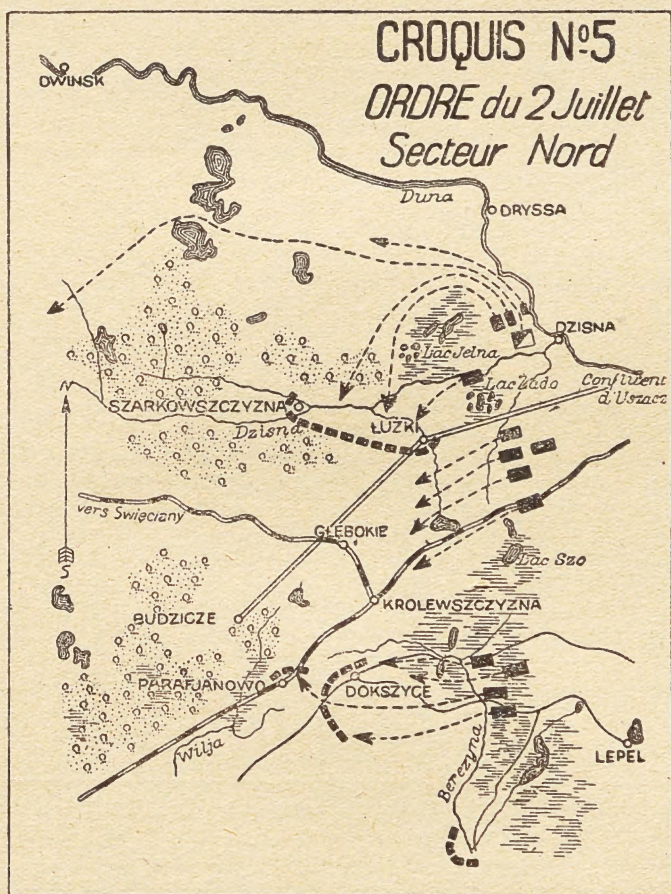
Jelno, une attaque de rupture frontale de la XV^e Armée sur Glebokie et une attaque d'aile de la III^e en direction de Parafianowo.

La XVI^e Armée, après avoir rassemblé ses forces, devait attaquer en direction d'Ihumen et de Minsk pour fixer tout le centre ennemi. Le groupe de Mozyrz, qui à ce moment avait occupé Mozyrz, devait coopérer avec la XVI^e Armée en direction de Hlusk.

Le dispositif ci-dessus fut arrêté par un ordre du Commandant du front Ouest du 30 juin. Dans la composition de la IV^e Armée, outre la 48^e Division de Chasseurs, on fit entrer les 12^e, 18^e, 53^e D. de Ch^{rs}, la 164^e brigade de Ch^{rs}, et le 3^e Corps de Cavalerie composé des 10^e et 15^e D. C. sous le commandement du camarade Gaj ; dans celle de la

XV^e Armée, les divisions de chasseurs 4^e, 11^e, 16^e, 33^e et 54^e; dans celle de la III^e, les divisions de chasseurs 5^e, 6^e, 21^e, 56^e; dans celle de la XVI^e Armée, les divisions de chasseurs 2^e, 8^e, 10^e, 17^e et 27^e. Le groupe de Mozyrz resta sans changement.

VII. L'OFFENSIVE DU 4 JUILLET. — Le 2 juillet, le Commandant du front Ouest donna l'ordre de passer à l'offensive décisive le 4 juillet au



point du jour (croquis n^{os} 5 et 6). La IV^e Armée fut chargée de l'attaque principale au nord du lac de Wielkie-Jelno ; elle devait pénétrer le 5 juillet dans la région de Szarkowszczyzna et Luzki. Les masses de cavalerie devaient être jetées sur la rive gauche de la Duna et en direction de Swięciany.

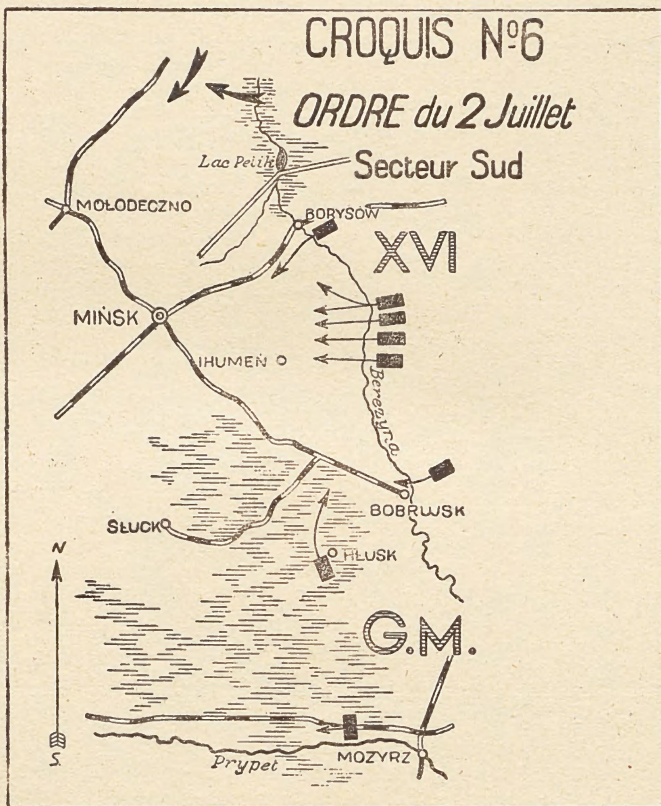
La XV^e Armée reçut l'ordre d'attaquer en direction de Glebokie.

La III^e, celui d'occuper, le 5 juillet, Dokszyce et de couper, le 6, la ligne

de retraite ennemie par la voie ferrée dans la région de Parafianowo-Ston.
La XVI^e Armée devait forcer la Bérézyna du 5 au 6 juillet pour attaquer en direction d'Ihumen.

Le groupe de Mozyrz devait opérer en combinaison avec la XVI^e Armée en agissant contre l'aile ennemie.

Les zones d'action furent délimitées comme suit :



Entre les IV^e et XV^e Armées : le confluent de l'Uszacz (Ouchatch), Luzki, Budzicze (Boudjitché) ;

Entre les XV^e et III^e : Dzwonie, les sources de la Bérézyna.

Entre les III^e et XVI^e : le lac Pelik, le cours supérieur de la Hajna.

L'offensive se déroula avec plein succès. La IV^e Armée poussa au nord du lac Wielkie-Jelno les 12^e et 53^e D. de Ch^{rs} et la 164^e Brigade de Ch^{rs} ; le corps de cavalerie rompit derrière elles ; la 18^e D. de Ch^{rs} longea la Duna.

Après avoir facilement brisé la résistance de petits détachements d'infanterie ennemie, le groupe d'attaque de la IV^e Armée exécuta avec rapidité et vigueur son mouvement enveloppant. Il se heurta pourtant en route inopinément à des unités polonaises de la 8^e D. I. Nous avons

appris antérieurement que les Polonais se préparaient à l'offensive et que leur premier objectif serait de nous chasser de la région de Dzisna.

Il était absolument évident que le mouvement de la 8^e D. I. débouchant de Hermanowicze par la rive nord du lac Wielkie-Jelno constituait les préliminaires de cette manœuvre. Les unités de la 8^e D. I. furent attaquées en cours de marche, battues et perdirent toute valeur combattive. Mais nos détachements, eux non plus, ne réalisèrent pas ce qui aurait pu être réalisé en pareille circonstance. Le manque de moyens de transmission ne permit pas au commandant de la IV^e Armée de faire sentir son action d'une manière vigoureuse et c'est pourquoi les opérations des 12^e et 53^e divisions présentèrent un peu de décousu. En tout cas, l'ennemi fut battu et nos unités poursuivirent leur offensive en s'écartant à peine de leur mission. La 18^e division engagea un combat opiniâtre contre l'ennemi et ce fut seulement la manœuvre de débordement exécutée par le groupe d'attaque et le succès remporté par la XV^e Armée voisine qui lui permirent de progresser.

La XV^e Armée, qui avait devant elle les forces principales de l'ennemi, soutint pendant toute la journée un combat sanglant et opiniâtre. Vers le soir seulement, sur tout le front, les troupes polonaises furent battues, foudroyées et rejetées avec de grandes pertes dans la direction de Glebokie. On enleva à l'ennemi des prisonniers, des mitrailleuses et des canons. La III^e Armée força la Bérézyna, dispersa les unités polonaises qui lui étaient opposées, occupa en temps voulu Dokszyce et, également en temps voulu, coupa la voie ferrée dans la région de Parafianowo. L'ennemi, dispersé de ce côté par le mouvement énergique des unités de la III^e Armée, dut se replier en désordre dans la direction du nord et du nord-ouest par les terrains marécageux situés au nord de la voie ferrée.

Dès le 7 juillet, il était évident que les détachements ennemis dans la région de notre attaque principale étaient complètement foudroyés.

Les opérations de la XVI^e Armée furent, elles aussi, entièrement couronnées de succès. Après avoir franchi la Bérézyna et battu les unités polonaises rencontrées sur sa route, elle avança rapidement en direction d'Ihumen.

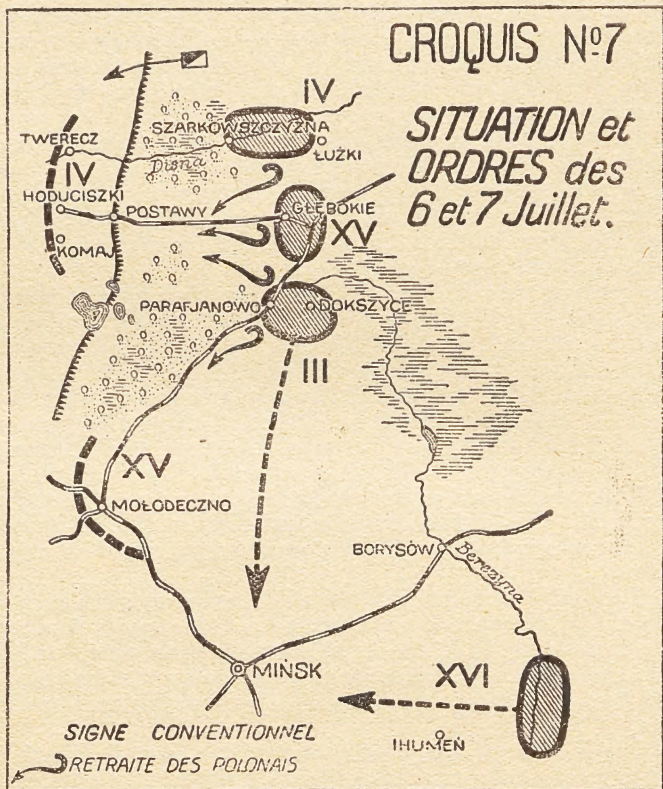
Le groupe de Mozyrz, en attaquant dans la région de Hlusk vers le nord-ouest, lui apporta une aide efficace.

Pour mieux assurer le succès de la XVI^e Armée, le Commandant du front ordonna, le 6 juillet, à la III^e Armée, de combiner ses opérations avec la XVI^e en marchant sur Minsk (croquis n° 7).

Par un ordre du 7 juillet, la IV^e Armée reçoit la mission suivante : se trouver le 9 dans la région Twerecz (Tweretch)-Hoduciszki (Hodoutchichki)-Komaï et occuper, le 10, la région de Molodeczno-St^{on}; les III^e, XVI^e Armées et le groupe de Mozyrz conservent leur mission précédente. L'offensive se développe très favorablement sur tout le front. Le corps de cavalerie, décollant entièrement du gros de son armée et opérant au nord de la région des lacs et des marécages de Dzisna, pénétra au loin sur les derrières de l'Armée polonaise « blanche » et le 9 juillet, après un combat victorieux, occupa Swieciany en infligeant à l'ennemi de lourdes pertes et en lui enlevant un important matériel de guerre.

La démoralisation que cette attaque du Corps de Cavalerie jeta parmi

les troupes ennemies fut si grande qu'elles furent incapables de résister au gros de la IV^e Armée sur la ligne puissamment fortifiée des anciennes positions allemandes. Le 9 juillet, la IV^e Armée accomplit la tâche qui lui avait été assignée. La XV^e Armée occupa également Molodeczno à la date fixée. Les III^e et XVI^e Armées, écrasant par une attaque



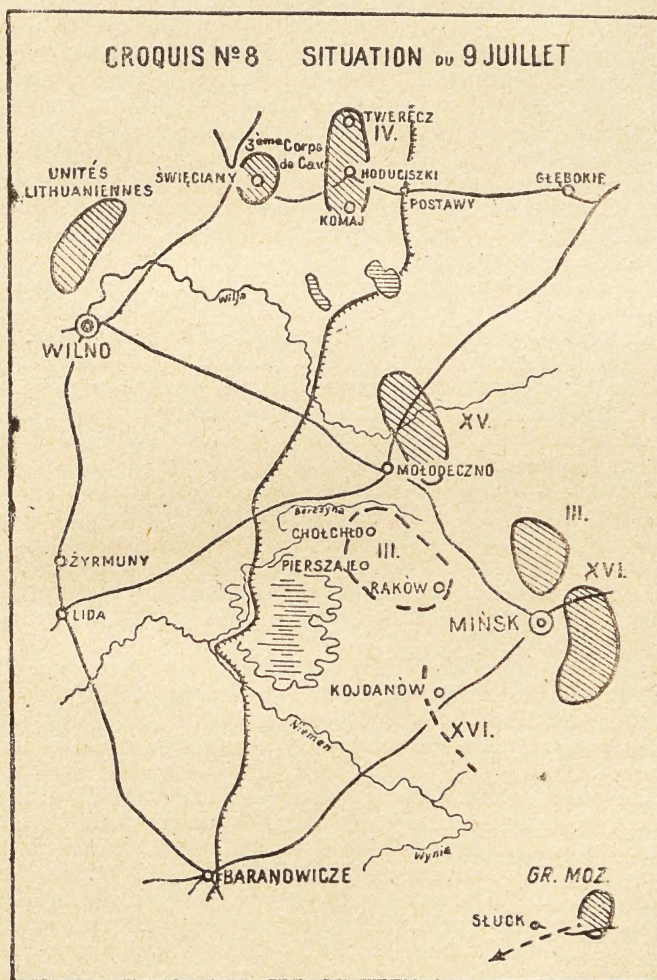
concentrique toute velléité de résistance ennemie, poursuivirent leur offensive avec succès.

Nous saisismes des ordres polonais suivant lesquels le Commandement polonais, constatant l'étendue de sa défaite dans le secteur nord, prescrivait une retraite organisée par échelons dans le secteur de la XVI^e Armée. Mais la manœuvre que nous entreprîmes contrecarra ce plan et ne permit pas aux Polonais d'occuper ou de tenir en temps voulu un seul des points fixés. L'organisation de leur retraite en fut bouleversée et celle-ci dégénéra en une déroute complète.

Actuellement, le front Ouest était en présence d'une nouvelle tâche stratégique. Le long de la Bérézyna (1), qui se jette dans le Niémen

(1) Il existe deux Bérézyna, l'une la Bérézyna napoléonienne, celle de 1812, qui se jette dans le Dnieper ; l'autre qui se jette dans le Niémen au sud-est de Lida ; c'est de cette dernière qu'il est question ici. (N. d. T.)

ainsi que nombre d'autres affluents, s'étendent des terrains marécageux de parcours difficile, couverts d'épaisses forêts et ne présentant que quelques voies praticables. Le cours supérieur du Niémen ne constitue pas un obstacle sérieux pour l'assaillant. Par contre, à partir de la



région marécageuse de la Bérézyna, il coule dans la direction de l'ouest jusqu'à son confluent avec la Szczara et sur toute cette étendue son courant et sa largeur en font un obstacle sérieux. Le Commandant du front avait donc à résoudre la question de savoir par où il ferait passer le gros de ses forces, au nord ou au sud de cet obstacle difficile à franchir.

Étant donnée notre idée de principe d'appuyer notre aile droite à la frontière d'États hostiles à la Pologne, en raison aussi de la moindre

perte de temps qu'entraînerait le regroupement de nos forces, il fut décidé de poursuivre l'attaque principale au nord du Niémen (croquis n° 8). Un ordre daté du 9 juillet prescrivait à la III^e Armée de se concentrer le 11 juillet dans la région de Chochlo-Pierszaje (Pierchaie)-Rakow ; à la XVI^e Armée d'occuper Kojdanow le 11 ; au groupe de Mozyrz de marcher sur Sluck et Luniniec.

Zones d'action délimitées par les lignes ci-après : entre la IV^e Armée et la XV^e, Budzicze, lac Narocz, Oszmiana (Ochmiana) ; entre les XV^e et III^e, Ilia (ville), la Bérézyna, Listopady-St^{on} ; entre les III^e et XVI^e, la Hajna, Wolma. Les armées du Nord devaient poursuivre leur offensive.

Les unités du 3^e Corps de Cavalerie, soutenues par la 164^e brig. de Ch^{rs}, continuèrent à attaquer de Swienciany en direction de Michaliszki. Là, par suite du manque de moyens de transmission qui rendait extrêmement difficile le commandement des unités de l'armée, se produisit un malencontreux retard. Le Commandant de la 18^e D. I. perdit inutilement du temps dans la région du lac de Swir-Michaliszki en faisant agir ses troupes par unités isolées et dispersées. Les liaisons entre les divisions firent également défaut. Le Commandant de l'Armée dut se transporter personnellement dans les États-Majors de division pour y recueillir les renseignements indispensables et donner les instructions nécessaires. Les efforts combinés et coordonnés des trois divisions furent finalement couronnés de succès et la Wilia fut forcée. L'ennemi subit de grandes pertes et entama une retraite précipitée.

Le 3^e Corps de Cavalerie ne fut pas, lui non plus, heureux au début. Ses tentatives pour forcer la Wilia furent repoussées chaque fois par des détachements d'infanterie polonaise. Finalement, avec l'appui de la 164^e Brigade, il put mener à bien sa tâche et quelques unités pénétrèrent dans les faubourgs de Wilno. Pendant un certain temps il y eut, là aussi, des combats acharnés ; mais le 14 au matin, Wilno fut occupée définitivement par nous.

Ce fut seulement quand les Lithuaniens se furent aperçus que l'Armée rouge remportait des succès bien nets que leur neutralité se changea aussitôt en une hostilité délibérée envers les Polonais. Les unités lithuaniennes attaquèrent les forces polonaises et occupèrent Nowe-Troki et Landwarowo-St^{on}.

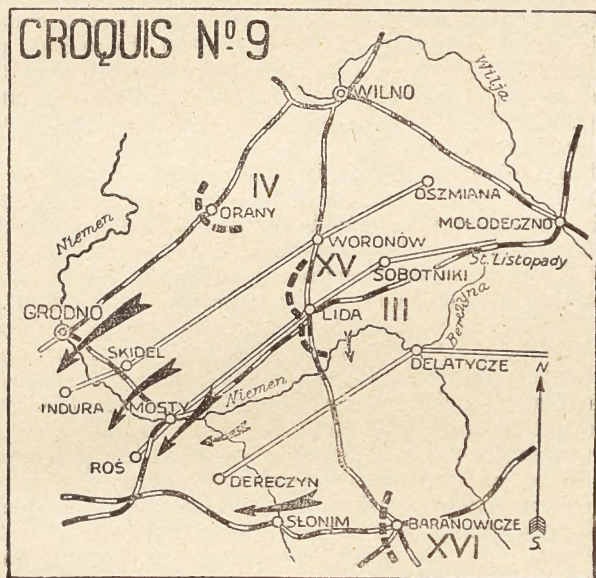
Le rapide mouvement d'enveloppement du Corps de Cavalerie et le concours des troupes lithuaniennes eurent pour résultat de couper à l'Armée polonaise du Nord sa ligne de retraite vers Orany et Grodno. Une partie se replia vivement en direction de Lida. Il arriva donc que c'est juste dans la direction vers laquelle convergeaient trois de nos armées, que les troupes polonaises durent se replier du nord et de l'est. L'obligation d'arrêter l'attaque de la XV^e Armée sur les positions allemandes, en vue de permettre la retraite du gros des forces polonaises et des arrières, devenait ainsi, pour les troupes polonaises, une question de vie ou de mort. Effectivement, l'attaque de la XV^e Armée se heurta à une énergique résistance sur les anciennes positions fortifiées allemandes. Un combat opiniâtre commença dans la région de Smorgonie.

Afin de précipiter le cours des événements à l'aile droite de la XV^e Armée en combinant ses opérations avec l'attaque de la IV^e Armée qui se déroulait favorablement, on poussa dans la direction de Smorgonie

la 5^e D. de Ch^{rs} qui avait été retirée à la III^e Armée et mise en réserve du front Ouest.

-La XV^e Armée lutta sans résultat pendant plusieurs jours sur la ligne des tranchées allemandes. Cependant le mouvement enveloppant de la 18^e D. de Ch^{rs} de la IV^e Armée eut raison finalement de la résistance polonaise dans la région de Smorgonie et les unités de la XV^e Armée commencèrent à occuper de la droite à la gauche les positions allemandes.

L'attaque recommença avec une nouvelle énergie ; à ses missions,



la XV^e Armée ajouta celle de contribuer à chasser progressivement les troupes polonaises de leurs positions dans le secteur de la III^e Armée.

L'ordre du 12 juillet confie à la IV^e Armée la mission de déboucher le 17 juillet dans la région d'Orany (croquis n° 9) ; aux XV^e et III^e Armées, d'occuper pour cette date la ligne Zyrmuny-Lida. La XVI^e Armée devait pendant ce temps occuper la région de Baranowicze, le groupe de Mozyrz marcher sur Pinsk. Pour soulager la XVI^e Armée dans son occupation progressive des tranchées allemandes en commençant par la droite, on dirigea sur cette armée la 2^e D. de Ch^{rs} qui avait été mise en réserve du front.

Zones d'action : entre les IV^e et XV^e Armées, Oszmiana, Woronowo, Skidel ; entre les XV^e et III^e, Listopady, Sobotniki, Lida, Mosty-Stion ; entre les III^e et X^e, Wolma, confluent de la Bérézyna, Dereczyn. On confiait ainsi à la III^e Armée comme mission partielle le forçement du Niémen et la progression d'une partie de ses forces par la rive gauche. Ce mouvement devait faciliter à la XVI^e Armée la lourde tâche de la rupture des tranchées allemandes sur une grande étendue et son mouvement ultérieur vers la Szczara.

On pouvait, avec beaucoup de vraisemblance, supposer que le Commandement polonais déciderait de se défendre opiniâtrement sur le front de la XVI^e Armée et d'utiliser dans ce but la ligne des tranchées allemandes et le cours du Niémen. Dans ce cas, notre groupe Nord devrait s'arrêter. En prévision de cette éventualité, les armées du Nord reçurent une directive d'après laquelle, si la XVI^e Armée était arrêtée sur les positions allemandes et si les Polonais massaient de grandes forces au sud du Niémen, la mission de la III^e Armée et de la XV^e serait de changer leur direction primitive et d'attaquer du nord au sud l'aile et les derrières des masses polonaises, la IV^e Armée couvrant cette manœuvre par une attaque en direction de Grodno. Cette hypothèse pourtant ne se réalisa pas. La XVI^e Armée, avec ses propres forces, réussit à briser la résistance des unités polonaises déjà écrasées, mais la manœuvre elle-même et l'aptitude de notre groupement principal à manœuvrer mérite une analyse un peu plus détaillée.

Avec les fronts étendus actuels, il est impossible d'attaquer partout avec des forces uniformément réparties. Pour mener hardiment les opérations, il faut absolument prévoir le rassemblement de groupements importants de forces dans la direction décisive en ne laissant qu'un minimum de forces dans les directions secondaires. En cas de succès, en cas de développement favorable des opérations ultérieures, le commandement des grandes unités se trouve inévitablement en présence du problème suivant : faut-il poursuivre l'opération en maintenant le dispositif précédent et la même ligne d'opérations, ou faut-il en choisir une nouvelle ? Faut-il maintenir sur la ligne de combat toutes les masses engagées, ou faut-il leur donner de l'air en renvoyant une partie en réserve ? Ne vaut-il pas mieux poursuivre avec des forces peu importantes et attendre qu'on se trouve en présence de nouveaux groupements ennemis pour les attaquer avec de puissantes masses jusque-là réservées ?

Ce sont des problèmes décisifs dans les opérations contemporaines, attendu qu'à part d'infimes exceptions il n'est pas possible de rompre les forces ennemies d'un seul élan puissant et énergique. Il est indispensable de sérier les opérations et les attaques et d'infliger des pertes continuelles à l'adversaire. Résoudre ces problèmes une fois pour toutes à l'aide de formules adéquates est chose impossible. Les situations sont trop différentes pour pouvoir être soumises à des règles rigides. Mais en même temps le développement ordinaire des opérations contemporaines entraîne certaines conclusions. Avant tout, l'étendue du front général d'attaque et la destruction inévitable des voies ferrées par l'armée en retraite rend impossible l'arrivée des troupes en temps opportun. C'est pourquoi un rassemblement en masse une fois réalisé ne peut, dans le cas d'une offensive rapide, être modifié que très difficilement et encore partiellement. Deuxièmement, le fait de ne laisser que peu de forces sur la ligne de combat qui poursuit donne à l'ennemi des facilités pour se réorganiser, arrêter notre attaque et remettre de l'ordre dans ses unités désorganisées. Cela ne veut pas dire que l'ennemi va se décider à engager de nouveau la lutte avec nous. Au contraire, dans la plupart des cas, il évitera la rencontre avant d'avoir préparé une puissante contre-attaque. En pareil cas l'entrée en ligne de puissantes réserves constituées en vue d'écraser l'ennemi qui essaie de tenir peut devenir une attaque

dans le vide, n'aboutissant à aucun résultat positif, mais entraînant une inévitable perte de temps.

L'impossibilité avec les fronts étendus actuels d'abattre d'un seul coup l'armée ennemie oblige de chercher à atteindre ce but progressivement à l'aide d'opérations plus coûteuses à l'ennemi qu'à nous. Plus nous le chasserons rapidement, moins nous lui donnerons le temps d'organiser sa retraite après la bataille et plus nous précipiterons la décomposition de ses forces armées et nous lui rendrons impossible, ou tout au moins difficile, une nouvelle bataille générale. En un mot, une suite d'opérations de destruction logiquement conduites, reliées par une poursuite ininterrompue, peut remplacer la bataille décisive qui était la meilleure forme de rencontre dans les armées précédentes ayant des fronts moins étendus.

A des déductions de ce genre, on objecte avec assez de raison que la concentration de masses-béliers sur la direction décisive dévoile trop clairement l'idée de manœuvre essentielle. La possibilité de la surprise disparaît entièrement. La préparation du dispositif en bélier facilite à l'ennemi l'achèvement en temps voulu des préparatifs de sa contre-attaque et quand, au moment voulu, la masse-bélier débouche de la région convenable, elle se heurte à la contre-attaque.

Toute bataille est chose complexe et variée. Les défauts ci-dessus de l'attaque-bélier sont réels ; mais si l'on considère le problème de plus haut, on aperçoit aussi ses avantages qui compensent entièrement ses inconvénients. D'abord, il ne faut pas oublier qu'un ennemi battu est, en ce qui concerne la possibilité de disposer de ses forces armées, en plus mauvaise posture qu'une armée victorieuse. L'épuisement causé par la défaite, le sentiment d'une situation sans issue s'emparent des troupes en retraite, si on ne leur donne pas la possibilité de se ressaisir et de se regrouper, si on les oblige tous les jours à livrer de nouveaux combats, à subir des pertes toujours nouvelles. C'est pourquoi si le groupement primordial de la masse-bélier est orienté dans la direction convenable, s'il est convenablement couvert sur les ailes et dans les directions secondaires, tout passage de l'ennemi à l'attaque ne peut être vu d'un mauvais œil par ces masses, mais doit leur sembler un rêve ardemment caressé. Un assaillant victorieux ne peut qu'éprouver de la joie à toute manifestation d'activité de la part de l'ennemi, car elle lui permet, en fin de compte, de rejoindre les forces ébranlées de l'ennemi et de leur porter le coup de grâce, le coup définitif.

La réunion de masses-béliers est, comme il a été dit plus haut, une conséquence inéluctable du caractère de la guerre contemporaine. L'armée allemande sur le front français en 1914 et toute la série de nos campagnes en matière de guerre civile en sont la preuve. On peut également étudier avec fruit le problème de l'utilisation des masses-béliers sur l'exemple de notre campagne contre les forces polonaises « blanches » en 1920. Quand la XVI^e Armée a besoin d'être appuyée par le nord, c'est la masse-bélier de la III^e Armée qui lui fournit cet appui par une attaque immédiate sur Minsk. Si la XVI^e Armée avait eu besoin d'un secours sur la ligne des anciennes tranchées allemandes, une puissante attaque, exécutée par pas moins de deux armées, aurait pris en flanc et sur ses derrières l'Armée polonaise qui lui était opposée. Dans nos

opérations ultérieures, pendant nos combats sur le Bug, nos armées du Nord auraient pu avoir besoin d'un pareil appui ; et si le cas s'était présenté, ce besoin aurait pu être immédiatement satisfait. L'échec de notre dernière opération sur la Vistule ne doit pas donner le change sur les conditions du problème et conduire à des conclusions non fondées ou déduites à la légère. Ce n'est pas dans le groupement fondamental préparatoire de notre attaque que réside la faute, mais dans l'insuffisance de sa couverture sur les ailes. Nous y reviendrons.

VIII. LA RÉVOLUTION EXPORTÉE. — Quand la déroute définitive des armées polonaises sur le front Ouest se fut manifestée dans tout son éclat, quand nos armées eurent finalement forcé les lignes fortifiées allemandes, l'inquiétude et la panique s'emparèrent non seulement de la bourgeoisie polonaise, mais de ses protecteurs européens.

Nous reçûmes une note de Curzon, qui nous proposait de nous arrêter sur la ligne atteinte et nous offrait la médiation du gouvernement anglais entre nous et le gouvernement polonais pour la fixation de nos frontières communes, conformément au traité de Versailles, c'est-à-dire à la frontière ethnographique de la Pologne. Évidemment, on ne pouvait se fier à cette intervention diplomatique du capital anglais. Nous avions déjà assisté à un essai de médiation de l'Angleterre entre nous et Wrangel, essai qui s'était terminé par le renforcement et un redoublement d'activité de Wrangel sous le couvert de la médiation anglaise ; mais en même temps la note de Curzon, bien que provoquée par nos victoires, présentait quelques-uns des caractères d'un ultimatum. Dans le cas où nous n'accepterions pas la proposition anglaise, on nous menaçait de déchaîner contre nous le capital anglais. De quelle manière concrète cette action se manifesterait-elle ? nous ne le savions pas au juste, mais il était absolument clair que la situation devenait menaçante. La lutte du capital polonais contre la révolution prolétarienne soviétique se développait à l'échelle de l'Europe.

Si nous déclinions la médiation de Curzon, nous renoncions par cela même à faire appel au capital européen et la lutte s'annonçait comme une lutte à vie ou à mort. Il était parfaitement clair que, même dans le cas d'un foudroiement complet de la Pologne des « seigneurs », la guerre de classe ne serait pas interrompue et déferlerait forcément dans les pays de l'Europe centrale.

Quel était l'état du prolétariat dans l'Europe occidentale ? Était-il préparé à la révolution ? Aurait-il pu appuyer, vivifier l'avalanche socialiste qui se précipitait de l'Orient et lui apportait la liberté ? Les événements ultérieurs donnent à cette question une réponse nettement affirmative.

Avant même le début de notre offensive, la Ruthénie Blanche tout entière, qui gémissait sous le joug des hobereaux polonais et des armées « blanches » polonaises, était en effervescence et se préparait à des soulèvements paysans. Nous savions qu'en traversant la Ruthénie Blanche nous trouverions non seulement des dispositions favorables envers nous, mais encore des renforts importants sous forme d'une masse armée rouge mobilisée par nous. Cette prévision se réalisa complètement. Nous enrôlâmes plus de 30.000 hommes de bonnes et sûres recrues sous

nos étendards ; ils furent instruits par nous et versés dans les rangs de l'Armée rouge. C'est un exemple caractéristique et éclatant d'un renfort de classe.

La situation en Pologne était favorable à une révolution. Un puissant mouvement du prolétariat, un mouvement non moins menaçant des travailleurs agricoles, plaçaient la bourgeoisie polonaise dans une situation extrêmement difficile. Beaucoup de communistes polonais étaient d'avis qu'il nous suffisait d'atteindre la frontière ethnographique de la Pologne pour que la révolution prolétarienne en Pologne devint inévitable et absolument sûre. Effectivement, après avoir occupé la région de Bialystock, nous rencontrâmes un accueil chaleureux et l'appui de la population ouvrière.

Dans des meetings en masse on vota des motions en faveur de l'enrôlement dans l'armée rouge. Les paysans qui d'abord nous regardaient de travers, influencés par le clergé et la noblesse, s'approprièrent très rapidement et se tranquilliserent. Les valets de ferme ruraux sympathisèrent franchement avec nous. Ainsi, tout ce que nous constatons dans la partie de la Pologne occupée par nous favorisait absolument l'offensive socialiste et était prêt à l'appuyer.

Tout le verbiage sur le réveil du sentiment national dans la classe ouvrière polonaise en liaison avec notre offensive est simplement la conséquence de notre défaite. La peur a de grands yeux. Il ne faut pas oublier qu'au moment de notre arrivée devant Varsovie, la population ouvrière de Praga (1), de Lodz et autres centres industriels grondait sourdement, mais elle fut étranglée par des unités de bourgeois volontaires polonais. La croyance en la révolution polonaise, marchant à la rencontre de notre offensive et ayant pour effet de briser dans les mains de la bourgeoisie polonaise l'outil de l'oppression, avait des fondements sérieux, et sans notre échec, le mouvement révolutionnaire eût été couronné d'un plein succès.

L'Europe pouvait-elle seconder ce mouvement socialiste par l'explosion d'une révolution à l'ouest ? Les faits répondent par l'affirmative. Notre offensive rapide et victorieuse bouleversa l'Europe entière et hypnotisa tout le monde à la fois et chacun en particulier, en attirant les regards vers l'Orient. Les journaux ouvriers aussi bien que les journaux bourgeois ne s'occupaient que d'une question, l'offensive bolcheviste. C'était la préoccupation générale, l'objet d'une attention intense et universelle. Les ouvriers allemands prirent hardiment position contre l'Entente en faisant rebrousser chemin aux transports d'approvisionnements et d'armements expédiés par la France : ils empêchèrent le déchargement à Dantzig des navires français et anglais, chargés d'armes et de munitions, ils provoquèrent des catastrophes de chemins de fer, etc. ; en un mot, ils menèrent une lutte révolutionnaire active au profit de la Russie soviétique. En Prusse Orientale, quand nous côtoyâmes sa frontière, nous vîmes accourir sous nos drapeaux des centaines et des milliers de volontaires, de spartacistes et de travailleurs sans parti dont nous fîmes une brigade allemande de chasseurs.

Il faut remarquer que le comité révolutionnaire polonais résolut

(1) Nom d'un faubourg de Varsovie. (N. d. T.).

également de former une armée rouge polonaise, dont la création fut entreprise à une allure accélérée, mais qui n'avait pas pu achever son organisation au moment de notre défaite.

Ainsi l'Allemagne bouillonnait et attendait seulement, pour donner le signal de la révolution, que le courant de la révolution en armes fût parvenu jusqu'à elle.

En Angleterre, la classe ouvrière était également en proie au mouvement révolutionnaire le plus violent. Le comité d'action en était arrivé à une lutte ouverte contre le gouvernement anglais. La position de ce dernier était fortement ébranlée. La situation rappelait l'état du gouvernement tsariste à l'époque du conseil des délégués ouvriers en 1905.

En Italie, une véritable révolution prolétarienne éclata. Les ouvriers occupèrent les fabriques et les établissements industriels et en assumèrent l'administration. Sans la méprisable activité des social-démocrates, la révolution aurait infailliblement pris des proportions énormes.

Dans tous les pays d'Europe, la situation du capital fut ébranlée. La classe ouvrière releva la tête et courut aux armes. Il n'y a pas le moindre doute que si nous avons été victorieux sur la Vistule, la révolution aurait embrasé de ses feux le continent européen tout entier. Il est évidemment facile, après la perte de la guerre, de découvrir des fautes politiques et des décisions erronées. Mais la situation qui vient d'être exposée parle d'elle-même. La révolution exportée était possible. L'Europe capitaliste fut ébranlée jusque dans ses fondements, et sans nos erreurs stratégiques, sans notre défaite sur le champ de bataille, peut-être la guerre polonaise serait-elle devenue l'anneau qui eût relié la révolution d'octobre (1) à la révolution dans l'ouest de l'Europe.

IX. PASSAGE DE VIVE FORCE DU NIEMEN ET DE LA SZCZARA. — L'offensive ultérieure de notre groupement principal du Nord se développa sans arrêt et avec un succès constant. Dans la région de Zyrmuny-Lida, l'ennemi subit un grand échec et perdit une grande quantité de prisonniers et d'artillerie. La XVI^e Armée et le groupe de Mozyrz poursuivirent leurs opérations avec un égal succès.

Le 18 juillet, le Commandant du front indiqua les missions ultérieures (croquis n^o 9). La IV^e Armée reçut l'ordre de forcer le Niemen le 21 dans la région au sud de Grodno, la XV^e Armée de forcer ce fleuve le 22, la III^e de le franchir le 22 de vive force avec son gros dans la région du confluent de la Szczara, la XVI^e Armée de forcer la Szczara dans la région au nord de Slonim.

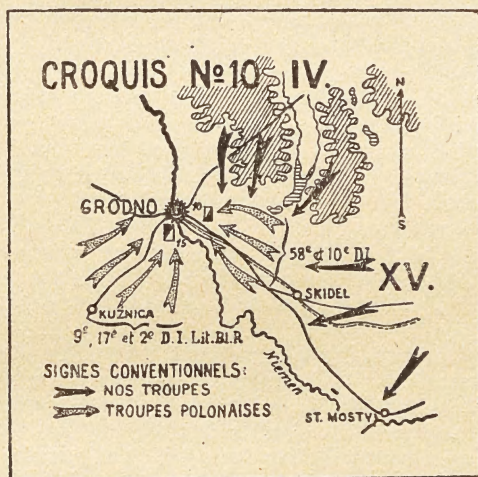
Zones d'action délimitées par : entre la IV^e et la XV^e Armée Skidel-Indura, entre les XV^e et III^e Mosty-St^{on}-Ros, entre les III^e et XVI^e sans changement.

Pendant ce temps, le Commandement polonais organisait de son côté une nouvelle opération. Décidé à tenir à tout prix la ligne du Niemen et de la Szczara, il forma le projet de réunir un groupe d'attaque de six divisions d'infanterie dans la région de Grodno pour attaquer en flanc le groupement principal de nos forces. Dans ce but, il fit avancer

(1) La prise du pouvoir révolutionnaire par le parti bolcheviste en octobre 1917. (N. d. T.)

dans la direction de Grodno les 5^e, 8^e et 10^e D. I., tandis que les 9^e et 17^e D. I. rassemblées à Bialystok ainsi que trois régiments de uhlans, s'avançaient par la ville de Kuznice vers Grodno par l'ouest ; la 2^e Division Lithuano-Blanc-Ruthène se trouvait déjà dans la région (croquis n^o 10).

L'action rapide du 3^e Corps de Cavalerie fit échouer tous les plans des Polonais. Dès le 19 juillet, il enleva dans un raid la forteresse de Grodno. Les unités Lithuano-Blanc-Ruthènes furent écrasées et repoussées en désordre sur la rive ouest du Niemen. La 15^e D. C. occupa Kuznice et la 10^e Skidel, en attendant l'arrivée de l'Infanterie de la IV^e Armée. Pendant ce temps les masses d'infanterie polonaises qui avaient



atteint les points occupés par nos divisions de Cavalerie commencèrent avec succès à les refouler. Au moment même où, sur la rive ouest du Niemen, la 15^e D. C. était repoussée sur la forteresse et s'établissait sur les rives du fleuve, la 10^e D. C. soutint un combat opiniâtre contre les divisions « blanches » polonaises déployées aux abords du côté de Lida. L'infanterie de la IV^e Armée déboucha de la grande forêt de Grodno et tomba sur le flanc et les derrières des Polonais qui poussaient de l'avant. Ces divisions furent culbutées, écrasées et rejetées en complet désordre vers le sud, dans la direction de Mosty-St^{ca}. La route leur fut coupée par des unités de la XV^e Armée qui les battirent définitivement, les démoralisèrent et les rejetèrent sur la rive ouest du Niemen. C'est ainsi que se termina lamentablement pour les Polonais l'essai de contre-attaque du groupement polonais organisé à Grodno. Nos troupes poussèrent énergiquement en avant et après une série de combats forcèrent le Niemen sur tout le front. La XV^e Armée, après avoir forcé la Szczara, se heurta aux abords de Wolkowysk à une forte contre-attaque polonaise. Cette attaque fut repoussée ; les Polonais perdirent un grand nombre de prisonniers et de canons. Sur tout le front, notre offensive suivit son cours.

A la nouvelle de l'occupation de Grodno, le Commandant en chef donna ses directives pour le front Ouest en ordonnant l'occupation de Varsovie pour le 12 août.

La question de savoir s'il fallait, ou non, s'arrêter à la frontière ethnographique polonaise est également un des thèmes de polémique favoris. La majorité de nos auteurs déclare que sur cette ligne il nous était plus commode de nous arrêter, d'organiser les arrières, d'améliorer les liaisons et de réparer les voies ferrées, d'incorporer les renforts qui, au nombre de 60.000 hommes, étaient transportés dans les traces des armées, et après avoir remonté le moral des troupes et nous être renforcés, de commencer une nouvelle offensive pour porter le coup de grâce à l'Armée polonaise.

Cet exposé est effectivement très séduisant. Combien il est plus agréable de poursuivre quand les voies ferrées fonctionnent bien, que les liaisons marchent sans interruption, quand les unités sont reconstituées à leur effectif réglementaire et que l'ennemi est en même temps sous l'influence d'une forte dépression morale ! Mais est-ce bien ainsi que se présentaient les choses en réalité ? Notre poursuite continue avait définitivement démoralisé les troupes polonaises. D'après les témoignages d'officiers français et polonais, les unités avaient perdu toute force de résistance combattive. Les arrières polonais fourmillaient de déserteurs. Aucun espoir de salut ; tous s'enfuyaient vers l'arrière, incapables de soutenir le moindre combat sérieux. Et ce manque d'énergie ne sévissait pas seulement dans les unités militaires, mais parmi les officiers supérieurs polonais.

Est-ce que cette situation où, quoique numériquement plus faibles que l'ennemi, nous étions pourtant plus forts que lui, pouvait durer si nous stoppions à la frontière de la Pologne ? Évidemment non. Si, d'une part, ces arrêts nous eussent permis de nous reconstituer, de renforcer nos arrières, de mettre de l'ordre dans tout l'organisme des armées de poursuite, les Polonais, d'autre part, la chose est claire, avaient à ce point de vue des possibilités sensiblement plus larges. Il ne faut pas oublier que l'enjeu de la partie était l'existence du monde capitaliste, non seulement en Pologne mais aussi dans toute l'Europe. Des transports et des convois ininterrompus de munitions et d'armes arrivaient au secours de l'Armée polonaise, venant de France et d'Angleterre. Les grèves et le sabotage des ouvriers allemands à Dantzig et sur les voies ferrées étaient réprimés de force par les troupes françaises et anglaises qui étaient chargées de décharger et de transborder les approvisionnements indispensables. Le capital polonais tendait toutes ses forces, déployant une activité fébrile contre l'offensive bolcheviste.

Le clergé se mettait entièrement au service du capital et appelait la population polonaise à la défense de la patrie. La formation d'unités bourgeoises de volontaires marchait bon train, de sorte que si nous avions laissé les Polonais libres de poursuivre tranquillement leur tâche, au bout des deux ou trois semaines qui nous étaient nécessaires pour achever notre organisation, nous nous serions heurtés à des armées beaucoup plus fortes que les nôtres et nous aurions été obligés, de nouveau, de jouer notre avenir stratégique. Étant donné l'ébranlement de l'Armée polonaise, nous avons le droit et le devoir de poursuivre

notre offensive. Notre mission était lourde, hardie, compliquée, mais les problèmes mondiaux ne se résolvent pas comme des jeux d'enfants.

X. COMBATS SUR LA NAREW ET LE BUG. — C'est à la fin de juillet que commencent nos combats sur la Narew et le Bug.

Pour la première fois depuis le début des opérations, les Polonais nous opposent là une résistance opiniâtre.

Dans le secteur des IV^e, XV^e et III^e Armées, nous fûmes obligés de forcer les rivières marécageuses de la Biebrza (Biebja), de la Narew et du Nurzec (Noujets) qui n'avaient que peu de passages et constituaient de sérieux obstacles. Les Polonais utilisèrent ces obstacles, installèrent leurs troupes un peu en arrière et nous opposèrent une résistance sérieuse. Leur succès fut favorisé par l'insuffisance habituelle de nos moyens de transmission qui compliqua beaucoup le commandement des troupes, donna aux affaires un caractère décousu et contraria évidemment le succès. En particulier, cette pénurie de moyens de transmission se fit sentir dans le secteur de la XVI^e Armée qui occupait un front de 80 verstes (1) environ avec cinq divisions de Chasseurs en tout. La situation se compliquait encore pour la XVI^e Armée par l'existence de la forteresse de Brzesc sur son flanc.

Après le forçement du Niemen, un ordre du 23 juillet définit l'offensive ultérieure. Les armées du front reçurent l'ordre d'atteindre le 3 août la ligne Ostrolenka-Ostrow-Kosow-Drohiczyn-Biala-Wlodawa.

Limites des zones d'action : entre les IV^e et XV^e Armées, Indura, Sokolowka, Zambrow, Pasiéki, à la IV^e inclus ; entre les XV^e et III^e, Ros, Strable, Brok, tous ces points à la XV^e Armée ; entre les III^e et XVI^e Armée ; Dereczyn, Hajnowka-St^{on}, Bocki, Miedzna, tous ces points à la III^e Armée ; entre la XVI^e Armée et le groupe de Mozyrz, Brzesc, Miedzyrzec (Miedzyjets) (croquis n^o 11).

Le Corps de Cavalerie avançant de une ou deux étapes le gros de la IV^e Armée marcha sur Ossowiec et après un combat enleva cette forteresse. Son mouvement ultérieur fut orienté sur Lomza. Il fut suivi par la 12^e D. Ch^{rs}. Les 18^e et 53^e Divisions, après avoir atteint les rives de la Narew dans le secteur Strakowa-Gora-Babino, engagèrent contre l'ennemi des combats violents et forcèrent la rivière ; mais la lutte se poursuivit avec des alternatives diverses sans résultats décisifs.

La XV^e Armée, après avoir débouché sur les rives boueuses de la Narew, entama également des combats de front sans résultat. La III^e Armée atteignit les bords marécageux du Nurzec et y livra des combats décousus. Le Commandant de la III^e Armée, le camarade Lazarevitch, tomba malade à ce moment, au point de ne pouvoir bouger, et le Commandement de l'armée laissa un peu à désirer.

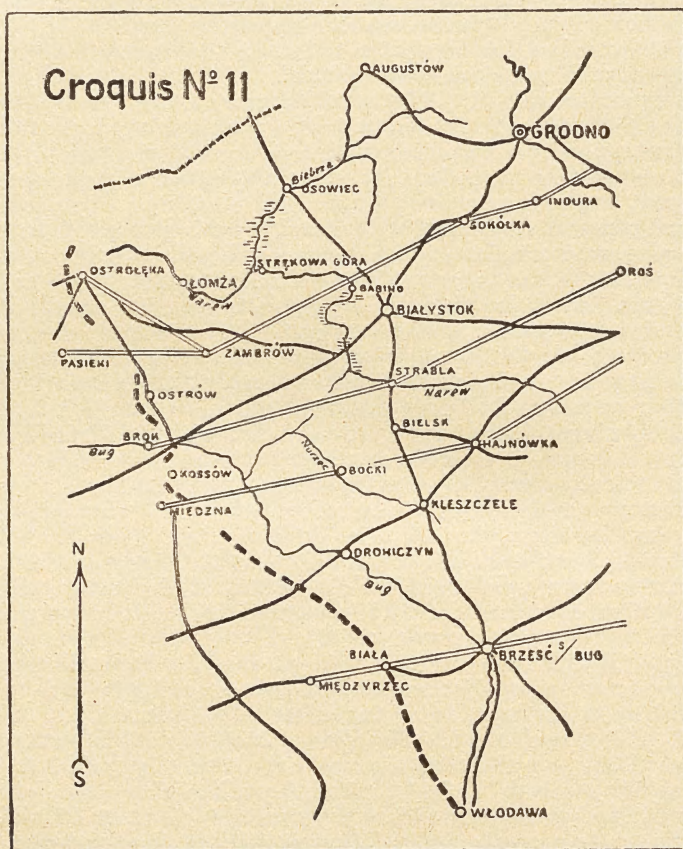
En fait, la III^e Armée avait reçu la mission la plus facile ; elle n'avait devant elle aucun obstacle naturel et possédait une aptitude offensive suffisante.

Le Corps de Cavalerie arriva devant Lomza, l'attaqua par le Nord avec sa 15^e D. C. et fit passer sur la rive sud de la rivière la 10^e D. C. Cependant, de ce côté, les combats n'amènèrent pas de résultats tout

(1) 85 kilomètres environ. (N. d. T.)

de suite. Ce fut seulement avec l'appui de la 12^e D. Ch^{rs} que l'on réussit à se rendre maître de la forteresse le 2 août.

La 53^e Division finit par forcer la Narew le 1^{er} août dans la région de



Strakowa-Gora en attaquant en flanc l'ennemi qui opposait de la résistance à la 18^e Division.

La 18^e D. Ch^{rs} força la Narew en direction de Jezioro et progressa en livrant des combats acharnés.

De la sorte, au nord, l'ennemi culbuté sur tout le front de la IV^e Armée et enveloppé, commence à se replier devant les XV^e et III^e Armées qui le talonnent et le harcèlent en livrant des combats continus à ses arrière-gardes.

A la XVI^e Armée, les choses allèrent moins bien. Le Commandant du front, considérant la grande extension du front de cette armée, attira son attention sur la nécessité de grouper le gros des forces à son aile droite, de manière à briser rapidement la résistance ennemie en combinant son action avec celle du groupement frontal principal.

Mais la forteresse de Brzesc occupa l'attention de la XVI^e Armée et attira ses forces, bien que par l'importance numérique de sa garnison, cette place ne fût nullement menaçante pour nous. Les 27^e et 8^e D. Chr^s déployées sur une immense étendue livrèrent des combats sans résultats le long du Bug sans arriver à le forcer.

Ce n'est qu'après l'occupation de Brzesc que la XVI^e Armée put réaliser finalement le groupement prescrit et forcer le Bug. De nouveau, notre offensive se développa avec succès. Le groupe de Mozyrz qui avait aidé la XVI^e Armée à prendre Brzesc força également le Bug et s'acquitta de sa mission.

Étant donné que les IV^e et XV^e Armées devaient encore forcer la Narew, par suite aussi de la résistance plus grande de l'ennemi, la limite des zones d'action entre les IV^e et XV^e Armées passa à partir de Zambrow par Ostrolenka ; de la sorte, la IV^e Armée tout entière tourna la Narew.

Les combats de notre groupement frontal principal sur la Narew et la Biebrza durèrent en tout du 28 juillet au 1^{er} août. Ce fut notre premier arrêt sérieux. Par contre, dans le secteur de la XVI^e Armée, les affaires marchaient sensiblement plus mal. Par suite de la dispersion des forces dont il a été question plus haut, ce n'est que le 6 août que la XVI^e Armée arriva à forcer le Bug.

Ce dernier arrêt qui ne provenait pas de la résistance ennemie, pas plus que des difficultés du passage de la rivière, mais surtout des défauts du dispositif de l'armée, amena le Commandant en chef et le Commandant du front à apprécier la situation d'une manière contradictoire. On peut constater par une conversation télégraphique du 8 août que dans l'opinion du Commandant en chef, le gros des forces polonaises était concentré sur la rive gauche du Bug et prêt à accepter une nouvelle bataille décisive. En conséquence, il considérait comme plus indiqué d'interrompre l'attaque en masse de notre groupement Nord vers l'ouest et d'attaquer avec la masse de ses forces l'aile gauche du groupement adverse principal, afin d'écraser définitivement l'Armée polonaise avant qu'elle n'arrivât à la Vistule.

D'après les renseignements du front Ouest, la situation se présentait d'une façon absolument différente. Le groupement principal de l'Armée polonaise était toujours sur l'axe de notre attaque principale. Les forces en présence sont indiquées dans le tableau IV.

Dans ces conditions, l'objectif naturel et normal était d'essayer d'écraser le groupement ennemi du Nord, et c'était d'autant plus naturel que cette manœuvre exigeait moins de mouvements compliqués et moins de perte de temps que toute autre. Avant tout, d'ailleurs, on pouvait être absolument sûr que l'ennemi allait se retirer derrière la Vistule, et dès lors le déplacement vers le sud de notre attaque-bélier aurait abouti à une attaque dans le vide, entraîné une perte de temps et amené la masse entière de nos forces dans la direction où la marche vers Varsovie était la plus difficile. En conséquence, le Commandant du front maintint les missions assignées aux armées et poursuivit son offensive.

Aujourd'hui que nous savons ce qui se passait alors du côté polonais, nous pouvons constater avec une entière certitude que le Commandant du front Ouest avait vu juste dans ses opérations.

Dès le 6 août, à la séance du Conseil de guerre de Varsovie, on décida

TA
Les forces en présence

		POLONAIS			
		Unités.	Fusils.	Sabres.	Remarques.
Région au nord du Bug.	2 ^e D.-Lith.-Bl.-Ruthène....				} en tout.
	5 ^e D. (Brigade)		7.300	1.400	
	9 ^e D. (Brigade)				
	10 ^e D. I.				
	3 ^e D. de réserve.....				
	17 ^e D. I.	17.200		1.555	
	1 ^{re} D. de réserve				
	8 ^e D. I.				
	1 ^{re} D. Lith.-Bl.-Ruthène....				
	4 ^e D. (Brigade)		—	—	
6 ^e D. (Brigade)					
	TOTAL.....		29.600	3.850	
Région au sud du Bug.	15 ^e D. I.				} D'autres unités n'ont pas été identifiées parce que loin en arrière.
	4 ^e D. (Brigade).....				
	2 ^e D. I.				
	16 ^e D. I.	10.900		1.000	
	14 ^e D. I.				
	Cinq batail. de réserve				
	1 ^{re} D. de montagne.....				
	9 ^e D. I. (Brigade).....				
Groupe de Jaworski	4.900		1.000		
Détachement de Bulak-Balachowicz					
	TOTAL.....		15.800	2.000	
Réserve.			?	?	
	<i>Du côté polonais ont pris part au combat</i>		45.400	5.850	

BLEAU IV

à la Narew et le Bug.

NOS UNITÉS				
	Unités.	Fusils.	Sabres.	Remarques.
Région au nord du Bug.	<i>IV^e Armée.</i>			
	12 ^e , 18 ^e et 54 ^e D. de Ch ^{rs}	9.568	4.861	En tout.
	164 ^e Brigade de Ch ^{rs}			
	3 ^e Corps de Cavalerie.....			
	<i>XV^e Armée.</i>			
	4 ^e D. de Ch ^{rs}	12.729	465	
	11 ^e D. de Ch ^{rs}			
	16 ^e D. de Ch ^{rs}			
	33 ^e D. de Ch ^{rs}			
	<i>III^e Armée.</i>			
5 ^e , 6 ^e , 21 ^e et 56 ^e D. de Ch ^{rs}	9.205	914		
TOTAL.....	31.492	6.240		
Région au sud du Bug.	<i>XVI^e Armée.</i>			
	2 ^e D. de Ch ^{rs}	10.584	244	
	8 ^e D. de Ch ^{rs}			
	10 ^e D. de Ch ^{rs}			
	17 ^e D. de Ch ^{rs}			
	27 ^e D. de Ch ^{rs}			
	<i>Groupe de Mozyrz.</i>			
57 ^e D. de Ch ^{rs}	4.193	—	48 ^e D. de Ch ^{rs} . à la frontière de la Lettonie.	
Divers				
TOTAL.....	14.777	244		
Réserve.		?	?	Sans la 48 ^e D. Ch ^{rs} , qui comptait 4.262 fusils et 192 sabres.
De notre côté ont pris part au combat	46.269	6.484		

de se soustraire à la poursuite de nos unités et après avoir replié le gros des forces derrière la Vistule, de passer à la contre-offensive. Évidemment, il nous aurait été bien plus agréable d'engager la bataille décisive avant d'arriver à la Vistule ; mais l'ennemi se retirait. Il fallait se préparer à affronter la plus difficile, la plus lourde et la plus dangereuse des opérations : engager la lutte contre toutes les forces polonaises appuyées à un fleuve large, rapide et difficilement franchissable.

Nos armées du Nord, à la faveur de combats d'intensité moyenne, progressèrent sans interruption. Quant à la XVI^e Armée et au groupe de Mozyrz, ils poursuivirent facilement leur offensive en perdant par endroits le contact avec l'ennemi.

Un ordre du 3 août prescrivit aux armées d'atteindre, le 8 août, la ligne Przasnysz (Pjasnych)-Makow-Wyszkw-Parzew. Cet ordre reçut son exécution.

XI. SITUATION SUR LA VISTULE. — Nos succès prolongés, la retraite continue de l'Armée polonaise avaient brisé définitivement son aptitude au combat. Ce n'était plus les troupes avec lesquelles nous nous étions mesurés en juillet de cette même année. La démoralisation complète, le manque absolu de confiance dans la possibilité d'un succès avaient miné les forces morales tant des chefs que de la masse des soldats. On se retirait parfois sans motif. Les arrières étaient infestés de déserteurs. Il n'était pas de répression capable de rétablir l'ordre et la discipline. A tout cela s'ajoutaient des antagonismes exaspérés de classe.

Par suite de l'application de la mobilisation à toute la bourgeoisie et à l'intellectualisme polonais, les centres ouvriers furent étranglés, mais la révolte continuait à gronder parmi eux.

Aidée par l'État-Major français, ravitaillée en armes et en approvisionnements de toute espèce venus de France, la Pologne, à la suite de sa défaite complète, se mit fiévreusement à l'œuvre pour recréer ses forces de combat. A cette époque, l'Armée polonaise n'avait pas encore sa structure définitive ; mais, par contre, sa formation marchait à toute vapeur. Des divisions de deuxième ligne, formées de régiments numérotés 101 et au-dessus, firent leur apparition sur notre front l'une après l'autre. A la fin apparurent même des formations de troisième ligne, appelées formations de volontaires. Ces formations, abstraction faite de leur jeunesse et de leur manque d'instruction, avaient des qualités militaires suffisantes, car elles se recrutaient principalement parmi les éléments bourgeois et intellectuels qui, comprenant que leur sort était en jeu, firent preuve de beaucoup de décision et d'énergie. En un mot, sur les derrières, en arrière de la Vistule, on travaillait intensivement à la préparation de nouvelles forces, à leur mobilisation et à leur encadrement. Tout cela fut rapidement rassemblé et jeté sur les directions principales. On renforça les retranchements de Varsovie. On créa une forte place d'armes de Modlin à Varsovie et un peu plus au sud. On y rappela des troupes tirées de toutes parts. Si, à l'époque de nos combats sur le Niémen et la Szczara, la balance des forces penchait en notre faveur, la situation actuelle était absolument changée. Le front Ouest comptait à peine dans le rang 40.000 fusils, tandis que les forces des

Polonais, suivant les renseignements d'alors, s'élevaient à 70.000 hommes, mais en réalité étaient encore supérieures.

Comprenant parfaitement que sa situation était sans issue, le Commandement polonais — et il faut penser que ce ne fut pas sans la participation de l'État-Major Général français — prend, le 6 août, une résolution logique et hardie, celle de décoller de nos masses de poursuite et de procéder à un regroupement total de ses forces sur tout le front polonais. Voyant que le sort de la Pologne allait se décider sur la Vistule, le Commandement polonais y dirige toutes ses forces. De la direction de Lwow, on rappelle presque toutes les unités polonaises. On n'y laisse que les détachements de partisans ukrainiens de l'armée du général Pawlenko et les débris de la VI^e Armée qui, suivant les sources polonaises, ne dépassaient pas l'effectif d'une division de cavalerie. On doit pourtant supposer qu'il resta là-bas également quelque infanterie. L'ensemble de ce faible groupe reçut la mission de protéger la région pétrolifère. Tout le reste fut embarqué par chemins de fer pour le Nord. Le Commandement polonais risquait la perte de la Galicie, mais il avait l'espoir de gagner la bataille générale et de sauver ainsi la Pologne bourgeoise. C'est pourquoi l'armée tout entière se concentra sur la Vistule.

De notre côté, la situation se présentait comme suit : les unités du front Ouest étaient affaiblies et épuisées physiquement, mais leur moral était fort et elles ne redoutaient pas l'ennemi. Celui-ci, deux ou trois fois plus fort, ne pouvait pas soutenir notre attaque : la force d'inertie de l'offensive, celle de la victoire agissaient pour nous. Mais si l'on passe à l'appréciation de notre situation stratégique en général, les choses se présentaient sous des couleurs infiniment moins roses.

Dès avant le début de la campagne de Pologne s'était posé le problème de la liaison des fronts Ouest et Sud-Ouest. A cette époque, le Haut Commandement avait jugé que cette unification était prématurée et il n'avait l'intention de la réaliser qu'après avoir atteint le méridien de Brzesc-Litewski.

Effectivement, les marais de la Polésie ne permettaient pas une collaboration étroite des fronts Ouest et Sud-Ouest. Aussi la résolution ci-dessus était entièrement logique. Mais quand, après avoir débouché sur la ligne indiquée, nous essayâmes d'unifier les deux fronts, la tâche se révéla comme à peu près impraticable, vu le manque complet de moyens de transmission. Le front Ouest ne put pas se relier au front Sud-Ouest. Avec les moyens misérables dont nous disposions, nous ne pouvions mener cette tâche rapidement à bonne fin, en tout cas pas avant le 13 ou 14 août, alors que la situation, dès la fin de juillet, exigeait absolument la réunion immédiate de toutes les troupes sous un commandement unique. Les conversations par le Hughes avec le Commandant en chef, de même que les télégrammes, portent constamment sur le même problème et sur les moyens à mettre en œuvre pour le résoudre.

Le commandant du front Ouest, comptant sur la mise à sa disposition d'un jour à l'autre des XII^e A. et I^{re} A. à cheval, leur donna d'avance la mission de se porter à l'aile gauche des armées principales du front, mais la chose traîna en longueur et la mission resta en suspens.

Les forces du front Sud-Ouest ne coopérèrent pas avec les forces principales du front Ouest ; cela ressort avec évidence du fait que le

front Sud-Ouest avait une mission locale à remplir, mission d'une importance capitale, l'occupation du point central de la Galicie : la ville de Lwow. Aussi c'est dans cette direction que marchèrent toutes les forces du front Sud-Ouest, faisant ainsi un angle de 90° au moins avec les forces du front Ouest.

La situation se présentait dans les conditions les plus défavorables pour le front Ouest. En débouchant dans les plaines de la Vistule, il restait abandonné à ses propres forces, tandis qu'en face de lui se rassemblaient toutes les forces de l'Armée polonaise. Ce fait fut mis en évidence dès le début de nos combats sur la Vistule. Les renseignements de l'État-Major contredisaient les nouvelles que nous avions recueillies sur le regroupement polonais ; il considérait que toutes les forces qui se trouvaient sur le front Sud-Ouest continuaient à y rester. Il existe des traces de cette discussion dans les conversations télégraphiques.

La question se compliquait encore du fait que le front Sud-Ouest faisait face à deux directions, à Lwow et à la Crimée qui servait de base à cette époque aux opérations de Wrangel. Les succès continus du front Ouest ne laissaient plus planer le moindre doute sur notre victoire définitive. Aussi avait-on projeté de retirer des fronts Ouest et Sud-Ouest toute une série de divisions pour les lancer vers la Crimée. Il nous arriva parfois d'être obligés de lutter pour qu'on ne touchât pas aux unités.

En gros, la situation stratégique peut être définie ainsi qu'il suit : les Polonais avaient achevé leur regroupement hardi, logique ; ils avaient risqué la carte de la Galicie et concentré toutes leurs forces contre le front Ouest, front décisif qui allait déclencher son attaque. Nos forces, à ce moment suprême, étaient égaillées, orientées dans des directions diverses. Les efforts faits par le Haut Commandement pour regrouper la masse principale du front Sud-Ouest en direction de Lublin ne furent malheureusement pas, pour une foule de raisons imprévues, couronnés de succès et le regroupement resta en suspens.

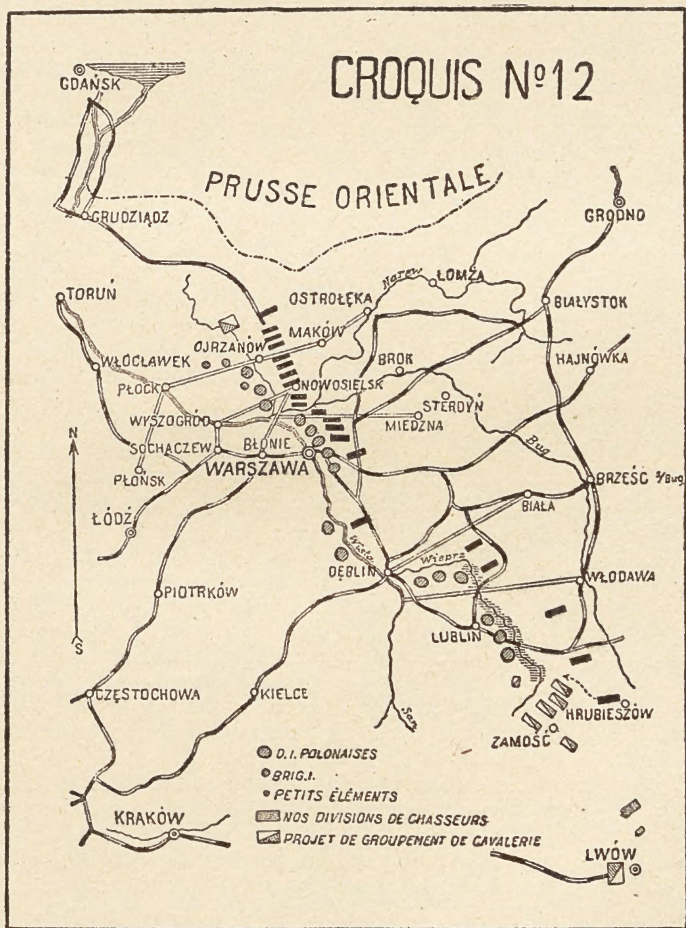
Les auteurs français et polonais aiment à comparer la bataille de la Vistule à la bataille de la Marne. Ces deux batailles ne présentent pourtant aucune ressemblance. Par contre, une autre comparaison s'impose avec force, c'est celle des opérations de 1914 en Prusse Orientale. Là *Rennenkampf* s'était assigné la mission de prendre *Krolewiec* et fit avancer toute son armée vers le nord-ouest pendant qu'*Hindenburg* se repliait vers le sud-est, vers l'aile du général *Samsonoff*, ce qui lui permit de rassembler impunément toutes ses forces contre la moitié des forces russes qui comptaient sur l'appui du voisin.

XII. L'ATTAQUE DÉCISIVE. — Pendant ce temps, notre offensive se poursuivait sans interruption. Il était évident que le temps n'était pas aux hésitations, aux repos, mais qu'au point où en étaient arrivés les événements, il fallait arriver à une solution par une dernière attaque. A plusieurs reprises, des instructions sont données en ce sens, soulignées encore le 12 août par une directive du Commandant en chef sur la nécessité d'une occupation aussi rapide que possible de Varsovie. L'ordre du camarade *Trotski* présente justement ce caractère.

En ce qui concerne le front Ouest, il sautait aux yeux que le gros des forces ennemies avait été rassemblé contre notre groupement principal

dans la région Ciechanow-Modlin-Varsovie. Selon nos calculs, l'ennemi, numériquement renforcé, disposait là de 70.000 fusils et sabres. Dans les autres directions, ses forces étaient bien moins grandes ; seul le groupe de Mozyrz s'était heurté en route à une assez vive résistance des unités polonaises « blanches ».

L'aile gauche, c'est-à-dire le groupement du front Sud-Ouest, ne cessait



d'inquiéter le front Ouest. Dans l'attente de la mise à la disposition du front Ouest de l'Armée de Cavalerie et de l'établissement de liaisons avec elle, on forma le projet de créer un centre puissant en direction de Lublin en concentrant dans cette région le gros des XII^e et I^{re} Armées à cheval (croquis n° 12).

Ainsi qu'il a été dit plus haut, la situation était telle qu'il fallait agir

avec rapidité et énergie. D'autre part, les forces du front Ouest ne dépassaient pas 40.000 fusils et sabres. Nous avions donc à attaquer un ennemi deux fois plus fort que nous et qui s'appuyait en outre sur un puissant obstacle, la Vistule. Il était évident qu'en remportant une victoire partielle, par l'écrasement dès le début d'un des secteurs du front polonais, nous pouvions gagner la bataille décisive.

Dans le choix de la direction de l'attaque principale, il fallait envisager non seulement ses propriétés tactiques pour la bataille, mais aussi les directions essentielles, vitales pour l'ennemi. Une attaque centrale en direction de Varsovie était au-dessus de nos forces. Restait l'écrasement d'une aile, la droite ou la gauche. En débouchant sur l'aile gauche ennemie, nous menaçons par cela même ses communications avec Dantzig. Étant donné que le mouvement révolutionnaire allemand avait interrompu le transport normal des armes et des munitions de France en Pologne, que les communications avec Dantzig constituaient une artère extrêmement importante, cette manœuvre non seulement nous amenait sur l'aile du principal groupement polonais, mais encore, menaçait la ligne principale de communication de l'ennemi. Un autre avantage de cette direction était que nos unités, pour l'exécution de cette attaque, n'avaient pas à procéder à des regroupements préparatoires importants, ce qui permettait de gagner du temps et en outre ne nous obligeait pas à changer notre ligne de communication. Cette dernière allait de Wilno et de Lida vers le sud-ouest.

L'inconvénient de la direction d'attaque indiquée plus haut était que les unités qui exécutaient le mouvement enveloppant tournaient en quelque sorte le dos à la frontière de la Prusse Orientale, ce qui diminuait considérablement, en cas d'échec, la liberté de nos mouvements et présentait même un certain danger.

L'attaque sur l'aile droite du groupement principal polonais imposait en réalité aux armées du front Ouest la tâche de rompre tout le front stratégique polonais, ce qui, en plus des difficultés réelles résultant de la supériorité des forces adverses, était aggravé par la nécessité de forcer la Vistule en ce même point. En outre, cette attaque exigeait des regroupements compliqués de nos forces et le changement de notre ligne de communication par Kleszczele (Klechtché) et Brzesc. Il était clair que l'ennemi, considérablement renforcé, ne nous laisserait pas procéder impunément à une pareille manipulation.

L'attaque en deux groupes nous était impossible, vu notre faiblesse numérique. Il fallut donc se décider à attaquer l'aile gauche en se couvrant dans la direction de Déblin et en comptant sur l'intervention du front Sud-Ouest en direction de Lublin, au moment de l'opération.

Le 8 août, le Commandant du front lance l'ordre d'attaquer les forces polonaises et de forcer la Vistule ; la date fixée est le 14 août (croquis n° 12). L'attaque principale aura lieu dans la région au nord de Varsovie. La IV^e Armée, se couvrant dans la direction de Torun (Torougn = Thorn), forcera la Vistule avec le gros de ses forces dans la région de Plock ; la XV^e Armée forcera le fleuve dans la direction de Lowicz ; la III^e, dans la région de Wyszogrod-Modlin ; la XVI^e Armée, se gardant dans la direction de Garwolin, forcera la Vistule avec le gros de ses forces au nord de Varsovie. Le groupe de Mozyrz continuera sa progres-

sion pour forcer la Vistule dans la région de Deblin. Sur la demande du front Ouest, il est renforcé par la 58^e D. de Ch^{rs} appartenant à la XII^e Armée du front Sud-Ouest. Limites des zones d'action : entre les IV^e et XV^e Armées, Makow, Ojrzyn (Orijyn), Plosk, Piatek ; entre les XV^e et III^e, Brok, Nasielsk, Wyszogrod, Sochaczew (Sokhatchew) ; entre les III^e et XVI^e, Miedzna, Modlin, Blonie ; entre la XVI^e Armée et le groupe de Mozyrz, Brzesc, confluent de la Wieprz ; entre le front Ouest et Sud-Ouest, le Commandant en chef fixa la ligne Wlodawa-Pulawy.

De la sorte, contre l'aile droite du groupement principal polonais, nous ne lançâmes pas moins de quatorze divisions de Chasseurs et le 3^e Corps de Cavalerie. Étant donné le moral élevé de nos troupes, nous avions le droit absolu de compter de ce côté sur la victoire.

Le très vaste mouvement de débordement exécuté par nos armées mérite l'attention. Un pareil mouvement s'appuyait sur des bases puissantes. Si l'ennemi nous contre-attaquait sur la rive droite de la Vistule, notre groupement du Nord était fortement concentré et prêt à l'envelopper ; si, au contraire, les forces « blanches » polonaises étaient incapables de nous affronter en rase campagne et se retireraient derrière la Vistule, il importait absolument, pour forcer cet obstacle extraordinairement difficile dans les meilleures conditions, de l'aborder sur un grand front. La pénurie de matériel, de pontonnier en particulier, nous obligeait à cette manœuvre.

Le 6 août, deux jours avant cette décision, les Polonais arrêtent à leur Grand Quartier Général le plan suivant d'opérations (croquis n^o 12) :

Vers Lublin, on ne laisse que les unités de partisans ukrainiens et le groupe polonais à cheval fort d'une division et demie. Toutes les autres forces sont lancées vers la Vistule et réparties entre les cinq armées.

Contre notre aile droite se concentre la V^e Armée comprenant trois divisions d'infanterie, une brigade d'infanterie, un grand nombre d'unités de frontières et diverses nouvelles formations, au total 29.000 fusils et sabres. Région d'opération : Modlin-Makow. Mission : empêcher toute nouvelle offensive des bolchevistes au delà du Bug et de la Narew.

La I^e Armée, composée de quatre divisions d'infanterie, d'une brigade d'infanterie et d'une grande quantité d'unités de volontaires et de formations de fortune, se concentre dans la tête de pont de Varsovie ; effectif : 40.000 fusils et sabres.

La II^e Armée, composée de deux divisions d'infanterie et de divers petits détachements, défend le secteur de la Vistule au sud de Varsovie jusqu'à Deblin ; effectif : 16.000 fusils.

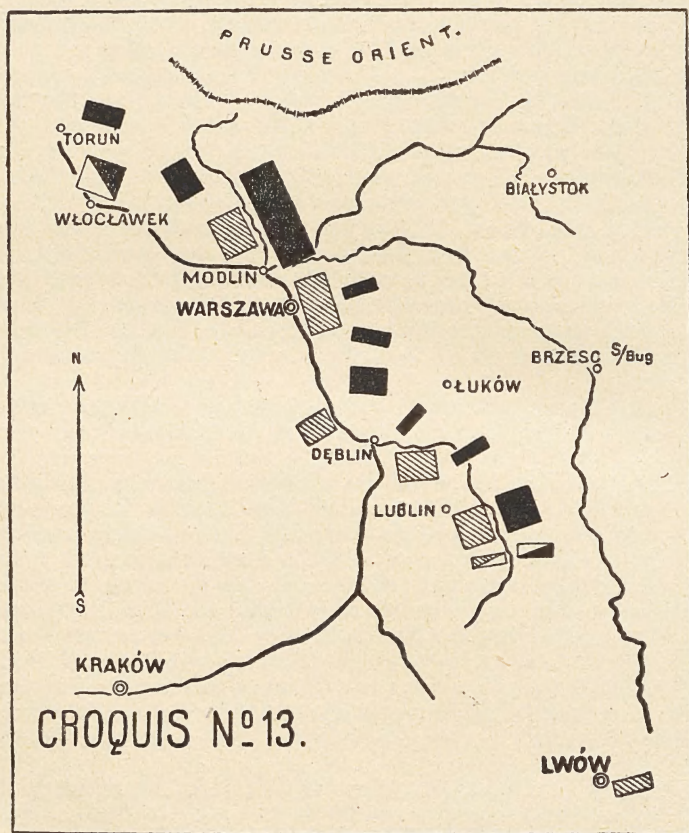
La IV^e Armée, composée de trois divisions d'infanterie, se concentre dans la région au Sud-Ouest du Wieprz, pour attaquer en flanc nos forces assaillantes. La concentration de la IV^e Armée est couverte par la III^e Armée composée de trois divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie agissant dans la direction de Lublin. Ces deux armées comptent 22.000 fusils.

Si l'on apprécie ce groupement des forces « blanches » polonaises, il faut reconnaître qu'il était entièrement logique, étant données les circonstances et la situation.

Pourtant il semble que, bien qu'il ait assuré aux Polonais une victoire

complète, on avait réuni trop peu de forces dans la direction décisive (celle de Lublin). Sans toutes les fautes commises de notre part et si la couverture dans cette direction eût été mieux assurée, ce dispositif non seulement eût été incapable d'adopter une conduite active, mais encore n'eût pas manqué d'être écrasé (croquis n° 13).

Ainsi donc, dans le secteur de nos IV^e, XV^e et III^e Armées qui comp-



taient douze divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie, les Polonais purent à peine opposer trois divisions et demie d'infanterie, à effectifs pleins il est vrai, et quelques menus détachements. Nous pouvions parfaitement porter à l'ennemi, un coup écrasant en découvrant son aile gauche et ses communications. La XVI^e Armée prononça une attaque de front sur le groupement polonais le plus puissant et s'efforça de le fixer pendant toute la durée de l'opération. Par contre, notre aile gauche fut mal partagée sous le rapport des forces. Aux deux divisions du groupe de Mozyrz et aux trois divisions de la XII^e Armée agissant en direction de Lublin, les Polonais opposèrent six divisions d'infanterie

à effectifs complets et eurent ainsi la supériorité numérique de ce côté. Si nous avions réussi à concentrer à temps en direction de Lublin les unités de l'Armée de Cavalerie, ces forces jointes à notre groupement local auraient pu être menaçantes pour les détachements « blancs » polonais. Dans ce cas les Polonais, non seulement n'auraient pas pu songer à faire déboucher une attaque de la région Deblin-Lublin, mais ils se seraient trouvés eux-mêmes dans une situation très critique et ils auraient été infailliblement rejetés sur la rive ouest de la Vistule. Cela montre excellentement que nous pouvions et que nous devons nous décider à l'offensive au delà de la Vistule et que cette attaque avait les plus grandes chances de succès, si on n'avait pas commis, de notre côté, des erreurs dans notre concentration stratégique.

La V^e Armée ne peut exécuter sa mission. Elle est repoussée par une vigoureuse attaque de nos armées du Nord et obligée de se replier sur la rive ouest de la Vistule. La XVI^e Armée engage des combats en direction de Varsovie.

Pendant ce temps, au point de soudure des IV^e et XV^e Armées, a lieu un incident insignifiant en lui-même, mais qui joua un rôle décisif dans la suite des opérations et marque le début de la catastrophe finale (croquis n^o 14).

L'État-Major de la IV^e Armée qui était parti pour Ciechanow après le déclenchement de l'offensive fut attaqué inopinément par de faibles détachements ennemis qui s'étaient infiltrés entre les IV^e et XV^e Armées ; en conséquence, cet État-Major dut s'éclipser en vitesse et s'enfuir vers l'ouest à la rencontre de ses divisions. Cet incident rompit les liaisons entre l'État-Major du front et celui de la IV^e Armée et ces liaisons ne furent pas rétablies jusqu'à notre retraite, conséquence évidente de notre pénurie absolue en moyens de transmission stratégique.

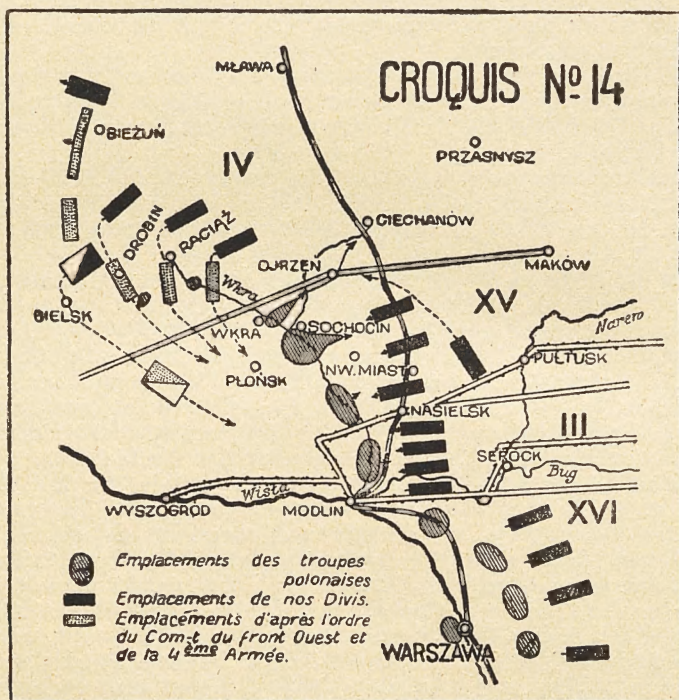
Cet incident tactique fut très rapidement liquidé. La XV^e Armée envoya au point de soudure sa division de réserve, laquelle retourna rapidement la situation, et l'offensive put reprendre. Cependant, ainsi qu'il apparut par la suite, cet événement ne fut pas l'effet du pur hasard. La V^e Armée polonaise repoussée derrière la Vistule reçut l'ordre de passer à l'attaque et la déclencha sur tout le front des XV^e et III^e Armées.

Notre offensive durait déjà depuis cinq semaines. Depuis cinq semaines, nous cherchions à découvrir les forces vives de l'ennemi et à les anéantir définitivement dans une attaque décisive. Pendant cinq semaines, les armées polonaises « blanches » s'étaient invariablement dérobées au choc décisif grâce à la dispersion de leurs unités et c'est seulement sur la Vistule que les Polonais, renforcés par de nouvelles formations, se décidaient à la bataille. Nous ne savions pas d'avance où nous rencontrerions la principale résistance ; serait-ce sur la Vistule ou au delà ? Mais ce que nous savions bien, c'est que nous rencontrerions le gros des forces ennemies quelque part et que nous les écraserions dans une dernière rencontre. Et voici qu'à présent c'était l'ennemi lui-même qui facilitait notre tâche. La V^e Armée, la plus faible numériquement et moralement, passait à l'attaque de nos XV^e et III^e Armées pendant que sur son aile découverte s'avançaient, menaçantes, les divisions de notre IV^e Armée les plus fraîches, les mieux entraînées. Le Commandement du front ne se possédait pas de joie. Les XV^e et III^e Armées reçurent l'ordre de

répondre à l'attaque de l'adversaire par une vigoureuse contre-attaque sur tout le front et de le rejeter derrière la Wkra (croquis n° 14).

Quant à la IV^e Armée, elle devait se couvrir dans la direction de Torun et avec toutes ses forces attaquer l'ennemi en flanc et par derrière dans la direction de Modlin en partant de la région Raciaz-Drobin.

La perte de la V^e Armée ennemie semblait inévitable. Sa destruction aurait entraîné les suites les plus graves pour toute la suite de nos opérations. Mais les Polonais jouèrent de bonheur. Notre IV^e Armée, sous les ordres de son nouveau chef qui avait perdu toute liaison avec l'État-

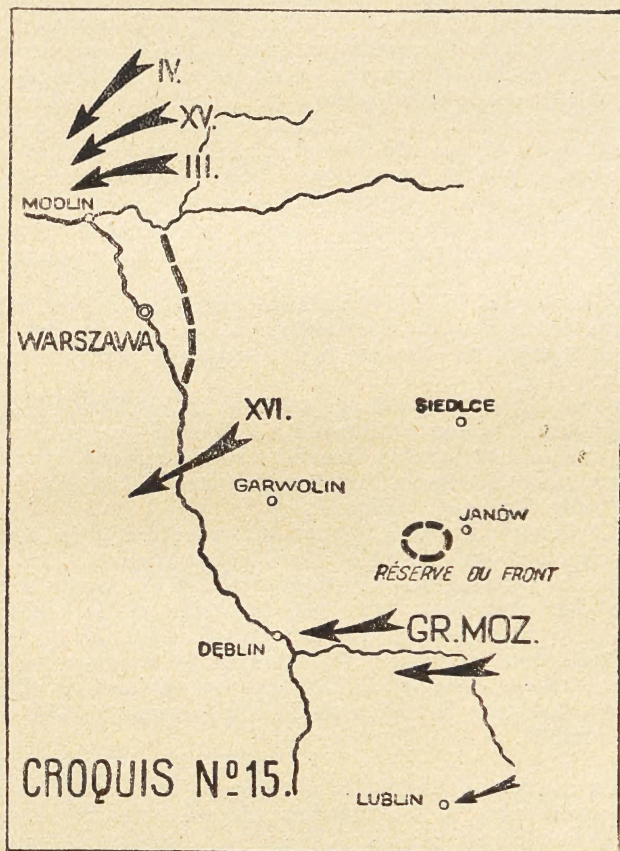


Major du front, ne se rendit pas un compte exact de la situation. Ne recevant pas d'ordre du front, il organisa dans la région de Raciaz-Drobin une sorte de demi-sûreté mal définie et dispersa ses unités dans le secteur Wloclawek-Plocck. La V^e Armée ennemie fut sauvée et sans subir la moindre perte, ayant sur son front et ses derrières notre puissante IV^e Armée avec ses quatre divisions de Chasseurs et ses deux divisions de Cavalerie, elle continua à marcher contre nos III^e et XV^e Armées. Une telle situation absolument monstrueuse et inimaginable permit aux Polonais non seulement d'arrêter l'offensive des III^e et XV^e Armées, mais encore de les repousser pas à pas vers l'est.

Pendant ce temps, la XVI^e Armée, grâce à une puissante attaque, balayait les unités polonaises et se rapprochait des points de passage de

la Vistule, quand une contre-attaque de ces mêmes unités l'obligea à se replier. Elle reprit l'attaque et alors recommencèrent des combats avec des alternatives diverses, mais sans résultats décisifs.

A l'aile gauche, la XVI^e Armée déboucha sans combat sur la Vistule : l'aile droite du groupe de Mozyrz atteignit le fleuve également sans



rencontrer d'obstacle. Par contre, dans la direction de Parczew, ce groupe engagea des combats sans résultat.

Le 13 août, la XII^e Armée est enfin mise sous les ordres du Commandant du front.

Le Haut Commandement, prenant en considération la nécessité d'étayer l'aile gauche du front Ouest, envoie le 11 août, à 3 heures, au front Sud-Ouest, une directive au sujet d'un regroupement indispensable de ses forces et de l'envoi, sans le moindre retard, de l'Armée de Cavalerie dans la direction de Zamosc-Hrubieszow. Un simple calcul de temps et de distance montre que cette instruction du Haut Commandement était parfaitement exécutable, avant que le groupement polonais du

Sud ne passât à l'attaque. Même si l'exécution tardait un peu, les unités polonaises assaillantes pouvaient être exposées à une débâcle complète ; car elles auraient reçu sur leurs derrières le choc de notre Armée de Cavalerie victorieuse.

Cependant, étant donnée la situation existant en Galicie où les groupes successifs envoyés jusqu'ici étaient dirigés sur Lwow, l'exécution de cette instruction se vit entravée. Le 12 août le Commandant en chef, dans une conversation télégraphique, fait connaître qu'il ne comprend pas ce retard dans l'exécution de sa directive et la confirme. Quand enfin on passa à l'exécution, il était presque trop tard. Mais le pis fut que notre victorieuse Armée de Cavalerie s'empêtra, pendant ces journées-là, dans des combats opiniâtres contre Lwow et perdit inutilement son temps et ses forces sur les positions fortifiées de cette place dans une lutte contre l'infanterie, la cavalerie et de puissantes escadrilles d'aviation. Ces combats absorbèrent entièrement l'Armée de Cavalerie qui entama si tard son regroupement qu'elle ne put faire sentir son action en direction de Lublin.

Pendant ce temps, la XII^e Armée interceptait un ordre adressé à la III^e Armée polonaise d'où il ressortait clairement que les Polonais se préparaient à prendre l'offensive contre notre aile gauche dans la région de Wierz.

Entre parenthèses, cet ordre ne parut pas authentique à l'État-Major, ainsi qu'il ressort d'une conversation télégraphique suivant laquelle toutes les unités mentionnées dans cet ordre n'avaient pas été lancées contre nous, mais continuaient à opérer sur le front Sud-Ouest. Malheureusement, l'ordre était bien authentique.

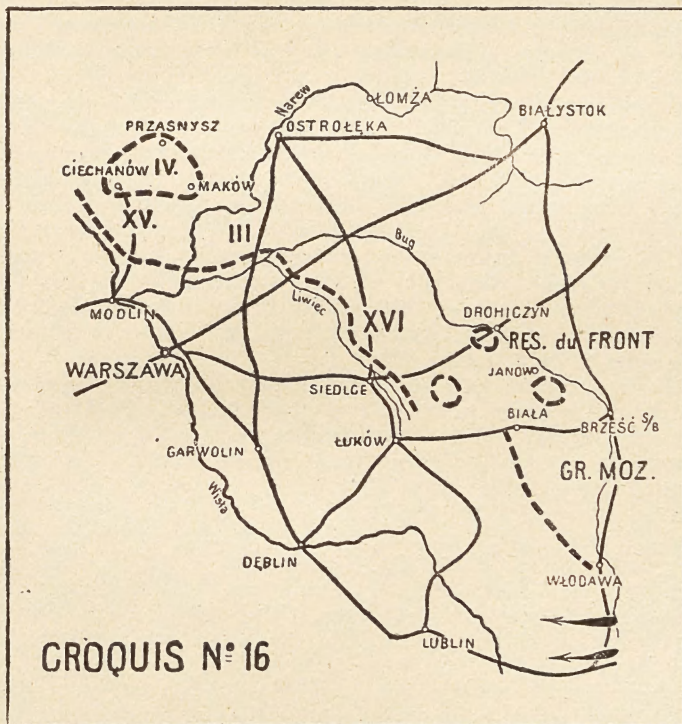
La XVI^e Armée poursuivit ses attaques sans succès au nord de Varsovie. La situation était telle qu'il était indispensable de renforcer notre aile gauche et en même temps de donner à la XVI^e Armée la possibilité d'entamer des opérations dans des directions moins renforcées par l'ennemi. En conséquence, le Commandant du front lança, le 14 août, un ordre qui prescrivait à la XVI^e Armée de chercher des points de passage au sud de Varsovie et d'envoyer une division de chasseurs en réserve du front dans la région de Lukow (croquis n° 15), ce qui fut entrepris aussitôt.

XIII. LA CONTRE-OFFENSIVE POLONAISE. — Pendant qu'on procédait à ces regroupements, l'Armée polonaise passa à l'offensive. Le groupe de Mozyrz fut facilement écrasé, dispersé et se replia en désordre. La XVI^e Armée commença à éprouver les effets de l'attaque de flanc, qui devinrent d'autant plus sensibles que juste à ce moment on était en train de remanier le dispositif et que les divisions avaient perdu toute liaison avec le Commandant de l'Armée, ce qui résultait du trop grand éloignement de l'État-Major de la ligne de combat. Cette situation devint pour nous critique, étant donné surtout que l'Armée de Cavalerie s'obstinait à opérer en direction de Lwow au lieu d'opérer en direction de Lublin.

Malheureusement, le Commandant du front ne fut informé de l'offensive polonaise que le 18 août par une conversation téléphonique avec le Commandant de la XVI^e Armée. Ce dernier n'en avait été instruit

que le 17. Le groupe de Mozyrz n'envoya aucun compte rendu sur ce qui se passait.

Le Commandant de la XVI^e Armée, en rendant compte par le Hughes de la situation, se prononçait pour une retraite nécessaire, en vue de se réorganiser, mais il ne considérait pas l'offensive des forces polonaises « blanches » comme sérieuse et prévoyait la possibilité de la liquider. Cependant, le rapprochement des renseignements que l'on avait sur l'ennemi et de cette offensive débouchant de derrière le Wieprz, nous força d'envisager autrement la situation. Le Commandant du front lança



immédiatement un ordre qui modifiait entièrement les missions des armées du front (croquis n° 16).

A notre aile gauche, la situation devenait menaçante. A notre aile droite, par suite des opérations incompréhensibles de la IV^e Armée, il n'était absolument pas possible d'en finir avec l'ennemi qui attaquait ; au contraire, la IV^e Armée en s'aventurant vers Włocławek s'était condamnée d'avance à une situation extrêmement critique.

L'ordre disait en substance: la IV^e Armée avec toutes ses forces devra se concentrer le 20 août, terme de rigueur, dans la région de Ciechanow-Przasnysz-Makow en aidant en route la XV^e Armée. Un télégramme du chef d'État-Major du front Ouest spécifiait que si l'appui donné à la

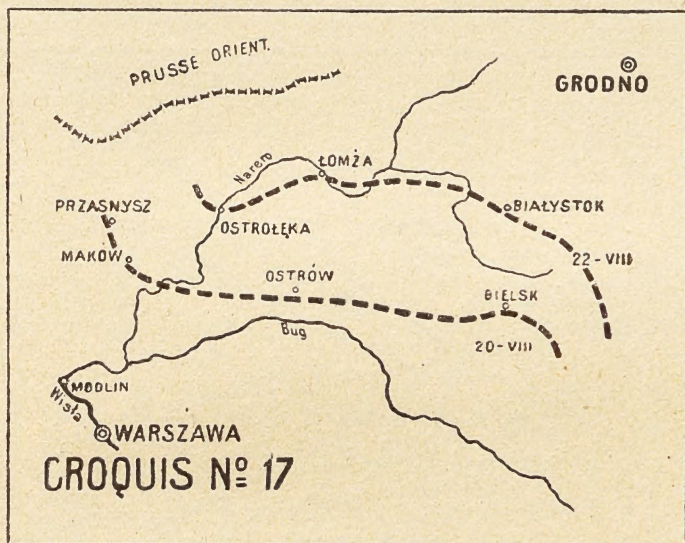
XV^e Armée retardait son mouvement, elle devait renoncer à cet appui, son but étant de se concentrer dans la région indiquée et à la date prescrite. Les XV^e et III^e Armées reçurent la mission de contenir l'ennemi et de couvrir la concentration des réserves de la IV^e armée. La XVI^e Armée devait se replier derrière la Liviec et le groupe de Mozyrz couvrir l'aile gauche de la XVI^e Armée. La XII^e Armée reçut l'ordre de passer à l'attaque dans le but de fixer l'ennemi qui avait débouché du Wieprz ; la 21^e Division de la III^e Armée et une division de la XVI^e Armée durent se porter à marches forcées dans la région Drohiczyn-Janow en réserve du front.

Il était évident que le temps perdu nous avait fait manquer l'occasion d'infliger un désastre à l'adversaire et que nous étions tombés nous-mêmes dans une situation critique ; la retraite s'imposait.

Connaissant le caractère des combats et des opérations sur nos fronts discontinus et très étendus, le Commandant du front ne se faisait aucune illusion sur nos possibilités de résistance et sur la nécessité probable de battre en retraite jusqu'à la ligne Grodno-Brzesc. Là, nous aurions la possibilité d'incorporer les 60.000 hommes de renforts qui étaient déjà en cours de transport ou de marche vers les bataillons de réserve de nos armées. Là, nous pourrions nous reposer, nous réorganiser et passer de nouveau à l'offensive. Mais la condition essentielle était de tirer d'abord nos armées en bon état de cette situation. Aussi l'isolement de la IV^e Armée nous causait quelque inquiétude ; on lui fixa en conséquence la date extrême de sa retraite.

Mais là ne se terminèrent pas nos malheurs. La pénurie de moyens de transmission et les mouvements de va-et-vient de la IV^e Armée dans le corridor de Dantzig empêchèrent évidemment le Commandant de la IV^e Armée de recevoir en temps voulu l'ordre donné. Pour comble de malheur, le Commandant de la IV^e Armée, séparé de l'État-Major du front et des armées voisines et n'ayant par suite aucune idée de la situation générale sur le front, envisageait cette dernière sous un jour extrêmement favorable et la retraite comme tout à fait inopportune. Le 19 août, s'étant mis en relation par hasard avec le Commandant du front par le Hughes, il lui exprima ses vues, mais reçut la confirmation catégorique de l'ordre donné. Que la IV^e Armée ayant perdu tant de temps n'ait pu finalement à la date fixée achever la mission prescrite, cela se conçoit tout seul. Cette circonstance, jointe à la désorganisation du groupe de Mozyrz qui était arrivée à son comble et à l'audace que l'ennemi avait apprise à notre école et qui le faisait attaquer avec une vitesse échevelée, condamnait d'avance la IV^e Armée à une perte presque certaine. Un seul espoir subsistait encore, celui de voir l'ennemi s'arrêter, ne fût-ce qu'un temps très court, pour organiser ses derrières, ou tout au moins ralentir l'allure de son offensive. Mais c'est ce qu'il ne fit pas. Le 20 août, l'ennemi rejeta la XVI^e Armée en désordre, prit en flanc successivement la III^e et la XV^e Armées, les battit, et occupa la ligne Przasnysz-Makow-Ostrow-Bielsk-Brzesc (croquis n° 17). A ce moment, la IV^e Armée venait d'entamer sa marche sur Przasnysz et se trouvait dans la région de Ciechanow. Le 22 août, l'ennemi débouche sur la ligne Ostrolenka-Lomza-Bialystok, la IV^e Armée ne faisait qu'approcher du premier point. Les XV^e et III^e Armées font tous leurs efforts pour

arrêter l'attaque ennemie et permettre à la IV^e Armée de franchir l'étroit corridor situé entre la Narew et la frontière de la Prusse Orientale. Mais cette tâche est impraticable. Les III^e et XV^e Armées, à la suite de combats inégaux, dans une situation extrêmement critique, perdent une grande partie de leurs forces et ne peuvent plus porter secours à la IV^e Armée. La plus grande partie de cette armée est acculée à la frontière de la Prusse Orientale et est obligée de passer en territoire allemand.



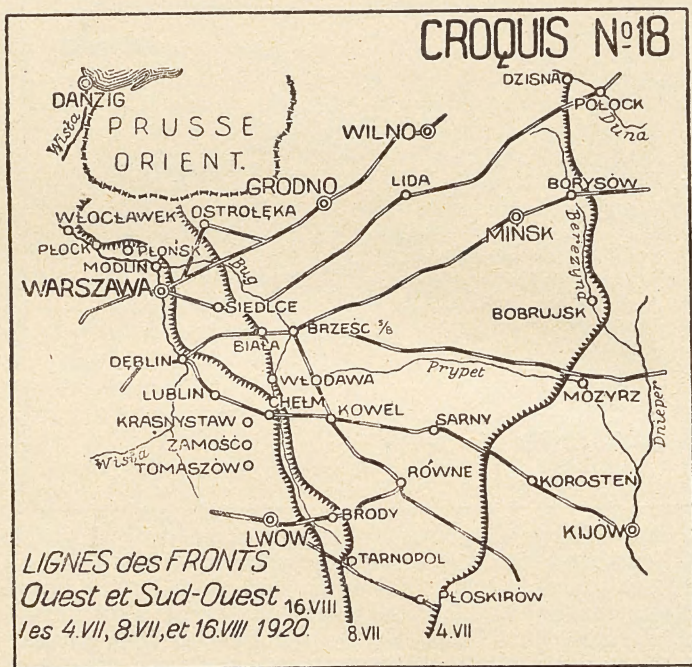
C'est ainsi que s'achève notre magnifique opération qui fit trembler le capital européen, lequel ne respira librement qu'après sa fin.

Les Polonais qui avaient mis dans leur offensive toute l'énergie qui leur restait, perdirent souffle et ne purent développer leurs succès. Nos unités atteignirent dans l'état le plus lamentable la ligne Grodno-Wolkowysk et de là rejoignirent leurs armées. Le travail d'organisation ronfla de nouveau. Les renforts furent versés dans les cadres restants et au bout de deux ou trois semaines les forces du front étaient rétablies, rétablissement tout relatif d'ailleurs. Les renforts nouvellement arrivés n'étaient ni équipés, ni chaussés malgré les rigueurs de l'automne.

On ne pouvait envisager une nouvelle offensive avant d'avoir reçu des équipements. D'autre part, sans offensive, il est difficile de parler de la valeur militaire de la troupe. Si l'ennemi était passé à l'offensive avant nous, il n'y a pas le moindre doute que nous eussions été battus. Pourtant, le moral des troupes était bon. L'échec de notre opération leur faisait désirer une nouvelle offensive. Nous avons toutes les chances de ramener la fortune sous nos drapeaux. Le tout était de savoir qui serait prêt le premier, qui attaquerait avant l'autre. Malheureusement, la situation économique de la République ne nous permit pas de réaliser notre tâche. Les Polonais passèrent les premiers à l'offensive et la continuation de notre retraite devint inévitable.

L'Armée de Cavalerie qui avait fini par arriver dans la direction de Lublin fut chargée par le Haut Commandement d'exécuter un raid profond sur Zamosc, mais il était trop tard.

FIN. — La conclusion essentielle à tirer de notre campagne de 1920 est que sa perte fut due non à la politique, mais à la stratégie. La politique avait placé l'Armée rouge devant une tâche difficile, risquée et audacieuse, mais cela veut-il dire qu'elle était mal conçue? Il n'y a pas de grande œuvre qui n'ait exigé de l'audace et de la décision. Et si l'on compare la révolution d'octobre avec notre offensive socialiste



extérieure, on doit conclure que la tâche en octobre était bien plus hardie, bien plus hasardeuse.

Le front rouge pouvait accomplir la mission qui lui était assignée, mais il ne l'accomplit pas. La cause essentielle de notre échec est l'insuffisance de préparation des commandants des troupes à leurs fonctions. Les moyens techniques manquaient, surtout parce qu'ils n'avaient pas fait l'objet d'une attention suffisante. De plus, l'insuffisance de préparation de quelques-uns de nos grands chefs ne permit pas de remédier sur-le-champ aux lacunes du commandement technique. Au moment de l'attaque décisive, la disposition presque à angle droit du gros des forces des fronts Ouest et Sud-Ouest entraîna l'échec de l'opération juste au moment où le front Ouest était engagé dans son offensive sur la Vistule. Les opérations mal coordonnées de la IV^e Armée nous arrachèrent la victoire des mains et en dernière analyse entraînèrent notre catastrophe.

La classe ouvrière de l'Europe occidentale, à la nouvelle de l'offensive

rouge, avait été secouée d'un frisson révolutionnaire. Les mots d'ordre nationaux que lança la bourgeoisie polonaise ne purent masquer la réalité de la guerre de classes qui se jouait. Ce sentiment-là embrasa à la fois le prolétariat et la bourgeoisie de l'Europe et un frisson révolutionnaire ébranla le monde. Il n'y a pas le moindre doute que si nous avions réussi à briser dans les mains de la bourgeoisie polonaise son armée de bourgeois et de seigneurs, la révolution de la classe ouvrière en Pologne aurait été un fait accompli. Et l'incendie ne se serait pas arrêté aux frontières de la Pologne. Comme un torrent furieux, il aurait envahi toute l'Europe occidentale. L'Armée rouge n'oubliera pas cette expérience de révolution exportée, et si jamais la bourgeoisie européenne nous convie à de nouveaux combats, l'Armée rouge réussira à l'écraser, à appuyer et à propager la révolution en Europe.

ANNEXE II

NOTES RÉDIGÉES PAR :

Le Lieutenant-Colonel breveté E. PERKOWICZ
et le Commandant breveté J. MOSZCZENSKI.

SOUS LA DIRECTION DU

Général de brigade Julien STACHIEWICZ,
Chef du Bureau Historique Militaire de Varsovie

REMARQUE GÉNÉRALE

L'ouvrage du Maréchal Pilsudski, *l'Année 1920*, a été écrit à Sulejowek au cours des mois d'avril à juin 1924.

L'édition actuelle est identique à la première ; on n'a corrigé dans le texte que les fautes d'impression.

Par contre, le Maréchal Pilsudski a prescrit au chef du Bureau Historique Militaire une étude approfondie des plus importants travaux soviétiques de la guerre de 1920 parus depuis la publication de la première édition de *l'Année 1920* et de placer les nouvelles données tirées de ces documents sous forme de notes à la fin du livre.

A l'exécution de cette tâche se sont employés les officiers du Bureau Historique Militaire, le lieutenant-colonel breveté Ed. Perkowicz et le commandant breveté Joseph Moszczenski, sous la direction du chef de ce bureau : le général de brigade Julien Stachiewicz.

Les présentes notes sont le résultat de leurs travaux ; elles sont basées sur les livres et les articles suivants, parus après la publication de la première édition de l'ouvrage du Maréchal Pilsudski :

N. E. KAKOURINE et W. A. MIELIKOFF, *la Guerre contre les Polonais blancs en 1920*, Moscou, 1925. Édition du Bureau Historique de l'État-Major de l'Armée rouge.

NIEWIEJINE, *la Guerre russo-polonaise 1919-1920*, Moscou, 1923. Édition lithographiée.

CHAPOCHNIKOFF, *Sur la Vistule. Etude historique de la Campagne de 1920*, Moscou, 1924.

KAMIENIEFF, *La lutte contre la Pologne blanche (le Messager Militaire, n° 12)*.

OGORODNIKOFF, *L'Armée rouge dans la guerre contre la Pologne (la Révolution et la Guerre, nos 6 et 7)*.

VARINE, Les leçons de la guerre civile (*Science Militaire et Révolution*, n° 2-2).

POUTNA, *Vers la Vistule et retour*, Leningrad, 1927.

FROLOFF, Le ravitaillement de l'Armée rouge sur le front occidental (*la Révolution et la Guerre*, nos 11, 12 et 14, 15).

— *Aperçu historique de la 27^e division de chasseurs d'Omsk de l'Armée rouge*, Moscou-Leningrad, 1923.

LISOWSKIJ, Retraite de Varsovie de la III^e Armée en 1920 (*Science Militaire et Révolution*, 1924, livre VIII, et *Guerre et Révolution*, 1925, livre I) (1).

On a de plus mis à contribution les documents militaires soviétiques se trouvant aux archives du Bureau Historique Militaire (polonais), documents qui n'ont été classés qu'après l'apparition de la première édition de l'ouvrage du Maréchal.

Le livre de Serghieieff, cité plusieurs fois dans l'ouvrage du Maréchal Pilsudski, a été publié en 1925 en polonais :

J. N. SERGHIEIEFF, *De la Dwina à la Vistule*. Traduction et préface de J. Moszynski. Institut d'Études et d'Éditions militaires, Varsovie, 1925.

Dans l'ouvrage du Maréchal, les citations et les renvois correspondent à l'édition russe.

Le livre du Maréchal a été publié en russe en 1926 :

J. PILSUDSKI, L'Année 1920. Traduction de Pietrousievitch. Préface de Triandafiloff (8 croquis) (*le Messager Militaire*, Moscou, 1926, p. 171).

(1) Ces livres n'existent qu'en langue russe. (N. d. T.)

NOTES

Page 9. — 1. *Système d'évaluation des forces appliqué dans l'Armée soviétique en 1920.*

Les procédés d'évaluation des forces appliqués dans l'Armée soviétique étaient très variés. C'est pourquoi les auteurs russes (Kakourine, Mielikoff, Toukhatchevski, Chapochnikoff, Kamienieff, Ogorodnikoff, Varine et autres) adoptent dans leurs raisonnements des chiffres arbitraires.

D'après les documents russes originaux, pris pendant la guerre et en possession de notre Bureau Historique, ainsi que d'après la littérature soviétique, on peut établir quelques schémas-types du décompte des forces utilisés dans les États-Majors et dans les unités. Ces schémas furent souvent modifiés de différentes manières.

Il est difficile de se rendre compte jusqu'à quel point les rapports officiels étaient exacts et répondaient à la réalité. Il est très possible que les situations en hommes et en armes diffèrent considérablement de ceux qui figurent dans les rapports officiels. Dans ce domaine, les auteurs soviétiques majoraient souvent les chiffres donnés dans les documents officiels (Kakourine, Poutna). Cette majoration est due au temps considérable qui s'est écoulé entre la date de l'établissement du compte rendu par les unités et celle de la rédaction du rapport général par les États-Majors des grandes unités. Il existe également des avis inverses. Ainsi Froloff constate que les chiffres des situations de vivres (dans les rapports officiels) donnés par les États-Majors diffèrent de 300 à 400 p. 100 de ceux fournis par l'intendance.

Poutna, commandant la 27^e Division de chasseurs pendant la guerre, fait la lumière à ce sujet dans son livre *Vers la Vistule et retour* (p. 110), lorsqu'il écrit que pendant six semaines d'offensive, des rives de la Bérézyna à la Vistule, il put par deux fois recompléter les effectifs de sa division, sans recevoir un seul homme de renfort, seulement par l'incorporation dans les unités combattantes des soldats provenant des organes de l'arrière de sa division. Il est difficile en définitive de juger si les autres divisions soviétiques ont eu la possibilité de se recompléter d'après le même système. Cependant, il ressort de ces quelques données que les situations numériques réelles pouvaient s'écarter des chiffres relatés dans les comptes rendus et les rapports officiels.

Enfin, sur la question du système de décompte des forces, il convient de remarquer que chaque grand État-Major recevait de plusieurs sources les renseignements servant de base à l'établissement de son rapport général : il y avait les comptes rendus des commandants des unités subordonnés, les rapports des commissaires (rapports non soumis à la voie

hiérarchique habituelle), les évaluations approximatives basées sur le compte des renforts et des pertes probables.

En résumé, nous possédons actuellement une série de données officielles soviétiques dans lesquelles les chiffres fournis par les unités du front diffèrent considérablement de ceux données par le G. Q. G., aussi bien en ce qui concerne ses propres forces que les forces ennemies.

Le raisonnement ci-dessus amène à constater que le système de dénombrement admis en 1920 dans l'Armée soviétique fut non seulement compliqué, mais encore non homogène, ce qui rendit possible aux auteurs russes de jongler avec les chiffres suivant les besoins ou leur fantaisie.

Page 10. — 2. Rapport des forces polonaises aux forces soviétiques dans les mois de mai et juillet 1920.

Le rapport des forces polonaises aux forces russes a donné lieu à une curieuse discussion entre Toukhatchevski et Chapochnikoff. (Ce dernier était en 1920 chef du Bureau des opérations au Grand État-Major Général de la République des Soviets.)

Chapochnikoff constate une différence sensible entre la manière de voir de Toukhatchevski et le G. Q. G. dans l'évaluation des forces polonaises. En particulier, l'État-Major du Commandant en chef des forces armées de la République soviétique établissait le décompte des forces d'après le nombre des combattants aussi bien pour l'un que pour l'autre parti, alors que Toukhatchevski compte arbitrairement en fusils et sabres en adoptant pour le nombre des fusils les chiffres du Bureau des renseignements, car cela répond à son but de démontrer l'équilibre des forces.

Chapochnikoff met ce fait en évidence à l'aide d'un tableau à la date du 15 mai (1).

Situation au 15 mai.

	ARMÉE ROUGE.	POLONAIS.
D'après les données de l'Etat-Major du Commandant en chef : combattants.....	82.000	75.000
D'après les données du front Ouest, fusils et sabres	54.000	56.500
Combattants	92.000	—

Dans cette discussion, Chapochnikoff ne montre pas la différence des opinions de Toukhatchevski comme auteur en l'année 1923 et comme Commandant du front en l'année 1920. Il souligne toutefois indirectement ce fait, en relatant une conversation du 5 juin (2), par appareil Hughes,

(1) CHAPOCHNIKOFF, *Sur la Vistule*, p. 12.

(2) Vraisemblablement erreur d'impression; la conversation eut lieu le 5 juillet, après le commencement de l'offensive. En langue russe, les mots juin et juillet ne diffèrent que d'une lettre *yioun-yioul*.

entre l'État-Major du Commandant en chef et l'État-Major du front Ouest.

Dans cette conversation, le Chef de l'État-Major du front évalue en chiffres ronds les forces soviétiques à 80.000 fusils et 8.700 sabres (non compris les troupes de couverture à la frontière de Lettonie) contre 58.000 fusils polonais. « Pour cette fois, nous sommes plus forts de moitié », annonce le Chef de l'État-Major du front Ouest (1).

Il est difficile d'admettre qu'il existât en ce temps une divergence d'opinions entre le Commandant du front et son Chef d'État-Major. Mais, même dans ce cas, le G. Q. G. appréciait la relation des forces autrement que ne le faisait le front Ouest.

Situation au 4 juillet (2).

	ARMÉE ROUGE.	POLONAIS.
D'après les données du front Ouest : Fusils et sabres.....	91.463	
Combattants	160.188	95.000
D'après les données de l'État-Major du G. Q. G. : Combattants	114.000	58.000

De ces données, il semble résulter en toute certitude que le front Ouest, en 1920, est persuadé qu'il possède la supériorité du nombre dans le rapport de 1,5 à 1 (160.000 contre 95.000 ou 91.000 contre 58.000) ; et l'État-Major du Commandant en chef fixe ce même rapport à 2 contre 1 (114.000 contre 58.000).

Il existe un troisième tableau de Toukhatchevski arrangé après coup et intentionnellement faussé dans le but de faire ressortir l'équilibre des forces.

Il est à remarquer que Kakourine (3), en discutant le nombre des fusils polonais, a éliminé, comme l'a fait le Maréchal Pilsudski, 30.000 baïonnettes et 1.200 sabres, qui, jusqu'à la ligne du Bug, ne purent être engagés dans les combats. Par contre Toukhatchevski tient compte de ces chiffres, toujours en vue de sa démonstration de l'équilibre des forces.

Page 10. — 3. Disparition dans le calcul des forces propres de Toukhatchevski de la 29^e Division de Chasseurs et de la 15^e Division de Cavalerie.

Le Maréchal Pilsudski attire l'attention sur le fait que la 29^e Division figurant au tableau III dans le travail de Toukhatchevski n'existe plus dans les tableaux suivants. La disparition de cette division ne peut s'expliquer que de la manière suivante :

(1) ЧАПОЧНИКОВ, p. 19.

(2) ЧАПОЧНИКОВ, p. 17.

(3) КАКУРИНЕ et МИЛИКОВ, *La Guerre contre les Polonais blancs*, p. 200.

Le 29^e D. I. était composée d'éléments différents (deux brigades de la 5^e Division de Chasseurs : les 13^e et 15^e Brigades, une brigade de la 29^e D. I. : 86^e Brigade).

Après les opérations de mai, la nécessité se fit sentir de créer l'État-Major de la III^e Armée soviétique. L'État-Major de la 29^e D. Ch^{rs} y fut employé en entier et fut remplacé par l'État-Major de la 5^e D. Ch^{rs}, arrivée récemment de Sibérie.

La composition de la 29^e Division resta la même ; seule son appellation changea : elle devint la 5^e Division.

Toukhatchevski ne s'est pas donné la peine d'expliquer ce changement dans ses annexes et ses notes, de sorte que l'étude de son travail laisse l'impression que la 29^e Division a disparu des comptes.

L'explication que nous avons donnée ci-dessus repose sur des documents, tombés entre nos mains, des 29^e et 5^e D. I. Ch^{rs}, documents parmi lesquels se trouve l'ordre relatif au changement de numéro de cette division.

Par contre, rien n'explique la disparition du tableau II de la 15^e D. C. D'après des données officielles, elle comptait dans la journée du 2 juin : 1.813 combattants de Cavalerie et 300 combattants d'Infanterie.

Page 12. — 4. Renforcement du front Ouest en juin.

D'après Kakourine, au cours du mois de juin, le front Ouest reçut un renfort de 70.000 hommes environ, dont 37.000 à peu près entrèrent en ligne (1).

Selon un tableau inséré dans un ouvrage du même auteur, les menus renforts arrivés du 1^{er} au 15 juin s'élevèrent au total à 56.274 hommes, dont un certain nombre de volontaires et de communistes (2):

En juin, de nouvelles unités arrivèrent au front Ouest, avec les effectifs ci-dessous :

	FUSILS.	SABRES.	COMBATTANTS.
16 ^e D. Ch ^{rs}	4.417	837	9.660
23 ^e »	3.060	1.289	7.569
27 ^e »	5.000	250	9.000
54 ^e »	4.401	171	8.596
10 ^e D. C.....	—	2.500	3.600
Brigade de l'Oural.....	1.000	—	1.500
Total	17.878	5.047	39.825

Les tableaux de Toukhatchevski ne tiennent pas entièrement compte de ces chiffres.

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 200.

(2) *Ibid.*, p. 429.

Page 12. — 5. *Procédé de recomplètement des armées soviétiques sur le front Ouest.*

Le recomplètement des effectifs des armées soviétiques sur le front Ouest fut obtenu non par voie de recrutement de jeunes soldats ou de réservistes, mais presque exclusivement par incorporation des déserteurs capturés.

Au commencement de l'année 1920, quand il fut possible de mener une lutte efficace contre la désertion, on créa à cet effet un organe spécial dans la zone du front et des arrières. Par publicité, contrôle et répression, on obtint de sérieux résultats qui amenèrent une diminution sensible de la désertion et l'incorporation des déserteurs antérieurs. Par exemple, la XVI^e Armée dans un ordre du 3 juillet sous le n^o 823 dit que du 14 mai au 15 juin, sur 24.615 déserteurs enregistrés, 10.357 furent arrêtés et 14.258 se présentèrent de bonne volonté.

(Notice basée sur des documents soviétiques se trouvant dans les Archives du Bureau Historique polonais.)

Page 16. — 6. *Rapport des forces polonaises aux forces russes en août d'après les données des États-Majors russes de 1920.*

Comme il a été constaté précédemment, aussi bien le G. Q. G. que le front Ouest comptaient sur une supériorité numérique permanente par rapport aux Polonais en mai et en juillet. Cela est également vrai pour août. Les tableaux ultérieurs empruntés à la littérature russe sont le résultat d'études faites du point de vue de l'histoire, mais jamais du point de vue d'un élément de décision. Le tableau ci-dessous en est la confirmation (voir p. 264).

Page 16. — 7. *Confirmation par les auteurs soviétiques du calcul des forces russes donné par le Maréchal Pilsudski.*

Nous trouvons chez Mielikoff une très curieuse confirmation de l'exactitude du calcul approximatif du Maréchal Pilsudski.

Voulant établir objectivement la comparaison des forces des deux partis pendant la bataille de la Vistule, Mielikoff arrive à des résultats très rapprochés de ceux du Maréchal Pilsudski par une méthode de calcul complètement différente (1).

Partant de l'hypothèse que les erreurs de calcul relatives au rapport des forces résultent d'une interprétation arbitraire par Toukhatchevski et par les autres auteurs des termes « fusils et sabres » et « combattants », il s'efforce, en se basant sur les chiffres cités par les différents auteurs et correspondant plus ou moins aux chiffres du front Ouest (Toukhatchevski) et à ceux du G. Q. G. (Chapochnikoff), de trouver pour les deux partis (polonais et russe) le même coefficient d'évaluation. Il établit ce coefficient d'après la moyenne des *sabres et fusils* par rapport aux *combattants* dans les phases diverses du combat. Il adopte pour les troupes russes, selon les chiffres qu'il possède, un rapport de 70 p. 100 pour les divisions fraîchement reconstituées ou n'ayant pas encore participé aux combats, et de 60 à 55 p. 100 pour les divisions ayant pris part à des combats

(1) Mielikoff considère d'ailleurs cette comparaison comme provisoire jusqu'au moment de la mise en œuvre des archives des deux partis.

TABLEAU COMPARATIF

des forces des Armées russes et des Armées polonaises, d'après les données de l'État-Major du Conseil révolutionnaire de guerre de la République à la date du 11 août 1920 (1).

DIRECTIONS.	PARTI.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	DÉSIGNATION des groupements.
Plock.....	Ennemi	8.000	1.700	De Sierpce
	Troupes sov.	16.020	5.830	IV ^e Armée.
Modlin.....	Ennemi	7.000	?	De Modlin
	Troupes sov.	45.539	1.911	XV ^e et III ^e Armées.
Varsovie	Ennemi	28.000	2.600	De Varsovie
	Troupes sov.	31.655	1.041	XVI ^e Armée.
Deblin	Ennemi	10.000	1.000	De Deblin
	Troupes sov.	11.690	?	Groupe de Mozyrz De Krasnystaw et Hrubieszów
Sandomierz .	Ennemi	13.000	1.500	
	Troupes sov.	10.582	1.494	XII ^e Armée.
Lwow	Ennemi	9.000	7.000	De Lwow
	Troupes sov.	3.394	17.732	I ^{re} Armée de Cavalerie
Stryj.....	Ennemi	11.500	1.200	De Tarnopol et Halicz
	Troupes sov.	7.113	2.879	XIV ^e Armée.
TOTAL...	Ennemi	86.500	15.000	
	Troupes sov.	125.995	30.140	

importants, c'est-à-dire que, suivant les pertes de la division qui portent en premier lieu sur l'effectif des fusils et des sabres, cet effectif forme de 70 à 55 p. 100 des effectifs totaux des unités combattantes. Mielikoff adopte ce même rapport pour l'Armée Polonaise.

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 286.

POLONAIS

GROUPES.	FUSILS et SABRES.	COMBATTANTS d'Infanterie et de Cavalerie.	TOTAL des combattants.
Gr. de Wloclawek.....	7.200	9.500	12.000
V ^e Armée	19.800	26.500	34.000
I ^{re} Armée	22.500	30.000	38.000
II ^e Armée.....	7.500	10.000	12.000
IV ^e Armée	13.800	18.500	23.500
III ^e Armée.....	15.000	19.500	25.000
Total.....	85.800	114.000	145.000
VI ^e Armée	12.000	16.500	22.000
VII ^e Armée Ukrainienne.	13.500	18.500	24.000
TOTAL.....	111.300	148.500	191.000

TROUPES SOVIÉTIQUES

GROUPES.	FUSILS et SABRES.	COMBATTANTS d'Infanterie et de Cavalerie.	TOTAL des combattants.
IV ^e Armée	14.000	24.500	28.000
XV ^e Armée.....	13.000	23.000	26.000
III ^e Armée.....	10.000	18.000	20.000
XVI ^e Armée	10.500	18.200	20.700
Groupe de Mozyrz	4.000	7.000	8.000
Total.....	51.500	90.700	102.700
XII ^e Armée	11.000	20.000	22.500
I ^{re} Armée de cavalerie..	15.000	27.500	30.000
XIV ^e Armée	9.000	16.500	18.000
TOTAL.....	86.500	154.700	173.200

En conséquence, nous obtenons le tableau (p. 265) (1) :

Ainsi qu'il ressort de cette comparaison, Mielikoff table sur 60 p. 100 de fusils et sabres pour l'Armée Polonaise et 50 p. 100 pour l'Armée Soviétique, en faisant remarquer que la proportion d'unités fraîchement reconstituées est plus forte du côté polonais.

Mielikoff ajoute que pour égaliser les comptes, il conviendrait de comprendre dans les forces du front Ouest la XII^e Armée qui opérait en effet contre la III^e Armée Polonaise. Le rapport des forces serait alors de 120.000 combattants du côté polonais contre 145.000 combattants du côté russe. Ce calcul répond, à très peu de chose près, aux calculs correspondants du Maréchal Pilsudski. Il en résulte le tableau ci-dessus.

Il existe cependant entre les évaluations respectives de Mielikoff et du Maréchal une différence essentielle dans les dates d'établissement de ces chiffres. En particulier, le Maréchal Pilsudski a fait ses calculs en 1920, c'est-à-dire dans le moment même de la lutte, alors que Mielikoff donne les siens en 1925, comme le résultat de plusieurs années d'études.

Ainsi que nous l'avons vu (tableau comparatif, p. 264), le G. Q. G. russe en 1920 appréciait autrement ce rapport des forces ; car en prenant dans ce tableau les chiffres correspondant aux forces polonaises et russes sur le théâtre Nord-Est des opérations, nous obtenons :

Du côté polonais : 66.000 combattants d'Infanterie et 6.800 de Cavalerie ;

Du côté russe : 115.486 combattants d'Infanterie et 9.529 de Cavalerie.

Les chiffres de Toukhatchevski concernant cette même période : 40.000 fusils russes et 70.000 fusils polonais, ne reflètent pas l'opinion des États-Majors russes en l'année 1920 ; car il est difficile d'admettre qu'il ait pu exister une assez grande divergence de vues entre le Commandant du front et le Commandant en chef pour que l'un table sur une supériorité de près du double de ses forces sur celles de l'adversaire, alors que pour l'autre cette supériorité numérique existe au bénéfice de l'ennemi.

En tant que données historiques, les chiffres de Toukhatchevski sont donc complètement inexacts et sont contraires aux chiffres de Mielikoff dans son travail publié par le Bureau Historique de l'État-Major de l'Armée Rouge.

Pages 23-25. — 8. Plan de campagne russe et prévisions du Haut Commandement russe relatives aux opérations en cas de passage des Polonais à l'offensive (2).

Pour mettre en évidence les possibilités de contre-attaques soviétiques en cas d'offensive de notre part, il suffit d'examiner le plan général de campagne du parti russe.

Ce sujet a été traité par une série d'auteurs. Nous ne pouvons pas nous arrêter plus longuement sur cette question et nous négligeons les pré-

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 290.

(2) Cf. KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 69 et suiv. ; CHAPOCHNIKOFF, *loc. cit.*, p. 52 et suiv. ; KAMIENIEFF, *La guerre contre la Pologne blanche*, (*Messenger Militaire*, n° 12) ; VARINE, *Les leçons de la guerre civile* (*Science Militaire et Révolution*, n° 2).

misses sur lesquelles ce plan était basé, à savoir : la situation sur les fronts autres que le front polonais ; la possibilité de l'entrée en guerre aux côtés des Polonais de la Roumanie, de la Lettonie, de la Lithuanie, de l'Esthonie et de la Finlande ; l'évaluation des forces ennemies, etc.

Nous passons tout de suite à l'examen des principes concrets de la conduite des opérations fixées par ce plan.

Le plan de campagne contre la Pologne fut dans ses lignes générales établi par le chef du Bureau des opérations de l'État-Major de campagne du Conseil révolutionnaire de guerre de la République (Chapochnikoff en février 1920) et adopté comme base des décisions ultérieures. Il fut reconnu que le principal objectif des opérations devait être le parti le plus fort, c'est-à-dire la Pologne. C'est l'adversaire le plus fort, et quand il sera vaincu, les armées des autres petits États n'auront aucune importance.

Le plan de campagne prévoyait la mise en ligne contre l'Armée Polonaise de 171.000 fusils et 18.000 sabres. Cela correspondait (en adoptant pour les effectifs des divisions d'infanterie 9.000 fusils et 400 sabres, et pour les divisions de cavalerie de 2.500 à 3.000 sabres), à 19 D. I. et 5 D. C.

Ces forces devaient opérer contre le groupe polono-letton, évalué à 129.000 fusils et 13.900 sabres.

La couverture du côté des États neutres devait en outre absorber ultérieurement 54.000 fusils et 1.200 sabres, soit 6 D. I.

Les forces opposées à la Pologne et à la Lettonie devaient être réparties de la manière suivante :

Contre la Lettonie.....	18.000 fusils	= 2 D. I.
Sur le front Dryssa-Polock.....	72.000 fusils et 13.000 sabres	= 8 D. I. et 4 D. C.
Dans la direction Mohylew-Smolensk	27.000 fusils	= 3 D. I.
Dans la Polésie	27.000 fusils et 600 sabres	= 3 D. I.
Dans la Wolhynie.....	36.000 fusils et 3.300 sabres	= 4 D. I. et 1 D. C.

De cette répartition, il résulte que l'attaque principale devait être dirigée sur le front Wilno-Lida. La partie correspondante du plan a pour titre : « Organisation de l'offensive sur le front Dryssa-Lepel-Polock et son développement en direction sud-ouest ; défensive au nord et au sud du front ci-dessus ».

Les bases du plan sont les suivantes :

Analyse du terrain ;

Position avancée de cette partie du front ;

Possibilité de rejeter les Polonais de la voie ferrée Polock-Molodeczno-Lida ;

Débordement de la Ruthénie Blanche tout entière et de Minsk.

De plus, il ressort de la répartition des troupes qu'en outre de l'attaque principale, des actions secondaires étaient prévues en Polésie et en Wolhynie.

La concentration des troupes devait être terminée pour avril.

Ce premier plan de campagne prévoyait, quant aux opérations éventuelles des Polonais, que ceux-ci se borneraient, au sud de la Polésie, à des actions défensives pour couvrir la Wolhynie et la Galicie, que le gros de leurs forces se rassemblerait au nord de la ligne Baranowicz-Mohylew, et que de là partiraient leurs attaques. On escomptait l'achèvement de la concentration polonaise pour mars ou avril.

Le 10 mars 1920, à Smolensk, une conférence eut lieu entre le Commandant en chef Kamienieff et le Commandant du front Ouest (à cette époque Guittis). Au cours de cette conférence, fut adopté le plan définitif de la campagne, qui peut se résumer ainsi qu'il suit :

a. Exécuter une attaque principale sur le front Ouest, au nord du Pripet ;

b. La mission du front Sud-Ouest sera de fixer l'ennemi par de vigoureuses actions offensives et, dans ce but, il sera renforcé par la 1^{re} Armée de Cavalerie de Boudienny ;

c. Le front Ouest, s'efforçant d'attirer l'attention de l'ennemi et de détourner ses forces vers Polock et Mozyrz, exécutera une attaque en direction générale Ihumen-Minsk.

En ce qui concerne le dispositif stratégique, le plan primitif ne subissait aucun changement.

La concentration des forces destinées à l'attaque décisive devait s'opérer dans la région de Witebsk et au Sud.

Pour le développement ultérieur de ce plan, le Commandant en chef précisa la mission du front Sud-Ouest de la manière suivante :

Quoique le secteur principal des opérations soit le front Ouest, les opérations du front Sud-Ouest devront recevoir une ampleur suffisante pour ne pas être prises uniquement pour des actions secondaires. La direction des attaques du front Sud-Ouest fut choisie sur Berdyczow-Rowno-Brzesc (1).

Le Commandant en chef définit l'action dans le temps d'une manière assez sommaire :

Première étape : conquête de la région de Minsk.

Deuxième étape : coopération des deux fronts.

Le plan de campagne n'envisageait pas une offensive polonaise de grand style. On la prévoyait uniquement sur le secteur du front Ouest, au nord de la Polésie, ce qui n'exigeait pas de grands changements dans le plan de campagne.

Ce ne fut que plus tard que les événements contraignirent le G. Q. G. à envisager d'autres éventualités.

Le 8 avril, le Commandant en chef ordonne aux Commandants des fronts de faire des prévisions et de prescrire des mesures appropriées au cas où les Polonais passeraient à l'offensive, à savoir préparation et exécution d'une rapide contre-offensive, toutes forces réunies. Toutefois, tant que l'attaque polonaise ne se produira pas, il convient de continuer la préparation des actions prévues au plan primitif (2).

Après le déclenchement de l'offensive polonaise en Ukraine, le plan

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 71.

(2) Ordre du 8 avril, n° 2045 d'op. 228/sz ; KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 422 et 423.

de concentration ne subit aucun changement. Le front Sud-Ouest ne reçut aucun des renforts destinés à être transportés sur le front Ouest en vue de l'attaque principale.

Par contre, notre offensive provoqua le déclenchement précipité en mai de l'offensive du front Ouest, avant même la fin de la concentration des forces de ce front. Les facteurs ayant joué un rôle à ce sujet, sont les suivants : situation politique apparue comme conséquence de la prise de Kiew, une certaine sous-estimation de la valeur des troupes polonaises sur le front au nord du Pripet ; le tempérament de Toukhatchevski a pu aussi jouer un grand rôle.

Pages 22, 26 et 36. — 9. Opinions des auteurs russes sur notre dispositif stratégique en mai.

L'opinion de Toukhatchevski au sujet de la forme linéaire de notre dispositif en mai n'est pas partagée par les autres auteurs russes.

Kakourine soutient que le Commandement polonais a pu organiser, et a organisé en effet, une contre-offensive en prélevant des réserves au loin sur ses derrières et que le dispositif initial était tel qu'on ne pouvait avoir l'espérance de rompre les positions polonaises que par l'emploi de forces considérables. Toukhatchevski concentre 6 D. Ch^{rs} et une D. C. sur un front d'environ 60 kilomètres (et si l'on tient compte du terrain boisé et marécageux, présentant de nombreux espaces impropres aux grandes opérations de guerre, cette étendue doit être considérablement réduite). En outre, il interdit aux armées et aux divisions de créer des réserves et ordonne de mettre en ligne d'un seul coup presque toutes les forces disponibles (1).

Kakourine, en discutant les causes de l'échec de l'opération soviétique de mai, mentionne comme motif principal de l'insuccès « le rassemblement par l'ennemi d'importantes réserves sur le front de la XV^e Armée et leur habile emploi » (2).

Un autre auteur russe, étudiant la même période, dit : « La contre-offensive des réserves polonaises, qui se détendit comme un ressort fortement tendu, ne permit pas au Commandement du front Ouest de maintenir et de développer les succès des premiers jours de l'attaque » (3).

Kakourine définit ainsi le système polonais de défense : en cas d'attaque de l'ennemi, tenir fortement les ailes et briser l'attaque centrale ennemie par une attaque des réserves débouchant des deux ailes (4).

Chapochnikoff, dans sa polémique avec Toukhatchevski, affirme que l'offensive de mai ne provoqua pas l'affaiblissement du front polono-ukrainien parce que les Polonais parèrent l'attaque soviétique avec des réserves tirées pour la plus grande partie de l'intérieur du pays (11^e, 16^e, 17^e D. I., 7^e Brigade de réserve) ; on ne retira du sud que des forces peu importantes.

Une preuve de l'inexactitude de l'opinion de Toukhatchevski est la

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 140.

(2) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 135.

(3) NIEVIEJINE.

(4) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 129.

très curieuse appréciation du dispositif et de l'attitude des unités polonaises que fait l'historique de la XV^e Armée soviétique (1).

Devant le front de la XV^e Armée opérait la I^{re} Armée polonaise comprenant la 8^e D. I., la 1^{re} Division Lithuano-Blanc-Ruthène, la 3^e D. I. et la Brigade de Cavalerie de Belina. La 8^e D. I et la 1^{re} Division Lithuano-Blanc-Ruthène étaient en première ligne ; la 3^e D. I. était en réserve dans la région de Dokszyce-Glebokie et la Brigade de Cavalerie dans la région de Luzki.

L'attitude des Polonais fut la suivante : les divisions en ligne ne déployèrent pas toutes leurs forces dans la première ligne de tranchées. Elles restèrent échelonnées en profondeur en disposant de fortes réserves de secteur, destinées aux contre-attaques. La première ligne était tenue par de faibles détachements ayant mission de repousser les patrouilles et les reconnaissances de l'ennemi. Il existait en outre de fortes réserves divisionnaires. Les opérations des Polonais eurent le caractère d'une défensive active. Chaque jour, de petits partis polonais s'exerçaient à des coups de main sur les sentinelles et les petits postes. En outre, assez souvent les Polonais exécutaient en différents points de leur rassemblement des coups de main plus sérieux avec des forces importantes dans le but de faire des prisonniers, de s'emparer des batteries, des États-Majors, d'endommager des organisations défensives et de couper les communications.

Par la suite, appréciant le développement général de l'opération de mai, l'*Historique de la XV^e Armée Soviétique* donne comme l'une des causes principales de l'insuccès de l'attaque russe la suivante :

« L'ennemi, profitant du réseau ferré développé sur ses derrières et comprenant les nœuds importants de chemins de fer de Wilno, Lida, Molodeczno et Minsk Mazowiecki fut en état de réunir des forces considérables devant le front de l'Armée, par un transport rapide des troupes retirées des secteurs passifs ou des directions les moins dangereuses » (2).

Pages 21, 22 et 29. — 10. *État de la concentration soviétique au début de l'offensive de mai* (3).

Le 15 mai se trouvaient réunies sur le front Ouest : 11 divisions de ch^{rs}, 2 brigades d'infanterie, 1 division de cav. et quelques unités moins importantes.

Il y avait en cours de transport : 2 divisions (les 12^e et 18^e D. Ch^{rs}) qui prirent part en entier à l'opération de mai, 2 divisions (les 54^e et 21^e) qui n'y participèrent qu'en partie.

Il devait encore arriver, parmi les unités destinées au front Ouest, 3 divisions d'infanterie : les 16^e, 33^e et 27^e.

Toukhatchevski, dans son tableau I de la journée du 15 mai, ne tient pas compte des unités qui arrivent. Il les considère toutefois comme une réserve qu'il pourra, le cas échéant, jeter au combat.

Si donc le Maréchal Pilsudski a raison quand il affirme que Toukhatchevski a commencé l'opération de mai avec 13 divisions d'inf. et 1 divi-

(1) Archives du Bureau Historique polonais.

(2) *Historique de la XV^e Armée*.

(3) KAMIENIEFF, *le Messager Militaire*, n° 12, 1922.

sion de cav., il conviendrait, pour être tout à fait exact, de compléter ce chiffre par celui des unités qui arrivent, soit quatre divisions fraîches. On obtient ainsi un effectif de 17 divisions de ch^{rs} et 1 division de cav. pour l'opération de mai. En juillet, cet effectif atteint 21 divisions de ch^{rs} et 2 divisions de cav.

En évaluant cependant ces forces d'après les états numériques, on constate l'exactitude des affirmations du Maréchal Pilsudski. Dans la journée du 15 mai notamment, l'ensemble des forces de Toukhatchevski (17 divisions de ch^{rs}) ont un effectif un peu supérieur à 86.000 combattants d'infanterie, soit environ 100.000 combattants en tout. En juillet, Toukhatchevski entama la bataille avec 160.000 combattants. Le rapport de 100.000 à 160.000 correspond entièrement au rapport donné par le Maréchal, c'est-à-dire à un déficit de plus d'un tiers des forces.

L'inachèvement de la concentration et des préparatifs de l'offensive se traduit en outre par le fait que les groupements correspondants d'unités ne furent pas organisés pas plus que leur dotation en matériel et en moyens de transport, etc.

Il suffit de dire qu'à la fin de l'opération de mai la XV^e Armée comptait neuf grandes unités, et la XVI^e Armée six.

Pages 28-29, 31-34. — 11. Causes du déclenchement de l'offensive soviétique de mai.

Entre autres raisons qui ont influé sur le déclenchement de l'offensive de mai, on peut citer la situation qui existait sur le front Sud-Ouest. Le Conseil révolutionnaire du front Sud-Ouest avait envoyé, le 27 avril, un télégramme au président du Conseil révolutionnaire de guerre de la République (Trotski), disant que « la situation dans la région de Kiew était extrêmement tendue et qu'elle pouvait conduire à une catastrophe », il demandait qu'une action appropriée du front Ouest vint (1) en aide au front Sud-Ouest.

Dans les deux jours qui suivirent, le chef de l'État-Major du front Sud-Ouest questionna le Commandant du front Ouest sur la possibilité d'aider la XII^e Armée au moyen d'une attaque de l'aile gauche du front Ouest en direction de Czarnobyl (Tcharnobyl) (2).

Dans le même ordre d'idées, Toukhatchevski donna même l'ordre à la XVI^e Armée d'attaquer avec cinq brigades sur Mozyrz. Cependant, le 5 mai, dans une conversation par Hughes avec le G. Q. G. Toukhatchevski demanda la permission d'annuler cet ordre, car cela compliquait et retardait la concentration des forces qu'il destinait à son attaque principale. En retour, il proposait d'accélérer cette opération. Le Commandant en chef accepta cette proposition (3).

Kakourine, discutant les causes de ce déclenchement prématuré de l'offensive sur le front Ouest, remarque qu'une série de facteurs y contribua : le danger de voir les revers du front Sud-Ouest s'étendre au front Ouest; le désir de soulager la situation sur le front Sud-Ouest; enfin, comme l'une des causes ultérieures, la crainte que les Polonais n'étendent

(1) *Dépêche* n° 2433, citée par KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 82.

(2) *Loc. cit.*, p. 102.

(3) *Loc. cit.*, p. 107.

au front Ouest leur victorieuse offensive et qu'alors les réserves, déjà rassemblées là en vue de l'opération décisive, ne soient entraînées dans la lutte. Il ne pouvait être question de liquider une semblable action des Polonais sans le secours des réserves. Ainsi les troupes préparées pour la grande offensive décisive eussent été obligées à combattre dans la situation imposée par l'ennemi, et se seraient trouvées dans les pires dispositions morales provoquées par les premiers succès des Polonais (1).

Chapochnikoff pose la question de la façon la plus claire (2). Reproduisant en effet les motifs invoqués par Toukhatchevski, il est d'avis que, bien que sérieux, ils n'étaient pas suffisants pour justifier un passage prématuré à l'offensive. Selon lui, le motif véritable est surtout « d'ordre moral » : manque de confiance dans la solidité et dans la valeur des troupes aussi bien dans la défensive que dans leurs tendances offensives.

Pages 37 et 39. — 12. Relèvement du moral dans l'armée du front Ouest, comme conséquence de l'offensive de mai.

Presque tous les auteurs russes, d'accord avec Toukhatchevski, expriment l'opinion qu'après l'offensive de mai, il y eut un relèvement du moral des troupes dans l'armée. Serghieieff (déjà cité par le Maréchal Pilsudski) et Poutna font exception à cette règle.

Poutna dit notamment qu'au moment de l'arrivée de sa division (la 27^e) sur le front polonais, après l'offensive de mai (fin juin-premiers jours de juillet), il y reçut la visite des inspecteurs envoyés par l'Armée. Ceux-ci, au cours de leur inspection, émirent des jugements très flatteurs à l'égard de l'Armée Polonaise et furent d'avis que l'état moral de la 27^e D. ne permettait pas de songer à une action victorieuse contre les Polonais. Poutna, après avoir constaté que les inspecteurs se trompaient, raconte qu'il fut obligé de réagir avec la plus grande vigueur contre cette façon d'intimider ses unités nouvellement arrivées (3).

« ... Il était inadmissible de laisser fléchir parmi les hommes et les chefs la confiance en eux-mêmes et dans leurs propres forces... Le Commandant de l'armée lui-même, dès ma première rencontre avec lui, crut devoir me prévenir que dans les conditions du front Ouest, il convenait d'oublier les faciles succès remportés à l'Est et de songer au très haut niveau de l'instruction générale des officiers de l'Armée Polonaise ainsi qu'à l'aptitude manœuvrière de cette armée, aptitude bien supérieure à celle des troupes de Koltchak. »

Toukhatchevski lui-même apprécie aussi hautement, après l'offensive de mai, la valeur des unités polonaises.

Dans son rapport au Commandant en chef du 12 juin, il écrit : « La direction des troupes chez l'ennemi est parfaite : la composition des États-Majors comme la façon de mener la guerre méritent l'attention par la conduite bien comprise des opérations traitées sur le pied d'une guerre régulière de mouvement. La préparation tactique de l'adversaire est également au point, et les unités particulières (divisions, régiments,

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, chap. VI.

(2) CHAPOCHNIKOFF, *loc. cit.*, p. 13.

(3) POUTNA, *loc. cit.*, p. 25 et suiv.

bataillons) manœuvrent parfaitement. Tout montre la souplesse tactique des unités et la haute compétence des chefs. »

En terminant, Toukhatchevski souligne qu' « un vent d'euro péisme souffle de l'Armée Polonaise » (1).

Si le Commandant du front a tiré des conclusions de ce genre, il est hors de doute que, dans les unités vaincues, les appréciations sur la valeur combattive des troupes polonaises ont été beaucoup plus marquées. On peut par suite concevoir des doutes sérieux au sujet du relèvement du moral des troupes soviétiques, souligné par Toukhatchevski, comme conséquence de l'offensive de mai.

Page 38. — 13. Conclusions et enseignements à tirer des opérations de mai.

L'influence exercée par l'opération de mai sur les idées de Toukhatchevski ressort du rapport envoyé par lui au Commandant en chef. Dans ce rapport, Toukhatchevski constate la nécessité de :

1° Porter les divisions du front Ouest à l'effectif de 40.000 hommes environ, en réduisant leur nombre à 16, ce qui donnerait 640.000 combattants.

2° Rechercher les moyens de procurer au front Ouest un premier renfort de 290.000 hommes, et ensuite des renforts mensuels de 80.000 à 90.000 hommes.

3° Tirer parti de toutes les ressources de l'industrie pour équiper convenablement ces renforts.

4° Développer la fabrication des munitions de manière à assurer au front Ouest une dotation en munitions suffisante.

5° Porter à l'effectif réglementaire les unités de liaison et les troupes du génie.

6° Procurer le matériel nécessaire pour compléter et former les trains des 16 divisions.

7° Mettre à la disposition du Commandant du front Ouest au moins 500 officiers brevetés ou ayant terminé les cours d'État-Major (2).

Comme nous le voyons, l'impression causée par l'insuccès de l'opération de mai était et est complètement en contradiction avec le récit de Toukhatchevski en tant qu'historien.

Page 39. — 14. Pertes de l'Armée Soviétique pendant les opérations de mai.

L'effectif des armées du front Ouest avant l'offensive de mai, augmenté de celui des unités qui les rejoignirent au cours des opérations, atteignit le chiffre de 86.274 combattants d'infanterie et 5.826 combattants de cavalerie.

Après l'offensive, cet effectif tomba à 64.904 fantassins et 5.641 cavaliers (3).

Ainsi donc les pertes s'élevèrent à 21.370 fantassins et 185 cavaliers.

Les pertes furent à peu près égales dans les XV^e et XVI^e Armées. La XV^e Armée perdit 914 officiers et sous-officiers et 11.218 soldats (tués, blessés, prisonniers et disparus). Les autres pertes se rapportent aux autres unités du front.

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 46.

(2) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 143.

(3) *Ibid.*, *loc. cit.*, p. 139.

Pages 61-63. — 15. Mouvement de la XV^e Armée dans la journée du 5 juillet.

Les données de Serghieieff sur la destination de la XV^e Armée ne sont pas exactes. Selon l'*Historique de la XV^e Armée*, les avant-gardes des divisions atteignirent tard dans la soirée les régions suivantes :

54^e D. I. : Luzki-Ponowie-Kowale (c'est-à-dire derrière la Mniuta).

16^e D. I. (après avoir forcé la ligne de la Mniuta) : Berezwezc-Station de Berezwezc-Czeczele (Berezvetch-Tchetchele).

33^e D. I. : Obrab-Kowale-Zamosze-Szabany (Obrombe-Zamoshé-Chabany).

11^e D. I. : lac de Krasny-Lug (Krasny-Lougue)-Lantuchowo (Lantoukhovo)-Sokowiszcze (Sokovichtché) et plus au Sud vers la Bérézyna.

Cette situation est confirmée également par les renseignements polonais relatés par le Maréchal Pilsudski (p. 65), car la route Glebokie-Porpliszcze (Porplichtché) était bombardée par le feu lointain de l'artillerie (1).

Pages 68-69. — 16. Situation de la XV^e Armée le 6 juillet.

La situation de la XV^e Armée présentée par Serghieieff est inexacte.

Il est difficile d'établir cette situation à 17 heures. Par contre, la situation dans la soirée (ligne tenue par les avant-gardes), d'après l'*Historique de la XV^e Armée*, était la suivante :

54^e D. I. : Girstuny-Szarabaje-Lowce (Guirstouny-Charabaïé-Lovtse).

16^e D. I. : ligne de la Grabuczanka (Graboutchanka).

33^e D. I. : Szelczyki-Wolieki-Puczany (Cheltchyki-Woliéki-Poutchany).

11^e D. I. : rivière du Pirtiajszcze (Pirtiaichtché) au confluent de la Borwiczajka (Borvitchaïka).

4^e D. I. : en réserve dans la région Cholca (Kholtsa)-Wolkowo-Bystre.

A 17 heures, vers Glebokie, il y aurait donc eu :

La 54^e D. I. dans la région de Berezwezc, la 16^e D. I. au sud de Glebokie et la 33^e D. I. au nord de Babicz (Babitch).

Il était tout à fait probable que le général Zeligowski allait avoir affaire à ces trois divisions.

Page 70. — 17. Appréciation russe sur le combat de l'Auta et de la Bérézyna.

Dans une conversation par Hughes du 7 juillet, le Commandant en chef appréciant le combat de l'Auta et de la Bérézyna, prétend que le débordement des troupes polonaises par la IV^e Armée fut entrepris avec un élan insuffisant et que pour cette raison, la XV^e Armée devança la IV^e Armée dans la région de Hermanowicze (2).

D'un autre côté, dans l'*Historique de la XV^e Armée*, nous trouvons l'appréciation suivante :

« Les divisions d'attaque rencontrèrent dès le début une forte résistance de la part de l'ennemi.

« Le premier jour de l'attaque fut une journée de combat opiniâtre

(1) L'*Historique de la XV^e Armée Soviétique*.

(2) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 201.

sur tout le front, et seule la 33^e D. I., grâce à l'appui des chars, réussit assez facilement à rejeter l'ennemi de sa position fortifiée.»

Plus loin, parlant du développement du combat dans la journée du 5 juillet :

« Les divisions attaquèrent au point du jour et eurent à soutenir des combats opiniâtres... L'attaque de la XV^e Armée se développa sensiblement plus vite et obtint des succès plus marqués que celle des unités de la IV^e Armée, qui demeurèrent nettement en arrière et de cette façon découvrirent complètement l'aile droite et les arrières de l'armée... »

Dans les jours qui suivirent, les combats furent plus faciles et la progression devint plus rapide. Cependant l'ennemi opposa encore de la résistance et exécuta même des contre-attaques (1).

Par contre, les auteurs russes sont très brefs dans leur récit des péripéties de cette bataille. Ainsi Kakourine (2) dit : « Le front polonais, à moitié rompu, ébranlé par les attaques successives de nos armées, fut refoulé presque sans arrêt jusque sur la ligne des anciennes positions allemandes. »

Les auteurs russes n'analysent pas du tout ce combat, laissent complètement de côté ses conséquences et ne discutent que les plans ultérieurs de Toukhatchevski (Kakourine et Chapochnikoff par exemple) (3).

Pages 70 et 88. — 18. Situation des armées polonaises pendant la retraite, d'après les données soviétiques.

Les rapports du Commandant de la XV^e Armée définissent la situation de l'Armée Polonaise après le combat de l'Auta.

Le rapport de la XV^e Armée en date du 5 juillet, 24 heures (n^o 696/K), donne les renseignements suivants sur les Polonais :

« A la jonction des 33^e et 11^e D. I. et dans le secteur de la 11^e D. Chr^{rs} [région de la station de Podswilje], l'ennemi a engagé la 17^e D. de Poznan, qui, dans la journée du 4 juillet, se trouvait dans la région de Glebokie.

« L'ennemi aurait (renseignements non confirmés) les 7^e, 9^e et 18^e D. en réserve. Jusqu'ici, on n'a pas encore de données certaines sur la direction de retraite de ses forces principales. D'après des renseignements fournis par les reconnaissances d'aviation, une forte colonne de voitures s'est retirée de la Mniuta sur Glebokie. On a observé également d'autres mouvements de colonnes de voitures de la région au nord de Glebokie vers le sud, et de Glebokie (ville) vers la station de Krolew-szczyzna (Krolewchtchyzna). »

Extrait du rapport du Commandant de la XV^e Armée, en date du 8 juillet, 15 heures (n^o 703/K) :

« ... 2^o Malgré les demandes instantes de renseignements concernant la direction de retraite des divisions ennemies et malgré toutes les indications données aux Commandants de divisions sur la manière d'obtenir ces renseignements, on n'a pas pu jusqu'à présent préciser où se sont retirés les États-Majors des 11^e et 17^e D. I. polonaises (sur Postawy ou

(1) *Historique de la XV^e Armée.*

(2) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 202.

(3) CHAPOCHNIKOFF, *loc. cit.*, p. 17.

sur Molodeczno). Je suis allé hier à l'État-Major de la 6^e D. I. [III^e Armée] dans le but d'élucider la manière dont l'ennemi se replie ; je n'ai pu recueillir aucun renseignement sérieux. Reste l'hypothèse que les États-Majors des 11^e et 17^e D. I. avec les unités intactes se retirent non le long de la voie ferrée, mais en direction générale du lac Narocz ou de Smorgonie.

« 3^o Les 5^e, 11^e, 17^e D. ennemis sont incontestablement démoralisés et impropres au combat. »

Extrait du rapport du Commandant de la XV^e Armée en date du 15 juillet (n^o 729/K) :

« ... Sur le front de l'armée, on a identifié des prisonniers des 8^e, 10^e et 17^e D., ainsi que de la 7^e Brigade de réserve. Il n'en a pas été identifié des 5^e et 11^e divisions.

« ... Pendant ce temps l'ennemi se retire en ordre, ne laissant rien derrière lui (1). »

Le rapport du Commandant de la XV^e Armée en date du 8 juillet (n^o 703/K) mentionne les trophées suivants faits sur l'ennemi au cours de la bataille et des premiers jours de la poursuite : 1.700 prisonniers, 44 mitrailleuses lourdes, 8 mitrailleuses légères, 6 canons de tranchées.

Dans ce même temps, ses propres pertes s'élevaient à 2.700 blessés, sans compter les tués et disparus (2).

A ces appréciations d'alors sur la retraite, il convient d'ajouter le compte rendu fait au Commandant en chef par le Commandant du front Ouest, dans la journée du 7 juillet, au cours d'une conversation par Hughes, où les prises sont évaluées à : 16 canons, quelques dizaines de mitrailleuses lourdes et environ 3.000 prisonniers (3).

Comme nous le voyons, les rapports de juillet 1920 ne sont pas très optimistes. Ce n'est que plus tard que les auteurs soviétiques, par suite de la continuation de la retraite polonaise, découvrirent que le combat de l'Auta et la Bérézyna, ainsi que le début de la retraite polonaise, avaient désorganisé presque complètement la I^{re} Armée Polonaise.

Quant à la direction générale de la retraite, Toukhatchevski en 1920 n'est pas certain que les Polonais se soient retirés sur Postawy ; comme nous l'avons vu, les rapports de la XV^e Armée ne donnent aucune base pour déterminer cette direction.

Enfin Kakourine, contrairement à Toukhatchevski, constate, en se basant on ne sait sur quoi, que déjà dans la journée du 6 juillet, il était clair que la retraite polonaise était orientée en direction de Molodeczno (4).

Les extraits des rapports cités plus haut et rédigés en 1920 donnent l'appréciation la plus digne de foi ; en somme, les renseignements sur la direction de retraite des Polonais faisaient complètement défaut.

Page 98-99. — 19. Détails de la marche de la XV^e Armée, après la bataille de l'Auta, en direction des anciennes tranchées allemandes.

Il est possible qu'on ait eu l'intention d'exécuter cette marche avec

(1) Tous ces rapports sont cités d'après l'*Historique de la XV^e Armée*.

(2) Les pertes d'après le rapport de la XV^e Armée en date du 8 juillet, n^o 706/K (*Historique de la XV^e Armée*).

(3) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 201.

(4) *Loc. cit.*, p. 201.

deux divisions en première ligne et les autres en deuxième et, en outre, de changer les divisions de première ligne au bout d'un certain temps.

En réalité, comme il ressort du tableau ci-après, il n'y eut aucun changement dans les divisions de tête jusqu'au 24 juillet.

On se contenta uniquement, et selon les besoins, de pousser au combat une partie des divisions de réserve, et encore étaient-elles remises ensuite en réserve.

<i>En première ligne.</i>		<i>En réserve.</i>
	<i>Jusqu'au 13 juillet.</i>	
54 ^e , 16 ^e , 33 ^e , 11 ^e D. I.		4 ^e D. I.
	<i>Depuis le 15 juillet.</i>	
54 ^e , 33 ^e , 11 ^e , 4 ^e D. I.		16 ^e D. I.
	<i>Depuis le 18 juillet.</i>	
33 ^e et 11 ^e D. I.		54 ^e , 16 ^e , 4 ^e D. I.
	<i>Depuis le 21 juillet.</i>	
33 ^e , 11 ^e , 4 ^e D. I.		54 ^e , 16 ^e D. I.

Le premier changement d'une division de première ligne s'effectua le 24 juillet, quand la 54^e dépassa la position de la 33^e à Indura (1).

De ce qui précède, il résulte que l'appréciation de Serghieff citée par le Maréchal Pilsudski est erronée.

Pages 105 et 107. — 20. Conséquences de la chute de Wilno.

Les dispositions de Toukhatchevski des 14 et 15 juillet témoignent que le combat de la Wilja (Vilia) et la prise de Wilno ne furent pas le résultat de ses combinaisons. Tout de même, il sut bien reconnaître l'importance de ces faits.

Il convient d'ajouter que l'intervention active de l'Armée Lithuanienne augmenta encore l'influence et l'importance du mouvement débordant de la IV^e Armée par rapport aux I^{re} et IV^e Armées Polonaises en retraite.

Aussi Toukhatchevski donne-t-il une série d'ordres tendant à grouper le gros de ses forces à son aile droite. Entre parenthèses, le déplacement du centre de gravité des forces soviétiques vers l'aile droite sera, à partir de ce moment, l'idée fixe de Toukhatchevski.

Ses ordres des 14 et 15 juillet sont les suivants :

La XV^e Armée poussera sa division en réserve derrière son aile droite en direction de Oszmiana-Smorgon (télégramme n^o 02.072/op. du 14 juillet).

Il est ordonné à la XVI^e Armée, pour faciliter la rupture des anciennes tranchées allemandes, d'avoir sa réserve derrière son aile droite pour pouvoir, avec le concours de la III^e Armée qui atteindra cette ligne la première, tourner d'autant plus facilement la ligne de défense par le nord (télégramme n^o 2.069/op. du 14 juillet).

Enfin la III^e Armée devra mettre en réserve du front la 5^e D. Ch^{rs}, et la diriger vers Smorgonie-Zaskiewicze (Zaskievitche) dans la journée du 17 juillet (télégramme n^o 02.076/op. du 15 juillet).

(1) Basé sur l'*Historique de la XV^e Armée*.

En réalité, cette division fut dirigée sur Krewo-Woronowo (télégramme n° 02.092/op. du 16 juillet) (1).

Nous voyons ici la tendance très nette de Toukhatchevski de manœuvrer avec une puissante aile droite en direction de l'aile gauche polonaise, où d'après ses calculs devaient être rassemblées les forces principales polonaises.

Pages 115 et suivantes. — 21. Décisions soviétiques dans la phase du passage du Niémen (18-25 juillet 1920).

Les auteurs soviétiques en général (Toukhatchevski, Serghieieff, Chapochnikoff, Kakourine, Poutna et autres) et même ceux d'entre eux qui écrivirent après l'apparition de la première édition du livre du Maréchal Pilsudski *L'Année 1920* (Kakourine, Poutna), malgré la rectification nette contenue dans cet ouvrage, restent obstinément convaincus avec Toukhatchevski que l'action, menée par les Polonais sur la ligne de Grodno et des rivières du Niémen et de la Szcara, fut une action de grand style. Ils se refusent à croire que ce soit là une contre-manœuvre purement locale et même spontanée, exécutée à l'aide des forces et des moyens des mêmes Armées Polonaises (I^{re}, IV^e et Groupe de Polésie) qui, combattant pour gagner du temps contre un ennemi infiniment supérieur sur tout le terrain au nord de la Polésie, défendirent le terrain pied à pied, en s'accrochant au moindre obstacle.

Ce qui a contribué à les confirmer dans ce jugement, c'est, selon moi, la circonstance que les phases de l'approche et du franchissement de cette ligne de terrain par les troupes soviétiques sont extraordinairement fertiles en faits ayant exercé une influence considérable sur les décisions et les mouvements essentiels dont la répercussion fut profonde sur tout le cours des événements ultérieurs.

L'un de ces faits est la conviction, incontestablement prématurée des Soviets, de la complète défaite des Polonais sur le Niémen et la Szcara.

Cette conviction s'était formée à la suite des faciles succès de la première attaque de Grodno et Slonim (19 et 20 juillet).

Il fallut pourtant, après avoir surmonté ces résistances, combattre encore avec assez d'opiniâtreté et monter une série de manœuvres et de regroupements. Ce fait a dû se graver fortement dans l'esprit et la mémoire des chefs soviétiques. Rien d'étonnant par conséquent qu'ils n'aient pas pu jusqu'à présent se résigner à attribuer cette « surprise » à la résistance normale des Armées Polonaises en retraite (et particulièrement à celle de la I^{re} Armée) ; ils veulent y voir au contraire une série de manœuvres prévues et réalisées par les Polonais, comme par exemple la manœuvre sur Grodno par le sud et par l'est.

En dehors de ce fait, d'autres faits influèrent notablement sur les décisions soviétiques dans cette période ; ce sont :

1° les négociations d'armistice entamées par l'intermédiaire de l'Angleterre ;

2° la certitude inébranlable des Soviets au sujet de la désorganisation progressive du front intérieur en Pologne ;

3° les nouvelles relatives à la résistance polonaise qui s'intensifiait au sud.

(1) Toutes les données citées d'après KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 205.

En vertu d'un accord signé par le premier ministre polonais de cette époque, Wladyslaw Grabski, à Spa, le 10 juillet, alors que la 1^{re} Armée Polonaise du Nord, encore toute sanglante, s'approchait des tranchées allemandes de la Grande Guerre, en prévision d'un combat décisif imminent pour Wilno, alors que par conséquent notre front était éloigné de 300 kilomètres environ des soi-disant « frontières ethnographiques » de la Pologne, le gouvernement anglais, dans la personne de lord Curzon, autorisé par le gouvernement polonais, adressa le 11 juillet au gouvernement des Soviets, par l'intermédiaire du représentant commercial des Soviets, Krassine, qui était alors à Londres, une proposition en vue de conclure, dans le délai d'une semaine, un armistice avec la Pologne.

Aux termes de cette note, les troupes polonaises devaient se retirer sur une ligne dénommée « ligne Curzon » et déterminée par les points suivants : Bug, limites ouest des districts de Bielsk, Bialystok et Sokolka ; les troupes soviétiques devaient se maintenir à 50 kilomètres de cette ligne ; Wilno devait être cédée immédiatement à la Lithuanie ; en Galicie, les troupes des deux adversaires devaient s'arrêter sur la ligne atteinte au jour de l'armistice, puis constituer une zone neutre de 10 kilomètres de largeur.

Ultérieurement, dans une conférence spéciale, convoquée à Londres, avec le concours des représentants des Soviets, de la Pologne, de la Finlande, de la Lithuanie et de la Lettonie, devaient être définies les conditions d'une paix durable entre ces États et l'État soviétique, compte tenu toutefois que la frontière définitive de la Pologne resterait fixée à la ligne Curzon indiquée. A cette conférence, seraient également convoqués les représentants de la Galicie Orientale porteurs de leurs desiderata.

En même temps, l'Angleterre proposait son arbitrage dans les affaires concernant Wrangel.

Dans le cas où le gouvernement des Soviets refuserait d'accepter ces propositions, le gouvernement anglais déclarait, au nom des gouvernements de l'Entente, sa volonté d'aider la Pologne à continuer la guerre avec tous les moyens dont disposait l'Entente (1).

Le gouvernement soviétique reçut cette note le 12 juillet.

La littérature actuelle des Soviets montre que parmi tous ces « moyens » en question « dont disposait l'Entente », celui qui inquiétait le plus les Soviets était l'entrée éventuelle dans la guerre, sous la pression de l'Entente, de la Finlande, de la Lettonie, et particulièrement de la Roumanie avec laquelle les Soviets étaient depuis longtemps en mésintelligence au sujet de la Bessarabie.

Le Commandant en chef soviétique Kamieniëff, envisageant l'éventualité de l'entrée en guerre de la Finlande, de la Lettonie, et notamment de la Roumanie ; considérant en même temps, d'une part le danger menaçant de Wrangel en Crimée et d'autre part les conditions de ravitaillement, surtout en vivres, qui ne permettaient pas devant le front polonais de compter sur plus de trois mois de combats intensifs, arrive aux conclusions suivantes, exprimées dans un rapport au Conseil révolutionnaire de guerre, en date du 16 juillet (2) :

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 201.

(2) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 206 et 207.

1^o Dès maintenant, il convient d'entreprendre des regroupements adaptés aux nouvelles conditions de lutte découlant de l'entrée éventuelle en ligne de nouveaux ennemis, car *dans une semaine et au plus tard dans deux*, l'armée atteindra la ligne Curzon, et à partir du moment où elle commencera à forcer cette ligne et par cela même enfreindra les conditions de l'Entente, la question de l'entrée en guerre de ces nouveaux ennemis deviendra d'actualité.

2^o Ces regroupements ordonnés immédiatement entraîneront une extension du front, dont la conséquence sera un amoindrissement de l'effort actuellement dirigé contre la Pologne, et par suite une prolongation possible de la guerre jusqu'à l'automne et l'hiver, pendant lesquels les conditions de lutte deviendront extrêmement pénibles.

3^o Cependant, en dirigeant tout l'effort sur la Pologne, et à la condition qu'elle reste isolée pendant ce temps, on peut compter, pendant ces deux mois, sur son complet foudroiement et sur la prise de Varsovie. Mais, même dans ce cas, on ne pourrait pas non plus éviter une extension assez considérable du front, car on risquerait ultérieurement des revers sérieux dans le cas d'une attaque de l'un des nouveaux ennemis.

« Et si même on ne devait pas subir ces lourdes conséquences, le manque de forces et de moyens pour l'avenir, comme d'ailleurs dans le présent, ne permet pas une autre méthode de lutte que la concentration successive des efforts sur une seule des tâches, même au prix de revers passagers dans d'autres régions de combat, mais cela aboutirait forcément à une prolongation excessive de la lutte. »

« La stratégie dans ces conditions », écrit Kakourine en paraphrasant le rapport du Commandant en chef, « ne visait pour le moment que la ligne Curzon. Toutefois, il convient avant de l'atteindre de modifier le dispositif en l'adaptant aux nouvelles conditions de lutte provoquées par l'entrée en ligne de nouveaux ennemis et aussi entreprendre des préparatifs en vue d'une longue campagne. »

Le Conseil révolutionnaire de guerre de la République soviétique et son président, Trotski, prit position dans un sens directement opposé et cependant catégorique et décisif. La directive donnée au Commandant en chef le jour suivant, 17 juillet, révèle d'ailleurs la manière de voir du Conseil (1).

La note Curzon, dit cette directive, constitue la meilleure preuve que les succès des Soviets sur le front polonais *menacent au plus haut degré l'état de choses*, résultant de la paix chancelante de Versailles dans les relations internationales et intérieures. Les plus grands efforts de l'Entente poussent les Roumains à entrer en guerre, alors que l'aide militaire à la Pologne et à Vrangél s'organise à toute vapeur.

La médiation de l'Angleterre est seulement un prétexte à masquer aux yeux de la masse des travailleurs d'Angleterre, de France et des autres pays, les préparatifs faits en vue d'une nouvelle attaque contre les Soviets, et aussi à gagner le temps nécessaire à la reconstitution des forces de la Pologne et de Vrangél.

On ne peut leur permettre de gagner ce temps-là. La médiation de l'Angleterre a déjà été repoussée par le gouvernement des Soviets. Le Haut

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 475.

Commandement et les autres organes militaires doivent tendre de toutes leurs forces à assurer une rapide et énergique progression en poursuivant « l'épée dans les reins, les forces polonaises blanches en fuite. Les forces soviétiques dirigées contre la *bourgeoise et aristocratique Pologne ne doivent pas être réduites une seule minute* ». Il convient en même temps de préparer des réserves dans le pays pour le cas où la Roumanie, « ayant perdu la tête », marcherait sur les traces de la Pologne. Il s'agit de réviser le travail de recombplément en hommes et chevaux sous l'angle de la préparation de la campagne pour les trois mois prochains (août, septembre, octobre) et pour les trois suivants (novembre, décembre, janvier). Il en sera de même en ce qui concerne tous les genres de ravitaillements. Les Commandants des deux fronts (Ouest et Sud-Ouest) recevront des ordres stricts pour mener les opérations ultérieures contre la Pologne, *sans le moindre arrêt*, tant jusqu'à la limite assignée par l'Entente qu'au delà. En ce qui concerne la Roumanie, il y a lieu d'éviter les groupements et actions qui pourraient être interprétés comme l'expression d'intentions agressives des Soviets envers elle, et en même temps surveiller attentivement les groupements et les manœuvres des autorités militaires roumaines pour ne pas se laisser surprendre. La même tactique s'impose envers la Lettonie et la Finlande (1).

En même temps, le Conseil révolutionnaire de guerre demande les ordres du Commandant en chef pour la réalisation de ces instructions.

En présence de directives aussi catégoriques, le Commandant en chef ordonne aux Commandants des fronts de pousser énergiquement les opérations contre la Pologne, dans l'esprit des directives (2) déjà données par eux auparavant, en ne tenant pas compte de la limite définie dans la note Curzon. « On ne diminuera pas un seul instant la pression sur les Polonais et on se couvrira du côté de la Roumanie par de nouvelles réserves » (3).

Le rejet de la médiation anglaise fut notifié au gouvernement anglais par radio le 18 juillet, toutefois les Soviets faisaient savoir qu'ils n'étaient pas opposés à des négociations *directes avec le gouvernement polonais* si ce dernier en faisait la demande; négociations au cours desquelles la Pologne pourrait obtenir des conditions plus avantageuses que celles contenues dans la note Curzon (4).

Cependant les événements des premières journées qui suivirent la publication des directives, mentionnées plus haut, du Conseil révolutionnaire de guerre, événements dont le Commandant en chef n'eut connaissance qu'après avoir donné ses ordres, conduisirent à une modification de ces décisions qui fut grosse de conséquences extrêmement importantes.

Il faut se souvenir que, à son début même, le plan d'opérations du Haut Commandement soviétique contre la Pologne consistait à *porter aux Polonais un coup principal* et foudroyant avec les forces du front

(1) Ces dernières n'étaient pas, pour le moment, prises en sérieuse considération, la première en raison de sa faible importance numérique, la seconde par suite de son grand éloignement du théâtre des opérations.

(2) Il sera plus loin question de ces directives.

(3) Directive du Commandant en chef du 20 juillet.

(4) Voir Commandant MOSCZCZENSKI, le Plan russe de la bataille de la Vistule, (*Revue polonaise*, Bellona, t. XIX, 1925).

Ouest où le parti soviétique disposait d'une énorme supériorité de forces. La Polésie, par le caractère même de son terrain, constituait une protection suffisante contre les surprises et les menaces polonaises venant du Sud. Après avoir dépassé la Polésie, la *couverture* de l'attaque principale devait incomber au gros du front Sud-Ouest à l'aide d'un mouvement en direction du Nord-Ouest (1).

Les deux fronts dès le début opérèrent d'après cette directive de base. Envisageant le mouvement tournant vers Wilno de ses Armées du Nord, le Commandant du front Ouest, devant la nécessité de franchir les anciennes tranchées allemandes, rédige le 10 juillet le mémorandum d'opérations suivant :

« L'idée fondamentale de la manœuvre consiste en ce que la masse principale des forces du front Ouest doit *se grouper à l'aile droite*. Il importe de mener l'offensive en tenant compte du fait que la *sécurité* de l'aile droite sera assurée d'abord par la Lithuanie bien disposée à notre égard et ensuite par la frontière de la Prusse Orientale.

« Si l'ennemi oppose sa *résistance principale* en partant de Baranowicz, le *mouvement débordant* des XV^e et III^e Armées doit entraîner la *débâcle complète* des forces polonaises groupées dans cette direction. »

Le Commandant du front Sud-Ouest, tenant compte de l'allure des opérations sur le front Ouest, dirige presque en même temps, par sa directive du 11 juillet, le gros de ses forces vers la région Brzesc-Lukow-Lublin avec mission d'atteindre à tout prix avant le 24 juillet la région Kowel-Chelm-Zamosc-Lwow.

En présence des succès extraordinaires de Boudienny, on faisait peu de cas de la résistance polonaise, et la réalisation de ces projets en un temps si court n'était considérée en quelque sorte que comme une simple question de marche.

Cependant la réalité dès le début se chargea de démentir ces tendances optimistes.

« La XII^e Armée, écrit Kakourine, était propre à triompher sur son chemin moins des contre-manceuvres de l'ennemi que des difficultés du terrain. Déjà sur le Styr, qu'elle atteignit aux environs du 18 juillet, elle fut arrêtée par l'ennemi et on ne peut savoir si elle eût réussi à forcer rapidement la rivière, si au moment où elle faisait les plus grands efforts dans ce but, l'ennemi n'avait abandonné le Styr de lui-même » (2).

« La force principale de choc du front » — l'Armée de Cavalerie — orientée sur Lublin et Lukow et qui déjà depuis le 5 juillet se trouvait dans la région Ostrog-Rowno-Dubno-Krzemieniec-Brody et Luck, traversée également par le Styr, y piétinera non seulement jusqu'au 24 juillet mais encore pendant plusieurs bonnes semaines, ayant été

(1) Les opérations du front soviétique Sud-Ouest de Iegoroff englobaient la lutte à l'ouest contre la Pologne et au sud contre Vrangél en Crimée et en même temps l'observation de la Roumanie. Le Q. G. du front se trouvait toujours à Charkow qui était en même temps le siège du gouvernement de la République Soviétique Ukrainienne.

(2) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 232. La XII^e Armée n'a franchi le Styr au nord de Nawoz que le 27 juillet (53^e et 25^e D. I.) quand la III^e Armée Polonaise sur l'ordre du général Rydz-Smigly (n^o 2027) retraitait sur les Stochod vers Nawoz, en restant, au sud de ce point, sur le Styr.

happée provisoirement rien que par l'Infanterie polonaise arrivant du sud et du nord. Les Polonais attendaient en effet leur cavalerie qui se formait en toute hâte précisément à Zamosc, c'est-à-dire là où dès le 24 juillet aurait dû se trouver l'Armée de Cavalerie.

Cette force principale de choc non seulement ne pourra avancer d'un seul pas en direction de Lublin et Lukow et soulager la XII^e Armée dans son mouvement vers Kowel et Brzesc, mais elle-même assiègera de plus en plus le Commandement du front de demandes de secours venant soit de cette même XII^e Armée, soit de la XIV^e Armée au sud (1), laquelle pendant plusieurs jours encore fera même des tentatives infructueuses pour forcer le Zbrucz (2).

Le Commandant du front, de son Q. G. lointain de Charkow, commence aussi à assiéger de plus en plus opiniâtrement le Haut Commandement pour être autorisé à lancer contre la Galicie à la fois le gros de ses forces et l'Armée de Cavalerie, se faisant ainsi l'écho des « inquiétudes touchant la Roumanie » au fur et à mesure de l'ampleur que prenaient les discussions à ce sujet (3) ; son but est également de plaire aux hautes autorités de la République soviétique ukrainienne, lesquelles liaient à la chute de Lwow la rapide instauration de l'Ukraine Soviétique Occidentale.

Les conséquences de la résistance polonaise qui s'intensifiait de plus en plus commencent à se faire sentir chaque jour davantage. Elles ont leur source dans un véritable équilibre des forces de ce côté, si ce n'est même dans une certaine supériorité numérique du côté polonais ; et en outre, dans le fait que ceux-ci s'affranchissaient de plus en plus de l'hypnose qu'avait créée chez eux antérieurement leur défaut d'adaptation aux opérations de la masse de cavalerie.

Cependant, au Nord, les événements se développent selon l'idée fondamentale de manœuvre du Commandant du front exposée dans sa directive du 10 juillet.

L'aile nord, exécutant une conversion et couverte par la Lithuanie, après avoir rompu la ligne des tranchées allemandes, s'avance vers le Niémen en livrant des combats à l'ennemi qui déjà semble définitivement rompu (I^{re} Armée Polonaise). L'aile sud (XVI^e Armée), marchant dans les traces de l'ennemi (IV^e Armée polonaise), qui jusqu'ici a évité des rencontres sérieuses, se rapproche des tranchées dans la direction de Baranowicze, où elle s'attend à une assez grande résistance. Le moment approche, où il suffira de pousser dans une manœuvre débordante au nord, deux armées (les XV^e et III^e) dans le flanc de la direction de Bara-

(1) En conséquence, le Commandant du front lance une série d'ordres ayant pour but d'accélérer le mouvement trop lent de la XII^e Armée, en exigeant d'elle, dès le 20 juillet, l'occupation de Kowel, tandis qu'il prescrit à la XIV^e Armée de se regrouper vers l'aile Nord pour appuyer ainsi plus fortement la cavalerie contenue par les Polonais ; la XII^e Armée doit non seulement franchir le Styр dès le 18 juillet, mais même atteindre par son aile droite le Stochod (14, 15, 17 juillet).

(2) Elle le franchit seulement le 24 juillet, quand elle aurait déjà dû être à Lwow.

(3) Nous en trouvons trace dans la dépêche du Commandant du front, cité plus loin, page 289, et dans une série de documents secondaires, relatés par les auteurs russes mentionnés plus haut.

nowicze pour « amener la défaite complète des forces polonaises groupées dans cette direction ».

Précisément à ce moment paraît, le 18 juillet, la directive du Commandant du front Ouest développant la manœuvre déjà prévue depuis longtemps. L'idée de cette manœuvre ressort très clairement des directives des Commandants d'Armée qui, développant les principes généraux posés par le chef, donnent leurs ordres d'exécution.

En vertu des directives (1) du Commandant du front, les armées poursuivant sans cesse l'ennemi doivent :

La IV^e Armée, au plus tard le 21 juillet, forcer le Niémen au sud de Grodno en liaison avec la XV^e Armée sur la ligne Woronow-Skidel-Indura (tous ces points à la XV^e Armée).

Le Commandant de l'Armée ne reçut la directive que le 20 au matin. Il reçut en même temps un compte rendu aux termes duquel le Corps de Cavalerie s'était emparé non seulement de Grodno, mais encore de Kuznica (Kouznitsa) au sud de Grodno. C'est pourquoi il donne l'ordre à l'Infanterie, avant le 21 juillet au soir, de forcer le Niémen et de pousser jusqu'à Kuznica et au Corps de Cavalerie d'attaquer ce même jour Bialystok (2).

La XV^e Armée, au plus tard le 22 juillet, forcer le Niémen en liaison avec la III^e Armée sur la ligne Myto-station de Mosty-Ros (tous ces points à la III^e Armée).

[L'ordre du Commandant de l'Armée prescrit d'atteindre le même jour, après avoir forcé le Niémen, la ligne Indura-Remaszowce (Remachovtse)-Boblowa-Ros (3).]

La III^e Armée, le 22 juillet, forcer le Niémen avec le gros de ses forces dans la région de Mosty-Orla. Pousser ensuite, après la prise de Wsielub, la division d'aile gauche sur la rive sud du Niémen. Limites avec la XVI^e Armée sans changements (Dereczyn-Kleszczele inclus). (Deretchyn-Klechtschele) (4).

[L'Armée ordonne à l'une des trois divisions (la 6^e) de forcer avant la fin de la journée du 22 juillet, le Niémen de la station de Mosty au confluent de la Szczara et de pénétrer dans la région de Ros ; à la 21^e D. I., après avoir forcé la Szczara près de son confluent, de s'avancer dans la région de Kukucie-Rohotnica (Koukoutsie-Rohotnitsa) ; à la 56^e D. I., après avoir forcé la Szczara, de s'avancer dans la région de Dereczyn-Podblocie (Podblotsie). Aussitôt après avoir atteint la ligne Ros-Dereczyn, continuer l'attaque pour s'emparer du nœud de routes de Wolkowysk, pendant que la 21^e D. I. doit mettre la main sur la région de Mala-Lopienica (Lopienitsa)-Porozow-Podorosk (au sud de Wolkowysk) et la 56^e D. I. sur la région Zelwa-Miedzyrzecz, en poussant sa cavalerie sur Slonim. Mouvement ultérieur vers la région de Bielsk-Kleszczele (5).]

(1) N^o 2410/op. sek., 18 juillet, 17 h. 5. Texte intégral : KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 477. Texte résumé dans la brochure de Toukhatchevski : *Marche au delà de la Vistule*, p. 232. Voir croquis n^o 1 des annexes.

(2) SERGHIEIEFF, *De la Dwina à la Vistule*.

(3) Rapport de la XV^e Armée.

(4) *Journal des opérations de la LVI^e D. I.*, rédigé jusqu'au 5 août, tombé entre nos mains et conservé dans les archives du Bureau historique.

(5) *Ibid.*, Directives du Commandant de la III^e Armée, n^o 65/op. du 20 juillet 17 h. 15 ; n^o 84/op. du 21 juillet 19 h. 40. Quoique Slonim ait été occupée le

La XVI^e Armée, après la rupture des tranchées allemandes, poursuivre l'ennemi en vue de forcer la Szczara au nord de Slonim avec le gros de ses forces, au plus tard le 22 juillet. Limites avec le groupe de Mozyrz : station de Budy (Boudy), lac Sporowskie (tous ces points à la XVI^e Armée).

[La XVI^e Armée dirigea le gros de ses forces (17^e et 27^e D. I.) sur Slonim, la 8^e D. I. sur Rozana-Pruzana et une seule Division (la 10^e) vers Iasiolda (Bereza-Kartuska-Sielec).]

Groupe de Mozyrz, se rendre maître sans tarder de la région de Pinsk (à ce moment, le groupe s'approchait de Luniniec). Limites au nord sans changements : Bereznica-Lubieszow-Kobryn (Bereznitsa-Loubiechov).

Réserves du front, 5^e D. I. le 21 juillet doit se trouver dans la région Myto-Lida ; 2^e D. I. (XVI^e Armée) sera employée à l'attaque en direction de Korelicze (Korelitche)-Nowogrodek, afin de faciliter les mouvements de la III^e Armée.

La distance du Niémen (1) à Wolkowysk, nœud des routes conduisant de Baranowicze et Slonim vers l'ouest, est plus de trois fois plus courte que la distance de Wolkowysk à Baranowicze (tranchées allemandes).

La Szczara, dans son cours inférieur, et au delà le Niémen dans la direction de Grodno, sont des obstacles importants sur la route d'un assaillant qui veut progresser du Niémen dans la région de Wolkowysk. Aussi est-on obligé de compter avec eux.

Ah ! comme l'assaillant pouvait se sentir assuré d'un succès foudroyant en se voyant, *dans ses calculs*, le 21 juillet par exemple, dans la région au sud de Grodno et par conséquent sur les derrières de Wolkowysk avec toute une armée renforcée d'un Corps de Cavalerie plein d'allant, en voyant d'autre part, toujours dans ses calculs, le gros de deux Armées passer dès le 22 juillet le Niémen et la Szczara et faire leur apparition à quelques kilomètres à peine de Wolkowysk et tout cela obtenu sur le dos de la I^{re} Armée Polonaise achevée et refoulée par lui vers la Pologne, tandis que la IV^e Armée Polonaise, à partir de Baranowicze, se trouve dès le 19 juillet privée de sa liberté d'action par la puissante XVI^e Armée Soviétique ! Ne s'explique-t-on pas dès lors le souci pressant qu'avait cet ennemi d'assurer l'avance rapide de sa III^e Armée vers la Szczara en la soulageant par le mouvement de la 2^e D. I. sur Korelicze-Nowogrodek et par l'envoi d'une autre D. I. de la réserve (la 5^e) dans la région de Lida et Myto ?

Mais ce même assaillant, contrairement à ses calculs et à son attente, se trouve déjà, non le 21, mais dès le 19 juillet, en possession de la « forteresse » de Grodno, dont il ne comptait s'emparer qu'au prix d'une manœuvre débordante ; ce même jour 19 juillet, il réussit en sortant de cette forteresse à franchir d'un bond le Niémen jusqu'à Kuznica en poussant toujours, l'épée dans les reins, l'adversaire qui fuit, en proie à

20 juillet au soir, pendant toute la journée du 21 juillet, la III^e armée agit comme si elle l'ignorait absolument, manque de liaison, retard dans la réception des directives d'en haut et des comptes rendus d'en bas, manque de renseignements des voisins, en raison de la marche très rapide de Nowogrodek à la Szczara.

(1) Sur le secteur limité par les embouchures des rivières Swislocz (Svislotch) et Szczara (Lunno-Mosty).

la panique, en laissant derrière lui un butin énorme et grâce à ce fait l'assaillant se voit le 21 juillet maître de Bialystok ; du 18 au 19 juillet, il réussit à briser la résistance des « inabordables tranchées allemandes » à Baranowicze et refoulant l'ennemi qui s'enfuit, en abandonnant également un énorme butin, il se trouve dès le 20 juillet au soir à Slonim ; en même temps, il s'imagine que ses deux Armées centrales sont déjà sur le point de franchir le Niémen et la Szczara et de faire leur apparition, non plus à Wolkowysk, mais même, avec une partie de leurs forces, à Polock et Porozow. Dans ces conditions, ne peut-il pas aussi et logiquement se figurer que la défaite définitive des Armées Polonaises sur le front soviétique Ouest n'est plus qu'une question d'heures et l'écrasement définitif de la « Pologne blanche » une question de temps, de trois semaines au plus, bien que, au même moment, le malheureux groupe de Mozyrz erre désespérément dans les terrains impraticables de la Polésie, devant Pinsk, que la XII^e Armée qui, le 24 juillet, sans doute même le 20, devait être déjà à Kowel, tente à peine de passer le Sty, que l'Armée de Cavalerie et l'Infanterie qui lui est adjointe, au lieu de se rapprocher de Zamose, piétine sur place entre Krzemieniec (Kchemieniets) et Dubno, et que la XIV^e Armée, qui le 24 juillet devait être à Lwow, soit encore engagée dans un combat sanglant sur le Zbrucz.

Le Commandant en chef soviétique, après avoir lancé dans la journée du 20 juillet sa directive en vue d'attaquer la Pologne sans désespérer et toutes forces réunies, se trouvait à l'époque en question au Q. G. du Commandant du front Ouest, quand y arrivèrent les renseignements concernant le succès inouï remporté devant la « forteresse » de Grodno (1) et l'avance de la Cavalerie sur Bialystok ; aussitôt après survint le succès extraordinaire remporté devant les tranchées allemandes, jusqu'à la prise de Slonim inclus. Ce même Commandant en chef, simultanément ébloui par le parfait moral de l'Armée et des chefs, fut porté à croire, d'accord avec Toukhatchevski, qu'il était possible d'en finir avec la Pologne dans un délai de trois semaines et que ce résultat pouvait être atteint avec les seules forces du front Ouest, même sans l'appoint de toute la XVI^e Armée, et que Varsovie devait succomber le 12 août au plus tard.

La dépêche envoyée par le Commandant en chef le 21 juillet au Président du Conseil révolutionnaire de guerre exprime bien cet état d'âme (2) :

« L'essentiel est l'extraordinaire élévation du moral dans l'armée, ce qui « garantit la possibilité de continuer le mouvement avec la même énergie. »

« Grodno a été occupé le 19 juillet et Slonim hier. Ces deux succès « témoignent que la ligne du Niémen et de la Szczara est forcée et l'ennemi « en retraite ne possède aucune autre position sur laquelle il puisse « espérer nous contenir. Nous pouvons envisager la possibilité de terminer « notre tâche dans un délai de trois semaines (3). »

(1) La nouvelle de la prise de Grodno et Kuznica par la Cavalerie n'atteignit le Commandant de la IV^e Armée qu'à Wilno le 20 juillet au matin (Sergheieff, p. 90).

(2) De Smolenk, en rentrant de Minsk, où était le quartier de Toukhatchevski.

(3) N^o 2155/op., KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 209.

Un long rapport écrit le même jour caractérise les vues du Commandant en chef sur le cours ultérieur de la campagne, vues résultant de cet état d'âme (1) :

« En accord avec votre directive concernant les opérations contre le front polonais, en liaison avec les négociations en cours, je rends compte :

« Des instructions sont données aux deux fronts opérant contre la Pologne en vue de poursuivre énergiquement l'offensive sans tenir compte de la ligne-frontière indiquée par le radiogramme Curzon.

« En fait, sur le front Ouest, cette offensive se développe favorablement ; sur le front Sud-Ouest, elle est momentanément ralentie, principalement à cause de la fatigue des troupes.

« Ce ralentissement dans l'avance du front Sud-Ouest, non seulement ne constitue pas, dans le moment actuel, un danger, mais devient même désirable dans une certaine mesure, en tout cas jusqu'au moment où se sera précisée l'attitude de la Pologne, à l'égard de la réponse du gouvernement de la République révolutionnaire soviétique à la note Curzon.

« Si les Polonais se décident à entrer en négociations avec nous, ce sera la preuve qu'ils ne peuvent compter sur un appui sérieux de quelque côté que ce soit, et alors s'ouvrira pour nous une ère de liberté d'action, propre à une offensive énergique à l'intérieur de la Pologne.

« Au contraire, si les Polonais se refusent à négocier, ou si d'autres probabilités font croire à un appui de la Pologne par les Alliés, nous serons forcés, sans renoncer à l'offensive contre la Pologne, de consacrer des moyens importants à nous protéger contre les dangers possibles.

« C'est en premier lieu l'entrée en scène de la Roumanie qui a déjà des forces et des moyens d'action suffisants.

« Dans ce cas, une avance profonde de notre part en Galicie serait très dangereuse.

« C'est pourquoi je propose de limiter les opérations du front Sud-Ouest, en lui donnant la mission de battre l'aile droite de l'Armée Polonaise afin de couper le front polonais du front roumain et d'être à même d'employer une partie des forces du front Sud-Ouest dans la campagne contre la Roumanie.

« En outre j'ai l'intention, dans le cas où il serait nécessaire de renforcer les unités destinées à agir contre la Roumanie, d'arrêter également le mouvement de la XVI^e Armée du front Ouest qui attaque par Baranowicze sur Wolkowysk. Cette armée constituerait alors une réserve en cas d'entrée en ligne de la Lettonie.

« De plus, je compte que le front Ouest, avec *les trois* (2) Armées qui lui restent, réussira à écraser définitivement la Pologne, si elle ne bénéficie pas d'un autre important appui en dehors de l'entrée en guerre de la Roumanie et de la Lettonie. »

(1) Rapport du Commandant en chef au Président du Conseil révolutionnaire de guerre, KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 210.

(2) Dans ce cas, la relation des forces apparaissait aux yeux du Haut Commandement russe comme étant de 85.000 combattants contre 50.000 Polonais.

Si, dans sa directive du 20 juillet, le Commandant en chef, sur les instances catégoriques du Conseil révolutionnaire de guerre, abandonnait son point de vue sur la nécessité de changer immédiatement le dispositif stratégique de ses armées et de s'en tenir pour le moment à l'occupation de la ligne Curzon, mais ordonnait par contre de ne pas diminuer un seul instant ni la pression exercée sur la Pologne, ni les forces déjà dirigées contre elle, en se bornant « à se couvrir du côté de la Roumanie par de nouvelles réserves », maintenant, après les succès de Grodno et de Slonim, convaincu de la complète défaite des Polonais au nord, et de la possibilité d'en finir avec la Pologne « dans un délai de trois semaines », il revient précipitamment à l'idée de changer son dispositif stratégique. Il veut faire d'une pierre deux coups, sinon plus : vaincre la Pologne avec les forces, et encore réduites, *du seul front Ouest* et réaliser en même temps un front de surveillance du côté de la Roumanie en dirigeant le principal effort du front Sud-Ouest sur les forces polonaises se trouvant à proximité immédiate de la Roumanie (VI^e Armée Polonaise et Armée Ukrainienne du général Pawlenko).

Le détournement du gros des forces du front Sud-Ouest de la direction Lublin-Lukow et Brzesc, par laquelle ces forces devaient *couvrir*, dans le plan primitif, l'avance de Toukhatchevski vers Varsovie, ne présentait aucun inconvénient, du moment que l'on était convaincu de l'écrasement déjà complet des forces polonaises du Nord. Le front Ouest devait couvrir cette direction par ses propres moyens (1).

Par contre, en dirigeant les forces du Sud sur la Galicie orientale, on obtenait la désorganisation des forces ennemies qui combattaient dans cette région et on les refoulait jusqu'aux frontières de la Roumanie, sans trahir dans les rapports avec celle-ci la moindre « intention agressive ».

D'autres circonstances concomitantes au moment où furent étudiées et arrêtées ces décisions furent si favorables, que tout semblait militer en faveur de leur mise à exécution aussi rapide que possible.

Une alliance venait d'être conclue avec la Lithuanie.

Le 20 juillet, les Allemands avaient proclamé leur neutralité, incontestablement bienveillante pour les Soviets.

Les classes ouvrières de l'Angleterre avaient décidé d'entraver par tous les moyens possibles, jusqu'à la grève inclusivement, la fourniture de secours à la Pologne.

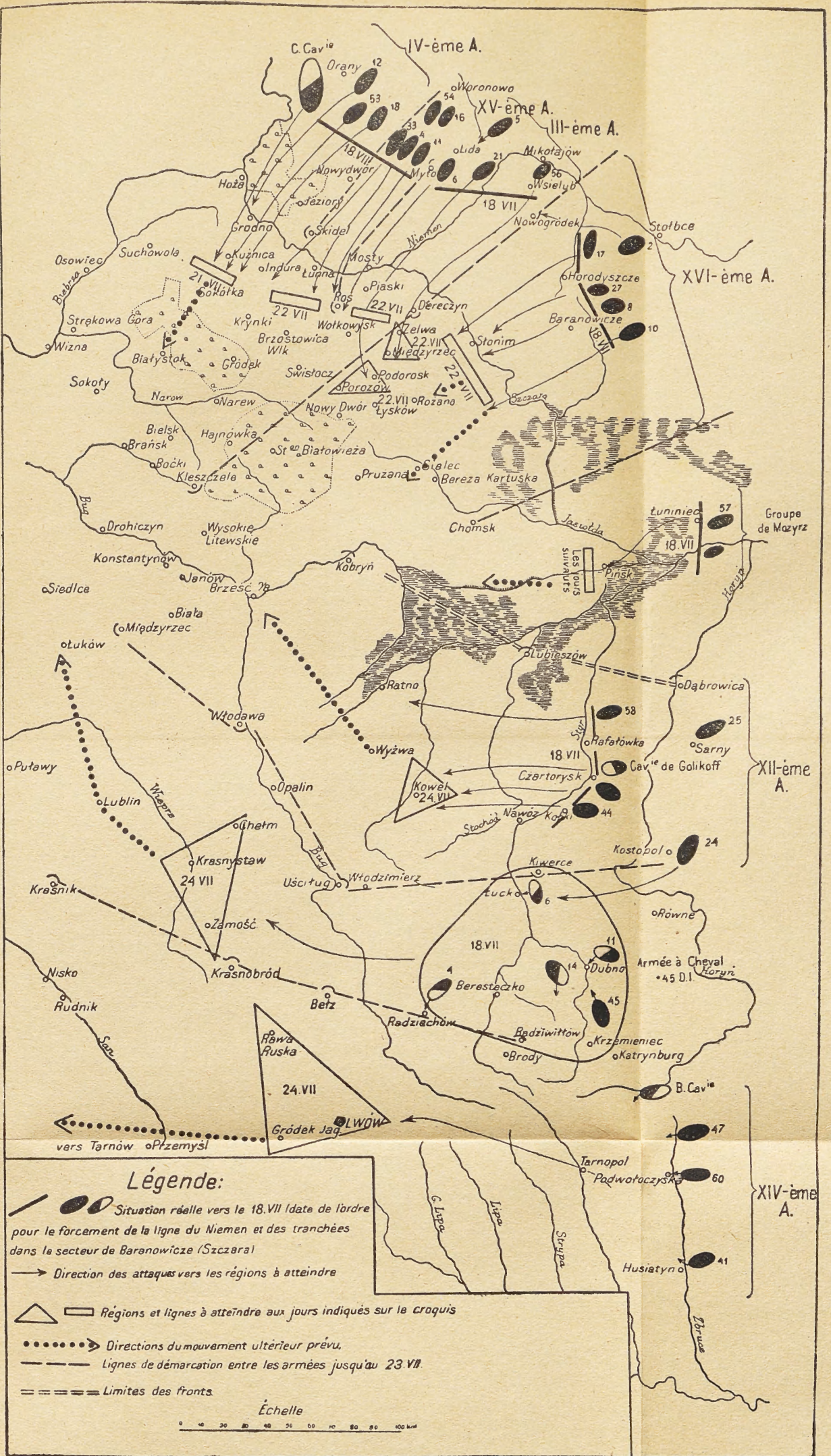
Le 20 juillet commençait une grève des travailleurs du port de Dantzig pour le débarquement des munitions destinées à la Pologne.

Or, de la Pologne, sur le front intérieur de laquelle on comptait beaucoup, on venait de recevoir le 22 juillet par radio une proposition de négociations pour un armistice « sur les lignes occupées », ce que l'on pouvait regarder comme une preuve que la Pologne ne pouvait compter et ne comptait pas sur une aide plus efficace de l'Occident (2).

Tout cet ensemble donnait de si nombreuses raisons pour une appréciation extrêmement optimiste de la situation, tant militaire que politique, que même la constatation très nette de l'accroissement de

(1) ЧАПОЧНИКОВЪ.

(2) Voir rapport du Commandant en chef du 21 juillet, cité plus haut.



la force de résistance polonaise au Sud, fut interprétée comme une circonstance aussi favorable en quelque sorte.

Une telle appréciation, et les conséquences qu'elle entraînait, satisfaisaient tous les organes dirigeants et en général tous ceux ayant voix au chapitre, ainsi que chacun d'eux dans le cadre de ses désirs, de son ambition ou de ses doutes :

a) Le Conseil révolutionnaire de guerre, son Président et le Commandant du front Ouest, dans leur désir de refouler sur Varsovie, sans désemparer et l'épée dans les reins, les Polonais blancs, déjà battus, selon eux, sur le Niémen et la Szczara et de les rejeter plus loin encore à l'intérieur de la Pologne, où tout, toujours d'après eux, « était en effervescence et bouillonnait » ;

b) Le Commandant en chef dans ses inquiétudes relatives à la Roumanie ;

c) Le Commandant du front Sud-Ouest et les autorités de l'Ukraine soviétique de Charkow, en ce qui concerne les possibilités d'une avance à l'intérieur de la Galicie, bien que limitée pour le moment à la prise de Lwow (1).

Les décisions concernant les opérations de guerre se concrétisèrent dans les directives données le 23 juillet aux deux Commandants de front (2).

La directive destinée au Commandant du front Sud-Ouest porte la limite des fronts de la ligne Dabrowica-Lubieszow-Kobryn (Dombrovitsa-Loubiechow) à la ligne Ratno-Wlodawa-Pulawy (Poulavy) (3) (tous ces points exclus). Cette modification est à réaliser dès le 24 juillet. La directive signale en outre que le rapide mouvement en avant du front Ouest, qui *poursuit l'ennemi*, exige une attaque aussi énergique sur le secteur polonais du front Sud-Ouest.

En conséquence, elle prescrit :

1° D'atteindre le 4 août la région Kowel-Wlodzimierz-Wolynski

(1) Cette insistance de la part du Sud à pousser dans cette direction ressort de la dépêche suivante du Commandement de Charkow (22 juillet).

« Le front Ouest *avance rapidement*. Il a forcé la Szczara et a pris Slonim. Sur tout le front Sud-Ouest les Polonais *opposent une force de résistance extraordinaire* et manifestent un acharnement particulier du côté de Lwow. Situation avec la Roumanie, imprécise et tendue. Dans ces conditions, je considère comme nécessaire de déplacer le centre de gravité de l'attaque générale de mon front du côté de la Galicie en assignant aux armées les missions suivantes :

« 1° XII^e Armée, après la prise de Kowel, attaquer sur Chelm et Lublin ;
« 2° Armée de Cavalerie, après avoir liquidé le groupe ennemi de Dubno-Krzemieniec, porter le coup principal en tournant Lwow par Beresteczko, Rawa Ruska, Jaroslaw (Jaroslav) ;

« 3° XIV^e Armée, attaquer en direction de Tarnopol et Mikolajow (Mikolajow). »

(2) Directive du front Sud-Ouest, n° 4293/op., du 23 juillet.

Directive du front Ouest, n° 4344/op. du 23 juillet, KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 211. Voir croquis n° 2 concernant la présente note.

(3) De ce fait la zone d'action du groupe de Mozyrz qui jusqu'ici, au fur et à mesure de son rapprochement de Kobryn, était devenue de plus en plus étroite, dut au contraire s'étendre considérablement au cours de la progression.

avec un groupe puissant d'aile droite (Nord) en liaison au nord avec l'aile voisine du front Ouest et en couvrant dans la limite de ses moyens son aile Sud ;

2° Avec le reste des forces (Armée de Cavalerie plus les unités qui lui sont rattachées, et la XIV^e Armée) porter le coup décisif à la VI^e Armée Polonaise et à l'Armée Ukrainienne en les refoulant vers la frontière roumaine. L'Armée de Cavalerie doit, après s'être couverte du côté de Lwow, concentrer son gros sur une zone étroite et agir dans une direction bien déterminée pour ne pas disperser et affaiblir la puissance de son attaque (1).

La directive destinée au Commandant du front Ouest insistait sur la nécessité d'une progression énergique dans la direction générale de Varsovie, dans le but d'infliger une défaite définitive à l'ennemi et fixait comme mission :

1° Atteindre au plus tard le 4 août la ligne Lomza-Brzesc ;

2° Au plus tard le 12, la ligne Przasnysz (Pchasnych)-Modlin-la Vistule jusqu'à Pulawy. De plus, Varsovie devait être occupée le même jour ;

3° Lorsque l'aile Nord atteindra l'ancienne frontière russo-allemande (2), ne pas franchir cette frontière ; se borner, dans cette direction, à une mission d'observation.

L'apparition de ces directives marque le moment où l'action des deux fronts commence à se développer dans des directions divergentes.

Ainsi donc, incontestablement en raison de la note Curzon, mais surtout sous l'influence des succès inespérés et « foudroyants » du front Ouest à Grodno et Slonim (19 et 20 juillet), le Commandant en chef des Soviets, convaincu que la défaite complète des Polonais est imminente, espère que la *décomposition du front intérieur* en Pologne s'accélérera au fur et à mesure de l'accélération de la *poursuite* et qu'une révolution est inévitable. En conséquence, d'accord avec les autorités gouvernementales, et répondant ainsi au désir des Commandants de front, il se décide à modifier son *dispositif stratégique* de base, en négligeant le fait, cependant bien connu de lui, du ralentissement de plus en plus marqué de la progression des forces combattant au sud de la Polésie vers les objectifs assignés, et cela contrairement à ses prévisions.

Il est un fait caractéristique et digne d'être retenu par tous ceux qui désirent comprendre le sens de la grande victoire polonaise de l'année 1920, c'est qu'à cette même époque en Pologne, malgré *des échecs au nord* vraiment « foudroyants » qui furent la conséquence directe des échecs éprouvés antérieurement au sud, on ait apprécié à sa juste valeur

(1) CHAPOCHNIKOFF, *Sur la Vistule*, s'efforce de prouver que par ces mots, on a seulement voulu masquer la mission réelle de l'Armée de Cavalerie : après avoir porté son effort dans la direction de Lwow, être prête à le déplacer en direction de Lublin. Kakourine le nie expressément en se basant sur les documents (p. 214) ; il affirme que ce fut un regroupement, prévu au plan des forces du Sud vers le Sud et que par là on faisait reposer la déroute définitive des Polonais uniquement sur les efforts du front Ouest.

(2) D'avant la guerre mondiale.

précisément cette intensification de la résistance polonaise au sud, négligée par l'ennemi, qu'on ait prévu, constaté et mis à profit à temps les conséquences de notre supériorité numérique et du relèvement incontestable de notre moral de jour en jour plus sensible, que, contrairement à l'insistance des timides et des pusillanimes, on ait trouvé en soi assez de force de résistance et de volonté pour ne pas tenter trop tôt de remédier aux échecs du Nord aux dépens des forces du Sud, ce qui eût été si risqué dans les conditions de dépression intérieure, de panique sur les arrières et de manque de moyens de transport qui existaient à ce moment ; que, pleinement pénétrées du sentiment de leur responsabilité à cette époque où l'ennemi comptait surtout sur la désagrégation du front intérieur de la Pologne, les autorités aient au contraire porté toute leur attention et dirigé toute leur énergie sur la remise en ordre et le renforcement de ce front, en se refusant à apporter le moindre changement au dispositif stratégique du front extérieur.

Le front Nord, décidément abandonné à lui-même, doit non seulement se suffire, mais encore renforcer le front Sud (1).

Au nord, où il s'agit de gagner du temps, des combats retiendront l'ennemi ; ils seront livrés dans des conditions telles, que les mouvements ne seront pas seulement déterminés par tel ou tel avantage tactique ou stratégique, mais encore par la nécessité de se maintenir, même au prix de sacrifices sanglants, aux abords des lignes dictées par la politique, lignes qui devaient servir de base aux pourparlers d'armistice, alors que notre adversaire peut à tout instant dire : « Nous sommes d'accord ».

Page 124 et suivantes. — 22. Décisions soviétiques relatives à l'acheminement du gros des forces du front Ouest au nord du Bug et de Varsovie et à la coopération des fronts Sud-Ouest et Ouest (fin juillet et première moitié d'août 1920).

(1) Dans cette période, le réservoir des forces Nord, le groupe de Polésie, livre ses forces en excédent au groupe Sud et non au Nord. C'est au Sud et non au Nord qu'est envoyée la 18^e Brigade, et si elle se trouve détournée de sa route vers le Nord, ce ne fut qu'un réflexe pour se couvrir contre un ennemi apparu inopinément. En dehors de cette brigade, d'un régiment de Suwalki et de deux bataillons isolés, la 1^{re} Armée ne fut renforcée dans cette période la plus dure pour elle par aucune autre unité.

Les motifs pour lesquels les auteurs soviétiques ont voulu jusqu'à ce jour voir, dans nos combats sur le Niémen une action de grande envergure, qui fut brisée grâce à la précision des manœuvres soviétiques, sont les suivants :

L'arrivée de la 18^e Brigade à Kuznica, puis la manœuvre, d'ailleurs abandonnée, du général Zeligowski sur Grodno, enfin la première résistance sérieuse fournie par les unités polonaises en retraite dans les environs de Mosty (1^{re} D. l. Lithuano-Blanc-Ruthène) et à Wolkowysk, résistance qui arrêta un moment les armées soviétiques et les obligea à des manœuvres différentes de celles prévues par les directives antérieures.

Ces manœuvres avaient pour but non pas seulement la poursuite, mais la déroute d'un ennemi que l'on croyait complètement dispersé et cette résistance aurait dû être un avertissement que les dispositions, suggérées par un prétendu anéantissement des forces polonaises du front Nord, étaient prématurées et par suite pouvaient avoir des conséquences dangereuses.

Dans la note précédente, nous avons établi que la directive du Commandant en chef en date du 23 juillet qui réglait les efforts divergents des deux fronts, était basée sur la conviction que l'Armée Polonaise était complètement battue ; que cette directive avait annulé, par suite, le plan antérieur consistant à concentrer les efforts en vue de *battre* notre front Nord, et fixé de nouvelles directions d'opérations présentant un caractère plutôt de *poursuite* au nord et plutôt politique au sud. Cette divergence des directions résultait du mépris de l'adversaire et n'était pas de nature à favoriser la coopération en vue d'une manœuvre combinée. La directive déclarait, il est vrai, que la mission de la XII^e Armée était « de se maintenir en étroite liaison avec le front Ouest », mais le fait même que cette armée continuait d'être subordonnée au front Sud-Ouest, laissait préjuger qu'elle serait employée au profit du front Sud-Ouest et non à celui du front Ouest, ce qui ne tarda pas à se faire sentir.

A la date du 4 août, suivant la directive du Commandant en chef, le front Ouest doit se trouver en arrière des obstacles d'Ossowiec et de la Narew (1), sur la ligne générale Lomza-Brzesc, son aile Nord en avant. D'autre part, à la même date, la XII^e Armée doit pousser un groupe d'attaque dans la région de Kowel-Wlodzimierz « en étroite liaison avec le front Ouest », c'est-à-dire remplir une mission de couverture par rapport au front Ouest.

Mais alors que pour le front Ouest cette même directive prévoit immédiatement sa mission ultérieure, à savoir un mouvement brusqué vers la Vistule et l'occupation de Varsovie pour le 12 août, par contre pour la XII^e Armée, les objectifs ultérieurs au delà de Kowel et de Wlodzimierz et par conséquent après le 4 août ne sont pas fixés ; évidemment il n'y eut pas, à cet égard, de décision nette et précise.

Le peu de cas que l'on faisait du concours de la XII^e Armée aux opérations du front Ouest ne suscita d'ailleurs en 1920 aucun doute dans l'esprit de Toukhatchevski ; car dans sa directive du 23 juillet (2), il devance de beaucoup son supérieur en ce qui concerne la rapidité de la poursuite envisagée, méprisant non seulement les obstacles d'Ossowiec et de la Narew, mais aussi celui du Bug ; il prescrit, en effet, d'atteindre non pas la ligne Lomza-Brzesc, mais une ligne située à 30 kilomètres environ plus à l'ouest, à savoir : Ostrolenka-Ostrow-Kosow-Drohiczyn-Biala-Wlodawa, et cela un jour plus tôt, soit le 3 août et non le 4.

Le front doit progresser en maintenant une grande densité à son aile Nord ; la largeur de la zone d'action des trois Armées du Nord (III^e, XV^e et IV^e) est presque égale à celle de la XVI^e Armée seule, laquelle ne dépasse guère celle du groupe de Mozyrz (3).

Le Commandant du front Sud-Ouest devance également les dates fixées par le Commandant en chef, en ordonnant à la XII^e Armée d'occu-

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 212.

(2) Citée par TOUKHATCHEVSKI, p. 235, qui passe sous silence la recommandation de ne pas franchir l'ancienne frontière russo-allemande à l'ouest de Przasnysz.

(3) La zone d'action des trois Armées du Nord coïncide presque entièrement avec la zone d'action de la I^{re} Armée Polonaise ; la zone de la XVI^e Armée avec celle de la IV^e Armée Polonaise et la zone du groupe Mozyrz est sensiblement plus large que celle du groupe Polonais de Polésie.

per dès le 4 août Chelm à 80 kilomètres environ à l'ouest de Kowel et d'atteindre le 15 août les passages de la Vistule à Annapol et du San à Nisko.

Pendant ce temps, il se produisait sur le front soviétique Ouest des événements qui renversèrent les conceptions soviétiques au sujet de la défaite complète des troupes polonaises et inclinèrent Toukhatchevski à diriger le gros de ses forces au nord du Bug, sur la Narew et par là même à les éloigner encore plus des Armées du front Sud-Ouest. La première directive de Toukhatchevski en ce sens est du 3 août. Mielikow la reproduit *in extenso* (1).

Cette directive marque un tournant essentiel dans le cours des événements. La trame en est formée par les impressions et les réminiscences rapportées des combats sur la Narew et le Bug et appuyées sur la situation, telle qu'elle avait été précisée jusqu'à la date du 2 août.

Au sud du front, la XVI^e Armée qui, après quelques journées de durs combats, avait dépassé Jasiolda près de Sielec et de Béréza-Kartuska et dont une division marchait par la lisière Nord de la forêt de Bialowieza et à travers cette forêt, se dirigea rapidement sur le Bug au nord de Brzesc. La directive de Toukhatchevski lui recommandait en effet de progresser dans cette direction avec mission, dans le cas où l'ennemi défendrait Brzesc opiniâtrément, de lui couper la retraite en occupant la région de Piszczacz (Pichtchatch) (2).

L'enlèvement de Brzesc était confié au groupe de Mozyrz. Ce n'est que dans le cas d'un retard de ce groupe que la XVI^e Armée devait faire avancer des forces très peu importantes le long de la voie ferrée en se couvrant du côté de Brzesc par la réserve de l'Armée (3). Le Commandant de l'Armée, pendant son mouvement, s'en tient strictement à cette directive.

Le 30 juillet, la réserve de l'Armée stationne déjà dans la région de Kamieniec-Litewski ; elle est constituée par les 2^e et 17^e Divisions précédées par la 8^e qui se dirige vers les passages du Bug à Pratulín et Janow. De Kamieniec, la 17^e D. I. est poussée en avant et dès le 31 au soir, elle atteint le Bug et met la main sur le point de passage de Mielnik. En outre, la 10^e Division, qui avait relevé au début le groupe de Mozyrz dans la région de Kobryn, est remise dans la direction générale de l'Armée et dès le 30 juillet se trouve avec son gros dans la région de Widomel au nord de Brzesc, tandis qu'une faible partie de ses forces suit la voie ferrée. Entre temps, Brzesc n'est pas fixé, car le groupe de Mozyrz est, par rapport à la XVI^e Armée, de plusieurs marches en arrière. Pour parer à une attaque partant de Brzesc dans le flanc de la 8^e D. I., le Commandant de la XVI^e Armée lance sa réserve (la 2^e D. I.) de Kamieniec sur Brzesc. Dès le 31 juillet, le 2^e D. I., s'accroche à l'ennemi aux abords nord de Brzesc ; par l'est, le long de la voie ferrée, les unités détachées de la 10^e D. I., engagent le combat. La directive de ce jour de la XVI^e Armée, conforme aux instructions du Commandant du front, impose à ses divisions l'obligation d'atteindre dans la soirée du

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 273. Voir le résumé de la page 296.

(2) A l'ouest du Bug.

(3) Directive du Commandant du groupe Ouest n° 938/k. f. du 27 juillet.

2 août des secteurs situés sensiblement à l'ouest du Bug, mais ne fait nullement mention de Brzesc (1).

Pendant ce temps le combat de Brzesc qui avait entraîné dans son orbite la 2^e Division et plus tard la division voisine, la 10^e, amena le 1^{er} au soir la chute de la place; le 2, les divisions se trouvaient à l'intérieur de la forteresse, poussant le 2 août même au delà du Bug. Brzesc fut ainsi enlevée par la XVI^e Armée, contrairement à l'idée maîtresse du Commandant du front et à celle du Commandant de l'Armée qui voulait avoir le 2 août sa 2^e Division à Konstantynow, et le 4 à Losice.

Entre temps, la 8^e Division avait forcé le Bug à Pratulin et le 2 août atteignait par ses patrouilles Janow et Biala. Plus loin, la 17^e D. I. tenait depuis le 31 juillet le passage du Bug à Mielnik. Le large secteur s'étendant du pont du chemin de fer en amont de Mielnik jusque vers Granne était tenu depuis le 31 juillet au soir par la 27^e Division soviétique qui, en trois jours, avait franchi la distance de Hajnowka au Bug, après avoir fait un détour par Wysokie-Litewskie.

Bien que dans le secteur de la XVI^e Armée, la ligne qui, d'après les ordres du Commandant en chef, ne devait être atteinte que le 4 août, l'aît été le 1^{er} et que la II^e Armée fût sur le point d'atteindre la ligne prescrite par le Commandant du front pour le 3 seulement (2), le Commandant du front n'est pas satisfait. L'ennemi, qui s'est facilement laissé rejeter derrière le Bug et en particulier celui qui a abandonné Brzesc, est faible. Il était inutile d'engager la XVI^e Armée à Brzesc, ce qui avait pour résultat de faire accrocher des forces qui eussent été susceptibles d'atteindre de bien plus grands résultats sur le Bug au nord de Brzesc. L'impression générale du Commandant du front était que la XVI^e Armée et le groupe de Mozyrz n'avaient devant eux que des forces ennemies secondaires.

Par contre, c'est à d'autres conclusions que fut amené le Commandant du front par la situation au nord de Bug, sur le front des III^e, XV^e et IV^e Armées. Le 28 juillet y avait été une journée de succès extraordinaires pour les Soviets. La III^e Armée avait pris contact avec l'ennemi et franchi la Narew près de la localité de ce nom; la XV^e Armée avait occupé le même jour dans la matinée Bialystok après de durs combats et avait poussé jusqu'aux passages de la Narew, avec l'intention de les enlever d'un seul élan et de progresser à l'ouest.

A la IV^e Armée, dans le secteur de la Narew, la 53^e Division n'avait pas réussi dans sa tentative de passage à Strenkowa Gora, mais par contre, la 18^e avait enlevé les passages à Zoltki avec ses cinq ponts intacts; le Corps de Cavalerie était arrivé dans la soirée à Lomza et la 12^e Division venant de Suchowola s'approchait en toute hâte d'Osowiec. Cette journée-là fut cependant la dernière des succès effectifs des Soviets. Le lendemain même, le 29 juillet, leur infligea d'amères désillusions.

A la III^e Armée, la 56^e Division d'aile droite atteignit à vrai dire facilement Bielsk à la limite des I^{re} et IV^e Armées polonaises, mais le reste de l'Armée fut arrêté dans un combat sanglant au-dessus de Bielsk,

(1) PUTNA, *Vers la Vistule et retour*, p. 82.

(2) Voir la note précédente.

à Orlanka. La XV^e Armée trouva tous les ponts de la Narew complètement détruits et les tentatives pour forcer la rivière par les gués, principalement à Topielec et Bokiny, où combattait notre groupe du général Zeligowski, tentatives commencées le 29 et renouvelées les 30 et 31 juillet, n'aboutirent à aucun résultat, mais furent l'occasion de pertes sanglantes. De même à la IV^e Armée, la continuation de la progression, après le franchissement de la Narew, n'alla pas sans difficulté et coûta de grandes pertes. Le Corps de Cavalerie fut arrêté dans son attaque sur Lomza jusqu'au 31 juillet, jour où il aurait dû atteindre Ciechanow. C'est ce jour-là seulement que la 12^e Division atteignit Lomza ; dès son arrivée, le Corps de Cavalerie prit du champ, non du côté de Ciechanow, mais à la recherche de points de passage à Nowogrod, d'où il devait attaquer Lomza et Sniadowo. Le 1^{er} août, la 12^e Division subit de grandes pertes dans l'attaque de Lomza ; le 2, le Corps de Cavalerie attaque Lomza et Sniadowo par l'ouest, mais il est attaqué lui-même sur ses derrières du côté d'Ostrolenka où, entre temps, commençaient à se rassembler de nouvelles unités polonaises.

Sous l'influence de ces échecs inattendus sur la Narew, le Commandant du front, pressé par le Commandant en chef qui exige « la destruction rapide et absolue de l'Armée Polonaise » (1) en vue de libérer les forces nécessaires à opposer à Wrangel toujours actif, se décide le 31 juillet à briser la résistance polonaise sur la Narew par une attaque concentrique des trois Armées en direction de Wysokie-Mazowieckie (2).

Pourtant cette manœuvre était déjà un peu tardive. Le 1^{er} août au matin, les Polonais commencèrent à se retirer sur la ligne de la Slina et de la Tloczewka (Tlotchevka), ce qu'ils firent sans grandes difficultés, car le regroupement des Divisions soviétiques d'une part et les difficultés de franchissement de la Narew d'autre part retardèrent leur mouvement.

La XV^e Armée prit contact avec l'ennemi le 2 août au matin seulement et fut contenue aux abords de Wysokie-Mazowieckie par de durs combats. Dans la soirée seulement, le mouvement de l'aile Nord de la III^e Armée dans le flanc de l'ennemi en direction de Wysokie-Mazowieckie et de Czyzew (Tchyjev) détermina celui-ci à céder un peu de terrain devant la XV^e Armée, le reste de la III^e Armée fut engagé dans des combats sur le Nurzec (à Ciechanowiec) et près de son confluent avec le Bug en vue de s'emparer de Malkinia. Par contre, les unités de la IV^e Armée (53^e et 18^e D. I.), tournant l'ennemi par le nord de Wysokie-Mazowieckie-Zambrow, essayèrent une grosse défaite ; une fraction fut obligée de se retirer précipitamment, tandis que le reste fut rejeté vers le nord (Mezenin), dans les marécages de la Narew, après avoir subi de lourdes pertes en hommes et en matériel. Tard dans la nuit, la 12^e Division entra à Lomza que l'ennemi évacua en bon ordre. Le Corps de Cavalerie, dans le but de s'emparer le 3 août de Ciechanow, revint de Lomza et de Snia-

(1) Le 31 juillet, le Conseil soviétique affecté à la Pologne entre en action à Bialystok par la publication de « manifestes » incitant la population à renverser le gouvernement de Pilsudski.

(2) Directive du Commandant du front Ouest, n° 219/k.f., donnée dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août.

dowo vers Ostrolenka, d'où partaient déjà des attaques ennemies, et où, le 3 août, il s'engage dans un combat dur et opiniâtre (1).

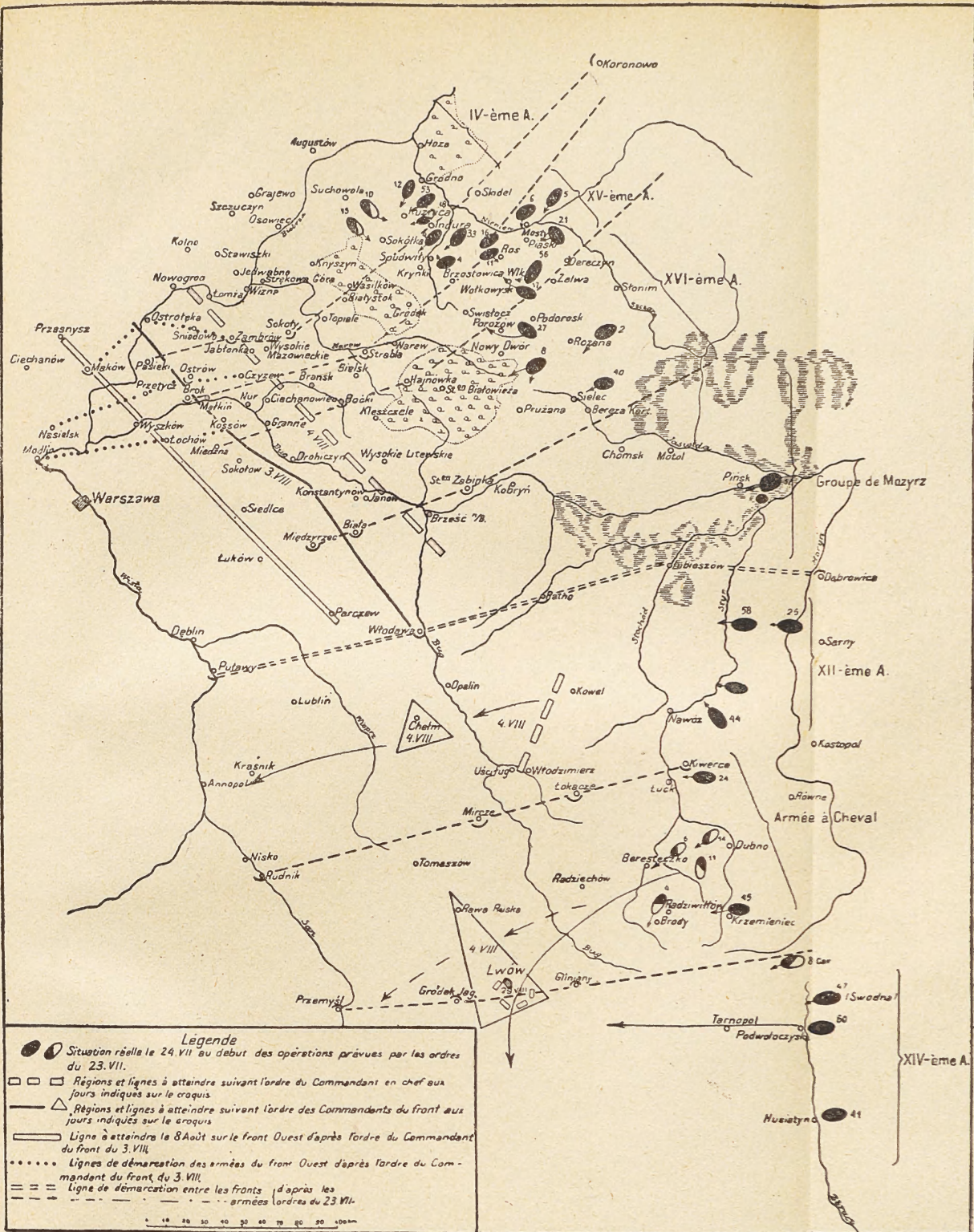
Autant sur le front Sud il fut facile d'atteindre la ligne assignée par le Commandant en chef, l'enlèvement de la ligne assignée par le Commandant du front ne paraissant être qu'une question d'heures, autant au nord, où avait été dirigé le gros des forces bien massé, il fut difficile, malgré toute une série de manœuvres, d'atteindre la ligne assignée par le Commandant en chef. Quant à la ligne du Commandant du front qui devait être atteinte le 3 août (Ostrolenka-Malkinia-Kosow), elle était encore loin. L'arrêt du mouvement de la Cavalerie devant Lomza lui fut fatal, car il entraîna l'épuisement complet des chevaux. A Ostrolenka, un nouvel ennemi commençait déjà à se révéler.

L'énergique résistance opposée par les Polonais et les grandes difficultés que rencontrèrent en conséquence les forces principales du front Ouest, massées sur tout l'espace compris entre Bransk et Lomza à cheval sur la Narew, d'une part, et d'autre part, la facilité avec laquelle une seule Armée, la XVI^e, avait triomphé des obstacles rencontrés jusqu'ici sur sa route jusqu'à Brzesc (inclus), confirmèrent le Commandant du front dans la conviction que le gros des forces polonaises était justement engagé dans la région au nord de Bransk et du Bug. Dans les combats engagés au nord et en particulier à Lomza, « la petite forteresse » dont l'occupation, contrairement à Brzesc « la grande forteresse », demanda près de six jours, de même que dans les combats d'Ostrolenka, d'où depuis quelques jours partaient des attaques sur les derrières de la Cavalerie, attaquant Lomza, on releva pas mal de numéros de régiments nouveaux. C'est donc au nord du Bug qu'était le gros des forces polonaises, c'est là quelque part derrière la Narew que se groupaient les forces nouvellement organisées. Comme pour barrer la route à la progression ultérieure, la Narew se dressait de nouveau devant les Armées soviétiques, la Narew qui venait à peine d'être franchie après de grands efforts et qui, par un caprice du sort, décrivait un arc de cercle à partir de Lomza par Ostrolenka, Pultusk et Serock (Poultousk, Serotsk).

Si le gros des forces soviétiques marchait droit sur Varsovie ou d'une manière générale au sud du Bug, on diminuait la pression sur le gros des forces polonaises qui réussiraient d'autant plus facilement à se retirer derrière la Narew vers Ostrolenka et Pultusk à la rencontre de leurs renforts situés de ce côté, d'où elles s'accrocheraient ensuite fatalement au flanc des forces soviétiques si ces dernières marchaient sur Varsovie ou au sud du Bug.

D'où la décision suivante : le gros des forces du front attaquera la ligne de résistance du gros des forces polonaises vers la Narew dans la région située au nord du Bug. La situation à Lomza, qui se dessine favorablement, donnera la possibilité de tourner Ostrolenka par le nord avec de grandes forces pour se ruer ensuite du nord au sud sur les détachements polonais groupés derrière la Narew, les battre et rejeter leurs débris sur la Vistule.

(1) Il faudra plusieurs jours encore pour enlever Ostrolenka, en combinant une série de manœuvres frontales et débordantes et en engageant des forces importantes.



Conformément à l'esprit de cette décision, la nouvelle directive de Toukhatchevski (1) décale sensiblement vers le nord les limites des Armées du Nord. La IV^e Armée doit passer au nord d'Ostrolenka, puis tomber sur Makow. Sa limite avec la XV^e Armée passe de la ligne Zambrow-Pasieki à la ligne Zambrow-Ostrolenka. La limite antérieure entre la XV^e et la III^e Armée, qui passait par Strabla, Brok (à la XV^e Armée qui atteignait ainsi le Bug), passera désormais par Strabla, Ostrow, Nasielsk (à la XV^e qui dépassera ainsi en totalité la Narew). Entre la III^e Armée orientée jusqu'ici droit sur Varsovie et la XVI^e Armée, la limite évitant Miedzna remonte par Lochów (Lotchow) et Modlin (à la III^e Armée). La direction de Varsovie est attribuée à la XVI^e Armée dont les succès prochains et rapides sur les talons des faibles troupes polonaises démoralisées ne font aucun doute, principalement à partir du moment où le Commandant de la XVI^e Armée aura rappelé de Brzesc les forces qui y ont été empêtrées inutilement et les aura lancées dans la direction convenable et qui lui a, d'ailleurs, depuis longtemps été prescrite. Pas plus tard que le 8 août, les Armées du front doivent atteindre la ligne Przasnysz-Wyszkow-Siedlce-Parczew.

Cette décision de Toukhatchevski prise en toute indépendance, d'après les impressions locales recueillies devant son front, et qui avait pour conséquence d'éloigner encore plus les forces du Nord de celles du Sud, était en complète contradiction avec les plans du Commandant en chef Kamieniew, obligé d'envisager les problèmes d'opérations d'un point de vue sensiblement plus élevé.

Ses plans étaient basés sur les avantages de la manœuvre montée jusqu'alors et qui consistait à tourner l'aile gauche polonaise et à la battre par un mouvement de rabattement au sud et éventuellement au sud-ouest. Cette manœuvre s'était montrée dans l'esprit des Commandants soviétiques aussi efficace pour briser la résistance des Polonais sur la Bérézyna aux abords de Minsk que plus tard sur le Niémen et la Szczara.

C'est justement cette manœuvre consistant essentiellement à attaquer avec une masse-bélier face au sud ou éventuellement au sud-ouest qui devait, grâce à sa force d'inertie, déterminer le foudroiement définitif des forces polonaises et l'occupation de Varsovie. Cette mission, le front Ouest seul devait l'exécuter avec trois Armées dans l'espace de trois semaines, tout en gardant une partie de ses forces en réserve à la disposition du G. Q. G. pour parer à l'intervention de nouveaux adversaires.

Contrairement aux vues de Toukhatchevski, le front Sud-Ouest ne devait pas prendre part aux opérations décisives du Nord ; sa mission dans le secteur polonais se bornait en effet à battre les forces polonaises du Sud, et même une partie seulement de ces forces (VI^e Armée et Armée Ukrainienne). Cette défaite ne constituait pas sa mission proprement dite, mais n'était qu'une mission indirecte dont l'exécution rendait possible la formation d'une sorte de réserve naturelle et son rapprochement de la Roumanie, réserve destinée à être utilisée dans le cas d'une intervention roumaine, sans trahir des projets d'agression. Le front avait en outre d'autres missions à accomplir, non moins importantes et pres-

(1) N° 287/k. f. du 3 août.

santes, dans le secteur opposé à Wrangel qui relevait la tête, et de plus une mission d'observation et de couverture du côté de la Roumanie et éventuellement des côtes de la mer Noire. Le caractère « de couverture » de la mission de la XII^e Armée sur ce front par rapport au front Ouest, mission qui n'était pas nettement précisée par des objectifs situés au delà du Bug, laissait les mains libres pour utiliser cette armée au profit de l'un ou de l'autre front dans le secteur polonais.

La direction sud ou sud-ouest, par le Bug vers Varsovie, au cas où elle eût été suivie par la puissante et victorieuse masse-bélier du Nord, par opposition à la direction nord ou nord-ouest, par la Narew vers la Vistule, qu'adopta en réalité ultérieurement la masse-bélier, n'aurait pas produit, dans la direction dangereuse de Lublin ou de Deblin, le vide effrayant qui se produisit effectivement par la suite.

Le G. Q. G. soviétique, aussi bien fin juillet qu'au début d'août, fait constamment entrer dans ses projets la possibilité d'un concours de Toukhatchevski au profit du front Sud-Ouest, soit en empruntant au Commandant du front les divisions nécessaires pour agir contre Wrangel, soit en poussant ses forces au sud du Bug, s'il s'agit du secteur polonais du front Sud-Ouest.

A l'époque en question, le G. Q. G., encore plein d'une confiance absolue dans le rapide développement d'un grand succès au Nord, est cependant déprimé par l'allure fâcheuse des opérations du Sud et en particulier par la situation de l'Armée de Cavalerie, caractérisée à la fois par la perte de Brody et par l'usure progressive évidente de ses forces. Cette impression fâcheuse en ce qui concerne le front Sud-Ouest est encore renforcée dans la mesure où Wrangel manifeste son ardeur agressive sur le secteur opposé de ce front, celui de Crimée (1).

Les nécessités militaires imposaient au Commandant du front Sud-Ouest l'obligation de concentrer son attention sur deux missions (Wrangel, Roumanie), si ce n'est sur trois (les deux missions ci-dessus et le secteur polonais), et cette situation était la conséquence de l'organisation et des opérations véritablement monstrueuses de ce front qui avait son Q. G. à Charkow, faisait face à la Pologne et prêtait le flanc à Wrangel.

A la fin de juillet et dans les premiers jours d'août, le Haut Commandement soviétique se consacre à la réorganisation des Commandements des divers fronts et à la détermination de leurs attributions respectives ; d'autre part, la logique des faits impose l'obligation d'attirer toute l'attention du Commandant du front Sud-Ouest Yegoroff, du côté de Wrangel et de la Roumanie ; en conséquence, il importe de concentrer la direction des opérations contre les Polonais dans les mêmes mains, celles de Toukhatchevski, comme cela était prévu déjà depuis longtemps, sans toutefois que l'on pensât encore à faire aider le Nord par le Sud.

Quand le 31 juillet, au moment de la plus grande intensité des opiniâtres combats de la Narew, inattendus pour Toukhatchevski, le Com-

(1). Wrangel avait réussi pendant ce temps à sortir de « sa forteresse de Crimée » vers le nord, vers Alexandrowsk, et menait une intense propagande antisoviétique parmi les Cosaques de Kouban ; on s'attendait à des descentes sur les côtes de la mer Noire.

mandant en chef, tout en pressant celui-ci d'agir vite, lui demande la 48^e Division de réserve (deux brigades) pour agir contre Wrangel et que le 2 août, tout de suite après la prise de Brzesc, il lui en demande deux autres dans le même but, Toukhatchevski refuse carrément ; quand, au même moment, Yegoroff, vigoureusement pressé par Wrangel, insistera pour l'envoi de ces divisions, le Commandant en chef consentira à les prendre à la XII^e Armée à une condition seulement, c'est que l'affaiblissement en résultant pour la XII^e Armée sera compensé par une extension corrélative des forces du front Ouest vers le sud, de Brzesc dans la région de Chelm. En outre, d'une manière générale, en raison de l'arrêt de la XII^e Armée, le front Ouest attaquera l'ennemi en flanc, probablement dans la direction Chelm-Lublin, pour faciliter le débouché de la XII^e Armée sur le Bug (1) ; cette armée doit d'ailleurs, dans l'esprit de l'ordre simultané du Commandant en chef, attaquer également vers le Sud, car « la situation de Boudienny exige absolument une poussée vigoureuse (2) de la XII^e Armée en direction de Włodzimierz ».

Les progrès de Wrangel à ce moment et la nécessité d'attirer la plus grande attention du Q. G. de Charkow sur la Crimée sont au début les raisons pour lesquelles le Commandant en chef sent la nécessité de mettre à la disposition de Toukhatchevski une assez grande partie des forces opérant dans le secteur Sud du front polonais (3).

Pour le moment, il était question de la XII^e Armée et de l'Armée de Cavalerie comme étant les plus engagées dans les opérations contre les Polonais.

Cependant le plan d'anéantissement de la Pologne ne cesse d'être basé pour le Commandant en chef sur le décalage vers le sud du gros des forces du front polonais tel qu'il se présentait jusqu'ici, en vue de consumer au sud du Bug la ruine des forces ennemies qui se trouvaient de ce côté, avant qu'elles n'atteignent la Vistule.

Mais cette conception fut renversée par les événements qui se déroulèrent au même moment au nord et principalement par la décision de Toukhatchevski de diriger trois armées sur la Nerew au nord du Bug.

Les décisions et les préparatifs concernant le Sud ne tarderont pas à se développer sous un autre angle, celui de la Vistule et non plus celui du Bug.

Le 6 août intervient la décision (4) subordonnant à Toukhatchevski

(1) Directive du G. Q. G. du 3/VIII, n° 4578/op, 987/sec et dépêches y relatives : du Commandant en chef à Toukhatchevski du 1/VIII, n° 4546/op., 976/sz du 2/VIII, n° 4554/op., 981/sz ; de Toukhatchevski au Commandant en chef du 2/VIII, n° 283/op. ; de Yegorow à Toukhatchevski du 4/VIII n° 704/sec., 4428/op. (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 297).

(2) Dépêche n° 4592. *Ibid.*, p. 234.

(3) Il convient de rappeler ici une fois de plus que les désirs de Yegoroff et de tout son entourage, aussi bien politique que militaire, le portaient plutôt à agir sur le front polonais que sur le front secondaire et « bourgeois » de Wrangel. Le travail énorme accompli sur le front polonais, en particulier par Boudienny, attendait son couronnement et dans une certaine mesure sa récompense dans l'enlèvement de Lwow. Aussi fit-on beaucoup de difficultés pour consentir à l'abandon du secteur polonais.

(4) Communiquée provisoirement à titre d'indication et non d'exécution.

tout le front polonais, y compris même la XIV^e Armée (1) ; mais le G. Q. G. renonce déjà à la possibilité d'affecter deux divisions au front Wrangel, même en les prélevant sur la XII^e Armée (2), prélèvement qui devait être compensé par l'extension du front polonais vers le sud de Brzesc vers la région de Chelm ; dans le secteur de Wrangel, pour le moment, défensive ; les divisions ne seront données qu'à la fin de la bataille de la Vistule.

Le Commandant du front Sud-Ouest, le même jour, reçoit l'ordre (3) « de grouper immédiatement ses forces dans le secteur polonais de manière à permettre la relève de l'Armée de Cavalerie par l'Infanterie et sa mise en réserve pour s'y reposer et se préparer à une nouvelle attaque décisive ». Pour rendre possible l'exécution de cet ordre, et en raison de la pénible situation de l'Armée de Cavalerie à Brody, Yegoroff doit pousser vigoureusement la XII^e Armée en avant.

Conformément à cet ordre, le Commandant du front prescrit dès le 7 août à la XII^e Armée, sans interrompre la poursuite sur Chelm, d'occuper le plus tôt possible, avec trois divisions au moins, la région de Tomaszow et de Rawa-Ruska ; il a ainsi en vue un mouvement concentrique des ailes de la XII^e Armée et de la XIV^e Armée pour faciliter le décoincement et la retraite de l'Armée de Cavalerie. Celle-ci doit passer derrière l'Infanterie pour se refaire et recouvrer sa liberté de mouvement en vue d'une « nouvelle » attaque dont l'idée toute nouvelle commence à se lier dès ce moment à celle de son utilisation, entre autres missions, au nord dans le combat de la Vistule.

En effet, quand la XII^e Armée est décalée de plus en plus vers le Sud pour décoincer l'Armée de Cavalerie de concert avec la XIV^e Armée et quand, pendant ce temps, le puissant bélier de Toukhatchevski pousse de toute sa force dans une direction excentrique au nord du Bug, sur lequel était toujours installé l'ennemi encore intact (4), alors se dévoile dans toute sa plénitude le vide créé dans la direction dangereuse de Lublin et devant Varsovie.

Aussi, « sans gêner en principe l'initiative de Toukhatchevski », le Commandant en chef l'invite à décaler au moins la III^e Armée vers le Sud pour faciliter la progression rapide de la XVI^e Armée (5).

Ce « vide » fait trembler le Commandant en chef. L'ennemi peut sans difficulté y grouper et reconstituer ses forces, les principales à son avis et qui ne sont pas encore battues, en appuyant son système de défensive-offensive sur un puissant obstacle naturel : la Vistule.

La résistance rencontrée le 2 août par la XVI^e Armée sur le Bug est la preuve que c'est là que se trouve le gros des forces polonaises ; cet ennemi, on peut le battre encore sur le Bug ou entre le Bug et la Vistule, en dirigeant de ce côté vers le Sud le gros des forces de Toukhatchevski.

(1) 6/VIII n° 4634/op. 1001/sz. (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 274).

(2) 6/VIII, n° 4635/op., 1002/sz. *Ibid.*, p. 297. Plus tard les deux brigades de la 48^e D. I. durent également faire demi-tour à moitié chemin et revenir vers l'ouest. *Ibid.*, p. 279.

(3) 6/VIII, n° 4636/op. 1003/sz. *Ibid.*, p. 291.

(4) Ce qui se manifestait déjà par l'arrêt de la XVI^e Armée sur le Bug devant la résistance organisée sur ses rives par les Polonais.

(5) 7/VIII, n° 1008/op. Directive du Commandant en chef.

Ce dernier est d'un avis complètement opposé : la XVI^e Armée s'est arrêtée, à son avis, uniquement en raison de son dispositif défectueux, provoqué par son mouvement inutile sur Brzesc ; devant elle, par conséquent au sud du Bug, l'ennemi n'a que des forces secondaires et sans importance ; le gros de l'ennemi reconnu par le combat opiniâtre livré sur la Narew et par des reconnaissances ultérieures est au nord du Bug ; le mouvement de la masse-bélier au sud du Bug serait un mouvement par la ligne de moindre résistance, avec le gros des forces ennemies sur son flanc du côté de la Narew. Par conséquent, le bélier sera dirigé au nord du Bug contre les principales forces ennemies. Après les avoir battues sur la Narew et rejetées vers la Vistule, il leur infligera une défaite définitive sur cet obstacle, après quoi il passera la Vistule pour tomber sur les derrières de Varsovie et couper la capitale des centres vitaux de Posnan et de Dantzig. Si l'ennemi préférerait en réalité exécuter une menace sur nos lignes en débouchant de la région de Varsovie avant notre franchissement de la Vistule, c'est toujours le mouvement de la masse-bélier vers le sud, probablement en partant du confluent de la Narew (Bug-Narew), qui permettrait de parer le choc.

Les conversations sur ce thème se continuent jusqu'au 10 août et quand, à cette date, il est manifeste que l'ennemi est déjà en retraite en arrière du Bug, Toukhatchevski ne verra pas plus de raison pour décaler même la III^e Armée.

Conscient de la menace qui grondait dans le vide de Lublin ou de Demblin, très différent en cela de Toukhatchevski dans son appréciation relative à la situation de l'ennemi, à la direction et même à la région des actions décisives, le Commandant en chef met fin le 10 août au cycle de ses conversations avec Toukhatchevski de la manière suivante :

« Si vous êtes tellement convaincu de la présence du gros des troupes polonaises au nord du Bug, conviction que je ne partage nullement, sur la foi des renseignements dont je dispose à l'État-Major, je ne puis penser qu'une chose : c'est que vous avez des renseignements plus détaillés que moi à ce sujet. Je vous donne toute liberté d'action, mais votre mission est de foudroyer le plus tôt possible l'ennemi sans vous lancer dans la haute stratégie, car je crains fort que nous n'ayons pas assez de temps pour une entreprise de ce genre. »

Ainsi donc, Toukhatchevski avait fini par faire prévaloir son point de vue, mais la réalisation de son plan exigeait un changement complet des opérations du front Sud-Ouest ; actuellement, contrairement aux projets antérieurs du Commandant en chef, ce front doit combler le vide de Lublin, c'est dire s'étendre vers le nord, vers Lublin. Aussi Toukhatchevski demande-t-il, en y comptant absolument, que la XII^e Armée passe sous ses ordres le 13 août et l'Armée de Cavalerie le 15 ; en demandant avec cette insistance de disposer de ces armées, il se rendait cependant compte qu'avec les moyens de transmission et de ravitaillement dont disposait son État-Major actuel, il ne pouvait immédiatement assumer la direction de ces nouvelles unités ; aussi propose-t-il qu'elles lui soient subordonnées seulement au point de vue des opérations et restent sous tous les autres points de vue, et surtout pour le ravitaillement, sous la dépendance des organisations du front Sud-Ouest.

Pour les préparer à leurs nouvelles missions, il fallait les arracher à

leurs opérations précédentes, les regrouper et surmonter toute une foule de difficultés imprévues, et cette tâche exige toujours du temps ; or, le temps dont on disposait ne devait pas suffire en réalité à Toukhatchevski.

Son bélier se dirigea donc sur la Vistule au nord du Bug.

« Ne voulant pas, en raison du renforcement des Armées polonaises, disséminer ses efforts pour forcer la Vistule en deux groupes », il décide de regrouper également la XVI^e Armée plus au nord de manière à pouvoir forcer la Vistule plus près du bélier, c'est-à-dire entre Varsovie et le Bug-Narew, mais il affaiblit encore plus par cela même son aile gauche. Pour renforcer cette aile, Toukhatchevski demande à prélever immédiatement sur la XII^e Armée, au profit du groupe de Mozyrz, la 58^e D. I. qui doit marcher par Lubartow sur Kock et Demblin (1).

Après avoir reçu l'agrément du Commandant en chef à cet égard, et comptant que la ligne de démarcation entre les deux fronts sera décalée dès le 11 août vers le sud par Ratno, Opalin sur le Bug, Biskupice, Solec sur la Vistule (2), sur l'assurance provisoire qu'il peut compter sur la XII^e Armée le 13 août et sur l'Armée de Cavalerie le 15, ce qui coïncidait bien avec ses calculs, Toukhatchevski continue son opération vers la Vistule, opération précisée définitivement dans sa directive du 10 août (3).

Sur le front primitif de Toukhatchevski, les opérations s'étaient déroulées exactement suivant son plan ; mais les affaires marchaient beaucoup plus difficilement au sud ; on ne peut impunément en quelques heures changer du tout au tout les opérations et les directions de marche de plusieurs armées, quand ces dernières depuis plusieurs semaines poursuivent d'autres buts auxquels se sont adaptées les habitudes, la mentalité et les aspirations des chefs et de la troupe.

En ce qui concerne les opérations du front Sud, Lwow constituait le couronnement de la rude œuvre de guerre accomplie jusque-là ; Lwow était le mot de ralliement aussi fascinant et entraînant que le « Nous voulons Varsovie ! » pour le front de Toukhatchevski.

Aussi la tâche qui consistait à changer l'orientation des troupes du Sud vers le Nord était difficile à réaliser rapidement et cette difficulté retomba en conséquence sur le G. Q. G. puisque Toukhatchevski n'avait pas les moyens d'assumer immédiatement la direction complète des unités du Sud.

(1) Conversation déjà citée du 10/VIII.

(2) Toutes ces localités au front Ouest. La ligne antérieure passait par Ratno-Wlodawa-Pulawy. 10/VIII, n° 4717/op., 1031/sz., directive du Commandant en chef.

(3) N° 236/op. sek. C'est la directive dont parle le maréchal Pilsudski à la page 126 (voir aussi l'annexe de la page 292) et que Toukhatchevski résume pages 244-5, sous la date du 8 août. Sous cette date, cette directive n'est pas connue des autres auteurs soviétiques. Il est possible que Toukhatchevski en donne une variante antérieure, car dans le texte cité chez Kakourine et Mielikoff (*loc. cit.*, p. 280), il y a quelques petites différences, sans importance du reste. Une différence plus importante réside dans l'envoi d'une partie de la III^e Armée de la région de Zalubice sur Praga, « pour repousser de Varsovie l'ennemi opposé à la XVI^e Armée ».

Le Commandant en chef, si éloigné à Moscou, n'avait pas réussi précédemment à faire partager ses idées à Toukhatchevski et s'était borné à des réserves ; il ne réussit pas davantage maintenant à imposer immédiatement et catégoriquement sa nouvelle décision au front Sud-Ouest, d'autant plus qu'il avait donné lui-même carte blanche à Toukhatchevski, sans avoir foi dans les avantages de la nouvelle conception.

Quand le Commandant en chef communique provisoirement à Yegoroff (1) que pour porter secours à Toukhatchevski, il faut renoncer à s'emparer immédiatement de Lwow et se préparer, par contre, à attaquer avec le gros de la XII^e Armée vers Lublin et avec l'Armée de Cavalerie dans la région de Zamosc, quand il l'invite à lui envoyer ses propositions de regroupement en vue de sa nouvelle mission, il apprend en même temps que la XII^e Armée a précisément reçu une invitation pressante à attaquer avec son gros dans une direction absolument opposée sur Rawa-Ruska et Tomaszow (2) et l'Armée de Cavalerie l'ordre « d'anéantir l'adversaire par une attaque foudroyante, de forcer le Bug (3) et d'occuper Lwow ».

En réponse à la demande relative à son regroupement, Yegoroff envoie la proposition suivante : relever l'Armée de Cavalerie par la XIV^e Armée en décalant les limites de celle-ci vers le nord et la renvoyer dans la région de Ploskirow, d'où on pourra l'employer soit sur le front polonais, soit sur celui de Crimée, soit contre la Roumanie ; envoyer aussitôt la 6^e D. C. (la meilleure) sur le front de Crimée « où la situation devient sérieuse ».

Mais, naturellement, Toukhatchevski n'approuve pas ces propositions, étant donné surtout qu'il vient d'être informé de l'attaque projetée de la III^e Armée polonaise et même de la mise à mal d'une des brigades du groupe de Mozyrz par cette armée. Aussi ne veut-il rien savoir d'un affaiblissement quelconque de son front et réclame-t-il la mise à sa disposition immédiate de la XII^e Armée, de l'Armée de Cavalerie en totalité et de la XIV^e. Le ravitaillement et les transmissions devront être provisoirement assurés par le front de Yegoroff ; c'est anormal, mais indispensable (4).

Un nouveau retard finit par énerver Toukhatchevski. Avant que soit créé pour Toukhatchevski à Kiev un centre d'opérations pour le Commandement des unités du Sud, ses instructions doivent passer par l'État-Major de Yegoroff, personnellement responsable. La XII^e Armée et

(1) 11/VIII, n° 4738/op., 1044/sz. Directive du G. Q. G. (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 291 et 292.)

(2) 12/VIII, n° 764/sek., 4626/op., n° 467/sek., 4639/op. Directive du Commandant du front Sud-Ouest (*Ibid.*, p. 254). Plus tard la XII^e Armée doit mettre la main sur les passages du San à Sieniawa et Radymno. L'aile Nord de la XII^e Armée « en liaison avec le front Ouest » doit attaquer sur Krasnik et Janow et ensuite saisir les passages de la Vistule à Annpol et Zawichost et ceux du San à Rozwadow et Nisko. Cette directive constitue le développement de la directive du Commandant en chef du 6/VIII et de la décision du Commandant du front du 7/VIII (voir p. V).

(3) A peu près entre Kamionka Strumilowa et Busk.

(4) 131/VII. Conversation du Commandant en chef avec Toukhatchevski (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 295).

l'Armée de Cavalerie doivent passer sous les ordres de Toukhatchevski, le 14 août à midi.

Le Commandant en chef donne le 13 août, à ce sujet, des ordres catégoriques (1). Il n'y est pourtant question que de subordination, mais nullement de cessation de la lutte. La limite de l'Armée de Cavalerie avec la XIV^e Armée reste sans changement, au-dessous de Lwow ; la limite de la XII^e passe par Sokal, sensiblement au-dessus de Lwow.

Dans l'intervalle entre ces armées : Lwow ; les unités proprement dites de l'Armée de Cavalerie furent entraînées dans la lutte, de même que les unités rattachées ; le 14 août, elles reprirent Brody qu'elles avaient perdu le 3 août et poussèrent vers le Bug.

A ce moment, le 14 août, l'Armée de Cavalerie reçoit un ordre du Commandant du front (2) la mettant à la disposition de Toukhatchevski à partir de midi, mais sans faire mention, lui non plus, de la cessation de la lutte ; le combat continue avec ardeur et la mène le 15 à la frontière du Bug entre Kamionka-Strumilowa et Busk.

Alors que l'aile Sud de la XII^e Armée était encore empêtrée dans la direction de Tomaszow, se remettant du choc éprouvé vers Krystynopol, l'ennemi avait déjà réussi à rejeter son aile Nord de Hrubieszow sur le Bug. Toukhatchevski envoie ce jour-là ses ordres à la XII^e Armée et à Boudienny, comme étant ses subordonnés (3) ; la XII^e Armée doit avec le gros de ses forces rétablir la situation à Hrubieszow et en même temps relever au sud vers Toporow une partie de l'Armée de Cavalerie. A partir de midi, le reste de la zone d'action de l'Armée de Cavalerie doit passer à la XIV^e Armée et au groupe de Yakir qui lui est rattaché. L'Armée de Cavalerie, après avoir été relevée, doit se rassembler vers Toporow et de là, en quatre étapes, atteindre la région de Włodzimierz-Wólanski.

Ces ordres n'arrivent que le lendemain. L'ordre à Boudienny n'est pas régulier, car il n'est signé que de Toukhatchevski et ne porte pas la signature du Commissaire et du Chef d'État-Major (4). Boudienny en demande confirmation. Pendant ce temps, ce même jour, 16 août, il remporte un succès inouï : il force le Bug et fait un butin énorme, beaucoup de prisonniers ; l'ennemi paraît complètement battu, il suffit

(1) 13/VIII 4776/cp. 1052/sek. Directive du Commandant en chef (KAKOURINE et MIELIKOFF, *l. c.*, p. 301). L'Armée de Cavalerie avant le 13/VIII venait justement d'être retirée du combat et renvoyée derrière les unités dites rattachées, mais dès le 12, en raison de l'activité manifestée par l'ennemi à Brody et Radziechow, elle se laissa entraîner de nouveau dans le tourbillon de la bataille, principalement à Brody.

(2) 14/VIII, n^{os} 776/sek., 4654/op. Ordre du Commandant du front Sud-Ouest en exécution de l'ordre du Commandant en chef du 13/VIII, n^o 4774.

(3) 15/VIII, 16 h. 35. N^o 359/op. Ordre de Toukhatchevski (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 301).

(4) 15/VIII, n^o 361/op. (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 301). Par une erreur d'un des secrétaires de l'État-Major de Toukhatchevski, on transmet à Boudienny une copie de cet ordre signée seulement par Toukhatchevski et non l'original qui portait les signatures du chef d'État-Major et du Commissaire. Les ordres sans ces trois signatures n'avaient pas force exécutoire, suivant les errements en usage à cette époque dans l'Armée soviétique.

d'étendre la main pour s'emparer de Lwow; Boudienny avec sa Cavalerie se précipite sur l'objectif si ardemment désiré de ses opérations antérieures.

La confirmation de l'ordre n'arrive que le 17 août, c'est-à-dire le lendemain du déclenchement de l'offensive générale polonaise au nord du Wieprz, alors que déjà la XVI^e Armée s'est retirée en désordre des abords de Varsovie, en entraînant à sa suite la III^e Armée et alors que le groupe de Mozyrz vient d'être taillé en pièces et que la 3^e D. I. polonaise, après avoir achevé la 58^e D. I. de ce groupe, pousse déjà sur Wlodawa et Brzesc en partant de la région récemment conquise de Hrubieszow.

A ce moment, la XII^e Armée soviétique avait disposé le gros de ses forces en direction de Hrubieszow et se préparait à relever l'Armée de Cavalerie loin au sud vers Toporow; la XIV^e Armée ayant franchi la Strypa, se grossit du groupe de Yakir, en déplaçant sa limite vers le nord sur la ligne Dubno-Toporow-Przemysl et en se chargeant de Lwow à la place de l'Armée de Cavalerie. Ce n'est que le 20 août que Boudienny passe à l'exécution de sa nouvelle mission, après s'être fortement usé jusqu'à cette date, toujours devant Lwow.

C'est ainsi que l'on préparait l'exécution de la conception imposée par Toukhatchevski contrairement aux idées du Commandant en chef, conception qui était basée sur un changement radical du dispositif stratégique primitif. Cela se fit trop tard quand déjà, au nord, le sort des anciennes armées de Toukhatchevski était en réalité décidé.

Pages 147-159. — 23. La suite des événements et des décisions soviétiques pendant la bataille de Varsovie peut être retracée avec beaucoup plus d'exactitude qu'il y a trois ans, grâce à des documents et récits publiés depuis (1).

Le rétablissement des faits du côté soviétique met en pleine lumière l'importance des opérations polonaises dans les différents secteurs de la bataille, opérations qui jusque-là avaient donné lieu à des interprétations arbitraires et inexactes.

Dans la note précédente, nous avons insisté sur la différence de vues qui existait entre Toukhatchevski et le Commandant en chef Kamienieff, touchant la prochaine rencontre avec l'ennemi. Alors que le Commandant en chef, en signalant le danger de la direction de Lublin, veut pousser de ce côté, dans l'intervalle compris entre le Bug et la Vistule, le gros des forces du front Ouest, Toukhatchevski, au contraire, les dirige au nord, car il ne s'attend pas à une résistance sérieuse en avant de la Vistule et il base toute sa manœuvre sur le franchissement de la Vistule et sur l'anéantissement définitif des forces polonaises sur le fleuve et plus à l'ouest. Aussi Toukhatchevski, tant que la résistance des Polonais en avant de la Vistule ne renverse pas ses idées à ce sujet, ne se préoccupera nullement de coordonner le mouvement de ses armées du Nord en prévision d'une résistance sérieuse; toute son énergie, en ce moment, est

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, chap. XI.

PUTNA (le commandant de la 29^e D. I. soviétique à cette époque), *Vers la Vistule et retour.*

Historique de la XV^e Armée, aux archives du Bureau Historique Militaire à Varsovie.

employée à convaincre le Commandant en chef de l'avantage de la manœuvre ordonnée au nord de Varsovie et à réclamer la mise à sa disposition des armées du Sud.

Les armées du Nord, de même que leurs divisions, progresseront pendant ce temps dans leurs zones d'action se prolongeant fort au delà de la Vistule, entraînées par la force d'inertie que leur a imprimée la directive du 10 juillet et elles seront assez embarrassées quand, par la force des choses, elles seront obligées d'en franchir les limites.

Le Commandant du front n'a pas de réserve qui puisse lui permettre de réagir contre les surprises, surtout dans la direction dangereuse de Lublin ou de Demblin, sur laquelle son attention est attirée depuis si longtemps par son chef. Il sait que le Commandant en chef, lui non plus, n'a pas de réserves. Il existe bien en marche, quelque part assez loin, des renforts qui s'élèvent à 60.000 hommes, mais on ne peut pas compter sur eux rapidement.

Il ne peut compter tout au plus que sur son bélier « qu'il réussira toujours à ramener en arrière, si l'ennemi devient menaçant dans la région de Varsovie ». Les armées, à part la IV^e, n'ont pas l'ordre de se constituer des réserves. La XVI^e Armée et le groupe de Mozyrz progressent sans en avoir une seule. La seule manœuvre prévue qui indique une certaine appréhension de difficultés en avant de la Vistule est une attaque de la III^e Armée de Zalubice, en direction de Praga « pour repousser les forces ennemies opposées » à la XVI^e Armée, manœuvre qui se concrétisa par le mouvement d'une seule division, la 21^e, sur Radzymin.

Cette division, pointée sur Praga, aborda le 12 août au soir Radzymin, où se trouvait également au même moment la 27^e D. I. de la XVI^e Armée aiguillée sur Jablonna et Nieporet.

Pour le Commandant de cette division, le mouvement de la 21^e Division sur Praga fut une surprise complète. La situation était difficile, les routes des divisions se croisaient. La 21^e Division, dès le 13 août au matin, pressée d'un côté par l'ordre qu'elle avait reçu et de l'autre par l'occasion de bondir la première dans Varsovie, avant même que le Commandant de la 27^e D. I. se soit entendu avec son propre Commandant, commença seule l'attaque de Radzymin, mais ne tarda pas à stopper devant les fils de fer polonais vers Dybow et Los.

Le Commandant de la 27^e D. I., éclairé par l'Armée sur la nécessité de poursuivre le mouvement sur Jablonna tout en aidant la 21^e Division dans sa progression vers Praga, attaque le 13 août, à 14 heures, avec deux brigades Radzymin par le sud, tandis qu'au même moment, la 21^e attaque également Radzymin par la route avec le gros de ses forces. Cette attaque débouche en masse sur le secteur du 46^e Régiment polonais qui est rompu et dispersé ; les deux divisions traversant Radzymin continuent leur attaque, en se croisant, dans la direction générale de Praga et de Jablonna. Pour appuyer la 21^e division dans sa progression sur Praga, le Commandant de la 27^e D. I. dirige par Ossow sur Marki une brigade, la 79^e, qui, partant de la région de Tluszcz, attaque sur Lesniakowizna ; la 21^e D. I. participe à cette attaque pendant toute la nuit.

La 2^e Division de la XVI^e Armée se trouvait dans la nuit du même

jour entre Tluszcz et Wolomin ; les autres divisions de cette armée étaient en arrière avec leurs gros à une marche, sinon deux, de la ligne de défense polonaise ; avec le groupe de Mozyrz, elles occupaient la ligne Minsk-Mazowiecki-Garwolin-Krzywda (Kjywda)-Adamów-Kock. La III^e Armée avec son gros franchit ce jour-là la Narew ; la 5^e D. I. à Wierzbice (Wiejbítsé) pour se diriger sur Modlin ; sur ses traces marchait la 56^e, tandis que la 6^e D. I. à Serock (Serotsk) se dirigeait sur Zegrze (Zegjé).

La XV^e Armée, le même jour, franchit avec son aile Nord la Wkra à Sochocin (Sokhotsinn) (4^e D. I.), tandis que le reste de ses forces se rapprochait de la Wkra de Sochocin à Nasielsk (11^e D. I.) par Popielczyn (16^e D. I.) ; sur les traces de la 11^e D. I. marchait la 33^e en réserve. L'armée progresse avec une puissante aile Sud qui, étant donné le mouvement rapide prévu vers la Vistule par le nord, de Modlin vers le secteur Plock-Wyszogrod, la couvrait contre les surprises venant de la Narew et de la forteresse de Modlin, d'autant plus que les unités de la III^e Armée persistaient à rester sensiblement en arrière.

Dans la soirée du 13 août, trois Divisions de la XV^e Armée marchant droit à l'ouest se rapprochèrent du front de la V^e Armée polonaise. Tard, dans la soirée, elles reçurent l'ordre d'atteindre la Vistule le soir du 14 août, avec mission de la forcer le 15 (1).

A Pultusk se trouvait l'État-Major de la XV^e Armée et à Ciechanow celui de la IV^e Armée. Cette dernière, ne rencontrant pas d'obstacle devant elle, se rua véritablement en avant « en se déployant en éventail » ; sa 12^e D. I. attaqua Dzialdowo, le Corps de Cavalerie Lipno, se dirigeant vers les passages de Wloclawek, suivi de la 53^e D. I. qui marcha vers le même point et passa la nuit à Sierpiec ; derrière la 53^e D. I., à une marche, la 54^e ; la 18^e D. I. occupa la région de Drobin et de Bielsk se dirigeant sur Plock. L'aile Nord de la XV^e Armée paraissait bien protégée par le mouvement de la IV^e Armée et c'est pour cela que, quoique faible, elle poussait sensiblement en avant, sans s'inquiéter d'être un peu en l'air.

Ainsi donc, le premier jour de la bataille, le 13, l'ensemble du front polonais, solidement occupé, ne fut attaqué que par deux divisions soviétiques fonçant de toute leur masse contre un seul régiment polonais ; mais en raison du fait que cette attaque avait touché le point le plus sensible, celui qui ouvrait la route la plus courte vers Varsovie, elle exerça sur la mentalité des chefs, à Varsovie, une influence profonde. On se rendit compte que l'attaque soviétique avait eu lieu sans préparation ; que, bien au contraire, au premier engagement d'une faible partie de ses forces, l'ennemi avait obtenu des succès importants ; donc quand toutes les forces soviétiques seraient entrées en ligne, la perte de la tête de pont et la catastrophe seraient inévitables, d'autant plus que le mouvement de la III^e Armée soviétique (21^e D. I.) vers Varsovie venait de se manifester et que tout faisait supposer que de grandes forces ennemies, entre autres la XV^e Armée, se dirigeaient vers la tête de pont par le Bug-Narew, entre Zegrze et Modlin. Dès le 13, par conséquent, les chefs de Varsovie pressèrent notre V^e Armée d'attaquer le plus vite

(1) 13/VIII, 23 h., n° 797, *Historique à la XV^e Armée.*

possible, de la Wkra vers l'est, l'ennemi que l'on voyait en mouvement vers le Bug-Narew et Modlin, et dont le mouvement était si menaçant pour la tête de pont et pour Varsovie, surtout depuis l'échec de Radzymin. Cette insistance dérangeait les calculs antérieurs du Commandant de la V^e Armée qui n'avait pas encore ses forces rassemblées. Sans conviction, il s'y soumit, en fixant les attaques au 14 août dans l'après-midi.

Le 14 août, quand l'aile Sud du front Ouest soviétique, le groupe de Mozyrz, approche sans difficultés avec une partie de ses forces de la Vistule vers Maciejowice (1) et que l'aile Sud de la XVI^e Armée approche également de la Vistule (8^e D. I., gros vers Gora-Kalwaria et Karczew) d'une part et de la première ligne de défense polonaise de la tête de pont (10^e D. I., Wiazowna-Okuniew ; 17^e D. I., Okuniew-Wolomin) d'autre part, son aile Nord, 27^e D. I., continue à combattre à Radzymin et Ossow. Une de ses brigades qui combattait à Ossow sera, à vrai dire, repoussée, à la suite d'un combat opiniâtre et après avoir subi des pertes énormes (620 tués ou blessés) et ce n'est que dans la soirée qu'elle sera relevée par la 17^e Division qui vient d'arriver ; par contre, les deux autres brigades et la 21^e D. I. de la III^e Armée, après toute une journée de combats et après avoir repoussé les contre-attaques furieuses de l'ennemi, non seulement réussissent à se maintenir dans la région de Radzymin, mais vers le soir, elles se jettent dans un vide du front polonais à Izabelin et Nieporet. Dans la soirée, elles seront secourues par la 2^e D. I. qui arrive et qui s'étendra de Radzymin vers Wolomin pour relever pendant la nuit les détachements de la 27^e Division encore engagés de ce côté (2).

Pendant ce temps, l'attitude des garnisons polonaises à Zegrze et à Dembe (groupe du colonel Malachowski) arrête le mouvement de la III^e Armée soviétique vers Modlin. Les attaques de la 6^e Division sur Zegrze et Dembe sont brisées avec de lourdes pertes ; le mouvement de la 5^e Division sur Modlin et Borkowo est menacé ; entre les 5^e et 6^e Divisions, dans la direction de Dembe et de Orzechowo, on pousse la 56^e Division, tirée de la réserve, tandis que la 21^e Division reçoit l'ordre de cesser ses attaques sur Praga et de se diriger par la rive sud du Bug-Narew « pour faciliter à la 6^e Division l'occupation de Zegrze ».

La XV^e Armée, qui continuait à opérer à partir de Nasielsk avec une puissante aile Sud avec le concours d'une partie de la 5^e Division de la III^e Armée, remporte un grand succès à Borkowo en forçant la Wkra en ce point et un peu au nord ; mais, par contre, son aile Nord (4^e D. I.) qui

(1) Le groupe de Mozyrz avait une brigade de la 57^e D. I. qui se rapprochait de la Vistule, une autre brigade immobilisée au nord de Kock et la 3^e encore plus en arrière ; le détachement de marche rompait de Parczew, tandis que la 58^e D. I. se trouvait entre Wlodawa et Parczew déjà vigoureusement engagée dans un combat contre des détachements de la III^e Armée polonaise.

(2) Ce succès extraordinaire jette l'alarme dans les commandements polonais à Varsovie, d'autant plus que l'attaque prescrite à la V^e Armée en partant de la Wkra n'a pas réussi, ayant été devancée elle-même par une attaque heureuse de la XV^e Armée soviétique ; aussi fut-il décidé de n'employer à Radzymin que la réserve du front, la 10^e D. I. venant de Jablonna ; en même temps, on envoyait au Commandant en chef à Pulawy les dépêches alarmantes dont parle le Maréchal Pilsudski à la p. 149.

avait réussi à progresser presque jusqu'à Plonsk, est rejetée derrière la Wkra et Sochocin est perdu dans la nuit (1).

Le Commandant de la XV^e Armée, se sentant menacé par le nord où depuis longtemps n'existe plus de liaison avec la IV^e Armée, déplace son effort de l'aile Sud à l'aile Nord, en ordonnant à la 33^e Division de réserve de se porter dès le lendemain de Nasielsk dans la région de Sarnowa-Gora aux environs de Ciechanow et à la 16^e D. I. « d'attaquer en flanc, en direction de Plonsk, l'ennemi opposé à la 4^e D. I. ».

Ainsi l'effort de trois divisions de la XV^e Armée doit se concentrer au nord. Pendant ce temps, la IV^e Armée progresse toujours, laissant loin derrière elle l'aile de la XV^e Armée ; sa 12^e Division marche de Dzialdowo sur Brodnica ; le Corps de Cavalerie est déjà sur la Vistule à Wloclawek et Nieszawa essayant de franchir le fleuve, la 53^e D. I. à Sierpiec, dont approche la 54^e D. I., tandis que la 18^e D. I. venant de Drobin et Bielsk cherche à atteindre la Vistule à Dobrzyn et Plock.

On peut caractériser les opérations des armées soviétiques à la fin de cette journée ainsi qu'il suit : la XVI^e Armée a engagé à peine deux divisions incomplètes (27^e et fraction de la 2^e), tandis que le reste approche seulement et prend contact avec les Polonais soit sur la première ligne de défense de la tête de pont, soit sur la Vistule. A la III^e Armée, l'attention et l'effort principal sont dirigés sur Zegrze et la Narew, pendant qu'au même instant la XV^e Armée porte son attention et son effort principal vers Sochocin. Ces deux armées font donc leur effort principal dans des directions excentriques par rapport à Modlin et Nasielsk, vers laquelle, les jours suivants, se portera le principal effort de la V^e Armée polonaise.

Cette Armée où règne toujours une crainte très vive pour son flanc et ses derrières, en raison du mouvement de la IV^e Armée soviétique qui marche vers la Vistule, immédiatement à l'ouest de Modlin, reçoit du Commandant de front l'ordre (2) de pousser une offensive vigoureuse dans la même direction que la veille ; pour se couvrir contre la IV^e Armée, on lui adjoint la 9^e Brigade de Cavalerie à Plonsk, laquelle doit former, avec la 8^e Brigade, la Division du colonel Dreszer (Drechère) ; en outre, on renforce les garnisons de la Vistule à Wyszogrod, Plock, Wloclawek.

Le 15 août, Toukhatchevski envoie au groupe de Mozyrz qui essaie avec une partie de sa 57^e D. I., déployée le long du Wieprz, de passer la Vistule à Maciejowice, l'ordre d'attaquer avec une division et demie « vers le sud en direction de Siedliszcze, pour battre, de concert avec l'aile Nord de la XII^e Armée, l'ennemi qui a rejeté la XII^e Armée des abords de Hrubieszow sur le Bug » (3).

A la XVI^e Armée, la 8^e Division, qui était déjà sur la Vistule, fait des préparatifs de passage, principalement à Gora Kalwarja, tandis que les 10^e et 17^e poursuivent sans succès leurs premières attaques, dépourvues de vigueur, sortes d'attaques préparatoires contre la ligne de défense polonaise depuis Wolomin et au sud ; en même temps, une puissante contre-attaque polonaise dans le secteur de Radzymin, dirigée par le général

(1) En ce point opère la 18^e Division du général Krajowski avec la 8^e Brigade de Cavalerie.

(2) N° 359/op. du 15/VIII, 15 h. 35.

(3) Le groupe de Mozyrz se composait, en réalité, de deux divisions et demie.

Zeligowski, avec emploi de la réserve, rejette en arrière de la Rządza (Jondza) les 27^e et 2^e Divisions de la XVI^e Armée et la 21^e de la III^e et leur enlève Radzymin.

Dans ces combats, la 27^e D. I. fut particulièrement éprouvée ; elle perdit en tout 1.200 tués ou blessés ; cependant, son énergie se manifesta encore cette même nuit ; elle franchit de nouveau la Rządza sur plusieurs points et occupa les hameaux voisins (Helenow) ; la 2^e D. I., qui fut peu engagée, souffrit très peu. La 21^e, qui n'avait cessé de recevoir de la III^e Armée des ordres pressants pour agir énergiquement sur les derrières de Zegrze, déclenchera, dès le lendemain, une violente attaque sur Mokre et l'occupera même temporairement.

Mais Zegrze, Dembe et Orzechowo sur la Narew, continuent à être fortement tenus par les Polonais ; dans les combats acharnés livrés devant ces localités, la III^e Armée (outre les 21^e, 6^e et 56^e D. I.) déploiera en vain toute son énergie tandis que la 5^e D. I. qui a engagé une partie de ses forces sur la ligne des forts de Modlin devant Borkowo, sera rejetée derrière la Wkra avec l'aile gauche de la XV^e Armée.

Celle-ci, vigoureusement attaquée de front à son aile Sud, se retire derrière la Wkra, car au même moment, à l'aile Nord de l'armée et loin sur ses derrières, se déroulent des événements qui, aux yeux du Commandant de l'Armée, la menacent de la rupture de ses communications et presque d'un désastre.

Les violentes attaques polonaises (général Krajowski), partant du nord-ouest, avaient fixé et paralysé complètement la 4^e D. I. et une grande partie de la 16^e dans la région de Sarnowa-Gora et Nowe-Miasto, où s'allume ce jour-là le foyer principal de la lutte ; de ce côté, des combats se livrent tard dans la nuit.

La 33^e D. I., qui était partie le matin des environs de Nasielsk, arriva à Nowe-Miasto. L'ennemi rompit le front de la 4^e D. I. et s'empara de ses équipages ; sa cavalerie se précipita sur Ciechanow et l'occupa, en chassant l'État-Major de la IV^e Armée avec laquelle toute liaison fut dès lors rompue. La cavalerie sur les derrières ! L'impression de ces événements est si forte que quand la 11^e Division, elle aussi découverte par la XVI^e Armée au nord, se retire derrière la Wkra sous le choc d'un ennemi effectivement puissant, le Commandant de la XV^e Armée, dès cette nuit, considère la situation comme désespérée ; il envoie la 33^e Division avec trois régiments de cavalerie à Ciechanow (1), mais dès le 16 au matin, il rend compte au Commandant du front « que l'armée « n'est plus propre à combattre, qu'une opération de la cavalerie ennemie « loin sur les derrières est chose possible et qu'il faudrait entamer une « retraite méthodique ». Il organise même le renvoi de ses équipages lourds en arrière de la Narew (2).

Tandis que le Commandant de la XV^e Armée, habitué depuis longtemps à avoir son flanc nord parfaitement couvert par la IV^e Armée, voit maintenant à Ciechanow la cavalerie ennemie au lieu de l'État-Major de

(1) Il avait deux régiments de cavalerie détachés du Corps de Cavalerie ; il engagea en outre le Régiment de Cavalerie divisionnaire de la 4^e D. I.

(2) *Historique de la XV^e Armée*. Compte rendu du Commandant de la XV^e Armée du 16/VIII, 9 h., n^o 806 et ordres n^{os} 807 et 808.

la IV^e Armée, s'efforce vainement de rétablir ses liaisons avec elle et en arrive aux conclusions les plus pessimistes, le Commandant de la IV^e Armée (1), sorti sain et sauf de Ciechanow, se trouve encore le 15 août à Sierpiec, non loin de sa réserve, la 54^e Division, d'où il lui est plus facile de diriger ses unités, mais plus difficile de maintenir sa liaison avec le Commandant du front.

Pendant ce temps, ses divisions volent littéralement soit vers la Vistule, soit vers Brodnica, sans prêter la moindre attention à leurs flancs découverts.

A Sierpiec, tard dans la nuit, le Commandant de l'Armée informe ses unités de l'occupation de Ciechanow et Gliniojeck par l'ennemi et ordonne à la 54^e D. I. de réserve de concentrer ses deux brigades dans la région de Raciaz (Ratsionj), d'où elle exécutera de courtes et violentes attaques contre les forces ennemies qui opèrent contre la XV^e Armée. Il le fait certainement pour sa propre sûreté et peut-être aussi dans l'intention de porter secours à son voisin.

La journée du 15 août pendant laquelle sur le front des armées qui combattaient au nord venait de se retourner assez rapidement la carte des grands succès de la veille à Radzymin et sur la Wkra, succès qui ne sont nettement connus par Toukhatchevski que dans la nuit ou le lendemain matin, cette journée s'écoule au siège du Commandant du front à Minsk, sous le signe d'une réaction contre les nouvelles qui affluent du sud. L'attaque énergique de la III^e Armée polonaise vers le Bug venait de se déclencher et cette attaque provoqua l'ordre d'une attaque concentrique d'une division et demie du groupe de Mozyrz (2) vers le sud et du gros de la XII^e Armée vers le nord sur Siedliszcze. Dans les combats sur le Bug, à Dubienka, on trouva sur le major Drojowski tué, un ordre de la III^e Armée polonaise (3) qui dévoilait dans ses grandes lignes le plan de la manœuvre polonaise débouchant du Wieprz. Le premier réflexe pour se couvrir contre ce danger, avant le complet développement de la manœuvre générale, est l'ordre que reçoit le 16 août la XVI^e Armée de maintenir la 8^e Division en réserve et de commencer des préparatifs

(1) Il importe de signaler que depuis le 10 août, la IV^e Armée était commandée par son ancien chef d'État-Major Chouvaïeff. L'ancien Commandant de l'Armée, Serghieïeff, était parti pour une autre affectation sur le front opposé à Wrangel (cf. p. 163-168). Le maréchal Pilsudski, faute de données suffisantes, admet que dans la période critique où furent prises les décisions de retraite, le Commandant de l'Armée était toujours Serghieïeff.

(2) Plein d'ardeur guerrière, le Commandant du groupe de Mozyrz, Khviesine, développant cet ordre dans le sien lancé dans la nuit (à 2 heures, le 16/VIII, n^o 51/op.), ordonne une attaque générale sur presque toute la ligne du Wieprz; la 57^e D. I. doit occuper et tenir les passages de la Vistule et faisant son effort principal par son aile gauche, doit s'emparer à tout prix de Demblin, le détachement de marche doit occuper le 17 août, sans faute, Lubartow, la 8^e Division attaquer et occuper, le 18, la région de Leczna. « Pour liquider complètement l'ennemi, ne disperser en aucun cas ses forces, agir avec décision et audace, sans laisser à l'ennemi le temps de se ressaisir après le coup porté. »

(3) N^o 109 du 9/VIII. La substance de cet ordre fut télégraphiée à titre de compte rendu par le Commandant du groupe de Mozyrz le 15/VIII, n^o 155.

en vue de mettre les 8^e et 10^e Divisions en réserve, probablement dans la région de Lukow (1).

A cet ordre, succède ce même jour, 16 août, toute une série d'ordres du front Ouest, visant tous uniquement l'organisation de la manœuvre du Nord conformément aux idées que se faisait Toukhatchevski de la situation d'après les renseignements qu'il avait reçus de cette région pendant la nuit et dans la matinée.

Les combats sur la tête de pont, sur la Narew et à Modlin, dénotaient non seulement une défense active des Polonais en avant de la Vistule, mais encore leur passage décidé à l'offensive, ce qui était particulièrement visible en direction de Ciechanow.

L'ennemi, recherché et poursuivi depuis si longtemps au nord du Bug, vient d'attaquer; le moment décisif approche. Malgré les comptes rendus, désespérés au début, du Commandant de la XV^e Armée, à l'État-Major du front, « le Commandement du front ne se possédait pas de joie », comme l'écrit Toukhatchevski (2).

L'opération du général Krajowski sur Nowe-Miasto et Ciechanow et, par suite, la situation de l'aile Nord de la XV^e Armée est le point de départ des ordres et des directives donnés ce jour-là; ils visent l'anéantissement aussi rapide que possible du « groupe ennemi de Modlin » pour se précipiter ensuite sur les forces qui viennent de se rassembler sur le Wieprz et que Toukhatchevski a la certitude d'y arrêter tout le temps nécessaire.

Dès le matin, partent les instructions préparatoires ayant pour but de renforcer principalement l'aile Nord de la XV^e Armée; la III^e Armée lui passera immédiatement sa 56^e D. I. qui doit arriver à Makow le 17 août, à 20 heures (3); elle enverra sa 21^e D. I. au nord de la Narew pour se placer en réserve de l'Armée. Puis est lancée une directive qui prescrit à la III^e Armée d'accélérer le mouvement de la 56^e D. I. sur Makow et de constituer à son aile droite un fort groupe d'attaque destiné

(1) 16/VIII, n^o 372/op. (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 314 et 315). Le Commandant de la XVI^e Armée qui ignorait encore complètement le débouché de l'attaque du Wieprz et son envergure et pour qui la défaite de Radzymin pouvait logiquement apparaître comme la conséquence de l'engagement prématuré de la 27^e D. I., avant que les forces de l'armée fussent arrivées (celles-ci ne commencèrent à se déployer en effet que le 15 août) décide le 16 de se regrouper en vue d'une nouvelle attaque qui ne doit pas prendre pour objectif Radzymin, mais la région d'Ossow, située sur le chemin le plus court vers Varsovie. Par suite, les limites des zones d'action des divisions se resserrent vers ce point, à partir du 16/VIII, 24 heures. La 27^e D. I. doit attaquer sur Pustelnik, la 2^e sur Kobylka et Ossow, la 17^e sur Okuniew, la 10^e avec son gros sur Aleksandrow; le secteur de la 17^e D. I. se prolonge un peu vers le sud, ce qui permettra de libérer en partie les forces de la 10^e D. I. qui doit relever la 8^e sur la Vistule, jusqu'à Magnuszew. La 8^e doit se grouper en réserve dans la région de Kolbiel et Lubice pour se diriger ensuite probablement sur Lukow, conformément à l'ordre du Commandant du front. Cette directive arriva aux unités dans l'après-midi du 16. Putna la reproduit en entier (*loc. cit.*, p. 140, n^o 517).

(2) Cf. p. 247 du travail ci-joint de Toukhatchevski.

(3) 16/VIII, directive, n^o 378/op. (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 313).

à secourir la XV^e Armée (). « L'ennemi a pénétré, dit la directive, dans « l'intervalle entre la IV^e et la XV^e Armée dans la région de Glinojek, « occupé Ciechanow et rejeté l'aile droite Nord de la XV^e Armée der- « rière la Wkra. Pour encercler l'ennemi ainsi aventuré, la IV^e Armée « laissera un simple rideau à l'ouest et avec le gros de ses forces attaquera « en direction de Sochocin et Zakroczym, en plaçant une réserve à Cie- « chanow et Przasnysz; la XV^e Armée attaquera en direction de Plonsk, « son aile droite appuyée à la route de Przasnysz-Ciechanow (2). « Limite entre les IV^e et XV^e Armées, Przasnysz-Ojrzen (Oijègn) ; entre « les XV^e et III^e, Rozan-Nasielsk-Wyszogrod. »

Les inconvénients d'un dispositif de poursuite en vue d'une bataille imaginaire sur la Vistule et *au delà* de la Vistule, et de l'absence d'un dispositif approprié à une bataille *en avant* de la Vistule (conséquence de la directive du 12 août), commencent, maintenant que la nécessité s'est imposée d'accepter la bataille *en avant* de la Vistule, à se faire sentir cruellement. Les réflexes de Toukhatchevski visent impérieusement la constitution de réserves ; il en faut à Lukow et à l'aile droite de la III^e Armée et à Makow et à Przasnysz, mais il est impossible de les créer sans porter atteinte à la structure des combats qui se déroulaient alors dans les Armées ; il faut retirer des unités de la ligne de combat et des secteurs, élargir les secteurs des unités voisines, ce qui affaiblira leur élan offensif vers leurs objectifs immédiats et leur moral. Il en sera ainsi de la 5^e D. I. qui doit relever la 56^e, au moment où elle reçoit l'attaque partant des fronts de Modlin et d'Orzechowo sur Nasielsk ; il en sera ainsi de la 27^e D. I. de la XVI^e Armée quand elle relèvera inopinément la 21^e D. I., retardant par ce nouveau regroupement la XVI^e Armée tout entière ; il en sera ainsi enfin de la 10^e D. I. dans sa relève de la 8^e.

La logique inexorable de la guerre se venge cruellement de quiconque la viole, et surtout sur le point où l'on croyait atteindre les plus grands succès. Les ordres de Toukhatchevski datés du 16 août, à Minsk, arrivent partout à temps ; mais c'est en vain qu'ils chercheront par divers moyens à toucher le Commandement de la IV^e Armée. De sa mission de poursuite *sur la Vistule et au delà* de la Vistule, il sera extrêmement difficile de la ramener à une mission de combat *en avant* de la Vistule. En effet, depuis que son État-Major a été chassé de Ciechanow par un régiment de cavalerie polonaise jusqu'au jour où la catastrophe deviendra inévitable, il sera impossible à Toukhatchevski de rétablir ses liaisons avec cette Armée, et par conséquent, il ne pourra l'utiliser dans le sens de sa nouvelle idée de manœuvre.

Par une coïncidence étrange et non moins malheureuse, c'est le moment

(1) 16/VIII, directive n° 381/op. (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 312). Dans cet ouvrage, elle est reproduite sous le n° 351 et considérée comme si elle avait précédé l'ordre préparatoire n° 378/op. Dans l'*Historique de la XV^e Armée* et dans les autres documents, elle porte le n° 381. Le Commandant de la XV^e Armée la reçut à Pultusk, le 16 à 18 heures.

(2) On remarquera la direction donnée à la XV^e armée vers la route Plonsk-Ciechanow, en négligeant complètement Nasielsk. La III^e Armée doit faire face aux menaces venant de Nasielsk et de Modlin, à l'aide de son nouveau groupe d'attaque.

où Boudienny vers Lwow demande la confirmation de l'ordre qui le dirige sur Wlodziemierz (16 août, cf. la note précédente, p. 304).

Le Commandant de la IV^e Armée cependant, constatant toujours la présence de l'ennemi à Ciechanow et sentant le danger qui menace ses communications, est rempli de crainte, non seulement pour son flanc, mais pour ses derrières du côté de Plonsk et Sochocin, où le général Krajowski bat le terrain avec sa seule division, la 18^e; il apprend, d'autre part, que de nouvelles forces polonaises se rassemblent à Plonsk; aussi décide-t-il d'attaquer vigoureusement de ce côté, mais seulement avec une partie de ses forces, sans distraire le reste des troupes de la mission principale de l'armée, dans la pensée que son mouvement n'est pas autre chose qu'une attaque temporaire et courte, comme le mouvement exécuté la veille par deux brigades de la 54^e D. I. sur Plonsk.

Donc, sans rien changer aux missions, ni de la 12^e D. I. qui vient d'atteindre Brodnica, ni du Corps de Cavalerie qui depuis quatre jours essaie en vain de franchir la Vistule à Wloclawek (15^e D. C.) et à Nieszawa (10^e D. C.), il ordonne à la 18^e D. I. qui approche justement de Plock et à la 54^e de se concentrer dans la région de Drobin et Raciaz et d'attaquer de là, en direction de Plonsk-Sochocin.

Le 16 août, les opérations antérieures plus ou moins en forme d'éventail de la IV^e Armée soviétique, orientées jusqu'ici à l'ouest et au nord-ouest, commencent à prendre la forme d'un véritable éventail, toujours plus ouvert, dont la poignée est à Sierpiec, le sommet à Wloclawek, et dont l'une des branches extrêmes passe à Brodnica et l'autre est dirigée vers Plonsk.

Tandis que du côté des Soviets, le gros des forces de la XV^e Armée est entièrement orienté le 16 août au nord du Bug en direction de Ciechanow, où le groupe isolé du général Krajowski est pour lui un objet de terreur et que le gros de la III^e Armée est complètement emprisonné dans les forts de Zegrze, Dembe et Orzechowo, le gros de la V^e Armée polonaise se dirige concentriquement sur Nasielsk défendu par la 11^e D. I. soviétique isolée. Vers 16 heures, Nasielsk est enlevé. Des fractions de la 17^e et de la 9^e D. I. de la Division de Volontaires et de la Brigade de Sibérie (polonaises) y font leur jonction.

Néanmoins, au même moment, au sud de Nasielsk, l'aile droite de la III^e Armée soviétique (5^e Division) se maintient dans la région de Nuna et Stanislawow; elle repousse les attaques d'une autre fraction de la 17^e D. I. polonaise et relève la 56^e D. I. qui vient de diriger une partie de ses forces et tous ses trains sur Pultusk par où passe la route de Makow qu'elle doit atteindre, dans l'esprit de l'ordre de Toukhatchevski, le 17 août à 20 heures.

Et alors que les forces de la V^e Armée polonaise s'arrêtent dans Nasielsk occupé et que son chef prend le mouvement de la 11^e D. I. et des trains par la chaussée de Pultusk, signalé par les aviateurs, pour la fuite de toute la XV^e Armée, en réalité, le gros de cette armée repousse au même moment de Sarnowa-Gora le général Krajowski isolé, en lui infligeant de grandes pertes et bondit sur Ciechanow que vient d'abandonner la Cavalerie polonaise.

Ce succès dissipe les craintes du Commandant de la XV^e Armée soviétique touchant Ciechanow et avec elles, disparaît son pessimisme;

il se sent désormais propre à accomplir la mission que lui a confiée le Commandant du front et il en rend compte sans trop s'émouvoir de l'échec de la 11^e D. I. à Nasielsk ; car il sait que, dans cette direction, se ferme le puissant groupe d'attaque de la III^e Armée, appuyé par le mouvement de la 21^e D. I. en avant du Bug-Narew.

Dans la soirée du même jour, Toukhatchevski, bien informé de la situation de la XV^e Armée, vient d'apprendre en même temps que l'attaque polonaise a débouché du Wieprz ; un compte rendu du Commandant du groupe de Mozyrz daté de 14 h. 40 lui apprend la marche de l'ennemi de la région de Demblin sur Zelechow et de Lubartow sur Parzew ; mais le Commandant du groupe de Mozyrz apprécie les forces ennemies comme étant presque sans importance. Néanmoins, le Commandant du front, qui connaît les ordres ennemis, considère cette direction comme sérieuse ; il sait que sur le Wieprz toute une armée se rassemble, mais il ne supposait pas que les événements se dérouleraient avec une vitesse aussi vertigineuse que ce fut le cas en réalité.

Cette vue de la situation est bien dépeinte dans la conversation qu'a Toukhatchevski avec le Commandant en chef dans la nuit du 16 au 17 août. Le premier considère qu'il est absolument indispensable de déplacer l'Armée à cheval. Il est absolument tranquille pour le Nord : le Commandant de la XV^e Armée lui a rendu compte que ses unités sont, malgré tout, propres à combattre. Des renforts importants sont sur le point d'arriver ; Toukhatchevski est justement occupé par les préparatifs en vue de les verser dans les unités. Au sud de son front, il vient de pousser en réserve à Lukow la 8^e D. I. Pourtant, comme le groupe de Lublin peut lui « jouer un mauvais tour » et le presser vigoureusement, il convient de *dissoudre le groupe d'attaque* de la XVI^e Armée qui se trouve à Ossow et Radzymin et de *l'utiliser vers le Sud*.

Le Commandant en chef dans sa réponse ne manque pas l'occasion de rappeler avec aigreur à Toukhatchevski, qu'à Minsk, à l'époque des décisions du Niémen, il avait attiré son attention sur les dangers de la région de Lublin et tandis que Toukhatchevski faisait remonter ses armées au nord du Bug, il avait éprouvé de grandes craintes à voir remonter la XVI^e Armée vers le nord.

Il est même très satisfait que le groupe d'attaque de la XVI^e Armée au nord, soit dissous, car il n'a jamais vu d'un œil favorable « l'attaque de front » exécutée par cette armée ; il insiste pour que la IV^e Armée soit détournée des directions du nord ; il conseille de jeter immédiatement une brigade de la 48^e D. I. de Wilno sur Brzesc (1) et en même temps, il fait connaître à Toukhatchevski que Boudienny a refusé d'exécuter son ordre avant qu'il soit en règle et porte toutes les signatures réglementaires ; le Commandant en chef insiste pour qu'on envoie cette confirmation à Boudienny (2).

Le résultat de cette conversation est une série de directives lancées cette même nuit par Toukhatchevski : la 8^e D. I. passera le 18, à midi,

(1) Il y renonce ainsi pour le front Wrangel.

(2) Conversation précédente entre le Commandant en chef et Toukhatchevski dans la nuit du 16 au 17 (KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 316). La date de cette conversation y est erronée, ainsi qu'il résulte de la suite de l'ouvrage.

sous les ordres du Commandant du front pour former sa réserve ; le 20, à 6 heures, elle doit arriver à Lukow (1). Étant donné l'établissement d'une tête de pont vaste et puissante à Varsovie, il importe de renoncer à de vains efforts pour l'enlever ; l'effort principal de la XVI^e Armée doit se porter à l'aile gauche (Sud), en aidant en même temps le groupe de Mozyrz dans son attaque sur Demblin (2). La IV^e Armée reçoit un ordre bref, mais caractéristique : éviter le mouvement en éventail de ses divisions et avec le gros de ses forces prendre part à la bataille de Modlin, en coupant les communications des forces ennemies qui opèrent contre les XV^e et III^e Armées (3). Ainsi donc, les événements de la journée et même la victoire de la V^e Armée polonaise sur la 11^e Division soviétique à Nasielsk, ne réussirent pas à ébranler les décisions soviétiques visant l'occupation de Varsovie et la poursuite des opérations dans une action décisive.

Toukhatchevski dispose encore de la IV^e Armée qui n'a pas encore pris part à la bataille ; la XV^e Armée, malgré la perte de Nasielsk par la 11^e D. I., a dominé la situation dans le secteur de Ciechanow qui était le plus menaçant pour elle, car la coopération de la IV^e Armée en dépendait, et progresse victorieusement de ce côté ; la III^e Armée se regroupe et doit former aux environs de Serock un puissant groupe qui, s'appuyant à la Narew, s'opposera à tous les dangers qui pourraient menacer le mouvement de la XV^e Armée ; le groupe de Mozyrz, occupé à arrêter l'ennemi qui débouche du Wieprz, sera aidé par la XVI^e Armée qui portera son effort principal de la partie nord du secteur de Varsovie contre la partie sud. Cette aide peut être très efficace, car, jusqu'ici, la XVI^e Armée n'a pas été engagée dans des combats importants.

Avant que les nouvelles directives arrivent à la XVI^e Armée dont l'État-Major de campagne se trouve à Siedlce (4), l'armée, dans le courant de la nuit, procédera à des regroupements préparatoires dans le sens des projets antérieurs relatifs à Ossow (5). Ces regroupements ne seront pas terminés dans la nuit en raison du trouble apporté dans le plan de relève par la retraite inattendue de la 21^e D. I. à l'aile Nord.

Au Commandement de l'Armée régnaient des dispositions tout à fait optimistes. L'ennemi auquel on s'était heurté à Garwolin, on l'estimait très faible. Une seule Division au plus, la 14^e D. I. polonaise, avait réussi à s'avancer de ce côté et cela parce que la 57^e D. I. du groupe de Mozyrz était fourbue et trop dispersée ; ce succès était dû uniquement au hasard et facile à annihiler.

Le Commandant de la 8^e D. I. qui venait de se rassembler vers Kolbiel

(1) 17/VIII, 1 heure, n° 392/op.

(2) 17/VIII, 3 heures, n° 395/op.

(3) 17/VIII, n° 396/op. Quand cet ordre arriva-t-il, est-il même arrivé ? on l'ignore. On sait, par contre, qu'il n'eut pas le résultat recherché, car les ordres donnés par le Commandant de la IV^e Armée le 17, ne correspondent nullement aux intentions du Commandant du front. Il en est question ci-dessous.

(4) PUTNA, *Vers la Vistule et retour*, p. 144. Le gros de l'État-Major était à Wysokie-Litewskie.

(5) Cf. p. 312, note (1).

fut invité à apporter un léger concours à l'affaire de Garwolin. Le Commandant du groupe de Mozyrz appréciait la situation exactement de même.

Pour caractériser l'esprit qui régnait à l'aile Sud de la XVI^e Armée, dont s'approchait l'attaque polonaise du Wieprz, il convient de se reporter aux conversations qu'ont entre eux, dans la soirée du 16 et dans la nuit du 16 au 17 août, le Commandant de la 10^e Division dont l'État-Major est à Ruda près de Dembe-Wielkie, et le Commandant de la 8^e Division dont le Q. G. est à Suwczyn vers Kolbiel. Le Commandant de la 8^e Division communique à son interlocuteur que Garwolin a été occupé par des partisans qui en ont chassé la cavalerie et qu'il a envoyé là un régiment d'infanterie pour rétablir la situation. A minuit, le Commandant de la 8^e Division dit que le régiment d'infanterie a échoué dans sa mission et qu'il a envoyé toute la brigade ; il faut hâter la relève de la 8^e D. I. pour pouvoir liquider l'ennemi de Garwolin, avant que la division parte pour Lukow. Le Commandant de la 8^e D. I. considère qu'il s'agit de quelque « petite opération sans importance » de « la place d'armes » ennemie de Deblin et il envoie un compte rendu dans ce sens au Commandant de la XVI^e Armée.

Celui-ci, loin de redouter l'ennemi qui est sorti de Deblin, attend tranquillement, cette nuit-là, le regroupement de ses divisions ; quand, le 17 au matin, il reçoit la directive du Commandant du front qui lui prescrit de renvoyer la 8^e D. I. en réserve de front à Lukow, il lance, à 6 heures, un ordre d'exécution (1) en assignant à cette division une mission supplémentaire qu'elle doit exécuter en quelque sorte « en chemin », attaquer Garwolin en partant de Kolbiel et Osieck avec une brigade au moins, battre l'ennemi et le rejeter vers le sud, occuper à la fin de la journée du 17 la région de Zelechow et Laskarzew, en couvrant de cette manière la marche des autres brigades, d'abord vers la région de Stoczek (2), ensuite, suivant les circonstances, sur Lukow. A 6 heures également, le Commandant de la 8^e D. I. téléphone de Suwczyn à Ruda : « De la brigade que j'ai envoyée cette nuit à Garwolin, je n'ai aucune « nouvelle ; j'ai une brigade sous la main à Lubice et une autre à Karczew, « où elle attend d'être relevée par la 10^e D. I. Vers Kolbiel, vive fusil-lade. »

A 9 h. 30, arrive à Ruda le sous-chef d'État-Major de la 8^e D. I. pour rendre compte à l'Armée que « la 8^e D. I. a cessé d'exister comme unité « de combat ; on s'efforce seulement de sauver les débris des trains et « l'artillerie ainsi que des petits détachements isolés ». Kolbiel a été occupé par les Polonais à 7 heures. « En réalité », comme l'écrit Kakourine, qui commandait alors la 10^e D. I., « dès le 17 août de grand matin, « la route de Kolbiel à Minsk, ainsi que les chemins parallèles étaient « suivis par une file ininterrompue de trains, de cavaliers égarés, de « détachements isolés, avec de place en place une nombreuse artillerie ». Pendant ce temps, du côté de la tête de pont de Varsovie, le long de la voie ferrée de Minsk-Mazowiecki, les Polonais déclenchaient une attaque

(1) 17/VIII, 6 heures, n° 520/K. Directive de la XVI^e Armée (PUTNA, p. 145, KAKOURINE et MIELIKOFF).

(2) Stoczek avait déjà été occupé par les Polonais, le 16.

avec des chars de combat et des trains blindés (1) que l'on parvint à arrêter sans grande difficulté. Sans ordres, sachant d'autre part que la situation à Kolbiel était rétablie (2), le Commandant de la 10^e D. I. ne retire pas ses ordres de la veille, mais après avoir repoussé énergiquement l'attaque des Polonais sur Minsk, il prescrit avec encore plus d'énergie la relève des unités de la 8^e Division, à Karczew sur la Vistule, pour leur permettre de prendre part au combat de Kolbiel. Ces mouvements ont lieu tout près de la ligne de défense polonaise, de Wiazowna à Karczew, sans être le moins du monde empêchés par les Polonais qui occupent passivement leurs tranchées.

Le Commandant de la 10^e Division rend compte plusieurs fois de sa position critique à Siedlce où se trouvait l'État-Major de Campagne de l'Armée, mais il ne reçoit pas d'instructions.

Pendant qu'aux abords de Minsk, les combats se déroulent à un rythme de plus en plus accéléré et que la relève touche à sa fin, le Commandant de la division reçoit la nouvelle de l'occupation définitive, par de grandes forces polonaises, non seulement de Kolbiel, mais aussi de Siennica ; l'ennemi de Kolbiel s'approche rapidement de Minsk.

Ce n'est que vers 15 heures que le Commandant de la division envoie à ses unités restées vers Wiazowna et Karczew l'ordre de se replier rapidement et d'attaquer l'ennemi qui, venant de Kolbiel, approche en grande masse de Minsk. Lui-même, attaqué par l'ennemi de deux côtés à la fois, se retire vers l'est avec la brigade qui défendait Minsk et, entrant à Osiny en liaison avec la 17^e Division, il apprend qu'il y a déjà des ordres pour une retraite générale sur la Liwiec, ordres que la 17^e Division tout entière est en train d'exécuter.

Il envoie lui aussi, de ce point, des ordres pour la retraite, mais ses ordres ne parvinrent qu'à une faible partie de ses unités. Les 10^e et 8^e Divisions, en essayant de se frayer un chemin par la chaussée de Kolbiel à Minsk, furent dans le courant de la nuit complètement anéanties (3).

(1) D'après les ordres du Commandant en chef polonais, cette attaque devait être exécutée par la 15^e D. I. tout entière ; en réalité, au lieu d'attaquer avec toutes ses forces, qui comprenaient alors 18 bataillons, la 15^e D. I. n'attaqua qu'avec quatre bataillons et les chars, le reste de la division resta toute la journée dans les tranchées, assistant tranquillement à la relève qui dura jusqu'au soir des unités de la 10^e D. I. soviétique, presque entièrement séparées de leur chef et des unités de la 8^e D. I. qui se trouvaient dans la même situation.

(2) Les unités dispersées de la 8^e D. I., cherchant à sortir de la souricière, attaquèrent Kolbiel spontanément.

(3) Les brigades de la 8^e D. I. soviétique, séparées depuis le matin de leur Commandement et qui exécutaient leur retraite dans leur zone d'action, attaquaient Kolbiel, mais, repoussées devant cette localité, elles se rejetèrent à l'ouest de la chaussée Kolbiel-Minsk, dans l'intervalle compris entre cette chaussée et la tête de pont. Avant la fin de l'après-midi s'achève la relève par des unités de la 10^e Division d'une brigade de la 8^e D. I. Quand ces unités, à la nouvelle de la catastrophe, commencent leur retraite, elles rencontrent dans la région de Glinianka les unités des 10^e et 8^e Divisions qui venaient d'être rejetées de la chaussée et des abords de Kolbiel. Vers Glinianka convergeaient également les unités de la 57^e Division, coupées de la Vistule, qui, la veille, avaient essayé de la passer à Maciejowice. C'est seulement dans la soirée que la

La directive de la XVI^e Armée pour la retraite sur la Liwiec ne fut donnée que le 17 à 8 h. 20, après réception des ordres du Commandant du front (1).

Toutefois, avant que la décision de retraite se concrétisât dans les ordres supérieurs, on vit déferler jusqu'à l'extrême nord et aux extrêmes arrières, de convoi à convoi, de commandement à commandement par téléphone, de détachement à détachement par la renommée aux mille bouches, une vague de nouvelles et de rumeurs au sujet du désastre venant du Sud, désastre dont les proportions prenaient un caractère d'autant plus menaçant que l'on s'éloignait du point où il avait pris naissance, surtout quand, quelques heures après, les ordres préparatoires lancés avant les ordres proprement dits eurent confirmé ce que la renommée avait déjà largement diffusé.

Le Commandant de la 27^e Division à la limite nord de la XVI^e Armée et voisin immédiat de la 21^e Division de la III^e Armée, lequel est en train de relever les unités de cette dernière division, vient d'apprendre vers midi par téléphone du Commandant de la 2^e Division que « la situation à l'aile Sud de la XVI^e Armée est extraordinairement menaçante » ; l'ennemi, après avoir battu le groupe de Mozyrz, a rejeté ses débris sur Lukow et maintenant, achevant la défaite des 8^e et 10^e Divisions, il approche par le sud de Minsk, qui est attaqué en même temps du côté de la tête de pont (2).

Ces nouvelles s'abattent sur la III^e Armée ; une fraction de la 21^e Division qui déjà a franchi le Bug, approche de Serock au moment où la 6^e Division soviétique, énergiquement repoussée depuis le point du jour de Zegrze et de Dembe par le colonel Malachowski, se trouve déjà dans la tête de pont de Serock qu'elle tient néanmoins fortement ; la 56^e Division, qui va se placer en réserve vers Pultusk, sent sur ses derrières les unités de Malachowski qui progressent avec un élan extraordinaire et se voit aculée à la Narew ; la 5^e Division coupée par suite vers Nuna et Stanislawow, attaquée par la 17^e Division polonaise, se dirige vers la Narew dans sa zone d'action en direction de Pultusk, tandis que la 17^e Division polonaise ayant pris dans la lutte son élan vers le nord, s'élance à toute vitesse, non vers le secteur de la Narew qui lui a été assigné entre Pultusk et Gasirow, mais, sans rencontrer désormais la moindre résistance, droit au nord sur Winnica, où elle coupe la route, non à l'ennemi, mais à deux régiments de la 9^e Division polonaise qui se hâtent vers Pultusk sur les traces de la 11^e Division soviétique ; ce n'est qu'à Winnica que la 17^e Division commencera à se regrouper face à l'ouest, c'est-à-dire dans la bonne direction, mais, tard dans la soirée, elle n'occupera que « son secteur sur la Narew », car l'ennemi, dans l'intervalle, a réussi à franchir la Narew et à brûler derrière lui les ponts à Holendry.

La 11^e Division soviétique que les échos de la tempête déferlant du

15^e Division polonaise fit irruption de la région de Wiazowna vers l'est. Dans la nuit, un combat s'engage vers Glinianka, combat qui, au matin, se termine par la défaite complète des unités soviétiques lesquelles perdirent 3.000 prisonniers et un matériel important. Les prisonniers provenaient des 8^e, 10^e et 57^e Divisions soviétiques.

(1) PUTNA, *Vers la Vistule et retour*, p. 144.

(2) *Ibid.*, p. 142.

Wieprz poussent en arrière avec tous les organes lourds des arrières de la XV^e Armée, passe pendant ce temps la Narew à Pultusk avec une fraction de la 5^e Division de la III^e Armée. Quand le 15^e Régiment de la 9^e Division polonaise et derrière lui le 22^e R. I. atteindront Pultusk ce jour-là, à 20 heures, ils n'y trouveront plus l'ennemi et ils s'arrêteront ainsi que la 17^e Division à Holendry devant les ponts complètement incendiés de Pultusk.

« Le départ des unités de la 11^e Division, lisons-nous dans l'*Historique de la XV^e Armée*, découvrit le flanc de la 16^e Division qui se retira un peu plus au nord et occupa la ligne Wolka-Gzy-Przewodowo et Bialo-wiez où elle se relia sur la rive ouest de la Narew à l'aile Nord de la 11^e Division. »

Deux autres divisions de la XV^e Armée, appuyées par une fraction de la 16^e D. I., eurent affaire pendant toute la journée et toute la nuit avec l'insaisissable général Krajowski qui combattait partout dans la région de Sonsk-Lopacin et Sarnowa-Gora et, non seulement elles l'empêchèrent d'entrer à Ciechanow (1), mais elles lui ravirent peu à peu les fruits de sa lutte pénible isolée et qui durait depuis six jours déjà. Ces divisions se maintinrent dans la région de Chrzanowo-Lebki (33^e Division)-Marusy (4^e Division) au sud de Ciechanow (2).

Si les nouvelles affluent de la XVI^e Armée, dont l'ennemi étrillait les divisions l'une après l'autre, portaient en elles le spectre d'une défaite inévitable et, comme conséquence inexorable, exigeaient une décision immédiate, c'était encore plus le cas pour le groupe de Mozyrz ; son chef, le 17, vers 13 heures, rendait compte : « Pas de nouvelles de la 57^e Division, le détachement de marche rejeté sur Wisznica et Mosty (3), la 58^e Division rejetée sur Wlodawa. »

L'ennemi qui avait débouché de la place d'armes de Deblin non seulement menaçait d'un désastre les divisions de la XVI^e Armée disposées en cordon devant Varsovie, mais encore voyait s'ouvrir devant lui la route de Brzesc et les passages du Bug et il en était plus près qu'aucune des divisions qui frappaient aux portes de Varsovie. Toukhatchevski n'avait rien pour couvrir cette direction, même momentanément. Et une fois de plus, son premier réflexe sera de chercher des réserves, cette fois dans le voisinage de Mielnik et de Janow sur le Bug, et une fois de plus, il tournera les yeux pour en avoir vers les XVI^e et III^e Armées

(1) Suivant l'ordre de l'Armée, Ciechanow devait être occupée ce jour-là par le général Krajowski par son aile gauche, tandis que son aile droite opérait sur Pultusk.

(2) Pendant ce temps, le Commandement de la V^e Armée Polonaise est tout yeux et tout oreilles non vers Ciechanow que le Commandement de front lui a donné l'ordre d'attaquer avec son gros et où, en réalité, stationne depuis plusieurs jours déjà le gros de la XV^e Armée Soviétique encore intacte, mais vers Plonsk où doit apparaître la IV^e Armée Soviétique depuis si longtemps annoncée. A Plonsk, effectivement apparurent ce jour-là les unités de tête de la fraction de la IV^e Armée dirigée de ce côté, mais elles furent le même jour facilement repoussées jusqu'à Zuromin par le groupe du colonel Dreszer encore incomplètement organisé, mais cependant déjà assez puissant de ce côté, car il disposait d'infanterie, de cavalerie et d'autos blindées.

(3) Sur le Bug en amont de Wlodawa.

qu'il dirigeait antérieurement en flèche sur Varsovie et Modlin. La XVI^e Armée doit mettre jusqu'à deux divisions en réserve derrière son aile Sud ; la III^e en mettra une, la 21^e, qui « constituera la réserve du front et qui, en trois étapes par Lochow, Wegrow, Sokolow et Drohiczyn, « devra, le 21 avant l'aube, atteindre la région de Sarnaki et de Mielnik, « où elle recevra de nouvelles instructions du Commandant du front ».

Avant que paraissent les directives générales, cet ordre préparatoire destiné à la 21^e Division sera envoyé en toute hâte et par divers itinéraires ; le Commandant de la 27^e Division le recevra même par l'intermédiaire de la XVI^e Armée et le fera parvenir au Commandant de la 21^e Division. La 27^e Division a déjà un ordre préparatoire lui prescrivant de se décrocher immédiatement du front et de se mettre en réserve (1) ; le 18 août à midi, elle doit arriver à Mokobody et le 19 à midi, à Mordy ; en même temps, la 8^e D. I. doit, le 18 à midi, atteindre Siedlce et le 19 à la même heure, Losice (2). Une instruction préparatoire fut lancée par l'État-Major de campagne de la XVI^e Armée vers 16 heures, à Siedlce, « dont approchaient des reconnaissances de Cavalerie polonaise à une « distance de 9 à 10 kilomètres » (3).

La directive détaillée du Commandant de l'Armée, datée de 18 h. 30 et qui fixait les objectifs successifs des diverses phases de la retraite, ne fut pas reçue dans toutes les divisions aussitôt après sa publication, « car au « moment où elle fut prête, les communications étaient rompues entre « Siedlce et les Divisions ». L'État-Major de la XVI^e Armée dut quitter Siedlce en toute hâte.

Les Polonais atteignirent effectivement, ce jour-là, la ligne de Minsk-Siedlce-Lukow-Biala-Miedzyrzec.

Étant donnés l'heure de la publication de cette directive (18 h. 30) et le fait que les ordres préparatoires de la XVI^e Armée furent lancés avant 16 heures, il convient de penser que la directive de Toukhatchevski (4) relative aux nouveaux regroupements combinés avec l'abandon de Varsovie, directive qui formait la base des ordres de l'Armée, dut paraître avant 16 heures et que, par suite, les instructions préparatoires de Toukhatchevski embrassant son plan général de manœuvre, arrivèrent avant 16 heures à l'Armée.

La directive de Toukhatchevski pour la retraite était, en substance, la suivante :

(1) Il résulte de là que quand le Commandant de la 10^e D. I. eut obtenu à Osiny la communication avec la 17^e Division, il apprit qu'elle était déjà en pleine retraite. Les 27^e et 2^e Divisions ne commencèrent la leur qu'un peu avant minuit comme le leur prescrivaient les ordres préparatoires.

(2) Elle avait été, en réalité, déjà complètement battue le 17/VIII.

(3) PUTNA, *Vers la Vistule et retour*, p. 144, 145, 146.

(4) 17/VIII, n^o 406/op. Toukhatchevski le reproduit en abrégé dans son ouvrage, p. 219. Dans ce résumé, le plan de la manœuvre projetée disparaît, il faut se reporter au texte intégral qui est reproduit plus loin. Dans cette page, Toukhatchevski dit qu'il n'apprit l'offensive polonaise que le 18. Ce n'est pas exact, car dès le 17, il avait signé la directive pour la retraite (406/op.). Outre les arguments cités par le Maréchal Pilsudski (p. 157-158) ce qui le prouve, c'est la date de la directive de la XVI^e Armée, reproduite plus haut. L'ordre de la XV^e Armée fut lancé le 18 à 6 h. 15 (PUTNA, *loc. cit.*, p. 149, et *Histoire de la XV^e Armée*).

« Sur le front des XV^e et III^e Armées se sont engagés des combats. « A l'aile gauche de la XVI^e Armée et à l'aile droite du groupe de Mozyrz, « l'ennemi, après être passé à l'offensive, a occupé, avec ses unités de « tête, Kolbiel, Siennica, Lukow et Biala.

« Pour briser l'attaque de l'ennemi, j'ordonne :

« 1^o A la IV^e Armée, après avoir laissé un détachement de couverture « en direction de Bydgoszcz pour tenir le terrain conquis, de grouper pour « le 20 août, dans la région Przasnysz-Ciechanow-Makow, deux ou trois « D. Ch^{rs} au moins et le 3^e Corps de Cavalerie et d'attaquer en route, « par derrière, l'ennemi qui continue à presser les XV^e et III^e Armées.

« 2^o A la XV^e Armée, de couvrir le regroupement de la IV^e Armée et « d'attaquer en même temps, avec une partie de ses forces, le groupe ennemi « dans la région de Plonsk.

« 3^o A la III^e Armée, de défendre l'accès de la Narew et le cours du Bug, « depuis le confluent de la Narew jusqu'à l'aile droite de la XVI^e Armée. « Organiser à Wyszkwow une tête de pont sur la rive gauche du Bug ; « envoyer la 21^e D. I. en réserve du front par Kosow sur Drohiczyn qu'elle « doit atteindre en trois étapes.

« 4^o A la XVI^e Armée, de se replier derrière la Liwiec et d'envoyer « deux divisions en réserve derrière l'aile gauche.

« 5^o Au groupe de Mozyrz, de rejeter l'ennemi de la région de Biala et « de défendre pied à pied la région Janow-Biala-Slawatyce.

« 6^o A la XII^e Armée, de continuer à pousser vigoureusement avec le « gros de ses forces en direction de Chelm-Lubartow ; la 58^e D. Ch^{rs} rentre « à la XII^e Armée.

« 7^o A la I^{re} Armée de Cavalerie, de faire tous ses efforts pour se concen- « trer à tout prix dans le délai fixé (en quatre étapes d'après la directive « du 15 août) dans la région de Wlodzimierz Wolynski-Uscilug avec « mission d'attaquer ultérieurement le groupe d'attaque ennemi.

« 8^o Limites des zones d'action : entre IV^e et XV^e Armées après la « concentration de la première dans la région assignée sans changement ; « entre XV^e et III^e Armées : Ostrow, Lubel, la Narew de Lubel à Pultusk, « Nasielsk à la III^e inclus ; entre les III^e et XVI^e : Bocki, Nur, le Bug « jusqu'au confluent de la Liwiec-Stanislawow à la III^e inclus ; entre « la XVI^e et le groupe de Mozyrz : Zabinka (station) Janow Siedlca au « groupe de Mozyrz inclus ; entre le groupe de Mozyrz et la XII^e Armée : « Ratno-Wlodawa-Radzyn, à la XII^e inclus.

« 9^o Rendre compte de la réception du présent ordre et des instructions « données.

« N^o 406/op. *Le Commandant du front Ouest : Toukhatchevski ; le membre « du Conseil révolutionnaire du front : Unszlicht ; le chef d'Etat-Major : « Schwartz (1). »*

L'apparition de cette directive marque le point culminant de la bataille de Varsovie et de la crise provoquée par la surprise complète réalisée par les Polonais, non seulement par suite de la rapidité de leur avance depuis

(1) Rédigé d'après les traductions des télégrammes chiffrés de T. S. F. nos 36681, 37409 et 39462/11. Recueil des télégrammes chiffrés du Bureau Historique polonais. La directive est reproduite en substance chez KAROURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 320-321.

le Wieprz, mais aussi du dispositif ayant contribué à cette avance.

Nul autre mouvement dans ce cas qu'une progression sur un grand front, s'étendant de Minsk vers Brzesc, ne pouvait mieux répondre à la réalité guerrière d'alors. Ce mouvement qui coupait les voies de communication de l'ennemi et qui visait en même temps ses forces vives, eut pour résultat qu'avant même d'avoir pu penser à grouper des réserves sur un point quelconque, ce point était déjà occupé par l'ennemi. Il en fut ainsi pour la constitution de réserves à Lukow, il en sera de même pour la région de Mielnik, Janow et Mordy.

Nulle combinaison, si ce n'est une retraite profonde et précipitée à la rencontre des renforts de troupes fraîches qui arrivaient, n'était propre, non à assurer le succès, mais même à éviter un désastre. Toukhatchevski s'en rend bien compte et ne se berce plus de l'illusion de battre les Polonais devant Varsovie.

« La joie qui régnait » la veille « au G. Q. G. du front pour avoir enfin « trouvé l'ennemi au nord du Bug et l'occasion de le battre » s'était évanouie en fumée. Le seul souci de Toukhatchevski, comme il l'écrit du reste lui-même dans son ouvrage (p. 251), est d'arracher ses troupes le plus tôt possible et dans le meilleur état possible à l'étreinte de l'ennemi qui vient du Wieprz et de les ramener bien en arrière pour les recompléter et les préparer de nouveau à la lutte. L'installation des III^e et XVI^e Armées sur la Narew, le Bug et la Liwiec, le maintien sur place de la XV^e Armée et son attaque sur Plonsk ne sont que des missions temporaires destinées à gagner du temps pour tirer la IV^e Armée du piège où elle est tombée par suite de son avance jusqu'à la Vistule et jusqu'à Brodnica. Cette Armée doit « en route » attaquer l'ennemi qui pousse devant lui les III^e et XV^e Armées ; mais sa mission principale est de se concentrer le plus vite possible avec le Corps de Cavalerie dans la région de Przasnysz. La XV^e Armée doit gagner du temps pour faciliter cette dernière mission de la IV^e Armée en fixant le groupe ennemi de Modlin qui peut menacer la manœuvre, « car il possède des « forces importantes ».

Le Commandant en chef s'efforcera encore une fois, le même jour, de détourner Toukhatchevski de l'exécution de cette décision et lui conseillera de continuer la manœuvre commencée par les divisions de la IV^e Armée, c'est-à-dire leur faire attaquer par derrière le groupe ennemi de Modlin, sans même modifier la mission du Corps de Cavalerie qui doit franchir la Vistule, « ce qui peut donner de très grands résultats » ; pour réagir dans la direction de Lublin, on peut former une masse puissante avec les 7^e, 25^e et 24^e Divisions de la XII^e Armée ; pour opérer dans cette direction, le Commandant en chef est prêt à rendre même la 55^e Division qui est à sa disposition et qui est destinée au front Wrangel ; il invite à débarquer la 48^e D. I. à Brzesc ; il conseille de liquider ainsi Varsovie en quatre ou cinq jours, ce qui « doit » réussir.

Toukhatchevski est invité à réfléchir à ces propositions et à donner une réponse. La réponse de Toukhatchevski fut évasive et le fait qu'il ne modifia pas ses ordres prouve qu'il tenait beaucoup à son point de vue caractérisé par lui-même aux pages 251-252 de son ouvrage (1).

(1) Conversations entre le Commandant en chef et Toukhatchevski des 17 et 18/VIII (KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 319, 322, 323).

Par suite du manque de liaison, les instructions précédentes de Toukhatchevski n'exercent cependant aucune influence, ni ce jour-là ni les jours suivants, sur les opérations de la IV^e Armée. Le Commandant de cette dernière n'ayant pas reçu cet ordre et, par suite, l'autorisation d'abandonner ses missions de l'ouest, persiste néanmoins à porter secours à l'armée voisine, à laquelle il a envoyé les 54^e et 18^e Divisions alors qu'au même moment à Plock, et vers les passages de la Vistule, les Polonais commencent à manifester une grande activité; le 17 août, sans toucher aux missions de ces divisions ni à celle de la 12^e, le Commandant de la IV^e Armée ordonne au Corps de Cavalerie de céder à la 53^e Division le secteur de la Vistule à Wloclawek et d'attaquer lui-même sur Plock (1).

Ainsi donc, « les opérations en éventail de la IV^e Armée » ne subiront pas de changement. Cette armée continuera à opérer dans des directions divergentes, en faisant à peine et provisoirement sentir l'action d'une partie de ses forces dans le rayon des opérations de la V^e Armée polonaise qui a maintenant, comme d'ailleurs auparavant, « des forces très importantes » grandissant presque à chaque minute (2). La XV^e Armée soviétique, obéissant à la volonté de son supérieur, restera dans la région au sud de Ciechanow pour attaquer sur Plonsk, en couvrant ainsi le mouvement de la IV^e Armée. L'aimant puissant du désastre qui grandissait sur ses derrières, l'attirera vers l'est, alors que le devoir militaire lui ordonne de tenir sur ses positions de l'ouest. Ainsi placée, la XV^e Armée s'exposait à être battue au moindre choc; seul, le fait que notre V^e Armée, au lieu de diriger vers elle le gros de ses forces, en combinant une manœuvre par les lignes intérieures, dispersa ses forces en éventail, en se couvrant de tous les côtés, vers Pultusk, Ciechanow et Plonsk, fut la cause du repli sans difficulté de la XV^e Armée soviétique vers l'est, et à sa suite de la IV^e Armée; cette dernière rencontrant, en route, les diverses branches de l'éventail de la V^e Armée Polonaise, les brisa l'une après l'autre jusqu'à ce que, arrivée avec la XV^e Armée devant la masse compacte de la IV^e Armée Polonaise dans la région de Lomza et de Kolno, elle y essuiera un désastre définitif.

Pages 159-160. — 24. Situation de la XVI^e Armée les 18 et 19 août.

Le 19 août, « la retraite des troupes de la XVI^e Armée eut lieu dans « des conditions particulièrement pénibles. Nos unités peu nombreuses, « fourbus, ayant l'ennemi à l'ouest et au sud (Stanislawow, Kaluszyn, « le Swider) et à l'est (Siedlce, Sokolow, Granne), commencèrent à « perdre contenance. Des partisans polonais et des détachements de « Cavalerie régulière firent irruption sur nos convois et semèrent une « extrême confusion sur nos derrières. Les convois s'enfuirent spontanément vers l'est et le nord, encombrant les routes sur des dizaines de « verstes. Le Commandement était devenu presque impossible. Le manque « de troupes fraîches pour contre-attaquer ne permettait pas de sauver « la situation » (3).

(1) Il resta là encore une brigade de la 18^e Division.

(2) Outre la D. C. du colonel Dreszer, la 4^e Division et, plus tard, la 11^e Division et le groupe croissant en forces de Osikowski.

(3) KAKOURINE et MIELIKOFF, *loc. cit.*, p. 337.

La situation des diverses divisions de la XVI^e Armée le 18, était la suivante :

La 27^e Division jusqu'à 16 heures était à l'ouest de Lochow. Depuis le début de la retraite (17 août, 24 heures) jusqu'à ce moment, elle n'avait pas été en contact avec l'ennemi. Le 18, à midi, eut lieu une réunion des Commandants des 2^e, 10^e et 21^e D. Ch^{rs} chez le Commandant de la 27^e Division à Ludwikowo. Il y fut déclaré que les 10^e et 3^e D. Ch^{rs} avaient cessé d'exister en tant qu'unités organisées ; la 2^e était battue ; pas de nouvelles de la 17^e, on la supposait en pleine retraite sur Siedlce (1).

Le gros de la 2^e Division traversa Wegrow, à 19 heures. A 21 heures, la 17^e Division se replia sur Sokolow sous la pression de l'ennemi. Dans la nuit du 17 au 18, Sokolow fut occupé par l'ennemi. Le gros de la XVI^e Armée se dirigea sur Sterdyn ; la 27^e Division se replia sans difficulté et sans contact avec l'ennemi, seule une brigade (la 80^e) fut obligée de contourner Sokolow pour éviter un combat. La 2^e Division se retira également sans combat.

La poursuite polonaise tomba sur les débris des 8^e et 10^e Divisions et en partie sur la 17^e D. Ch^{rs}.

Situation le 19 août : la 27^e Division au sud de Ciechanowiec ; la 2^e entre Sterdyn et Sokolow ; la 17^e en deux colonnes, l'une au sud de Wegrow, l'autre à 20 kilomètres au nord-est de Siedlce ; les débris de la 10^e à 5 kilomètres au nord de Siedlce. Ceux de la 8^e se repliaient sur Siedlce-Drohiczyn en complet désordre.

Ce n'est que le 20 août que la 27^e Division, la 2^e et les débris des autres Divisions furent violemment abordés par la 1^{re} Division de Légion venant de Drohiczyn et attaqués en même temps de front par Granne.

Voir les détails du dispositif de la XVI^e Armée dans ces journées (cartes jointes).

Pages 161-164. — 25. Retraite des III^e et XV^e Armées soviétiques.

La retraite de la III^e Armée fut provoquée non seulement par l'action de la V^e Armée polonaise en direction de Nasielsk, mais encore par l'occupation de Wyszkw par les Polonais le 18 août.

La bataille sur le front de la III^e Armée, commencée les 15 et 16 août, obligea la III^e Armée à retraiter vers l'est : le 17 vers midi, la III^e Armée occupait le front Domsław-Kuchary-Trzepowo-Pogorzelec (2).

Au même moment fut précisé le mouvement de l'ennemi sur Lochow ; sur quoi la III^e Armée dans le courant de la journée du 18 août se retira, du reste sans grands combats, de Wyszkw et de Serock. Le 19, les 5^e, 6^e et 56^e D. Ch^{rs} s'emparent de la ligne Lubel-Branczyk (3) ; la 21^e D. Ch^{rs} qui, conformément à l'ordre du front, passait en réserve, se trouva, après son repli derrière le Bug, avec une brigade à Ciechanowiec et deux à Perlew.

(1) PUTNA, *loc. cit.*, p. 152.

(2) Compte rendu du Commandant de la XV^e Armée du 17 août, 17 h. 30, n^o 812/K (*Historique de la XV^e Armée*).

(3) Compte rendu du combat de la XV^e Armée du 20 août 6 h. 30, n^o 824/K (*Historique de la XV^e Armée*).

La situation de la XVI^e Armée au même moment était la suivante : la 2^e D. Ch^{ts} avait une brigade (la 5^e) au nord de Perlew et deux (4^e et 6^e) à l'est de Nur.

Cette situation obligea le Commandant de la III^e Armée à s'entendre avec le Commandant de la XV^e. Le résultat de cette entente fut le compte rendu fait en commun par les deux Commandants d'Armée au Commandant du front ; ce compte rendu expose parfaitement la situation, telle qu'on l'envisageait en 1920 ; aussi y a-t-il intérêt à en citer la partie relative à cette phase de la retraite.

Extrait du compte rendu des Commandants des XV^e et III^e Armées, daté d'Ostrolenka le 20 août, 19 heures.

« La situation générale exige le repli le plus rapide possible des IV^e, XV^e et III^e Armées sur la ligne Grajewo-Ossowiec et au delà le long de la Biebrza et de la Narew pour remettre de l'ordre dans les unités et les recompléter ; mais on peut craindre que, même en nous retirant à marches forcées, l'ennemi ne nous précède sur nos lignes de retraite ; sans s'arrêter à cette considération, le Commandant de la III^e Armée qui est venu exprès à Ostrolenska et moi, nous considérons comme tout particulièrement opportune une retraite immédiate pour tirer les Armées de leur situation critique ; les divisions de la IV^e Armée ont toute faculté de se tirer d'affaire isolément en marchant dans la direction générale Kolno-Szczuczyn (Chtchoutchine)-Grajewo-Augustow et en se couvrant de la Narew et de la Biebrza. Toute tentative faite pour s'opposer à l'attaque de l'ennemi au moyen d'une manœuvre offensive est vouée d'avance à l'insuccès, en raison des effectifs actuels et du moral des troupes ; bien que pour une retraite ordonnée on ait perdu du temps, il est indispensable d'essayer de ramener en plus ou moins bon ordre ce qui peut être sauvé. Le Commandant de la III^e Armée et moi vous prions de sanctionner la retraite. La XV^e Armée ira ainsi dans la région d'Ossowiec-Krzyszew (Kjychew) (inclus) ; la III^e dans celle de Krzyszew (exclus)-Choroszez-Bialystok, et la XVI^e Armée dans la région de Choroszez (exclus)-Suraz et Narew. N^o 8.291/K.

(Signé :) « Commandant de la XV^e Armée : Kork ; Commandant de la III^e Armée : Lazarewitch ; les membres du Conseil révolutionnaire de guerre des XV^e et III^e Armées : Polouyane et Miekhoniszynie (1). »

On ignore si les Commandants des XV^e et III^e Armées obtinrent l'agrément de Toukhatchevski à leur retraite : d'ailleurs, avec ou sans son ordre, la retraite était obligée, car elle était rendue indispensable par les opérations polonaises. Le 21, en effet, les 5^e, 6^e et 56^e Divisions sont déjà dans la région de Czerwin, une brigade de la 5^e Division au nord d'Ostrow : la 21^e D. I. dans la région de Bransk, le tout, en retraite précipitée vers l'est et le nord-est et poursuivi par les Polonais. Le 22, les 5^e, 6^e et 56^e Divisions se frayèrent un chemin par Mezenin et le 23, arrivèrent à Ossowiec, échappant enfin aux attaques polonaises. Au même moment, la 21^e Division, partageant le sort de la XVI^e Armée, se frayait un passage par Bialystok vers Kuznica.

(1) *Historique de la XV^e Armée.*

Page 165. — 26. Possibilités de retraite des débris des XVI^e, III^e et XV^e Armées; le 18 août.

L'auteur russe Lissowski, chef d'État-Major de la III^e Armée en 1920, appréciant la situation de la III^e Armée dans les premiers jours de la retraite, caractérise ainsi qu'il suit les opérations polonaises :

« Il est probable que, dans les premiers jours de leur offensive, les « Polonais n'étaient pas encore bien sûrs de sa réussite ; le souvenir des « défaites que leur avait infligées l'Armée Rouge était encore présent à « leur esprit, car leur mouvement, les 17, 18 et 19 août, sur Lochow- « Ostrow, sur les derrières de la III^e Armée, n'était rien moins que « décidé. Dans ces journées-là, nous n'avions pas de troupes entre Wysz- « kow et Ostrow et, au sud du Bug, les unités de la XVI^e Armée (comme « il apparut par la suite) étaient déjà loin.

« La route vers le nord conduisant sur les derrières de notre III^e Armée, « fut ouverte aux Polonais à partir du 17 août, et s'ils avaient opéré « d'une façon plus décidée, ils auraient pu nous causer beaucoup plus « d'ennuis que ce ne fut le cas en réalité (1). »

On voit par là qu'au début, les opérations de la I^{re} Armée polonaise furent effectivement très lentes. L'avis ci-dessus d'un combattant du côté russe confirme de la manière la plus frappante l'avis du Maréchal Pilsudski, quand il dit que les opérations de la I^{re} Armée polonaise et sa propre absence du front, le 18 août, eurent une répercussion fâcheuse sur l'allure de la poursuite ; à partir du 18, cette allure, au centre du front, fut très rapide, et l'on ne constata plus de manque de décision et d'énergie dans les opérations.

Les ordres pressants ultérieurs du Maréchal donnèrent des résultats. Le même Lissowski raconte : « Dans le courant de la journée du 20 août « les Polonais imprimèrent à leurs attaques une énergie beaucoup plus « grande que dans les journées précédentes (2). »

En réalité, les unités de la III^e Armée furent immédiatement en prise avec l'attaque polonaise débouchant de la région de Tykocin-Jedwabno dans la direction de Kolno et rejetées au nord-est sur Lomza et Ossowiec (3).

Quant à la XV^e Armée, elle ne fut attaquée, jusqu'au 20, que par la V^e Armée polonaise, en particulier à son aile gauche. La pression du Sud ne commença à se faire sentir directement que vers le 20 : c'était le mouvement des Polonais en direction d'Ostrow et de Lomza.

Si l'on passe à la situation de la XVI^e Armée, elle était, le 18 au matin, des plus critiques (voir croquis).

Les 8^e et 10^e Divisions ainsi qu'une partie de la 17^e étaient déjà battues ; les 2^e, 27^e et 21^e (de la III^e Armée) étaient menacées par les 16^e et 21^e D. I. polonaises. Leur route de marche vers l'est pouvait facilement être coupée. Il apparaît que les trois divisions ci-dessus et les débris des autres divisions de la XVI^e Armée réussirent à se retirer sans de grands combats les 18 et 19 derrière le Bug, et ce n'est que sur la rive droite du Bug qu'elles furent rejointes par la 1^{re} Division de Légion. Sans préjuger des possibilités qui s'offrirent aux 16^e et 21^e Divisions polonaises, les 18

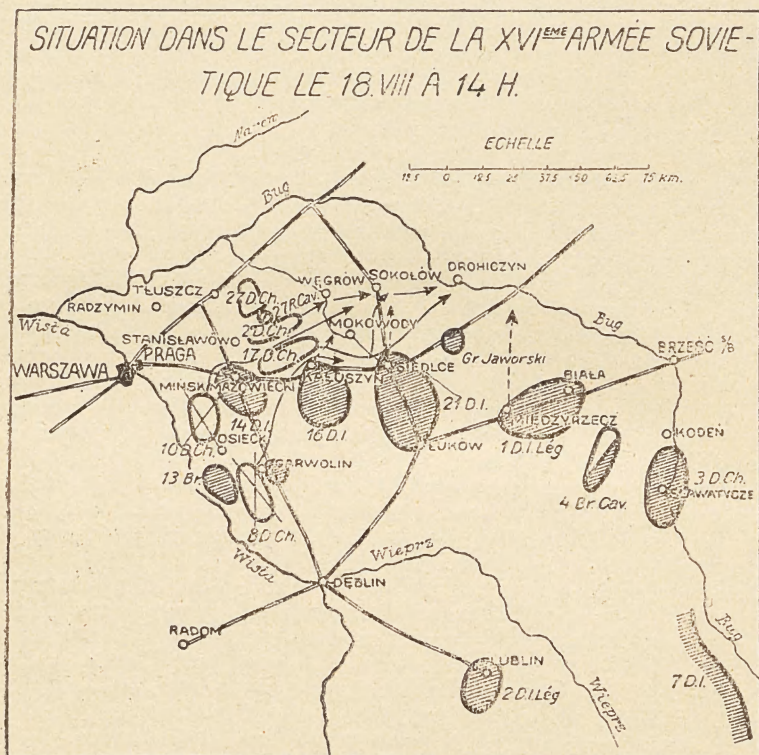
(1) LISSOWSKI, *loc. cit.*, p. 94.

(2) *Ibid.*, p. 95.

(3) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 340.

et le 19 août, on peut constater que le ralentissement des mouvements de ces divisions eut une grosse influence sur les possibilités de retraite des débris de la XVI^e Armée.

Les auteurs soviétiques discutent assez superficiellement la retraite de leurs armées et la poursuite polonaise. Kakourine constate que le mouvement des II^e et IV^e Armées polonaises se fit par « marches



énormes » (1). Le même auteur ne s'oriente pas très bien dans les opérations de notre I^{re} Armée ; il constate cependant que c'est le 20 août seulement que l'attaque sur Mława, Ostrolenka et Lomża se démasqua. D'après lui, c'est du 22 au 24 (2) que la poursuite polonaise atteignit sa plus grande vigueur, et ce fait mérite d'être signalé.

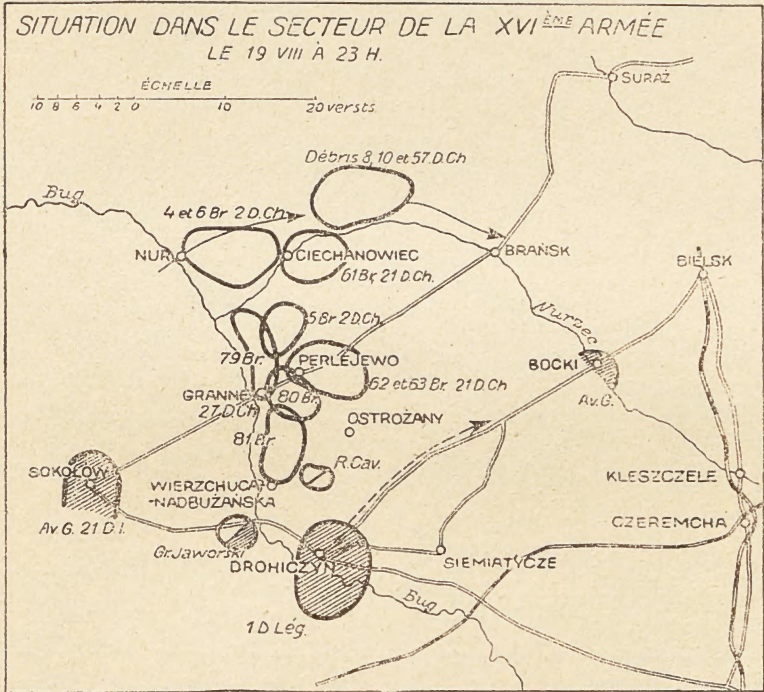
Pages 170, 173 — 27. Résultats de la bataille de Varsovie du côté russe.

IV^e Armée : Quatre D. I. et deux D. C. franchirent en totalité la frontière de la Prusse Orientale et furent internées. Une partie des convois et des États-Majors de l'Armée réussirent à s'échapper.

(1) KAKOURINE et MIELIKOFF, p. 338.

(2) *Ibid.*, p. 339.

XV^e Armée : Avec la IV^e Armée, les 4^e et 33^e Divisions, séparées par les attaques polonaises du reste de la XV^e Armée, franchirent la frontière de la Prusse Orientale, le 20 août (33^e D. I.) et le 22 (4^e D. I.). A partir de cette date, elles partagèrent le sort de la IV^e Armée. L'*Historique de la XV^e Armée* dit à ce sujet : « Les 33^e et 4^e D. Ch^{rs} et la IV^e Armée « atteignirent presque Kolno ; elles furent entourées par l'ennemi



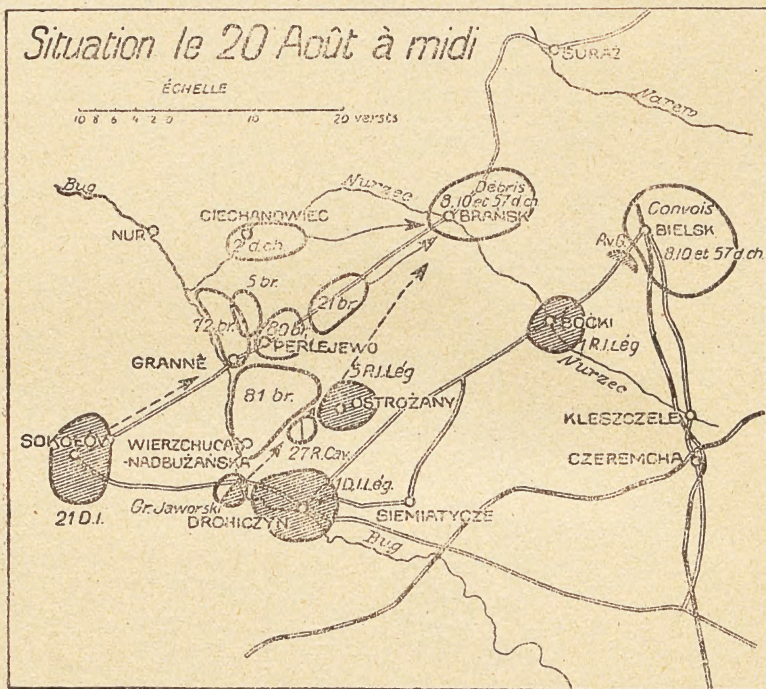
« de trois côtés et acclées à la frontière allemande, où elles furent « presque en totalité internées (1). »

« Pertes subies pendant la retraite à partir du 22 août : 4^e Division : « les unités de ligne, à l'exception d'un nombre insignifiant d'officiers et « de soldats rouges, commencèrent dans la nuit du 23 au 24 à passer en « territoire allemand ; presque toutes les formations d'arrière s'écoulèrent « par Grodno, ainsi que cinq canons. La 11^e D. Ch^{rs} perdit un canon de « six pouces et un nombre indéterminé de prisonniers, la 16^e D. Ch^{rs} « six canons de trois pouces et des prisonniers, la 33^e toutes ses unités de « ligne ; à en juger par les dépositions d'isolés qui réussirent à s'évader, « une faible partie franchit la frontière allemande et la grande majorité « fut faite prisonnière ; les formations d'arrière, à l'exception de quelques « convois peu nombreux, furent sauvées. »

(1) *Historique de la XV^e Armée*, comptes rendus du Commandant de la XV^e Armée du 27 août, n° 861/K.

« Suivant les comptes rendus des Commandants de Divisions, il ne restait des effectifs primitifs à la 11^e Division que 400 fusils, à la 16^e que 300. »

III^e Armée: Toutes les divisions achevèrent leur retraite en conservant leur organisation. Cependant, la 21^e D. Ch^{rs} perdit toute son



artillerie; les 5^e, 6^e et 56^e Divisions comptaient, à la fin de leur retraite, environ 1.500 combattants (1).

XVI^e Armée: A la fin de la retraite, il restait à la XVI^e Armée comme unités organisées, les trois brigades de la 27^e Division, une brigade (la 23^e) de la 8^e Division et une brigade de la 17^e Division (la 50^e). Le groupe d'artillerie Sadlutski tomba en entier aux mains des Polonais (2) (49 canons).

Au total, les forces soviétiques à la fin de la retraite et avant leur complètement s'élevaient à: IV^e Armée: néant; XV^e Armée: deux D. I., 700 fusils; III^e Armée: quatre D. I. environ 2.000 combattants; XVI^e Armée: cinq brigades d'Infanterie, environ 1.000 combattants; groupe de Mozyrz: les renseignements manquent.

(1) LISSOWSKI, *loc. cit.*

(2) PUTNA, *loc. cit.*, p. 186.

NOTE SUR LA PRONONCIATION DE CERTAINS NOMS POLONAIS

Les noms propres polonais figurent dans la traduction avec leur orthographe polonaise, suivie de leur prononciation figurée quand elle diffère trop de la prononciation française, ou présente trop de difficultés pour un lecteur français. Toutefois, pour ne pas alourdir le texte, cette prononciation figurée est indiquée la première fois seulement ; les autres fois le lecteur aura toujours la ressource de se reporter à la table ci-dessous qui donne en regard de tous les noms cités dans le livre leur équivalent en français.

Pour les noms russes, étant donnée la différence des alphabets, la prononciation figurée a seule été donnée.

L'orthographe de certains noms tels que Wilna, qui est une appellation russe, a été rétablie sous sa forme véritable (Wilno). Enfin la région désignée sur certaines cartes sous le nom de Russie Blanche (région de Minsk, Bobruisk) a été appelée la Ruthénie Blanche, appellation toujours employée par les auteurs français du XVII^e siècle, au lieu de la Russie Blanche qui est une appellation moscovite.

ON ÉCRIT :	ON PRONONCE :	ON ÉCRIT :	ON PRONONCE :
Baranowicze.	Baranovitché.	Glinojock.	Glinoiëtsk.
Berdyczow.	Berdytchouv.	Hajna.	Haïna.
Beresteczko.	Berestetchko.	Hermanowicze.	Hermanovitché.
Bialowiez.	Bialowiej.	Hoduciszki.	Hodoutsichki.
Biebrza.	Biebja.	Hrubieszew.	Hroubiéchov.
Bobrujsk.	Bobrouisk.	Ilja.	Ilia.
Boruschczak.	Borouch-tchak.	Jablonna.	Yablonna.
Brzesc.	Bjes-ts.	Janow.	Yanov.
Budzicze.	Boudzitché.	Jasiolda.	Yassiolda.
Bug.	Boug.	Jedwabno.	Yedwabno.
Burhardt-Buka-	Bourhardt-Bou-	Jedrzejewski.	Yendjejewski.
cki.	katski.	Jelno.	Yelno.
Chelm.	Khelm.	Kalenkowicze.	Kalennkovitché.
Ciechanow.	Tsiékhanov.	Kamieniec.	Kamieniëts.
Krczanowo.	Kh-chanovo.	Karczew.	Kartchev.
Czeremcha.	Tcheremkha.	Kleszczele.	Klech-tchelé.
Czernica.	Tchernitsa.	Kock.	Kotsk.
Deblin.	Dimblin.	Komaj.	Komaï.
Dereczyn.	Deretchyne.	Korelicze.	Korelitché.
Dokszycze.	Dokchytisé.	Kosow.	Kossov.
Dubno.	Doubno.	Koziatyn.	Koziatyne.
Dukszta.	Doukhta.	Krolewszczyzna.	Krolevch-tchyzna.
Dzwina.	Dzvina (= Duna).	Krzemieniec.	Kchemieniëts.
Dunilowicze.	Dounilovitché.	Krzywdia.	Kchyvda.
Garwolin.	Garvolinë.	Kurylowicze.	Kourylovitché.

ON ÉCRIT :	ON PRONONCE :	ON ÉCRIT :	ON PRONONCE :
Kuznica.	Kouznitsa.	Pruzana.	Proujana.
Laskarzew.	Laskajev.	Przasnysz.	Pchasnych.
Ledochowski.	Ledokhovski.	Pulawy.	Poulavy.
Liwiec.	Liviets.	Pultusk.	Poultousk.
Lomza.	Lomja.	Raciaz.	Ratsionj.
Losice.	Lossitsé.	Rzadkowski.	Jondkovski.
Lowicz.	Lovitch.	Rzeczyca.	Jétchytsa.
Lublin.	Loubline.	Sandomierz.	Sandomiej.
Lubieszow.	Loubiechov.	Serock.	Serotsk.
Lukow.	Loukov.	Siedlichcze.	Siedlich-tché.
Luniniec.	Louniniets.	Siennica.	Siennitsa.
Luzki.	Loujki.	Sochaczew.	Sokhatchev.
Mazowieck.	Mazovietsk.	Sochocin.	Sokhotsine.
Miedzyrzec.	Miendzyjets.	Stryj.	Stryi.
Michaliszki.	Mikhalichki.	Suwczyn.	Souvtychne.
Modlin.	Modline.	Swieciany.	Svientsiany.
Molodeczno.	Molodetchno.	Szacilki.	Chatsilki.
Mosarz.	Mossaj.	Szczara.	Ch-tchara.
Mozyrz.	Mozyj.	Szarkowszczyzna.	Charkovch-tchyzna,
Narocz.	Narotch.	Szeptycki.	Cheptytski.
Niebyszyn.	Niébychyne.	Tluszcz.	Tlouch-tch.
Nieszawa.	Niechava.	Toloczyn.	Tolotchyne.
Nurzec.	Noujets.	Tomaszow.	Tomachov.
Ojrzyn.	Oijyne.	Torun.	Toroun (Thorn).
Okuniew.	Okouniev.	Twerecz.	Tveretch.
Orsza.	Orcha.	Uszacz.	Ouchatch.
Orzechowna.	Ojékhovna.	Warszawa.	Varchava (Varsovie).
Osieck.	Ossietsk.	Wieprz.	Viépj.
Osipowicze.	Ossipovitché.	Wisla.	Visla (Vistule).
Osowiec.	Ossowiets.	Wloclawek.	Vlotslavek.
Ostroleka.	Ostrolenka.	Wyszkow.	Vychkov.
Oszmiana.	Ochmiana.	Wyszogrod.	Vychogrod.
Parczew.	Partchev.	Zakroczym.	Zakrotchym.
Pierzaje.	Pierchaié.	Zbrucz.	Zbroutch.
Piszczacz.	Pich-tchatch.	Zegrze.	Zegjé.
Plock.	Plotsk.	Zelechow.	Jelehkov.
Pogorzelce.	Pogojeltsé.	Zeligowski.	Jeligovski.
Polock.	Polotsk.	Zygadlowitch.	Zygadlovitch.
Porpliszcz.	Porplich-tché.	Zydomierz.	Jydomiej.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DES TRADUCTEURS.....	p. V
------------------------------	------

Joseph Pilsudski : l'Année 1920 :

AVANT-PROPOS.....	1
CHAPITRE PREMIER. — Les effectifs.....	9
— II. — Le terrain ; les dispositifs stratégiques.....	17
— III. — L'offensive soviétique de mai.....	28
— IV. — Préparatifs d'une nouvelle offensive. Plan d'opérations.....	44
— V. — L'offensive de juillet. Les tranchées.....	52
— VI. — Les combats de Wilno.....	88
— VII. — Retraite sur le Bug et la Narew.....	112
— VIII. — La bataille de Varsovie. La contre-offensive polonaise.....	123
— IX. — La Pologne face à la révolution soviétique.....	175
— X. — Conclusion.....	186

ANNEXE I. — M. Toukhatchevski : « La marche au delà de la Vistule ».

CHAPITRE PREMIER. — La guerre éclate.....	203
— II. — Théâtre des opérations.....	204
— III. — Groupement des forces.....	204
— IV. — L'offensive de mai.....	207
— V. — Préparatifs de l'offensive principale.....	214
— VI. — Les forces en présence.....	219
— VII. — L'offensive du 4 juillet.....	221
— VIII. — La révolution exportée.....	230
— IX. — Passage de vive force du Niémen et de la Szczara.....	232
— X. — Combats sur la Narew et le Bug.....	235
— XI. — Situation sur la Vistule.....	240
— XII. — L'attaque décisive.....	242
— XIII. — Contre-offensive polonaise. Conclusions.....	250

ANNEXE II. — Notes rédigées par le lieutenant-colonel breveté E. Perkowicz et le Commandant breveté J. Moszczenski sous la direction du Général de Brig. Julien Stachiewicz, chef du Bureau Historique Militaire de Varsovie.

Remarque générale.....	257
Note : Page 9. — 1. Système d'évaluation des forces appliqué dans l'Armée soviétique en 1920.....	259
— — 10. — 2. Rapport des forces polonaises aux forces soviétiques en mai et juillet 1920.....	260
— — 11. — 3. Disparition dans le calcul des forces de Toukhatchevski de la 29 ^e D. Ch ^{rs} et de la 15 ^e D. C.....	261

Note :	Page			
—	12. —	4.	Renforcement du front Ouest en juin.....	262
—	12. —	5.	Procédé de recomplètement des armées soviétiques sur le front Ouest	263
—	16. —	6.	Rapport des forces polonaises aux forces russes en août d'après les données des États-Majors russes de 1920	»
—	16. —	7.	Confirmation par les auteurs soviétiques du calcul des forces russes donné par le Maréchal Pilsudski.....	»
—	23 et 25. —	8.	Plan de campagne russe et prévisions du Haut Commandement russe relatives aux opérations en cas de passage des Polonais à l'offensive.....	266
—	22, 26 et 37. —	9.	Opinions des auteurs russes sur notre dispositif stratégique en mai	269
—	21, 22 et 29. —	10.	État de la concentration soviétique au début de l'offensive de mai.....	270
—	28-29 31, 34. —	11.	Causes du déclenchement de l'offensive soviétique de mai.....	271
—	37 et 39. —	12.	Relèvement du moral dans l'Armée du front Ouest, comme conséquence de l'offensive de mai	272
—	38. —	13.	Conclusions et enseignements à tirer des opérations de mai	273
—	39. —	14.	Pertes de l'Armée soviétique pendant les opérations de mai	»
—	61 et 63. —	15.	Mouvement de la XV ^e Armée dans la journée du 5 juillet	274
—	68 et 69. —	16.	Situation de la XV ^e Armée dans la journée du 6 juillet	»
—	70. —	17.	Appréciation russe sur le combat de l'Auta et de la Bérésina.....	»
—	70 et 88. —	18.	Situation des armées polonaises pendant la retraite, d'après les données soviétiques....	275
—	98-99. —	19.	Détails de la marche de la XV ^e Armée, après la bataille de l'Auta, en direction des anciennes tranchées allemandes.....	276
—	105 et 107. —	20.	Conséquences de la chute de Wilno	277
—	115 et suiv. —	21.	Décisions soviétiques dans la phase du passage du Niémen (18-25 juillet 1920).....	278
—	124 et suiv. —	22.	Décisions soviétiques relatives à l'acheminement du gros des forces du front Ouest au nord du Bug et de Varsovie et à la coopération des fronts Sud-Ouest et Ouest (Fin juillet et première moitié d'août 1920).....	291
—	147 à 159. —	23.	Suite des événements et des décisions soviétiques pendant la bataille de Varsovie....	305
—	159 à 160. —	24.	Situation de la XVI ^e Armée les 18 et 19 août.....	324
—	161 à 164. —	25.	Retraite des III ^e et XV ^e Armées soviétiques.	325
—	165. —	26.	Possibilités de retraite des débris des XVI ^e , III ^e et XV ^e Armées le 18 août.....	327
—	170 à 173. —	27.	Résultats de la bataille de Varsovie du côté russe.....	328

Note sur la prononciation de certains noms polonais.....	331
---	------------

Cartes hors texte.

Carte d'ensemble	p. 24
Carte n° 1. — Situation de départ du 4-VII au matin	56
— — 2. — — du 4-VII au soir	56
— — 3. — — du 5-VII au soir et dans la nuit du 5 au 6..	64
— — 4. — — le 6-VII au matin.....	96
— — 5. — Situation des deux partis du 11 au 12-VII.....	104
— — 6. — — le 12-VIII au soir.....	144
— — 7. — — le 17-VIII au soir.....	152
— — 8. — — du 16 au 25-VIII.....	176

Cartes des Notes.

Carte n° 1.....	288
— — 2.....	296

8743-28. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ. — 7-1929.

